C. 11. T. 3 -

LVII
E
23

BIBLIOTECA NAZ
Vittorio Emanuele III
LVII
E
23
NAPOLI

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ANNALES D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL,

AVEC

LA DESCRIPTION DE CES DEUX ROYAUMES.

Divisé en quatre Volumes.

TOME TROISIEME.

Digitized by Google

ANNALES D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL,

Contenant tout ce qui s'eſt paſſé de plus important dans ces deux Royaumes & dans les autres Parties de l'Europe, de même que dans les Indes Orientales & Occidentales, depuis l'établiſſement de ces deux Monarchies juſqu'à préſent.

AVEC

La DESCRIPTION de tout ce qu'il y a de plus remarquable en Eſpagne & en Portugal. Leur ETAT PRESENT, leurs INTERETS, la forme du GOUVERNEMENT, l'étendue de leur COMMERCE, &c.

Par DON JUAN ALVAREZ DE COLMENAR.

Le tout enrichi de CARTES GEOGRAPHIQUES, & de très belles FIGURES en Taille-douce.

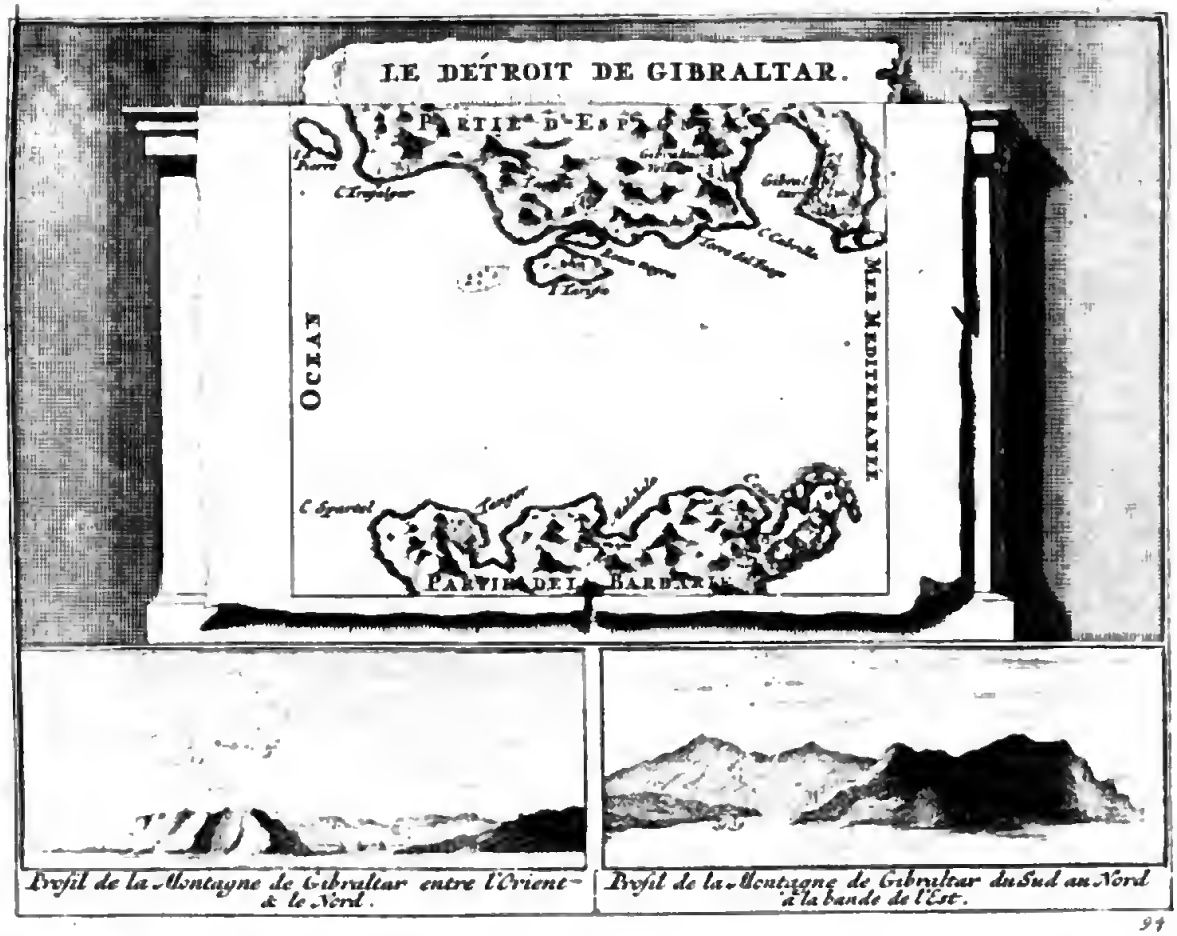
TOME TROISIEME.

A AMSTERDAM,

Chez FRANÇOIS L'HONORÉ & FILS.

M. DCC. XLI.

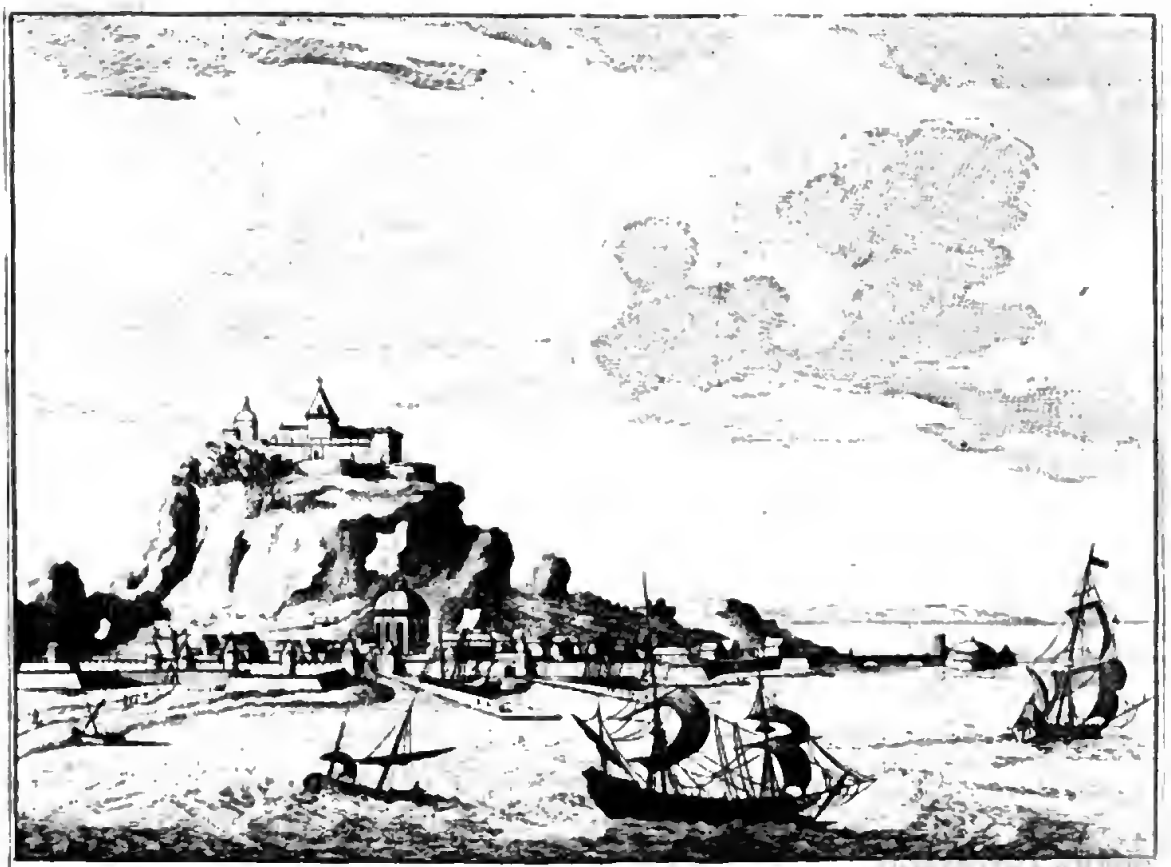
Digitized by Google



Profil de la Montagne de Gibraltar entre l'Orient & le Nord.

Profil de la Montagne de Gibraltar du Sud au Nord à la bande de l'Est.

94



Vue de GIBRALTAR.

DESCRIPTION
ET
DELICES
D'ESPAGNE
ET DE
PORTUGAL.

GIBRALTAR.

Gibraltar, ou *Gibaltar*, eſt le nom qu'on donne à cette Ville d'Eſpagne, ſituée dans l'Andalouſie, ſur le fameux Détroit de même nom, au pied & dans la partie Occidentale d'un Rocher eſcarpé, qui avance près d'une demi-lieue dans la Mer. GIBRALTAR.

Ce Rocher ne tient à la Terre-ferme d'Eſpagne que par une petite langue de terre d'environ deux cens toiſes de large, unie & auſſi baſſe que la Mer. Il eſt extrêmement élevé du côté de la Méditerranée, droit & coupé à plomb comme un mur, il s'humaniſe enſuite davantage, & fait pluſieurs terraſſes qui le rendent plus acceſſible du côté de la Baye, entre leſquelles & le bord de la Mer, il laiſſe un terrein d'environ cent toiſes de largeur, dont la plus grande partie eſt occupée par une eſpèce de Marais formé par les eaux qui s'écoulent dans la Mer aſſez près du Chemin couvert qui couvre les Ouvrages de la Porte de Terre de la Ville.

Des Ravins profonds, partagent ce Rocher en pluſieurs parties, ſéparées les unes des autres, & dont les ſommets ſont occupés par des Murs, des Redans, & des Tours à l'antique, rondes & quarrées.

C'eſt cette montagne que les Anciens ont connue ſous le nom de Calpe,

GIBRALTAR. qu'elle a perdu depuis environ mille ans. Un des Généraux Maures, qui paſſérent en Eſpagne, nommé Tarik, ayant débarqué ſon monde au pied de la montagne, s'y cantonna d'abord, & s'y maintint nonobſtant les efforts des Goths pour l'en chaſſer; en mémoire dequoi les Maures appellèrent cette montagne en leur langue, (*) *Gebel-Tarik*, ce qui ſignifie *la Montagne de Tarik*, d'où par corruption l'on a fait *Gebel-tar*, & enfin *Gibraltar*.

Cette montagne a été dans tous les Siècles fort fameuſe à cauſe de ſa hauteur, de ſon Cap avancé, de ſa ſituation à l'endroit qui ſépare l'Océan d'avec la Méditerrannée, & à cauſe de la belle & charmante vue, dont on y jouit. On grimpe ſur ſon ſommet avec beaucoup de peine, parce qu'elle n'eſt qu'un rocher roide & eſcarpé; quand on eſt arrivé au deſſus, on trouve une aſſez belle eſplanade, d'ou l'on découvre juſqu'à quarante lieues avant dans la Méditerranée: ce qui fait une perſpective la plus admirable qui ſe puiſſe imaginer: de ce côté-là le rocher eſt tellement eſcarpé, qu'on ne peut regarder en bas ſans frayeur, tellement qu'il eſt abſolument inacceſſible par-là.

La pente n'eſt pas ſi rude du côté de l'Océan, mais auſſi la vue n'y eſt pas ſi étendue, étant bornée par une montagne, qui eſt à trois lieues delà, nommée la Punta de Carnéro. Cela n'empêche pas que l'on ne voie de ce beau lieu, deux mers & cinq Royaumes, ſavoir la Barbarie, Fez & Maroc dans l'Afrique, qui n'eſt qu'à cinq lieues delà: & les Royaumes de Séville & de Grénade dans l'Eſpagne.

Sur cette eſplanade on a élevé une Tour, appellée el Acho, dans laquelle on tient toujours une ſentinelle, pour découvrir les Vaiſſeaux qui font voile dans le Détroit: auſſitôt qu'ils paroiſſent, il en avertit la Ville par un ſignal, allumant tout autant de feux qu'il voit de bâtimens. A l'extrémité de cette hauteur, on a bâti un Château, qui commande la Ville, & lui ſert en même tems de défenſe.

La Ville de Gibraltar eſt au pied de la Montagne du côté du Couchant, faiſant face à la Baye, elle eſt paſſablement grande, fort jolie, très bien fortifiée, & revêtue de murailles; aves des baſtions, & quelques autres Ouvrages. Au bout du rocher, qui avance dans la Mer, à un quart de lieue de la Ville, on voit un autre grand Fort muni de canons, qui couvre un Mole qu'on y a fait en façon de pont, de trois cens pieds de long, afin que les Vaiſſeaux puiſſent mouiller avec ſureté.

Près du Fort ſe trouve une Egliſe dédiée à Notre-Dame d'Europe, qui a fait pluſieurs Miracles. De l'autre côté, ſavoir du côté de terre, on voit un autre Mole, qui couvre le Port, défendu auſſi par un Fort bâti en façon de Tour; & plus avant on trouve deux ou trois petits Ouvrages avancés. Cette Place a été longtems eſtimée imprénable, à cauſe que les gros Vaiſſeaux ne s'en peuvent approcher de cinq cens pas ſans courir riſque de périr,

(*) *Gebel* en Arabe ſignifie *Montagne*; delà vient que dans la Sicile, le Mont Ethna porte le nom de *Mon-Gibel*.

rir, ſoit en échouant dans les ſables, à cauſe que l'eau y eſt baſſe, ſoit en touchant contre les rochers, qui s'y trouvent, quelques-uns cachés ſous l'eau, & d'autres élevés à fleur-d'eau. Mais l'évènement a fait voir, que nonobſtant tous ces avantages de la nature, & tous les Ouvrages dont on l'a revêtue, eſt n'étoit pas imprénable. Elle a été contrainte de ſe rendre à la Flotte d'Angléterre & de Hollande en 1703, après avoir ſoutenu un long ſiège. GIBRALTAR.

Le Conſeil d'Eſpagne (*) réſolut de reprendre cette Place à quelque prix que ce fût. Le Marquis de Villadarias l'aſſiegea ſur la fin du mois de Novembre 1704, & le fit d'abord avec aſſez de vigueur. Les batteries firent une brêche raiſonnable, mais les ennemis y firent entrer de nouvelles troupes qui impoſérent par la ſupériorité de leur feu à celui des aſſiegeans, qui n'ôſerent riſquer un aſſaut, qui leur auroit couté du monde & dont l'évènement paroiſſoit douteux.

On envoya au ſiège des Grénadiers François qui eſcaladèrent la montagne & ſe rendirent maîtres d'une hauteur qui commandoit abſolument la Place, & qui s'y retranchèrent de manière à ne pouvoir être forcés, ni debuſqués, tellement que le ſiège qui duroit depuis près de trois mois, prenoit un très bon train, & on étoit en état de s'emparer des Ouvrages les plus élevés, d'où il auroit été facile d'écraſer la Ville ſi elle avoit tardé à ſe rendre, lorſque le Maréchal de Teſſé arriva au camp. Sa préſence chagrina le Marquis de Villadarias, qui prétendoit avoir tout l'honneur de ce ſiège. La mêlintelligence ſe mit parmi les Troupes, comme elle étoit entre les deux Chefs, & on ne fit plus rien qui vaille les uns pour les autres. Ces Meſſieurs ſe mirent en tête qu'on ne pouvoit ſe rendre maître de la place, ſans le ſecours d'une armée navale: quoique ce fût une pure imagination, le Conſeil d'Eſpagne y donna les mains. On ordonna au Sieur de Pointis qui étoit à Cadix avec 13 Vaiſſeaux de guerre François d'aller faire cette corvée. Il eut beau répréſenter que les ennemis avoient quarante Vaiſſeaux aux environs qui l'accableroient, il fallut obéïr. Il partit & ſe rendit devant Gibraltar avec ſon Eſcadre. Les ennemis qui furent avertis de ſa marche, le ſuivirent avec 35 gros Vaiſſeaux, l'attaquèrent, & malgré toute ſa bravoure le battirent, lui prirent trois Vaiſſeaux, deux s'échouèrent & ſe brulèrent après avoir ſauvé les Equipages, & les autres ſe ſauvèrent partie à Toulon, & partie à Cadix.

Après cette déroute les deux Généraux écrivirent à Madrid, qu'il n'étoit pas poſſible de continuer le ſiège. Il fut donc levé, on retira le canon des batteries, on abandonna le poſte des Grénadiers François, & ſans combler les tranchées, on fit une ligne à la queue de la tranchée depuis une mer juſqu'à l'autre, & l'on s'y poſta en changeant le ſiège en blocus, on y laiſſa d'abord mille Chevaux & quatre cens hommes de pied, le tout des Troupes d'Eſpagne. Le Maréchal de Teſſé conduiſit autre part les Troupes Fran-

(*) Ceci eſt tiré des *Voyages d'Eſpagne* du Père Labat.

GIBRALTAR. Françoiſes, elles n'y étoient plus néceſſaires, & elles ſervirent plus utilement en d'autres endroits. J'ai vu bien des Officiers de nos troupes qui ſe plaignoient hautement du peu de bonne volonté que les Eſpagnols, Officiers & Soldats, avoient fait paroître en cette occaſion. Ils étoient tous malades, quand il falloit monter la tranchée, les Médecins du Camp ne pouvoient ſuffire à écrire les certificats que tous ces Don Quichottes éxigeoient d'eux, pour prouver qu'ils avoient le friſſon quand l'heure de la tranchée arrivoit. Je crois bien que c'étoit le friſſon, mais celui que cauſe la peur, & non pas la fièvre. Des Médecins un peu expérimentés, & moins complaiſans les auroient guéris en les envoyant a la tranchée, où la peur des balles auroit bientôt fait diſparoître la fièvre, vraie ou ſuppoſée. Il faut pourtant leur paſſer cette faute, c'étoient de nouvelles Troupes & des Officiers encore plus nouveaux; ils n'étoient pas encore accoutumés à ſe faire tuer, ils s'y ſont faits depuis, & ont acquis une très juſte réputation.

Nous viſitames tous les poſtes de cette Ligne, il y avoit cinq redoutes garnies de canon, le foſſé avoit douze à quinze pieds de large, & ſept à huit de profondeur plein d'eau & de boue, cela ne pouvoit pas être autrement à cauſe que le terrein eſt bas & de niveau avec la mer. Les deux partis vivoient dans une grande union & ne ſe chagrinoient pas le moins du monde. Je crois même que la nuit ils trafiquoient enſemble, lorſqu'ils en avoient beſoin, & qu'ils le pouvoient faire ſans ſcandale. Le Colonel nous dit qu'il y avoit alors au Blocus 400 Chevaux, & 1200 hommes de pied. Je pris la liberté de lui dire, que s'il étoit à la tête de nos Flibuſtiers de l'Amérique, il ſeroit maitre de la Ville dans vingt-quatre heures; il en convint, & me remercia très fort de la bonne opinion que j'avois de lui. Nous allames ſaluer le Commandant du Blocus. C'étoit un Maréchal de Camp appellé Don Pétro Darias.

L'Eſpagne a été contrainte de cèder cette Ville à la Couronne d'Angléterre par le Traité de Paix conclu à Utrecht l'An 1713. Gibraltar fut au pouvoir des Maures juſqu'au XIII Siècle. Elle leur fut alors enlevée par les Chrétiens, avec le reſte de l'Andalouſie.

Retour de Gibraltar à Séville.

ALGEZIRA. SORTANT de Gibraltar pour retourner à Seville, on voit ſur la gauche une Ville ancienne, nommée Aljézira, Algézira, ou Alzézira, qu'il ne faut pas confondre avec une autre du même nom, qui eſt dans le Royaume de Valence près de Xucar. Celle-ci eſt un port de Mer, paſſablement grand, près de l'endroit, ou étoit autrefois l'ancienne Ville de Calpe, ou Carpeſſe, ſituée à quarante ſtades, ou a cinq mille pas de la montagne, que quelques-uns ont confondue avec Carteia & avec Tarteſſe, à cauſe de la reſſemblance des noms.

Algézire (*) ſignifie Iſle en Arabe, & comme il y en a deux à côté l'une de

(*) Labat, Voyage d'Eſpagne.

de l'autre, qui forment un petit Port aſſez ſûr & de bonne tenue, on les a appellées les Algézires, c'eſt-à-dire les Iſles, quoique le Port ſoit ruiné, & que les deux Iſles ayent été ſi rongées de la Mer qu'elles ne paroiſſent preſque plus, on a continué de les appeller toujours les Iſles. C'eſt en cet endroit que les Maures appellés par le Comte Julien, firent leur prémière deſcente. Ils s'y établirent puiſſamment dans la ſuite, s'y fortifièrent; & comme cet endroit eſt voiſin de Ceuta, où ils faiſoient ordinairement leurs armemens, ils débarquoient commodément leurs Troupes en ce Port, & tranſportoient delà en Afrique les Eſclaves, & le butin qu'ils faiſoient ſur les Eſpagnols. Ils ont été maîtres de cet endroit pandant près de 700 ans. On voit par-tout aux environs, de leurs Ouvrages, & comme ils étoient laborieux par eux-mêmes & par leurs Eſclaves, ils firent un lieu de délices de ce Païs. Ce ne fut qu'en 1344 que le Roi Alfonſe XI prit cette Ville par compoſition après un ſiege de vingt mois. Les Maures la reprirent quelque tems après, mais voiant qu'ils ne la pouvoient garder, & qu'elle leur étoit inutile, depuis que la priſe de Séville les avoit contraints d'abandonner tous les environs, ils la détruiſirent, & n'en firent qu'un monceau de pierres avant de l'abandonner. ALGEZIRA.

Elle eſt encore à peu près dans le même état qu'ils l'ont laiſſée. On ne voit que quelques mauvaiſes maiſons ſemées de loin à loin d'une infinité de ruines. Il n'y a d'entier que le Château, qu'ils diſent être celui du Comte Julien. J'ai peine à le croire, cependant comme je ſuis homme de paix, je leur paſſerai ſans peine l'hiſtoire qu'ils en font, qui eſt trop longue pour être rapportée ici.

Nous allames (†) loger dans ce Château vénérable par ſon antiquité. Son ancien Maitre le Comte Julien y vient encore quelquefois, à ce qu'on dit, viſiter les treſors qu'il y a cachés. Il eſt pour l'ordinaire de mauvaiſe humeur, & il ſe donne la liberté de maltraiter ceux qu'il trouve logés chez lui ſans ſa permiſſion. Apparemment qu'il avoit d'autres affaires quand nous y logeames, car il ne vint point, & nous fit plaiſir.

Le Gouverneur, Alcade, Capitaine, Concierge, car la même perſonne éxerçoit tous ces Emplois, nous reçut fort civilement, & aux meubles près nous fumes logés aſſez bien. Il avoit vingt-cinq ou trente Soldats ſur pied, qui faiſoient la meilleure partie de deux Compagnies qui compoſoient ſa Garniſon. Il nous dit que les Anglois ne l'inquiétoient point du tout. Ils faiſoient fort ſagement; car qu'y trouveroient-ils y venant comme ennemis, nous qui étions amis, n'y trouvant rien. Il eſt vrai que nous fimes aſſez bonne chère de ce que nous avions apporté, & que nous paſſames fort tranquilement la prémiere nuit que nous y couchames. Je fus debout le lendemain au point du jour, en attendant qu'on pût donner le bonjour à Mr. le Gouverneur. J'allai me promener dans tous les recoins de ce Château avec un Caporal Biſcayen qui parloit François, & qui voyant que j'obſervois avec

(†) C'eſt toujours le Père Labat qui parle.

ALGEZIRA. avec attention tous les lieux, & quelques Inſcriptions rompues, & ſi effacées qu'il étoit impoſſible de les lire, & de les copier, ſe mit en tête que je cherchois les tréſors du Comte Julien. Après un petit préambule d'honnêteté, & une diſpoſition du partage que nous en pourrions faire, il me dit que nous n'étions pas dans le bon endroit, & qu'ils étoient très aſſurément dans une cave, dont le Gouverneur avoit la clef, que je pourrois pourtant l'avoir en ſuppoſant que la curioſité de voir les criſtalliſations qui y ſont, étoit la ſeule raiſon qui me faiſoit ſouhaiter de la voir.

Je ſavois bien qu'il y a à Gibraltar une Grotte profonde & fort longue, où l'on voit des Pétrifications, & des Criſtalliſations merveilleuſes; mais je ne ſavois pas qu'il y en eût aux Algézires. En attendant nous parcourumes tous les coins, & recoins de ce Château. Il y a des endroits qui me parurent d'une très haute antiquité, d'autres ſont plus modernes, c'eſt-à-dire, qu'ils n'ont que neuf ou dix ſiècles, & je crois ſans craindre de me tromper beaucoup, que ce ſont les dernières réparations qu'on y a faites.

A la fin Mr. le Gouverneur s'éveilla, s'habilla, & vint à notre appartement, où il trouva Mr. de la Gougeodière endormi. On lui dit que je me promenois dans le Château, il vint me trouver, & nous continuames enſemble la viſite que j'avois commencée. Il fut le prémier à me parler de la cave, & ſans faire mention des merveilles de la Nature qui y ſont, il m'aſſura qu'elle renfermoit de grands tréſors que le Diable gardoit. Allons les prendre, lui dis-je, nous en ferons un meilleur uſage que les canailles qui les gardent. On l'a tenté pluſieurs fois, me dit-il, mais on n'y penſe plus, parce que ceux qui y ont été, y ont laiſſé la vie, ou ont été bien maltraités. Allons, allons, lui repliquai-je, nous ſerons peut-être plus heureux, ne peut-on pas compoſer avec le Diable. Il ſe mit à rire, & crut que je ſavois le ſecret d'adoucir l'humeur farouche de ces gardiens. Nous retournames au logis. Mr. de la Gougeodière, & notre hôte de Tariffe dirent qu'ils ſeroient de notre compagnie. Nous primes le Chocolat, & je chargeai mon valet d'un gros pain & d'une bonne bouteille d'eau de vie. Nous primes des lanternes, un fuſil de poche, deux marteaux, & autant de pioches, & des armes, & nous nous rendimes à la porte de cette Grotte. Le Chapelain voulut être de la partie. Il vouloit porter ſon ſurplis, ſon bonnet quarré, ſon étole; je l'empêchai, mais j'approuvai fort qu'il raſſurât les Soldats qui craignoient pour leur Gouverneur, en leur diſant qu'il n'y avoit rien à craindre en ſa compagnie.

Nous trouvames d'abord environ cent dégrés aſſez larges, fort hauts & fort rongés de vieilleſſe; nous entrames enſuite dans une grande & longue Cave, dont le fond étoit extrêmement en pente. Nous y laiſſames une Lanterne allumée pour le beſoin. Cette Cave nous conduiſit dans une eſpèce de Labirinthe, à peu près comme le ſouterrain de l'Obſervatoire de Paris, mais dont les allées avoient au moins vingt pieds de largeur, & plus de trente de hauteur. Ce fut en cet endroit que nous commençames de voir des

des Criſtalliſations magnifiques. Il pendoit des voûtes des morceaux de glace, qui ſembloient des draps de criſtal, ſi longs que nous en rompimes avec nos pioches; il y a pourtant du danger à le faire, car nous en faiſions tomber des pieces que dix hommes n'auroient pas portées. ALGEZIRA.

Nous arrivames enfin à une Caverne fort haute, & fort large toute tendue de ces pièces de Criſtal, avec une infinité de figures de même matière, qui faiſoient un effet merveilleux par les différentes réfléxions de nos lumières. C'eſt-là le lieu où on ſuppoſe que le Comte Julien a caché ſes tréſors. Je dis qu'il falloit boire à ſa ſanté, & que cette honnêteté le mettroit de bonne humeur, & ſur cela je demandai un verre d'eau de vie, qui me ſembla d'autant plus néceſſaire que le froid de ce lieu commençoit déja à m'incommoder. Je dis donc en riant au Gouverneur, allons Mr. à la Santé du Comte Julien. Notre Chapelain pâlit à ces mots. Voulez-vous nous perdre, me dit-il, en m'arrêtant le bras que je portois à ma bouche, ſavez-vous que vous jouez à nous faire aſſommer, on ne ſe moque pas ainſi des morts. Je me mis à rire, & je dis à mon Valet de tirer un coup de piſtolet quand je boirois. Je bus, il tira, & je ne puis exprimer le tintamare que ce coup excita dans ces antres ſouterrains. Il faut s'y être trouvé pour le croire. Une infinité d'échos répétèrent ce coup, en groſſiſſoient ou diminuoient le ſon, ſelon leur capacité, & je n'éxagère point en diſant, que ce bruit répété dura près d'un demi quart d'heure.

Comme il ne nous arriva rien de fâcheux après cet acte, chacun but, & le Chapelain encouragé fit comme les autres. Chaque Santé du Comte Julien étoit accompagnée d'un coup de piſtolet, qui faiſoit réſonner la caverne d'une terrible manière. Après que la ronde fut finie, je demandai où étoit le tréſor; perſonne ne le ſavoit, deſorte que nous fumes réduits à nous promener longtems, frappant de côté & d'autre, pour découvrir s'il n'y avoit point quelque Cave, ou quelque vuide qu'on pût raiſonnablement croire être le lieu que l'on cherchoit. Mais nos recherches furent inutiles, nous nous fatiguames envain, & nous fumes contraints de nous contenter du plaiſir de voir des merveilles de la Nature en matière de Criſtalliſation, qu'on ne voit que là, & dans la Grotte de St. Michel à Gibraltar. J'en fis prendre des pièces qui répréſentoient des branches d'arbres fleuries, qui n'auroient point eu de prix, ſi elles avoient été à l'épreuve du Soleil.

Nous revinmes ſans nous égarer, parce qu'il eſt bien aiſé de trouver ſon chemin, il n'y a qu'à ſuivre la diſpoſition du terrain, en montant toujours on trouve à la fin le commencement de l'eſcalier. Nous paſſames trois bonnes heures dans cette ſombre promenade, & ſi nous ne revinmes pas chargés des tréſors du Comte Julien, du moins fimes-nous une bonne proviſion d'appétit.

Le reſte de l'après-dînée fut employé à viſiter les dedans, & les dehors de cette Ville délabrée, & pendant ce tems-là le Gouverneur eut la bonté de nous envoyer chercher des chevaux, pour aller le lendemain voir le

blocus,

ALGEZIRA. blocus, qui étoit devant Gibraltar. Il n'auroit pas été de la bienſéance d'y aller à pied quoiqu'il n'y eût pas plus d'une lieue & demie à faire, & beaucoup moins ſi on avoit pu prendre le chemin le plus droit. Mais il n'étoit pas de la prudence de s'expoſer à tomber dans quelque parti des Anglois, qui s'embuſquoient quelquefois dans les hailliers & les mazures qui ſont autour de la Baye pour ſurprendre ceux qui s'approchoient trop près d'une petite rivière, qui tombe dans la Baye, où ils alloient faire de l'eau pour leurs Vaiſſeaux.

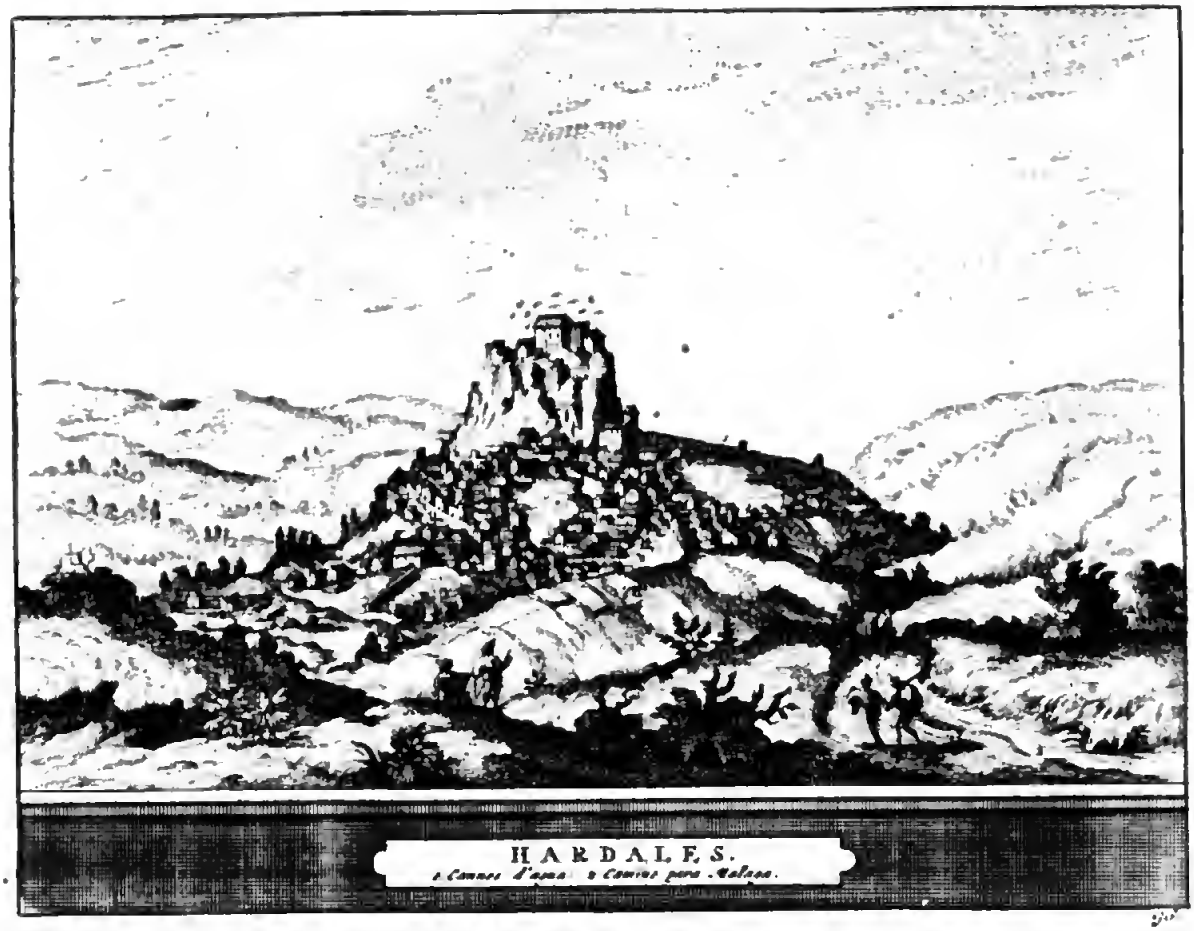
Nous partimes le lendemain au point du jour, avec une eſcorte de douze Mouſquetaires que le Gouverneur nous donna. Ils étoient commandés par ſon Lieutenant. Notre Compagnie qui étoit de ſix Cavaliers, fut encore groſſie de ſept ou huit perſonnes des Algézires, qui avoient des affaires au Camp. Nous y arrivames ſur les neuf heures, ſans avoir rencontré perſonne qui nous donnât ſeulement le bonjour.

La garde du Camp nous arrêta. Le Lieutenant des Algézires ſe fit connoître. L'Officier nous donna un Sergeant, & ſix Mouſquetaires pour nous conduire au quartier d'un Colonel Eſpagnol des amis de la Gongeodière. Notre Eſcorte nous attendit au poſte où nous avions raiſonné. Il fallut traverſer tout le Camp pour trouver cet Officier, nous le trouvames enfin; il nous reçut avec beaucoup de politeſſe, nous fit entrer dans ſa barraque, nous préſenta le Chocolat, & enſuite des Confitures & de très bon vin de Malgue ou de Malaga. Nous lui dimes le ſujet de notre voyage; il nous répondit fort obligeamment qu'il étoit ravi que notre curioſité lui procuroit l'honneur de nous rendre quelque petit ſervice; qu'il nous alloit conduire à la viſite d'une partie des lignes, & qu'après-dîner, il nous feroit voir le reſte.

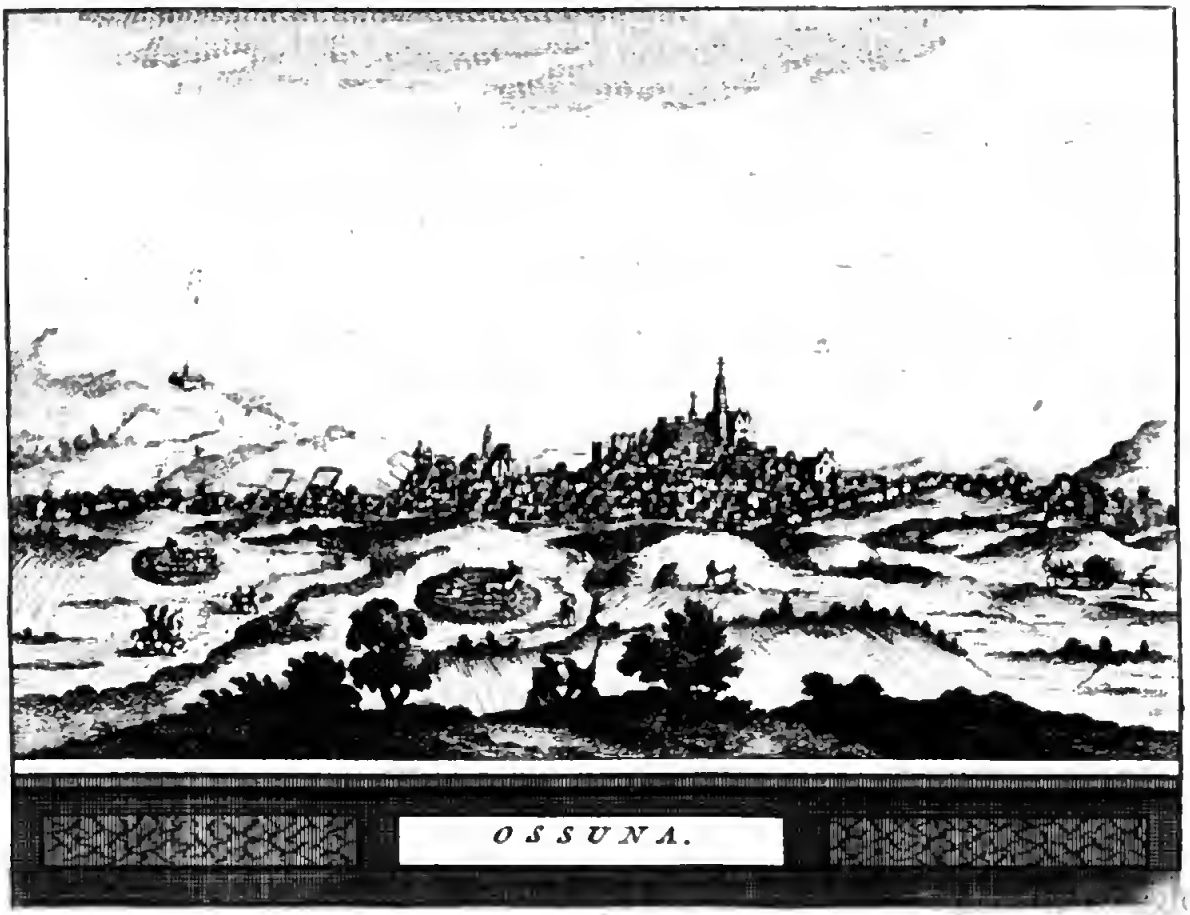
De l'autre côté de Gibraltar, allant le long des côtes de la Méditerranée, on trouve Eſtépona, petite Ville ſituée ſur une hauteur, au bord de la Mer. C'eſt la dernière de l'Andalouſie de ce côté-là, ſituée vis-à-vis de Marbella, qui eſt dans le Royaume de Grénade. Allant de Gibraltar à Séville, après trois lieues de chemin, on trouve une ſeule Hôtellerie, nommée la Venta de Malpico.

Six lieues plus loin, après avoir traverſé une rivière, des montagnes, & des vallées, on arrive à Alcala de los Gazulos, qui eſt une Ville fort ancienne, vers les frontières de Grénade. Elle eſt ſituée ſur une montagne, d'où l'on découvre, de tous les côtés, une belle & vaſte compagne fertile en froment.

Cette Ville fut érigée en Duché en 1558, par Philippe II, en faveur de Don Paraſan Enriquez de Ribéra, deuxième Marquis de Tariſa, & Comte de los Moralès, lequel étant mort ſans enfans légitimes, Don Ferdinand Enriquez ſon frère lui ſuccéda, & par cette ſucceſſion il devint deuxième Duc d'Alcala, troiſième Marquis de Tariſa, & ſeptième Comte de los Moralès. Il eut une nombreuſe poſtérité, dont la branche aînée faillit en la perſonne de Don Ferdinand, troiſième de ce nom, & troiſième Duc d'Alcala



HARDALES.



OSSUNA.

cala, qui mourut en 1636 après avoir vu mourir tous ſes enfans; deſorte que Donna Marie-Louïſe Portocarréro Enriquez, fille de Don Pedro Enriquez Ribéra ſon frère, & de Donna Antoinette Portocarréro, Marquiſe d'Alcala de la Laméda, lui ſuccéda, & devint par-là troiſieme Ducheſſe d'Alcala, ſeptième Marquiſe de Tariſa, & d'Alcala de la Laméda, neuvième Comteſſe de los Moralès. Elle fut mariée avec Don Antoine-Jean de la Cerda, ſeptième Duc de Médina-Céli. ALGEZIRA.

Paſſant plus avant, on voit ſur la droite, Settenil Ville de Grénade, & l'on va paſſer à Zahara, dont j'ai déjà parlé, ſituée vers la ſource du Gaudalete; au Nord de Zahara eſt Moron petite Ville, appellée anciennement Arucci, & à l'Orient Hardalès vers les frontières de Grénade.

Hardalès eſt ſituée dans une plaine inégale, au pied d'un Roc fort haut, fort étroit & fort roide, dont toute la cime eſt occupée par un Château, qu'on eſtime extrêmement fort. On y fait venir l'eau par un bel Aqueduc, conſtruit à grands frais, & du Château elle eſt conduite dans la Ville, où elle coule dans une fontaine. La richeſſe des habitans vient de leurs champs & de leurs paturages, qui ſont d'un fort grand rapport.

OSSUNA.

A ſix ou ſept lieues, au Septentrion de Hardalès, eſt Oſſune, ou Oſſone, en Eſpagnol, Oſſuna, Ville célèbre & fort ancienne, à cinq ou ſix lieues au Midi d'Ecija, aſſez grande & paſſablement bien peuplée, contenant quatre à cinq mille feux. Elle étoit autrefois connue ſous le nom d'Urſao, Urſon, & Orſonna, & paſſoit pour une Ville forte par ſa ſituation, ayant ſeule une fontaine, qui fourniſſoit d'eau tous les habitans, tandis que toute la campagne d'alentour étoit ſans eau, à huit milles à la ronde; tellement que lorſque Jule Céſar l'aſſiegea, il fallut faire tout venir au Camp de fort loin. La même choſe ſe voit encore aujourdhui. OSSUNA.

La même fontaine ſubſiſte toujours, & fournit de l'eau en aſſez grande abondance pour ſuffire aux beſoins de tous les habitans: mais toute la campagne voiſine eſt entièrement ſeche, n'ayant ni ruiſſeau, ni fontaine: auſſi n'y croît-il aucun arbre, à la reſerve de quelques oliviers, qui ont été plantés par les Maures.

Cette Ville appartient à des Seigneurs de la Maiſon des Girons, qui n'ont pris que le titre de Comtes d'Urénia, juſqu'à l'An 1562, que Philippe II leur permit de prendre celui de Duc d'Oſſone. Un Seigneur de cette Maiſon, nommé Pierre Giron, Grand-Maitre de l'Ordre de St. Jaques, conquit Archidona ſur les Maures l'An 1472, & obtint d'Henri IV, Roi de Caſtille, la permiſſion de l'unir à ſon Domaine, avec diverſes autres petites Places.

Après lui Jean Tellez Giron, le ſecond du nom & de la famille, bâtit à Oſſone, l'An 1534, une Egliſe magnifique, à l'honneur de la Ste. Vierge, conſtruite de beau marbre blanc, & l'enrichit d'une grande quantité de vaiſ-

Ossuna. ſelle d'or, & d'ornemens ſacerdotaux très ſomptueux, de ſoie en broderie d'or. Il y fonda auſſi divers Monaſtères, aux Religieux de St. Dominique, à ceux de St. François, à ceux de St. Auguſtin, aux Minimes de l'Ordre de St. François de Paule; & hors de la Ville il fonda deux autres Couvens, l'un pour les Recollets au Mont Calvaire, & l'autre aux Obſervans. La Comteſſe Marie ſa femme fonda le Couvent des Religieuſes de Ste. Claire: ils bâtirent encore beaucoup d'autres Couvens en divers endroits de leurs Terres: ils établirent à Oſſone un Hopital pour les pauvres & pour les Enfans trouvés, & l'An 1549, une Univerſité aſſez bien rentée. Un Duc de ce nom, qui a été Viceroi de Naples, s'eſt rendu célebre par ſes bons tours, dont pluſieurs ont été publiés.

La Maiſon de Giron deſcend de celle d'Acuña, comme l'on peut voir dans l'Hiſtoire Généalogique de cette famille écrite par le Docteur Gudiel. Don Martin Vaſquez d'Acuña, qui devint Comte de Valence, par ſa ſeconde femme, ayant épouſé en prémières noces Donna Thérèſe, fille & héritière de Don Alfonſe Telles Giron, Seigneur de Fréchoſe, en eut un fils qui porta le nom & la qualité de ſon ayeul maternel, & s'étant marié avec Donna Marie Pachéco, Dame de Belmonte, fut père de Don Jean Pachéco, & de Don Pédro Giron, dont le prémier eſt chef de la famille de Pachéco, Ducs d'Eſcalona; & l'autre a été Grand-Maître de Calatrava, & Biſayeul du prémier Duc d'Oſſune, duquel deſcendoit Don François Marie de Paul Tellez Giron, ſixième Duc d'Oſſune, cinquième Marquis de Peñafiel, de Fromeſta & de Caracéna dixième Comte d'Ureña. Il étoit fils du Duc Gaſpar Tellez Giron, qui fut fait Gouverneur du Milanez, puis Conſeiller d'Etat & Grand Ecuier de la Reine, & qui mourut d'apoplexie le 2 Juin 1694, étant en conference avec le Roi, & de Donna Anne-Antoinette de Bénavides, Carillo & Tolède, Marquiſe de Fromeſta & de Caracéna, ſa ſeconde femme. Il étoit Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, un des quatre Capitaines de ſes Gardes, & fut fait Prémier Plénipotentiaire à la Paix d'Utrecht, où il ſe diſtingua par l'éclat de ſa dépenſe, & mourut à Paris au mois de Mars 1716. Il avoit épouſé en Décembre 1694 Donna Marie Vélaſco & Bénavides, fille unique de Don Inic Fernandez de Vélaſco & Tovar, neuvième Connétable de Caſtille, & huitième Duc de Frias.

Entre Oſſone & Ecija, ſe trouvent des Marais & des creux profonds en terre, fort dangereux, appellés Lagunas en Eſpagnol.

MARCHENA.

Marchena. SORTANT d'Oſſone pour aller à Séville, après deux ou trois lieues de chemin, on paſſe à Marchéna, Ville ancienne, appellée autrefois Colonia Marcia, de ſon Fondateur L. Marcius, qui commanda l'Armée Romaine, après la mort de Cn. Scipion.

Marchéna eſt ſituée ſur une Colline au milieu d'une plaine, à neuf lieues de

de Séville. Du côté qui conduit à cette Capitale, elle a un Fauxbourg, plus grand que la Ville même, avec un Hopital aſſez bien renté. MARCHENA.

Cette Ville eſt à-peu-près dans la même ſituation qu'Oſſone, à l'égard de l'eau. L'on n'y a point d'autre eau que celle qu'on tire d'une groſſe fontaine, qui eſt dans le Fauxbourg vis-à-vis de l'Hopital; & tout le territoire eſt entierement à ſec, ſans rivière, ſans fontaine & ſans aucune ſource d'eau. Malgré cette aridité, la campagne eſt fertile en toutes choſes, ſur-tout en olives: les blés y croiſſent & y meuriſſent fort bien, à la reſerve qu'ils ſont un peu clair-ſemés.

Les Ducs d'Arcos poſſedent cette Ville avec titre de Duché, l'ayant eue des Rois de Caſtille en échange du Marquiſat de Cadix, qu'ils avoient anciennement; & comme ces Seigneurs y font leur réſidence ordinaire, ils ſe ſont tellement appliqués à l'embellir, qu'elle peut entrer en parallele avec les Villes voiſines, ſoit pour la beauté des édifices, ou pour le nombre des habitans & pour la fertilité du terroir. Quelques-uns ont cru que cette Ville étoit l'ancienne Attégua; mais il y a de l'apparence qu'ils ſe trompent: les ruines de cette Ville antique ſont bien loin delà dans le voiſinage d'Alcala-Réal.

ANDALOUSIE.

L'Andalouſie eſt une partie de l'ancienne Bétique, qui comprenoit cette Province, le Royaume de Grénade, & l'Eſtrémadoure. C'eſt-là qu'étoit en partie la Béturie (*Bæturia*), laquelle s'étendoit entre le Guadalquivir & la Guadiana, d'un côté dans l'Eſtrémadoure, & de l'autre dans l'Andalouſie; étant coupée au milieu par la Montagne Mariane, (la Sierra Moréna), qui la traverſoit tout du long. Cette Province eſt le lieu où habitoient les Cunées, les Celtes ou Celtiques, les Turdétains & les Turdules.

J'ai déja remarqué ailleurs que ſon nom lui vient des Vandales, qui l'appellèrent Wandalenhaus, d'où par corruption eſt venu le nom d'Andalouſie. On a pu voir, par la deſcription des principaux lieux de cette Province, qu'elle eſt, ſans contredit, la meilleure de toute l'Eſpagne: fertile en fruits exquis de toute ſorte, abondante en miel & en vin excellent, riche en grain, en ſoie, en ſucre, en huile fort douce & fort délicate, & en troupeaux de gros & de menu bétail, ſur-tout en chevaux, qui ſont très eſtimés; & féconde en minières de divers métaux, & de vermillon, que la terre cache dans ſes entrailles. On a pu remarquer qu'il y a une forêt toute entière d'oliviers près de Séville.

J'ajouterai ici qu'on en tire tous les ans une quantité ſurprenante d'huile, qui monte, à ce qu'on prétend, à 60 mille quintaux. Il eſt vrai que la chaleur y eſt extrême en Eté; mais il y a du remède à cela; l'on n'a qu'à dormir pendant le jour, & à marcher ou travailler la nuit, ſelon le proverbe des gens du Païs: *Quien fuere al Andaluſia, ande la noche, y duerma el dia.* Du reſte l'air eſt ordinairement fort doux, & il y ſouffle à certains tems un petit vent frais, qui eſt merveilleuſement agréable.

On trouve dans les Montagnes de l'Andalouſie, une eſpèce de Mercure ou d'argent-vif, qui ſert à purifier l'or, & à le ſéparer des autres métaux:

ANDALOUSIE. mais il eſt fort cauſtique & vénimeux, tellement que les pauvres gens, qui le tirent de la mine, ſont tous pâles & défaits, comme des ſquelètes. Les Orfevres, qui l'employent, ont la précaution de tenir à la bouche une pièce d'or, qui ſe trouve toute couverte de Mercure, lorſqu'ils la tirent. Les rochers, d'où l'on tire ce minéral, ſont tout rouges du vermillon, qui s'y trouve en grande quantité.

L'Andalouſie rapporte de gros revenus au Roi. La grande Douane de Séville vaut ſeule 154 millions, 319 mille Maravédis, qui ſont environ trois millions, 395 mille & 18 livres de France; & la Ville vaut au Roi 182 millions, 387000 Maravédis, c'eſt-à-dire, 4 millions, 12514 livres de France; & tout le reſte à proportion.

LE ROYAUME DE GRENADE.

LE ROY. DE GREN. LEs autres Provinces, que nous avons à parcourir, ne nous arrêteront pas tant, n'étant ni ſi grandes ni ſi conſidérables, que celle que nous venons de décrire. Le Royaume de Grénade eſt celui qui ſe préſente ici le prémier à notre vue.

Il prend ſon nom de ſa Capitale, & eſt une partie de l'ancienne Bétique, habitée autrefois par les Séxitains, par les Baſtules, & par les Poenes. Il a la Nouvelle Caſtille au Septentrion; le Royaume de Murcie au Levant; la Méditerranée au Midi, & l'Andalouſie au Couchant. Il a environ 70 lieues de longueur, trente de largeur, & quatre-vingts de côtes.

Ses principales rivières ſont le Xénil, lequel prend ſa ſource un peu au-deſſus de la Capitale, dont il baigne les murailles, & après avoir paſſé à Loxa, il entre dans l'Andalouſie, quelques lieues au-deſſous de cette dernière Ville: Le Guadalantin, qui prend ſa ſource dans le voiſinage de Guadix, & dont le cours bizarre coule de l'Occident à l'Orient, & entre dans le Royaume de Murcie, un peu au-delà de Velez-el-Rubio. Le Rio-frio, c'eſt-à-dire la rivière froide, ainſi appellée à cauſe de la froideur extrême de ſon eau, dont la ſource paroît au pied des montagnes voiſines d'Alhama, preſque dans le cœur du Royaume, & va ſe jetter dans la Méditerranée près de Puerto de Torres: Le Guadalquiviréjo, petite rivière appellée autrefois Malaca, qui prend naiſſance près de Munda, & ſe décharge dans la mer près de Malaga.

Sur la côte de la mer, & bien avant dans les terres, on ne voit que des montagnes fort hautes, coupées de belles vallées de diſtance en diſtance, ce qui fait le plus agréable païſage du monde.

Parmi tant de montagnes, celles qu'on appelle las Alpuxarras, ſont ſi hautes, que de leur ſommet on voit non-ſeulement le Détroit de Gibraltar, mais encore toute la côte de Barbarie, & les Villes de Tanger & de Ceuta. On fait dériver leur nom d'un fameux Capitaine Maure qui en eut le commandement, nommé Alpuxar. Elles s'étendent entre Vélès & Alméria, & ont dix-ſept lieues de longueur ſur onze de largeur.

Elles

Elles ne ſont habitées que par des Moriſques, triſtes reſtes de la ruine de leur ancien Empire, leſquels ayant embraſſé la Religion Chrétienne, qu'ils profeſſent encore, ne laiſſent pas de conſerver leur ancienne manière de vivre, leurs habits, & leur langue particulière, qui eſt un mêlange monſtreux d'Arabe & d'Eſpagnol. Elles ſont partagées en onze quartiers, que les habitans appellent en leur langage corrompu Taus, & les Eſpagnols Cabeça de Partido. LE ROY. DE GREN.

Les principaux de ces Quartiers ſont Taa de Orgiva, & Taa de Pitros, appellé ainſi parce qu'il eſt renfermé entre deux Bourgs, dont l'un s'appelle Pitros, & l'autre Portugos. On voit dans ces montagnes des arbres fruitiers d'une hauteur & d'une groſſeur prodigieuſe: mais ce qu'on y remarque de plus extraordinaire, c'eſt un ruiſſeau, dont l'eau teint en noir dans un inſtant les filets de lin ou de ſoie qu'on y plonge. Près delà eſt une caverne qui exhale une vapeur ſi maligne, qu'elle tue les animaux qui s'approchent de ſon ouverture.

De toutes les Contrées d'Eſpagne, les Alpuxarras ſont les plus peuplées. Tout le païs eſt couvert d'un nombre incroyable de Bourgs & de Villages, qui ſont la demeure de ces Moriſques, leſquels ayant conſervé le naturel vigilant & laborieux, tandis que les Eſpagnols naturels ſe ſont plongés dans la pareſſe & la fainéantiſe, s'appliquent avec un ſoin merveilleux à la culture des terres, tellement que toutes ces montagnes ſont plantées de vignes & d'arbres fruitiers qui produiſent du vin excellent & des fruits exquis qu'ils vont vendre à Véles-Malaga, & en quelques autres endroits de la côte, pour être revendus par ceux qui les leur achetent, à d'autres Marchands des païs étrangers.

Toute la côte du Royaume étant vis-à-vis de l'Afrique, par conſéquent expoſée aux courſes des Pirates Turcs, & à ceux d'Alger & de Tunis, on y voit tout du long, d'eſpace en eſpace, depuis le Détroit de Gibraltar, juſqu'au Rio-frio, un grand nombre de Tours élevées pour ſervir de Védettes, d'où l'on découvre les vaiſſeaux dans la mer, ainſi qu'il a été dit en parlant des côtes du Royaume de Valence.

Quoique le Royaume de Grénade ſoit la partie la plus Méridionale de toute l'Eſpagne, il eſt pourtant un des plus ſains & des plus tempérés, n'étant ni brulé par les grandes chaleurs, ni incommodé par un froid exceſſif. On y trouve preſque à chaque pas des ſources d'eau vive, des rivières & des ruiſſeaux, qui venant à ſe croiſer & à s'entrecouper les unes les autres en divers endroits, forment des Labyrinthes agréables, bordés de tous côtés de fleurs & d'une verdure perpétuelle. A une lieue de Grénade on trouve les célèbres bains d'Alhama, & à quatre ceux d'Alicun, dont les prémiers ſont propres pour les maladies cauſées par une humeur froide, & les autres pour celles qui procèdent d'une humeur chaude & ſanguine. L'eau du Darro a, à ce qu'on prétend, la proprieté de guérir de toutes ſortes de maux les animaux qui en boivent; & c'eſt pour cette raiſan que les Habitans du Païs

LE ROY. DE GREN. appellent ſon eau, le bain ſalutaire des Brébis. Non loin d'Antéquéra, on voit une fontaine dont l'eau guérit de la gravelle.

Du côté qui regarde le Midi, on voit d'une part de vaſtes plaines, & des champs très fertiles, & de l'autre des montagnes très hautes. Mais cela n'empêche pas que le Païs, quoique raboteux & hériſſé de rochers eſcarpés, ne ſoit tellement abondant, qu'il fournit non-ſeulement les choſes néceſſaires pour l'entretien de ceux qui l'habitent, mais même pour en pourvoir les Etrangers; & pour tout dire en un mot, toutes les Contrées de ce Royaume ſont généralement ſi fertiles, qu'elles n'ont preſque pas beſoin de culture, ni de l'induſtrie des hommes.

Du tems que les Maures le poſſédoient, il étoit le Païs du monde le plus peuplé & le plus riche. Toutes les collines étoient auſſi couvertes de vignes, d'arbres fruitiers, de Bourgs & de Villages, que le ſont encore celles des Alpuxarras, dont j'ai déja parlé. Mais à préſent elles ne ſont, à beaucoup près, ni ſi peuplées, ni ſi bien cultivées, à cauſe que l'Agriculture y eſt fort négligée par les Eſpagnols. Toutefois, ce Païs rapporte aujourd'hui autant, ou plus qu'aucun autre de toute l'Eſpagne, ſur-tout, les endroits qui ſont arroſés par le Xénil, & par le Darro.

Tout le terroir de ce Royaume eſt fertile en grains, en vin, en huile, en ſucre, en lin, en chanvre: ſes montagnes & ſes campagnes produiſent toutes ſortes de fruits excellens, comme grénades, citrons, limons, oranges, olives, capres, figues, & amandes. Tout le Païs fourmille de meuriers, par le moyen deſquels les Habitans nourriſſent une multitude de vers à ſoie, dont ils retirent un profit immenſe. On y voit une infinité de forêts qui produiſent quantité de galles, qui ſervent à faire l'encre, à épaiſſir les cuirs, & ſont propres pour la Médecine. Elles produiſent encore des palmiers, dont les dattes qu'on en recueille, ſont d'un grand ſecours, auſſi bien que du gland que produiſent les chênes, qui outre qu'il ſert à nourrir le bétail, eſt d'un goût ſi délicat, qu'il ſurpaſſe celui des noiſettes les plus fines; c'eſt pourquoi ceux du Païs en envoyent à Madrid aux Grands d'Eſpagne, qui s'en font un régal délicieux.

On ſait combien on y recueille de raiſins ſecs, qu'on appelle Paſſerilles: mais bien des gens ignorent de quelle maniére on les apprête; c'eſt pourquoi j'ai cru qu'il ne ſeroit pas hors de propos de le dire en paſſant. Avant toutes choſes, il eſt bon de ſavoir qu'il y a de deux ſortes de Paſſerilles, les unes qu'on appelle Paſſerillas del Sol, & les autres Paſſerillas de Léxia; c'eſt-à-dire, Paſſerilles de Soleil, & Paſſerilles de leſſive.

Les prémières ſe ſont ainſi: Quand les raiſins deſtinés à être mis en Paſſerilles, ſont preſque mûrs, on coupe la queue du raiſin à moitié, afin que l'humeur radicale ne le puiſſe plus pénétrer, & que toutefois il demeure pendant au ſarment, de ſorte que le Soleil venant à darder là-deſſus, ce raiſin ſe confit, & ſe ſéche peu à peu; & lorſqu'on remarque qu'il eſt aſſez ſec, on le cueille, & on le ſerre. L'autre eſpéce de Paſſerille ſe fait de la maniére ſuivante. Lorſ-

Lorſqu'on taille la vigne, on fait des faiſceaux du ſarment qu'on coupe, qu'on garde juſqu'au tems des vendanges. Lorſqu'on a cueilli le raiſin, on fait bruler ces faiſceaux, des cendres deſquels on fait une leſſive, dans laquelle on plonge le raiſin, puis on le met ſur une aire bien dure & bien nette environ l'heure de midi, & on le laiſſe ainſi expoſé aux ardeurs du Soleil, juſqu'à ce qu'il ſoit ſuffiſamment ſec, après quoi on le met dans des cabas. On fait la même choſe avec des branches de figuier, pour préparer les figues de cabas. LE ROY. DE GREN.

On y recueille auſſi quantité de miel & de cire. Dans les montagnes voiſines d'Antéquéra, il y a pluſieurs endroits où le ſel ſe fait, non pas par le moien du feu, mais par l'ardeur du Soleil, qui venant à darder ſes rayons ſur l'eau de la pluie, & des fontaines, raſſemblée dans certains lieux bas, l'épaiſſit, & la convertit en très bon ſel dont on fait un commerce conſidérable.

Dans les mêmes montagnes, on trouve de très belles pierres pour les plus ſuperbes bâtimens, & quantité d'une autre pierre blanche qu'on appelle Yeſſo, qui étant miſe en œuvre, reſſemble au plâtre, & produit le même effet pour enduire & pour blanchir. Elle s'employe auſſi pour faire une eſpece de colle, que les Architectes Eſpagnols appellent Tarras, & qu'on employe pour fortifier les murailles & les édifices: on en uſe encore pour boucher les Vaiſſeaux de terre & de bois qu'on envoye aux Indes & ailleurs, pleins de diverſes liqueurs.

On trouve encore en divers endroits des grénats, des hyacinthes, & autres pierres précieuſes. Le Sumac eſt très commun dans les montagnes, duquel les Grénadins ſont un grand commerce avec les Etrangers, & s'en ſervent utilement dans le Païs pour apprêter & pour épaiſſir les peaux de boucs, de chevres, & le maroquin.

Les Habitans du Païs ſont fort polis, d'humeur facile, & d'une aimable Société, adroits de leur corps, & très propres pour les armes. Quoiqu'ils ayent beaucoup dégénéré de l'application & de la vigilance de leurs Pères, ils ſont pourtant les peuples les plus laborieux de toutes les parties Méridionales d'Eſpagne. Ils ſont ſi ſobres, qu'ils ne boivent preſque pas de vin; & pour que leurs enfans les imitent en cela, ils leur défendent l'uſage de cette liqueur juſqu'à un certain âge fort avancé.

Voici quelles ſont les principales Villes du Royaume de Grénade par rapport à leur ſituation.

Les Places les plus conſidérables ſont
- Grénade,
- Guadix,
- Baça,
- Gueſcar,
- Loja;
- Santa-Fé,
- Alhama,

Anté-

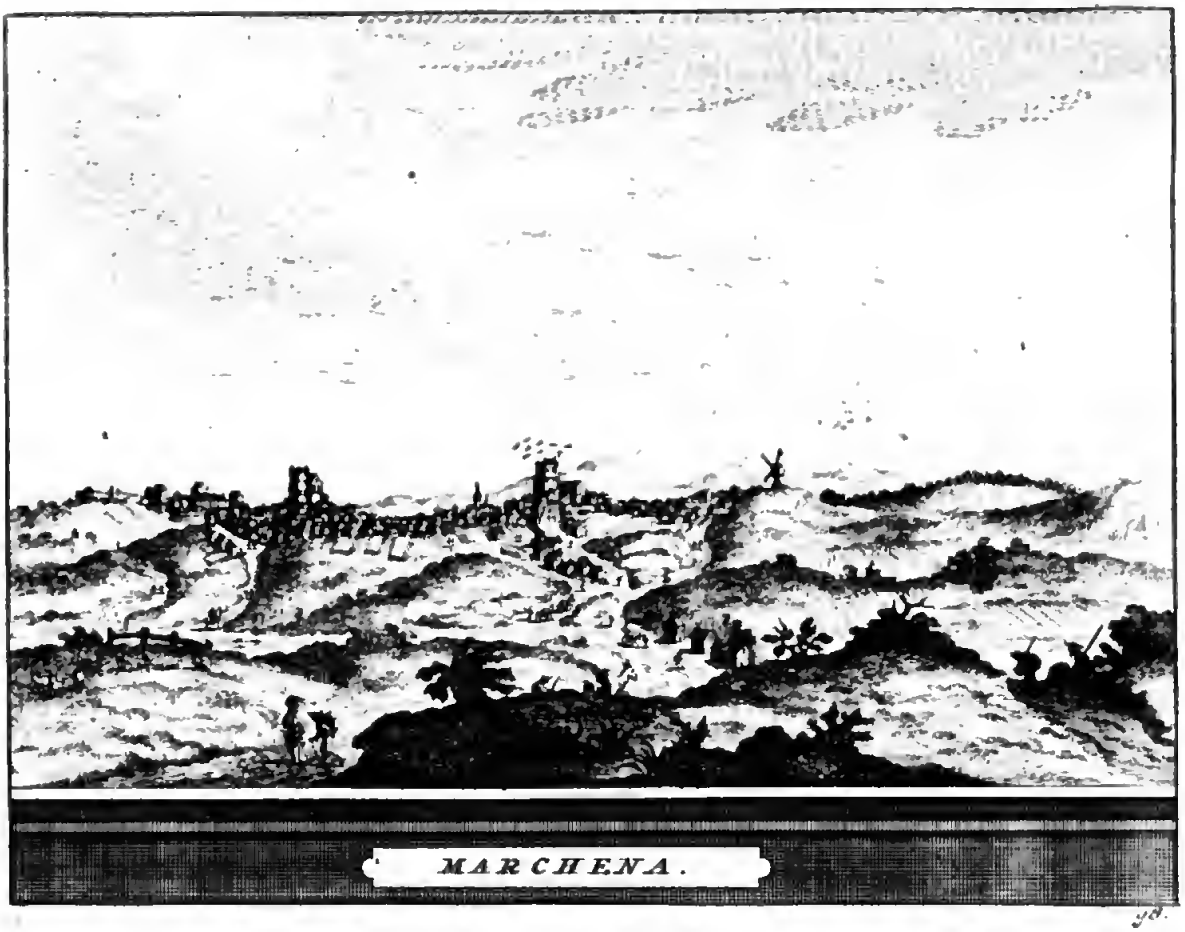
LE ROY. DE GREN.

- Dans les Terres.
  - Les Places les moins considérables ſont
    - Antéquéra,
    - Ronda.
    - Setténil,
    - Lora,
    - Eſtépa,
    - Vélès de Malaga,
    - Albanuélas,
    - Cardiar,
    - Taron,
    - Véria,
    - Uxixar,
    - Anduxar,
    - Cangivar,
    - Hoanez,
    - Santa Cruz,
    - Nerca,
    - Porcena,
    - Montéijcar,
    - Cogollos,
    - Monachil,
    - Monda.
- Sur la Côte.
  - Les Places les plus conſidérables ſont
    - Malaga,
    - Alméria,
    - Muxacra,
    - Véra,
    - Marbella.
  - Les Places les moins conſidérables ſont
    - Fuengirola,
    - Molina,
    - Porto de Torres,
    - Almunéçar,
    - Salobréna,
    - Motril,
    - Caſtel Ferro,
    - Béria,
    - Adra,
    - Aladra,
    - Caſtel Grimaldo.

Voici une nouvelle diſtribution des Villes de ce Royaume ſelon les quatre Diocèſes.

- Ronda,
- Séténil,
- Monda,

Mar-



MARCHENA.

La Ville de Grenade.

Bibliotheca Nacional R. V. E. III

Perspective de la Chancellerie de GRENADE, *et d'un cote' du Palais des Rois Mores.*

ALHAMBRE.

1 Palais des Rois Mores.
2 Palais des Rois Chrestiens.
3 Xeneralife.
4 Sainte Helene.
5 Eglise Cathedrale.
6 Partie de la nouvelle de Grenade.
7 Montagnes d'Alhama.
8 Sainte Marie.
9 Castillo mayor.

Digitized by Google

Le Royaume de Grénade a
- Dans l'Evêché de MALAGA.
  - Marbella,
  - MALAGA,
  - Cartama,
  - Antéquéra,
  - Vélès de Malaga.
- Dans l'Evêché de GRENADE.
  - Alhama.
  - Boxa,
  - Santa-Fé,
  - GRENADE, Capitale du Royaume,
  - Almunécar,
  - Valobrenna,
  - Motril.
- Dans l'Evêché d'ALMERIA.
  - Adra,
  - ALMERIA,
  - Muxacra,
  - Véra.
- Dans l'Evêché de GUADIX.
  - GUADIX,
  - Baça,
  - Hueſca.

Pour faire par ordre la deſcription du Royaume de Grénade, je ſuivrai la route de ceux qui vont de Madrid à Grénade; pour y aller on traverſe une partie de l'Andalouſie, & la prémière Ville, qu'on rencontre à l'entrée du Royaume, à ſept ou huit lieues des frontières, eſt la Capitale même, qui a donné le nom à tout le Royaume. On y arrive après avoir marché 4 lieues dans une montagne, qui conduit à une belle forêt de chênes verts, longue de trois lieues.

La Ville de GRENADE.

GRENADE eſt une grande Ville bâtie par les Maures dans le X Siècle. Elle eſt ſituée, ſuivant les Obſervations Aſtronomiques à 18 d. 15′. de Longitude, & à 37 d. 30′. de Latitude, ſelon Lévéra (*). Le Père Riccioli (†) ne met que quatre Minutes de plus pour la Longitude. La Latitude eſt la même. Quelques-uns ont cru qu'elle étoit l'ancienne *Eliberis*, ou *Illiberis*, illuſtre par quelques Conciles qu'on y a célébrés: mais cette Ville étoit un peu au deſſus de Grénade, ſur une colline qui conſerve encore aujourdhui le nom d'Elvire; & l'une des portes de Grénade, par où l'on y alloit, en a retenu le nom d'Elvéria. On a déterré dans l'Alhambre, un Quartier de Grénade, une Inſcription ancienne, où ſe trouve le nom d'Illiberis. Voici cette Inſcription (‡).

GRENADE. DE.

IMP.

(*) *Aſtronom. reſtitut. l.* 1. p. 262.
(†) *Geograph. reformat. l.* 9. p. 398.
(‡) *Gruter.* p. 272. n. 7.

GRENADE.

IMP. CAES. M. AVRELIO.
PROBO. PIO. FELICI. INVICTO.
AVG. NVM. MAIESTATIQ.
DEVOTVS. ORDO. ILIBER.
DEDICAT. P. P.

On voit encore à Grénade l'Inſcription ſuivante (*a*).

FLAVIÆ. VALERIÆ. TRANQUILLINÆ.
AUGUSTÆ. CONJUG. IMP. CÆS.
GORDI. PII. FELI. AUG. ORDO.
MILIT. FLOPIANI ILLIBERITANI
DEVOTUS NUMINI MAJESTATIQUE.
SUMPTU PUBLICO. POSUIT.

Quoique ces Inſcriptions ſe trouvent à Grénade, ce n'eſt pas à dire, comme le prétend Monſieur La Martiniere (*b*) que cette Ville ſoit auſſi ancienne qu'elles, on peut les y avoir apportées. Ce ſavant Géographe détruit en même tems l'opinion de ceux qui tiennent qu'*Eliberis*, *Eliberi*, *Iliberi*, ou *Liberini*, ou plutôt *Eliberini*, eſt la Ville de Grénade. Ce qu'il dit ſur cet article mérite d'être rapporté.

„ Ce lieu, dit-il, en parlant d'*Eliberis*, &c. déja connu du tems de Pli-
„ ne (*c*), qui le nomme *Iliberi* dans l'Edition du R. P. Hardouin, eſt de-
„ venu fameux par le Concile qui y fut célébré vers l'an 305, ſous le Ponti-
„ ficat de St. Marcel Pape.

„ Je ſuis en cela l'opinion du P. Labbe, quoique je n'ignore pas combien
„ l'époque de ce Concile eſt incertaine. Barbarus dans ſes Notes ſur Méla
„ (*d*) parlant de cette Ville à l'occaſion de l'autre de même nom, dit que
„ c'eſt à preſent une Ville très riche nommée *Grénade*, dans le Païs de mê-
„ me nom. Il allègue en preuve ce qui n'en eſt pas une, à ſavoir, qu'une
„ des portes de Grénade s'appelle encore *la Puerta de Elvira*: comme ſi les
„ portes prenoient le nom de la Ville où elles ſont, & non pas celui du lieu
„ où mène le chemin dont elles ſont, pour ainſi dire, le commencement.
„ Le P. Labbe (*e*) dit fort bien que ceux-là ſe trompent qui prennent *Eli-*
„ *beris* pour *Grénade* même. Cette Ville étoit le Siège d'un Evêché Suf-
„ fragant de Séville (*f*). St. Grégoire ſurnommé le Bétique, ami & con-
„ temporain de Lucifer Evêque de Cagliari, en fut fait Evêque vers le mi-
„ lieu du IV Siècle. Flavius (*g*) autre Evêque d'Eliberis ſouſcrivit au pré-
„ mier Concile d'Eliberis: Oronce au ſecond de Tarragone; & Etienne au
„ troiſième de Tolède. Ce Siège a été enſuite transferé à Grénade qui s'eſt
„ accrue des ruines d'Elvire. Cette dernière n'eſt plus qu'un Village, qui
„ même eſt négligé dans les Cartes générales & particulières de l'Eſpagne.
„ Le

(*a*) *Gruter.* p. 272. n. 7.
(*b*) *Dict. Geogr.* à l'Article *Grénade.*
(*c*) L. 3. c. 1.
(*d*) L. 2. c. 5.
(*e*) *Geog. Synod.*
(*f*) Baillet, *Topogr. des Saints.* p. 179.
(*g*) Carol. à S. Paulo, *Geog. Sac.* p. 182.

„ Le R. P. Hardouin dit que l'ancienne *Iliberi* étoit ſituée ſur une Monta- GRENA-
„ gne qui en a pris le nom de *Sierra d'Elvira.* DE.

Quant au nom de Grénade, les Ecrivains ſont partagés ſur ſon étymologie; les uns prétendent qu'elle a été ainſi appellée de la grande quantité de grénadiers qui s'y trouvent, les autres de ſa reſſemblance à une Grénade, en ce que les maiſons y ſont diſpoſées comme les grains, dans le fruit qui porte ce nom; d'autres le font venir de *Gar-Nat*, mot Arabe ou Grénadin, qui ſignifie l'Antre ou la Caverne de Nat, Nymphe ancienne, qui habitoit au voiſinage de cette Ville; & d'autres, de *Grana* mot Eſpagnol, ſignifiant la graine dont on teint en écarlate, qui ſe trouve en grande quantité dans ce Païs-là.

Mais ſans nous mettre en peine de l'origine de ſon nom, il faut remarquer que ſa ſituation eſt tout-à-fait merveilleuſe, en partie ſur des montagnes, & en partie dans la plaine. Elle paſſe pour l'une des plus grandes Villes de l'Eſpagne, & l'eſt auſſi effectivement, ayant près de douze mille pas de circuit, une muraille flanquée de mille & trente Tours, & douze Portes, dont l'iſſue, du côté de l'Occident, conduit à de belles & d'agréables campagnes, mais celle de l'Orient a des lieux fort rudes & montueux. On y remarque eutr'autres deux côteaux élevés, qui laiſſent entre-deux une vallée profonde, où coule une petite rivière nommée le Darro: cette rivière après avoir traverſé une partie de la Ville, va ſe jetter, près de l'une des Portes, dans le Xénil qui lave ſes murailles: elle roule des paillettes d'or & d'argent dans ſon ſable, delà vient qu'on l'appelle communément El rio del oro.

La Ville de Grénade eſt partagée en quatre Quartiers différens, qui ſont diſtingués par des noms particuliers; Grénade, Alhambra, Albaycin ou Alveiſin, & Antiquéruéla. Le prémier Quartier, qui retient le nom Grénade, eſt la principale partie de la Ville, ſituée dans la plaine & dans les valons qui ſont entre les montagnes. C'eſt là que demeurent la Nobleſſe & le Clergé, les Marchands & les plus riches Bourgeois, & où ſe tiennent les marchés. Tout ce Quartier eſt orné de très beaux bâtimens, publics & particuliers, & de diverſes places publiques, avec des fontaines. Les maiſons des Nobles, des Eccléſiaſtiques & des Marchands, ſont très belles, tres propres, bien bâties, & fort commodes, accompagnées de beaux jardins & de fontaines.

Les principales rues ſont voûtées, à cauſe des canaux, par le moien deſquels on conduit l'eau dans les maiſons particulières, qui ont toutes leur fontaine; delà vient que les caroſſes y ſont défendus. C'eſt dans ce Quartier que ſe trouve l'Egliſe Cathédrale & la Chancellerie, ou le Parlement du Royaume.

L'Egliſe Cathédrale eſt une très belle pièce, qu'on a commencé de bâtir il y a un peu plus de cent ans. Elle n'eſt pas fort grande, mais elle a un très beau dôme, ſoutenu par douze grands piliers très artiſtement travaillés, ſupportant des arcades, ſur leſquelles on voit deux rangs de balcons de fer do-

GRENADE. ré. La voûte eſt toute peinte & dorée, & contre les douze piliers paroiſſent les ſtatues des douze Apôtres en bronze doré, de grandeur naturelle. Sur le grand Autel eſt un beau ciboire d'argent doré, dans lequel on tient le S. Sacrement. Près delà eſt la Chapelle du Roi, où Ferdinand V qui conquit Grénade il y a un peu plus de deux cens ans (*) voulut être enterré avec la Reine Iſabelle ſa femme. Leurs corps ſont dans deux beaux ſépulcres de marbre, à l'un deſquels on voit aux quatre coins quatre harpies, & à l'autre quatre Saints.

A la gauche, au milieu de la Chapelle, paroiſſent deux autres tombeaux où l'on a mis les corps de la Reine Jeanne leur fille, & celui de Philippe I ſon mari, Archiduc d'Autriche, Roi d'Eſpagne, & père de Charles-Quint. Au deſſous de la Chapelle on trouve un Caveau, rempli de cercueils de plomb, où l'on a enterré un grand nombre d'autres Rois.

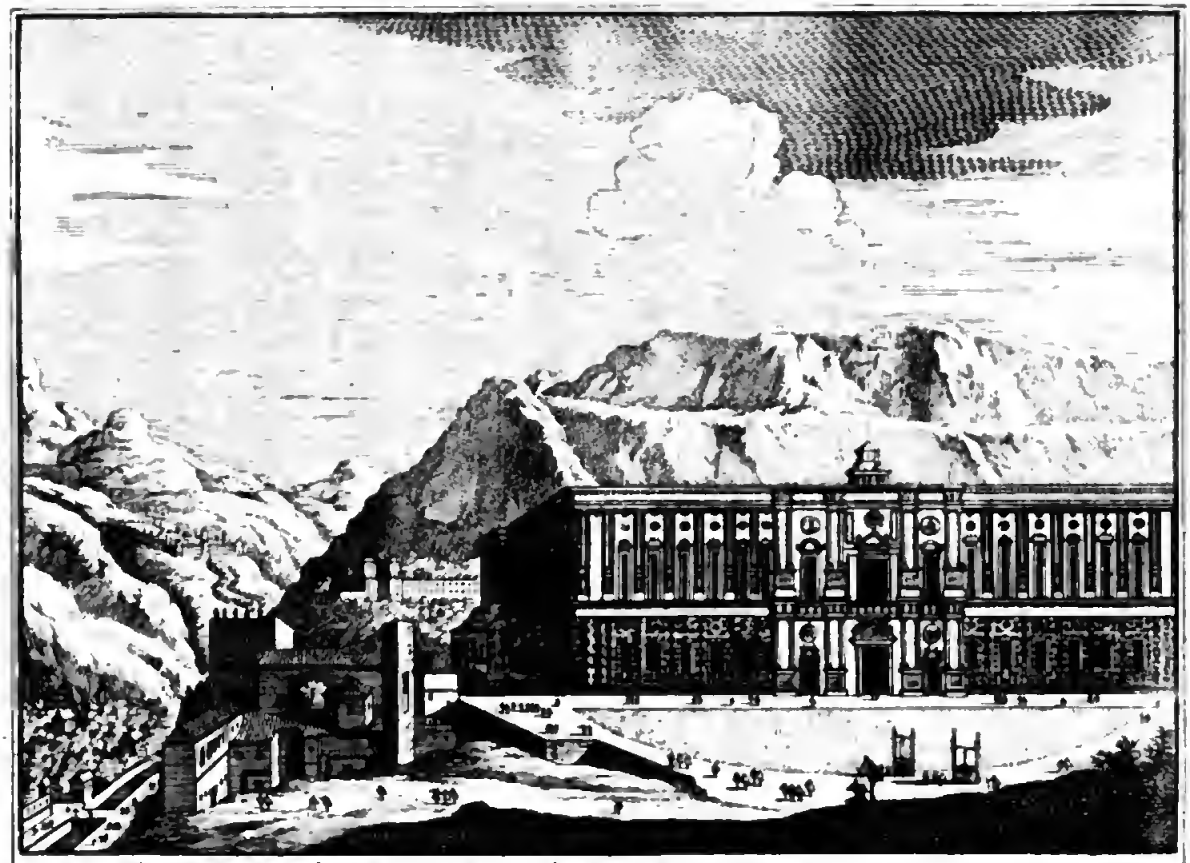
La Sacriſtie eſt richement fournie: on y montre, entr'autres raretés, l'épée & la couronne du Roi Ferdinand V, divers ornemens de l'Egliſe, les uns à l'antique, façonnés de mailles d'or l'une ſur l'autre, & d'autres à la moderne, brodés de pierreries. Près delà eſt un ancien bâtiment, qui a ſervi de Moſquée aux Maures: il eſt tout bâti en portiques, ſoutenus par des piliers de marbre: il ſubſiſte encore en ſon entier, & les Chrétiens en ont fait une Egliſe paroiſſiale.

La Chancellerie, où s'aſſemble la Cour, eſt dans le même Quartier, elle a ſur le devant une grande & magnifique place, dont la forme eſt un quarré long, de quatre cens pieds de longueur, ſur deux cens de large, avec une belle fontaine de jaſpe: les Grénadins l'appellent en leur langue, brivarambla, c'eſt-à-dire, ſablonneuſe. A l'un des côtés de cette place eſt la Chancellerie, dont je parle, ornée d'un beau frontiſpice, enrichi de colomnes d'albâtre, & fort bien fait: on y entre par trois porteaux, dont celui du milieu eſt plus élevé que les autres; au deſſus des porteaux on voit un beau rang de fenêtres accompagnées de balcons dorés.

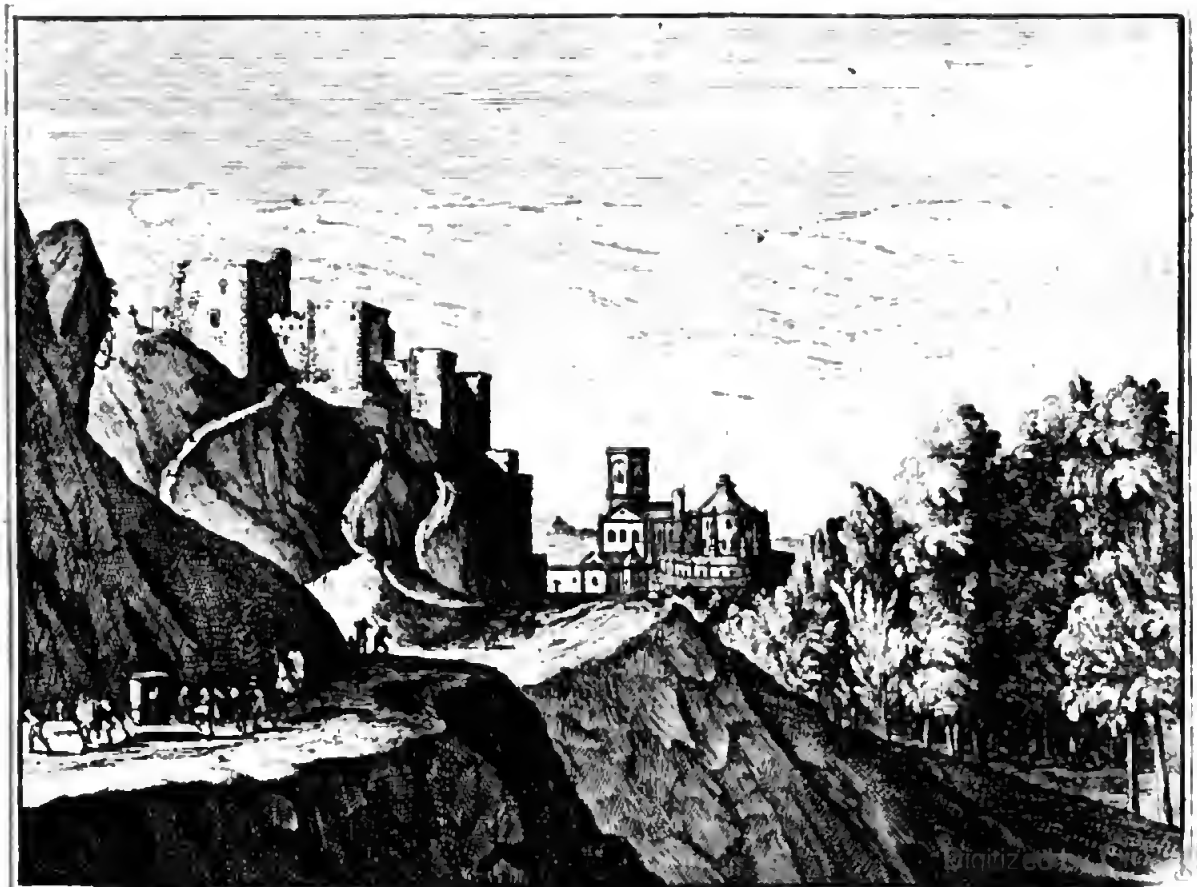
L'intérieur du bâtiment eſt une grande cour, environnée de chambres à chaque étage. C'eſt là qu'eſt la Thréſorerie, & où s'aſſemble le Conſeil Souverain de Grénade, compoſé de pluſieurs Conſeillers, qui ſont appellés Oidores, c'eſt-à-dire, Auditeurs. De l'autre côté de la place, vis-à-vis de la Chancellerie, on voit une maiſon fort longue, nommée Alcacéria, partagée en près de deux cens boutiques, où les Marchands étalent toute ſorte de marchandiſes, particulièrement des étoffes de ſoie. Outre cette place, il y a la Plaça Mayor, où l'on court les Taureaux; elle eſt au milieu de la Ville, fort grande & fort belle.

Le

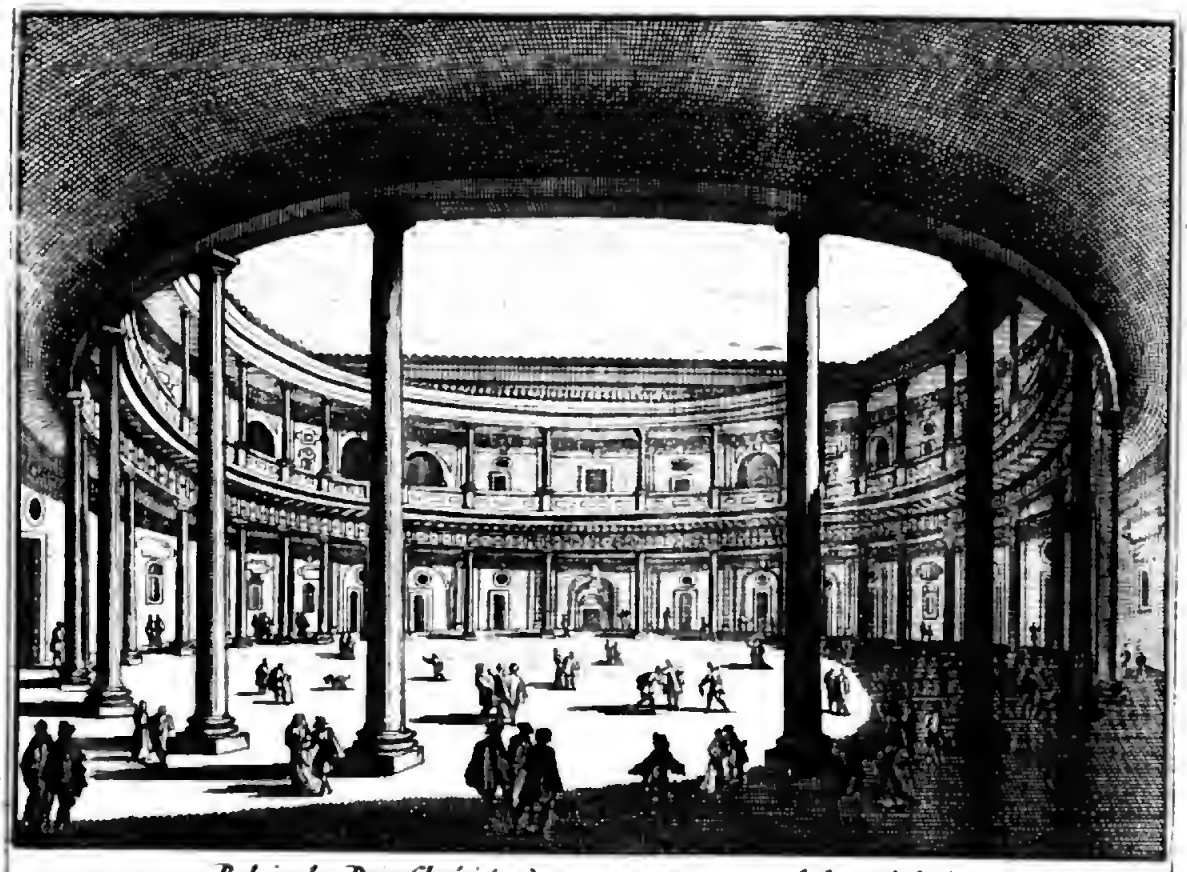
(*) Ferdinand ſe préſenta devant Grénade un Samedi 23 d'Avril 1491, & cette Ville ſe rendit, le 1 de Janvier 1492. Nous avons rapporté ci-deſſus dans les *Annales*, les particularités les plus remarquables de ce Siége ſous l'An 1491.



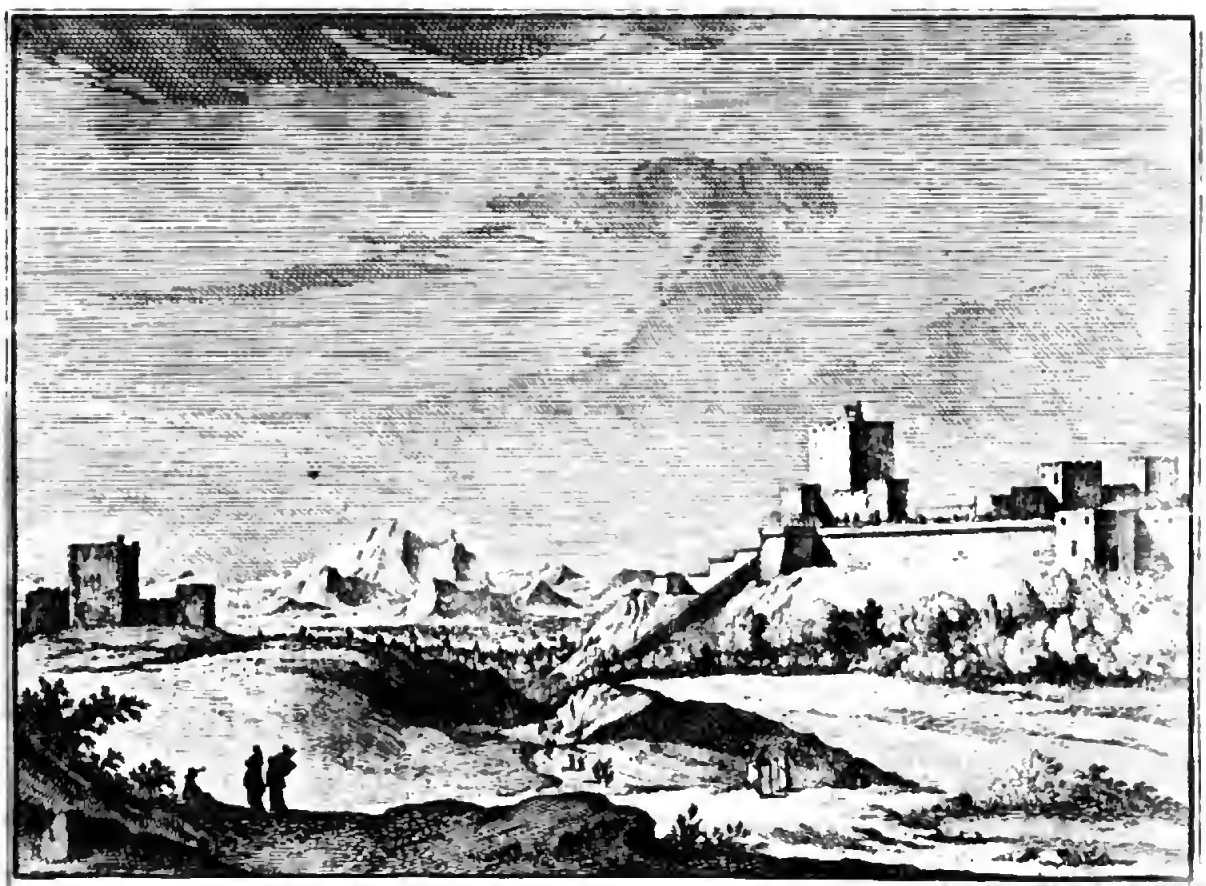
Vue du Palais bâti par les Rois Chrétiens à GRENADE, *considéré par devant.*



Vue de l'Eglise Cathedrale de GRENADE, *du Palais des Rois Maures et du chemin qui y conduit.*



Palais des Rois Chrétiens à GRENADE. *Vu par dedans de la Cour.*



Palais des Rois Mores de GRENADE. *vu par derriere.*

Le ſecond Quartier de Grénade eſt ſur des montagnes, qui commandent le reſte de la Ville, appellé Sierra del Sol, la montagne du Soleil, parce qu'il eſt tourné vers le lever du Soleil, & dans une très belle expoſition. Les Maures Grénadins le nomment Alhambra, ce qui en leur langue ſignifie rouge, ſoit parce que ſon fondateur portoit le nom d'Alhamar, ſoit parce qu'il étoit rouſſeau, ſoit à cauſe de la terre rouge qui s'y trouve, & qui ſe fait encore remarquer dans les édifices. GRENADE.

Ce Quartier eſt habité en partie par des Grénadins, & en partie par des francs Eſpagnols. C'eſt là qu'on voit deux Châteaux ou Palais, bâtis, l'un par les Rois Maures, & l'autre par Charles-Quint ou par ſon fils Philippe II; l'un & l'autre fort conſidérables par leur ſituation admirable, par la charmante vue dont on y jouit, par leur magnificence, & le prémier par ſon antiquité. On y monte de la Ville baſſe par une belle & longue allée fort unie, bordée, aux deux côtés, de grands ormeaux, au milieu de laquelle eſt une très belle fontaine de marbre jaſpé, embellie de jolies petites ſtatues, qui jettent l'eau plus haut que le ſommet des arbres. Cette allée vous conduit en tournant, & en montant juſqu'à ces Palais.

Avant que d'entrer dans celui des Rois Maures, on arrive dans une grande place, où ſe voit celui qui a été bâti par les Rois Chrétiens: c'eſt un ſuperbe corps de logis quarré, bâti d'une pierre de taille toute piquée, à la reſerve des bandeaux des fenêtres, qui ſont de marbre noir. Tout à l'entour de l'édifice, on voit au deſſous des fenêtres un grand nombre de têtes d'aigles & de mulles de lions, qui tiennent de groſſes boucles; le tout de beau bronze. Le portail eſt de jaſpe, relevé de trophées & de pluſieurs autres petites figures: particulièrement les piedeſtaux des colomnes, qui ſoutiennent tout l'Ouvrage, repréſentent quantité de combats gravés ſur le jaſpe.

L'intérieur du Palais eſt une grande & magnifique cour toute ronde, tout autour de laquelle règnent deux beaux rangs de portiques l'un ſur l'autre, ſoutenus l'un & l'autre par trente-deux groſſes colomnes de marbre & de jaſpe, dont chacune, d'une ſeule pièce, a couté douze cens écus, à ce qu'on prétend. Les ſales & les chambres ont été richement ornées, auſſi bien que les quatre portes des façades de l'édifice; mais cet Ouvrage eſt demeuré imparfait, & on le laiſſe ruiner.

On paſſe delà dans l'ancien Palais des Rois Maures, qui eſt bâti de groſſes pierres de taille quarrées, environné de bonnes murailles, fortifié de Tours & de Baſtions, comme une Citadelle, & ſi vaſte qu'il peut contenir une garniſon de quarante mille hommes. Avant que d'y arriver, on trouve une eſpèce de ravelin, où l'on tient quelques pièces de canon, pointées contre la Ville, & où l'on a élevé un autel, avec les figures de Ferdinand & d'Iſabelle; on y voit auſſi quelques citernes de marbre, d'où l'on puiſe une eau fort bonne & très fraiche, qu'on porte dans la Ville.

Le dehors du Palais n'a aucune apparence que celle d'un vieux Château,

GRENADE. mais le dedans eſt de la dernière magnificence. La porte eſt faite à la Moreſque, finiſſant en pointe par le haut : au deſſus du portail ſe voit une clef gravée ſur une pièce de marbre, & plus haut une main en relief, auſſi ſur une pièce de marbre ; ce qui étoit une eſpèce d'hieroglyphe myſtérieux, pour ſignifier, que quand la main prendroit la clef, les ennemis des Maures prendroient le Château. Par malheur pour eux ces figures prophétiques ont été démenties par l'évènement, de même que bien d'autres qu'on a vues ailleurs, comme à la porte de Verrue & à celle d'Arras.

Le veſtibule eſt revêtu de marbre, & toutes les parties du dedans ſont de même, d'une ſtructure très ſuperbe & très ſomptueuſe, qui fait bien connoitre l'humeur magnifique des Maures. Les chambres ont les murailles incruſtées de marbre de jaſpe & de porphire ; les plat-fonds, les poutres & les lambris, dorés ; & par-tout on voit des figures hiéroglyphiques, des Inſcriptions Arabeſques & divers Ouvrages à la Moſaïque.

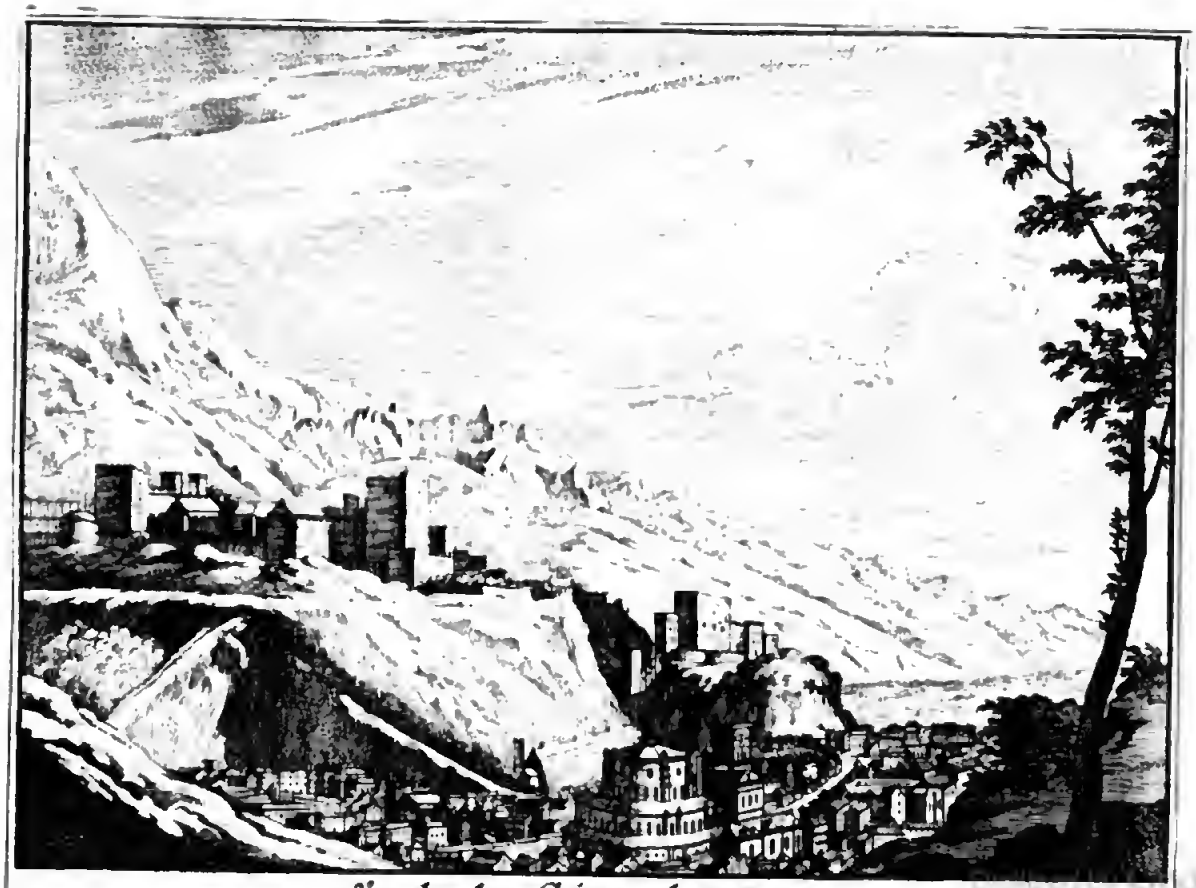
On entre d'abord dans une grande cour plus longue que large, pavée de marbre ; aux quatre coins de laquelle on voit quatre fontaines de marbre, & le milieu eſt occupé par un beau canal d'eau vive incruſté de marbre, ſi grand qu'on y peut commodément nager, d'où l'eau eſt conduite dans les chambres & dans les ſales du Palais, qui ont toutes leur fontaine. Elles ſont voûtées pour la plupart, & les voûtes ſont découpées à jour, d'un Ouvrage ſi délicat & ſi hardi, que c'eſt une merveille qu'il ſe ſoit conſervé à travers tant de Siècles. Mais les Eſpagnols ont grand ſoin de cet édifice, pour y faire les réparations néceſſaires, quand l'occaſion s'en préſente. On voit là une chambre, où les Rois Maures ſe baignoient dans des bains faits d'albâtre, remplis par de gros canaux, qui ſortent de la muraille, & des bains coulent par de petits canaux dans d'autres chambres.

De celle, où ils ſe baignoient, ils entroient dans une autre, où ils ſe faiſoient ſécher, & paſſoient dans une troiſième, où ils ſe repoſoient & faiſoient leur Sieſtas les après-midis. L'une des plus belles pièces de cet Edifice Royal eſt la Cour, qu'on appelle El Quadro, ou de los Leones. Elle eſt quarrée, & pavée de marbre, ornée de portiques qui règnent tout autour, avec cent dix-ſept colomnes d'albâtre fort hautes, qui ſoutiennent des galeries ornées auſſi d'albâtre.

Au milieu de la cour on voit une fontaine, où douze figures de Lions agroupées ſupportent un grand & large baſſin, de marbre blanc d'une ſeule pièce, & jettent tous de l'eau par la gueule, faiſant tout autant de fontaines qui coulent inceſſamment : du milieu de la fontaine ſort un gros jet d'eau, qui s'élève fort haut, & retombe avec grand bruit dans le baſſin, d'où elle ſe répand dans les chambres.

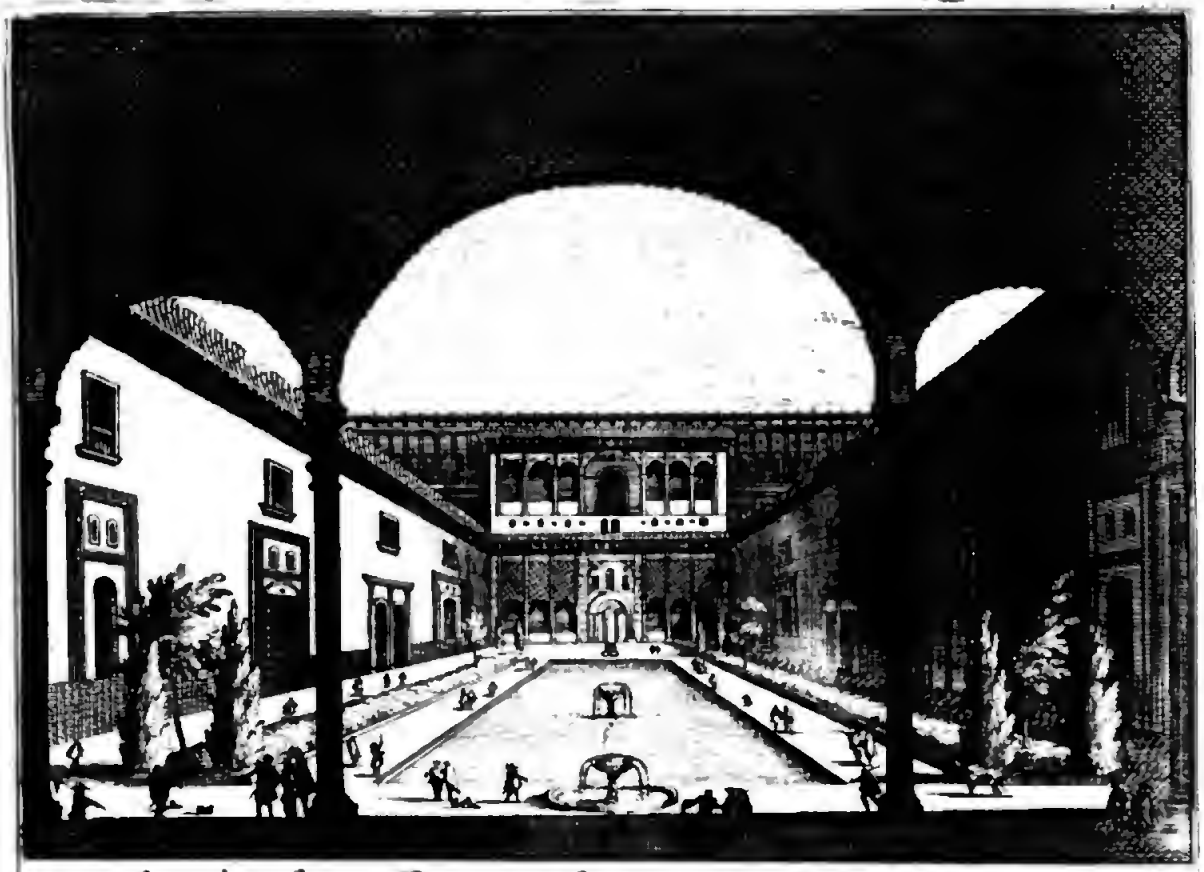
A côté de la prémière cour on voit une chambre, où étoient les lits des Rois Maures, dont les chalits ſe voyent encore, ſi larges qu'il y pourroit aiſément coucher ſix perſonnes. On monte delà dans une ſale d'enhaut, où ſe voyent deux pavillons, dont les chalits ſont de beau marbre, & le fond

La Cour des Lions dans le Vieux Palais des Rois Maures à Grenade.

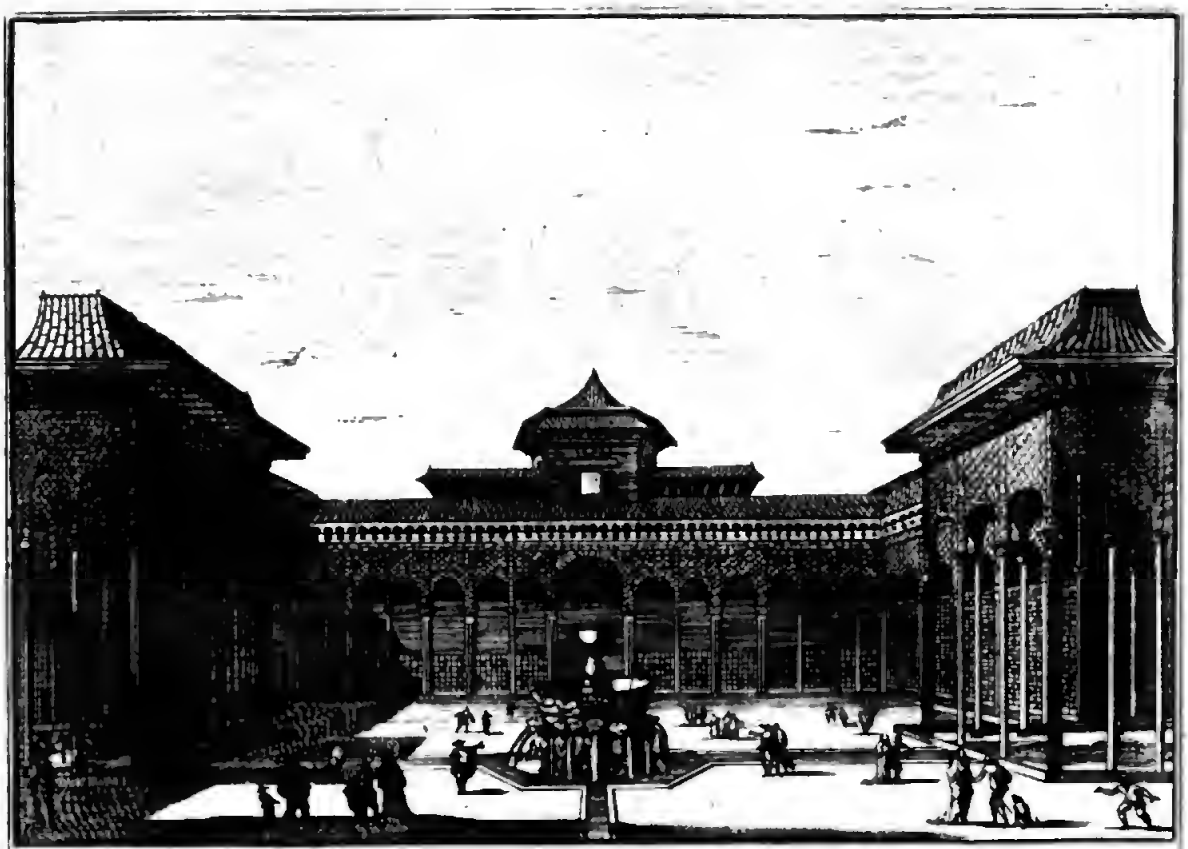


Vue des deux Châteaux de GRENADE.

Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI



Veuë d'une Cour du Palais et des Bains des anciens Rois Mores à Grenade.



Veuë du Palais des anciens Roys Mores de Grenade et de la Fontaine des Lions

Biblioteca Nazionale Napoli

fond ou le ciel richement doré; les fenêtres ont auſſi les bandeaux & les croiſées de marbre, avec des balcons, où l'on a une vue délicieuſe ſur la campagne, ſur la Ville qui eſt au pied de la montagne, & ſur les montagnes voiſines, qui préſentent leurs cimes, toujours blanches de neige. GRENADE.

La chambre, ou les Reines s'habilloient, a dans un coin ſept jets d'eau, qui ſortent du plancher, & qui ſervoient à les rafraichir.

On remarque auſſi dans ce Palais une chambre d'une merveilleuſe ſtructure, où il eſt impoſſible de parler ſi bas, que l'on n'entende, d'un coin de la chambre à l'autre, tout ce qu'on dit. On l'appelle la Chambre du Secret par contre-vérité. Derrière le Palais il y a une vallée fort agréable, bordée de hautes montagnes des deux côtés, & arroſée par le Darro qui la traverſe. On y voit des jardins aſſez bien entretenus, un parc, une petite forêt ſur le panchant de la montagne, un petit bâtiment pour ſe repoſer, & de fort belles promenades aux deux bords de la rivière.

De ce Palais montant un peu plus avant, on trouve une belle & délicieuſe maiſon, bâtie auſſi par les Rois Maures, pour y aller paſſer le Printems & y jouir de la pureté, & de la douceur de l'air: on l'appelle Xénéraliſe, ou Généraliſe, car la prononciation eſt la même. La ſituation en eſt extrêmement agréable, & l'art a beaucoup contribué pour en faire un beau lieu. On y a toujours un air doux & ſerain: on y trouve quantité de fontaines, qui coulent avec un doux murmure, dont l'une particulièrement pouſſe un jet d'eau de la groſſeur du bras, avec tant de roideur, qu'il s'élève beaucoup au deſſus de la muraille de la maiſon, tellement que quand les rayons du Soleil donnent deſſus d'un certain ſens, on voit delà mille petits Iris, qui divertiſſent agréablement la vue. On a là de petites forêts d'arbres fruitiers, un parc où l'on garde des animaux ſauvages, & de beaux jardins.

Montant plus haut juſqu'au ſommet de la montagne on voit un vieux bâtiment, qui a été une Moſquée des Maures, & qui porte le nom de S. Hélène, à laquelle les Chrétiens l'ont conſacré: les Voyageurs, qui ont la curioſité de monter juſques là pour le voir, ont de coutume d'écrire ou de graver leurs noms ſur la muraille, delà vient qu'on y en voit une infinité.

Sur cette montagne près du Palais, il y a une citerne publique, que les Grénadins appellent Algibe, creuſée autrefois (comme on croit) par les Romains: elle eſt ſi bien faite, que l'eau non ſeulement ne s'y corrompt jamais, mais aquiert même une vertu médicinale, comme, d'arrêter la colique, ainſi qu'on l'a remarqué par une longue expérience.

Contre le Palais il y a une petite Colline, où l'on voit un vieux Couvent de Carmes Déchauſſés aſſez joli; nommé el monte de los Martyres: toute cette Colline eſt coupée de creux & de cavernes fort ſpacieuſes, qui n'ont qu'une ſeule entrée par une ouverture étroite, faite en rond au deſſus, où l'on dit que les Maures deſcendoient leurs eſclaves Chrétiens la nuit, après les avoir bien tourmentés le jour: ces cavernes s'appellent Maſmorras. On

y va

GRENADE. y va dans le Printems en pélerinage: pour y monter, on trouve une belle allée, bien proprement accommodée, avec deux rangs d'arbres aux deux côtés. L'Egliſe eſt toute neuve, & l'on y a les corps de dix Saints Evêques, qui ont été tués par les Maures.

Le troiſième Quartier de Grénade, appellé Albaycin, n'étoit conſidéré autrefois que comme un Fauxbourg, ſéparé du reſte de la Ville par une muraille, dans un terrain élevé ſur deux Collines, occupé par cinq mille maiſons. Tous les habitans de ce lieu étoient des Maures, diſtingués des autres Grénadins par leur langage, par leurs mœurs, & par leurs habillemens; vivant avec beaucoup de léſine, & donnant à leurs femmes des habits de ſoie à porter, tandis qu'ils ſe vêtoient de ſacs, afin d'être toujours prêts à charger des fardeaux, pour tous ceux qui en avoient à faire.

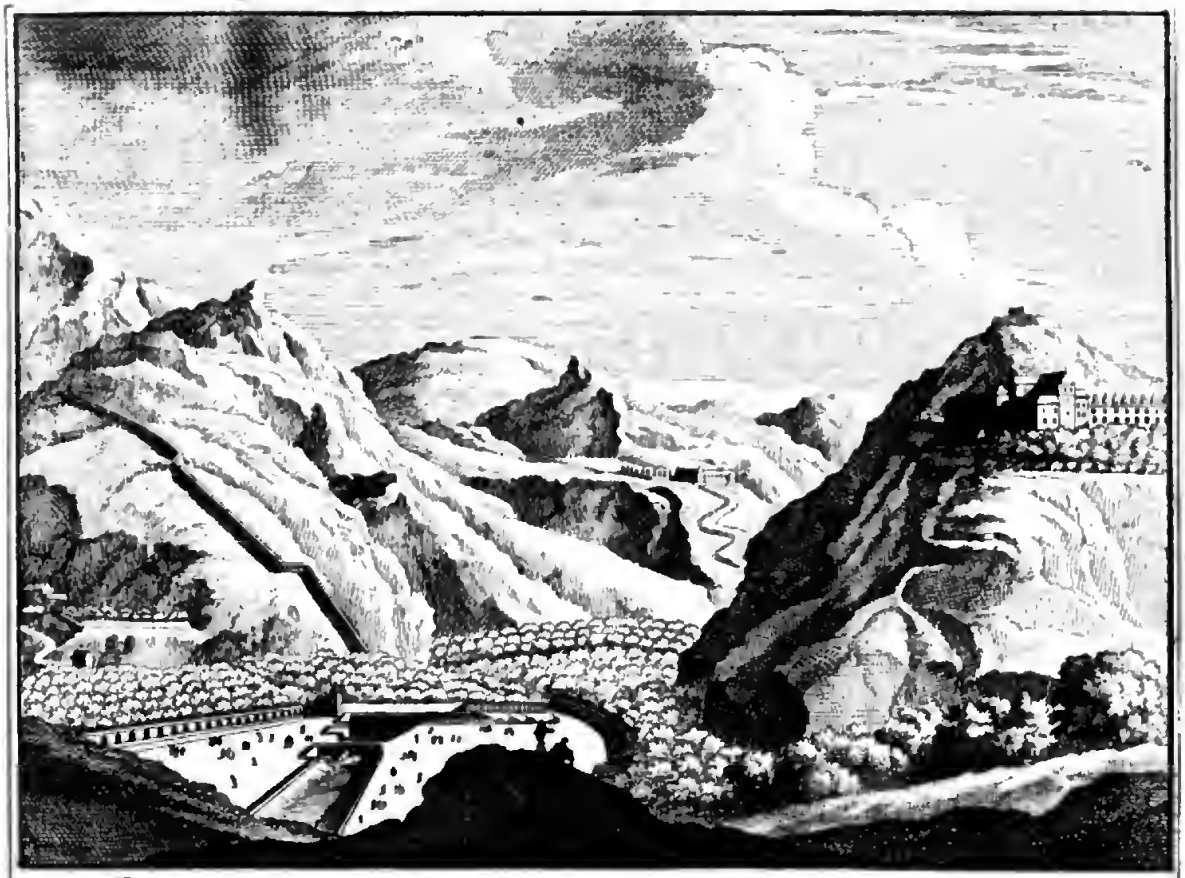
Lorſque Ferdinand eut pris Grénade, les habitans de l'Albaycin excitèrent une ſédition contre Ximénès, qui les preſſoit d'embraſſer le Chriſtianiſme. Ils furent réprimés par la force, & tous *déclarés criminels de lèze Majeſté: comme on* (*) *leur propoſoit le choix ou du ſupplice ou du batéme, il n'y en eut pas un ſeul qui ne demandât d'être batiſé; & tout ce qui reſtoit d'infidèles dans les autres quartiers de la Ville, ou dans les bourgades voiſines, au nombre de cinquante mille, ſe rendirent Chrétiens preſque au méme tems:* c'eſt ainſi qu'ils embraſſèrent le Chriſtianiſme.

Ferdinand le Catholique ayant pris Grénade ſur les Maures, détruiſit entièrement leur Empire en Eſpagne, après qu'il y eut duré ſept cens quatre-vingts ans. Boabdil fils d'Alboacen dernier Roi de Grénade, (ſurnommé Chiquito, c'eſt-à-dire Petit, à cauſe de la petiteſſe de ſa taille), ſortant de ſon Palais, pour ſe rendre à ſon Vainqueur, prit ſon chemin par une porte de l'Albaycin, & lui demanda pour grace, que jamais perſonne ne ſortît après lui par cette porte, ce que Ferdinand lui accorda ſans peine; & afin que la choſe fût mieux obſervée dans tous les ſiècles à venir, la porte fut murée, comme elle l'eſt encore.

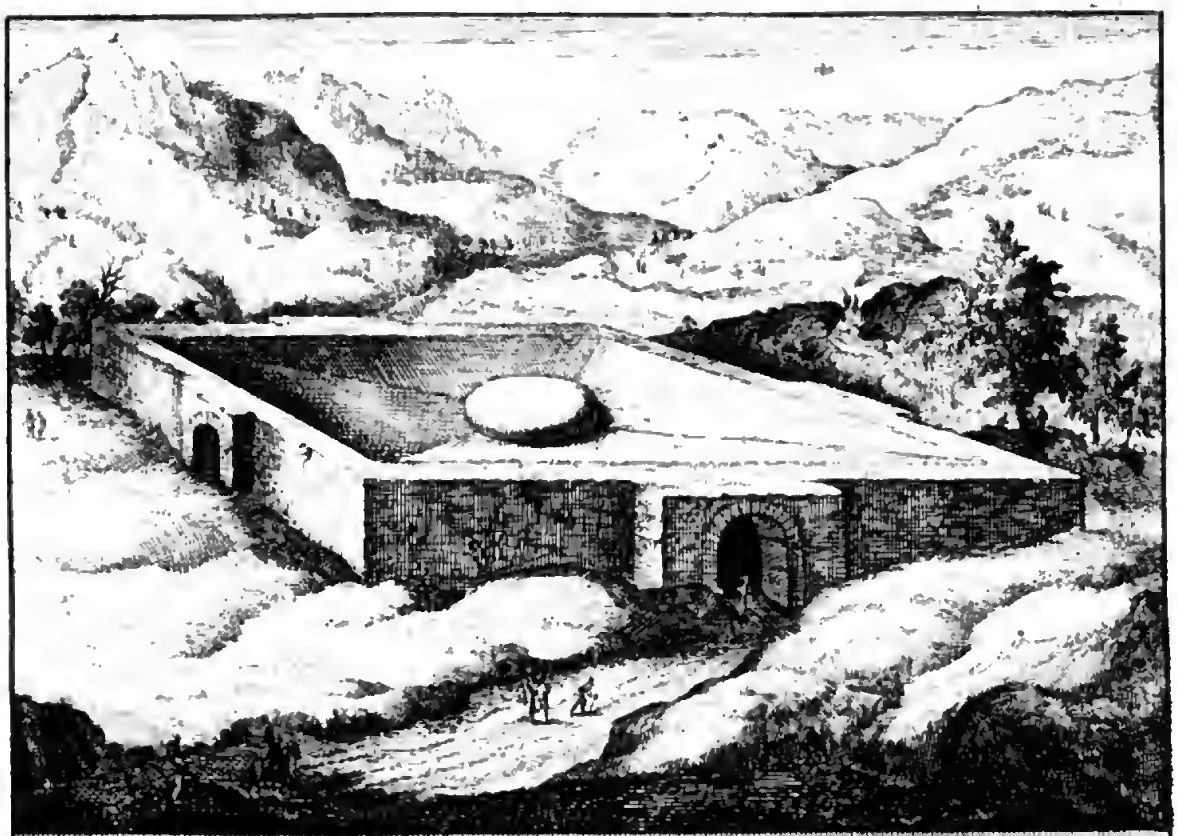
On rapporte de Boabdil Chiquito, qu'étant ſorti de la Ville, qu'il étoit contraint de rendre, cet infortuné Prince s'arrêta ſur un côteau pour la voir une dernière fois, & ne put s'empêcher de verſer des larmes, que ſes malheurs lui arrachèrent; la Reine ſa mère qui l'accompagnoit, le voyant pleurer, lui dit d'un ton rude, *c'eſt avec raiſon que tu pleures maintenant comme une femme, puiſque tu n'as pas été aſſez brave homme pour te défendre, toi & ton Royaume.* Elle avoit tort cependant, car l'Hiſtoire nous apprend que ce Roi étoit fort vaillant de ſa perſonne, mais il fut contraint de recevoir la loi du plus fort.

Après que Grénade eut été priſe par les Chrétiens, „ le Cardinal Ximé- „ nès (†) ayant gagné les Docteurs Mahométans, leur ordonna de lui ap- „ por-

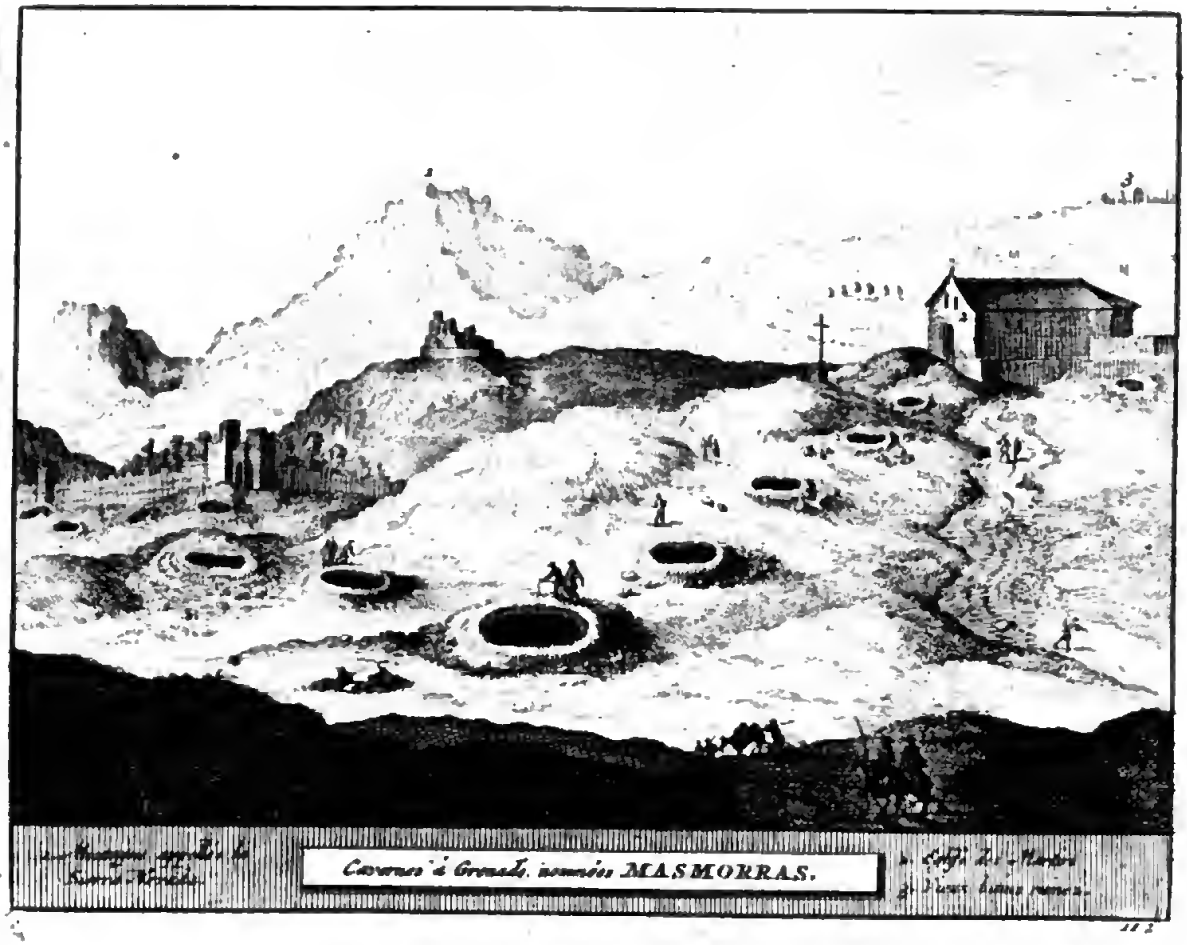
(*) Vie du Cardinal *Ximénès*, par Mr. *Fléchier*, Evêque de *Nîmes*.
(†) *Idem*, *ibid.*



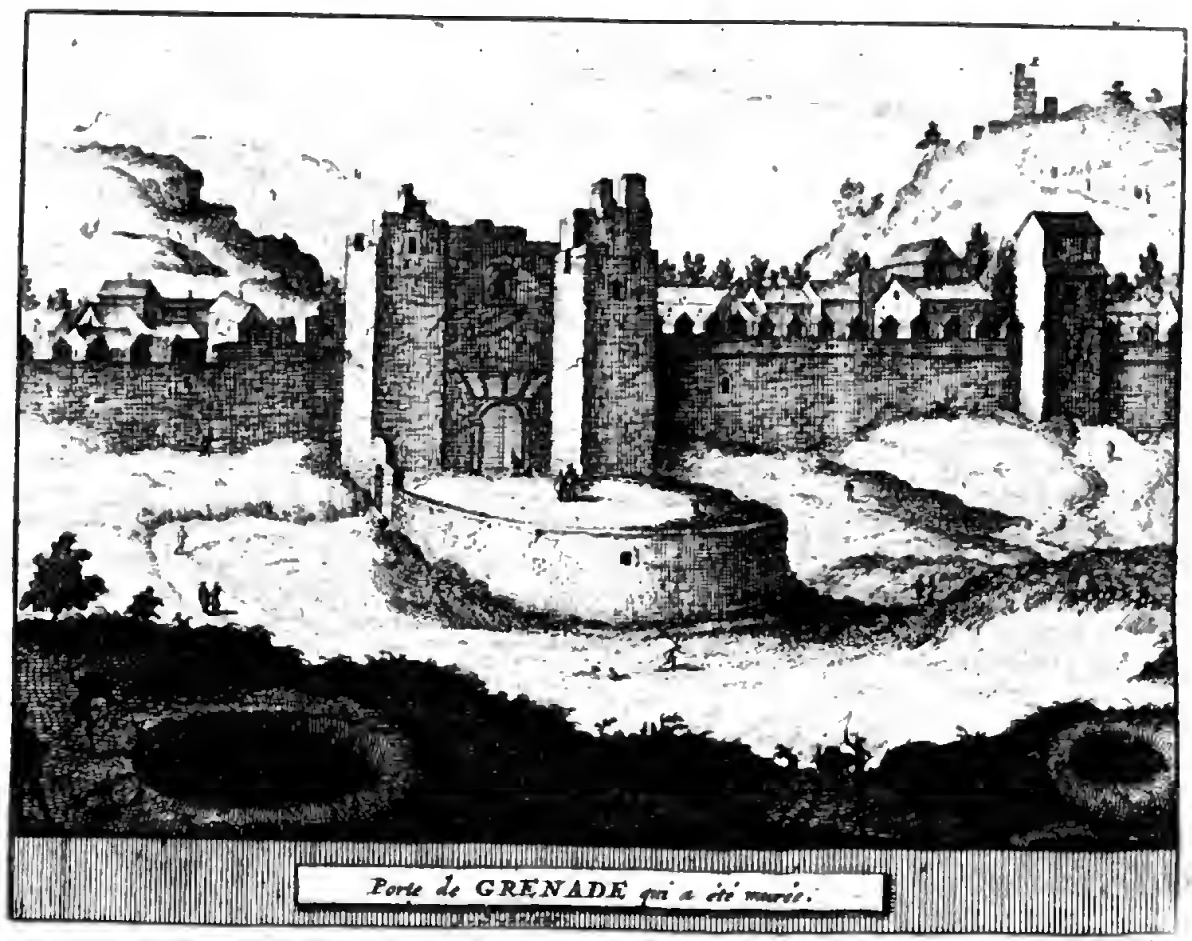
Perspective de la maison Royale de Xeneralife, et de son parc, hors de GRENADE.



Citerne à GRENADE, *nommée* ALGIBE.



Cavernes à Grenade, nommées MASMORRAS.



Porte de GRENADE qui a été murée.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

„ porter tous les Alcorans & autres livres de leur doctrine, de quelque gen- GRENA-
„ re qu'ils fuſſent, & de quelque matiere qu'ils traitaſſent, & après en a- DE.
„ voir amaſſé juſqu'à cinq mille volumes, il les fit bruler publiquement,
„ ſans épargner ni enluminures ni reliures de grand prix, ni autres orne-
„ mens d'or & d'argent, quelque prière qu'on lui fît de les faire ſervir à
„ d'autres uſages, voulant effacer toutes les marques de ces erreurs, & fai-
„ re oublier autant qu'il pourroit, qu'on les eût jamais ſuivies en Eſpagne.
„ Il réſerva ſeulement quelques livres de médecine, dont cette Nation avoit
„ toujours été très curieuſe, qu'il envoya à la Bibliothèque du Collège d'Al-
„ cala.

Le dernier Quartier de la Ville, nommé Antiquéruéla, eſt dans une plaine, peuplé de gens venus d'Antéchéra, d'où lui vient le nom qu'il porte. Ses habitans ſont pour la plupart ouvriers en ſoie, tiſſeurs de Satin, de Tafetas, de Damas; teinturiers qui teignent en pourpre, en écarlate, & autres ouvriers ſemblables.

La Ville de Grénade eſt fort marchande & aſſez peuplée, bien qu'elle ne le ſoit pas autant aujourdhui, qu'elle l'étoit du tems des Rois Maures, qu'on y comptoit juſqu'à ſoixante mille maiſons, ou deux cens mille habitans. Elle eſt très agréable, ſur-tout en Eté, à cauſe des fontaines, qui s'y trouvent en ſi grand nombre, qu'on en compte environ dix mille, & de la grande quantité de glacières qu'on y a pour rafraichir le vin: delà vient que dans cette ſaiſon l'on y voit aller beaucoup de Nobleſſe de divers endroits du Royaume.

La Ville de Grénade eſt le ſiège d'une petite Univerſité, & d'un Archévêché, qui vaut quarante mille ducats de rente. Tous les Hiſtoriens Eccléſiaſtiques conviennent que Saint Cécile fut le prémier Evêque de Grénade, mais ils ne ſont pas d'accord touchant l'époque de ſa promotion à l'Epiſcopat. Les zèlés Défenſeurs des Miſſions de Saint Jaques en Eſpagne, prétendent qu'il fut Diſciple de cet Apôtre; & par conſéquent cette Egliſe ſeroit auſſi ancienne que celle de Rome. Les autres veulent qu'il n'occupa ce Siège que dans le deuxième ſiècle, & cette opinion a de grands fondemens de probabilité au-lieu que l'autre doit être fauſſe par pluſieurs raiſons qu'il ſeroit inutile d'alléguer ici.

Quoiqu'il en ſoit, on trouve une ſuite éxacte d'Evêques depuis Saint Cécile juſqu'au tems de l'invaſion des Maures, qui firent règner le Mahométiſme dans ce Diocèſe pendant environ 780 ans, au bout deſquels Don Ferdinand le Catholique & la Reine Donna Iſabelle reprirent Grénade ſur les Infidèles; & après y avoir rétabli le Chriſtianiſme, ils firent ériger cet Evêché en Archévêché, ſous le Pontificat d'Aléxandre VI, & Don Ferdinand de Talavéra, Religieux Jéronimite, fut fait prémier Archévêque.

Le Chapitre de cette Egliſe eſt compoſé de 7 Dignitaires, de 12 Chanoines, de 12 Prébendiers, & de pluſieurs Chapelains. Le Diocèſe s'étend ſur 194 Paroiſſes.

GRENADE. L'Archévêque a pour Suffragans les Evêques d'Almérie & de Malaga. Vers la fin du XVI Siècle, on y vit un Ethiopien, ſavant homme, nommé Latinus, qui fit des leçons publiques dans un Collège, enſeignant le Latin, la Poëſie & la Muſique.

Les dehors de la Ville ſont tout-à-fait délicieux, particulièrement au Midi & au Couchant, du côté par où l'on arrive venant d'Antéquéra. C'eſt une grande & belle plaine de huit lieues de long ſur quatre de large, appellée la Véga de Granada, environnée de petites montagnes, & couverte d'un aſſez grand nombre de Villages. A l'entrée de la Ville, au devant de la porte, on trouve une fort grande place, que l'on nomme el Campo, où eſt un Hopital Royal très grand & tres beau, du moins par dehors, orné de quantité de balcons aux fenêtres.

Près de celui-là l'on en voit un autre, fondé par un Saint homme, nommé Juan de Dios. Le bâtiment eſt grand, & bien entendu: le portail eſt enrichi de piliers de jaſpe, & au deſſus paroit la ſtatue du Fondateur, en marbre: le Cloitre eſt fait en voûte, ſoutenu de piliers, & au deſſus ſont les chambres des malades, qui ſont ſervis par des Religieux. L'eſcalier, par où l'on monte à ces chambres, eſt fort beau, peint aux deux côtés, où l'on voit la vie du Fondateur: la voûte eſt plafonnée & dorée.

Près de cet Hopital eſt un Couvent de Religieux Hieronymites, fondé par Ferdinand Gonſalve ſurnommé le grand Capitaine: il eſt très grand & très beau, bâti de pierre de taille. Il y a une Egliſe aſſez bien ornée, à la muraille de laquelle on voit par dehors cette Inſcription à l'honneur du Fondateur, gravée ſur une grande pièce de jaſpe: GONZALES FERNANDO A CORDVBA MAGNO HISPANIARVM DVCI, GALLORVM AC TVRCARVM TERRORI: c'eſt-à-dire, à *Gonçales Fernand de Cordoue, le grand Capitaine d'Eſpagne, la terreur des François & des Turcs.* Il eſt enſeveli dans le chœur de l'Egliſe, & ſa ſtatue ſe voit ſur ſon tombeau, qui le repréſente à genoux & armé.

Les Chartreux ont auſſi une très belle Maiſon hors de la Ville, au pied de la montagne: le batiment eſt petit, partagé en deux Cloitres de différentes grandeurs, l'un & l'autre ornés de bons tableaux. Il y a une grande cave voutée, occupée par près de cinq cens grands vaſes pleins de bon vin, appellés Tinajas, qui tiennent deux tonneaux chacun.

Enfin la Ville de Grénade eſt un ſéjour tout-à-fait délicieux. Le terroir y eſt fertile en fruits exquis, auſſi bien qu'en toutes les autres choſes néceſſaires à la vie. L'air y eſt fort pur, & fort doux, ſans être incommode par des chaleurs exceſſives, comme dans l'Andalouſie. Entr'autres il y a un joli lieu au bord du Darro dans un vallée hors de la Ville, où l'air eſt ſi pur, ſi agréable, & ſi bon pour la Santé, que pluſieurs perſonnes étant indiſpoſées, s'y font tranſporter, pour reſpirer cet air délicieux, qui rétablit agréablement leur ſanté languiſſante.

Les Maures trouvoient cette Ville ſi charmante, qu'ils s'imaginoient que le Paradis devoit être dans la partie du Ciel qui eſt au deſſus de Grénade.

L'An

L'An 1431 Jean II, Roi de Caſtille, ayant été attaqué par le Roi de Grénade, alla ravager ce Royaume, & mettre le ſiège devant la Capitale. Les Maures achetèrent la paix, par un préſent de douze mulets chargés de figues, dont chacune étoit garnie d'un double ducat. GRENADE.

Il s'y fait grand commerce d'étoffe de ſoie; & la Ville & les environs ſont pour cet effet plantés d'un ſi grand nombre de meuriers, que le ſeul impôt ſur les feuilles de ces arbres vaut annuellement trente mille écus au Roi.

Chemin de Grénade à Murcie.

SORTANT de Grénade on arrive bientôt au pied de la Sierra Névada, Montagne Neigeuſe ainſi appellée, parce qu'elle eſt toujours couverte de neige. On trouve en chemin faiſant un Païs fort inégal, comme il l'eſt toujours dans les montagnes, mais bien cultivé, planté de vignes, de figuiers, d'orangers & d'autres arbres fruitiers.

A deux lieues de la Ville on arrive dans un méchant petit Village, où la montagne commence à s'élever plus conſidérablement; les rochers y ſont couverts de thim, de romarin & d'autres plantes ſemblables, qui parfument l'air d'une odeur agréable. On traverſe un Village, qu'on voit ſur une hauteur à ſix lieues de Grénade, nommé Baea, à un quart de lieue duquel ſe trouve un défilé ſi étroit, qu'il n'y peut paſſer qu'un âne à la fois; & au-delà l'on ne voit qu'un païs de bruyères & de joncs, mais plus bas deſcendant la montagne, on rencontre un païs plus fertile, & l'on arrive à Guadix.

GUADIX.

GUADIX eſt une Ville ancienne, ſituée à neuf lieues de Grénade, nommée autrefois Acci, ou *Colonia Accitana*, comme ce dernier nom ſe voit encore aujourdhui dans une Inſcription à l'une de ſes portes. GUADIX.

Elle eſt fort grande, ſituée ſur le panchant d'une Colline, au milieu d'une grande plaine, environnée de tous côtés de hautes montagnes, & arroſée de quatre petits ruiſſeaux ou torrens. Les maiſons n'y ſont pas bien bâties, & l'on n'y voit rien de fort conſidérable que quelques Cloitres & l'Egliſe Cathédrale, qui ſont d'aſſez beaux édifices.

Le voiſinage des montagnes fait que l'air n'y eſt pas ſi chaud que dans le reſte du Royaume; delà vient qu'il n'y croit ni orangers ni oliviers, mais cela n'empêche pas que le terroir n'y produiſe d'autres fruits fort délicats, de fort bon grain & d'excellent vin: de plus, les Vallées au pied des montanes ont de fort bons paturages, où l'on nourrit quantité de bétail: avec tout cela l'on a dequoi être content. Guadix eſt le ſiège d'un ancien Evêché, ſuffragant de Séville, quoique ſa ſituation au Royaume de Grénade ſemble devoir le ſoumettre au Siège de Grénade. Il y a des Mémoires qui donnent lieu de croire que cet Evêché fut érigé du tems que les Romains dominoient en Eſpagne. On ne trouve pourtant ni l'époque de ſon érec-

GUADIX. tion, ni les noms des Evêques qui le poſſédèrent en ce tems-là. St. Torquat Martir, dont les Reliques repoſent au Monaſtère de Caſanova, Ordre de St. Benoît, poroit être le prémier qui ait gouverné cette Egliſe.

Les Maures s'étant rendus Maitres de Guadix en chaſſèrent tous les Chrétiens, & le Mahométiſme y règna juſqu'en 1252, qu'Alfonſe le Sage la reprit & y rétablit la Religion Chrétienne; mais peu de tems après, les Infidèles s'en emparèrent pour la ſeconde fois, & s'y maintinrent juſqu'en 1489 que Ferdinand le Catholique & la Reine Iſabelle ſa femme les en chaſſèrent, & y rétablirent le Siège Epiſcopal par le Miniſtère du Grand Cardinal d'Eſpagne Don Pédro Gonzales de Mendoza Archévêque de Tolède.

Le Chapitre de Guadix eſt compoſé de ſix Dignitaires, de ſix Chanoines & de huit Prébendiers. Le Dioceſe s'étend ſur trente-ſept Paroiſſes. L'Evêque jouït de huit mille Ducats de reveuu.

Jouvin de Rochefort dit dans ſon Voyage d'Eſpagne, que Guadix eſt ſituée au bord d'une petite Rivière qui y fait de grandes prairies. Ses rues, dit-il, font connoitre ſon antiquité. Elles ſont étroites & tournoyantes à l'exception de celle qui aboutit à la grande Place, où il y a une Fontaine avec ſon Baſſin. La grande Egliſe dont la façade ſoutient une Tour très haute, eſt à l'entrée de la Ville, où paſſe un bras de la petite Rivière ſur laquelle elle eſt aſſiſe. Le Couvent de St. François eſt aſſez beau.

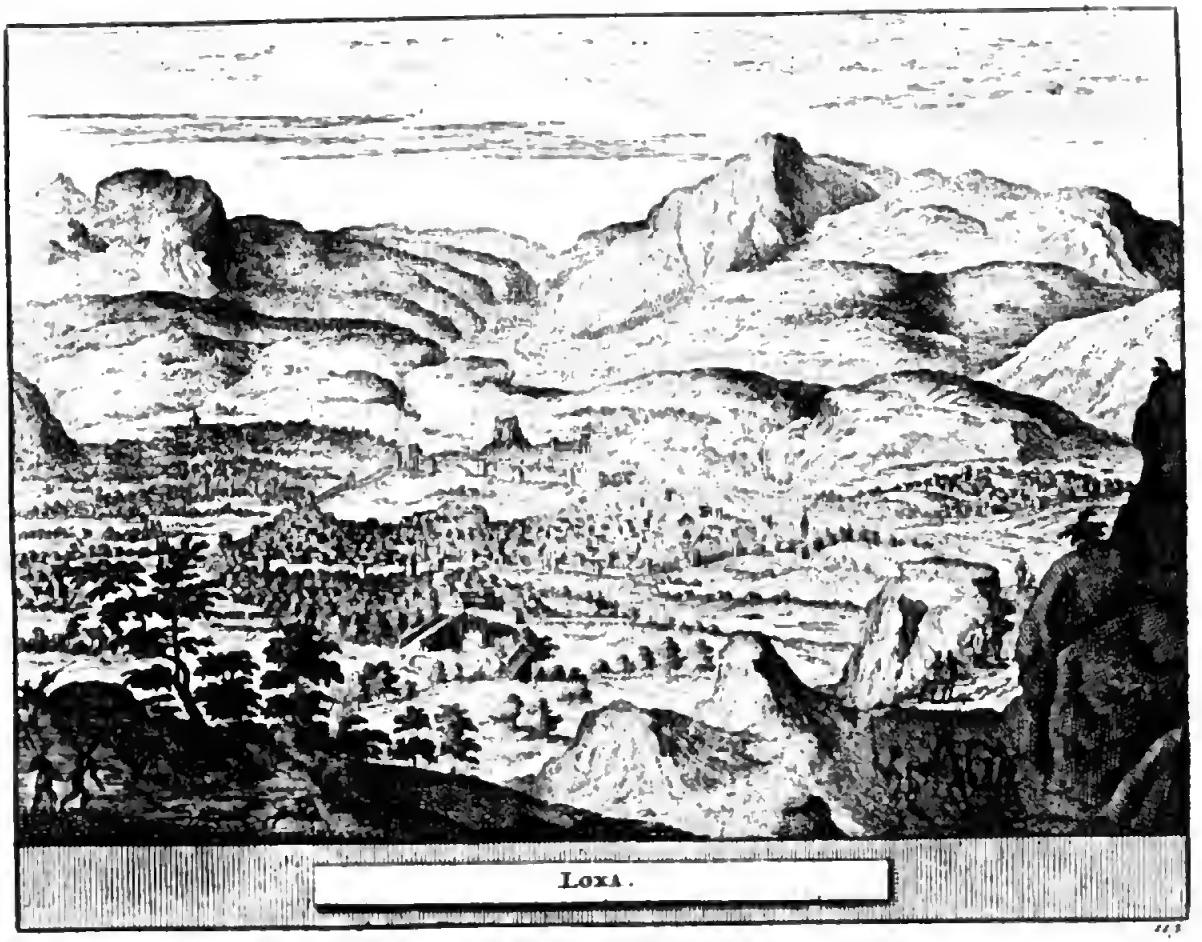
De Guadix allant à Baça l'on ſe trouve entre deux hautes montagnes, & après quatre lieues de chemin l'on ne rencontre qu'une Hôtellerie toute ſeule nommé la Venta Bahul. Dela continuant à traverſer la montagne, on arrive à

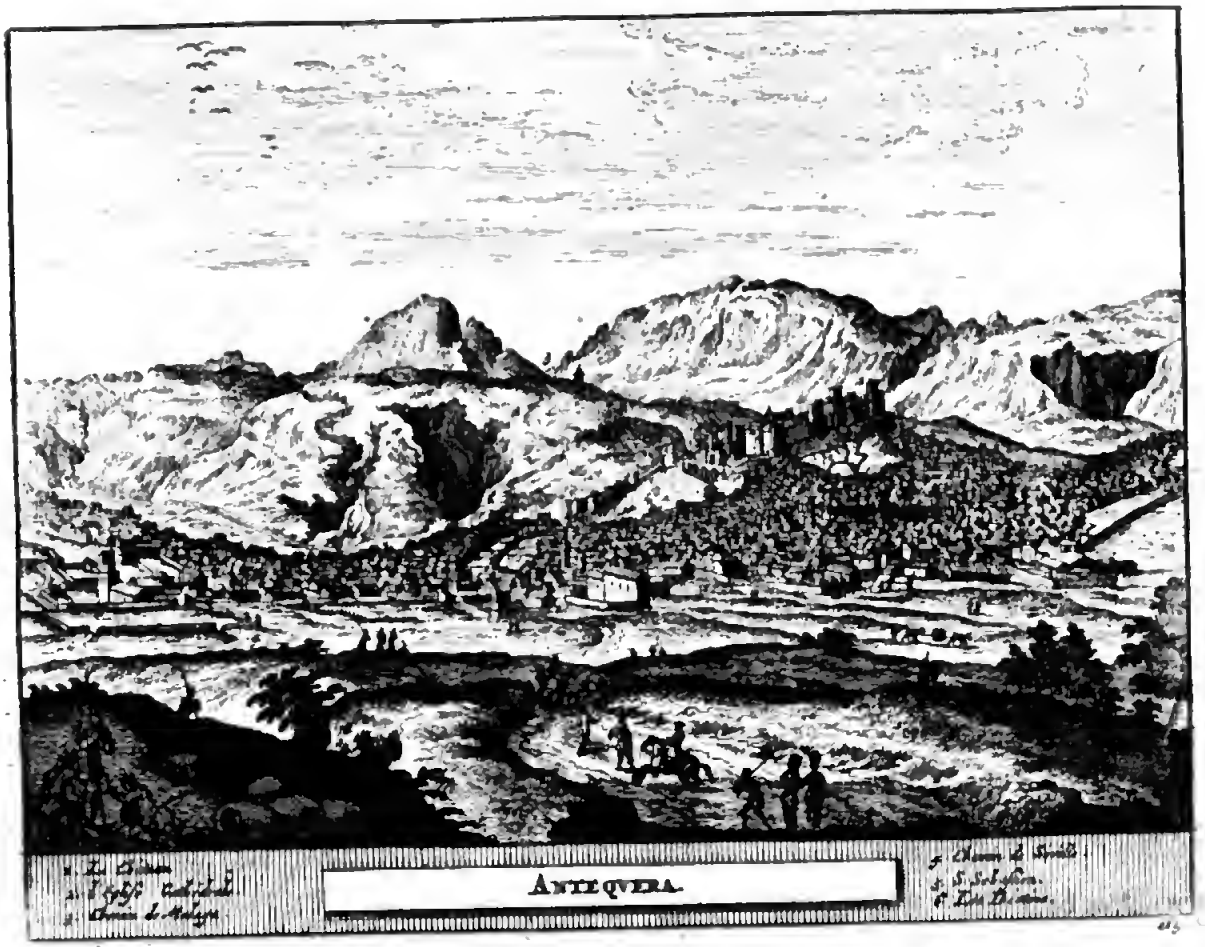
B A Z A.

BAZA. BAZA ou Baça, Ville ancienne à ſept lieues de Guadix, eſt ſituée dans une Vallée, qu'on nomme Hoya de Baça, avec une enceinte de vieilles murailles, & un vieux Château à demi ruiné. Elle eſt paſſablement grande, pouvant contenir environ quatre mille feux: mais il n'y a rien de fort remarquable que l'Egliſe de Notre-Dame de la Piétad, qui fait de tems en tems de grands miracles.

Son terroir eſt bien cultivé à une demi-lieue à la ronde, arroſé de la petite rivière de Guadalantin, & fertile en vin, en froment, en miel, en lin, & en chanvre.

Au Nord de Baça, vers les Frontières de l'Andalouſie & de la Murcie, eſt une petite Ville honorée du titre de Cité, nommée par quelques-uns Hueſca, plus communément Gueſcar, & autrefois Calicula. Elle eſt au pied de la Montagne appellée Sagar, entre deux petites rivières, le Guadadar & le Dravate, appartenant aux Ducs d'Albe. Elle fut donnée avec ſon Territoire par les Rois Catholiques à Don Frédéric Alvarez de Tolède, ſecond Duc d'Albe, & érigée en Duché l'an 1563 par Philippe II, en faveur de Don





Biblioteca Nacional de Maestros

Don Ferdinand, ſurnommé le Grand, troiſième Duc d'Albe, pour Don Frédéric de Tolède, grand Commandeur de Calatrava, ſon fils, & pour Donna Marie Pimentel, ſa ſeconde femme, qu'il épouſa en même tems. La principale richeſſe de ce lieu vient de la laine, ce qui fait que les habitans s'appliquent à cette eſpèce de travail. BAZA

De Baça allant dans le Royaume de Murcie, on laiſſe Gueſcar ſur la gauche, & l'on va paſſer au Bourg, dont j'ai parlé ailleurs, nommé Vélès-el-rubio, d'on l'on va droit à Lorca. De Guadix à Vélès-el-rubio, l'on compte onze lieues de diſtance, & dans tout ce chemin l'on ne trouve qu'une ſeule Hôtellerie, où ſouvent il n'y a ni pain ni vin.

Chemin de Grénade à Séville.

APRES avoir parcouru le chemin, qui conduit hors du Royaume de Grénade à l'Orient, il faut voir celui qui conduit à l'Occident. Revenant donc à la Capitale, pour aller dans l'Andalouſie, on traverſe d'abord la belle & vaſte campagne, dont j'ai déjà parlé ci-deſſus, nommée la Véga de Granada, plantée de toutes ſortes de beaux arbres fruitiers, de vignes & de champs fertiles. A trois lieues de Grénade on trouve un petit Village nommé Pina, d'où l'on compte cinq lieues de chemin dans des montagnes juſqu'à Alcala-Réal, prémière Ville d'Andalouſie de ce côté-là. SANTA-FÉ.

Villes au Couchant du Royaume.

LA Véga de Granada eſt couverte de pluſieurs beaux Bourgs & Villages, dont le principal eſt Santa-Fé, fondé par Ferdinand le Catholique. Dans le tems qu'il aſſiègeoit Grénade, ſa tente ayant été brulée par la négligence d'une ſervante, afin de n'être plus expoſé à de pareils accidens, il fit bâtir ce Bourg, qu'il nomma Santa-Fé, (Sainte-Foi) & s'y tint tout le long du ſiège. Il eſt compoſé de deux grandes rues, qui ſe coupant forment une croiſée, & honoré même du titre de Cité.

LOXA.

LOXA ou Loja, (la prononciation eſt la même), eſt une Ville aſſez grande, ſituée au bord du Xénil, à ſix lieues de Grénade, au pied des montagnes. Son terroir eſt planté de beaux jardins & de vergers, où l'on cueille en abondance toute ſorte d'herbes, de fleurs, & de fruits. Les montagnes voiſines ont de très bons paturages & ſont couvertes de quantité de troupeaux de brebis, qui donnent de la laine, & du lait, dont on fait du beurre & du fromage fort délicat. LOXA.

Les habitans vont toutes les ſemaines au marché de Grénade, vendre leurs herbes, leurs fleurs, leurs fruits, leur laine & leurs fromages de bre-

Loxa. bis, & ils tirent un grand profit de tout cela. Outre les troupeaux, dont les montagnes de cette Ville ſont remplies, elles ſont encore peuplées de Lapins & de Lièvres, que l'on prend par le moyen des chiens & des Bélettes dreſſées à cette chaſſe.

De Loxa traverſant une branche du Mont Oroſpéda pour aller à Séville, on voit à côté du chemin, près des frontières de l'Andalouſie, dans le voiſinage d'Archidona, un Rocher, que deux Amans malheureux ont rendu célèbre, appellé par les Eſpagnols, la Pegna de los Enamorados. On en conte l'Hiſtoire de cette maniere.

Du tems que les Maures étoient encore maîtres de Grénade, ils firent priſonnier dans une bataille un Chevalier Chrétien fort bien fait, auquel le Roi donna la liberté à cauſe de ſa beauté, de ſon bon air & de ſa grande politeſſe, le retenant en même tems dans le Palais Royal à ſon ſervice. A peine y eut-il reſté quelque tems, qu'il eut le bonheur de s'appercevoir que les belles qualités dont la nature l'avoit ſi avantageuſement partagé, avoient fait une forte impreſſion ſur le cœur de la fille de ce Roi; & il ſentit en même tems que les charmes dont cette Princeſſe étoit pourvue, avoient fait une profonde plaie dans le ſien. Malgré la vigilance des ſurveillans, ils trouvèrent les moyens de ſe dire pluſieurs fois ce qu'ils ſe ſentoient l'un pour l'autre, & ſe jurèrent une foi mutuelle.

Quelque ſecrette que fût leur intrigue, elle ne laiſſa pas d'être ſçue de quelques perſonnes du Palais, dont ces tendres Amans furent avertis; deſorte que craignant que cette nouvelle ne parvînt aux oreilles du Roi, & qu'il n'interrompît le cours d'une ſi belle paſſion, ils tâchèrent de ſe dérober une nuit pour s'aller unir pour toujours ſur les terres des Chrétiens par les ſacrés liens d'un chaſte mariage. A peine furent-ils ſortis du Palais, que leur fuite fut ſçue, & d'abord ils furent ſuivis par ordre du Roi. Ces pauvres Amans ſe voyant pourſuivis & réduits à l'extrémité, ſe ſauvèrent en diligence ſur un Rocher fort haut & extrêmement eſcarpé, où ils ne furent pas plutôt arrivés, qu'ils ſe virent envelopés par un peloton de Cavaliers Maures, deſorte qu'ayant à craindre la fureur du Roi irrité, & les cruels ſupplices qu'il leur préparoit, ils s'embraſſèrent tendrement & ſe précipitèrent du haut du Rocher, rien n'étant capable de les empêcher d'être unis à la mort, comme ils l'avoient été dans la vie.

En mémoire de ce triſte évènement, on a planté une croix ſur le Rocher, & on lui a donné le nom de *Rocher des Amans*, ou *des Amoureux*.

ANTEQUERA.

Antequera. Antiquera ou Antéquéra, (en Latin *Anticaria*) eſt une belle & grande Ville à douze lieues de Grénade, ſituée en partie dans la plaine & en partie ſur des Collines, au pied des montagnes. Les rues y ſont longues, larges, fort belles & les maiſons aſſez bien bâties. Elle eſt comme partagée en deux quartiers, dont l'un, plus élevé que l'autre, & ſitué

ſur

ſur une haute Colline au deſſus du reſte de la Ville, eſt occupé par le Châ- ANTE-
teau Royal & par les maiſons de la Nobleſſe. QUERA.

Elle a été bâtie par les Maures ſur les ruines de l'ancienne Singilia, qui étoit près delà, comme il paroit par cette Inſcription qu'on y a trouvée:

GALLO. MAXVMIANO. PROCOS.
AVG.
ORDO. SINGILIENSIVM.
OB. MVNICIP. DIVTINA. BARBAR.
OBSID. LIB.
PATRONO, &c.

Les Maures avoient deſſein d'en faire une Ville forte, ils y bâtirent le Château, dont je viens de parler, ſitué ſur une hauteur à l'extrémité de la Ville, qu'ils munirent, le mieux qu'ils purent, de portes de fer, de Tours & d'autres ouvrages à leur manière; & firent la muraille de la Ville, qui regarde le côté des montagnes; les Chrétiens conſtruiſirent le reſte (*).

Il y a dans l'enceinte de cette Citadelle un Arſénal, où l'on conſerve une très grande quantité d'armes antiques, qu'ils y avoient ramaſſées. On y voit des caſques, des cuiraſſes, des braſſières, & des boucliers de fer, couverts de cuir, fort artiſtement travaillés, des piques, des zagayes ou demi-piques, qu'ils lançoient avec beaucoup d'adreſſe, des arcs d'un bois fort fléxible & très propre pour cette eſpèce d'armes, des fleches, dont le fer eſt fort aigu, fait en hameçon, & des inſtrumens d'os & d'écaille; dont ils ſerroient leur manche, afin qu'en maniant l'arc, elle ne s'embaraſſât pas dans la corde. La Ville baſſe, qui eſt dans la plaine, eſt occupée principalement par des laboureurs & des artiſans, qui tous s'appliquent à divers ouvrages, dont ils tirent de très grands revenus. Le terroir eſt très fertile, & arroſé d'un grand nombre de ruiſſeaux & de Fontaines.

On trouve dans la montagne des carrières inépuiſables d'une belle pierre fort propre à bâtir; il s'y fait auſſi grande quantité de ſel, que l'on n'a pas la peine de cuire, comme il le faut faire ailleurs. Les eaux des neiges fondues, de la pluie & de pluſieurs fontaines, ſe ramaſſent dans des fonds entre ces montagnes, & le Soleil donnant là-deſſus dans les mois de l'Eté, cette eau ſe cuit d'elle-même, & il s'en forme un fort beau ſel, en ſi grande quantité qu'il y en a aſſez pour en fournir toute la Province.

On trouve auſſi là des carrières de plâtre, fort commode pour bâtir, & pour divers autres Ouvrages: on le paſſe par le tamis, & l'on en fait de beaux grands vaſes ronds ou ovales, en façon de bouteille, d'une telle grandeur, qu'ils peuvent contenir la proviſion de toute une famille pour une année. On les appelle *Tinajas*; elles ſervent à tenir du vin, de l'huile, de l'eau, des capres, & généralement tout ce qu'on veut: il s'en fait de toute grandeur.

A

(*) Cette Ville fut enlevée aux Maures par les Eſpagnols en 1410, après que ces derniers eurent perdu une Bataille. Voyez ci-deſſus les *Annales*, ſous l'An 1410.

ANTEQUERA. A deux lieues de la Ville, on trouve une fontaine médécinale, dont l'eau eſt propre à guérir de diverſes maladies, particulièrement de la gravelle: l'Inſcription ſuivante, qu'on y a déterrée, fait voir que cette fontaine a été déja connue dans l'Antiquité:

FONTI. DIVINO. ARAM.
L. POSTVMIVS. STATVLIVS
EX. VOTO. D. D. D.

Aujourdhui on l'appelle *fuente de la piedra*, ou *fuente de Antequera.*

MALAGA.

MALAGA. D'ANTEQUERA tirant droit au Midi, après ſept lieues de chemin entre des montagnes fort rudes & fort hautes, on arrive à Malaga. Cette Ville eſt conſidérable par ſon antiquité, par ſon Evêché, par l'importance & la bonté de ſon Port, & par ſes fortifications.

Les Phéniciens l'ont bâtie plus de huit cens ans avant la venue de Notre Seigneur, & l'appellèrent Malacha, à cauſe du grand débit qui s'y faiſoit de poiſſons ſalés. Ptolomée (*a*) la nomme Μάλαια. Pline (*b*) la nomme auſſi *Malaca*, & dit qu'elle appartenoit aux Alliés du Peuple Romain: *Malaca cum Fluvio, Foederatorum.* Il y avoit une Rivière. Antonin (*c*) décrit une route de Caſtulon à Malaca, & une autre de Malaca à Gades. Il compte CCXCI Milles dans la prémière, & CXLV pour la ſeconde. Il met Malaca à XII. M. P. de Ménoba, & à XXI. M. P. de Siuel, ou Suel.

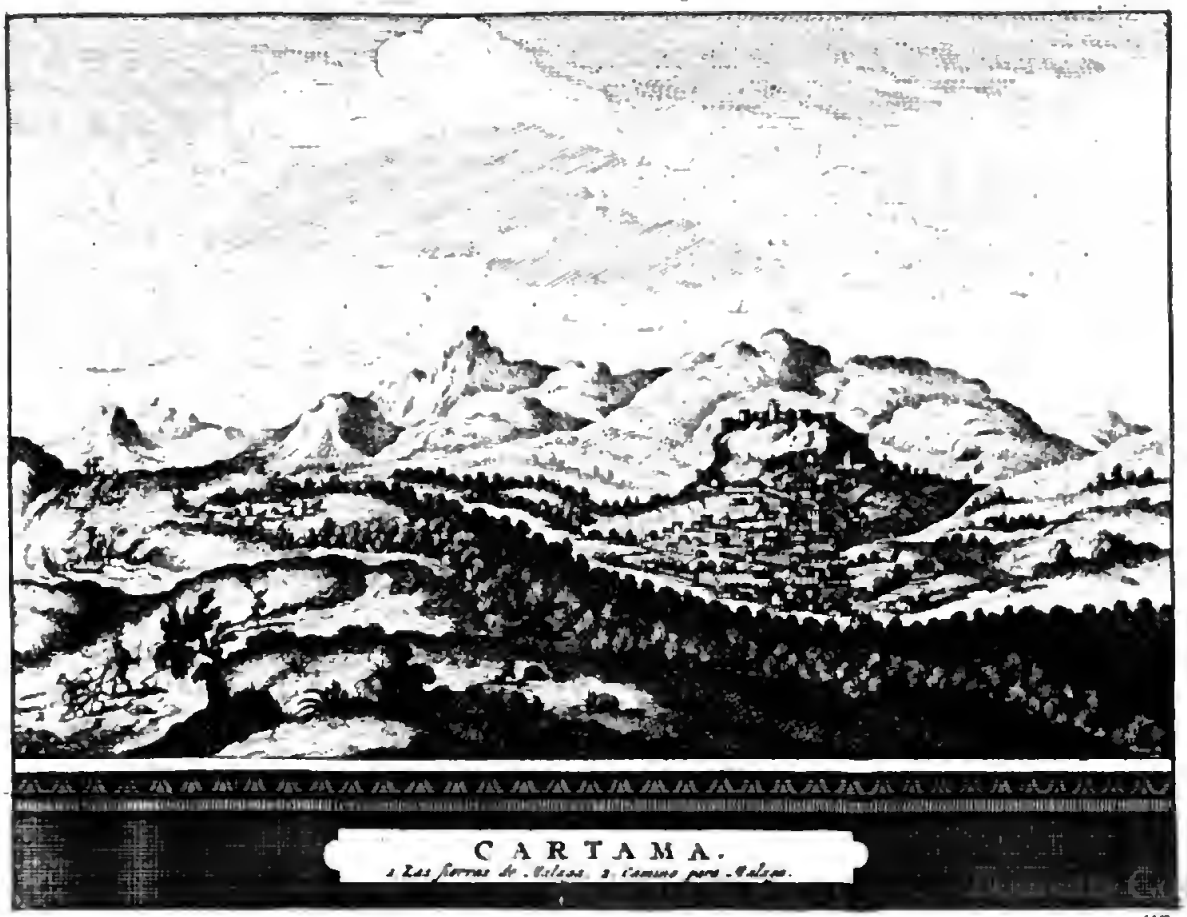
Strabon (*d*) dit que c'étoit une Colonie des Carthaginois, & une Ville de grand Commerce pour les habitans de la Côte qui eſt à l'oppoſite, & que l'on y faloit beaucoup de vivres. Il la met à autant de diſtance de Calpé qu'il y en avoit de Calpé à Gades. Elle eſt ſituée ſur le rivage de la Mer, à vingt-deux lieues de Gibraltar, au pied d'une montagne aſſez eſcarpée, qui laiſſe juſtement aſſez d'eſpace juſqu'à la Mer, pour y bâtir une Ville. Ce qui la rend le plus conſidérable eſt ſon port, qui eſt fort grand & fort ſpacieux. Le Mole, qu'on y a conſtruit, eſt revêtu d'un beau quai, long de ſept cens pas & large à proportion, avec de gros piliers de pierre, où l'on attache les Navires.

Il y a toujours grand abord de monde; & d'ordinaire deux ou trois cens bâtimens à l'ancre; ce qui fait que la Ville eſt fort marchande, fort riche, & fort peuplée, bien que médiocrement grande. Tous les Automnes en tems de paix il y vient un très grand nombre de Vaiſſeaux marchands des Païs etrangers, pour charger les fruits exquis & le vin délicieux, qu'on recueille en abondance, & le tranſporter en Angléterre & dans les Païs-Bas. La

(*a*) L. 2. c. 4.
(*b*) L. 3. c. 1.
(*c*) *Itiner.*
(*d*) L. 3. p. 156.

MALAGA.

1. La Torre del Rosario.
2. Los portillos.
3. Las torrezuelas.
4. El Rollo.
5. La Aduana.
6. Puerta de sparteria.
7. La Yglesia mayor.
8. El Cabildo.
9. Tribunal de Fee.
10. El muelle.
11. Camino de Velez.



CARTAMA.

1. Las sierras de Ardales. 2. Camino para Malaga.

Biblioteca Nacional

La Ville eſt belle, on y voit de très beaux bâtimens, entr'autres l'Egliſe Cathédrale, qui eſt d'une juſte grandeur, & ſi richement ornée, que les ſeules chaiſes du chœur ont couté cent cinq mille écus. MALAGA.

Elle eſt le ſiège d'un Evêché fort ancien, ſuffragant de Grénade, qui vaut quarante à cinquante mille ducats. Patrice, qui aſſiſta au Concile Illibéritain en 300, eſt le prémier Evêque de cette Égliſe, dont on ait connoiſſance. Depuis ce tems-là on ne trouve aucune ſuite d'Evêque qu'en 580, qu'un nommé Sévère parut ſur le Siége Epiſcopal de cette Ville, & eut des Succeſſeurs juſqu'au tems de l'invaſion des Maures.

En 1484 (*) le Roi Henri IV, ſurnommé l'Impuiſſant, ayant pris Malaga ſur les Infidèles, fit ériger la Moſquée en Cathédrale, que le Cardinal Gonzales de Mendoza conſacra.

Le Diocèſe s'étend ſur cent & huit Paroiſſes. Le Chapitre eſt compoſé de ſept Dignitaires, ſavoir de trois Archidiacres, d'un Chantre, d'un Ecolâtre, d'un Tréſorier, & d'un Doyen.

L'importance de cette Place, qui eſt vis-à-vis de l'Afrique, a fait qu'on l'a très bien fortifiée, & qu'on y entretient à grands frais un Arſénal rempli de toutes les munitions de guerre néceſſaires non ſeulement pour défendre la Ville, mais auſſi pour rafraichir & renforcer les garniſons de quelques Places, que les Eſpagnols ont en Afrique.

Outre une bonne enceinte de murailles & les remparts, qu'on voit à Malaga, elle eſt encore défendue par deux Châteaux, qui la commandent, poſés l'un au deſſus de l'autre; le prémier, au ſommet de la montagne, nommé Giblalfarro, d'où l'on découvre toute la Ville & fort avant dans la Mer; l'autre au deſſous, nommé Alcazzava, bâti au deſſus de la Ville, ſur le pied de la montagne.

Tous ces Ouvrages la rendent ſi forte, que lorſque Ferdinand V conquit le Royaume de Grénade, il ne la put prendre que par famine (†). Près de Malaga coule une petite rivière, nommée Guadalquiviréjo, qui autrefois avoit le même nom que la Ville, comme on le trouve dans quelques Auteurs anciens; le ſeul Ptolomée l'appelle Saduca.

CARTAMA.

A deux lieues de Malaga, tirant au Nord-Oueſt, on trouve Cartama; Ville ancienne & fort jolie, ſituée au pied d'une montagne fort haute. Du côté du Septentrion ſon terroir eſt entièrement inculte & ſtérile, mais dans les autres, il eſt fort bien cultivé & très fertile, planté de vignes, d'amandiers, de capriers & de figuiers, d'un grand rapport pour les habitans, qui en vendent les fruits à Malaga, d'où on les tranſporte dans les Païs étrangers. CARTAMA.

Près

(*) Ceci eſt tiré de l'Abbé de Vayrac, & il y a lieu de croire qu'il ſe trompe. Voyez la Note ſuivante.

(†) Nous avons donné l'hiſtoire du Siége de cette Ville, qui fut priſe le 18 d'Aout 1487, après avoir été 760 ans au pouvoir des Infidèles. Voyez les *Annales*, ſous l'An 1487.

CARTAMA. Près de cette Ville on voit la petite rivière de Guadalquivirejo, & des forêts de chênes, d'où l'on recueille, outre le gland, une grande quantité de noix de galle, qui ſervent non ſeulement à faire de l'encre, mais auſſi principalement à tanner les peaux de bouc & de chèvre. On y trouve auſſi une herbe, nommée Sumagre, dont la feuille ſert au même uſage. Ceux qui n'aiment pas que la couleur griſe de leurs cheveux leur reproche leur vieilleſſe, ſe ſervent auſſi de cette herbe pour les teindre en noir.

La Ville s'appelloit anciennement Cartima, & les habitans Cartimitani, comme on le voit par l'Inſcription ſuivante, qu'on y a trouvée:

IVNIA. D. F. RVSTICA
SACERDOS. PERPETVA. ET. PRIMA.
IN. MVNICIPIO. CARTIMITANORVM.
PORTICVS. PVBLICAS
VETVSTATE. CORRVPTAS.
REFECIT, &c.

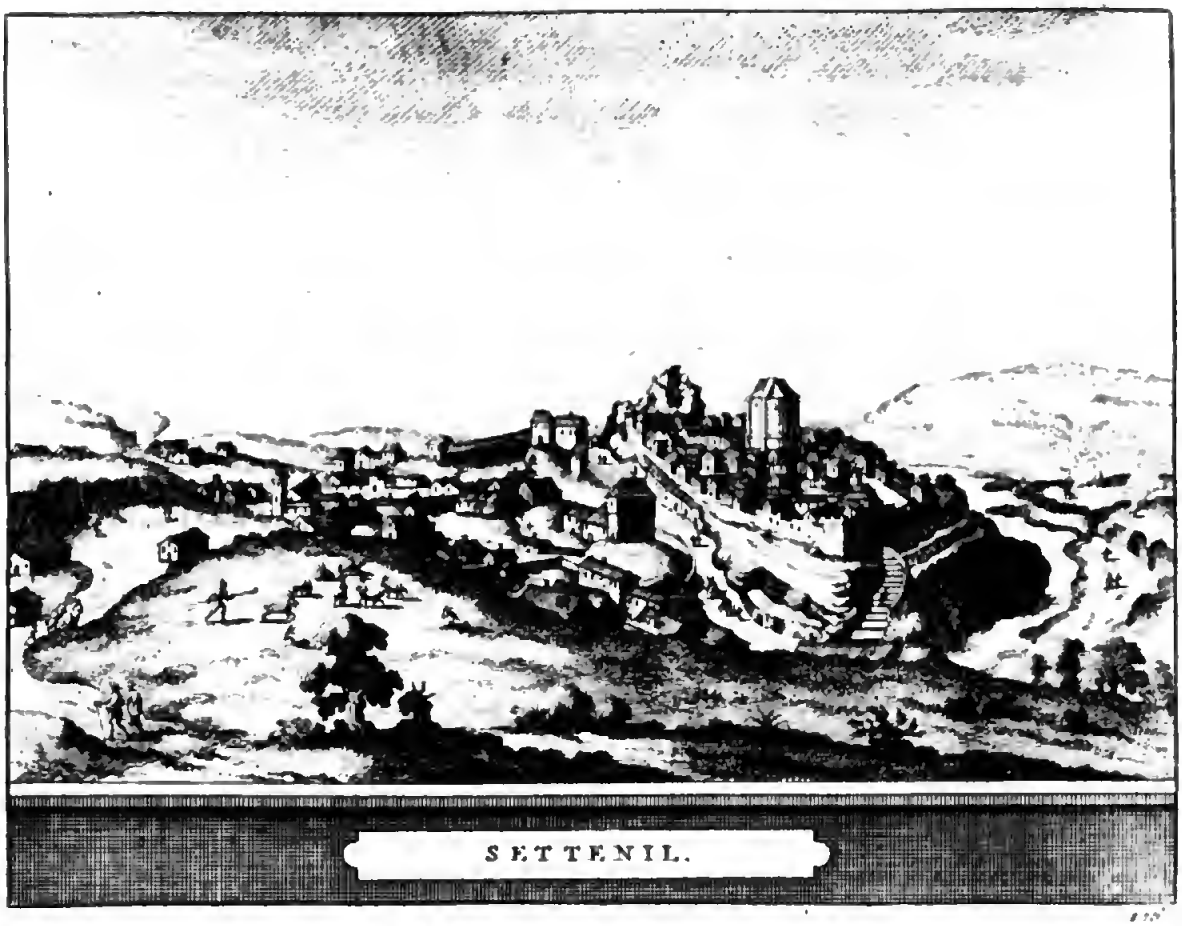
MUNDA.

MUNDA. PLus avant vers le Couchant on voit Munda, petite Ville fort ancienne, à cinq lieues de Malaga, au deſſous de la ſource du Guadalquivirejo. Elle a retenu ſon ancien nom tout entier, ſans le changer, comme pluſieurs autres Villes de l'Eſpagne; mais elle n'a pas conſervé ſon ancienne grandeur & ſa dignité.

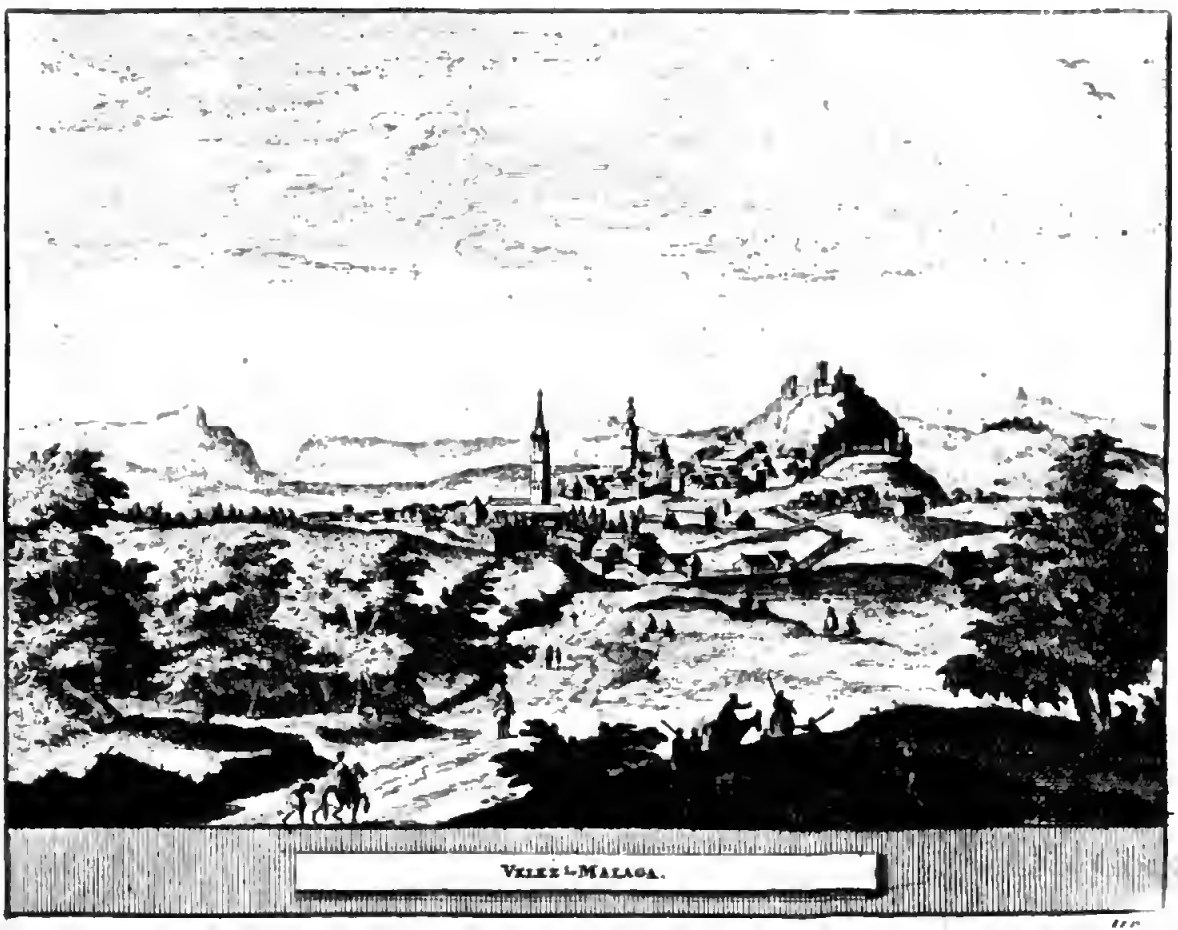
Autrefois elle étoit la Capitale de la Turdétanie: aujourdhui ce n'eſt plus qu'une petite Ville. Elle eſt ſituée ſur le panchant d'une colline, au pied de laquelle paſſe la rivière; d'un côté ſon terrain eſt marécageux, mais de l'autre c'eſt une plaine agréable & fertile en toutes choſes. C'eſt près de cette Ville que Jule Céſar défit les jeunes Pompées dans une ſanglante bataille.

De Munda continuant à marcher à l'Occident, on arrive aux frontières de l'Andalouſie, & l'on y trouve Setténil, (*Septenilium*), petite Ville dont la ſtructure & la ſituation eſt tout-à-fait merveilleuſe. Elle eſt bâtie ſur une montagne, qui n'eſt que rocher, & les maiſons, pour la plupart, y ſont taillées dans le roc. Le terrain eſt entièrement inculte, & ne fournit autre choſe que des paturages, où l'on nourrit du bétail.

RONDA. De Setténil tirant au Midi, le long des frontières d'Andalouſie, on rencontre Ronda, nommée anciennement Arunda, Ville médiocrement grande, honorée du titre de Cité, dont la ſituation n'eſt pas moins merveilleuſe que celle de Setténil. Elle eſt bâtie ſur une montagne, qui n'eſt auſſi qu'un rocher fort haut & fort eſcarpé, environné de la rivière de Rio-Verde, qui en lave le pied, coulant dans un lit fort profond. On deſcend de la Ville au bord de l'eau, par quatre cens beaux dégrés, taillés dans le roc, qui ſont un Ouvrage des Maures. Une pareille ſituation rend cette Ville très forte, &



SETTENIL.



VELEZ-MALAGA.

Biblioteca Nacional de España

& pour achever de la fortifier, on a eu ſoin de ſeconder la Nature par des remparts qu'on y a faits. MARBELLA.

Toutes les montagnes, qui ſont le long de ces frontières, & qu'on appelle Sierras de Ronda, ſont extrêmement rudes & fort hautes: ce ne ſont preſque par-tout que rochers, qui s'étendent au long & au large juſqu'à la Mer.

Le Rio-Verde, qui coule au pied de la Ville de Ronda, tourne delà au Sud-Eſt, & va ſe jetter dans la Mer Méditerranée près de Marbella. Cette Ville, qui tire ſon nom de Maherbal Carthaginois ſon Fondateur, eſt, ſi je ne me trompe, la même que la Barbariana dans l'Itinéraire d'Antonin (*). Elle eſt la dernière Ville du Royaume de Grénade de ce côté-là, ſituée au bord de la Méditerranée.

Les Montagnes voiſines au rapport de D. Rodrigo Mendès Silva (†) ont des Mines d'Argent très fin. Son rivage abonde en très bon Poiſſon. Il y a 480 feux, une Paroiſſe & deux Couvens d'hommes. Leurs Majeſtés Catholiques la reprirent ſur les Maures en 1485, & la firent repeupler de Chrétiens. Elle a un Port fort commode.

Villes qui ſont le long des Côtes, aux deux côtés de Malaga.

DE Marbella tirant à l'Orient, pour aller à Malaga, l'on paſſe à Fuengirola, puis à Molina, deux petites Villes anciennes, connues autrefois, la prémière ſous le nom de Cilniana, la ſeconde ſous celui de Suel.

VELES-MALAGA.

A l'Orient de Malaga, tirant un peu vers le Nord, après cinq lieues de chemin, on voit Velès-Malaga, Ville médiocrement grande, à une demi-lieue de la Mer Méditerranée. VELES-MALAGA.

Elle eſt ſituée dans une plaine agréable, quoiqu'un peu inégale & environnée de montagnes: à l'une des extrémités elle a pour ſa défenſe un bon Château bâti par les Maures, ſur une colline élevée & aſſez rude. La principale richeſſe des habitans vient des Raiſins ſecs & des paſſerilles, qu'on recueille en abondance dans ſes collines. Les vallées ſont cultivées, les champs y ſont fertiles en grain, & les jardins, plantés d'arbres, qui portent toutes ſortes de fruits exquis, particulièrement des orangers & des citrons.

A une demi-lieue de la Ville, ſur le rivage de la Mer, on trouve, au-lieu de port, un grand & vaſte bâtiment, nommé la Torre de Vélès, qui ſert proprement de Halle & de Douanne, où l'on vient décharger toutes les marchandiſes, qu'on envoye aux Païs étrangers, pour payer les droits de ſortie, qui ſont dus au Roi.

LAS

(*) Suivant Mr. la Martinière, il eſt plus vraiſemblable de dire que c'eſt la SALDUBA des Anciens.

(†) *Poblacion Gener. de Eſpaña*, fol. 121.

LAS ALPUXARRAS.

LAS ALPUXARR.

LEs environs de Vélès-Malaga ſont entièrement montueux, & l'on y voit des montagnes ſi hautes, que de leur ſommet on decouvre non ſeulement le Détroit de Gibraltar, mais auſſi toute la Côte de Barbarie, & les Villes de Tanger & de Ceuta.

Sur la Côte de la Mer, & bien avant dans les terres, on ne voit que montagnes fort hautes & fort roides, coupées de belles vallées d'eſpace en eſpace. Là ſe voit particulièrement un quartier de Païs ou plutôt de montagnes, nommé las Alpuxarras, du nom du prémier Capitaine Maure, qui en a eu le commandement, nommé Alpuxar.

Ce quartier a dix-ſept lieues de longueur, ſur onze de largeur, s'étendant le long des côtes, entre les Villes de Vélès & d'Alméria. Il n'eſt habité que par des Maures, triſtes reſtes de la diſperſion & de la ruine de leur Empire, qui ayant embraſſé la Religion Chrétienne, dont ils font profeſſion, conſervent néanmoins leur manière de vivre, leurs habits & leur Langue particulière, mais fort corrompue.

Ces Alpuxarras ſont partagées en onze petits quartiers, que les habitans appellent Taas, & les Eſpagnols Cabeças de partido. Les principaux ſont Taa del Orgiva, qui eſt une Terre des Marquis de Valençuéla: Taa de Pitros, où l'on voit des arbres fruitiers d'une hauteur & d'une groſſeur prodigieuſe: entre deux lieux, nommés Pitros & Portugos, on trouve un petit ruiſſeau, dont l'eau teint en noir, ſur le champ, les filets de lin ou de ſoie qu'on y plonge: près delà eſt une caverne qui exhale une vapeur ſi maligne, qu'elle tue les animaux, qui s'approchent de ſon ouverture.

Ces montagnes ſont extrêmement peuplées: on y voit un nombre incroyable de Villages, qui ſont la demeure de ces Moriſques. Comme ils ont conſervé le naturel laborieux de leurs pères, ils s'appliquent à la culture, & plantent leurs montagnes de vignes & d'arbres fruitiers, tellement que tout ce petit Païs, ſi bien cultivé, eſt fort beau & fort agréable à voir. Ils vont à Vélès-Malaga & dans les autres lieux commodes, vendre leur vin, leurs raiſins, & leurs fruits, qui enſuite ſont revendus aux Vaiſſeaux Marchands des Païs étrangers.

Toute la côte de la Méditerranée étant vis-à-vis de la Barbarie, & par conſéquent expoſée aux courſes des Pirates Turcs & de ceux d'Alger & de Tunis; on y voit tout du long d'eſpace en eſpace, depuis Gibraltar juſqu'au Rio-Frio, un grand nombre de Tours, élevées pour ſervir de vedettes, d'où l'on découvre les Vaiſſeaux fort avant dans la Mer.

Le Rio-Frio forme à ſon embouchure un petit port, à dix lieues de Vélès Malaga, nommé Puerto de Torres.

ALHAMA.

REMONTANT vers la ſource de cette rivière on trouve Alhama, jolie Ville médiocrement grande, à ſept lieues de Grénade. Quelques-uns croyent qu'elle a été bâtie par les Maures; d'autres prétendent qu'elle a déja éxiſté avant leur irruption dans l'Eſpagne, & que c'eſt l'ancienne Artigis, qui portoit le ſurnom de Julia. ALHAMA.

Quoiqu'il en ſoit, elle eſt ſituée dans une vallée étroite, au milieu de montagnes fort hautes & extrêmement eſcarpées: le terroir y eſt fort fertile en toutes les choſes, qui ſervent aux beſoins & aux délices de la vie. Mais rien ne la rend tant célèbre que ſes bains, les plus beaux & les mieux entretenus qui ſe voyent en Eſpagne. On les trouve un peu au deſſous de la Ville: ce ſont pluſieurs ſources, qui jettent une eau ſi claire & ſi pure, qu'on verroit une obole ſur le gravier; d'une chaleur agréable, qui vient de la nature ſeule, & ſi modérée qu'on s'y baigne avec plaiſir. Elle n'a point de mauvais goût, & on la boit ſans peine. De quelque manière qu'on l'employe, ſoit en la buvant, ſoit en s'y baignant, elle fait beaucoup de bien au corps, fortifie les nerfs foulés, & ſert à la guériſon de diverſes maladies.

On prend ces bains au Printems & dans l'Automne, particulièrement aux mois de Mars & de Septembre. Les Rois d'Eſpagne y ont fait faire un grand & vaſte bâtiment, où l'on ſe baigne dans des bains de pierre de taille, diſpoſés par dégrés, pour pouvoir plus ou moins ſe plonger dans l'eau, comme on le juge à propos.

Lorſque la ſaiſon du bain eſt venue, on y voit arriver de toutes parts des gens, dont les uns vont chercher la ſanté, les autres n'y vont que pour ſe divertir & pour avoir le plaiſir de ſe baigner dans cette eau tempérée, qui ne fait jamais de mal, & fortifie au contraire le corps. Un peu au deſſus de ces bains paroiſſent des rochers effroyables, entre leſquels le Rio-Frio coule à grand bruit, formant pluſieurs caſcades naturelles; ſon eau exceſſivement froide, dont il a tiré le nom, paſſe à côté des bains, ſe mêle avec leur eau, & l'entraine dans la Mer.

Retournant au rivage de la Mer, à l'embouchure du Rio-Frio, on avance environ deux lieues, & l'on trouve Almugnécar, petite Ville honorée du titre de Cité, avec un bon port, défendu par une forte Citadelle, où l'on tient toujours garniſon. Cette Citadelle a été bâtie par les Maures, & ſervoit autrefois à leurs Rois pour y tenir renfermés leur fils ou leurs frères, lorſqu'ils leur devenoient ſuſpects. Quelques-uns croyent que cette Ville eſt la Ménoba des Anciens.

Un peu plus avant vers l'Orient, eſt Salobrégna, petite Ville ſituée ſur un rocher élevé, au bord de la mer, avec un Château très bien fortifié, bâti auſſi par les Rois Maures, qui y tenoient leurs tréſors. Il y a toujours garniſon pour défendre la Ville & le port, avec un Gouverneur qui commande

ALHAMA. dans la Citadelle. La principale richeſſe de cette Place vient du ſucre & des poiſſons, dont il s'y fait grand débit.

A une lieue plus avant ſe trouve Motril, Ville médiocre avec un bon port, à onze lieues de Grénade. La pêche y eſt fort abondante: le terroir y produit d'excellent vin, & l'on y fait auſſi abondance de Sucre. On croit qu'elle eſt l'ancienne Hexi ou Séxi, dont les habitans s'appelloient Séxitains.

Plus avant eſt Béria ou Véria, petite Ville appellée autrefois Baria, & célèbre parce qu'elle faiſoit la ſéparation entre la Bétique & la Tarraconoiſe.

ALMERIA.

ALMERIA. ALMERIA eſt à quatre lieues delà, ſituée ſur le rivage de la Mer, à l'embouchure d'une petite rivière, dans un lieu aſſez commode. Quelques-uns la prennent pour l'ancienne Abdéra, bâtie par les Phéniciens, d'autres croyent qu'Abdéra étoit plus à l'Orient, à l'endroit où eſt une petite Place nommée Aladra.

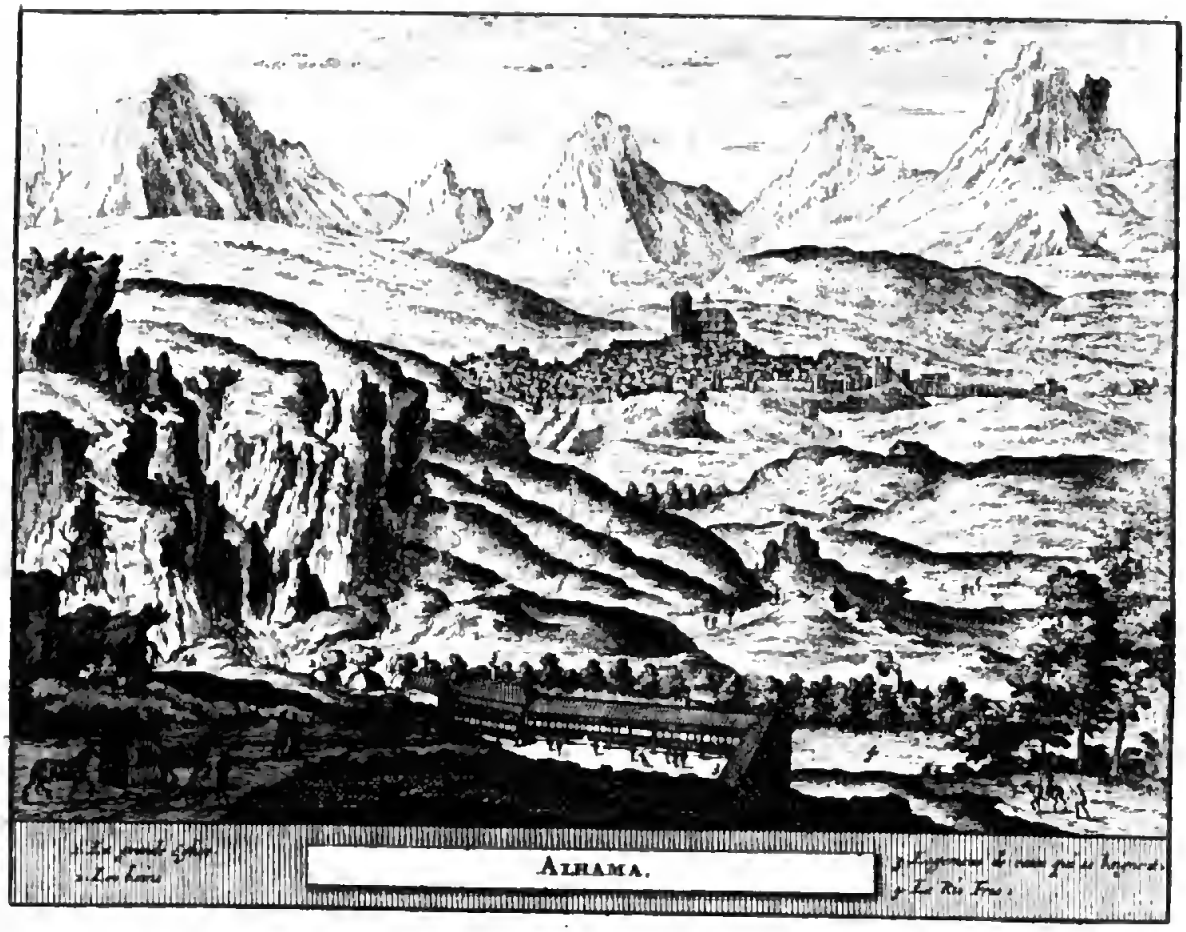
Quoiqu'il en ſoit, Alméria eſt dans un terroir fertile, arroſé par quantité de fontaines fort pures & fort ſalubres, & abondant ſur-tout en fruits & en huile.

Alméria eſt le ſiège d'un ancien Evêché, ſuffragant de Grénade, qui vaut quatre ou cinq mille ducats de revenu. On peut mettre l'érection de cet Evêché preſque ſous la même époque que celui de Grénade, dont nous avons parlé ci-deſſus, & dont il ſuivit la deſtinée du tems de l'invaſion des Maures. Cependant le Chriſtianiſme y refleurit plutôt, puiſqu'en 1157 Alfonſe VIII, Roi de Caſtille, reprit cette Ville; mais un an après les Infidèles recouvrèrent la Place, & en bannirent les Chrétiens, deſorte qu'au-lieu de l'Evangile, la Loi de Mahomet y triompha juſques en 1492, que Don Ferdinand le Catholique & la Reine Iſabelle y rétablirent la Cathédrale, & nommèrent pour Evêque Don Jean Ortéga. Le Chapitre eſt compoſé de quatre Dignitaires, de huit Chanoines, de ſix Prébendiers, & de divers Chapelains. Le Diocèſe s'étend ſur ſoixante Paroiſſes. Ceci eſt tiré de l'Abbé de Vayrac, mais D. Juan Colménar prétend que cette Ville fut repriſe ſur les Maures l'An 1147 par Alphonſe VIII Roi d'Arragon, avec le ſecours des Génois.

A l'Orient d'Alméria la terre avance dans la Mer, & forme une pointe, que les Anciens ont appellée le Promontoire de Charidème, & les Modernes, le Cap de Gates.

Il ne reſte plus que Muxacra & Véra, deux petites Villes, celle-ci aux frontières de Murcie, & celle-là un peu plus loin au Couchant.

Véra eſt ancienne, & s'appelloit autrefois Virgi: delà vient que le Golfe ou le parage, qui eſt à la hauteur de Murcie & de Grénade, portoit le nom de *Virgitanus Sinus*. Mu-



Nouvelle Carte de MURCIE, VALENCE *et les Iles* BALEARES, *avec les grands Chemins, &c.*

Bibliotheca Regia Monacensis

Muxacra eſt ſituée ſur une montagne, avec un port, où la pêche eſt abondante. ALMERIA.

La deſcription, qu'on vient de voir, fait aſſez connoitre, que le Royaume de Grénade eſt un Païs tout-à-fait délicieux. Bien qu'il ſoit autant avancé au Midi qu'une bonne partie de l'Andalouſie, & plus que les autres Provinces de l'Eſpagne, cependant on y jouit d'un air fort doux & fort tempéré.

Cette Province a été ſept cens quatre-vingts ans au pouvoir des Maures, comme je l'ai déja remarqué; mais elle n'avoit été regardée comme un Royaume particulier que depuis le XIII Siècle.

Abenhud Roi Maure, qui tenoit ſon ſiège à Cordoue, ayant perdu la Couronne & la vie dans une bataille déciſive, que les Chrétiens lui livrèrent l'An 1236, les Maures contraints d'abandonner l'Andalouſie à leurs Vainqueurs, ſe retirèrent à Grénade, ramaſſèrent là les débris de leur Nation, & élurent pour leur Roi un homme de baſſe naiſſance, mais fort vaillant homme, nommé Mahommad Abén-Alhamar.

Ce fut là le commencement de ce Royaume, le dernier des Maures en Eſpagne, lequel fut gouverné par dix-huit Rois. Il comprit d'abord trente-trois grandes Villes, dont les principales étoient Grénade, Guadix, Baça, Jaën & Malaga; mais Jaën leur fut bientôt enlevée, durant la vie du prémier Roi.

Pendant que les Maures ont poſſédé ce Païs, il étoit extraordinairement peuplé; car outre les trente-deux Villes qui portoient le nom de Cité, l'on y en comptoit quatre-vingts dix-ſept autres moins conſidérables, fermées de murailles; & il rapportoit au Roi ſept cens mille écus d'or de revenu annuel.

Le Royaume de MURCIE.

LE Royaume de Murcie eſt le plus petit de tous ceux qui compoſent la Monarchie d'Eſpagne, à moins qu'on ne veuille prendre Jaën & Cordoue pour deux Royaumes particuliers. Il eſt borné au Midi par la Mer Méditerranée; à l'Orient par la même Mer & par le Royaume de Valence; au Nord par la Caſtille Nouvelle, & à l'Occident par la même Province, par l'Andalouſie & par le Royaume de Grénade. LE ROY. DE MURCIE.

Il peut avoir environ vingt-cinq lieues de longueur ſur vingt-trois de large, & vingt-quatre ou vingt-cinq de côtes ſur la Méditerranée. On y compte quatre grandes Villes, honorées du titre de Cités, Murcie la Capitale, qui donne ſon nom à tout le Royaume, Carthagène, Almacaron & Lorca, & quelques autres Villes moins conſidérables.

Ce Royaume n'a que deux Rivières qui ſoient un peu remarquables: la prémière eſt la Ségura, appellée anciennement Térébus, Strabérum, & Sorabis, qui venant de la Caſtille Nouvelle, traverſe ce Païs de l'Occident à l'Orient, faiſant quelque courbure, paſſe à Cantarilla & à Murcie, & entre

LE ROY. DE MURCIE.

tre dans le Royaume de Valence près d'Origuéla: l'autre eſt le Guadalantin, qui ſortant du Royaume de Grénade coule dans celui de Murcie du Couchant au Sud-Eſt, paſſe à Lorca, & va ſe jetter dans la Méditerranée près d'Almacaron.

Anciennement ce Royaume étoit habité par les Batiſtains, dont parle Ptolomée, par les Bélitains, & par les Déitains, dont Pline fait mention. Du tems de l'invaſion des Maures, ces Barbares s'en rendirent les maîtres l'an 715, & la poſſédèrent dans une entière indépendance juſques en 1241, qu'ils ſe rendirent tributaires de Ferdinand Roi de Caſtille; &, pour la ſûreté de l'engagement qu'ils contractèrent avec lui, ils remirent entre les mains de l'Infant Don Alfonſe ſon fils, la Forteresſe de Murcie, lequel profita ſi bien des avantages qu'il avoit ſur eux, qu'en 1265, il ſe ſaiſit du Royaume & du Roi Maure, qui regnoit en ce tems-là.

LORCA.

LORCA.

DANS l'Article précédent j'ai conduit mon Lecteur, de la Ville de Grénade aux frontières de Murcie; je vai le reprendre là pour lui faire voir ce Royaume. De Vélès-el-rubio, qui eſt aux confins de Grénade, & de Murcie, on va droit à Lorca, qui en eſt éloignée de ſept lieues.

Lorca eſt une Ville honorée du titre de Cité, bâtie à ſix lieues de la Mer, ſur une hauteur, au pied de laquelle coule le Guadalantin. Elle eſt grande, mais fort délabrée, bien que dans un Païs fertile. Les Habitans ſont la plupart, des Chriſtianos nuévos, (nouveaux Chrétiens) ou Maures convertis & batiſés; Peuple ruſtique, peu civil, & peu accueillant envers les Etrangers.

Autrefois cette Ville étoit le ſiège d'un Evêché, mais il y a longtems qu'elle ne l'eſt plus, cet honneur ayant été tranſporté à Carthagène.

Dans le commencement du XVII Siècle, les Maures chaſſés d'Eſpagne, ſe vangeoient en faiſant de fréquentes courſes le long des côtes; tellement qu'on n'y pouvoit guère demeurer en ſûreté. Une bande de ces Corſaires ayant enlevé dans la compagne de Lorca, un haras de chevaux, & emmené le garçon qui les gardoit, il les pria de lui permettre de monter à cheval afin de pouvoir mieux les ſuivre; le lui ayant permis, il monta ſur une Jument en chaleur, & donnant des deux galopa vers la Ville; les chevaux ſuivirent la Jument, & les Maures, qui les montoient, n'ayant point de bride, ne purent jamais les retenir, & n'ayant pas eu l'eſprit de ſauter à terre, ils furent conduits bientôt juſqu'aux portes de Lorca, où ils furent pris.

Chemin de Lorca à Murcie.

SORTANT de Lorca pour aller à Murcie, on traverſe une belle & vaſte plaine, qui eſt bordée de hautes montagnes ſur la gauche. Après quatre

tre lieues de chemin on trouve Totana Village ou petit Bourg, appartenant aux Chevaliers de St. Jaques. Delà traverſant encore un beau Païs uni & bien cultivé, entre des montagnes, on paſſe à un Village nommé Lébrilla, puis à un Bourg ou Village nommé Cantarilla, ou Alcantarilla, ſitué au bord de la rivière de Ségura, à une lieue de Murcie. LORCA.

MURCIE.

MURCIE, ſelon quelques-uns, eſt cette Ville que les Anciens ont appellée *Murgis*; mais d'autres croyent que *Murgis* étoit à l'endroit, où l'on voit aujourdhui *Muxacra*, & que *Murcie* eſt la *Mencaria* des Anciens. Quoiqu'il en ſoit, elle eſt grande & belle, ſituée dans une plaine délicieuſe au bord de la rivière de Ségura, très bien peuplée, ayant ſept Paroiſſes, & environ dix mille habitans. MURCIE.

Les rues y ſont très belles, & fort droites, les maiſons bien bâties. Parmi pluſieurs ſuperbes édifices, on ne peut ſe diſpenſer d'admirer ſa Cathédrale, dont le clocher a la montée ſi douce, qu'on peut monter juſqu'au faîte à cheval & en caroſſe: on voit dans cette Egliſe le tombeau dans lequel le cœur & les entrailles d'Alfonſe X, Roi de Caſtille, ſont inhumés.

Ce grand Monarque qui ſe diſtingua dans un ſiècle d'ignorance, par ſes grandes lumières dans l'Hiſtoire, & ſur-tout dans l'Aſtrologie, voulut laiſſer à cette Ville cette marque de ſon affection & de ſa reconnoiſſance du ſervice important qu'il en avoit reçu; car ayant été élu Empereur au préjudice de Richard Roi d'Angléterre, & abdiqué l'Empire à cauſe de quelques difficultés qu'il trouva lorſqu'il en voulut prendre poſſeſſion, voulut s'en retourner dans ſes Etats en 1273: mais Sanche ſon fils par une inhumanité ſans exemple, bien loin d'aller au-devant de lui pour l'y recevoir, lui en défendit toutes les avenues; deſorte que toutes les Villes lui fermèrent leurs portes, excepté les habitans de Murcie, qui ſeuls conſervèrent pour lui la fidélité qu'ils lui avoient jurée, & lui fournirent un azile aſſuré: tellement qu'en mémoire d'une action ſi digne d'être immortaliſée, il changea les Armes de la Ville, & lui donna ſept couronnes d'or en champ de gueules.

La raiſon pour laquelle Murcie fit paroître un ſi grand attachement aux intérêts du Roi Alfonſe, c'eſt que ce Prince l'avoit tirée par ſa valeur de la honteuſe oppreſſion ſous laquelle les Maures la faiſoient gémir.

Parmi les choſes remarquables de cette Ville, on fait grand cas du Couvent des Cordeliers, tant par la magnificence de ſa ſtructure, que par la richeſſe de ſes ornemens. Il a trois grandes cours, deux portiques l'un ſur l'autre, & une très belle Bibliothèque, ornée de pluſieurs portraits des grands hommes qui ont fleuri dans les Armes, dans les Lettres, & dans le Gouvernement. Le Collège des Jéſuites ſe fait diſtinguer par ſon verger, rempli de citronniers, qui portent des fruits d'une groſſeur extraordinaire.

MURCIE. Il y a dans Murcie un Gouverneur qui eſt comme une eſpèce de Viceroi, & qui commande à tout le Royaume: un Lieutenant Général Criminel, & un Civil, douze Conſeillers, vingt-quatre Greffiers, douze Procureurs, & divers Avocats dont le nombre n'eſt pas fixé. Lorſqu'on ſonne le tocſin aux environs de la Ville, le Gouverneur eſt obligé de ſe rendre à la tête de ſes troupes à l'endroit où eſt l'allarme, & d'aller enſuite à Carthagène, pour défendre les côtes des invaſions des Maures, qui y font de fréquentes courſes.

De toutes les Villes d'Eſpagne, il n'en eſt aucune où la Police s'exerce ſi regulièrement qu'à Murcie. Les pommes, les poires, les grénades, les abricots, les figues, les raiſins, les pêches, les dattes, la chair & le pain s'y vendent au poids. Celui qui achète quelque choſe de tout ce que je viens d'énoncer, en apprend le prix par un Placard attaché à un pilier par la main d'un Magiſtrat, & perſonne ne peut vendre de pain qu'il n'ait été viſité avant qu'il ſoit mis en vente; que ſi quelqu'un y manque, on le fait promener par la Ville monté ſur un Ane, tandis que le Bourreau le fouette, ſuivi par les Officiers de Juſtice à cheval, au devant deſquels marche un trompette, qui crie hautement à tous les carrefours: *C'eſt la punition que Sa Majeſté, ou ſa Juſtice en ſon nom, commande être faite de cet homme (ou de cette femme) pour tel crime, pour lequel il eſt condamné à tant de coups de fouet.* Mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ſi le Bourreau lui donne plus de coups que la Sentence ne porte, on le fouette lui-même.

Hors de la Ville, on voit ſur une hauteur un Château, que les Eſpagnols appellent Monte-Agudo, qui peut lui ſervir de défenſe en cas de beſoin.

Tous les environs de Murcie ſont agréables, abondamment arroſés, & très fertiles. On y recueille du vin, du miel, & toutes ſortes de fruits excellens; particulièrement, on y voit une quantité prodigieuſe d'oliviers: mais le plus grand revenu vient de la ſoie, dont la quantité va, ſelon la ſupputation des gens de commerce, à plus de 200000 livres peſant par année, qui produiſent environ un million de profit aux propriétaires. On fait état que pour entretenir les vers qui la produiſent, on voit dans la campagne juſqu'à 355500 pieds de Meuriers. Il s'y trouve auſſi quantité de cannes de ſucre, & beaucoup de riz. On y nourrit une multitude infinie de troupeaux. Le gibier de toute eſpèce y eſt fort commun, & les plantes médicinales n'y manquent pas.

CARTHAGENE.

CARTHAGENE. AU midi de Murcie eſt Carthagène (*Carthago Nova*) Ville médiocrement grande, ſur la Méditerranée. Autrefois elle étoit beaucoup plus conſidérable, qu'elle ne l'eſt aujourdhui. Annibal, où ſon prédéceſſeur Amilcar, (*) la bâtit pendant le tems de la ſeconde guerre *Punique*, pour

(*) Ce ne fut point Annibal, comme le remarque fort bien Mr. La Martinière, qui bâtit Car-
tha-

pour en faire un Magazin & un Arſénal. Dans très peu de tems elle s'agrandit & s'enrichit ſi conſidérablement, qu'elle devint la prémière Ville d'Eſpagne, ayant ſoixante-deux petits peuples dans ſa dépendance (*). CARTHAGENE.

Malgré ſes forces, & ſa garniſon, le vaillant Scipion eut le bonheur de la prendre dans un jour, l'An de Rome 544, & l'on y trouva de prodigieuſes richeſſes. Mais elle déchut bientôt de cette grandeur. A peine avoit-elle ſubſiſté ſix cens ans, que les Vandales, & après eux les Goths, la démantelèrent, & la détruiſirent entièrement. Elle demeura longtems enſevelie ſous ſes ruines; mais dans les derniers ſiècles la bonté de ſon port y attira du monde, on la rebâtit peu à peu, & Philippe II, du tems duquel on y trouva cinq ou ſix cens familles, la fit fermer de murailles, & revêtir de bonnes fortifications, afin que les Maures ou les Turcs ne puſſent pas s'en emparer. Depuis ce tems-là elle s'eſt un peu rétablie; mais cependant elle n'aprroche pas, à beaucoup près, de ce qu'elle a été.

Il n'y a rien de conſidérable que ſon port, qui eſt le meilleur de toute l'Eſpagne, & l'un des prémiers de l'Europe. Il eſt au fond d'une petite Baye de cinq cens pas de long, ſur ſix ou ſept cens d'ouverture, dont le fond eſt très bon & très ſûr, tellement qu'il peut toujours ſûrement & commodément contenir deux cens galères. On rapporte qu'André Doria, Général de la Flotte Eſpagnole, diſoit qu'il ne connoiſſoit que trois ports qui fuſſent bien ſûrs, les mois de Juin, de Juillet, & Carthagène.

Cette eſpèce de Jonc nommé *Spartum*, *Eſparte*, qui ſe trouvoit autrefois en quantité aux environs de Carthagène, & qui a donné à la Ville le nom de *Spartaria*, & à la Campagne le nom de *Spartarius Campus*; cette eſpèce de Jonc, dis-je, s'y trouve de même aujourdhui, & dans la même quantité. On a pu voir ci-deſſus les divers uſages auxquels on le fait ſervir.

On trouve auſſi dans le voiſinage de Carthagène, des minières de diverſes pierres précieuſes, comme diamans, rubis, améthyſtes, caſſidoines, & autres: & l'on prétend que, ſi l'on vouloit fouiller, on y trouveroit auſſi des mines d'or & d'argent. Il y a particulièrement des carrières d'alun, ſi abondantes, qu'elles valent juſqu'à quarante mille ducats par an.

Il ne faut pas oublier que Carthagène a été une Ville Epiſcopale dès les prémiers ſiècles du Chriſtianiſme en Eſpagne. L'Evêque a vingt-quatre mille ducats de rente, & prend le titre d'Evêque de Carthagène & de Murcie. Il eſt ſuffragant de l'Archévêque de Tolède. Carthagène eſt défendue par une Forteresſe médiocre, bâtie depuis cent ans en-çà.

Il y a, dit Mr. La Martiniére (†) trois choſes à remarquer. 1. La Ville de

thagène, mais Aſdrubal ſon Prédéceſſeur, comme le diſent bien expreſſément Polybe & Méla. Quant à Amilcar Père d'Annibal, il fonda une Ville de Carthage, qui fut Carthage la Vieille: mais Carthage la Neuve, qui eſt Carthagène, fut fondée par ſon Succeſſeur Aſdrubal, après la mort de qui Annibal commanda les forces de Carthage en Eſpagne & en Italie.

(*) Il falloit dire qu'elle fut ſous les Romains le Siège d'une Juridiction qui s'étendoit ſur 65 Villes.

(†) *Dict. Géogr.*

CARTHAGENE. de Charthagène ſituée au fond du port. 2. Le port qui eſt une Ance, & fait partie du Golphe de Carthagène. 3. Le Golphe même qui occupe partie de la Côte de Grénade, depuis le Cap de Gates, & preſque toutes celles de Murcie, juſqu'au Cap de Palos.

Le Golphe de Carthagène, partie de la Mer d'Eſpagne, entre les Caps de Gates & de Palos. La côte court Nord-Nord-Eſt juſqu'au Royaume de Murcie, & à l'Embouchure du Guadalentin où eſt Almaçaren. Muxacara à l'Embouchure du Trabay, Véra à celle du Guadalmaçar, Portilla preſqu'à l'entrée du Royaume de Murcie, ſont les lieux les plus remarquables juſques à Almaçaren.

Au Sud-Eſt de ce Port eſt Laquibo petite Iſle. Sogana eſt à moitié chemin d'Almaçaren à Carthagène. De la pointe de l'Eſt du Cap de Gates à Carthagène, la route eſt le Nord-Eſt quart d'Eſt environ 105 milles. Entre les deux, il y a un grand enfoncement, & les terres ſont fort hautes; mais environ huit à neuf milles à l'Oueſt-Sud-Oueſt de Carthagène il y a une groſſe pointe qu'on appelle le Cap de la Sabia, ſur lequel eſt un petit Village, & du côté de l'Eſt une petite Rivière.

Preſque à moitié chemin du Cap de la Sabia à Carthagène, il y a un grand enfoncement avec une petite Iſle du côté de l'Eſt. On la nomme l'Iſle de las Colombas, & dans le fonds de cette Ance il y a une petite Ville & un Château ſur la pointe de l'Eſt. Il y a auſſi ſur cette Iſle une Tour à feu. La Ville dont on vient de parler nommée *Almacaron* par quelques-uns, c'eſt la même *qu'Almaçaren*. On peut mouiller du côté de l'Oueſt de l'Iſle des Colombes dans l'Ance d'Almaçaren par quinze, dix-huit & vingt braſſes d'eau; mais le fond n'y eſt pas fort bon à cauſe de quelques roches.

Environ quatre milles à l'Eſt quart Nord-Eſt de l'Iſle de las Colombas eſt l'entrée du Port de Carthagène, dont la reconnoiſſance eſt facile, parce qu'il y a une petite Iſle ronde preſque vis-à-vis du Port, environ une lieue au Sud-Sud-Eſt. C'eſt la *Scombraria* des Anciens. Elle eut ce nom à cauſe de la quantité de Maquereaux qu'on y pêche, & que les Romains qui les aimoient beaucoup, appelloient *Scombri*. Le nom moderne de cette Iſle eſt exprimé diverſement ſur les Cartes ou dans quelques livres, *Combréra*, *Scombréra*, *Aſcombréra*. Elle eſt preſque ronde, à quatre ou cinq cens toiſes de la côte, & preſque vis-à-vis du Port. Il y a quelques Roches preſque à fleur d'eau du côté de l'Oueſt de l'Iſle, & elles en ſont fort proches.

Le Port de Carthagène eſt dans un fonds. Sitôt qu'on eſt par ſon travers, on en découvre l'entrée qui eſt fort étroite & qui ſe trouve entre deux Montagnes; on voit en même tems le Château de Carthagène, dans le fond du Port, & la Ville eſt au pied ſur une pointe de moyenne hauteur. A la gauche en entrant, il y a un Fortin armé de ſix pièces de canon, & ſur le haut de la pointe droite il y a deux batteries de canon aſſez conſidérables. Le Port eſt aſſez grand & preſque de figure ronde: dans le fond eſt un ancien

cien Château ſur une hauteur. La Ville eſt au pied, & ne paroît que fort peu du côté de la Mer, quoiqu'elle ſoit aſſez grande; elle eſt ſituée dans une plaine au delà du Château: devant la Ville il y a un petit Mole qui ſert aux débarquemens. On fait de l'eau à l'entrée de la Ville à quelques Fontaines, mais elle eſt Saumache & de mauvaiſe qualité. Le traverſier de ce Port eſt le vent de Sud-Sud-Oueſt qui n'y cauſe pas beaucoup de Mer à cauſe de la ſeche qui la rompt. Au dedans de la pointe de la gauche, en entrant, à près de cent cinquante toiſes, il y a un petit banc de rochers preſqu'à fleur d'eau, de l'étendue de dix à douze toiſes, où ſur lequel pour peu qu'il faſſe de mauvais tems, la Mer briſe. Aux environs de ce banc il y a cinq, huit & dix braſſes d'eau juſques à la pointe, où eſt le Fortin dont il a été parlé, tellement qu'on peut paſſer entre l'écueil & le Fort, rangeant à diſcrétion la pointe du Fort: mais le meilleur eſt de laiſſer le danger ſur la gauche. CARTHAGENE.

A huit ou neuf milles Eſt-Nord-Eſt de l'Iſle de Scombréra eſt le Port Génovez. Ce n'eſt qu'une petite Ance, avant laquelle eſt une groſſe pointe nommée le Cap de Suga. Environ deux milles Sud-Eſt quart à l'Eſt de Génovez eſt une autre groſſe pointe fort eſcarpée nommée le Cap Nègre, au deſſus duquel eſt une haute Montagne en pain de Sucre. Toute la côte eſt fort haute & fort eſcarpée depuis Scombréra juſqu'au Cap de Palos.

Selon les Obſervations du ſavant Père Feuillée (*) Carthagène a 37. d. 36'. 7". de Latitude Septentrionale. Le même Père dit d'après une pieuſe tradition que l'Apôtre St. Jaques fut le prémier qui prêcha l'Evangile à Carthagène, où il ſe rendit l'an 39 de Jéſus-Chriſt, venant de Jaffa, n'ayant touché dans ce Voyage qu'en Sardaigne.

ALMACARON.

A ſix lieues de Carthagène à l'Occident, on voit ſur le rivage de la Mer, une petite Ville, ou plutôt une Fortereſſe avec titre de Cité, nommée Almacaron, ſituée vers l'embouchure du Guadalantin. On y ramaſſe une très grande quantité d'alun, qui rapporte de gros revenus au Duc d'Eſcalona & au Marquis de Véla. ALMACARON.

Outre ces quatre Villes principales, on en voit encore trois ou quatre autres, mais fort peu conſidérables; comme Mula ſituée dans une plaine très fertile; Caravaca au bord d'une petite rivière qui ſe jette dans la Ségura, où l'on montre une Croix miraculeuſe apportée par des Anges. Lorgui, Calaſpara & Ciéça ſont de petites Places dans la partie Septentrionale de la Province. Les Royaumes de Murcie & de Grénade étoient le Païs des anciens Batiſtains, en particulier Carthagène étoit habitée par les Conteſtains.

Le terroir du Royaume de Murcie produit de bon vin & de fort bon grain,

(*) *Journal des Obſerv.* 1. Part. p. 92, 93.

grain, mais il n'en rapporte pas en abondance, parce qu'il eſt fort montueux. Ses plus grandes richeſſes viennent des fruits précieux, comme oranges, limons & autres; des légumes, comme ris, pois, &c. du ſucre qu'on y tire des cannes, du miel, de la ſoie qu'on y fait, de l'eſparte, & des minières de pierres précieuſes. L'air y eſt fort pur & fort ſain.

Le Royaume de VALENCE.

VALENCE. LE Royaume de Valence, qui tire ſon nom de ſa Capitale, eſt long & étroit, s'étendant du Nord au Sud de la longueur d'environ ſoixante-ſix lieues, ſur vingt-cinq dans ſa plus grande largeur. Il eſt borné au Midi & à l'Orient par la Mer Méditerranée, qui fait là près de ſoixante lieues de côtes; au Nord-Eſt par un coin de la Catalogne, au Nord-Oueſt par l'Arragon, & au Couchant par la Caſtille Nouvelle & par la Murcie. C'eſt le Païs qu'habitoient autrefois les Celtibériens, les Conteſtains & les Luſons.

Cette Province eſt l'une des mieux arroſées qu'il y ait dans l'Eſpagne, ayant pluſieurs grandes rivières, ſans compter les moins conſidérables, qui toutes enſemble font le nombre de trente-cinq, & coulent toutes à l'Orient, ou Sud-Eſt.

Pour commencer par l'Occident, on y voit la Ségura, qui baigne trois Royaumes, celui d'Andalouſie, où elle prend ſa ſource; celui de Murcie qu'elle traverſe, & celui de Valence, où elle lave les murailles d'Origuéla, & ſe décharge dans la Mer près de Guardamar: le Xucar qui prend ſa ſource dans la Caſtille Nouvelle, y traverſe la petite Province de la Sierra, où il reçoit deux petites rivières, le Cabriel & l'Oliara, arroſe le Royaume de Valence en largeur, de l'Occident à l'Orient, & va perdre ſon nom & ſes eaux dans la Mer, près d'une petite Place nommée Culléra, qui donne ſon nom à un Cap voiſin: le Guadalaviar, ainſi appellé par les Maures, d'un mot qui veut dire, Eau pure; les Romains lui donnent le nom de Durias, Dorias & Turias. Cette rivière n'eſt pas tant conſidérable par ſa profondeur, come par les agrémens & les beautés de ſes bords, qui ſont toujours revêtus de roſes, de diverſes autres fleurs, & de jolies forêts, qui regnent tout du long, dès ſa ſource juſqu'à ſon embouchure. Elle nait aux confins de l'Arragon & de la Caſtille Nouvelle, à quelques milles de la Ville d'Albarazin, près de la ſource du Tage; arroſe le Royaume d'Arragon, traverſe celui de Valence de l'Occident à l'Orient, & ſe dégorge dans la Méditerranée, au deſſous de la Capitale: le Morviédro, qui traverſe ce Royaume du même ſens, & ſe jette dans la Mer, au deſſous d'une Ville, dont il porte le nom, après avoir paſſé à Ségorbe: enfin le Millas, Miglias, ou Millares, qui paſſe à Honda, & entre dans la mer au deſſous de Villa-Réal.

Che-

Chemin de Murcie à Valence.

APRES ces généralités, il faut venir au détail; &, pour m'en tirer heureuſement, je vai ſuivre le grand chemin, marquer la route, que l'on tient dans la longueur du Royaume d'un bout à l'autre, & en paſſant nous nous arrêterons pour voir les Places conſidérables, qui ſe trouveront hors de la route, à droit & à gauche. Je commence par la route de Murcie à Valence. VALENCE.

A trois lieues de Murcie on entre dans le Royaume de Valence, & l'on voit là une groſſe pierre miſe ſur une hauteur, pour marquer les bornes des deux Royaumes. Ce chemin eſt ordinairement dangereux, & rempli de bandits, à cauſe de la facilité qu'ils ont de paſſer d'une Province à l'autre, d'abord qu'ils ont fait quelque méchant coup.

ORIGUELA.

LA prémière Ville, qu'on rencontre, eſt Origuéla ou Orihuéla, ſituée à une lieue des frontières, & à quatre de Murcie. Elle eſt fort ancienne, appellée par les Latins *Orcélis*, miſe par Ptolomée au nombre des Villes habitées par les Baſtétains; bâtie entre des montagnes au bord de la Ségura, dans un lieu fortifié par la nature, au milieu d'une plaine ſi fertile en tout, & particulièrement en bled, qu'elle a donné lieu à ce proverbe des Eſpagnols, *Llueva ò no llueva, trigo en Origuéla;* ce qui ſignifie que, *ſoit qu'il pleuve, ſoit qu'il ne pleuve point, il y a toujours du bled dans Origuéla.* ORIGUELA.

Elle eſt entourée de jardins très agréables, ornée d'une Univerſité & d'un Evêché, embellie d'un magnifique Cloitre de Jacobins, & défendue par un vieux Château. L'Univerſité fut fondée l'An 1555. L'Evêché a été longtems joint à celui de Carthagène. Il en fut ſéparé par le Pape Jules III, au milieu du XVI Siècle, & l'on en fit une Prélature nouvelle, avec dix mille ducats de rente. Son Chapitre eſt compoſé de ſix Dignitaires, de ſix Chanoines, & de douze Prébendiers.

L'un des prémiers Evêques de cette Ville envoya des Députés au ſecond Concile d'Arles, qui fut aſſemblé dans le IV Siècle du tems de l'Empereur Conſtantin le Grand.

Cette Ville a l'honneur d'être Capitale d'un Gouverneur indépendant de Valence, dont la Juridiction s'étend douze lieues en longueur ſur ſix de large. On prétend qu'elle a été fondée par Hercule le Thébain, ce qui n'eſt pas ſans apparence. Alfonſe le Sage la releva de ſes ruines, & y fit de belles réparations dans le XI Siècle.

J'ai déja dit qu'elle eſt ſituée au milieu d'une campagne très fertile, on y trouve en abondance du bled, du vin, du lin, du chanvre, du miel, de la ſoie, des herbes, des légumes, des fruits, du ſel.

A l'Orient d'Origuéla, vers l'embouchure de la Ségura, on voit une petite

petite Ville nommée Guardamar avec un port ſur la Mer, où les vaiſſeaux marchans des Païs-Bas alloient ci-devant charger du ſel, pour le tranſporter chez eux.

E L C H E.

Elche. D'Origuela tirant au Nord-Eſt, on traverſe un fort beau Païs, uni & bien cultivé; on paſſe par deux Bourgs, & après deux lieues de chemin l'on arrive à Elche, que quelques-uns croyent être l'ancienne Illice. Elle eſt ſituée dans un lieu très fertile en dattes & en vin, & abondant en bétail, au milieu de forêts d'oliviers & de palmiers d'une hauteur prodigieuſe.

Cette Ville eſt aſſez bien bâtie, mais bien qu'elle ſoit à deux lieues de la mer, il ne s'y trouve cependant preſque d'autre eau, que de la ſalée. Les dehors de cette Ville ſont fort agréables: on y voit quantité de jardins & de vergers, remplis de beaux fruits rares.

Elche fut érigée en Marquiſat par Charles-Quint en faveur de Don Bernardin de Cardénas Duc de Maquéda, & par Succeſſion elle eſt tombée dans la Maiſon des Ducs d'Arcos.

A L I C A N T E.

Alicante. D'Elche tirant au Nord-Eſt on rencontre un Païs plat, mais peu cultivé, avec quelques petites forêts; & après quatre lieues de chemin on trouve Alicante.

Cette Ville eſt ancienne, & quelques-uns la prennent pour l'ancienne Illice, qui a donné ſon nom au Golfe d'Alicante, appellé par les Anciens *Sinus Illicitanus.* Je viens de remarquer qu'il y en a d'autres, qui cherchent l'ancienne Illice dans la Ville d'Elche; & il n'eſt pas facile de décider cette queſtion, à cauſe de la reſſemblance du nom moderne à l'ancien, qui eſt à peu-près égale de part & d'autre.

Quoiqu'il en ſoit, Alicante eſt fameuſe aujourdhui par la bonté de ſon port, qui eſt d'un grand revenu pour le Roi. Elle a d'un côté les montagnes, & de l'autre la Mer, avec un Château fort élevé, qui la défend, eſtimé par quelques-uns imprénable, bien que d'autres diſent qu'il eſt trop haut, & qu'on n'y ſauroit faire aucun mal à ceux qui tiennent la campagne.

Le Port eſt ordinairement viſité, en tems de paix, par des Vaiſſeaux marchands Flamands & Allemands, qui y vont charger le bon vin, qu'on recueille dans ce Païs-là, & qui eſt généralement eſtimé, au moins le rouge; car pour le blanc, je connois des gens qui ſe plaignent qu'il ne vient jamais pur par deçà. On voit ſur le Port trois Baſtions garnis d'artillerie, bâtis pour ſa défenſe.

La Montagne ſur laquelle eſt le Château (*), & au pied de laquelle la Vil-

(*) Portulan de la Mer Méd. p. 20.

Ville eſt ſituée, eſt de terre blanche & ſe découvre de fort loin; ainſi elle ſert de connoiſſance aux Pilotes. Le Château en ſert auſſi par la blancheur de ſes murailles dont il y en a une longue qui aboutit à la Ville. Devant la Ville & preſque vers le milieu il y a un bout de Môle, qui ne ſert que pour les débarquemens. On mouille ordinairement avec les Vaiſſeaux devant ce Môle dont on eſt éloigné d'environ un bon mille par ſix, ſept, huit, & dix braſſes d'eau, fond d'herbe vaſeux. ALICANTE.

Dans cette Rade il n'y a point d'abri des vents du large, & la Mer y eſt fort groſſe durant ces ſortes de vents, mais comme le fond y eſt bon on y réſiſte aiſément, outre que cette Montagne empêche la violence des vents du large, ou, comme diſent les Matelots, la terre refuſe le vent.

Un peu au-delà de l'extrémité de la Ville, allant vers l'Oueſt, il y a une baſſe Pointe, qui s'avance en Mer, qu'on appelle la *Pointe des Mates.* A l'Oueſt de cette Pointe on mouille avec les Galères, par 3, 4, 5, & 6 braſſes d'eau, fond d'herbe vaſeux. On y eſt beaucoup plus à l'abri que devant la Ville, & l'on n'y ſent pas tant la Mer que dans la Rade, à cauſe de cette Pointe baſſe, qui rompt la Mer des Vents d'Eſt & l'*Iſle Plane* des Vents du Sud; mais lorſqu'on veut y aller mouiller, il ne faut pas approcher de cette Pointe baſſe, parce qu'elle s'étend près de 300 toiſes ou la longueur de trois Cables ſous l'eau, le fond eſt de vaſe mattes & herbiez.

De l'autre bord de cette Pointe vers le Nord-Oueſt il y a quelques maiſons ſur le bord de la Mer devant leſquelles on peut mouiller. On fait de l'eau à quelques Pouſeraques qui ſont auprès de cette Pointe, un peu avant dans les terres. Le traverſier eſt le vent de Sud-Sud-Eſt & Sud-Eſt, la Latitude eſt 38. d. 26'. & la variation de l'Aiman eſt 5 dégrés Nord-Oueſt.

Il a été un tems que ces côtes étoient fort dangereuſes, à cauſe des fréquentes incurſions des Capres Maures Algériens & autres: c'eſt pourquoi l'on y a élevé d'eſpace en eſpace des Tours ſur le rivage de la Mer, nommées Atalayas, c'eſt-à-dire, Echauguettes, pour découvrir les vaiſſeaux de loin. Dès que la Sentinelle en voit, qui ont la mine d'être ennemis, elle en avertit par des feux qu'elle allume, & l'on donne l'alarme par toute la Ville, en ſonnant le toclin. Le romarin vient d'une telle grandeur dans les environs d'Alicante, qu'on y en voit de la hauteur d'un homme.

D'Alicante à Madrid on compte cinq journées de chemin, & l'on va de l'une à l'autre, ſans paſſer ſur aucun pont. Alicante fut enlevée aux Maures l'An 1264, par Jaques I Roi d'Arragon.

D'Alicante tirant au Nord on paſſe une montagne, où l'on trouve un paſſage aſſez incommode, nommé Puerto de Malamagor, & un chemin rude & pierreux: on y voit, en paſſant, une grande quantité d'arbres fruitiers & de vignes.

Après quatre lieues de chemin, on arrive à Xicona petite Ville, compo-

XICONA. ſée d'environ ſept cens feux. Elle eſt ſituée entre des montagnes, défendue par un fort Château, bâti au deſſus de la Ville, auprès d'un défilé ſi étroit, qu'une poignée de gens y peut aiſément arrêter toute une armée. On y recueille abondance d'excellent vin, de même qu'à Alicante.

Sortant de Xicona, on laiſſe deux petites Villes, l'une à la droite, & l'autre à la gauche. Sur la droite en voit Villa Loyſa, petite Ville ſur le rivage de la Mer, à cinq lieues d'Alicante & près du Cap Finiſtrat. Sur la gauche, Elda, Capitale d'un Comté, ſituée ſur une petite rivière, qui paſſe à Elche.

De Xicona l'on continue à marcher dans les montagnes, & l'on voit un Païs très bien cultivé, nonobſtant la rudeſſe du terroir: les habitans ſont fort laborieux, & mettent tout à profit, juſqu'aux rochers mêmes, qui ſont revêtus de ſeps, ou de romarins.

ALCOY. On paſſe dans Alcoy, qui eſt une jolie Ville, près d'une petite rivière du même nom. Elle eſt petite, mais remarquable à cauſe des mines de fer, qu'on y trouva l'An 1504, & ſur-tout à cauſe d'une fontaine, qui eſt une rare merveille de la nature. Pendant l'eſpace de treize à quatorze ans elle jette de l'eau en abondance, puis elle tarit pendant tout autant d'années; après quoi elle recommence à couler comme auparavant, & revient à tarir au bout de quatorze ans; & toujours de même à perpétuité: les habitans appellent cette fontaine Barchel: il y en a pluſieurs autres, qui ſuppléent à ſon défaut, lors qu'elle manque; & toutes ces fontaines joignant leurs eaux, forment la petite rivière d'Alcoy.

CONTENTAYNA. Après cette Ville, on trouve un Bourg ou Village nommé Contentayna, qui retient dans ſon nom quelques veſtiges de celui des anciens Conteſtains ou Conteſtaniens, qui habitoient dans ces contrées. Ce Bourg eſt ſitué dans les montagnes, ſur un Mont nommé Mariola, qui eſt remarquable, à cauſe d'une quantité extraordinaire de plantes rares, & de ſimples ou herbes médécinales, qui s'y trouvent; ce qui fait que tous les ans on y voit un grand nombre de Médecins & de Droguiſtes ou Herboriſtes, qui vont, de toutes les Provinces d'Eſpagne, faire proviſion de ces excellens remèdes, que la main libérale du ſage Auteur de la Nature y a préparés pour les divers maux des hommes.

Toute la campagne autour de ce lieu eſt richement arroſée de plus de deux cens fontaines, qui, comme on peut croire, la rendent très fertile: Elle appartient à un Seigneur particulier en titre de Comté.

De Contentayna l'on continue à marcher dans les montagnes, où l'on voit, en paſſant, plus de quarante Puits revêtus de pierres, & après cinq bonnes lieues de chemin, l'on arrive à *Xativa*, ou St. Philippe.

Avant que de parler de cette Ville, il faut s'arrêter un peu, pour voir les Villes, qu'on a laiſſées ſur la route aux deux côtés du chemin.

BIAR. Sur la gauche, au Couchant d'Alcoy, l'on voit Biar, petite Ville, dont la principale richeſſe vient de l'abondance du miel qui s'y trouve, & qui eſt

tres

très blanc & très bon. A la droite on laiſſe trois ou quatre Villes ſituées ſur le rivage de la mer, & qui méritent d'être remarquées. ALTEA.

Altéa eſt la prémière, ſituée à deux lieues plus haut que Villa-Loyſa, & riche en vin, en lin, en ſoie, & en miel très blanc & très beau, comme celui de Biar: outre ces fruits, qui ſont des préſens de la Nature, l'Art y a joint un bon nombre de verreries, qui ſont d'un aſſez grand rapport.

DENIA.

AU Nord d'Altéa, à trois à quatre lieues de diſtance, eſt Dénia, Ville ancienne, honorée du titre de Cité. Les habitans de Marſeille la fondèrent autrefois, quelques ſiècles avant la venue de Jéſus Chriſt, & l'appellèrent *Artémiſium* du nom de la Déeſſe Diane, (nommée en Grec *Artémis*), à l'honneur de laquelle ils y bâtirent un Temple magnifique. Les Latins l'appellèrent *Dianeum* pour la même raiſon, & de ce nom corrompu s'eſt formé celui de *Dénia*. Les Grecs la nommèrent auſſi *Hémeroſcopeum*, à cauſe d'une Tour élevée, qu'on y avoit bâtie, pour découvrir les Vaiſſeaux qui raſoient cette côte. DENIA.

Sertorius ſe ſervit avantageuſement de cette Ville, pour faire venir du ſecours par mer, & pour s'y ménager une retraite, en cas qu'il eût du pire: delà vient qu'il n'y a guère plus de deux ſiècles que cette Place s'appelloit encore Atalaya de Sertorio. Elle fut ruinée par les incurſions des peuples barbares dans l'Eſpagne, & demeura pendant quelques ſiècles enſévélie ſous ſes ruines: mais enfin la commodité de ſon port, & l'avantage de ſa ſituation, invita les Eſpagnols à la rebâtir.

Elle eſt très bien ſituée, au pied d'une montagne nommée Mongon, ſur le panchant d'une colline, qui s'étend juſqu'à la Mer, faiſant face au Nord. On y voit une Tour fort élevée, d'où l'on découvre bien avant dans la Méditerranée tout les navires qui paſſent; un Château très bien fortifié par la Nature, & par l'Art; & un double port aſſez commode. Son terroir eſt fertile en froment, en vin, & en amendes.

Anciennement cette Ville fut honorée d'un Evêché, mais elle le perdit lorſque les Barbares la ruinèrent; aujourdhui elle appartient à un Seigneur particulier avec titre de Marquiſat.

Dénia fut la prémière conquête que firent dans le Royaume de Valence les Alliés de l'Empereur dans la guerre d'Eſpagne; mais le Chevalier d'Asfeld la reprit d'aſſaut le 12 de Novembre 1708, & paſſa au fil de l'épée tout ce qui ne put pas ſe refugier dans le Château, où le Commandant s'étant enfermé capitula le 17, & fut fait priſonnier de guerre avec ce qui lui reſtoit de ſa Garniſon.

Entre Dénia & Altéa, la Terre forme un Promontoire fort avancé, à trois lieues de la prémière, appellé par les Anciens *Artémiſium*, du nom de la Ville la plus célèbre du voiſinage, *Tunebrium*, & *Ferraria*, à cauſe des mines de fer qui s'y trouvoient.

DENIA. Ce nom d'*Artémiſium* eſt encore demeuré en quelque manière chez les naturels du Païs, qui appellent le Promontoire *Artémus:* les autres lui donnent le nom de Cap Martin, ou Punta del Empérador.

Un peu plus loin, tirant au Couchant, eſt Oliva, petite Ville avec titre de Comté, qui appartient aux Ducs de Gandia.

GANDIA.

GANDIA. GANDIA eſt au Couchant d'Oliva, ſituée à une demi-lieue de la mer, au bord de la petite rivière d'Alcoy. Elle a reçu le titre de Cité de Philippe IV. Les Jéſuites y ont un fort beau Collège, qu'on nomme Univerſité, fondé par un Duc de cette Ville, nommé François Borgia, qui ſe jetta dans leur Societé.

Cette Ville fut honorée du Titre de Duché par Don Martin, Roi d'Arragon, en faveur de Don Alfonſe d'Arragon, Comte de Ribagorſe, fils de Don Pédro d'Arragon, Comte de Prades & d'Ampurias, & de Donna Jeanne de Foix, Petit-fils de Don Diégo II, Roi d'Arragon; mais étant mort ſans enfans en 1415, Hugos de Cordona, ſon neveu, fils de Donna Jeanne d'Arragon, ſa ſœur, & de Don Jean Raimond Folck, ſecond Comte de Cardona, lui ſuccéda.

Jean de Cardona, fils d'Hugues, ayant pris le parti de Don Carlos, Prince de Ujane, contre Don Jean Roi d'Arragon & de Navarre, ſon père, fut privé de ce Duché en punition de ſa revolte, par le Roi qui le réunit à la Couronne; mais quelque tems après il en fut démembré, & donné en 1485, par le Roi Don Ferdinand le Catholique à Don Pédro Louïs de Borgia.

La Maiſon de Borgia eſt très illuſtre en Eſpagne Les Auteurs parlent aſſez diverſement de ſon origine. Divers Hiſtoriens prétendent qu'elle deſcend des anciens Rois d'Arragon, & l'Auteur de la vie de St. François de Borgia la fait deſcendre poſitivement d'un des fils puinés de Don Ramire, prémier Roi d'Arragon, nommé l'Infant Don Garſias, & qu'elle avoit des prétentions légitimes ſur les Royaumes d'Arragon & de Valence.

Cependant Zurita, un des plus célèbres Annaliſtes que l'Eſpagne ait eu, aſſure en termes poſitifs, qu'elle étoit fort peu connue avant le Pape Calixte III, & qu'elle doit tout ſon luſtre & tout ſon éclat au bonheur & à la vertu de ce Pape, lequel ſous le nom de Don Alfonſe de Borgia, fut fait Car- en 1444, par le Pape Eugène IV, & proclamé Pape en 1455, ſous le nom de Calixte III. Il étoit fils unique de Don Jean de Borgia, ſelon quelques Auteurs, ou de Don Guillaume, ſelon quelques autres.

On dit qu'il avoit quatre ſœurs. L'aînée, nommé Donna Cathérine, fut mariée avec Don Jean de Milla, & fut mere de Don Louïs-Jean de Milla, que Calixte III fit Cardinal, & il mourut en 1505. Une autre des ſœurs de ce même Pape, nommé Donna Iſabelle, épouſa Don Godefroy, dont les Auteurs parlent diverſement: car les uns ſoutiennent qu'il étoit de cette même

même Maiſon de Borgia, & les autres, qui diſent le contraire, avouent, à la vérité, qu'elle étoit fort illuſtre & très noble, mais qu'elle portoit le nom de Lenzoli, qu'elle changea en celui de Borgia, parce que celle-ci n'avoit plus d'enfans mâles qui en pût continuer la poſtérité. GANDIA.

Quoiqu'il en ſoit, Don Godefroy Lenzoli, dit de Borgia, eut Don Pédro-Louïs de Borgia, qui fut Préfet de Rome, & Lieutenant Général du Patrimoine de Saint Pierre. Don Rodrigues de Borgia, qui fut Pape ſous le nom d'Aléxandre VI, ſi fameux par le déréglement de ſa vie, & trois filles mariées avec de très grands Seigneurs d'Eſpagne : Car l'aînée, nommée Donna Jeanne, épouſa Don Pédro-Guillaume Lenzoli, qui reſtoit Chef de cette illuſtre Maiſon; la ſeconde fut femme de Don Vital de Villanova, & la troiſième prit alliance avec Don Ximénès Pérès de Strénoz.

Outre le Cardinal Don Jean de Borgia, cette Maiſon en a eu d'autres, comme Don Jean de Borgia, qu'Aléxandre VI fit en 1496 Cardinal & Archévêque de Valence, & l'employa en diverſes négociations importantes. Il mourut à Viterbe en 1500, empoiſonné par ordre de Céſar de Borgia, Duc de Valentinois, ſelon le ſentiment de Paul Jove.

Ce Cardinal avoit un frère nommé Don Pédro-Louïs de Borgia, qui fut Grand Prieur de Catalogne, de l'Ordre de Rhodes, Commandeur de Novillas, & Bailli de Sainte-Euphémie. Aléxandre VI le créa Cardinal après la mort de ſon frère, en 1500, & lui donna le même titre de Sainte-Marie *in via lata*, & l'Archevêché de Valence que Don Jean avoit eu. Après la mort d'Aléxandre, le Cardinal Don Pédro-Louïs ſe retira à Naples, où il mourut vers l'an 1511 ou 1512. Don François de Borgia que le même Pape Aléxandre VI fit auſſi Cardinal en 1500, fut cruellement perſécuté par ceux de ſa famille ſous le Pontificat de Jules II. On dit que pour s'en venger il ſe joignit aux Cardinaux qui ſe retirèrent à Piſe, & qu'il mourut le 4 Novembre 1511.

Paul III, qu'Aléxandre VI avoit fait Cardinal, rendit depuis (comme on parle aujourdhui) le Chapeau à Don Rodriguez de Borgia, qu'il créa Cardinal en 1536. Onuphre, Victorel, Ughel, Capréra, Aubery, & pluſieurs autres Auteurs, parlent de ce Cardinal & d'un de ſes frères, fils de Don Jean II, Duc de Gandie, & frères de St. François de Borgia.

Godefroy de Borgia, quatrième fils du Pape Aléxandre VI, eut en mariage Sanche d'Arragon, fille naturelle d'Alfonſe II, Roi de Naples, avec l'Etat d'Eſquillache, à titre de Principauté, dont il eut poſtérité, qui défaillit dans le ſiècle paſſé; deſorte que cette Principauté paſſa par alliance à un des deſcendans de Don Jean de Borgia Duc de Gandie, & puis par la même voie dans la Maiſon du Duc de Ciudadréal. Ce Duc de Gandie que je viens de nommer, eut de Donna Marie Enriquez un fils unique du même nom, dont naquit François Borgia, quatrième Duc de Gandie, lequel après avoir perdu ſa femme Donna Eléonor de Caſtro, ſe fit Jéſuite, & de-

Gandia. vint troiſième Général de la Compagnie, dans laquelle il mena une vie ſi ſainte, qu'il fut canoniſé cent ans après ſa mort, qui arriva le 30 Septembre 1572. Il a laiſſé une nombreuſe poſtérité, par laquelle ſa Maiſon ſe diviſa en pluſieurs branches, dont l'aînée a conſervé le Duché de Gandie.

Le terroir de Gandia eſt très fertile, on y trouve abondance de Froment, de Vin, de Lin, de Chanvre & de Sucre.

X A T I V A.

Xativa. JE reviens à Xativa. Cette Ville eſt ſituée ſur le panchant d'une colline élevée, dont le Xucar lave le pied. Elle eſt médiocrement grande, contenant environ trois mille feux; mais très bien bâtie, ayant de belles grandes maiſons, dont la plupart reſſemblent à des Palais. Elle eſt arroſée par un nombre prodigieux de très bonnes fontaines, avec un grand reſervoir, & défendue par deux Forteresſes placées au deſſus de la Ville, vis-à-vis l'une de l'autre.

La campagne autour de Xativa étant auſſi bien arroſée qu'elle eſt, & dans un ſi bon air, ne peut manquer d'être très fertile. On y recueille du Bled, du Vin, divers fruits exquis, particulierement des Grénades, & du Lin d'une fineſſe ſi peu commune, qu'un ancien Romain lui a donné le prix par deſſus tous ceux de l'Eſpagne & de l'Italie même.

Xativa étoit la Patrie du Pape Calixte III, qui y naquit le 13 Décembre 1378, & mourut le 6 Avril 1458.

Cette Ville prit beaucoup de part à la revolte de l'an 1706, en faveur de Charles Archiduc d'Autriche. L'année ſuivante les Troupes d'Eſpagne l'aſſiegèrent ſous la conduite du Chevalier d'Asfeldt, qui fit ſommer la Ville de ſe rendre le 25 de Mai, avec menaces de ne faire aucun quartier, ſi elle s'obſtinoit à une plus longue réſiſtance. La brêche étoit faite, & aſſez grande pour donner l'aſſaut. La plupart s'obſtinèrent à le ſoutenir : les Grénadiers qui entrèrent les prémiers firent main baſſe ſur tout ce qu'ils trouvèrent armé. Les autres habitans en petit nombre ſe retirèrent dans le Château par le moyen de quelques retranchemens qui avoient été faits entre quatre Monaſtères. Deux furent forcés l'épée à la main, & on tailla en pièces tous ceux qu'on y trouva en armes. On épargna les deux autres, qui étoient des Monaſtères de Religieuſes. Ceux qui s'étoient retirés dans le Château, manquant de vivres & n'eſpérant point de ſecours, ſe rendirent peu de jours après, & il en ſortit huit cens Anglois avec armes & bagage.

Xativa, cette Ville ſi belle, ſi floriſſante, fut détruite & raſée de fond en comble. Sur le lieu où elle avoit été, il fut réſolu qu'on dreſſeroit une Colomne avec cette Inſcription:

Ici

Ici a été une Ville nommée XATIVA, *qui, en punition de ſa trahiſon & de ſa révolte contre ſon Roi & ſa Patrie, a été raſée juſqu'aux fondemens.* XATIVA.

La beauté de la ſituation de cette Ville ne permettoit guère de laiſſer inutile un ſi beau lieu. Le châtiment ne fut pas plutôt fait que Sa Majeſté Catholique publia en Novembre 1707, une Edit, pour rebâtir en ce lieu une nouvelle Ville ſous le nom de S. Philippe.

Xativa eſt encore célèbre par les Infans de la Cerda Petits-fils de Ferdinand X, Roi de Caſtille, qui y furent longtems détenus priſonniers, & à cauſe de Jaques d'Arragon dernier Comte d'Urgel qui y mourut en 1433, après treize ans de priſon.

On prétend que Xativa eſt la même Ville que l'on nommoit autrefois *Sætabis*, ou *Setabis*, laquelle étoit ſur une hauteur, comme il paroit par ces Vers de Silius Italicus (*).

Celſa mittebat Sætabis Arce.
Sætabis & telas Arabum ſpreviſſe ſuperba,
Et Peluſiaco ſilum componere Lino.

Ces Vers font voir que *Sætabis* étoit au haut d'une Colline, qu'il s'y faiſoit des Toiles qui ſurpaſſoient en fineſſe & en beauté celles d'Arabie, & que le fil qu'on y employoit valoit bien celui de Peluſe en Egypte. On y travailloit auſſi à des Etoffes de Laine, & Catulle (†) parle des Mouchoirs de ce lieu-là, qu'il nomme *Sudaria Sætaba*. Pline donne le troiſième rang au Lin de *Sætabis*, entre les meilleurs & les plus eſtimés dans toute l'Europe. Tout cela convient aſſez à Xativa.

A une lieue de Xativa vers le Couchant, eſt Montéſa, Fortereſſe imprénable, & le ſiège d'un Ordre de Chevalerie, qui en porte le nom, établi l'An 1317 par Jaques II, Roi d'Arragon. Plus haut eſt Vellada, près de laquelle on voit deux fontaines, dont l'une jette de l'eau douce, & l'autre de l'eau ſalée.

De Xativa tirant au Nord-Eſt on paſſe dans Alzira ou Aljézira, petite Ville, qui en eſt à trois lieues, ſituée au bord du Xucar, & riche par le commerce de ſoie qui s'y fait. En remontant le Xucar, on trouve une petite Place aſſez fameuſe, nommée Millares, & un peu plus au Couchant, Ayora, dont les habitans ſe diſtinguent des autres Villes de ce Royaume, pour avoir conſervé parmi eux la pureté de la Langue Caſtillane. ALZIRA.

Je reviens à Alzira. Sortant de cette Ville on traverſe le Xucar, & à une lieue delà on paſſe à un beau Bourg nommé Algémézin, d'où l'on compte cinq lieues juſqu'à

VA-

(*) *Lib.* 3. v. 373. (†) *Epigr.* 25.

VALENCE.

VALENCE.

LA Ville de Valence, qui a donné ſon nom à tout le Royaume, eſt fort ancienne, & fut donnée l'An de Rome 616, près de cent quarante ans avant J. C. à de vieux Soldats, qui avoient ſervi ſous le fameux Viriatus: delà vient que les habitans prenoient le nom de *Veteres* & *Veterani*, comme il paroit par l'Inſcription ſuivante, qu'on y a trouvée:

C. VALENTI. HOSTILIANO.
MESSIO. QVINCTIO.
NOBILISSIMO. CÆS.
PRINCIPI. IVVENTVTIS.
VALENTINI.
VETERA. ET. VETERES.

Pompée la renverſa lors de la guerre de Sertorius; mais elle fut rebâtie dans la ſuite. Les Maures, qui s'en étoient ſaiſis, la perdirent dans le XI Siècle, par la valeur du fameux Héros Rodrigue, ſurnommé le Cid: l'An 1025 ils la reprirent après ſa mort, & s'y maintinrent juſqu'à l'An 1238, que Jaques I, Roi d'Arragon, la leur enleva pour toujours.

Valence eſt ſituée à trois milles de la Mer, au bord du Guadalaviar, dans une campagne extrêmement agréable, où la Nature ſemble avoir répandu tous ſes dons à pleines mains. On y jouit d'un air ſi doux & ſi tempéré, qu'on n'y ſent jamais d'hiver; & l'on y trouve en abondance toutes les choſes, qui ſervent aux beſoins & aux délices de la vie. C'eſt une grande Ville, contenant environ douze mille feux dans ſon enceinte, outre les Fauxbourgs & les Jardins de plaiſance qu'on voit tout autour, qui en font bien encore un pareil nombre.

Elle eſt le ſiège d'une Univerſité & d'un Archévêché, qui y fut fondé l'An 1492, par le Pape Innocent VIII, à la prière des Rois Catholiques & du Cardinal Roderic Borgia. L'Archévêque a trente à quarante mille ducats de rente.

Valence ayant été repriſe par les Chrétiens dans le XIII Siècle, & abandonnée des Maures, qui furent contraints de la leur céder, on y envoya une peuplade d'Eſpagnols priſe de l'Arragon & de la Catalogne, juſqu'au nombre de huit cens quatre vingts quatre chefs de familles, qui ſe ſont multipliés avec le tems.

Les habitans ſont fort civils, agréables en converſation, & plus portés à l'enjouement & à la gaieté, que ne le ſont d'ordinaire les autres Eſpagnols: les femmes y paſſent pour être les plus belles du Royaume, mais auſſi pour fort galantes.

La Ville eſt fort belle, très agréable & ornée de très beaux édifices: delà vient qu'en Eſpagne on la nomme *Valencia la hermoſa*, *Valence la belle:* on y remarque l'Egliſe Cathédrale; dont le clocher eſt élevé d'environ cent trente pieds: l'un des côtés du Chœur eſt tout incruſté d'albâtre, & orné de

de très belles peintures, dont les ſujets ſont tirés des Hiſtoires de la Bible, au deſſus deſquelles on voit le tableau de la Ste. Vierge, avec un petit Jéſus entre ſes bras, de la main d'un Peintre Flamand. Le grand Autel eſt tout lambriſſé d'argent, & éclairé par quatorze lampes d'argent ſuſpendues au devant. VALENCE.

L'Egliſe de S. André a pour principal ornement le corps d'un Saint de fraiche date, mais fort puiſſant en œuvres & en merveilles, nommé François Jérôme Simon, qui mourut l'An 1612, âgé de trente-trois ans, & fut là enſéveli dans une chapelle de cette Egliſe. Au devant de la chapelle on a mis cette inſcription à l'honneur du Saint: MORTVVS EST, NON FOEDATVS, c'eſt-à-dire, *il eſt mort ſans avoir été ſouillé.* On dit que pendant ſa vie il cacha le précieux talent qu'il avoit de faire des miracles, mais qu'il le révéla dans ſon lit de mort. Cinq ans après ſa mort on voyoit ſon autel environné d'autant de chemiſes & d'autres préſens, faits par ceux qu'il avoit guéris, qu'en ont les Saints les plus anciens & les plus fameux, auxquels on ait dévotion dans l'Eſpagne. Entre ces monumens de la reconnoiſſance des peuples pour le Saint, on voit une longue chaine de bagues avec toutes ſortes de belles pierres précieuſes, & une lampe donnée par l'Archiduc Albert, dont la façon ſeule a coûté huit mille ducats.

L'Univerſité eſt compoſée de quelques Collèges, dont l'un a été fondé par Charles Quint, & un autre, qui eſt le plus beau, par la Ville. Les Jéſuites y ont auſſi leur Collège. Un Archévêque de cette Ville, qui étoit en même tems Patriarche titulaire d'Antioche *in partibus infidelium*, en a auſſi fondé un, & l'a doté pour l'entretien de vingt-quatre jeunes Prêtres, qui doivent y étudier.

Après tous ces beaux bâtimens, on peut encore aller voir le Palais du Vice-Roi, celui de la Ciuta, le Monaſtère de St. Jérôme, la Bourſe où les Marchands s'aſſemblent, & l'Arſénal, qui eſt à l'une des extrémités de la Ville.

Du reſte elle n'eſt pas bien forte, quoiqu'elle ait quelques baſtions le long de l'enceinte de ſes murailles, où l'on tient ordinairement un certain nombre de canons de bronze. Elle eſt extrêmement agréable & bien peuplée, ayant la rivière de Durias ou Guadalaviar, qui y coule ſous cinq beaux ponts de pierre, & près de dix mille fontaines d'eau vive. On y fait de très bonnes draperies, fortes, d'un bon & long uſage, & propres à réſiſter à la pluie, & grande quantité d'étoffes de ſoie; delà vient que les Meuriers, dont les feuilles ſervent à nourrir les vers à ſoie, y ſont d'un fort gros revenu pour les habitans.

Cette Ville étoit autrefois peuplée d'un grand nombre de Maures, qui furent tous contraints de ſortir du Païs l'An 1610, avec permiſſion néanmoins à chacun de prendre tout ce qu'ils pourroient emporter: on retint les enfans de quelques-uns, & on les mit dans une maiſon particulière, à un coin de la Ville, où ils furent élevés, aux dépens du public, dans la Religion Catholique Romaine.

VALENCE. La beauté de ce lieu, les agrémens de ſa ſituation, la fertilité de ſon terroir, la douceur de l'air, & le voiſinage de la mer, toutes ces choſes enſemble, font que Valence eſt habitée par la plus grande partie de la Nobleſſe du Royaume, par un très grand nombre de Marchands, qui y font fleurir le Commerce; & l'Univerſité y attire des gens d'étude. Elle a l'honneur d'avoir produit deux Papes de la Maiſon de Borgia, Alfonſe & Roderic, dont le prémier prit le nom de Calixte III, & le ſecond celui d'Alexandre VI. Le ſavant Louïs Vivès, qui en eſt auſſi venu, n'a pas peu contribué à faire honneur à ſa patrie.

Les Rois y avoient ci-devant un Viceroi, commandant de leur part, qui regloit les affaires de la Province, avec douze Conſeillers qu'on lui donnoit pour Aſſeſſeurs. S. M. pouvoit diſpoſer de cette charge en faveur de qui il lui plaiſoit; mais Elle étoit obligée d'aller à Valence, & d'y préſenter ſon Fils aux Etats pour Prince. Aujourdhui cela n'eſt plus. Philippe V a dépouillé ce Royaume de ſes Privilèges en 1707 depuis la Bataille d'Almanza, pour avoir tenu le parti de Charles III, & l'a réuni au Royaume de Caſtille, dont il doit être déſormais une Province. La Ville a un Gouverneur, pour ſes affaires particulieres, qu'on nomme Corrégidor. La Nobleſſe fait un Corps à part, & a de même une Chambre particuliere, qu'on appelle la Caſa de la Députacion.

Il ne faut pas oublier que l'on trouve à Valence un grand nombre de monumens de l'Antiquité, & qu'elle a eu l'honneur de voir célébrer un Concile dans ſon enceinte, l'un des prémiers qui ayent été tenus en Eſpagne, l'an 524.

Quand on a vu toutes les beautés qui ſont dans Valence, on va voir celles qui ſont aux environs. Tout près de cette Ville au Midi, la Mer forme un Lac de trois lieues de long, & d'une lieue de large, appellé par les habitans Albufera, d'un nom retenu des Maures, & par les anciens Romains, *Amœnum Stagnum*, fécond en divers poiſſons fort délicats, comme thons, aloſes, anguilles & autres, & peuplé d'une grande quantité d'oiſeaux de riviere.

A une demi-lieue de la Ville à l'Orient, on trouve un Bourg fermé, nommé Porto el grajo, qui du côté de la mer eſt défendu par des baſtions munis d'artillerie, & orné d'un grand mole de bois, de la longueur de cent cinquante pas.

Tout le chemin de St. Philippe à Valence eſt l'un des plus beaux & des plus charmans qu'il y ait au Monde. Tout l'eſpace de neuf lieues, qu'il y a de l'une à l'autre, n'eſt preſque qu'un jardin perpétuel, planté de beaux arbres fruitiers, dont la vue ravit les Voyageurs; & le Païs eſt ſi peuplé, que d'une demi-lieue à l'autre on rencontre toujours une Ville, un Bourg ou un Village, où ſe voyent des troupes de femmes & d'enfans devant les maiſons, occupés à filer de la ſoie.

Sortant de Valence, on laiſſe ſur la droite deux petites Villes, Carpéſa & Moncada; il ne faut pas confondre la derniere avec une autre Moncada,

da, qui eſt une Place de la Catalogne, dans le voiſinage de Barcelone.

Chemin de Valence en Catalogne.

MORVIEDRO.

A quatre lieues de Valence, côtoyant la mer, on arrive à Morvédro ou Morviédro, Ville ancienne, les reſtes de la fameuſe & infortunée Sagonte. MORVIEDRO.

Cette Ville avoit été bâtie par des Zacynthiens, qui lui avoient donné le nom de leur patrie; elle étoit grande, forte & riche, ſituée à mille pas de la mer, & bâtie ſur le roc. Dans la guerre des Romains contre les Carthaginois, elle s'attacha aux prémiers, & plutôt que d'abandonner leur parti, les habitans ne pouvant réſiſter aux forces d'Annibal, s'enſevelirent ſous les ruines de leur Ville, après avoir ſoutenu un ſiège de huit ou neuf mois, l'an de Rome 535. Les Carthaginois s'en emparèrent d'abord, & y mirent garniſon, mais Scipion la leur reprit huit ans après, & la rendit à ceux qui étoient reſtés des anciens habitans.

Aujourdhui elle s'appelle Morvédro, *Muri Veteres*, à cauſe des vieilles murailles qui s'y trouvent, & qui font connoître la grandeur & l'étendue de l'ancienne Sagonte. Elle eſt à deux mille pas de la Mer, ſur un roc fort élevé, au bord d'une rivière, qui porte aujourdhui ſon nom, appellée autrefois Turulis. En y entrant on voit, ſur la porte de la Ville, l'Inſcription ſuivante, à demi effacée, faite à l'honneur de l'Empereur Claude II, ſucceſſeur de Gallien:

SENATVS. POPVLVSQVE
SAGVNTINORVM
CLAVDIO
INVICTO. PIO. FEL. IMP.
CAES. PONT. MAX.
TRIB. POT. P. P.
PROCOS.

A une autre porte, qui eſt près de l'Egliſe Cathédrale, on voit une tête d'Annibal faite de pierre. Près de cette Egliſe, on monte au deſſus du roc, où l'on voit les murailles & les reſtes d'un vieux Ampithéatre, de 357 pieds Romains d'étendue dans ſon demi-cercle, compoſé de vingt-ſix bancs l'un ſur l'autre, taillés dans le roc. Les voûtes en ſont ſi épaiſſes, d'une ſtructure ſi maſſive & ſi forte, qu'elles ſe ſont conſervées avec les bancs juſqu'à nos jours à travers tant de ſiècles; & il ſeroit bien difficile de les démolir. Au deſſus de l'Amphithéatre paroit encore un vieux Château ruiné.

SEGORBE.

SEGORBE. EN remontant la rivière de Morviédro, l'on trouve une Ville ancienne fort agréable nommée Ségorbe, anciennement Ségobriga. Elle eſt ſituée au bord de cette rivière, ſur le panchant d'une Colline dans une vallée entre des montagnes.

Elle a été honorée d'un Evêché dès le VI Siècle; elle le perdit lorſque les Maures s'en rendirent maitres: mais ayant été repriſe ſur ces Infidèles l'An 1245, par Jaques I, Roi d'Arragon, on lui rendit la dignité de cette Prélature. Elle porte auſſi le titre de Duché, & appartient en cette qualité à des Seigneurs héritiers de la Maiſon de Cardona.

Pierre III, Roi d'Arragon donna cette Ville à ſon Fils Naturel nommé Jaques Pérez. Sa Fille Donna Conſtance l'apporta en mariage à Artal de Luna ſon mari. De ceux-ci deſcendent Loup, Comte de Luna, & Seigneur de Ségorbe, qui laiſſa pour héritière ſa Fille Donna Marie, prémière Femme de Don Martin d'Arragon, Duc de Mont-blanc, & enſuite Roi d'Arragon.

Ségorbe ayant éte ainſi réunie à la Couronne d'Arragon fut dans la ſuite donnée par le Roi Jean II à l'Infant Don Henri d'Arragon, ſon neveu, en 1469, & érigée en Duché. Il étoit fils d'Henri Infant d'Arragon, & de Sicile, & de Donna Béatrix Pimentel ſa ſeconde femme. Le Duc de Ségorbe épouſa Donna Guiomare de Portugal & Caſtro, fille du Comte de Faro, & en eut Alfonſe d'Arragon, ſecond Duc de Ségorbe, qui mourut le 16 Octobre 1563, & laiſſa de Donna Jeanne Folch de Cardona pluſieurs enfans. Donna Jeanne, ſa ſœur ainée & femme du Marquis de Camarès, lui ſuccéda & porta tous ces grands Etats dans la Maiſon de Cordoue, leſquels étant tombés derechef en quenouille, ſe trouvent maintenant incorporés dans la Maiſon de la Cerda.

Le terroir de Ségorbe eſt fertile en froment, en vin, & en fruits: On y trouve auſſi des carrières d'un marbre ſi beau, que les Romains en ont fait quelquefois porter chez eux, pour en orner des bâtimens de leur Ville. On voit à Tarragone une belle Inſcription antique, faite par les habitans de Ségorbe:

L. ANNIO. L. F. GAL.
CANTABRO.
FLAM. ROMÆ. ET. DIVOR.
AVGVST. P. H. C.
OMNIBVS. HONORIBVS.
GESTIS. SEGOBRICAE.
DECRETO. ORDINIS. PECV-
NIA PVBLICA SEGOBRICENSES (*).

Un

(*) Quand cette Inſcription ſeroit à Ségorbe, on ne pourroit pas aſſurer qu'elle eût été faite par les Habitans de cette Ville. Il y a d'autres Villes nommée Ségobriga; & entr'autres celle, qui étoit la Capitale de la Celtibérie, devoit être bien loin de Ségorbe.

Un peu au deſſus de Ségorbe on voit Xeriça, petite Ville Capitale d'un Com- SEGOR-
té, qui avoit autrefois des Seigneurs particuliers: mais elle fut réunie à la BE.
Couronne l'An 1565.

Je reviens à Morviédro. Sortant de cette Place, & marchant le long des côtes de la mer, on traverſe un Païs bien cultivé: l'on trouve quelques Villages en chemin, on paſſe près d'Alménara, petite Ville, à une demi-lieue de la mer, avec titre de Comté, & après quatre lieues de marche on arrive à Villa-Réal. Cette Place a été juſqu'ici une jolie petite Ville, ſituée au bord de la rivière de Millas, ou Mijares, à une lieue de la mer, ceinte d'une bonne muraille flanquée de quelques Tours, ou remparts, & ayant environ huit cens habitans. Je dis qu'elle a été, car ayant embraſſé le parti de Charles III, elle fut priſe d'aſſaut par le Général de las-Torrès partiſan de Philippe V, vers le commencement de l'Année 1706, expoſée au pillage, brulée, raſée, & ſes habitans paſſés au fil de l'epée, à la reſerve des femmes & des enfans.

Le même traitement fut fait à quelques autres petites Places des environs. Comme je fais profeſſion d'etre ici abſolument neutre & impartial, je ne déciderai pas ſi une pareille conduite eſt juſte & conforme à la bonne politique, ou ſi elle ne l'eſt pas.

Près de Villa-Réal à l'Occident eſt une autre Ville médiocre, nommée Hondà, ſituée, auſſi bien que la prémiére, au bord de la petite rivière de *Millas*, entre des montagnes fertiles en Simples ou herbes médicinales: & au Sud-Eſt Burriana, petite Ville près de la mer, ſituée dans une campagne très fertile. De Villa Réal à S. Mathéo l'on compte neuf lieues de chemin.

En allant à S. Mathéo on laiſſe ſur la gauche Villa-Hermoſa, petite Vil- VILLA-
le ſituée vers les frontières d'Arragon, érigée en Duché par Jean II, Roi HERMO-
d'Arragon & de Navarre, en faveur d'Alfonſe ſon Bâtard auquel il fit don SA.
de ce Duché & du Comté de Ribagorza. Don Alfonſe n'ayant laiſſé pour enfans légitimes qu'une fille nommée Donna Marie d'Arragon, elle hérita de ce Duché, & le porta en mariage à Don Robert de San Sévérino, Prince de Salerne, ſon prémier mari, dont elle eut Don Ferdinand de San Sévérino, Prince de Salerne & Duc de Villa-Hermoſa, lequel fut dépouillé de tous ſes biens pour avoir abandonné le ſevice de l'Empereur Charles V; & le Duché fut donné à Don Martin d'Arragon & Guérréa, Comte de Ribagorza, fils du Comte Don Alfonſe d'Arragon & Guerréa, & d'Iſabelle Folch de Cardona, & petit-fils de Don Jean d'Arragon, Comte de Luna, fils naturel du prémier Duc de Villa-Hermoſa. Don Martin d'Arragon & Guerréa, Duc de Villa-Hermoſa & Comte de Ribagorza, épouſa Donna Louïſe de Borgia, fille du troiſième Duc de Gandie, de laquelle il eut Don Ferdinand, ſixième Duc de Villa-Hermoſa, qui de Donna Jeanne de-Pernſtein, ſa femme, laiſſa Donna Marie d'Arragon & Guerréa, fille unique, ſeptième Ducheſſe de Villa-Hermoſa, qui porta ce Duché en mariage à Don Charles de Borgia, Comte de Majordo & Ficallo.

VILLA-HERMOSA. Don Charles de Borgia eut de Marie d'Arragon deux enfans mâles, ſavoir, Don Ferdinand & Don Jean. L'aîné ſuccéda à ſes père & mère dans leurs Etats & à la dignité de Grand d'Eſpagne, & épouſa en prémieres noces Donna Louïſe Guerréa & Arragon, fille de Don François, Comte de Luna, & en ſecondes noces Donna Marie de Silva, fille de Don Diégo, prémier Marquis d'Orani, & veuve de Don Gaſpar Ladron de Villanova, troiſième Comte de Sinarias. Il eut de ſon prémier lit Don Emanuel, Comte de Luna, mort avant ſon père, & Don Charles d'Arragon, de Borgia, d'Alagon & Guerréa, neuvième Duc de Villa-Hermoſa, Comte de Luna, de Saſtago, & de Ficallo, Seigneur des Baronies de Pédrola, Erla & Pina, Chevalier de la Toiſon d'or, Conſeiller d'Etat, Gentilhomme de la Chambre & Gouverneur des Païs-Bas. Il ſe maria avec Donna Marie Enriquez de Guzman, ſœur de Don Jean, deuxième Comte d'Alva d'Aliſte, & mourut ſans enfans le 14 Aout en 1662. Sa femme mourut ſans enfans en 1695.

Viſtabella, qui eſt près de Villa-hermoſa, vers le Nord-Eſt, eſt remarquable par une fontaine, dont l'eau a la vertu d'arrêter le ſang. On voit auſſi Adzénéta, ou Adzénéra, ſituée ſur une montagne nommée Pegna Goloſa, abondante en toutes ſortes de plantes rares & d'herbes médicinales, que les Médecins vont tous les ans recueillir avec ſoin.

PENISCOLA. Sur la droite on laiſſe Caſtello della plana, Ville conſidérable, à laquelle il ne manque que le nom de Cité, ſituée fort avantageuſement, & environnée de jardins abondans en fruits exquis; Oropéſa ſituée au pied d'une montagne vers le rivage de la Mer, & plus avant au Nord, Peniſcola ou Pénoſcola: cette derniere eſt ſituée le plus avantageuſement du monde, ſur une pointe de terre extrêmement élevée, qui avance dans la Mer, appellée le Cap Forbat, environnée de la Mer de trois côtés. Tous ces avantages la rendent merveilleuſement forte, étant inacceſſible par Mer, & d'une approche difficile du côté de terre.

Je reprens la grande route. De Villa-Réal on traverſe un Païs bien cultivé, où l'on rencontre quatre Villages, dont les plus conſidérables ſont, Burriol à une lieue delà, près duquel il y a une mine d'argent, & Cabannas à quatre lieues de cette Ville. Delà on trouve un Païs ſemblable au précédent; on rencontre deux petites Villes nommées Las Cuévas, & Salſadella; & enfin S. Mathéo Ville forte par ſa ſituation.

Sortant de S. Mathéo, on laiſſe ſur la gauche, vers les confins d'Arragon, une Ville nommée Morella, dans une ſituation extrêmement forte, au milieu de hautes montagnes, environnée de rochers eſcarpés, & de précipices. Aujourdhui elle n'eſt plus qu'un monceau de ruines, ayant été priſe d'aſſaut par les troupes de Philippe V, au mois de Décembre 1705, pillée, & réduite en cendres. Son terroir eſt ſtérile, comme on le peut penſer, & l'on ne trouve guère autre choſe parmi ces rochers que du gibier, & des herbes médécinales.

De S. Mathéo l'on compte quatre lieues juſqu'aux frontières de Catalogne.

gne. En y allant on trouve un chemin pierreux & fort rude, au milieu d'un Païs fort bien cultivé, fertile en bled, en vin, & en romarins. On passe dans deux petites Villes, Talets & Traiguéra, la dernière près d'une rivière nommée Servol; & l'on trouve Hoſtalet, Village ſitué ſur la Cénia, qui fait la ſéparation entre le Royaume de Valence & la Catalogne. Ce chemin ſe fait tout près de la Mer: & parce qu'il a été de tout tems fort dangereux à cauſe des Corſaires, Charles-Quint y fit élever d'eſpace en eſpace vingt-ſept Tours où il y a toujours à chacune trois Soldats qui font ſentinelle, deux Fantaſſins & un Cavalier.

ROY. DE VAL.

Le Royaume de Valence eſt l'un des mieux peuplés de toute l'Eſpagne. On y compte ſept Cités, ſoixante-quatre Villes murées, grandes & petites, mille Villages, & quatre bons ports de Mer, dont le plus conſidérable eſt Alicante. C'eſt auſſi l'une des plus agréables Provinces de cette grande Monarchie. L'air y eſt doux & ſi tempéré, qu'on y jouit preſque d'un printems perpétuel: la grande quantité de rivières & de ruiſſeaux, dont elle eſt arroſée, la rend extrêmement fertile, particulièrement en vin & en fruits. Les vallées & les plaines ſont couvertes de toutes ſortes d'arbres fruitiers, que l'on voit en toute ſaiſon chargés de fruits, ou parés de fleurs. On y recueille auſſi du ris, du lin fort précieux, comme je l'ai déja marqué, de la ſoie, du chanvre, du miel & du ſucre.

Il eſt vrai que le Païs eſt entrecoupé de montagnes fort rudes, & la plupart ſtériles. On y nourrit cependant des troupeaux; & les minières, que la terre y cache dans ſes entrailles, ſont fécondes en alun, & en fer, comme autour du Cap Finiſtrat; on en trouve quelques-unes d'argent & d'or; & des carrières d'albâtre, de chaux, de plâtre, de calamine, & d'argille, dont on fait de tres beaux vaſes. La Mer y fournit diverſes eſpèces de bons poiſſons, particulièrement des aloſes & des thons.

Il y a lieu de douter qu'il y ait en Europe un païs ſi agréablement diverſifié que celui-là. La contrée qui s'étend depuis la Catalogne juſqu'à Millarès, eſt pour la plupart raboteuſe, & cependant fort abondante. Celle qui s'étend depuis Millarès juſqu'à Morviédro renferme une vaſte plaine environnée de Montagnes, du haut deſquelles on voit une quantité prodigieuſe de fontaines & de ruiſſeaux qui ſe précipitent dans la plaine. Celle qui contient le païs qui eſt entre Morviédro & Molinello renferme pluſieurs Vallées fertiles, & beaucoup de plaines agréables.

Ses habitans ſont les Peuples de toute l'Eſpagne les mieux faits; car au lieu que la plupart des Eſpagnols ſont petits, maigres, bazanés, ceux-ci ſont grands, robuſtes, vigoureux, d'une bonne couleur, & d'une démarche fiere & bien compoſée. Ils ont beaucoup d'eſprit & d'induſtrie, & on ne voit pas régner parmi eux la fainéantiſe Caſtillane. Ils ſont de belle humeur, & aiment à ſe bien régaler.

Ils ſont très bons amis quand ils ſe déclarent pour quelqu'un, mais irréconciliables ennemis quand on les a une fois offenſés; c'eſt ce qui fait que les meurtres & les aſſaſſinats y ſont ſi fréquens, que quand on entend tirer

un

Roy. de Val. un coup d'eſcopete ou de piſtolet, on dit *Requieſcat in pace*, ſuppoſant que quelques malheureux a été tué.

La jalouſie ſemble avoir établi ſon trône en ce païs-là, & les maris ne ſont traitables ſur cet article qu'en un certain cas, c'eſt lorſqu'il y a une courſe de taureaux en quelque endroit. Comme les femmes aiment à la fureur ces ſortes de ſpectacles, il faut que leurs maris leur donnent de l'argent pour y aller, & comme ils n'en ont pas toujours, ils ſont réduits à vendre juſqu'à leur lit pour en faire, ſinon leurs femmes font des croix avec leurs doigts en leur diſant, *Por eſtas cruzes me lo pagaras*, c'eſt-à-dire, *Par ces croix tu me le payeras;* deſorte que les pauvres maris craignant qu'elles n'en viennent de la menace aux effets, tentent l'impoſſible pour les contenter.

Il y a parmi eux, à ce que prétend l'Abbé de Vayrac, une eſpece de gens qu'on appelle Guapos, c'eſt-à-dire en bon François, Bréteurs, ou Coupe-jarrêts, qui traitent de la mort d'un homme qu'ils ne connoiſſent pas bien ſouvent, de la même manière qu'on traite d'une partie de marchandiſe. Les uns tuent pour quatre piſtoles, les autres pour deux, quelques-uns pour une, & d'autres enfin à meilleur marché, & ils ſont ſi éxacts à tenir les marchés qu'on fait avec eux, que ceux qui les prennent pour vengeurs de leurs paſſions, ſont plus aſſûrés de la mort de leurs ennemis, que s'ils les avoient livrés entre les mains du Prévôt; quelquefois même, ces honnêtes gens excèdent dans ce qu'ils promettent, comme l'on va voir par l'exemple ſuivant.

Un Cavalier ayant été cruellement inſulté par un homme qui lui étoit fort inférieur, & ne ſentant pas ſon épée aſſez longue pour être meſurée avec celle de ce brutal, réſolut de le faire expédier ſans rien riſquer. Pour cet effet, il va trouver un Guapo, qui pour trente piſtoles engage ſon honneur de le défaire de ſon ennemi le jour ſuivant. Comme dans ces ſortes de conventions, les Notaires ni les témoins ne ſont d'aucun uſage, & que conclure & compter ne ſont qu'une même choſe, le Cavalier réaliſa les trente piſtoles & ſe retira. Etant de retour chez lui, il ſe répentit d'avoir donné un ordre ſi barbare, & retourna ſur ſes pas pour le révoquer: mais le Guapo lui répondit qu'un honnête homme n'avoit que ſa parole, & qu'ainſi il ne pouvoit ſe diſpenſer de tuer la perſonne en queſtion.

Cette réſolution étonna le Cavalier, & il réſolut de ne pas partir ſans la faire changer, lui en dût-il couter encore de l'argent, à quoi il eut bien de la peine: mais enfin au moyen d'autres dix piſtoles, il en vint à bout, à condition toutefois, que de tout le jour ſuivant, celui dont la vie étoit ſi fort en compromis, ne ſe préſenteroit pas devant le Guapo, dans l'imagination duquel les idées de meurtre étoient ſi imprimées, qu'il n'étoit pas maître de ſa fureur. Le Cavalier ſe chargea de détourner la rencontre, & pour cet effet il alla le lendemain chez ſon ennemi pour l'avertir de ne pas ſortir de chez lui, mais par malheur il trouva qu'il étoit ſorti de bon matin tellement que ſa mauvaiſe étoile l'ayant conduit dans un endroit où étoit le Guapo, il lui en couta la vie.

Ce

Ce Païs ayant été conquis par les Maures, ainſi que le reſte de l'Eſpagne, Abdala, Gouverneur de Valence, après avoir ſecoué le joug de la domination du Roi de Cordoue, l'érigea en Royaume l'an 788, à condition toutefois qu'il payeroit annuellement à ce Prince 17000 Maravédis par forme de tribut ou de redevance. ROY. DE VAL.

Les ſucceſſeurs de ce barbare s'y maintinrent en qualité de Rois juſqu'au 13 ſiècle, auquel tems Jaques I, Roi d'Arragon, après s'être rendu maître de Valence & de toutes les Villes & Fortereſſes qui ſont en deçà du Xucar, contraignit le Roi Zaphel ou Zaen d'abandonner ſes Etats & de s'enfuir.

Cinquante mille Maures eurent la même deſtinée, & dans la ſuite, tous ceux de cette Nation qui ſe trouvèrent dans le Royaume eurent ordre d'en ſortir à peine de la vie, deſorte qu'on en vit partir plus de ſoixante mille en armes, qui ſe répandirent dans les Royaumes de Murcie, de Grénade, de Caſtille ou d'Arragon. Cependant quelques-uns ne pouvant ſe réſoudre à abandonner un ſi riche païs, ayant abjuré le Mahométiſme, profeſſèrent en apparence la Religion Chrétienne, à la faveur de laquelle ils eurent permiſſion de demeurer en poſſeſſion de leurs biens, dans laquelle ils ſe maintinrent juſqu'en 1610, qu'ils furent chaſſés non ſeulement du Royaume de Valence, mais même de tous les Etats d'Eſpagne à cauſe qu'on s'apperçut qu'ils apoſtaſioient, & retournoient au Mahométiſme lorſqu'ils trouvoient occaſion de le faire impunément.

Cependant quelque éxactes que fuſſent les recherches qu'on fit de ces malheureux, pluſieurs ſe cachèrent ſi bien, ou donnèrent des marques ſi apparentes d'une ſincère converſion, qu'ils évitèrent le banniſſement, & ſe faufilèrent ſi bien avec ceux qu'on appelle en Eſpagne Chriſtianos viéjos, c'eſt-à-dire vieux Chrétiens, qu'on a bien de la peine à diſtinguer les uns d'avec les autres; je dis qu'on a bien de la peine, car après tout, la confuſion n'eſt pas abſolument ſi grande que ceux qui examinent les choſes de près, ne ſachent bien faire la différence entre les anciens Chrétiens & ceux qu'on appelle Moriſques dont le nombre eſt aſſez grand. Il ſeroit à ſouhaiter qu'il le fût encore davantage pour le bien de la République, d'autant que de tous les peuples qui habitent l'Eſpagne, ceux-là ſont ſans contredit les plus ſobres, les plus modérés, les plus appliqués au travail & les meilleurs laboureurs.

Depuis l'expulſion des Maures, le Royaume de Valence a demeuré uni & incorporé à la Couronne d'Arragon, & a joui de quantité de beaux privilèges juſqu'à ce que les habitans ſe déclarèrent pour l'Archiduc & prirent les armes contre Philippe V, qui pour leur faire ſentir la peine de leur révolte les aſſujettit aux Loix de Caſtille.

LES ISLES BALEARES.

Isles Baleares. PUISQUE nous ſommes dans le voiſinage des Iſles Baléares, je ſuis d'avis de ne nous pas éloigner du Royaume de Valence, ſans les avoir viſitées. Elles ſont au nombre de trois, de différente grandeur, ſituées vis-à-vis de ce Royaume à quelques lieues de la Terre-ferme entre le 38 & le 40 dégré de Latitude, & le 19, 30 minutes, & le 23, 30, minutes de Longitude.

La plus grande, qui eſt entre les deux autres, s'appelle Mayorque: la plus avancée vers le Nord, eſt Minorque; & la plus petite, qui eſt au Sud-Oueſt à l'égard des autres, porte le nom d'Yviça.

L'Iſle de Mayorque, que ſes habitans nomment *Mellorque*, a la Catalogne au Nord, la Barbarie au Midi, l'Iſle de Sardaigne au Levant, & la Plage du Royaume de Valence au Couchant. Pline lui donne cent mille pas de Latitude & trois cens mille de tour. Strabon prétend qu'elle a ſix cens Stades de Longitude, & deux cens de Latitude. Artémidore veut qu'elle en ait le double; mais les Géographes Modernes ne trouveut pas juſte ſon calcul: ainſi je crois qu'il eſt plus ſûr de s'en tenir à celui de Pline, ou de Strabon.

L'autre qu'on connoit ſous le nom de *Minorque*, à cauſe qu'elle eſt plus petite que la prémière, n'a que cinquante mille pas de Longitude & cent cinquante mille de tour.

Quelques Auteurs les font éloignées d'environ cinquante mille pas de la Catalogne, & quelques autres de cent vingt mille pas, ce qui fait une différence très conſidérable. Ceux qui y ont été ſont du ſentiment des derniers. Les Auteurs Eſpagnols aſſurent qu'elles ont toujours été regardées comme une partie de l'Eſpagne, & leurs Habitans ont été réputés Eſpagnols, ce qu'on ne peut pas dire des autres Peuples qui ſont ſoumis à la Couronne d'Eſpagne.

Les Anciens les ont appellées tantôt *Baléares*, tantôt *Gymnaſies*, tantôt *Chiriades*, tantôt *Aphroſiades*, ou *Aphrodiſiades*, tantôt *Eudemones*, & tantôt *Axiologues*.

Quant au nom de Baléares, les uns prétendent qu'il dérive d'un mot Grec, qui ſignifie *jetter*, ou *tirer*, mot qui exprime parfaitement bien le caractère des habitans de ces Iſles, puiſqu'il n'y avoit point de Peuples anciennement qui tiraſſent ſi bien qu'eux de la Fronde; deſorte que ſelon cette opinion, Baléare ſignifieroit par Antonomaſe, Tireur de Fronde. Pauſanias croit qu'il vient de Balaros qui en Langue Syriaque veut dire, proſcrit, banni, exilé, à cauſe qu'on exiloit dans ces Iſles les Malfaiteurs. D'autres ſoutiennent qu'il tire ſon origine de Baléare, Grand Capitaine & Camarade d'Hercule, lequel après avoir vaincu le fameux Géryon, Roi de ce païs-là, l'y laiſſa pour Gouverneur.

Pour ce qui eſt de celui de Gymnaſies, l'Evêque de Miedes (*) dans ſes Re-

(*) *Lib. 7. cap. 17.*

Remarques ſur Ariſtote, dit qu'il dérive d'un mot Grec qui veut dire éxercice, ou combat. Pline confirme cette opinion, lorſqu'il aſſûre que les Grecs appellèrent ces Iſles Gymnaſies à cauſe que leurs Habitans ſe battoient à merveille avec la Fronde. Diodore de Sicile croit avoir trouvé la parfaite Etymologie de ce nom, en diſant qu'elles s'appellent ainſi, à cauſe que leurs Habitans avoient accoutumé d'aller tout nuds. ISLES BALEARES.

Lycophron les appelle Chiriades après Strabon (*a*), parce que, quoiqu'on y trouve des Ports très bons & très commodes, il y en a pluſieurs remplis d'écueils cachés ſous l'eau, qui en rendent l'entrée très difficile & dangereuſe.

(*b*) Saint Jérôme & Saint Iſidore (*c*) leur donnent le nom d'Aphroſiades ou Aphrodiſiades, pris du Grec Aphros, qui ſignifie Ecume, faiſant alluſion à la Déeſſe Vénus, que les Poëtes feignent avoir été formée d'Ecume, & qu'on prétend avoir été adorée dans quelqu'une de ces Iſles.

(*d*) Strabon dit qu'Eudémones ſignifie heureux, ou fortuné, & que c'eſt pour cela que les Anciens leur donnèrent ce nom, à cauſe de la beauté de leur climat, de la fécondité de leur terrain & de leur ſituation avantageuſe pour le commerce. Dans le même endroit, en parlant de la beauté de la ſituation de Tarragone, il place cette Ville vis-à-vis de ces Iſles qu'il appelle Axiologues, c'eſt-à-dire dignes d'être extrêmement louées. Tels ſont les divers noms anciens qu'on donnoit à ces Iſles en général: voici ceux qu'on donnoit à chacune en particulier.

Mayorque fut appellée Clumba, ſans qu'on ſache trop bien pourquoi, ſi ce n'eſt, dit Mariana, qu'on faſſe dériver ce mot d'un lieu qui s'appelloit anciennement Columba, & qui s'appelle aujourdhui Paloméra.

Minorque porta pendant longtems le nom de Nura, mais aucun Auteur ancien ni moderne ne dit pour quelle raiſon il lui fut donné; & comme je ne me pique pas d'être un fort grand Etymologiſte, je paſſe légèrement ſur une queſtion de nom qui ne me paroît pas d'aſſez grande conſéquence pour m'y arrêter longtems.

Autour de Mayorque on voit deux petites Iſles, qui ſelon Ptolomée, Strabon & Pomponius, furent appellées *Pythieuſes*, d'un mot Grec qui ſignifie Pin, à cauſe, ſans doute, qu'il y croît quantité de ces arbres. (*e*) Florian d'Ocampo a de la peine à ſe rendre au ſentiment de ces anciens Coſmographes, & veut abſolument que l'origine de ce nom vienne de Pithos, qui en Grec ſignifie Vaſe, parce, dit-il, que la plus grande richeſſe des Habitans de ces Iſles provenoit d'un commerce très conſidérable qu'ils faiſoient avec les Africains de certains Pots, ou Vaſes bien travaillés qu'ils fabriquoient.

La plus conſidérable des Pythieuſes fut appellée Ebuſus par les Carthaginois,

(*a*) *Strabon Lib.* 3.
(*b*) *Hieron. in Rom. Epiſt. D. Paul. ad Galat. Lib.*
(*c*) *Iſid. Lib.* 14. *cap.* 16.
(*d*) *Lib.* 3.
(*e*) *Lib.* 3. *cap.* 3.

Isles Baleares. ginois; & dans la ſuite ſon nom a été changé par corruption en celui d'*Yviça*. L'autre, qui eſt plus petite ſelon Strabon, fut nommée Ophieuſe par les Grecs.

Pline & pluſieurs Auteurs Latins l'appellent Colubraria, c'eſt-à-dire Serpentine ou Serpentière, nom que Pomponius lui attribue, à cauſe de la grande quantité de Serpens qu'il y avoit anciennement, & qui la rendirent preſque inhabitable; au lieu que celle d'Yviça non ſeulement eſt exemte de ces vilains animaux, mais même la terre qu'elle produit les fait mourir ſur le champ.

Florian d'Ocampo (*), Mariana & preſque tous les Auteurs Eſpagnols diſent que la Colubraria n'eſt pas l'Iſle qui eſt proche d'Yviça, mais une autre qui eſt proche de la Cherſonèſe, ou Péninſule du Royaume de Valence, qui conſerve encore le nom de Montécolubre, comme qui diroit, Montagne des Couleuvres. Mais après bien des réfléxions, je n'ai jamais pu comprendre pourquoi ces Auteurs ont tant de peine à s'accorder avec Strabon, Pline & Pomponius, qui placent l'Ophieuſe, ou Colubraria près d'Yviça, d'autant que le prémier de ces Auteurs aſſure qu'elle eſt une des Pythieuſes, & que le ſecond la place vis-à-vis de la Rivière de Xucar, dont Montécolubre eſt fort éloigné. Quoiqu'il en ſoit, aujourdhui cette Iſle s'appelle *Formentera*, à cauſe de la quantité de Froment qu'elle produit.

Caſaubon dit que Pline & Diodore de Sicile prétendent qu'Yviça eſt une Iſle diſtinguée des Pythieuſes, en quoi il ſe trompe, car elle a toujours été regardée par les Hiſtoriens & par les Géographes pour la prémière des Pythieuſes.

Outre ces quatre Iſles, il y en a encore pluſieurs autres qui ſont partie du Royaume de Mayorque, mais comme elles ne ſont, pour ainſi dire, que des membres, ou des parties intégrantes de celles dont nous venons de parler, nous nous réſervons à en traiter lorſque nous en ferons la Topographie. Reſte maintenant à entrer dans le détail des mœurs anciennes & modernes des Peuples de ces Iſles, après quoi nous ferons voir dans un Abregé Hiſtorique, à combien de Nations ils ont été aſſujettis, & de quelle manière ils ſont devenus Sujets des Rois Catholiques.

Anciennement les Habitans des Iſles Baléares étoient ſi paſſionément amoureux des femmes, que lorſque les Corſaires leur en enlevoient quelques-unes, ils les rachetoient auſſitôt, & donnoient quatre hommes pour une femme. Ils vivoient ordinairement dans des cavernes comme des bêtes ſauvages. Non ſeulement ils n'uſoient parmi eux d'aucune Monnoie d'Or ni d'Argent, mais même il leur étoit ſévèrement défendu de porter aucune choſe ſur laquelle il y eût de ces Métaux.

Quand on leur demandoit pourquoi ils avoient tant d'averſion pour deux choſes

(*) *Lib.* 35. *cap.* 19.

choſes qui avoient tant d'attraits pour le reſte des hommes, ils répondoient que c'étoit à cauſe qu'Hercule avoit fait la guerre à Chryſaor, fils de Gé-ryon, pour lui ravir barbarement les tréſors qu'il avoit dans ſes coffres. C'eſt pour cette raiſon, que lorſqu'ils portoient les armes pour les Carthaginois, ils employoient leur Solde à acheter du vin & des femmes, au-lieu de la prendre en eſpèces. ISLES BALEARES.

Quelques Auteurs prétendent qu'ils apprirent des Phéniciens, l'art de ſe ſervir de la Fronde; mais Diodore de Sicile & S. Iſidore aſſurent que ce furent eux-mêmes qui l'inventèrent, & qu'ils l'enſeignèrent aux Phéniciens & aux autres Nations. Ils en portoient toujours trois, ſavoir une ſur la tête en forme de bonnet ou de calote, l'autre autour du ventre, dont ils faiſoient comme une eſpèce de ceinture, & tenoient la troiſième à la main, pour être prêts à s'en ſervir, lorſque l'occaſion ſe préſenteroit.

Elles étoient de trois ſortes: l'une fort longue pour tirer loin; la ſeconde courte pour frapper de près, & la troiſième moyenne pour atteindre à une médiocre diſtance. Ils étoient ſi adroits dans l'uſage de cette arme, que preſque tous les coups qu'ils tiroient, donnoient dans le but qu'ils ſe propoſoient. Elevés dès leur plus tendre enfance dans cet éxercice, ils jettoient des pierres avec tant de force, qu'il ſembloit qu'elles partiſſent de quelque Machine de guerre; deſorte qu'à l'attaque de quelque muraille, ils bleſſoient ſi grievement ceux qui la défendoient, que peu en rechappoient; & lorſqu'ils combattoient en Campagne, ils enfonçoient les Ecus, les Caſques & toutes les Armes les mieux trempées.

Les pierres dont il ſe ſervoient avec ces Frondes peſoient ordinairement plus d'une Mine Attique, qui faiſoit cent Dragmes, & c'eſt ſans doute pour cette raiſon que Jule Céſar les appelle *Frondes Librales*, c'eſt-à-dire Frondes, qui jettoient des pierres qui peſoient une livre. Strabon dit qu'ils portoient ces pierres dans des ſacs pendus au cou. Quelquefois au-lieu de pierres, ils ſe ſervoient de bales de plomb, qu'ils tiroient avec tant de force & d'impétuoſité que Daméto ſur la foi de Lucrèce & d'Ovide, aſſure que bien ſouvent elles ſe fondoient en l'air.

..... (*) *Plumbea verò*
Glans etiam longo curſu volvenda liqueſcit.
(†) *Non ſecus exarſit quam cum Balearica plumbum*
Funda jacit, volat illud, & incandeſcit eundo.
Et quos non habuit, ſub nubibus invenit ignes.
Inde faces & ſaxa volant ſpatioque ſolutæ,
Aeris & calido liquefactæ pondere glandes.

J'avoue que cette deſcription eſt bien hyperbolique, & qu'il faut être bien crédule pour ne pas la regarder comme une éxagération Poëtique, & à laquel-

(*) *Lucret. Lib. VI.* 177. (†) *Ovid. Metam. Lib. II.* 727.

Isles Baleares. quelle on ne doit pas avoir beaucoup d'égard. Cependant Séneque ſemble l'autoriſer par ces énergiques paroles (*). *Aera motus extenuat, & extenuatio accendit; ſic liqueſcit excuſſa glans funda, & attritu aeris velut igne diſtillat.*

La commune opinion eſt que pendant longtems ils alloient tout nuds, & que c'eſt pour cela que le nom de Gymnaſies fut donné aux Iſles Baléares. Dans la ſuite ils inventèrent une eſpèce de Robe longue qu'on appelloit *Siſyma*, faite de peaux de certains animaux. Peu à peu ces peuples ſe polirent tellement, qu'ils introduiſirent parmi eux une autre façon de Robe d'étoffe, parſemée de morceaux de pourpre, de laquelle on prétend que les Romains prirent la forme de leurs Robes, qu'on appelloit Prétextées, dont les Patrices & les Sénateurs ſe ſervoient.

Ils obſervoient dans leurs mariages une coutume tout-à-fait oppoſée à la pudeur & aux bonnes mœurs. Pendant que les Conviés ſe divertiſſoient à table, tous les parens & les amis du nouveau marié jouïſſoient de la nouvelle mariée l'un après l'autre, par rang d'ancienneté; deſorte que le ſeul qui étoit en droit d'avoir toutes les faveurs de ſa femme, n'avoit que les reſtes des autres.

Toute la forme de leur Gouvernement étoit renfermée dans ſept Loix ſeulement, dont la prémière ordonnoit d'adorer les Dieux. La ſeconde de ſecourir les pauvres. La troiſième d'honorer les vieillards. La quatrième d'obéïr aux Princes. La cinquième de réſiſter aux Tyrans. La ſixième de faire mourir les Voleurs. Et la ſeptième de ne permettre à aucun Habitant de voyager dans les Païs étrangers, de peur de contracter les vices qui y regnoient.

A préſent ils ont preſque les mêmes mœurs que les Eſpagnols, tenant pourtant un peu plus du génie des Catalans que de tous les autres Peuples d'Eſpagne. Ils ſont bons Soldats & bons Mariniers, naturellement portés à l'étude, dévots comme le reſte des Eſpagnols, mais moins ſuſceptibles des marques extérieures de la dévotion. Ils ont l'eſprit vif & élevé, les manières douces & engageantes.

Depuis qu'ils ſont ſoumis aux Rois Catholiques, ils ont toujours fait paroître une grande fidélité pour leur Souverain, juſqu'à ce que ſéduits par les Partiſans de la Maiſon d'Autriche, ils ſuivirent le mauvais exemple des Catalans en faveur de l'Archiduc, & parurent ſi obſtinés dans leur revolte, qu'il fallut les faire rentrer dans leur devoir par la force des armes.

Parmi les perſonnes de diſtinction & dans les Actes Publics on parle la Langue Caſtillane; mais parmi le Peuple on parle une eſpèce de Patois, qu'on appelle Langue Limoſine. Dameto prétend qu'elle fut introduite en Catalogne par une Colonie de Limouſins, Peuples de France, qui s'établirent dans ce Païs-là, & qu'enſuite elle ſe répandit dans le Royaume de Valen-

(*) *Senec. Nat. qq. 2. 6. 56.*

lence, dans les Iſles Baléares & dans celle de Sardaigne. J'avoue qu'on y employe quantité de termes qui ſont Limouſins; mais après tout, c'eſt un Langage tout différent de celui qu'on parle à Limoges; & à le bien prendre, c'eſt un Idiome compoſé de Limouſin, de Grec, de Latin, d'Eſpagnol & d'Arabe, peu propre à former un diſcours éloquent & poli. ISLES BALEARES.

Ce ſeroit ici l'endroit de parler de la forme de Gouvernement qui s'obſerve dans ces Iſles; mais comme de tous les Royaumes qui compoſent la Monarchie d'Eſpagne, il n'en eſt point dont l'Hiſtoire ſoit plus ignorée que celle du Royaume de Mayorque, je me ſuis propoſé, avant que d'entreprendre la Deſcription de chaque Iſle, de faire voir le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible, la diverſité des Nations auxquelles ces Peuples ont été ſoumis, & de quelle manière ils ſont devenus Sujets de la Couronne d'Eſpagne, après quoi j'entrerai dans un détail Géographique de tous les endroits conſiderables & de tous les Ports qu'on voit dans ces Iſles, & enſuite je donnerai une idée du Gouvernement Eccléſiaſtique, Civil & Militaire qui s'y obſerve, eſpérant que le Public me ſaura bon gré que je lui faſſe part des Mémoires que j'ai eu ſoin de recueillir ſur ces trois choſes: d'autant que ceux qui s'appliquent au Commerce de la Méditerranée en pourront profiter utilement.

Révolutions des ISLES BALEARES. *Nations auxquelles elles ont été ſoumiſes, & de quelle manière ces Peuples ſont devenus Sujets de la Couronne d'Eſpagne.*

COMME ces Iſles ſont moins connues que les autres Etats de la Monarchie d'Eſpagne, il eſt néceſſaire d'entrer ici dans un détail un peu circonſtancié des principales révolutions qui y ſont arrivées.

Il ſeroit ridicule d'adopter le ſentiment de quelques Hiſtoriens Eſpagnols, qui prétendent que Tubal fils de Japhet a jetté les fondemens de cette Monarchie. Comme on n'allègue d'autre garant pour ce fait hiſtorique, que le faux Béroſe & ſon Commentateur, on peut hardiment le mettre au rang des choſes les plus apocryphes & les plus fabuleuſes.

Il n'y a donc pas lieu d'être ſurpris, ſi le Docteur Daméto, moins crédule que quantité d'autres qui ont écrit avant lui, réfute la prétendue Royauté du fils de Japhet comme une chimère, qui n'a aucune éxiſtence que dans le cerveau mal timbré de ceux qui l'ont conçue. Je ne puis comprendre, que lui-même ait pu donner dans un travers qui n'eſt pas pardonnable, en diſant dans le paragraphe 1 du prémier Livre de ſon *Hiſtoire du Royaume Baléarique*, que *Géryon*, ce Héros fabuleux que les Poëtes ont tant vanté dans leurs vers, eſt le prémier qui a regné dans les Iſles Baléares, puiſqu'il n'a pas de preuves plus convaincantes, pour établir ſa domination, que les autres en ont eu pour établir celle de Tubal, ſi ce n'eſt qu'il ait recours à Mariana & à Florian d'Ocampo, qui, après avoir introduit ce Géryon ſur la ſcene de l'Hiſtoire, lui ont donné des Succeſſeurs, dont je vais rapporter

Isles Baleares. ter les hauts faits, plutôt pour les convaincre d'une foibleſſe qui approche fort de l'ignorance, que pour déterminer mon Lecteur à ajouter foi à ce qu'ils ont avancé ſur cet article.

„ Géryon, dit Daméto, après ces deux Hiſtoriens, gouverna les Iſles „ Baléares avec un empire trop tyrannique, juſqu'à ce qu'Oſiris I Roi „ d'Egypte, (ſous prétexte de les délivrer du joug dont il accabloit les „ Habitans, quoique dans le fond il n'eût d'autre deſſein que de s'enrichir „ de leurs tréſors), lui ôta la vie & le Royaume dans une célèbre bataille. „ Cependant trois fils qu'il avoit, ne laiſſèrent pas de lui ſuccéder, & de „ venger la mort de leur père, en faiſant perdre la vie à Oſiris par le ſe- „ cours que leur donna Typhon ſon propre frère; ce qui donna occaſion à „ Oron, autrement appellé Hercule le Libien, cet invincible Deſtructeur „ des Monſtres, de venir de la Scythie qu'il gouvernoit pour lors, pour ſe „ battre corps à corps contre ces trois frères, dont il triompha, & vengea „ par l'effuſion de leur ſang la mort d'Oſiris ſon père.

„ Hercule ſe voyant Maître de ces Iſles, trouva que leurs Habitans a- „ voient déja des habitations, & que dans leurs chanſons ils récitoient que „ les prémiers qui les avoient peuplées, étoient venus de diverſes Nations „ & particulièrement de la Terre-ferme d'Eſpagne, & que les plus moder- „ nes étoient Africains, confondus pêle-mêle avec des Syriens dont ils „ conſervoient encore le langage. Preſſé pour aller faire de plus grandes „ expéditions aux extrémités de l'Occident, il laiſſa Baléo ſon Camarade „ pour gouverner les Iſles qu'il venoit de conquérir, & c'eſt de ſon nom „ qu'on croit qu'elles ont pris celui de Baléares.

Tous ces faits paroiſſent fort plauſibles à cet Hiſtorien, & rien ne ſemble l'embarraſſer que le parti qu'il a à prendre touchant leur époque, à cauſe que quelques Chronologiſtes la mettent l'an 2930 de la Création du Monde, & les autres au quatrième, ou cinquième Age après le Déluge univerſel; & comme il ne peut appercevoir aucune lumière qui l'éclaire dans une nuit ſi obſcure, il aime mieux laiſſer la queſtion indéciſe, que de dire ce qu'il en penſe. Laiſſons-le donc dans ſes doutes à l'égard de l'époque de ces fables, & tâchons de raconter quelque choſe qui ſoit plus digne de l'Hiſtoire.

Si tout ce que Daméto a écrit de Géryon & de ſes trois fils, d'Oſiris, de Typhon, d'Hercule & de Baléo, eſt entièrement deſtitué de toute vraiſemblance, du moins il faudroit être bien incrédule pour révoquer en doute la venue des Grecs dans les Iſles Baléares, puiſque Strabon aſſure poſitivement que quelques Habitans de l'Iſle de Rhodes, après leur retour de la guerre de Troye, peuplèrent les Iſles Gymnaſies qui ſont ſans diſpute celles que nous connoiſſons ſous le nom de Baléares.

Saint Jérôme, non moins éclairé dans l'ancienne Hiſtoire prophane, que dans l'Hiſtoire ſacrée, donne pour un fait conſtant, que les Grecs de la Ville de Zante paſſèrent en Eſpagne, & s'établirent dans les Iſles Aphrodiſiades, ou Gymnaſies. Le Poëte Silius, en parlant des Baléares, dit que

que Tlépolème fameux Capitaine Grec, fit une cruelle guerre aux Habitans de ces Iſles. ISLES BALEARES.

Jam cui Tlepolemus *Sator*, *cui Lyndus Origo*,
Fervida bella gerens Balearis..

Après les Grecs, quelques Hiſtoriens veulent perſuader que les Phéniciens dominèrent dans les Iſles Baléares, mais ils n'apportent aucune preuve de ce qu'ils avancent, ſi ce n'eſt que comme ces Peuples, ſur-tout les Habitans de Tyr & de Sidon, étendirent leur floriſſant commerce dans toute la Méditerranée, il n'eſt pas poſſible qu'ils n'ayent habité ces Iſles, ſi heureuſement ſituées pour trafiquer. Mais après tout, ce raiſonnement, quoiqu'il paroiſſe aſſez plauſible, ne peut jamais produire qu'une ſimple conjecture, n'y ayant aucun ancien Hiſtorien qui diſe poſitivement que les Tyriens, ni les Sidoniens ayent débarqué dans aucun Port des Iſles Baléares.

Ce qu'on raconte des Carthaginois à l'égard de ces Iſles, eſt tellement autoriſé, qu'on ne ſauroit en douter ſans démentir ce que l'Hiſtoire a de plus reſpectable. Voici ce qu'en diſent Mariana, Florian d'Ocampo, Beuter, Diodore après Euſebe, Juſtin, & une infinité d'autres Hiſtoriens que l'Antiquité a toujours révérés.

La fameuſe Ville de Carthage étant conſtruite, & ſon pouvoir s'étant acru juſqu'à exciter la jalouſie de la ſuperbe Rome, ſes Habitans pour relever l'éclat de leur Empire, réſolurent de paſſer en Eſpagne dont les richeſſes immenſes faiſoient tant de bruit dans le monde: comme leur entrépriſe étoit difficile, ils convinrent que pour la conduire à une heureuſe fin, ils devoient ſe rendre maîtres des Iſles circonvoiſines pour en faire comme une échelle ou entrepôt favorable à leur deſſein: deſorte qu'ayant mis en Mer une puiſſante Flotte, ils allèrent debarquer à Yviça, où trouvant très peu de réſiſtance de la part des Habitans, gens ſimples & peu accoutumés au bruit des armes, ils les ſubjuguèrent facilement.

C'eſt là, où, ſelon Diodore, ils établirent une Colonie paſſablement nombreuſe, près d'un Port convenable à leur deſſein, qu'ils appellèrent Ebèſe, qui dans la ſuite des tems fut corrompu & changé en Yviça. On tient que cet évènement arriva 663 ans avant la venue de JESUS-CHRIST.

Un ſi heureux ſuccès ayant irrité la cupidité de ces Républicains inſatiables de gloire & de richeſſes, ils formèrent la réſolution de conquérir les Iſles Baléares. Pour cet effet ils côtoyèrent leurs bords, & ſe rendirent maîtres de quelques Ports du coté du Septentrion, où ils formèrent des Paliſſades, & conſtruiſirent quelques petites Tours. Mais lorſqu'ils voulurent pénétrer dans le cœur du Païs, ils trouvèrent les Peuples ſi déterminés à une vigoureuſe réſiſtance & ſi inſtruits dans le maniment des armes, qu'ils n'oſerent paſſer outre, à la réſerve de quelques préſomptueux qui ſe fiant

Isles Baleares. témérairement ſur leur valeur, voulurent éprouver celle d'un Peuple qu'ils mépriſoient ſouverainement ; mais ils en furent ſi bruſquement accueillis, qu'ils payèrent leur préſomption par la perte de leur vie, ayant tous été mis en pièces. Tellement que ceux qui ne furent pas tués, perdant toute eſpérance, & craignant d'avoir la même deſtinée de leurs Camarades, ils ſe rembarquèrent promptement, & firent voile vers les Côtes d'Eſpagne, où leurs mauvais deſſeins ayant été divulgués par les Baléares, ils en furent chaſſés avec une perte conſidérable.

Quelque tems après, ayant renforcé leur Flotte & leurs Troupes, & mis dans quatre Vaiſſeaux 900 hommes & 100 Chevaux, qui étoient l'élite de la Garniſon qu'ils avoient en Sicile, ils fondirent ſur les Baléares, & entréprirent d'y faire un débarquement, pour voir ſi à force ouverte ou par fineſſe ils ne pourroient pas vaincre les Peuples de ces Iſles; mais cette ſeconde tentative leur réuſſit encore plus mal que la prémière ; car ayant été attaqués & enſévelis ſous une grêle de pierres, ils ſe virent forcés d'abandonner les bords de l'Iſle où ils avoient débarqué, qui étoit celle de Mayorque.

Les Habitans non contens de les avoir forcés à ſe rembarquer, ſe jettèrent dans l'eau juſqu'à la ceinture, & à grands coups de frondes, armes propres à cette Nation, ils leur portèrent de ſi terribles coups, que les planches des Navires ſautoient en l'air par éclats, & les Voiles en étoient miſes en pièces.

Malgré ces mauvais ſuccès, les Carthaginois ne perdirent ni l'envie, ni l'eſpérance de ſe rendre maîtres de ces Iſles; & leur bonheur voulut que peu de tems après Himilcon & Hannon, deux de leurs plus célèbres Capitaines, allant en Eſpagne pour gouverner les Païs qu'ils avoient déja conquis, & paſſant près de Minorque, forcèrent les Peuples à les y laiſſer débarquer, où ils conſtruiſirent trois petits Forts, dont le prémier fut appellé Jama, l'autre Magon, & le troiſième Labon, faiſant dériver leurs noms des trois fameux Capitaines Carthaginois, qui ſans doute eurent le ſoin de faire ces nouveaux établiſſemens.

Daméto prétend que cet évènement arriva 300 ans après la Fondation de Rome, & 452 avant la Naiſſance de J. C. On ne ſait ſi la réſiſtance qu'ils avoient trouvée de la part des Habitans de l'Iſle de Mayorque, les fit craindre d'y échouer une troiſième fois; mais il eſt certain que pour lors ils n'y firent aucun établiſſement.

Magon, homme d'eſprit, de valeur, & d'une grande réputation parmi les Carthaginois, fut le prémier qui gouverna les Iſles Baléares, au nom de la République, & fit ſi bien par ſa bonne conduite, qu'il rendit doux, polis & traitables ces Peuples, qui juſqu'alors ſe piquoient d'une férocité qui n'avoit preſque rien d'humain. On dit que pendant le ſéjour qu'il y fit, il compoſa un Livre qui contenoit les choſes les plus remarquables de ces Iſles, & que ce fut ſous lui que les Mayorquins apprirent à enter les arbres.

Pendant qu'il s'appliquoit à policer ces Peuples féroces, il apprit la funeſ-

te

te nouvelle de la ſanglante Bataille qui avoit été donnée entre les Habitans de la Bétique & de la Luſitanie, ce qui l'obligea de ſe rendre en toute diligence en Eſpagne pour apporter un prompt remède à un ſi grand mal, & il y conduiſit quelques Troupes Minorquines; mais ſoit par les fatigues de la Guerre, ſoit par le changement de Climat, il eſt conſtant qu'elles y périrent miſérablement, ſans y donner aucune marque de leur valeur. Ils furent plus heureux dans la ſuite, comme nous allons voir. ISLES BALEARES.

Les Carthaginois avoient quelques Places dans l'Iſle de Sicile près du Promontoire Lilybien, au voiſinage de Trapano, ce qui excitoit la jalouſie des Agrigentins, qui ne pouvant ſouffrir que ces fiers Républicains dominaſſent dans leur Iſle, réſolurent de les extreminer à la prémière occaſion qui ſe préſenteroit. Elle ne tarda pas, car les Carthaginois étant allés faire leurs Sacrifices dans un Temple qu'il y avoit près de Minoa, dans un bois écarté, les Agrigentins les y ſurprirent au dépourvu, & les taillèrent en pièces.

Le Sénat de Carthage outré de l'affront qu'il venoit de recevoir de la part des Agrigentins, réſolut d'en tirer une vengeance éclatante. Pour cet effet, il envoya en Sicile 2000 Africains, 2000 Eſpagnols & 500 Mayorquins, leſquels après s'être joints avec ceux qui s'étoient ſauvés dans les bois, mirent les Mayorquins à la tête de l'aîle droite, & fondirent ſur les ennemis avec tant d'impétuoſité, que ſans leur donner le tems de ſe reconnoître, ils les taillèrent en pièces, & facilitèrent par cette victoire aux Carthaginois les moyens de ſe remettre en poſſeſſion des Places qu'ils avoient perdues, & d'y rétablir leur domination.

Ils ne furent pas moins heureux quelque tems après contre Dénis le Tyran qui accabloit les Habitans de la Ville de Sarragoſſe, & qui s'étoit joint aux Agrigentins pour les aider à ſecouer le joug des Carthaginois. Il faut demeurer d'accord que dans le commencement d'une ſanglante Bataille qui ſe donna entre les Carthaginois & ce Tyran, les Siciliens eurent de grands avantages ſur leurs ennemis; mais dans la chaleur de la mêlée les Mayorquins animèrent ſi fort le parti de la République, que par des marques d'une valeur à laquelle les Siciliens ne s'attendoient pas, les voyant preſque tous nuds, & munis d'armes peu capables en apparence de leur nuire, ils remportèrent une pleine victoire: mais ils n'en jouïrent pas longtems: car une maladie contagieuſe s'étant répandue dans leur Armée, il ne reſta aucun Soldat en vie: deſorte qu'Himilcon Cipe, forcé de s'en retourner à Carthage, chargé de deuil au-lieu de Robes Triomphales, eut tant de douleur de voir les affaires de la République dans un état ſi déplorable, qu'il ſe donna la mort.

Cependant la République bien loin de perdre courage, réſolut de faire ſentir au Tyran Dénis, qu'il lui reſtoit encore aſſez de forces pour le défaire une ſeconde fois. Pour cet effet elle compoſa au plus vite une nombreuſe armée, dans laquelle elle incorpora 300 Mayorquins, dont elle donna le Commandement à Hannon, lequel n'eut pas plutôt attaqué la Flotte de Dénis,

ISLES BALEARES.

nis, qu'il la vainquit, après quoi il lui fut aiſé de ſoumettre toute la Sicile à la domination des Carthaginois.

La Guerre de Sicile étant terminée, le Sénat de Carthage envoya Boſtar dans les Iſles Baléares en qualité de Gouverneur, lequel fonda la Ville de Pollença, ſelon quelques Hiſtoriens; mais d'autres prétendent que les Romains en furent les Fondateurs.

Quelques années après les évènemens dont nous venons de parler, c'eſt-à-dire, vers l'an 476 de la Fondation de Rome, & 276 avant la Naiſſance de J. C. Pyrrhus Roi d'Epire réſolut de ſe rendre maître de l'Iſle de Sicile, ce qui obligea les Carthaginois à y envoyer des Troupes pour s'oppoſer à un deſſein ſi funeſte aux intérêts de la République. Les commencemens furent aſſez heureux à Pyrrhus; mais à la fin ſuccombant ſous les efforts des Armes de Carthage, il fut entièrement défait, & réduit à ſortir honteuſement de la Sicile, ce qui donna lieu à l'Hiſtorien Juſtin de dire que le Roi d'Epire avoit perdu l'Empire de la Sicile auſſi vite qu'il l'avoit uſurpé. Dans la défaite de ce Prince les Mayorquins ſe ſignalèrent.

Par tant de victoires les Carthaginois ſe virent au comble du bonheur & de la gloire. Heureux! s'ils avoient pu ſe maintenir dans cet état de proſpérité; mais il étoit écrit dans le Livre des Deſtinées, qu'il devoit être altéré par les Romains, leſquels prirent occaſion de prendre les Armes contre la République de Carthage, ſous prétexte de favoriſer les Mamertins Habitans de la Campanie ou Terre de Labour, leſquels gémiſſoient ſous le poids de la cruauté de Hieron le Tyran. Pour cela ils envoyèrent contre lui le Conſul Appius Claudius avec quelques Troupes.

Les ſuccès de la Guerre furent fort différens au commencement en Sicile, puiſque tantôt la fortune ſe déclaroit pour les Carthaginois, & tantôt pour les Romains. Mais à la fin elle ſe déclara tellement en faveur des prémiers, que dans une Bataille qui ſe donna, les Romains après avoir été vaincus, & avoir perdu 90 Vaiſſeaux, furent obligés de s'enfuir honteuſement avec Cécilius Métellus leur Général.

La Flotte des Carthaginois comblée de gloire reprit le chemin de Carthage, & en paſſant voulut ſe rafraichir à Mayorque; mais ils furent bien étonnés de trouver les Habitans de cette Iſle tellement indignés contre eux, que ne pouvant ſouffrir le nom de Carthage, bien loin de leur offrir des rafraîchiſſemens, parurent contre eux les armes à la main, en tuèrent pluſieurs, & obligèrent les autres à ſe rembarquer en toute diligence & à prendre la route d'Afrique.

On n'a jamais bien pu découvrir les raiſons qu'eurent les Mayorquins pour ſe révolter contre les Carthaginois, après avoir marqué tant d'attachement pour leurs intérêts, & avoir défendu leur gloire avec tant de zèle & de valeur.

Quelques Hiſtoriens prétendent que l'orgueil & l'inſolence des Gouverneurs des Places les porta à cet excès, lequel jetta le Sénat de Carthage dans un dé-

déplaiſir mortel; car en perdant ces Iſles, ils ſe voyoient fruſtrés d'un grand ISLES BA-
ſecours d'hommes & d'autres choſes néceſſaires pour l'exécution de ſes LEARES.
grandes entrépriſes: ſi bien qu'après une mûre délibération: il prit le parti d'y envoyer Amilcar Barcas, un de ſes plus fameux Généraux, pour tâcher de faire rentrer ces Inſulaires ſous la domination de la République. Ce Général trouva beaucoup de réſiſtance au commencement; mais il s'y prit avec tant d'adreſſe & de douceur, qu'il réduiſit l'obſtination de ces révoltés.

Quelque tems après Amilcar paſſant par Mayorque, en revenant de la Terre ferme d'Eſpagne, ſa femme accoucha dans une petite Iſle que Pline appelle Triquadra, d'un fils qui fut appellé Annibal, & dont la réputation a fait tant de bruit dans le monde.

Le ſoulevement de Mayorque étant entièrement appaiſé, Amilcar eut ordre du Sénat de paſſer promptement en Sicile, & d'y conduire 2000 Eſpagnols & 300 Mayorquins, ce qu'il éxécuta ſans perdre de tems. Ayant rencontré près du Promontoire Lilybien l'Armée Romaine commandée par le Conſul C. Luctacius, il ſe donna une bataille la plus ſanglante qu'il y ait jamais eu, & après des efforts mémorables de part & d'autre, la victoire ſe déclara en faveur des Romains. Les Carthaginois y perdirent 110 Vaiſſeaux, ſavoir 50 de pris, & 60 coulés à fond.

Amilcar ſe voyant hors d'état de pouvoir tenir plus longtems contre les Armes Romaines, prit le parti de ramaſſer toutes les Troupes de la République qui étoient en garniſon dans les Places de Sicile & de prendre la route d'Afrique.

Après cette défaite les Romains attaquèrent ſi vigoureuſement les Carthaginois en Eſpagne, qu'ils remportèrent ſur eux de ſignalées victoires, ce qui les détermina à les harceler juſques dans les Iſles Baléares ſous les ordres de Scipion, lequel s'étant mis en mer avec une puiſſante Flotte, alla débarquer à l'Iſle d'Yviça, dans l'eſpérance de s'en rendre le maître; mais il fut reçu des Habitans avec tant de valeur, que ne pouvant les vaincre ni par la force, ni par la douceur, il ravagea toute la Campagne, après quoi il ſe retira dans ſes Vaiſſeaux, chargé de butin & de richeſſes, eſpérant de profiter de la prémiere occaſion favorable pour établir le pouvoir de la République Romaine dans ces Iſles.

Dans la ſuite les Romains prirent ſi fort le deſſus à l'égard des Carthaginois, qu'après les avoir défaits en pluſieurs rencontres, ils les affoiblirent ſi fort, qu'ils les obligèrent à ſurcharger de telle maniére les Habitans des Iſles Baléares, que ces Peuples ſe rangerent ſous les Etendarts de Rome par la médiation de Scipion, qui les reçut avec toutes les marques de diſtinction qu'ils pouvoient délirer.

Magon, Capitaine Général de l'Iſle de Cadix, ayant été obligé d'abandonner ſon poſte, & de reprendre la route de Carthage, avec tout l'or, l'argent & les richeſſes qu'il put enlever, toucha en paſſant à l'Iſle d'Yviça, où il fut bien reçu du Suffit, ou Gouverneur, lequel lui donna du monde,

Isles Baleares. & les vivres dont il avoit besoin. Avec ce secours il alla à Mayorque dans le dessein de reprendre cette Isle sur les Romains; mais il fut si rudement accueilli des Habitans, qu'à peine eut-il le tems de se rembarquer pour se rendre à Minorque, où ayant trouvé fort peu de résistance, il y débarqua; & après y avoir ramassé environ 2000 hommes, il les envoya à Carthage, ce qui affoiblit extrêmement les forces de cette Isle.

Les Mayorquins s'étant délivrés de la domination des Carthaginois & des Romains, s'érigèrent en Pirates, pillant tout ce qu'ils rencontroient dans la Méditerranée, au grand préjudice des Romains & de leur Confédérés, ce qui détermina le Sénat à réprimer les brigandages de ces pillards. Pour cet effet il envoya contre eux une grande Flotte commandée par Quintus Cécilius Métellus, qui les attaqua avec une confiance qui ne lui permettoit pas de douter qu'ils ne se rendissent aux prémiers coups qu'il leur porteroit, en quoi il se trompa, car ces Ecumeurs de mer ayant découvert ses Vaisseaux, & jugeant qu'ils pourroient faire une bonne prise, furent au-devant de lui, & déchargèrent sur les siens une si grande quantité de pierres, qu'ils en auroient été accablés, si Métellus n'eût eu la précaution de garnir ses Vaisseaux de grosses peaux.

Cependant après un Combat fort opiniâtre, les Romains prirent le dessus, & obligèrent les Mayorquins à prendre la fuite & à grimper sur des rochers escarpés, où Métellus les alla forcer, après quoi les Romains se mirent en devoir de fonder des Villes & des Places dans l'Isle, dont les principales furent, au rapport de Strabon, Palma & Pollença, dans lesquelles ils laissèrent 3000 Espagnols que Métellus avoit amenés de Terreferme.

Le Sénat fut si sensible à la Victoire que Métellus avoit remportée sur ces Insulaires, qu'il y a des Auteurs qui assurent qu'il lui décerna un Triomphe, & lui donna le surnom de Baléarique. Ces mêmes Auteurs disent encore que dans le Mur Occidental de la Ville de Tarragone, on voit une ancienne Inscription conçue en ces termes:

Q. C. M. B. Ins. Bal. O. & I. Imp.
Rom. S. In. Per.

C'est-à-dire, *Quintus Cécilius Métellus Baléarique conquit les Isles Baléares, & les mit pour toujours sous la domination de l'Empire Romain.*

Les Baléares étant ainsi assujettis à l'Empire des Romains, y restèrent tout le tems que la République fut en Paix, mais dès qu'elle se vit plongée dans les horreurs des guerres Civiles, ils abandonnèrent son parti, & ne reconnurent son pouvoir jusqu'à ce que Cn. Pompée, fils du Grand Pompée, ayant été envoyé d'Afrique en Espagne par Scipion, pour soutenir les intérêts du Sénat Romain, se rendit maître de Mayorque & de Minorque par une composition amiable, & conquit Yviça par la force des armes.

Les

Les Hiſtoriens ont gardé un ſi profond ſilence ſur ce qui ſe paſſa dans les Iſles Baléares après que Jule Céſar eut triomphé de Pompée, & qu'il eut étouffé la voix du Sénat par la grande autorité qu'il uſurpa ſur lui, qu'il y auroit de la témérité en moi, ſi j'entréprenois d'en parler, ſi ce n'eſt que je priſſe le parti de rapporter ce que quelques Ecrivains modernes en ont dit ſans aucun fondement; ce qui me fait croire que ce grand Conquérant préféra d'autres conquêtes à celle de ces Iſles; car enfin, s'il y eût établi ſa domination, pourquoi Pline & Strabon, qui nous racontent d'une manière ſi bien circonſtanciée, l'Ambaſſade que ces Peuples envoyèrent à Octave-Auguſte, Succeſſeur de Jule Céſar, pour lui demander un ſecours capable de chaſſer les Lapins qui détruiſoient leurs moiſſons & leurs fruits, ne nous diſent-ils rien de ce qui ſe paſſa ſous l'Empire de ſon Prédéceſſeur? ISLES BALEARES.

Une marque certaine que dès le commencement de l'Empire Romain ces Iſles lui furent ſujettes, c'eſt que dans les champs de Pollença & d'Alcudia, on trouve pluſieurs Médailles des Empereurs, & Morales aſſure qu'à Yviça, on voit cette Inſcription:

IMP. CAES. M. AURELIO. CARO. PIO. FELICI. INVICTO. AUG. PONT. MAX. TRIB. POP. PP. COSS. II. PROCONS. ORDO. EBUSIL. D. N. MER.

C'eſt-à-dire, *La Ville d'Yviça a érigé cette Statue à l'Empereur Marc Aurele, Aimable, Pieux, Heureux, Invincible, Auguſte, Grand, Pontife, lequel fut Tribun du Peuple, Père de la Patrie, deux fois Conſul & Proconſul. Elle la lui dédie comme à ſon Seigneur qui l'a bien meritée.*

On ne ſait pas au juſte juſqu'à quel tems les Empereurs Romains conſervèrent la poſſeſſion des Iſles Baléares. Quelques Hiſtoriens aſſûrent que les Vandales s'en rendirent maîtres dès l'année 421. Quelques autres prétendent que ce ne fut que l'année 426 ou 427. D'autres enfin veulent que Genſéric fut le prémier qui y mit le pied après la mort de l'Empereur Valentinien, ce qui fait une différence de tems conſidérable, parce que cet Empereur ne mourut qu'en 455. Mais à parler ſincèrement, ni les uns ni les autres ne ſauroient établir une époque certaine de ce fait. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les Vandales gouvernèrent ces Iſles pendant longtems, après lequel elles tombèrent ſous la domination des Mahométans d'Afrique l'année 798, ſelon le ſentiment de Zurita, ſous le Règne d'Ozmen fils d'Abdérame, après la mort duquel, Aliatan ſon fils cadet, ayant fait mourir ſon frere aîné Omar, fut reconnu pour Souverain de toutes les Eſpagnes.

Ce Barbare, dans le deſſein d'acroître ſa réputation & ſon pouvoir, envoya une groſſe Armée à Mayorque, pour achever de s'y fortifier par le nombre de troupes qu'il y débarqua en 801; & ce fut pour lors que la Secte Mahométane fut introduite dans ces Iſles, mais heureuſement elle n'y jetta pas de profondes racines; car Dieu ayant ſuſcité en ce tems-là Charlemagne

Roi

ISLES BALEARES. Roi de France & Empereur d'Occident, pour être le fleau des Hérétiques & des ennemis du nom Chrétien, ce Prince envoya une armée conſidérable contre Aliatan, laquelle ayant rencontré celle des Infidèles ſur la Côte de Sardaigne, la défit entièrement, coula à fond 11 de leurs Galères, & ſe rendit victorieuſement aux Iſles Baléares d'où elle chaſſa ces Barbares.

Après la mort de Charlemagne, la ſouveraineté de ces Iſles appartint au Roi Bernard, fils de Pépin, lequel y laiſſa pour Gouverneur le Comte Armengol d'Ampurias, qui défit une Flotte conſidérable des Maures entre les Iſles de Corſe & de Sardaigne, & procura la liberté à 500 Eſclaves Chrétiens qu'ils faiſoient gémir ſous le poids de leurs chaînes.

On ne ſait pas préciſément en quel tems les Maures rentrèrent en poſſeſſion des Iſles Baléares. Peut-être fut-ce en 807, lorſqu'après être ſortis de la Terre-ferme d'Eſpagne, ils firent des courſes dans la Méditerranée. Ce qui eſt inconteſtable, au rapport de Daméto après Bléda, c'eſt qu'en 857 ils étoient maîtres de Mayorque, & qu'ils s'y rendirent ſi puiſſans, qu'en 986 ils ſe virent en état d'entréprendre la conquête de la Catalogne, ſecourus par les Habitans de Lérida, de Tortoſe & de Tarragone.

Au bruit d'une telle entrépriſe, Don Borello Comte de Barcelone & d'Urgel, raſſembla tant de troupes qu'il put pour s'oppoſer à l'invaſion de ſes Etats. Mais Dieu permit qu'ayant joint les ennemis près du Château de Moncada, dans la plaine de Matabous, il perdit la bataille dans laquelle plus de 500 Chevaliers Catalans périrent ſous le glaive des Infidèles.

Cette diſgrace ayant obligé le Comte à ſe retirer dans Barcelone avec ſes troupes, les Maures l'y ſuivirent, l'y aſſiegèrent, & le premier de Juillet de l'année 986, ils ſe rendirent maîtres de la place après ſix jours de ſiege. Il n'eſt pas permis de dire les deſordres qu'ils commirent dans cette Ville infortunée. Tout ce que la fureur & la rage peuvent inſpirer à des Infidèles contre des Chrétiens fut mis en uſage.

Après avoir mis à feu & à ſang tout ce qu'ils trouvèrent dans la Ville, ils allèrent fondre ſur les autres endroits du voiſinage, où ils laiſſerent partout des marques ſanglantes de leur barbarie: ſurquoi il faut remarquer avec Daméto, que les Maures de Mayorque parurent beaucoup plus cruels que les autres qui étoient venus d'Afrique.

Le Comte s'étant vu preſſé ſi vivement dans Barcelone, en étoit déja ſorti avant que les ennemis y entraſſent, prévoyant bien qu'il y auroit péri s'il y fût reſté. Dès qu'il ſe vit en liberté, il aſſembla les principaux Seigneurs de ſes Etats; & après une mûre délibération, il fut réſolu qu'il demanderoit du ſecours à Lothaire Roi de France, & au Pape Jean XVI, ſelon Palmérius, ou bien à Jean XVII, ſelon Platine; mais voyant que ce ſecours tardoit trop longtems à venir, il ſe détermina de joindre environ 900 hommes de bonnes familles des montagnes de Catalogne, auxquels il accorda de grands Privilèges, les incorpora dans le peu de troupes qui lui reſtoient, & mit le ſiège devant Barcelone, qu'il preſſa avec tant de valeur qu'en moins d'un

d'un mois il s'en rendit le maître, après quoi il reprit ſur les Maures toutes les Places que ces Barbares avoient conquiſes. ISLES BALEARES.

Les Catalans ne joüirent pas longtems du fruit de la Victoire que leur Souverain avoit remportée ſur ſes ennemis. Au contraire on peut dire qu'elle leur devint plus fatale que la diſgrace qu'ils avoient eſſuiée quelque tems auparavant: car les Infidèles outrés de ſe voir chaſſés d'une Ville auſſi forte qu'étoit Barcelone, par un ſi petit nombre de troupes, réſolurent de récouvrer leur gloire à quelque prix que ce fût.

Pour cet effet ils appellèrent de nouveau à leur ſecours les Habitans de Lérida, de Tortoſe & de Fraga, & réaſſiegèrent Barcelone avec tant de fureur, que le Comte voyant qu'il n'y avoit pas moyen d'en empêcher la priſe, prit la réſolution de ſortir de la Place à la tête de 500 hommes, & d'aller attaquer les Ennemis dans leur Camp; en quoi il fit paroître beaucoup plus de valeur que de prudence, car à peine en fut-il venu aux mains, que lui & tous ceux qui l'accompagnoient furent tués. Ce triſte évènement enfla tellement le courage & l'inſolence des Barbares, que pour inſpirer plus de terreur aux Habitans de Barcelone, avec des machines de guerre, ils jettèrent la tête du Comte dans la Place.

En 1058, Hali Duc de Dénia & des Iſles Baléares, tout Infidèle qu'il étoit, fit don à l'Egliſe de Ste. Croix de Barcelone de toutes les Egliſes du Royaume de Mayorque & du Duché de Dénia, pour être à perpétuité ſujettes à la Juridiction de l'Evêque de Barcelone, voulant & entendant que tous les Clercs, Diacres & Prêtres de ces Egliſes, depuis le plus jeune juſqu'au plus vieux, lui fuſſent ſoumis; & ménaçant de la colère de Dieu ceux qui ſe rangeroient ſous la Diſcipline de quelque autre Evêque.

Une telle donation faite par un Prince Infidèle, fit raiſonner bien du monde: les uns croyoient qu'il étoit déterminé de ſe faire Chrétien: les autres s'imaginoient que c'étoit un piége qu'il tendoit aux Catalans; mais les uns & les autres ſe trompèrent; car quoiqu'il fît toute ſa vie profeſſion ouverte de la Religion Mahométane, il ne retracta jamais la donation qu'il avoit faite, ſans en tirer d'autre avantage que la gloire d'avoir conſidérablement augmenté le nombre des Diocéſains de l'Evêque de Barcelone.

Armengol ſurnommé Gorp, étant mort, ſon fils appellé comme lui Armengol, voulant imiter la conduite de ſon père, qui par ſa valeur avoit conquis ſur les Maures la Ville de Balaguer, & dompté les ennemis de l'Egliſe qui infeſtoient ſes Etats, réſolut de conquérir les Iſles Baléares, mais ce généreux Prince trouva la mort, là où il eſpéroit de cueillir des Palmes; car s'étant préſenté devant Mayorque avec un aſſez bon nombre de troupes, il y fut tué, auſſi bien qu'une bonne partie de ceux qui l'y avoient accompagné.

Un Auteur moderne a prétendu prouver qu'Armengol fut tué dans un païs qu'on appelloit Mayeruque, & non pas Mayorque; mais ſi on le preſſoit

ISLES BALEARES.

de dire en quelle partie du Monde eſt ſituée la Contrée, qu'il appelle Mayerica, il ſe trouveroit fort embaraſſé pour ſatisfaire à la curioſité de celui qui lui feroit cette queſtion, puiſqu'aucun Géographe ne s'eſt jamais aviſé de la décrire; ainſi je crois qu'il eſt plus ſûr de ſuivre l'opinion de Carbonel, de Catalan, & de Mariana, que celle de cet Auteur.

Par tant de victoires, le pouvoir des Maures étoit devenu ſi formidable, que les Côtes de Catalogne, de Provence & d'Italie étoient continuellement expoſées aux inſultes de leurs Flottes, & la Chrétienté ſouffroit conſidérablement par le nombre de Captifs qu'ils faiſoient tous les jours; c'eſt ce qui obligea le Pape Paſchal II, Toſcan de nation, d'exciter les Piſans à entréprendre la conquête des Iſles Baléares, afin de les purger de ces Barbares qui pourſuivoient ſi cruellement le nom Chrétien.

Les ſollicitations du Souverain Pontife furent ſi efficaces, qu'à peine ſe trouva-t-il un ſeul homme dans toute la République de Piſe qui ne s'empreſſât à prendre les armes pour contribuer à cette glorieuſe expédition; ce qui donna occaſion aux Lucois d'aller ſaccager la Ville de Piſe, tandis que ſes Habitans étoient occupés contre les Maures. Mais les Florentins faiſant l'office de bons voiſins, s'oppoſèrent vigoureuſement aux entrépriſes des Lucois, & les forcèrent à mettre bas les armes, & à ſe retirer, n'étant pas raiſonnable que tandis que leurs ennemis employoient toutes leurs forces contre les ennemis communs du nom Chrétien, ils employaſſent les leurs à ravager leur Païs.

Cependant les Piſans étant arrivés aux Côtes des Baléares, les aſſiegèrent vigoureuſement; & pendant ſix mois que dura le ſiège, il n'eſt pas de maux auxquels ils ne ſe viſſent expoſés. Dans une bataille qu'ils livrèrent aux Infidèles, le Roi de Mayorque fut tué, & la Reine ſon Epouſe & un fils qu'il avoit, furent faits priſonniers, & conduits à Piſe, où le fils fut batiſé dans l'Egliſe Cathédrale de cette Ville.

Les Piſans s'étant retirés chez eux comblés de gloire, marquèrent aux Florentins la reconnoiſſance qu'ils avoient du ſervice qu'ils leur avoient rendu, prenant leur défenſe contre les Lucois, par le préſent qu'ils leur firent de deux Colomnes de Porphire qu'ils avoient apportées des Iſles Baléares, leſquelles furent élevées devant l'Egliſe de S. Jean de Florence.

On voit encore à Piſe deux ſomptueuſes portes de Bronze qu'ils enlevèrent aux Maures, qu'on regardera toujours comme un monument éternel de la valeur & du zele de ces Nobles Républicains, auſſi bien que l'Inſcription Latine qu'on lit dans l'Egliſe de Saint Victor de Marſeille, où un vent contraire les obligea de relâcher, en s'en retournant chez eux: En voici la teneur.

Verbi Incarnati de Virgine mille peractis
Annis poſt centum bis quatuor connumeratis,
Vincere Majoricas Chriſti famulis inimicas
Tentant Piſani Mahometi Regna profani.

Marte

Marte neci dantur multi, tamen bis ſociantur ISLES BALEARES.
Angelicæ turbæ, Cælique locantur in Urbe.
Terra deſtructa Claſſis redit æquore ducta.
Primum ope divina ſimul & victrice carinâ.
O pia Victorum bonitas! defuncta ſuorum
Corpora claſſe gerunt, Piſaſque reducere quærunt.
Sed ſimul adductus, ne turbet gaudia Luctus,
Cæſi pro Chriſto tumulo clauduntur in iſto.

Par cette Inſcription, que j'ai cru être obligé de rapporter toute entière pour rectifier l'époque de cet évènement mémorable que *Zurita* met en l'année 1117, on voit clairement qu'il arriva en 1108.

Quoique les armes de Piſans euſſent été fatales aux Barbares, elles ne les avoient pas tellement abbatus, qu'ils ne fuſſent encore en état de faire de nouvelles incurſions ſur les Côtes de Catalogne & de Provence; ce qui anima le courage du Comte Don Raymond Bérenger III, de ce nom, mari de Dulce fille de Gisbert Comte de Provence, lequel dans le deſſein de venger la mort du Comte d'Urgel, & d'étendre l'Empire de la Religion Chrétienne, ſe détermina à aller attaquer l'Iſle de Mayorque; & comme en ce tems-là les Piſans avoient de puiſſantes forces maritimes, comme il paroit par ce que nous venons de rapporter, il alla en perſonne à Piſe, pour leur demander du ſecours, auſſi bien qu'aux Génois, deſorte que ces deux Républiques étant confédérées avec lui, ils allèrent tous de concert attaquer les Mayorquins.

Ce Prince emmena avec lui le Comte d'Urgel, fils de celui qui avoit été tué peu de tems auparavant à Mayorque, le Comte de Cerdaigne, le Comte de Béfalu, & le Compte d'Ampurias.

Le Comte d'Urgel étoit accompagné d'Olivier de Termens, de Ponce de Ribelles, de Galcéran de Puiguert, de Ponce Duluge, de Guillaume de Sentiu, de Guillaume de Lentorn, & de pluſieurs autres perſonnes de marque.

Le Comte de Cerdaigne avoit ſous ſon commandement Pédro Galcéran de Pinos, Hugues de Mata Plana, Guillaume Durch, Bertrand de Llech, Bérenger Dager, Bernard de Caſanet, & Pédro Daragall, avec pluſieurs autres Seigneurs.

Le Comte d'Ampurias avoit ſous le ſien, Dalmas Vicomte de Rocaberti, Joſré de Cruillas, Guillaume de Villa-Dénuls, Galcéran de Sarria, Alémani de Toxa, Bernard de Torrella, Simon de Vall-Gornéra, Guillaume de Créxell, avec pluſieurs autres gens de diſtinction de ſon Comté.

Le Comte de Béfalu avoit à ſa ſuite Hugues, Comte de Béſaymar, Bernard de Béſanta, Guillaume de Salas, Raymond de Puigpérdiguer, Bernard de Torella, Guillaume de Sagara, Jean Canals, Pédro Alémani, Guillaume de Villa-nova, & autres Volontaires.

ISLES BALEARES. Outre cette Illuſtre Nobleſſe, qui reconnoiſſoit pour Chefs les quatre Seigneurs dont nous venons de parler, l'Armée fut groſſie des Seigneurs qui ſuivent.

Gaſton de Moncada, Guillaume Sénéchal de Catalogne, Géraud Alémani, Guillaume de Cervéra, Guillaume Raymon de Cervellon, Bérenger d'Eril, Guillaume Caportella, Bernard de Centelles, Bérenger de Senmanat, Ponce de Rexadell, Raymond de Paguéra, Hugues de Roſans, Albert de Caſtelvi, Pédro de Lorda, Pédro de Limbeu, Barthélémi de Villafranca, Galcéran de Caldes, Guillaume de Plégamans, Raymond de Blanes, Galcéran de Cartalla, Pédro Dorius, Bernard de Sarria, Raymond d'Oſtalrich, Guillaume de Caſtelbel & Pédro de Caſtel-Bisbal.

Cette floriſſante Armée s'étant embarquée dans des Vaiſſeaux bien équipés, débarqua dans l'Iſle de Mayorque, où elle trouva une vigoureuſe réſiſtance au commencement de la part des Habitans, dont les uns ſe fortifiérent dans des Châteaux, & d'autres grimpèrent ſur le plus haut des Montagnes, eſpérant de laſſer la conſtance des Chrétiens; mais ils furent fruſtrés dans leur eſpérance, car quoique le Siège de la Capitale fût fort long, fort ſanglant, & qu'une bataille qui ſe donna, fût quelque tems douteuſe, les Infidèles furent forcés de ſe rendre. A la vérité les Catalans y perdirent quelques Seigneurs de grande diſtinction, & entr'autres le celèbre Don Raymond Evêque de Barcelone, qui avoit donné tant de marques de zèle pour la conquête de ces Iſles.

Marinée Sicule, & Tomich, aſſurent qu'après que le Comte eut conquis l'Iſle, il eut l'ineſtimable bonheur de conquerir tous les Habitans à la foi de Jéſus-Chriſt.

Parmi ceux qui ſe ſignalèrent dans cette entrépriſe, Don Guillaume Sénéchal de Catalogne, & Raymond Dapifer, duquel deſcend l'illuſtre famille de Moncada, y acquirent une gloire immortelle.

Pendant que le Comte de Barcelone goutoit à longs traits les fruits de la gloire qu'il avoit acquiſe, par la priſe de Mayorque, & d'une grande partie de l'Iſle, il apprit que les Barbares mettoient à feu & à ſang tous ſes Etats, & qu'ils tenoient aſſiegée la Ville de Barcelone. Il n'eut pas plutôt reçu cette fâcheuſe nouvelle, qu'il la communiqua aux Principaux de ſon Armée, qui conclurent tous qu'il devoit prendre, ſans différer un moment, la route de Catalogne pour réprimer l'audace de ces Barbares, ſans pourtant abandonner le deſſein de repaſſer à Mayorque, dès qu'il le pourroit, pour ſoumettre à ſon Empire ce qui reſtoit à conquerir de l'Iſle.

En partant il confia aux Genois le commandement de ce qu'il avoit déja conquis; & pour ſerrer de plus en plus le nœud qui l'uniſſoit avec eux, il leur accorda les Armes de la Ville de Barcelone, qui ſont une Croix de Saint George de gueules, avec permiſſion de prendre le nom du même Saint dans les batailles.

Cela fait, il s'embarqua par un vent favorable, & prit terre entre l'embou-

bouchure de Lobrégat & de Caſtel de Fels, où il ne fut pas plutôt arrivé que les Maures intimidés par le bruit de ſes armes, levèrent promptement le ſiège de Barcelone. Le Comte les attaqua dans le tems qu'ils ſe retiroient de devant la Place, & les chargea avec tant de valeur, que les Hiſtoriens de ce tems-là, aſſurent que le Lobrégat, renouvellant ſon ancien nom de Rubricato, vit ſes eaux teintes du ſang des Barbares. ISLES BALEARES.

Comme il n'eſt point de proſpérité dans la vie qui ne ſoit mêlée de quelque amertume, celle dont jouïſſoit le Comte de Barcelone ne fut pas de longue durée; car à peine ſe vit-il vainqueur des Maures, qu'il apprit que les Genois, en qui il avoit une entière confiance, avoient vendu la Ville de Mayorque aux Infidèles, ce qui l'irrita ſi fort, que Marinée Sicule aſſure qu'il ordonna à tous ſes Sujets de haïr & de déteſter pour jamais une Nation ſi perfide.

Ce fâcheux évènement l'obligea de repaſſer en toute diligence à Mayorque, où il ne fut pas plutôt arrivé que les Maures ſe rendirent ſans aucune réſiſtance; deſorte qu'il s'en retourna à Barcelone comblé de gloire & accompagné d'une troupe innombrable de Chrétiens que les Infideles tenoient captifs depuis longtems. Le Pape Paſchal, au nom de toute la Chrétienté, le remercia du bien qu'il avoit fait à l'Egliſe dans cette expédition. La Bulle de ce Souverain Pontife eſt dattée du 21 Juin 1116.

Cependant les Iſles Baléares retombèrent quelque tems après au pouvoir des Barbares; ce qui détermina Don Raymond Bérenger Comte de Barcelone & Prince d'Arragon à prendre les armes pour dompter cette vile canaille; & comme il n'avoit pas des forces ſuffiſantes pour cela, il fit une Ligue avec le Roi de Navarre, par la médiation d'Alfonſe Roi de Caſtille ſon Beau-frère, après quoi il mit une groſſe Armée ſur pied.

Parmi ceux qui s'y diſtinguèrent le plus, l'Hiſtoire fait mention d'Armengol de Caſtille, Comte d'Urgel, & fils du Comte Armengol, dit de Mayorque, du Sénéchal Don Guillaume, Raymond de Moncada, de Guillaume de Cervellon, de Gilbert de Centelles, de Raymond de Cabréra, Seigneur de Monclus, de Guillaume Folch, Vicomte de Cardona, de Guillaume d'Angléſola, de Ponce de Santa-Pau, de Guillaume de Claramonte, d'Hugues de Troyes, de Galcéran de Pinos, de Pédro de Belloch, de Guillaume de Médiona, de Bernard de Tous, de François de Montbuy, de Pédro Raymond de Copons, de Guillaume Talmanca, de Bernard de Plégamans, de Bernard Deſſar, de Bérenger de Senmanat, de Vidal de Blanes, de Pédro de Pelfols, de Bernard Dorius & de Jean de Pinéda.

En même tems, c'eſt-à-dire en 1147, l'Armée des Genois arriva à la Plage de Barcelone, pour s'incorporer avec celle du Comte, auxquels il promit de partager avec eux tout ce qu'ils prendroient ſur les Maures: ce qui ſemble contredire ce qui a été dit de la perfidie de ces Républicains, quoique dans le fonds il n'y ait pas une contradiction manifeſte, parce que

ISLES BALEARES.

le Comte pouvoit bien leur avoir pardonné leur faute, & s'être raccommodé avec eux.

Quoiqu'il en ſoit, leurs forces communes ſe réunirent pour la conquête des Baléares; mais à la fin, après tant de préparatifs, cette grande entrépriſe échoua, & le Comte tourna ſes armes contre les places d'Alméria & de Tortoſe, ſi bien que les Maures demeurèrent tranquilles dans les Iſles Baléares juſqu'en 1178, qu'il prit envie à Alfonſe II, Roi d'Arragon, de les aller attaquer.

Pour faire réuſſir cette entrépriſe, un certain Capitaine de grande réputation, appellé le Comte Don Alfonſe, lui offrit les Galères & la Flotte de Guillaume Roi de Sicile, à condition qu'il lui cederoit la moitié des terres qui ſeroient priſes ſur les Infidèles.

Mais tous ces grands projets s'en allèrent en fumée, de même que ceux que forma Don Pédro ſon fils & ſon Succeſſeur, lequel alla à Rome pour s'y faire couronner par les mains du Pape Innocent III, & faire alliance avec les Seigneuries de Piſe & de Genes par le Miniſtère du Souverain Pontife. Mais ſon Voyage n'eut d'autre ſuccès que de ſe faire couronner par le Pape, à condition que le Royaume d'Arragon releveroit du Saint Siège, ſource fatale de chagrins pour le Roi Don Pédro Petit-fils d'Alfonſe. La gloire de porter le coup mortel aux Maures, & d'unir pour toujours le Royaume de Mayorque à la Couronne d'Arragon, étoit reſervée à Don Jaime fils du Roi Don Pédro, comme nous allons voir.

Dom Jaime, ou Jaques, fils de Don Pédro Roi d'Arragon, dont nous venons de parler, & de Marie fille de Guillaume Seigneur de Montpellier, & de Matilde de Manuel Souveraine de Conſtantinople, vint au monde avec toutes les vertus qui peuvent rendre un Prince recommandable. Sa naiſſance a quelque choſe de ſi ſingulier, que je ne ſaurois paſſer outre ſans en dire quelque choſe.

Le Roi Don Pédro ſon Père, fâché de s'être marié avec une Princeſſe qui n'étoit pas fille de Roi, quoique par ſon rare mérite, elle fût digne d'occuper le prémier Thrône du Monde, l'avoit répudiée, & s'étoit livré honteuſement aux charmes d'une Dame de Montpellier, dont il étoit paſſionnément amoureux. La Reine inconſolable de ſe voir abandonnée pour une Courtiſane, ſouffroit impatiemment ſa diſgrace, eſpérant que Dieu toucheroit le cœur du Roi ſon Epoux.

Dans cette eſpérance, Zurita dit qu'un Grand d'Arragon, appellé Don Guillaume d'Alcala, trouva le moyen de faire voir ſecretement le Roi & la Reine, & que de cette entrevue ſecrete, la Reine conçut le Prince Don Jaime dont elle accoucha à Montpellier dans la Maiſon d'un Seigneur de la Ville nommé Tornamire, le prémier Février de l'année 1208.

Dès ſa plus tendre jeuneſſe il fit paroître une valeur intrépide, & un déſir extrême d'étendre l'Empire de Jéſus-Chriſt, en exterminant les Maures des Iſles-Baléares. Dieu qui s'intéreſſoit dans les entrépriſes de ce Prince, lui fournit une occaſion d'aller attaquer ces Barbares juſques dans leurs retran-

tranchemens, en permettant que deux Vaiſſeaux Catalans ayant rencontré une Tartane & une Galère du Roi de Rétabohide, ou Balhibe ſelon quelques Auteurs, Roi de Mayorque, prirent la Tartane, & la Galère s'étant ſauvée à force de rames, alla porter au Roi Maure la nouvelle de cette priſe; ce qui l'irrita ſi fort, qu'il fit arrêter par repreſailles un Navire Barcelonois, qui quelque tems après parut ſur les Côtes Baléares, chargé de riches Marchandiſes. Peu de tems après, il fit prendre un autre Vaiſſeau Catalan qui paſſoit près d'Yviça en allant à Ceuta. ISLES BALEARES.

Les Barcelonois outrés de la perte de ces deux Navires, & de pluſieurs inſultes qu'ils éprouvoient tous les jours de la part des Mayorquins, en portèrent leurs plaintes au Roi; ce qui l'obligea d'envoyer un Ambaſſadeur au Roi Maure pour lui demander la reſtitution des deux Navires, & une réparation des mauvais traitemens que les Catalans avoient reçus de la part de ſes Sujets. Mais à peine l'Ambaſſadeur eut-il expoſé ſa demande de la part du Roi ſon Maître, que le Mayorquin lui répondit arrogamment, *De quel Roi me parles-tu-là?* Surquoi l'Ambaſſadeur lui repliqua fièrement, *Du Roi d'Arragon appellé Don Jaime, fils de Don Pédro, qui dans la mémorable Bataille de las Navas de Toloſa, tailla en pièces une nombreuſe Armée de votre Nation.* Une réponſe ſi peu attendue, irrita ſi fort le Roi de Mayorque, que peu s'en fallut qu'il ne violât le Droit des Gens, en mettant la main ſur l'Ambaſſadeur.

Deſclot aſſure que la cauſe de l'arrogance de ce Barbare, venoit de ce qu'un Genois qui trafiquoit en ce tems-là à Moyorque, ayant été interrogé par le Roi, ſi le pouvoir du Roi d'Arragon étoit fort grand, & ſi pour ne pas l'aigrir davantage il ne ſeroit pas à propos de lui rendre ſes deux Navires, il lui répondit au nom de tous ſes Compatriotes, des Piſans & des Provençaux qui étoient dans l'Iſle de Mayorque, qu'il ne devoit pas craindre l'Arragonois, puiſqu'il n'avoit pas pu ſe rendre maître du Château de Péniſcola, quoiqu'il fût fort petit. Mauvais conſeil que l'avarice du Genois fit éclore, & qui fut la cauſe fatale de l'entière ruine du Roi de Mayorque.

L'Ambaſſadeur étant de retour à Barcelone, rendit un compte fidèle de ſa négociation au Roi ſon Maître, ce qui le piqua ſi fort, qu'il réſolut de détrôner le Roi de Mayorque: & quelques Hiſtoriens aſſurent qu'il jura ſolemnellement de ne pas abandonner ſon entrépriſe, qu'il n'eût ſaiſi ſon ennemi par la barbe.

Dans le tems qu'il forma ce deſſein, il tenoit ſa Cour à Barcelone, où étant un jour accompagné de Nuñez Sens, d'Hugues Comte d'Ampurias, de Guillaume de Moncada Vicomte de Béarn, de Raymond de Moncada, de Géraud de Cervellon, de Raymond Alémani, de Guillaume de Claramonte, de Bernard de Sainte Eugénie, & de la plus grande partie de la prémière Nobleſſe de ſes Etats, un des principaux Habitans de la Ville, appellé Pédro Martel, l'invita à diner avec tous les Seigneurs de ſa Cour. Etant à table dans un Salon dont la vue s'étendoit ſur cette partie de la Mé-

Isles Baleares. Méditerranée qui renferme les Iſles Baléares, on ſe mit à en parler. Pédro Martel expérimenté dans la Navigation, & qui ſavoit mieux que tout autre, combien il importoit à toute la Chrétienté en général de conquérir ces Iſles, parla au Roi de la ſorte:

„ SIRE, Nous recevons tous les jours de la part des Corſaires des Iſles „ Baléares, que nous appellons communément *Mayorque* & *Minor-* „ *que*, des préjudices notables, non ſeulement en Mer, mais même ſur „ Terre, & dans nos propres maiſons, qu'ils ravagent par des courſes fré- „ quentes; deſorte que le Commerce floriſſant que nous faiſions autrefois „ avec les Nations Etrangères, eſt preſque entièrement interrompu. Ou- „ tre cela les autres Africains, ennemis capitaux du nom Chrétien, ſe ſer- „ vent de ces Iſles comme d'un boulevart inexpugnable qui les met à l'abri „ des coups que nous leur pourrions porter, & leur facilitent les moyens „ de faire des incurſions dans notre Païs. Quels avantages ne retirerons- „ nous pas de ces Iſles, ſi nous nous en rendons les maîtres? Elles ſont „ abondantes & fertiles en huile, en vin, en bled, en fruits, en troupe- „ aux. La Mer qui les environne fournit d'excellens poiſſons. Il y a de „ très bons Ports. La plus grande, qui pour cette raiſon eſt appellée „ *Mayorque*, eſt ſi heureuſement partagée de tout ce qui peut contribuer „ aux douceurs de la vie, que dans les ſiècles paſſés, les Grecs, les Car- „ thaginois & les Romains employèrent toutes leurs forces pour l'aſſujettir „ à leur Empire, & dans des tems moins reculés, les Ayeuls de Votre Ma- „ jeſté lui frayèrent le chemin pour aller attaquer les Barbares qui l'habi- „ tent, eſtimant qu'il étoit impoſſible d'établir la tranquilité dans leurs „ Etats, tandis que ces Infidèles auroient la liberté de nous venir harceler; „ deſorte, SIRE, que ſi vous entreprenez de les abbattre, vous rendrez „ un grand ſervice à toute la Chrétienté en général, & à notre Patrie en „ particulier.

Ce diſcours fut ſi efficace, que le Roi ſans plus différer, convoqua toute la Nobleſſe de ſon Royaume à Barcelone à la fin de Décembre de l'année 1228, pour le ſuivre à la conquête de Mayorque; & après que tous les Prélats, les Grands & les Procureurs des Villes ſe furent aſſemblés, il leur parla en ces termes:

„ DIEU m'ayant fait la grace de m'inſpirer le deſſein d'aller en perſon- „ ne attaquer l'Iſle de Mayorque, pour l'aſſujettir à la foi, & répri- „ mer l'inſolence des Barbares, qui tant de fois ſe ſont déclarés les enne- „ mis de ma Couronne; & vous ont fait ſouffrir tant de maux, je vous „ exhorte au Nom du Seigneur dont je défends la cauſe, & par le reſpect „ & l'obéïſſance que vous me devez, de m'accorder trois choſes. La „ prémière, de m'aider de vos bons conſeils. La ſeconde, d'éteindre „ le feu de la diviſion & de la diſcorde parmi vous, afin de laiſſer l'E- „ tat tranquille, tandis que nous ſerons occupés à conquérir les Ter-

„ res

„ res d'autrui; & la troiſième, de faire tous vos efforts pour me fournir des Isles Ba-
„ fonds capables d'entretenir nos Armées, moyennant quoi, j'eſpère en la leares.
„ bonté de Dieu que nous triompherons des Infidèles, & que nous rendrons
„ notre Nation reſpectable à tout l'Univers.

Ce diſcours fut applaudi de toute l'Aſſemblée, comme ſi une voix céleſte l'eût prononcé. Sur-tout le célèbre Aſparge Archévêque de Tarragone, ne pouvant contenir l'excès de ſa joie en voyant le Roi dans de ſi ſaintes diſpoſitions, la fit éclater au dehors par ces mémorables paroles du vénérable vieillard Siméon, *Nunc dimittis ſervum tuum, Domine*, &c. Et paſſant des déſirs aux efforts, il offrit de fournir pour ſon contingent mille Marcs d'or, 500 charges de bled, 100 Cavaliers bien armés, & 100 Fantaſſins armés de Piques & d'Arbalêtes, entretenus & payés juſqu'à la conquête de l'Iſle. Quelques Hiſtoriens aſſurent même, qu'il voulut aller en perſonne animer ſes Troupes par ſa préſence; mais que le Roi l'en diſpenſa à cauſe de ſon grand âge, & qu'à ſon défaut il permit à tous les Evêques & Abbés ſoumis à ſa Métropole, de ſuivre l'armée.

Don Bérenger de Palou, Evêque de Barcelone, s'offrit d'aller à l'Armée à la tête de 100 Cavaliers, de 1000 hommes de pied, payés & entretenus à ſes dépens, & d'entretenir une Galère. L'Evêque de Girone promit auſſi d'y aller avec 30 Cavaliers & 300 Fantaſſins payés & entretenus. L'Abbé de Saint Féliu offrit d'aller avec 5 Cavaliers. Le Prévôt de Tarragone promit une Galère armée, 4 Cavaliers & ſa perſonne pour les commander. L'Archidiacre de Barcelone offrit au Roi de l'accompagner avec 10 Cavaliers & 200 hommes de pied payés & entretenus.

Enfin tous les Abbés, Prieurs, Chanoines, Supérieurs de Communautés Religieuſes & Prêtres Séculiers proteſtèrent non ſeulement de contribuer en tout ce qu'ils pourroient à l'entretien des Troupes, mais même de prendre les Armes, & de ne les point mettre bas que les Maures ne fuſſent vaincus. Les Templiers même voulurent être de la partie avec 30 Cavaliers & 20 Arbalêtriers bien montés.

Les Grands & les Barons d'Arragon & de Catalogne ne firent pas paroître moins de zèle ni d'empreſſement que le Clergé. Le prémier qui prit la parole au nom de toute la Nobleſſe, fut Don Guillaume de Moncada Vicomte de Béarn. Ce grand homme, après avoir remercié le Roi du ſervice qu'il vouloit rendre à la Chrétienté en général, & aux Peuples d'Arragon en particulier, lui repréſenta reſpectueuſement qu'avant toutes choſes il devoit établir une Paix univerſelle dans tous les Etats de ſon obéïſſance, diſant qu'il ſeroit inutile de porter la Guerre dans les Païs Etrangers, tandis que leurs Compatriotes ſe déchireroient par une Guerre inteſtine.

Après cela il lui offrit au nom de l'Aſſemblée, que pour l'entretien de l'Armée, les Etats lui payeroient le Droit de *Bœuvage* pendant tout le tems

Isles Baleares. de la Guerre, [C'eſt une Rédevance qui étoit due aux Rois d'Arragon lorſqu'ils montoient ſur le Trône. Elle ſe payoit à proportion du nombre d'arpens de terre qu'une paire de bœufs pouvoit labourer, & c'eſt déla que ce Tribut tiroit ſon nom de Bœuvage], offrant pour ſa part de fournir 400 Cavaliers avec un corps d'Infanterie, pluſieurs Gentilshommes de ſa ſuite, de ſe mettre à leur tête, & de ne ſe point retirer qu'après la conquête de l'Iſle de Mayorque. Il finit ſon Diſcours, en ſuppliant le Roi de recompenſer les ſervices de ceux qui le ſerviroient dans cette grande entrépriſe, en leur diſtribuant les dépouilles des ennemis.

Don Nuño de Sanz Comte de Rouſſillon, de Conflans & de Cerdaigne, & Oncle du Roi, venant à réfléchir ſur les difficultés d'une affaire ſi importante, & ſur la grande jeuneſſe du Roi qui n'avoit atteint que ſa vingtième année, tâcha de l'en détourner, ou s'il étoit abſolument déterminé de faire la Guerre aux Maures, de l'engager à lui confier le Commandement de ſes Troupes, l'aſſurant qu'aidé de tant de braves Seigneurs & de ſi bons Soldats, il le rendroit en peu de tems poſſeſſeur des Iſles Baléares, ajoutant néanmoins que s'il perſiſtoit à vouloir ſuivre ſa pointe, il auroit l'honneur de l'accompagner à la tête de 200 Cavaliers bien montés & bien armés, d'un nombre conſidérable de Gentilshommes & de pluſieurs Fantaſſins, tous entretenus à ſes dépens, lui promettant au ſurplus de lui faire payer le Droit de Bœuvage dans ſes Etats de Rouſſillon, de Conflans & de Cerdaigne.

Le Comte d'Ampurias auſſi zèlé pour le bien de la Religion Chrétienne & pour la gloire de la Nation, que tous les autres, offrit 80 Cavaliers, 210 Arbaletriers à cheval, & 1000 Fantaſſins entretenus, & ſa perſonne pour les commander.

Raymond de Moncada promit de conduire 25 Cavaliers & pluſieurs Fantaſſins, & de les entretenir tant que la Guerre dureroit. Raymond Bérenger d'Ager en offrit autant. Bernard de Sainte Eugénie de Torrella de Mongri donna 20 Cavaliers & pluſieurs Fantaſſins Montagnards. En un mot tous les Barons d'Arragon & de Catalogne ſe ſignalèrent dans cette occaſion; & afin que tous les Etats euſſent part à la gloire d'abbattre l'orgueil des ennemis de Dieu & de la Patrie, le Syndic de Barcelone offrit de la part de la Ville toutes les Galères, Navires & autres Bâtimens qu'elle avoit.

Le Roi touché de l'empreſſement que faiſoient paroître tous ſes Sujets, leur en marqua ſa reconnoiſſance, & leur promit ſolemnellement qu'il partageroit entre eux tout ce qui ſeroit conquis ſur les Maures, après quoi les Etats ſe ſéparèrent, & chacun alla ſe mettre en état de partir.

Quelque ſainte & louable que fût cette expédition, pluſieurs perſonnes entreprirent de l'interrompre, & ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que Jean Moine de Cluni, Cardinal de Sainte Sabine & Légat Apoſtolique auprès du Roi, favoriſa le deſſein de ceux qui s'y oppoſoient; & comme cet évènement a quelque choſe d'aſſez ſingulier, je le rapporterai en peu de mots.

Le

Le Roi étant allé de Barcelone à Calatayud pour conférer avec le Légat ſur des affaires d'importance, le Maure Zeyt Abuzeyt petit-fils du Miramolin d'Afrique & Roi de Valence, s'y rendit pour demander du ſecours contre ſes propres Sujets qui s'étoient révoltés contre lui, à cauſe que le bruit s'étoit répandu qu'il vouloit faire alliance avec les Chrétiens, & même embraſſer la Religion Chrétienne. ISLES BALEARES.

Quelques Arragonois eſtimant que c'étoit un occaſion favorable pour conquérir le Royaume de Valence, prièrent le Légat de perſuader au Roi qu'il lui étoit infiniment plus important d'unir la Couronne de Valence à la ſienne que celle de Mayorque, d'autant que la conquête de l'une étoit plus aiſée que celle de l'autre à cauſe du voiſinage; mais le Roi, ferme dans ſa réſolution, répondit qu'il avoit juré d'employer toutes ſes forces contre le Roi de Mayorque, & qu'ainſi rien n'étoit capable de lui faire rompre ſon ſerment. Pour mieux convaincre le Légat que rien n'étoit capable de l'ébranler, il prit auſſitôt un Cordon qu'il doubla en forme de Croix, & pria ce Prélat de le lui coudre ſur l'épaule pour marque de la ſainte expédition qu'il alloit entréprendre contre les Infideles, ſelon l'ancienne coutume des Princes Chrétiens.

Le Légat voyant qu'il n'étoit pas poſſible de lui faire changer de deſſein, bénit la Croix, & la lui poſa ſur l'épaule, après y avoir attaché diverſes Indulgences. Don Bérenger de Palou Evêque de Barcelone, l'Archidiacre & le Sacriſtain de la Cathédrale, & quelques Grands & Chevaliers particuliers, prirent auſſi la Croix à l'exemple du Roi.

Les Arragonois & les Habitans de Lérida voyant leurs eſpérances trompées, furent fort étonnés & refuſérent de ſuivre le Roi. Cependant ce Prince partit de Lérida & ſe rendit en Arragon pour aſſembler les Seigneurs & les Troupes qui le devoient ſuivre. L'Evêque de Barcelone alla à une de ſes Terres appellée Querol, où il trouva Guillaume-Raymond de Moncada, ſon parent, qui l'y attendoit en compagnie de pluſieurs Gentilshommes, leſquels à l'exemple du Roi reçurent la Croix des mains de ce Prélat. Delà il partit pour Barcelone, où il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il manda ſes parens & ſes amis qui lui avoient promis de le ſuivre, leſquels après s'être rendus à ſes ordres, le prièrent de leur faire donner la Croix.

Les Chevaux, les armes & autres préparatifs de Guerre étant prêts, il nomma les Chefs, qui furent Guillaume-Raymond de Moncada, Raymond de Solſona, Raymond de Taya ou de Montanxia, ſelon Zurita, & Arnaud Deſvilar, tous gens d'élite. Le Comte Nuño de Sans nomma pour Capitaines & pour Camarades, Geoffroi de Rocaberti, Olivier de Termens, Raymond de Canet, Gilbert de Barbéra, Ponce de Vernet, Pierre-Arnaud de Monteſquiou & deux Seigneurs Caſtillans, des noms deſquels les Hiſtoriens ne font pas mention. Guillaume de Moncada Vicomte de Béarn, nomma pour le commandement de ſes Troupes Guillaume de Saint Martin, Guillaume de Cervellon, Raymond Alémani, Guillaume de Claramonte, Hugues de Mataplana, Guillaume de Saint Vincent, Raymond de Belloch,

Isles Baleares. Bérenger de Centelles, Guillaume de Palafox, & Bernard de Sainte Eugenie, tous Catalans.

Le Roi étant arrivé à Tarragone le prémier de Mai avec toutes ſes Troupes, ratifia ſolemnellement les conventions qu'il avoit faites avec les Prélats & les Grands au ſujet du partage de tout ce qui ſeroit conquis ſur les Maures; & après avoir fait équiper les Navires & préparer les armes, les vivres & autres munitions de Guerre par les ſoins de Raymond de Plégamans, la Flotte ſe mit en état de partir.

Cette Flotte étoit compoſée de 25 gros Vaiſſeaux, de 18 Tarides, de 12 Galères & de 100 Galiotes, faiſant en tout 155 Bâtimens, ſans compter ceux de tranſport. L'Armée étoit compoſée de 15000 hommes d'Infanterie & de 1500 Cavaliers, ſans parler des Volontaires Genois, Provençaux & d'autres Nations qui la joignirent.

Le jour fixé pour le départ étant arrivé, le Roi & tous les Seigneurs de ſa ſuite ayant entendu la Meſſe dans l'Egliſe Cathédrale de Tarragone, communièrent par les mains de Don Bérenger de Palou Evêque de Barcelone; le reſte de l'Armée entendit la Meſſe & communia dans une Chapelle qui avoit été bâtie ſur le Port à ce deſſein, après quoi le Roi ordonna qu'on tirât le coup de partance.

Le Vaiſſeau que montoit le Capitaine Nicolas Bonel, & ſur lequel Don Guillaume de Moncada Vicomte de Béarn étoit embarqué, eut ordre de faire l'Avant-garde, & celui du Capitaine Carez de faire l'Arrière-garde, & les Galères côtoyoient les Vaiſſeaux. Une Galère de Montpellier qui fut deſtinée pour porter le Roi, partit la dernière, à cauſe que ce Monarque fut obligé de différer ſon départ pour faire embarquer ſur de petis Bâtimens 1000 Volontaires qui arrivèrent dans le tems qu'on étoit prêt à partir.

On mit à la voile un Mécredi, prémier de Seprembre de l'année 1229, de grand matin. La Flotte n'eut pas fait 20 milles, que tout à coup il s'éleva une ſi furieuſe tempête, que les Pilotes voyant l'évidence du danger, firent tous leurs efforts pour obliger le Roi de regagner le Port de Tarragone, déclarant qu'il y auroit une témérité inexcuſable de vouloir pourſuivre le Voyage; mais bien loin de ſe rendre à leurs remontrances, il les traita de lâches, & leur ordonna de ſuivre leur route. Obligés d'obéïr à cet ordre abſolu, ils diſputèrent avec les vents juſqu'à deux heures après midi du jour ſuivant, que la Mer ſembla vouloir ſe calmer; mais peu de tems après elle devint ſi furieuſe, que les vagues paſſoient par deſſus les Galères.

A la pointe du jour la tempête s'appaiſa, & on découvrit l'Iſle de Mayorque, ce qui détermina les Chefs à faire abbaiſſer un peu plus les Voiles, afin de n'être pas apperçus par les ennemis. A la faveur de cette bonace, on tâcha de gagner le Port de Pollença où il avoit été convenu qu'on débarqueroit; mais une ſeconde tempête plus violente que la prémière étant ſurvenue, au-lieu de prendre Port à Pollença, on fut dans la néceſſité de gagner la Palméra.

Dès

Dès qu'on eut jetté l'ancre, le Roi tint conſeil de Guerre avec Don Nuño Sans, Don Roymond de Moncada, les Pilotes & les principaux Mariniers, pour déterminer l'endroit où le débarquement ſe feroit. Il fut réſolu que Don Nuño avec ſa Galère & Don Raymond côtoyeroient l'Iſle pour chercher un endroit propre à faire la deſcente; deſorte qu'après que ces deux Chefs eurent bien examiné toute la côte, ils jugèrent à propos de mouiller vis-à-vis de la Dragonéra près d'une petite Iſle, ou plutôt d'un grand rocher eſcarpé appellé Pantaléo, qui s'avançant dans la Mer fait une eſpèce d'Iſle qu'on pouvoit prendre facilement & garder avec 500 hommes. ISLES PALEARES.

Les Maures ayant vu jetter l'ancre, leur oppoſèrent auſſitôt un corps de Troupes compoſé de plus de 1000 hommes, leſquels dreſſèrent leurs Tentes à la vue de la Flotte. Un nommé Ali de la Paloméra Maître d'Hôtel du Roi Maure, étant paſſé à la nage du Camp de ſon Maître à l'Armée des Chrétiens, inſtruiſit le Roi de tout ce qui ſe paſſoit dans la Ville de Mayorque, & lui dit entre autres choſes, qu'il y avoit 42000 combattans, ſavoir 5000 chevaux & le reſte Infanterie. Le Roi le remercia de ſon zèle, & lui promit qu'il auroit ſoin de lui & de tous ceux qui lui appartenoient.

La nuit ſuivante on commença le débarquement avec tout le ſilence poſſible. Les Maures s'en étant apperçus, firent tous leurs efforts pour l'empêcher; mais la vigilance des Chrétiens l'emporta ſur celle des Infidèles. Le prémier qui mit pied à terre, fut un Catalan appellé Bernard de Rieudemoya qui fut ſuivi par Bernard d'Argentona. Ces deux braves Guerriers avec leur Etendart à la main firent ſigne aux autres de les ſuivre, pour aller inveſtir un endroit appellé Santa Ponſa ſitué tout près de la Mer. Sept cens hommes commandés par Don Nuño Sans, par Don Raymond de Moncada, par Bernard de Sainte Eugénie, par Gilbert de Cruyllas & par 150 autres Chevaliers, ſuivirent avec intrépidité l'exemple des deux Catalans.

Don Raymond de Moncada impatient de ſignaler ſon zèle & ſon courage, s'avança en diligence pour reconnoître le Port, qu'il trouva défendu par 5000 hommes d'Infanterie, & par 200 chevaux; mais ſans s'étonner du nombre, il les attaqua bruſquement, en étendit 1500 ſur la place, & mit le reſte en fuite.

Le Roi ayant appris ce qui ſe paſſoit, & voulant avoir part à cette prémiere victoire, courut au galop au lieu du combat, accompagné ſeulement de 25 Seigneurs Arragonois, leſquels s'engagèrent ſi fort dans la mêlée, qu'il ſe trouva ſeul avec trois hommes. Dans ce tems-là vint à paſſer un Maure de bonne mine, à pied & bien armé. Le Roi le fit ſommer de ſe rendre; mais il lui répondit fièrement en Arabe, Lemuley, Lemuley, ce qui veut dire en François, non, Seigneur, non, Seigneur.

Après une réponſe ſi réſolue, il mit ſa Lance en arrêt, & voyant qu'un de ceux de ſa ſuite, appellé Don Pédro Lobéra s'alloit jetter ſur lui, il porta un coup de Lance ſi terrible à ſon cheval, qu'il le jetta par terre;

Isles Baleares. ce qui ſurprit ſi fort le Roi & les deux autres, qu'ils inveſtirent cet intrépide Maure, & le tuèrent ſans qu'il fût poſſible de l'obliger à ſe rendre.

Le Roi ſatisfait du ſuccès qu'avoient eu ſes Armes, alla rejoindre ſes Troupes, qu'il trouva renforcées de 300 chevaux qui avoient débarqué au Port de la Porraſſa; & un moment après il apprit par Don Ladron Gentilhomme Arragonois que le Roi de Mayorque étoit campé près de Portopi. Si ce Prince n'eût conſulté que ſon courage, il le ſeroit allé attaquer ſur le champ; mais après une mûre délibération ſur ce qu'il y avoit à faire, Don Guillaume de Moncada, Don Nuño & pluſieurs autres Seigneurs expérimentés dans l'Art militaire, furent d'avis d'attendre juſqu'au lendemain; deſorte que le jour ſuivant, à la pointe du jour, toute l'Armée ſe diſpoſa à donner bataille.

L'empreſſement de tout le monde fut ſi grand, que 5000 hommes ſe débandèrent & allèrent droit à l'ennemi ſans Chefs, ni ſans ordre. Une démarche ſi oppoſée aux règles de la Guerre, donna tant d'inquiétude au Roi, qu'il alla lui-même les arrêter. Cependant Don Raymond de Moncada & le Comte d'Ampurias, avec une bonne partie des Gentilshommes qui avoient pris les Armes ſous leur commandement, s'avancèrent en toute diligence, & ayant rencontré les ennemis, ils les attaquèrent bruſquement. Ces Barbares les reçurent avec une contenance très fière, & le ſuccès de la bataille parut fort incertain.

Le Roi voyant l'action engagée, envoya auſſitôt un Aide de Camp à Don Nuño pour lui dire de faire avancer l'Arrière-garde; ce qu'il différa, diſant qu'il ne convenoit pas de laiſſer la perſonne du Roi expoſée à un péril évident pour aller renforcer les autres, en quoi il fit mal, d'autant que les Maures étoient ſi ſupérieurs en nombre aux Chrétiens, qu'il fut impoſſible de les défaire; & ce qu'il y eut de plus déplorable, c'eſt que Don Guillaume & Don Raymond de Moncada, Hugues de Mataplana, Hugues Desfar & huit autres Seigneurs périrent en cette occaſion.

Le Roi brulant d'impatience de ſignaler ſon courage contre le Roi de Mayorque, alla joindre Don Nuño. A quelque diſtance de l'endroit où étoit campé ce Général, on apperçut le Roi Maure à la tête d'une brillante Armée. Il portoit une Bannière rouge & blanche, au bout de laquelle on voyoit une tête d'homme. Dès que le Roi d'Arragon l'eut apperçu, il voulut l'aller attaquer; mais Don Nuño, Don Pédro Pomar & Don Lope Ximénès de Luéſia ſaiſiſſant la bride de ſon cheval, l'arrêtèrent, & le ſupplièrent de ne pas mettre toute ſon Armée dans un péril manifeſte par un excès de courage.

Cependant les Maures attaquèrent un corps de Troupes qu'ils mirent en fuite, plutôt par les hurlemens épouvantables qu'ils firent, que par la force des Armes; ce qui leur enfla tellement le cœur, qu'ils tournèrent leurs pas vers le Roi. Mais les Chefs de l'Armée Chrétienne ayant crié à haute voix, que c'étoit une honte de fuir devant ces Barbares, les fuiards reprirent courage, & mirent à leur tour les Maures en fuite.

En

En ce tems-là l'Etendart Royal arriva accompagné de cent Soldats, leſquels ſe joignirent au gros de l'Armée, après quoi on attaqua ſi vigoureuſement les ennemis, que ne pouvant plus réſiſter aux coups que les Chrétiens leur portoient, ils abandonnèrent le Champ de bataille. Leur Roi voyant une ſi grande déroute, voulut ſe retirer ſecretement dans ſa Capitale. Le Roi d'Arragon s'étant apperçu de ſon deſſein, ſe mit en devoir de le ſuivre pour lui en empêcher l'entrée; mais Don Raymond Alémani lui repréſenta qu'il devoit faire faire alte à ſon Armée dans l'endroit où il venoit de remporter une victoire ſi complette; à quoi le Roi répondit que ce qu'il vouloit faire étoit incomparablement plus utile & plus glorieux; deſorte qu'il ſe mit à la pourſuite de ſon ennemi, mais comme ce Barbare avoit plus d'un mille d'avance, & qu'il fuioit à toute bride, il fut impoſſible au Roi de l'atteindre. ISLES BALEARES.

L'Evêque de Barcelone apporta alors au Roi la triſte nouvelle de la mort des deux Moncada & de leurs camarades, dont le Roi parut ſenſiblement touché, & répandit des larmes ſur la triſte deſtinée de ces grands hommes.

L'Armée ayant pris la route de Portopi, campa dans une Plaine éloignée de deux milles de Mayorque, dont le Roi forma le Siège; & comme en ce tems-là cette Place étoit une des plus fortes qu'il y eût au monde, on convint qu'avant toutes choſes il falloit abbattre ſes Tours & ſes murailles avec des machines de Guerre.

Quelque ſoin que ſe donnât le Roi d'Arragon pour empêcher que celui de Mayorque ne rentrât dans la Place, il lui fut impoſſible d'y réuſſir. Ce Barbare s'étant retiré après ſa déroute dans le plus épais de la Montagne, y ramaſſa juſqu'à huit mille fuiards, avec leſquels il prit les meſures néceſſaires pour rentrer dans la Place. Pour en en venir plus aiſément à bout, il marqua par un ſignal aux Aſſiegés qu'il étoit à une certaine diſtance, & que pour lui fraier une route aiſée, il falloit inventer quelque ſtratagême pour tromper les Aſſiègeans.

Comme la nuit ſuivante fut extrêmement ſombre, les Aſſiegés profitèrent de l'obſcurité pour donner le change aux Chrétiens, en paroiſſant ſur les murailles, du côté qu'ils avoient ouvert la tranchée avec un nombre prodigieux de flambeaux, & pouſſerent des cris ſi épouvantables, qu'on auroit dit que l'Enfer s'étoit déchaîné; ce qui cauſa une telle allarme aux Chrétiens, que craignant d'être aſſiegés dans leur Camp, ils tournèrent toutes leurs forces du côté où ils croyoient qu'étoit tout le danger, ce qui facilita au Roi Maure le moyen d'entrer daus la Place par un autre endroit.

Malgré la conſternation que cette ſurpriſe cauſa aux Chrétiens, ils ne laiſſerent pas de pouſſer le Siège avec toute la vigueur poſſible. Mais dans le tems qu'ils y penſoient le moins, il leur ſurvint un accident qui auroit entièrement ruiné tous leurs projets, s'ils n'y euſſent pas remédié ſur le champ. Comme une Armée ne ſauroit ſubſiſter ſans eau, ils s'étoient poſ-

tés

ISLES BALEARES. tés près d'une fontaine abondante. Un Maure nommé Infantilla, ou ſelon quelques Hiſtoriens, Fatilla, jugeant qu'en leur ôtant ce ſecours, il les obligeroit à lever le Siège, ſortit de la Place avec 500 Montagnards à pied, & 100 Cavaliers, & alla détourner le cours de cette fontaine.

Le Roi voyant le danger auquel le manquement d'eau alloit réduire ſon Armée, ordonna à Don Nuño de prendre 300 hommes & d'aller faire reprendre à la fontaine ſon cours ordinaire. Les Maures voulurent s'y oppoſer; mais il les chargea ſi à propos, qu'il en demeura 500 ſur la place, & la fontaine demeura au pouvoir des Chrétiens, leſquels retournèrent triomphans dans le Camp.

Le Roi ayant appris la défaite des ennemis, donna ordre qu'on coupât les têtes de tous les morts qu'on pourroit trouver, & qu'on les jettât dans la Place avec des machines, ce qui fut éxécuté ponctuellement. Les Hiſtoriens aſſurent qu'on en jetta juſqu'à 412. Ce ſpectacle jetta les Maures dans une extrême conſternation, & ce qui y mit le comble, fut d'apprendre que le Prince Fatilla avoit été tué dans cette action.

Tant de pertes en ſi peu de tems abattirent tellement le courage des Maures, que pendant longtems ils n'ôſèrent faire aucune ſortie. En même tems un des principaux Maures appellé Bénahabet qui habitoit les Montagnes, voyant que le parti de ſes Compatriotes s'affoibliſſoit de jour en jour, envoya un Exprès au Roi d'Arragon pour lui dire que lui, pluſieurs de ſes parens & la troiſième partie de l'Iſle le reconnoîtroient pour leur Souverain, & que dans peu de tems ils obligeroient le reſte à faire la même choſe.

L'Arrivée du Député fit beaucoup de plaiſir au Roi, qui communiqua la choſe aux principaux de ſon Armée, qui furent tous d'avis qu'il devoit accepter la propoſition du Maure, ce qu'il fit ſans héſiter; & l'Exprès ayant repréſenté au Roi qu'il étoit néceſſaire d'envoyer quelques Soldats à Bénahabet, ce Prince détacha vingt Cavaliers.

Le Maure ayant appris au retour de ſon Envoyé que ſa propoſition avoit été bien reçue, vint trouver le Roi accompagné de tous ſes parens & amis, & lui fit un préſent de froment, de chevreaux, de poules & de raiſins; tout cela étoit chargé ſur 20 Mulets. Lorſqu'il prit congé du Roi, il lui donna une nombreuſe eſcorte & un Drapeau, afin qu'il pût ſe retirer en toute ſureté.

Quelques jours après Bénahabet lui envoya un autre Exprès pour lui donner avis que les deux autres parties de l'Iſle s'étoient rangées ſous ſon obéïſſance. Peu de tems après il retourna lui-même au Camp du Roi pour lui répréſenter, que puiſque les Maures des Villes & des Villages s'étoient ſoumis à lui, il devoit nommer deux perſonnes de diſtinction pour les gouverner. Le choix tomba ſur Bérenger Durfort Gentilhomme Catalan, & ſur Jaques Sans, natif de Montpellier.

A meſure que le courage des Maures ſe ralentiſſoit, celui des Chrétiens augmentoit; deſorte que ces Barbares étant hors d'état de ſoutenir leurs efforts,

forts, s'aviſèrent d'un expédient le plus cruel qu'on ſauroit imaginer. Il y avoit dans la Place un grand nombre de Chrétiens qui gémiſſoit depuis longtems ſous le poids de l'eſclavage. Les Barbares croyant que c'étoient des objets capables de toucher le cœur du Roi d'Arragon, les attachèrent tout nuds à des Croix qu'ils plantèrent ſur le rempart du côté où la Place étoit attaquée avec plus de vigueur, mais ils furent fort ſurpris de voir que ces illuſtres Captifs, bien loin de demander à leurs Compatriotes de ceſſer leur attaque de ce côté-là, leur crièrent de toute leur force de la continuer, ſans que la crainte de les tuer fût capable de les retenir, s'eſtimant heureux de perdre la vie pour la Religion & pour le bien de l'Etat. ISLES BALEARES.

Cette intrépidité obligea les Maures à les remettre aux fers, & ils cherchèrent d'autres ſtratagêmes pour éviter l'aſſaut. Mais tout ce qu'ils purent inventer pour ralentir la valeur des Aſſiegeans fut inutile, deſorte que le Roi de Mayorque, voyant ſa perte inévitable, fit dire à celui d'Arragon d'envoyer dans la place quelques perſonnes de confiance pour traiter d'un accommodement.

Don Nuño fut nommé pour cette négociation. A peine fut-on en pourparler, que le Roi Maure offrit de payer au Roi d'Arragon tous les frais de la Guerre depuis le jour qu'il s'étoit embarqué juſqu'à ce qu'il rentreroit dans ſes Etats; mais ſa propoſition fut rejettée, & il eut le mortel déplaiſir d'apprendre que le Roi d'Arragon avoit juré par ſa Couronne & par la foi de J. C. que quand on lui donneroit autant d'argent que le terrain qui étoit entre ſon Camp & la montagne en pourroit tenir, il ne le recevroit pas, & qu'il n'abandonneroit jamais ſon entrepriſe qu'on ne lui eût remis la Place à diſcrétion.

Le Maure étonné d'une réponſe ſi fière, demanda à conférer une ſeconde fois avec Don Nuño, lequel lui ayant demandé à quoi il ſe déterminoit, le Maure lui répondit qu'il ne ſavoit pas pourquoi le Roi ſon Maître le vouloit détrôner, puiſqu'il ne lui avoit fait aucune inſulte, à quoi Don Nuño repliqua: „ Souvenez-vous qu'après que vos Sujets eurent enlevé un Navire „ Catalan, chargé de riches marchandiſes, le Roi mon Maître vous envoya „ une Ambaſſade pour ſe plaindre de cette hoſtilité, & que bien loin d'écou- „ ter favorablement ſon Ambaſſadeur, vous lui demandates arrogamment: „ Qui étoit ce Roi d'Arragon? Ainſi ne vous flattez pas de pouvoir appai- „ ſer ce Monarque ſi juſtement irrité par des offres d'or ni d'argent, n'y a- „ yant que la reddition de la Place qui puiſſe ſatisfaire pleinement ſa juſte „ vengeance.

Le Maure voyant qu'il étoit perdu ſans reſſource s'il ne ſe rendoit, offrit de payer à ſon ennemi cinq Beſans par tête, tant d'hommes que de femmes & d'enfans, & de lui remettre la Place, pourvu qu'il lui laiſſât tous les Navires néceſſaires pour paſſer en Barbarie avec ſa ſuite.

Le Roi n'eut pas plutôt écouté les propoſitions que le Maure lui faiſoit faire, quil les communiqua à l'Evêque de Barcelone, afin qu'il lui donnât

Isles Baleares. conſeil ſur le parti qu'il avoit à prendre, lequel lui repondit que quoiqu'il fût en état de ſe vanger d'une maniére ſanglante du Roi de Mayorque, il eſtimoit que ſes offres ne devoient pas être rejettées, que cependant il s'en rapportoit au jugement des Chefs de l'Armée, qui ſavoient mieux que lui ce qu'il convenoit de faire dans une pareille conjoncture. Surquoi le Roi addreſſant la parole au Comte de Rouſſillon, lui demanda ſon avis. Le Comte repondit, que comme Sa Majeſté n'avoit entrepris cette guerre que pour conquerir l'Iſle de Mayorque, & ſoumettre ſes Habitans à la Religion Chrétienne, il trouvoit fort à propos d'épargner beaucoup de fatigues qu'il y avoit à eſſuier avant la fin du ſiège, & de menager quantité de vies précieuſes à l'Etat, en acceptant les propoſitions du Roi Maure.

Don Raymond Alémani, prenant la parole, dit au Roi, Seigneur: „ „ Puiſque Dieu vous met en main l'occaſion de vanger la mort de tant de „ perſonnes diſtinguées qui ont ſi généreuſement pris la défenſe de votre „ cauſe, vous ne devez pas la laiſſer échapper. Car enfin, ſi vous accor„ dez à ces Barbares de paſſer en Afrique, qui vous répondra, qu'aidés de „ leurs Compatriotes, il ne reviennent ſur leurs pas avec des forces ſupé„ rieures aux vôtres pour reconquérir l'Iſle, & rendre par-là le fruit de votre „ gloire inutile; deſorte, Seigneur, que mon avis eſt que vous rejettiez „ toutes les offres de ces ennemis de la Religion & de votre Etat, & que „ vous continuiez le ſiège avec plus de vigueur qu'auparavant.

A peine eut-il ceſſé de parler, que Don Guillaume Cervellon & Don Guillaume de Claramonte, hauſſant la voix, dirent: „ Nous vous ſupplions, „ Seigneur, de vous ſouvenir de Don Guillaume de Moncada, qui vous à „ ſi bien ſervi, & dont le ſang a été répandu à la tête de votre Armée, „ n'oubliez pas le zèle ardent qu'il a fait paroître pour votre gloire, & ne „ permettez pas que la vengeance de ſa mort ſoit arrêtée par un Traité hon„ teux: faites au contraire qu'elle ſoit expiée par mille autres morts, & que „ le trenchant des Epées de vos braves Combattans ſoit teint du ſang de „ vos ennemis.

Le reſte de l'Armée ayant été de ce dernier avis, le Roi envoya dire au Roi Maure, qu'il ne devoit attendre aucun quartier, & en même tems il ordonna qu'on recommençât à battre la Place.

Les Aſſiegés voyant qu'il n'y avoit rien à eſpérer de la part des Chrétiens, réſolurent de vendre chèrement leur vie. Pour cet effet ils ſe mirent à lancer une grêle prodigieuſe de fleches, de dards & de feux d'artifice ſur ceux qui ſe préſentèrent pour eſcalader les murailles, & à tirer dans le Camp quantité de pierres avec des Machines. Le Roi de Mayorque s'étant mis à la tête de ſes Soldâts, ranimoit leur courage par ſa préſence, & par ſa valeur: & pour intimider davantage les Aſſiegeans, il fit jetter dans le quartier du Roi d'Arragon des têtes de Chrétiens, parmi leſquelles on en remarqua quelques-unes de Seigneurs diſtingués.

Le Roi voyant une ſi vigoureuſe réſiſtance, ſe tourna vers Don Nuño, &

& lui dit, „ Ne croyez-vous pas que les Grands voudroient à préſent avoir Isles Ba-
„ accepté les offres avantageuſes & honorables que les Maures nous fai- leares.
„ ſoient? " A ces paroles ils parurent ſe répentir d'avoir conſeillé au Roi de les refuſer; on dit même que quelques-uns furent d'avis de renouer la négociation.

Le Roi jugeant qu'il ſeroit honteux pour lui de demander ce qu'il avoit refuſé ſi fièrement, ordonna aux Généraux de faire donner l'aſſaut & de ne point lâcher priſe que l'étendart d'Arragon ne fût planté au milieu de la Place.

Cette réſolution produiſit un tel effet ſur l'eſprit de toutes les Troupes, que d'un commun accord elles jurèrent ſolemnellement ſur les Saints Evangiles. 1. De faire monter ſur la breche les Drapeaux de tous les Capitaines, leſquels ſeroient ſuivis par les Chevaliers. 2. Que perſonne ne prendroit la fuite, quelque grand que fût le péril. 3. Que ſi quelqu'un venoit à être tué, on le laiſſeroit au même endroit ſans l'emporter, quoiqu'il fût Comte ou Chevalier. 4. Qu'aucun bleſſé ne pourroit ſe retirer dans ſa tente. 5. Que qui que ce pût être ne s'arrêteroit ni ne pleureroit en voyant un de ſes parens ou de ſes camarades tué; mais qu'il feroit tout ſon poſſible pour le venger. 6. Que ſi quelqu'un fuioit on le perceroit, & même on le tueroit comme un ennemi. 7. Que lorſqu'on ſeroit dans la Place, perſonne ne prendroit de logement qu'elle ne fût entièrement rendue. On dit même que le Roi voulut être le prémier à s'engager par ſerment à l'éxécution des ſept articles qu'on vient de rapporter; mais qu'on l'en empêcha, en lui répréſentant qu'il ne convenoit pas à la Dignité Royale de contracter un ſemblable engagement.

Dès que tout le monde eut prêté ce ſerment, on recommença à battre la Place plus vigoureuſement qu'auparavant; deſorte qu'après divers combats dont le ſuccès fut incertain, les Aſſiègeans forcèrent les murailles & pénétrèrent juſqu'au milieu de la Ville.

Les Maures furent, à la vérité, étourdis d'un ſi funeſte coup; mais réſolus de périr en gens de cœur, ils ranimèrent toute leur valeur, & par les cris horribles qu'ils pouſſèrent, ils excitèrent dans l'ame des Habitans un ſi grand déſir de conſerver leur liberté, que les femmes & les enfans même jettoient de deſſus les toits des pierres, des feux & autres choſes ſur les Chrétiens.

On ſe battit pendant longtems de part & d'autre avec beaucoup d'opiniâtreté. On voyoit d'un côté le Roi d'Arragon l'épée à la main à la tête de ſes Troupes faire des actions de valeur, dont l'hiſtoire fournit peu d'exemples, & d'un autre côté le Roi de Mayorque, à la tête des ſiens, criant de toute ſa force, Rodo, Rodo, qui veut dire, courage, ſoyez fermes, n'abandonnez point vos poſtes. Mais enfin malgré tous ces efforts, tout fut ſoumis à l'obéïſſance du Roi Don Jaime le 31 Décembre 1229, & par cette conquête ce Monarque unit à la Couronne d'Arragon le Royaume de Mayorque.

L'Isle de MAYORQUE.

Mayorque. ON devroit écrire, MAÏORQUE, pour prononcer ce nom comme s'il y avoit *Mayorque* & approcher de la double *l* des Eſpagnols, qui écrivent *Mallorca*, & prononcent ces deux *ll* comme nous faiſons dans *meilleur*, *mouiller*, &c.

Cette Iſle que les Anciens ont connue ſous le nom de *Balearis Major*, eſt diſtante de la Terre-ferme d'environ 150 milles.

Sa figure eſt quarrée, elle s'étend & ſe termine par quatre Caps ou Promontoires principaux qui regardent les quatre Parties du Monde, qui ſont les Promontoires de la Péra, de Groſſer, de Salinas & de Formentor. Le prémier eſt au Levant, le ſecond au Couchant, le troiſième au Midi & le quatrième au Septentrion.

Quant à ſon étendue générale, depuis Califiguéra, qui eſt vis-à-vis de Palma, Capitale de toute l'Iſle, juſqu'au Cap de Salinas, on compte 24 milles: delà en montant vers le Levant juſqu'au Cap de la Péra 38 Milles: de ce Cap juſqu'à celui de Formentor 22 Milles: de Formentor juſqu'au Cap de Greſſer, vis-à-vis de la Dragonéra 41 Milles, & du Cap de Groſſer en retournant juſqu'à Califiguéra 18 Milles; deſorte qu'en la prenant depuis le Cap de la Péra juſqu'à celui de Groſſer, qui lui eſt diamétralement oppoſé, elle a 60 Milles de Longitude, & depuis le Cap de Salinas juſqu'à celui de Formentor 50 Milles de Latitude.

A la vérité quelques Géographes modernes ne lui donnent pas tant d'étendue, mais ils ſe ſont trompés en ce qu'ils ont pris les lieues de ce Païs-là pour des lieues communes d'Eſpagne; au-lieu qu'une lieue de Mayorque fait une lieue & demie de Caſtille & près de deux lieues de France.

L'Iſle eſt diviſée en deux parties, l'une qui conſiſte en montagnes élevées vers le Septentrion & vers le Couchant. Il y en a quelques-unes d'une ſi prodigieuſe hauteur, que quand on eſt au ſommet, bien ſouvent on voit l'air ſerain au-deſſus de ſa tête, & quand on porte la vue en bas on découvre d'épaiſſes nuées, & on entend des tonnères épouvantables. Quoique ce terrain ſoit ſi montueux & ſi eſcarpé, il eſt ſi fertile, que Daméto aſſure qu'en 1624 on y recueillit deux millions quatorze mille ſix cens quarante Carteaux (*).

L'autre partie eſt un terrain plain, coupé en terres labourables, en vignes, en prés & en vergers. On voit en l'une & l'autre différentes Villes, Bourgades, Villages & Hameaux.

Toute l'Iſle eſt environnée de fortes Tours, du haut deſquelles à la faveur de certains fanaux, on peut découvrir les ennemis au loin. Il y a quantité de bons Ports, de Plages commodes & d'Anſes pour ſe mettre à l'abri des tempêtes. L'air y eſt tempéré & extrêmement ſain, ſans que les Habitans ſoient

(*) Le Carteau pèſe 8. Liv. d'Huile.

ſoient fort incommodés par les chaleurs de l'Eté, ni par les frimats de l'Hi- MAYOR-
ver. QUE.

Il y a une abondance prodigieuſe de froment, d'huile, de vin, de miel, de ſafran, de bétail gros & menu, de laine, de fromage, de poiſſon, de lapins, de lièvres, de perdrix, de cerfs, de volailles, de chevaux, de chiens de chaſſe, d'oiſeaux de proie, parmi leſquels, au rapport de Pline, il y en a d'une eſpèce qui eſt d'un goût exquis. On n'y voit ni Lions, ni Ours, ni Loups, ni Renards, ni aucun autre animal féroce, ou nuiſible.

On trouve beaucoup de Corail aux environs des Côtes. Il croît ſur des rochers dans une eau fort profonde, & eſt produit par une certaine ſemence, qu'on tire du bout de la branche, en la preſſant dans certains mois de l'année. Pour le pêcher on attache deux chevrons en croix, on les couvre de chanvre tortillé tout à l'entour, & l'on y met une maſſe de plomb, pour les faire aller à fond. On pend cette machine à deux cordes attachées aux deux extrémités d'une barque, & on la laiſſe aller au fond de l'eau le long des rochers, au gré du courant: quelques momens après on la retire avec violence, & l'on arrache le Corail, qui ſe trouve engagé dans le chanvre.

Il n'y a pas de Rivières dans cette Iſle, mais en recompenſe il y a quantité de bonnes fontaines, de puits & de citernes, pour arroſer les champs par le moyen de certaines machines qu'on appelle Norias. Cependant il y a des années que la ſéchereſſe endommage ſi fort les biens de la terre, que les Habitans ſont obligés d'aller acheter du bled chez les Etrangers.

Les Mayorquins ſont d'un corps robuſte & d'un eſprit délicat. Ils ont une diſpoſition naturelle pour les Arts & pour les Sciences; & il en eſt ſorti des hommes diſtingués & fameux dans tous les Emplois les plus difficiles. Ils ſont auſſi de très bons hommes de Mer, & réſiſtent vigoureuſement aux Corſaires de Barbarie qui les attaquent ſouvent.

Il y a dans cette Iſle de très beaux Edifices, tant anciens que modernes, & ſur-tout des Egliſes d'une extrême magnificence. On y fait la plupart des Réales & doubles Réales qui ont cours dans le Monde.

Ses principales Places ſont:

Mayorque, ou Palma,
Alcudia,
Arta,
Hingua,
Manacor,
Soller,
Pollencia,

La Ville de MAYORQUE.

MAYORQUE. LEs Latins ont connu cette Ville ſous le nom de PALMA, qui a été abandonné en faveur de celui de l'Iſle même dont elle eſt la Capitale. Elle eſt ſituée au Midi entre deux Promontoires ou Caps, dont l'un s'appelle Calafiguéra, & l'autre Cap Blanc. Le prémier regarde le Couchant, & le ſecond le Levant; ils ſont éloignés l'un de l'autre de 15 Milles.

La Mer Baléarique baigne ſes murailles, & forme un vaſte Golfe entre ces deux Promontoires qui a 15 Milles de longueur. Elle renferme environ 10000 Habitans. Une partie eſt bâtie ſur un terrain uni, & l'autre ſur un terrain élevé: il y a 8 Portes. La Ville eſt entourée d'un foſſé très profond, & bien fortifiée à la moderne. Les Maiſons y ſont grandes, bâties de pierre de taille, & l'architecture en eſt aſſez régulière. On y compte juſqu'à 22 Egliſes, ſans parler de quantité de Chapelles & d'Oratoires.

La Cathédrale a 586 pas de longueur & 272 de largeur. Elle a trois grandes voûtes, outre l'eſpace qu'occupent les Chapelles Collatérales, leſquelles ſont ſoutenues par ſept belles & fortes Colomnes. Elle eſt de belle maçonnerie. Le Chœur eſt preſque au milieu, & on fait grand cas de ſon architecture. Toute l'Egliſe eſt éclairée par diverſes grandes croiſées dont les vitrages méritent l'attention des Curieux par la diverſité & la fineſſe de leurs couleurs. On y entre par trois ſuperbes portes, au deſſus d'une deſquelles s'éleve un Clocher d'une ſtructure admirable. Le Roi Don Jaime en eſt le Fondateur. Don Jaime II du nom, ſon fils, y eſt enterré. Les Egliſes Paroiſſiales & celles des Couvens ſont auſſi très belles.

Il y a un Hopital Général où l'on entretient quantité de malades, d'enfans & autres perſonnes abandonnées, un autre où l'on a ſoin de la ſubſiſtance de pluſieurs pauvres Vieillards qui ſont hors d'état de gagner leur vie, un autre pour les Prêtres malades, un quatrième pour retirer les Orphélins, un cinquième pour les filles Orphélines, & enfin un ſixième pour les Lépreux. Les deux derniers ſont dans les Fauxbourgs.

Outre ces Hopitaux, il y a encore trois Maiſons de Piété, dans l'une deſquelles on reçoit des filles de bonnes familles dont les pères ſont pauvres, auxquelles on donne une éducation convenable à leur naiſſance, elles y reſtent juſqu'à ce qu'elles trouvent à s'établir. On reçoit dans la ſeconde des filles qui ſont en danger de perdre leur virginité, & on les éleve dans tous les éxercices de vertu juſqu'à ce qu'elles ſe marient, ou qu'elles entrent en Religion: on renferme dans le troiſième les femmes de mauvaiſe vie.

Le Palais Royal, dans lequel le Capitaine Général fait ſon ſéjour, eſt ſuperbe, & défendu par de fortes Tours & de bons Foſſés.

La Maiſon de la Contractation peut aller de pair avec les plus belles de l'Europe. C'eſt-là où ſe traitent les affaires du Commerce.

Les

Les Rues ſont larges, & les Places ſpacieuſes, ſur-tout celle qu'on appelle le Born. Elle eſt environnée d'Edifices ſuperbes, & ornés de belles Galeries, dans leſquelles les gens de diſtinction ſe placent, lorſqu'il y a des Courſes de Taureaux, des Tournois, ou autres ſpectacles. MAYORQUE.

Le Mole eſt vaſte, toutes ſortes de Vaiſſeaux y peuvent entrer ſans danger de donner contre aucun banc de ſable, ni écueil.

Il y a un Capitaine Général, lequel conjointement avec l'Audience Royale a le Gouvernement abſolu de tout le Royaume, & juge en dernier Reſſort par appellation de toutes les matières Militaires, Civiles & Criminelles, ſans qu'aucun Tribunal puiſſe prendre connoiſſance des Sentences qu'il prononce, ſi ce n'eſt les Conſeils Suprêmes, que les Rois Catoliques ont établis à Madrid pour la reviſion des Procès jugés dans les Juridictions des Provinces & Royaumes qui compoſent la Monarchie d'Eſpagne.

La Ville eſt gouvernée par ſix Jurats qu'on élit tous les ans trois jours avant la Pentecôte, l'un deſquels doit être Gentilhomme: l'élection ſe fait dans le Grand Conſeil en préſence du Capitaine Général. Ils s'aſſemblent tous les jours dans la Maiſon de Ville pour y traiter des affaires qui regardent le bien public, la proviſion des denrées, les droits des privilèges, des franchiſes & autres choſes qui concernent l'adminiſtration politique de tout le Royaume; deſorte que non ſeulement ils ſont obligés d'avoir ſoin de la Police de la Ville, mais même de celle de toute l'Iſle. Ils peuvent faire des Statuts & des Etabliſſemens du conſentement du Roi ou du Capitaine Général, & pour cet effet ils ſont en droit de convoquer le Conſeil Général, lequel eſt compoſé de tous les Etats de l'Iſle, c'eſt-à-dire des Gentilshommes, des Bourgeois, des Marchands, des Artiſans & des Sindics des Villes. Les jours ſolemnels, ils ſont vêtus d'une longue Robe couleur de Pourpre, qu'on appelle *Gramalla*. Lorſqu'ils aſſiſtent à quelque fonction publique ils ſont précédés par deux Maſſiers vêtus d'une Tunique rouge & portant des Maſſes d'argent.

Le prémier Jurat eſt Gentilhomme, le ſecond & le troiſième ſont Bourgeois, le quatrième & le cinquième ſont Marchands, & le ſixième Artiſan.

La Juſtice ordinaire s'éxerce par un Baile & un Viguier. La Juridiction du Baile s'étend dans la Ville ſur toutes les Cauſes de Cenſives, & dans toute l'Iſle il eſt Juge en ſeconde inſtance. Le Viguier connoît des déſordres publics, comme concubinages, vols, brigandages, & autres choſes qui troublent la tranquillité publique. Dans les matières civiles il eſt Juge en prémière inſtance des différends qui ſurviennent entre les Habitans de la Ville; mais ſa Juridiction ne s'étend pas au-delà des Fauxbourgs.

Ces deux Officiers n'éxercent leur emploi que pendant une année. Ils ont chacun un Aſſeſſeur que le Roi nomme.

Outre les Jurats, il y a un Procureur Royal, un Chancelier, un Almotazen, deux Conſuls défenſeurs de la Marchandiſe, un Exécuteur, deux

MAYORQUE. deux Clavarios, un Préfect de la Manſe Pécuniaire, deux Morbéros, deux Adminiſtrateurs, un Céquiéro, un Maître de Gayéta & un Mayol, qui ont tous part au Gouvernement & à la Police de la Ville.

Le Procureur Royal connoît de ce qui appartient au Fiſc, des Droits Royaux, & généralement de tout ce qui concerne le Domaine du Roi, dont il eſt le Juge ordinaire, aidé de l'Avocat Fiſcal. Il connoît encore des Naufrages, des Droits Allodiaux, des Limites, des Dixmes & de pluſieurs autres choſes qui regardent les Revenus du Roi. Il a inſpection ſur tous les Officiers qui font la régie du Domaine. Il a des Lieutenans à Minorque & à Yviça & en pluſieurs Villes qui lui doivent rendre compte de tout ce qu'ils font. Mais ce qui donne encore plus de relief à ſa Charge, c'eſt qu'il commande dans tout le Royaume, lorſque le Capitaine Général meurt, ou qu'il eſt abſent. Dans le Tribunal où il préſide, il y a un Maître des Comptes, un Tréſorier Régent de la Tréſorerie, un Aide du Maître des Comptes, un Procureur Fiſcal Domanial, pluſieurs Ecrivains & Officiers inférieurs.

Lorſqu'il y a conflit de Juridiction entre les Juges Eccléſiaſtiques & les Juges Séculiers, le Chancelier décide ſur la compétence.

L'Almotazen eſt, à proprement parler, ce qu'étoit anciennement l'Edile parmi les Romains. C'eſt un terme Arabe qui ſignifie Juge de Poids & des Meſures. En effet, c'eſt lui qui fait meſurer & peſer tout ce qui ſe vend en public, tant pour ce qui regarde les vivres, les denrées, que les marchandiſes. Il eſt chargé encore de faire nétoyer & entretenir les Rues & les Places publiques. En un mot, c'eſt un Juge de Police.

Les Conſuls & Défenſeurs de la Marchandiſe ont Juridiction ſur tout ce qui regarde les affaires maritimes, la Contractation, les Changes, les Marchandiſes, les Frets des Navires & autres choſes qui dépendent du Commerce. Ils jugent ſommairement ſans miniſtère d'Avocat ni de Procureur les Procès qui ſont portés par-devant eux. L'exécution de leurs Sentences eſt prompte & rigoureuſe. Ils n'ont d'autre Code pour l'inſtruction des Cauſes qui leur ſont dévolues que le Livre du Conſulat. Ils ont pour Aſſeſſeurs deux Prudhommes qui opinent avec eux. Dans les affaires qui dépendent de la diſpoſition du Droit commun, ou Municipal, ils décident ſuivant l'avis de deux Avocats. Ils tiennent leurs Audiences dans la Maiſon de la Contractation. Ils ont ſous eux un Ecrivain & deux Maſſiers qui ſont obligés d'aſſiſter à leurs Audiences, & de les accompagner dans les Actions publiques avec leurs Maſſes d'argent. Ils ſont élus la veille de Saint Jean, en préſence du Capitaine Général & des Jurats.

On peut appeller de leurs Sentences par devant un Magiſtrat qu'on appelle Juge d'Appellations, lequel eſt obligé, de même que les Conſuls, de juger ſommairement ſelon le ſtile du Livre de la Contractation, & on ne peut appeller de ſes Sentences, ſi ce n'eſt à l'Audience Royale en cas de déni de Juſtice ſeulement.

L'Exécuteur connoît judiciairement de toutes les Cauſes qui regardent les revenus de la Ville, les impoſitions & autres choſes qui en dépendent. Ses Sen-

Sentences ſont ſans appel, ſi ce n'eſt par devant lui ſeul en reviſion de Pro- MAYOR-
cès, & pour lors il eſt obligé d'appeller les Jurats pour décider conjointe- QUE.
ment avec lui.

Les Clavarios ſont chargés du récouvrement des rentes de la Ville. Daméto prétend que l'emploi de ces deux Officiers eſt le même que celui de ceux que le Droit Romain appelle *Curatores Reipublicæ*, ou bien *Curatores Calendarii*. On les élit tous les ans au ſort. L'un eſt pris de l'Etat Militaire, & l'autre de la Bourgeoiſe. Le prémier doit être originaire de la Ville de Mayorque, & le ſecond de quelque Ville de l'Iſle.

Le Préfet de la Manſe Nummaire, ou Pécuniaire eſt le Chef d'une Banque, où les Habitans de l'Iſle mettent leur argent en dépôt avec droit de le retirer quand il leur plaît, ſans qu'il leur en coute aucun frais ni intérêts. On élit tous les ans cet Officier, lequel doit être pris de l'Etat Militaire. Comme la ſureté publique demande, que ceux qui dépoſent leur argent en cette Banque ſoient aſſurés de ne le pas perdre, on a ſoin de choiſir un Préfet, qui ſoit ſolvable. Il y ſous ſes ordres deux Payeurs, qu'on appelle Libros, & un Caiſſier.

Les Morbéros ou Magiſtrats de la Santé furent établis en 1475, à l'occaſion d'une peſte univerſele dont le Royaume fut affligé. L'un d'eux doit être Gentilhomme, l'autre Bourgeois, & le troiſième Marchand. Ils ſont obligés d'empêcher, autant qu'il leur eſt poſſible, que la peſte & les autres maladies contagieuſes ne s'introduiſent dans l'Iſle. C'eſt pourquoi ils ſont en droit de procéder contre les Bailes des lieux, lorſqu'ils ne les avertiſſent pas des maladies qui y règnent.

Dans les enchères publiques, on ne peut vendre ni linge, ni habits ſans leur permiſſion, laquelle ils ne doivent jamais donner ſans avoir fait examiner par le Médecin de la Morberie, ſi ceux auxquels elles appartenoient ſont morts de maladie contagieuſe. Quand il arrive dans les Ports des Navires étrangers, ils ne peuvent être déchargés, ſans avoir obtenu une atteſtation des Morbéros, qui porte expreſſément que l'équipage eſt exempt de mal contagieux. Lorſque ces Navires viennent d'endroits ſuſpects de peſte & autres maux qui ſe communiquent aiſément, les Morbéros leur font faire la quarantaine dans un Lazaret; & ſi après ce tems-là, ou un plus long, s'ils le jugent néceſſaire, il reſte de grands ſoupçons de contagion, ils font bruler la cargaiſon du Navire. Le Royaume paye un Médecin & un Chirurgien pour aſſiſter les Morbéros dans leurs viſites & dans leurs informations.

Les Adminiſtrateurs ſont ce qu'étoient du tems de la République Romaine les Préfets de l'Annone, c'eſt-à-dire qu'ils ſont chargés du ſoin de faire venir des Païs étrangers la proviſion de bled néceſſaire pour l'Iſle, lorſque la recolte n'y eſt pas abondante, & de le faire diſtribuer à proportion des beſoins d'un chacun.

Le Céquiéro eſt Préfet des eaux, c'eſt-à-dire, que c'eſt lui qui préſide à la diſtribution d'eau, qui ſe fait tant pour la boiſſon des Habitans que pour

MAYORQUE. l'arroſement des Champs, des Prés, des Enclos & des Jardins. Il peut condamner à des Amendes pécuniaires ceux qui violent les Loix établies pour la diſtribution des eaux; mais il faut qu'il appelle des Adjoints du Corps des Jardiniers, ſans quoi ſes Sentences ne ſeroient pas éxécutées.

Cet Officier fut établi en 1356, par le Roi Don Pédro. Le mot de Céquiéro vient de Céquia, qui ſignifie Rigole pour conduire les eaux.

Le Maître de Gayéta a inſpection ſur les Eſclaves Maures, leſquels il eſt en droit de châtier, lorſqu'ils commettent quelque faute notable. Comme à préſent il y a fort peu d'Eſclaves dans l'Iſle, cet Emploi eſt preſque ſans éxercice.

Le Mayol a ſoin de prendre garde que les Enfans ne commettent pas de deſordres dans les Rues, ni dans les Places publiques. Pour cet effet il eſt obligé de ſe promener dans la Ville avec un grand fouet à la main, pour châtier les Libertins & les Vagabons, qu'il rencontre en faiſant ſes Rondes.

Comme l'Iſle de Mayorque eſt continuellement expoſée aux incurſions des Africains, le Royaume entretient 20 Compagnies d'Infanterie, 5 de Cavalerie & 2 de Canoniers, pour la défenſe de la Capitale, & 4 Régimens pour celle des Villes & des Fortereſſes de toute l'Iſle; &, afin que ces Troupes ſoient en état de combattre lorſque l'occaſion ſe préſente, on leur fait faire l'éxercice ſouvent en Public, & on diſtribue des prix à ceux qui ſe diſtinguent dans le maniement des armes.

Parmi les Troupes qui ſont deſtinées à défendre la Capitale, 12 Compagnies font la Garde & Sentinelle ſur les Remparts & dans les Tours de la Ville; deux ſont deſtinées pour s'oppoſer au débarquement des Ennemis, & pour pourſuivre les Malfaiteurs; deux montent la Garde au Château de Belver, & à la Fortereſſe de St. Charles; une occupe le poſte de Romani, & une autre celui de Greells.

La prémière Compagnie de Cavalerie, accompagne le Capitaine Général & les Juges de Cour, lorſqu'ils ſont leurs tournées dans l'Iſle, & dans toutes les autres occaſions, où leur aſſiſtance eſt néceſſaire. Outre cela deux Cavaliers doivent ſe rendre aux poſtes de Romani & de Greells; &, pour juſtifier qu'ils ont rempli leur devoir, ils portent un bâton blanc au Corps de Garde, qu'ils remettent à l'Officier qui y commande, & en prennent un noir.

Il y a 4 Tercios, ou Bataillons pour la défenſe des Villes, des Ports, des Fortereſſes & des Tours de toute l'Iſle, leſquels doivent toujours être prêts à marcher lorſqu'ils ſont commandés, ſans compter un Corps de Cavalerie, que les Villes & les Villages doivent fournir, lequel n'eſt pas reglé; mais qu'on augmente & qu'on diminue à proportion du beſoin qu'on en a.

Le Capitaine Général eſt le Juge ordinaire de toutes ces Troupes, aſſiſté d'un Aſſeſſeur qu'il prend du Corps de la Milice.

Outre

Outre tout ce qu'on vient de voir, il y a encore un Tribunal de l'Inquiſition & un Evêque, qui eſt Suffragant de Valence (*). Sa Cathédrale regarde la Mer, qui en eſt ſi proche que les Matelots peuvent entendre la Meſſe ſans ſortir de leurs Navires (†).

Après être ſorti de Palma, en parcourant la Côte Orientale, on traverſe un Païs ſablonneux; & après avoir rencontré diverſes petites Anſes, la Pointe de Rabaſa, & l'Ecueil de la Galère, on arrive à Lluch-Mayor éloignée de 12 Milles de cette Capitale. LLUCH-MAYOR.

C'eſt une Ville aſſez jolie, laquelle peut contenir environ 500 Maiſons. Son terroir eſt abondant en gros & menu bétail, en froment, en légumes, en miel, & en ſafran. Il manque d'eau, ce qui nuit extrêmement aux ſemences.

La Côte ſur laquelle elle eſt ſituée commence par une grande Anſe, qu'on appelle l'Anſe du Povet, laquelle eſt gardée par deux Soldats de la Garniſon de Palma. Delà on ſe rend au Cap du Faucon; &, après avoir paſſé les Cales des Mouches & de Saint Antoine, on arrive au Cap d'Enderroſal, où il y a une Tour gardée par des Soldats, que les Habitans de Mayorque payent.

Après avoir paſſé les Tours des Iſletes, Cala-Figuéra & Raſalbeig, on rencontre le Cap de la Régana, & enſuite le Cap-Blanc, auprès duquel on voit une Tour, dont la Sentinelle eſt entretenue par les Habitans de Mayorque.

A quelque diſtance delà on trouve Cala-Bertrand, Anſe fort étroite & longue d'environ 150 pas. Tout près de cette Anſe, on voit celle qu'on appelle Calapi, laquelle peut bien contenir juſqu'à dix Galères, ayant au moins 400 pas de longueur. Elle eſt environnée de rochers, c'eſt pourquoi il eſt très dangereux d'y aborder.

Tout près d'une eſpèce d'Etang, qui ſe dégorge dans cette Anſe, s'élève la Tour d'Eſtalella, où il y a 2 Sentinelles payées par tous les Habitans du Royaume. De cette Tour on découvre les feux d'avis du Port de Campos, & on avertit la Sentinelle du Cap-Blanc. Outre cela, on défend delà les Cales de Pallas, de Corralnau & d'Enderroſal.

A quelques lieues de Calapi, on voit la célèbre Montagne de Randa, où le fameux Raymond Lulle prit naiſſance. Cette Montagne eſt environnée de quantité de Villages, mais ce qui la rend encore plus recommandable, c'eſt une ſuperbe Egliſe qu'on a bâtie ſur ſon ſommet avec un Collège, où l'on enſeigne la Grammaire.

A deux lieues de Randa s'élève une autre Montagne qu'on appelle Mont de Sion, à cauſe d'une Egliſe conſidérable qu'on y voit, avec un Collège où l'on enſeigne la Grammaire.

Après avoir côtoyé la Plage de la Rapita, laquelle eſt défendue par une Tour

(*) Mr. Baudrand (Edit. de 1705 & de 1712. ſe trompe lorſqu'il dit que cet Evêque eſt Suffragant de Tarragone.

(†) Corn. *Dict.*

LLUCH-MAYOR. Tour gardée par deux Sentinelles à la ſolde des Habitans de Mayorque, on arrive au Cap de las Covétas, tout près duquel eſt l'Anſe de Gavina, où l'on charge le Sel qu'on envoye hors de l'Iſle; & un peu plus loin ſe découvre le Port de Campos, défendu par une Tour dont les Sentinelles ſont entretenues par tous les Habitans du Royaume. De cette Tour on donne avis des découvertes qu'on fait aux Salines de l'Eſtalella & au Château de Cabréra.

A une lieue du Cap de las Covétas, on apperçoit le Promontoire des Salines, qu'on appelle ainſi à cauſe des Marais de Sel qu'il y a. Ce Promontoire eſt, comme il a été déja dit, un des quatre principaux de l'Iſle. Il eſt défendu par une Tour, où il y a toujours des Sentinelles pour donner avis de ce qui ſe paſſe aux environs.

L'ISLE DE CABRERA.

CABRERA. CETTE Iſle eſt ſituée vis-à-vis du Promontoire des Salines. Elle eſt ſéparée de l'Iſle de Mayorque par un Golfe qui a environ quatre lieues de large, & dont la traverſe eſt très dangereuſe, tant à cauſe des fréquentes bouraſques dont il eſt agité, que des Pirateries des Africains.

Elle a pris ſon nom de la multitude de Chèvres qu'elle produit. Elle a environ cinq lieues de tour & deux de longueur. Son terrain eſt montueux & eſcarpé.

A préſent elle eſt entièrement inhabitée & inculte, ſans qu'il reſte de ces anciennes habitations que quelques veſtiges de ſes anciens bâtimens. On y voit quelques Anſes, & un Port capable de contenir une groſſe Flotte.

Ce Port eſt à l'abri de toute ſorte de vents, à cauſe que ſon entrée eſt tournée vers l'Iſle de Mayorque qui le couvre. Il eſt défendu par un Château, dont les Jurats de Mayorque ſont obligés d'entretenir la Garniſon, & ont droit de nommer l'Alcaïde, ou Châtelain. C'eſt-là où l'on éxile les Malfaiteurs du Royaume.

Près de ce Port on en voit un autre, qu'on appelle le Port de Gandulf, lequel a aſſez de capacité pour contenir cent Navires.

A quelque diſtance delà on trouve le Cap de Morobati; & après avoir paſſé une petite Iſle, ou pour mieux dire un Ecueil, on voit le Cap de Levant, près duquel ſe préſente le Port de l'Olla, vaſte & fort ſûr, près duquel s'ouvrent les Cales du Borri, & un peu au deſſous paroît l'Iſle de las Bledes. Du côté du Midi ſe préſentent la Cale du Codolar & l'Iſle Impériale. De celui de Lebeche, on rencontre les Ecueils qu'on appelle Eſtells, & un peu plus loin le Port d'Anciola, à une lieue duquel eſt la Cale de Las Galéotas, capable de contenir juſqu'à cinquante Galères.

L'ISLE IMPERIALE.

Cette Iſle eſt de grande importance, c'eſt pourquoi dans les Siècles paſſés elle étoit très peuplée, & l'on trouve des Mémoires qui font voir qu'autrefois

fois elle avoit ſon Evêque particulier. Il y a une carrière de très beau marbre. On voit à une lieue & demie de la Cale de Gandulf l'Iſle de Los Conéjos. Mais c'eſt aſſez parler de cette Iſle, revenons à celle de Mayorque. Los Conejos.

Après avoir doublé le Promontoire des Salines, on trouve les Cales de Marmols, de Salmunia, de Llombars, de Santañy & de Figuéra, & on voit Porto-Pétro, comme qui diroit le Port de Pierre. Il eſt fort vaſte & fort ſûr. Anciennement il étoit fermé par une forte chaîne, dont on voit encore les marques. Tout près delà on a bâti un Fort pour la défenſe de cette Côte, dont le Roi paye le Commandant, & le Royaume les Gardes.

En continuant de parcourir la Côte, on trouve les Cales de Longa, de Ferréra, de Mitiana, de Nau, un petit Port, qu'on appelle Portichol, & enſuite le Port de Colom, lequel eſt fort grand, mais il a ſi peu de fond, qu'il n'eſt propre que pour des Galères & des Barques. Il a à ſon entrée une Tour avec deux Sentinelles que la Ville de Mayorque paye. En tirant plus en avant, on voit les Cales de Murada, de Magranar, d'Eſtañol, & on arrive à la Pointe de Broſſat, ou Brotat. Port de Colom.

De cette Pointe, on va à celle del Lébrel, & un peu plus loin on trouve l'Anſe de Canamel, le Cap de Maſſot, les Cales de Péréto, de Proenſals, de Pédréra, de Hierony, & on arrive au Promontoire de Péra, défendu par un bon Fort.

Du Promontoire de Péra on va à Freu, delà à Cala-Torta, de Cala-Torta à Mitiana, de Mitiana à Cala-Marſot, & on arrive au Promontoire de Ferruig, défendu par une Tour.

Après avoir doublé le Promontoire de Ferruig, on découvre une grande Plage qu'on appelle l'Eſtani del Bisbe, laquelle s'avance conſidérablement dans la terre, au bout de laquelle, du côté du Midi, ſe voit un grand Etang qu'on appelle Albufère, mot Arabe qui ſignifie Petite Mer. Il a 12000 pas de tour. Près de cet Etang la Mer fait un Golfe qu'on nomme Grac-Mayor, d'où l'eau de la Mer ſe mêle avec celle de l'Albufère.

En tirant vers le Nord, on découvre le Port d'Alcudia, une eſpèce d'Iſle ou plutôt un Ecueil qu'on appelle l'Alcanada, la Cale de Minorque, & finalement la Pointe du Pinart. Mais avant que de paſſer outre, faiſons la Deſcription de la Ville d'Alcudia.

Lorſque le Roi d'Arragon conquit l'Iſle de Mayorque, la Ville d'Alcudia n'étoit qu'un Hameau; mais dans la ſuite quantité de Peuples de divers autres Villages s'y étant allé établir, elle devint peu à peu une Ville aſſez conſidérable. Alcudia.

Elle eſt ſituée près de la Mer, vis-à-vis de l'Iſle de Minorque, entre deux grands Ports qu'on appelle Port Mayor & Port Minor. Elle eſt preſque environnée de la Mer, qui en fait une eſpèce de Peninſule. On y compte juſques à environ mille maiſons.

Elle eſt défendue par deux Forts, par des murailles fort élevées & par

de bons foſſés. A cauſe du zèle que ſes Habitans firent paroître en faveur de leur Souverain dans un ſoulevement populaire qui ſurvint en 1521, l'Empereur Charles V les exempta de tous les impôts qui ſont établis dans l'Iſle, & accorda à la Ville le Titre de Cité.

POLLENÇA. A une lieue & demie d'Alcudia du côté du Nord, on découvre l'ancienne Ville de Pollença, Colonie de Citoyens Romains. Quelques Auteurs prétendent que ſa prémière fondation fut faite en un endroit près d'Alcudia, & fondent leur opinion ſur quantité de Médailles & de Statues de Marbre qu'on y trouve, parmi leſquelles celle du célèbre Capitaine Quintus Cécilius Métellus, ſurnommé le Baléare, mérite l'admiration des Antiquaires. Ils ajoutent que ſes Habitans s'allèrent établir dans l'endroit où elle eſt préſentement, pour éviter le danger où ils étoient de ſe voir ſubmergés par les vagues de la Mer.

Malgré ces conjectures pluſieurs bons Hiſtoriens ſoutiennent que ces Auteurs ſont dans l'erreur, & croyent être mieux fondés qu'eux, en diſant que Pollença fut bâtie en un endroit qu'on appelle Colonia, à cauſe qu'elle fut une Colonie des Romains. Cette opinion paroît d'autant plus probable, qu'outre l'alluſion qu'ils font au nom de Colonia, on y voit encore des Aqueducs, par le moyen deſquels on conduiſoit l'eau de la vallée de Ternellas à cet endroit.

Quoiqu'il en ſoit, cette Ville conſerve encore ſon ancien nom, & quelques reſtes de ſon antique grandeur, bien qu'elle n'enferme dans l'enceinte de ſes murailles qu'environ 700 maiſons. Ses Habitans ſe diſtinguent par la politeſſe de la Langue de tous ceux de l'Iſle.

Son terroir eſt abondant en froment, en huile & en un vin exquis, qu'on appelle Montona. On y voit un Port aſſez grand, & couvert par la Pointe d'Albacux qui en eſt fort proche.

De la Pointe d'Albacux on va à l'Iſle de Formentor; &, après avoir côtoyé les Cales de Murſa & de Gonçalvo, on arrive au Grand Promontoire, qui porte le nom de l'Iſle, après quoi on trouve Calafiguéra & la petite Iſle du Colomer, & enſuite Cala Bouquer & l'Anſe de Saint Vincent, laquelle eſt défendue par un Château très fort, où le Roi tient un Commandant.

CALOBRA. Enfin, en ſuivant cette Côte, on rencontre la Pointe de la Sal, la Tour de Bécar, la Cale de Caſtellas, & on arrive au Port de Calobra, qui eſt ſans diſpute le plus célèbre & le plus important de toute l'Iſle, ſoit pour la facilité de ſon entrée, ſoit pour la beauté du Païs qui l'environne, & pour l'abondance d'eau de fontaine qu'on y trouve.

Près du Port de Calobra, la Mer fait une enfonçure dans la terre, reçoit quelques eaux qui coulent de divers endroits de l'Iſle, & commence à s'hériſſer de rochers eſcarpés qui la rendent preſque inabordable, ſur-tout en un endroit qu'on appelle le Promontoire de la Séca, lequel eſt défendu par une bonne Tour, où il y a deux Sentinelles. A quelque diſtance de ce Promontoire on voit Calaferréra, & enſuite l'Ecueil de Llampayes, lequel

eſt

eſt devenu mémorable dans l'Hiſtoire, à cauſe d'une deſcente qu'y fit une Eſcadre Turque en 1561, où les Infidèles furent entièrement défaits par les Habitans de l'Iſle. Il y a un Port aſſez conſidérable défendu par deux Tours. C'eſt là où Saint Raymond de Pennafort alla ſurgir.

En ſortant du Port de Soller, on commence à ſuivre la côte de Daya, laquelle prend ſon origine d'une Cale qui porte le même nom de Daya, vis-à-vis de laquelle on voit les Tours de Luchalcarri, & enſuite on va à la Pointe du Single, tout près de laquelle eſt la petite Iſle *Foradada*, laquelle n'a rien de remarquable, ſi ce n'eſt une montagne, au ſommet de laquelle le Roi Don Jaime de Mayorque, fils de Don Jaime le Conquérant, fit bâtir un célèbre Collège pour enſeigner aux Religieux de l'Ordre de Saint François la Langue Arabe, afin d'être mieux en état de convertir les Maures. On prétend que Raymond Lulle inſpira à ce Prince le deſſein de fonder ce Collège. FORADADA.

De la Pointe du Single, on va à celle de Buñota, où il y a une petite Anſe, où les Pirates d'Afrique ſe cachent pour ſurprendre les Barques qui navigent vers cette côte; &, après avoir doublé le Cap de Caval Bernat, & paſſé la Cale Evangelique, on arrive au Cap de Groſſer, au-delà duquel eſt le Port de Santelme, défendu par une bonne Fortereſſe, où les Jurats de Mayorque entretiennent un Alcaïde, ou Commandant, avec quelques ſoldats. Delà, on découvre l'ancienne *Palomera* & la petite Iſle du Pantaleu, lieu mémorable pour être celui où le Roi d'Arragon débarqua lorſqu'il alla à la conquête des Iſles Baléares. PANTALEU.

L'ISLE DRAGONERA

VIS-A-VIS du Pantaleu, eſt ſituée la Dragonéra, Iſle qui peut avoir environ mille pas de longueur, neuf cens de largeur, & cinq mille de tour. Elle eſt éloignée de 1200 pas de l'Iſle de Mayorque. DRAGONERA.

On y voit une montagne qu'on appelle la Popia, au-deſſus de laquelle on a fait conſtruire une Fortereſſe, où un Alcaïde, entretenu par les Jurats de Mayorque, commande. Au-deſſus de cette Fortereſſe, du côté du Nord, on voit les Cales de Lebex, de Lladro & de Rigau: leur abord eſt très dangereux. C'eſt-là où les Corſaires d'Afrique ſe refugioient avant la conſtruction de la Fortereſſe.

Tout le Territoire de l'Iſle eſt inculte, & ne produit rien qu'une eſpèce d'oiſeaux de proie qu'on appelle Eſpagnols, leſquels ſont très bons à manger.

Le nom de cette Iſle a donné lieu à quelques Auteurs de dire que c'étoit la Colubraire ou Ophieuſe, dont les anciens Coſmographes ont tant parlé; mais c'eſt une opinion fauſſe que nous avons déja refutée. Pour moi, je crois avec l'Hiſtorien Marſilius, que ce nom lui fut donné à cauſe de ſa figure qui reſſemble à une eſpèce de Serpent qui y croît, & qu'on appelle Sargantana en Langage Catalan.

DRAGONERA. Ces Serpens ſont tellement propres à cette Iſle & à celles qui lui ſont adjacentes, que quand on en porte dans les autres, ils y meurent ſur le champ. Tout près de la Dragonéra on voit quelques autres petites Iſles, dont celle de Mijana eſt la principale. Revenons à l'Iſle de Mayorque.

Après avoir paſſé le Pantaleu on trouve la petite Cale des Conils, enſuite la Pointe de Galindo, la Cale Blanca, le Cap de Falco, la Cale de Goz, celle de la Balleſtéra, & on arrive au Port d'Andraig, lequel eſt fort vaſte, mais fort découvert du côté du Ponant. Il eſt défendu par un Fort conſtruit dans une eſpèce de Peninſule tout près d'un Bourg appellé la Mola.

En ſortant d'Andraig, on découvre deux ou trois petites Cales de peu de conſéquence, & on ſe rend au Port d'Andrithel, lequel eſt fort ſpacieux & a beaucoup de fond. Il eſt défendu par une bonne Tour.

PEGUERA. Sur la Côte de Calvia près d'Andrithel, on voit le Port de Péguéra qui eſt un des plus conſidérables de toute l'Iſle, & enſuite on découvre une Cale à laquelle les prémiers Chrétiens qui y parurent, donnèrent le nom de Sainte-Ponce à cauſe que toute l'Armée du Roi d'Arragon y débarqua.

Ce Port eſt défendu par une Tour qu'on appelle l'Atalaya de Malgrat. La Penna Roxa, ou Château Roux, l'Ecueil de Chivas & la Tour de Rafalbeig ſont ſitués vis-à-vis de Sainte Ponce.

Cette Côte ſe termine par le Cap de la Figuéra, défendu par une Tour, & en côtoyant un vaſte ſein que la Mer forme tout près delà, on rencontre la Cale de Mortats, & les petites Iſles de la Morraſſa défendues par des Tours. Enſuite on découvre la Pointe de Mortubi, entre laquelle & les petites Iſles, dont on vient de parler, paroît la Cale Mayor, après quoi on aborde à Mayorque.

Tels ſont à peu près les Villes principales, les Ports, les Anſes, les Caps, les Promontoires, les Pointes, & les diverſes Cales qui ſont ſur les Côtes de l'Iſle de Mayorque. A l'égard des Villes qui ſont dans le cœur de l'Iſle, elles ſont de ſi peu de conſéquence, que je ne trouve pas à propos d'en parler, eſtimant qu'il eſt plus utile de faire la Deſcription des autres Iſles qui compoſent le Royaume de Mayorque.

L'ISLE DE MINORQUE.

MINORQUE. MINORQUE. eſt la principale de toutes les Iſles Baléares qui reſtent à décrire. Elle eſt nommée *Minorque*, & *Menorca* par les habitans, parce qu'elle eſt la moindre & la plus petite. Les Auteurs Eſpagnols aſſurent qu'elle a toujours été regardée comme une partie de l'Eſpagne, & que ſes habitans ainſi que ceux de Mayorque ont toujours été réputés Eſpagnols; ce qu'on ne peut pas dire des autres Peuples, qui ſont ſoumis à la Couronne d'Eſpagne.

Cette

Cette Iſle a porté autrefois le nom de NURA; mais aucun Auteur ancien ni moderne ne dit pourquoi il lui fut donnée. Elle eſt ſituée vis-à-vis de la Partie Orientale de celle de Mayorque, de laquelle elle eſt éloignée de dix lieues. Elle a environ ſept grandes lieues de longueur & un peu plus de deux de largeur. MINORQUE.

Son Terrein eſt en partie montueux, & en partie plain. Quoique ſes montagnes ne ſoient pas ſi élevées, ni ſi fertiles que celles de Mayorque, elle ne laiſſe pas de produire toutes les choſes néceſſaires à la vie humaine, ſi on en excepte l'huile qui y manque, à cauſe que l'Iſle eſt fort expoſée aux frimats du Nord. Son Climat, ſon Langage, ſes Coutumes ſont ſemblables à celles de Mayorque.

Il y a un des plus beaux Ports de l'Univers qu'on appelle le *Port-Mahon*, nom qu'on lui a donné par alluſion au fameux Capitaine Mahon, qui rendit tant de ſervices ſignalés à la République de Carthage dont il étoit Sujet. Voici une bonne deſcription de ce Port. PORT-MAHON.

A la pointe du Sud de l'Iſle de Minorque, il y a un Iſlet fort bas nommé LAIRE DE MAHON (*): il eſt éloigné de la pointe de Minorque d'une bonne portée de fuſil. On peut paſſer à terre de cet Iſlet avec des Galères & des Barques, y ayant quatre braſſes d'eau dans le plus étroit paſſage, dont on voit le fond fort aiſément. De la pointe du Sud de l'Iſle Minorque à celle du Nord-Eſt, nommée la pointe de la Garde, la route eſt Nord-Eſt quart de Nord environ ſix milles. Sur le haut de cette pointe il y a une Tour de garde qui eſt ronde, & qui eſt ſituée ſur une éminence.

Environ à une bonne portée de fuſil vers l'Oueſt-Sud-Oueſt de cette pointe de la Garde, eſt l'entrée du Port-Mahon. Il eſt très bon, & reſſemble à une rivière. Il n'a à ſon entrée qu'une demi-portée de fuſil de largeur, & une lieue de longueur. Le Vent qui y donne à plein dans l'entrée eſt le Sud-Eſt quart de Sud. Du côté du Sud-Oueſt de l'entrée, il y a une Citadelle ſur le bord de la Mer, & quelques maiſons auprès, qu'il faut laiſſer ſur la gauche en entrant, obſervant de paſſer à mi-Canal, à cauſe de quelques petits rochers qui ſont des deux côtés. Il y a auſſi dans le Port quelques petits Iſlets qu'on laiſſe ſur la droite, avant qu'on ſoit arrivé devant la Ville de Mahon, qui eſt du côté du Sud-Oueſt.

On mouille ordinairement devant la Ville, qui eſt éloignée d'environ trois quarts de lieue de l'entrée du Port. Il faut s'y amarrer à quatre; ſavoir deux fers à la proue par ſept à huit braſſes d'eau fond d'herbe vaſeux, & deux amarres qu'on porte à terre, ayant la poupe de la Galère vers la Ville à une demi-longueur de Galère de terre, où l'on trouve cinq à ſix braſſes d'eau. On fait de l'eau devant la Ville proche de la Mer.

La Latitude eſt de quarante dégrés deux Minutes. On peut auſſi mouiller

(*) *Michelot*. Port. de la Médit. p. 32.

PORT-MAHON. ler après avoir dépaſſé la Citadelle, qui eſt à l'entrée du Port; mais il faut s'affourcher à quatre, comme devant la Ville. On y peut auſſi faire de l'eau dans le fond de quelques Calangues qui y ſont. On peut paſſer tout autour des Iſles qui ſont dans le Port, ſi l'on en a beſoin. Il en faut pourtant excepter le côté Nord-Nord-Eſt de celle qui eſt devant la Ville, où il n'y a point de paſſage.

On eſt tellement à l'abri de toutes ſortes de Vents dans ce Port qu'il y a un Proverbe qui dit: Que dans la Mer Méditerranée, Juin, Juillet, Aout & le Port-Mahon ſont la ſureté des Vaiſſeaux. Il avance une grande lieue & demi dans la terre, & renferme dans ſon ſein trois ou quatre petites Iſles.

ST. PHILIPPE. A main droite du Port, on voit le fameux Château de Saint Philippe, lequel, ſelon Daméto, paſſe pour imprénable, tant à cauſe de ſa ſituation, que de la grande quantité d'Artillerie qu'il y a; cependant on remarqua dans la dernière Guerre, que cet Auteur donnoit dans l'hyperbole, en parlant de la ſorte, puiſque les Anglois s'en rendirent les maîtres ſans faire de grands efforts.

Plus avant dans la Terre, on voit la Ville qui donne le nom au Port, fondée par les Carthaginois. Elle n'eſt pas grande, mais elle eſt paſſablement riche à cauſe du commerce qui s'y fait.

CITADELLA.

CITA-DELLA. CITADELLA ou *Ciudadéla* eſt la Capitale de l'Iſle de Minorque. Elle contient environ 600 maiſons, & eſt défendue par de fortes murailles & par pluſieurs Baſtions. On y remarque quelques édifices aſſez bien conſtruits, & qui méritent l'attention des curieux.

Le Gouverneur de l'Iſle y fait ſa réſidence, auſſi bien que ſon Aſſeſſeur & l'Avocat Fiſcal, avec l'Aſſiſtance deſquels il prend connoiſſance de toutes les affaires qui ſurviennent dans ſon Gouvernement, tant en matière Militaire, Civile, que Criminelle.

Pour ce qui regarde la Juridiction Eccléſiaſtique, l'Evêque de Mayorque y tient une Proviſeur. Anciennement il y avoit un Evêque particulier, comme il paroit par pluſieurs Actes authentiques. Il y a quelques Couvens de Religieux & une Egliſe aſſez remarquable par le nombre d'Eccléſiaſtiques qui la deſſervent, parmi leſquels il y en a un avec titre de Prevôt, lequel porte l'Aumuſſe, comme s'il étoit Chanoine.

Il n'y a dans toute l'Iſle que deux autres petites Villes qui ſont Laor & Mercadal, qui ne méritent pas qu'on y faſſe attention. Dans la partie Orientale, on trouve un Port nommé Fornelli: il eſt au fond d'une jolie Baie, vers un Cap de même nom.

L'ISLE

L'ISLE D'YVICA.

YVIÇA, Iſle de la Méditerranée, connue des Anciens ſous le nom d'*Ebuſus*. Elle eſt ſituée entre le Royaume de Valence en Eſpagne, & l'Iſle de Mayorque, à diſtance à peu près égale, c'eſt-à-dire, à environ quinze lieues. Le milieu de l'Iſle eſt à 39. d. de Latitude, & ſa partie Occidentale eſt ſous le même Méridien que Tarragone. Dès le tems de Pomponius Méla (*) elle avoit une Ville de même nom qu'elle. *Il n'y a*, dit-il, *que le bled qu'elle ne produit pas abondamment, elle eſt plus fertile en d'autres choſes. Elle n'a aucun animal nuiſible, & ſi on y en porte elle ne les ſouffre point: il n'en eſt pas de même de l'Iſle Colubraria dont elle me fait ſouvenir, car comme cette dernière eſt remplie de diverſes ſortes de Serpens qui la rendent inhabitable, cependant ceux qui y deſcendent, ſont à couvert de tout danger dans une enceinte qu'ils forment avec de la terre de l'Iſle d'Iviça, parce que ces Serpens ſi âpres à s'élancer ſur ceux qu'ils rencontrent, prennent la fuite à la vue de cette terre qu'ils craignent comme un poiſon dont il n'oſent approcher.* YVIÇA.

C'eſt ce que Méla nous apprend de cette Iſle d'Iviça. Ces mots *elle eſt plus fertile en d'autres choſes*, peuvent être expliqués par ce paſſage de Diodore. *Elle eſt aſſez fertile; elle a un petit Canton propre au vignoble, & a des Oliviers ſauvages qui produiſent des Olives.*

Ajoutons-y le témoignage de Pline qui dit que les Figues de cette Iſle ſont très groſſes & excellentes. On les faiſoit bouillir & ſecher, & on les envoyoit à Rome dans des caiſſes. Leur ſuc qui eſt comme du lait quand elles commencent à meurir, devient comme du miel en cuiſant. On les laiſſe vieillir à l'arbre, & il en dégoute une eſpèce de gomme, & elles ſe ſèchent. Les Figues ſèches étoient nommées *Caunæ* de la Ville de *Caunus* en Carie, d'où l'on en apportoit. C'eſt aſſez l'uſage dans toutes les Langues de donner aux fruits le nom des lieux qui les produiſent. C'eſt ainſi que nous appellons des Brignoles certaines prunes, & des Calvilles certaines pommes, parce que ces prunes ſe trouvent aux environs de Brignoles Ville de Provence, & ces Pommes au Village de Calville au Païs de Caux. C'eſt par rapport à ce nom de *Caunæ* que Stace (†) dit, dans ſes Saturnales.

Et quas præcoquit Eboſea Caunas.

Faute d'avoir ſçu que *Caunæ* étoient des Figues ſèches, quelques-uns ont lu *Cannæ*, & ont cru que l'Iſle d'Iviça produiſoit autrefois des Cannes de Sucre. Louis Nugnès (*Nonnius*) a été de ce nombre. Cela donne occaſion au docte Bochart (‡) de trouver une Etymologie Phénicienne du nom de cette

(*) L. 2. c. 7. *in fine.*
(†) L. 1. *Silva* 6.
(‡) *Chanaan.* L. 1. c. 35.

Yviça. cette Iſle. Il le dérive d'יבשה, *Iebuſo*, ou *Ibuſo*; & ce mot ſignifie *Sechées* en ſousentendant *des Figues*. Silius Italicus dit (*):

Jamque Ebuſus Phœniſſa movet, jamque, Artabrus arma.

D'où l'on conclud que la Ville de cette Iſle avoit été bâtie par les Phéniciens. Méla, comme on a vu, dit que l'Iſle & la Ville portoient le même nom. Diodore dit: *il y a une Ville nommée* Eresus, *Colonie des Carthaginois, accompagnée d'un Port commode. Les murs en ſont aſſez grands, & il y a beaucoup de maiſons bien bâties. Elle eſt habitée par un ramas de Barbares. La plupart des Phéniciens dont la Colonie y fut conduite cent quatre-vingt ans après la fondation de Carthage.* Cette Epoque tombe vers le règne de Romulus ou de Numa tout au plus tard.

Quelques-uns ont voulu changer dans Diodore le nom d'*Ereſus* en *Ebuſus*. Mais Bochart (†) s'y oppoſe par cette raiſon. Il ne doute point que l'Iſle & la Ville n'euſſent un nom Phénicien. Ce nom, pourſuit-il, répondoit apparemment à celui de Pityusa qui lui étoit commun avec l'Iſle *Colubraria*; & comme elle étoit la plus grande des deux, elle eſt nommée Pityusa par excellence, par Tite-Live, Plutarque, Dioſcoride & autres. Ce nom lui fut donné ἀπὸ πιτύων, à cauſe des Pins. Or les Hébreux comprenoient les Pins comme une eſpèce du genre d'Arbre qu'ils nommoient ארז, *Erez*, ainſi ce nom répond au Grec Pityuſa, & n'eſt pas une faute qu'il faille corriger dans l'Hiſtorien Grec qui a parlé fort juſte. Aſſez d'Auteurs ont parlé des pins de cette Iſle.

L'Archévêque de Tarragone, qui eſt Seigneur d'Iviça, tire un bon parti des Salines (‡). L'Iſle eſt plus longue que large, & eſt entourée d'écueils.

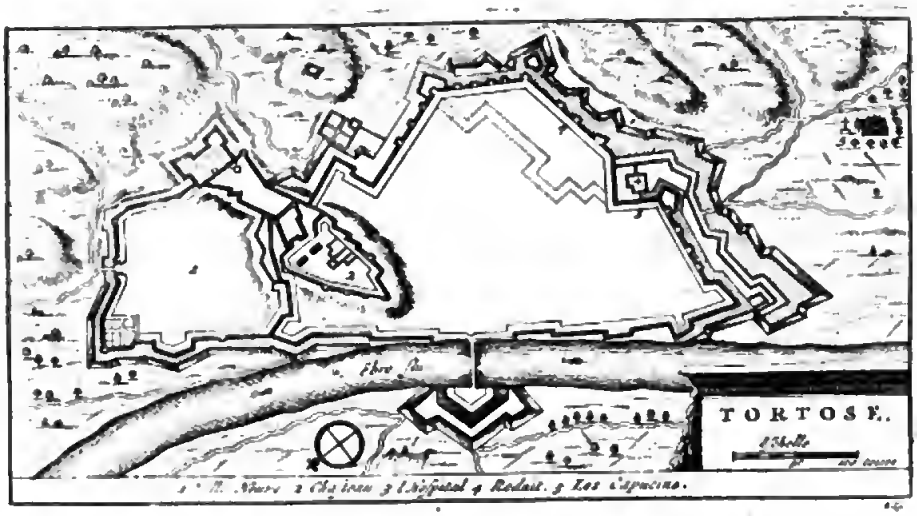
Preſque toute l'Iſle eſt pleine de montagnes. Du côté du Levant, entre le Port de la Formentéra & l'Etang ſont les petites Iſles Noire & de los Ahorcados. Vis-à-vis del Cargador on voit celle de la Eſponja, celle de los Ratones, outre deux qu'on appelle los Poros, celles de l'Ecueil Noir & de Bicxote. Plus avant dans la Mer on voit celles de los Dados, l'Ecueil Doré, celles de Batafogo, de los Conéjos & les Ecueils de Lidon. On voit encore vis-à-vis de Cala-Longa l'Iſle du Cap Lébrel, & tout près de Sainte Eulaye celle de la Pointe d'Arabi. On apperçoit encore celles del Canar & de Tagomago.

Vis-à-vis de la Terre-ferme s'élèvent celles qu'on appelle de las Hormigas, le Port de Balançar, avec une petite Iſle du même nom. En tirant un peu plus vers le Ponant, on découvre encore les Iſles de las Blédas, de la Conéjéra, del Borch, del Deſpartar, de la Barquilla & le Cap Falcon.

L'ISLE

(*) L. 3. v. 362.
(†) Ibid.
(‡) *Coronelli*, Iſolario, p. 506.

Nouvelle Carte du CATALOGNE, *avec les grands Chemins, etc.*



Bibliothèque Nationale R. F. IIIe Motion

Digitized by Google

L'ISLE DE FORMENTERA.

FORMENTERA.

A une lieue d'Yviça, on voit l'Iſle Formentéra dont il a été déja parlé. Elle eſt de la figure d'une lampe avec un Peçon au deſſous. Anciennement elle étoit fort peuplée, & avoit ſon Evêque particulier; préſentement elle eſt déſerte à cauſe des deſcentes continuelles des Pirates d'Afrique. On n'y voit qu'une eſpèce d'Anes ſauvages, incomparablement plus grands que les Anes ordinaires; mais ils ſont abſolument inutiles pour le Public, à cauſe qu'on ne les a jamais pu apprivoiſer. L'on y voit quelques Ports & Anſes qui ſervent de retraite aux Corſaires d'Afrique.

Les Iſles de Mayorque, Minorque & Yviça, rapportent ſuffiſamment tout ce qui eſt néceſſaire pour la vie, tellement qu'à cet égard leurs habitans peuvent ſe paſſer de tous leurs voiſins. Ils recueillent en abondance du vin, du grain, & toutes ſortes de fruits: le bois, l'huile, & le ſel n'y manquent pas. Les paturages, qui ſont fort bons, ſervent à nourrir des troupeaux de brebis, de la laine deſquelles on fait des draps que l'on tranſporte en Italie.

Les Lapins y ſont en grand nombre, de même qu'ils l'étoient dans l'Antiquité, & ils ne réduiſent pas les habitans à l'impuiſſance de ſe défendre, cependant ils ne laiſſent pas de faire quelquefois bien du mal aux fruits de la terre.

Les anciens habitans de ces Iſles étoient tout ſauvages lorſqu'ils furent connus des Grecs, allant à demi-nuds, n'ayant pour tout habillement qu'une peau de quelque animal groſſièrement aprêtée, dont ils ſe couvroient. Ils s'éxerçoient particulièrement à la fronde, à quoi ils étoient fort habiles.

Les Romains avoient deux Colonies de Citoyens de Rome dans l'Iſle de Majorque, Palma & Pollentia; ils y en fondèrent deux de Citoyens Latins *Cinium* & *Cunici;* & les naturels avoient une Ville à part, nommée *Bochri.* Dans l'Iſle de Minorque, les Carthaginois fondèrent deux Villes, Jammona au Couchant, & Magon, aujourdhui Mahon, au Sud-Eſt.

Dans ces derniers tems les habitans de ces Iſles ſont plus de la moitié Eſpagnols, aſſez induſtrieux, actifs & grands pirates.

LA CATALOGNE.

POUR achever le tour de la Monarchie d'Eſpagne, il nous reſte à voir les trois Provinces, qui ſont au Nord-Eſt, le long des Pyrénées, faiſant face à la France.

La plus Orientale des trois eſt la Catalogne, qui eſt bornée au Nord par les Pyrénées, qui la ſéparent des terres de la France; au Levant & au Midi par la Mer Méditerranée, & au Couchant par un coin du Royaume de Valence & par l'Arragon.

Cette Province étoit beaucoup plus grande autrefois, qu'elle ne l'eſt au-

LA CATALOGNE.

jourdhui ; de tems en tems elle a été écornée de quelques pièces par les François: les Comtés de Rouſſillon & de Conflans en ont été détachés, & cedés à la France par la paix des Pyrénées, avec un bon morceau de la Cerdagne.

Le Comté de Foix, qui étoit auſſi compris dans la Catalogne, en a été détaché, & mis ſous la dépendance des François, il y a déja longtems. Cependant elle ne laiſſe pas d'être l'une des plus grandes Provinces du Royaume, ayant environ 70 lieues de longueur du Couchant au Levant, cinquante dans ſa plus grande largeur du Nord au Sud, 80 de côtes ſur la Méditerranée, & près de 260 de tour. Elle comprend un Archévêché, ſavoir celui de Tarragone, ſept Evêchés, ceux de Barcelone, de Gironne, d'Urgel, de Vic, de Lérida, de Tortoſe, & de Solſona; vingt-huit grandes Abbayes des Ordres des Bénédictins & de Citeaux : une Principauté, ſavoir celle de Tarragone: deux Duchés, ceux de Mont-blanc, & de Cardone: cinq Marquiſats, Lérida, Tortoſe, Pallaréſa, Camaraſa, & Aitona: dix-ſept Comtés, Barcelone, Gironne, Urgel, Cerdagne, Biſoldu, Ampurias, Vic, Manréſa, Pradas, Palamos, Pédralata, S. Colomba de Quéralto, S. Colomba de Scintillas, Savallano, Valléſogana, Guimérano, & Montéagudo: quatorze Vicomtés, Barcelone, Gironne, Cabréra, Baſſi, Rocabertino, Canéto, Iſola, Caſtelbono, Erilio, Querforato, Villamuro, Scornalbone, Agéra, & Jocho, & grand nombre de Baronies; Monté-Cadéna, dont le Baron étoit autrefois Sénéchal de toute la Catalogne; Pinos, Carvilione, Erilio, Cervéra, Mataplana, & pluſieurs autres.

Quelques Géographes la diviſent en Vieille & Nouvelle. La Vieille eſt celle qui s'étend dès les Pyrénées, & le long de la rivière de Llobrégat, juſqu'à la Mer à l'Orient: & la Nouvelle, celle qui s'étend à l'Occident dès la même rivière juſqu'aux Royaumes de Valence & d'Arragon. Mais cette diviſion eſt de peu d'uſage: il vaut mieux remarquer, que cette Province eſt partagée en quinze Juridictions, ou Viguéries comme on les appelle.

Le long des côtes il y a celles de Tortoſe, de Monblanc, de Tarragone, de Villa-Franca de Panades, de Barcelone, & de Gironne, ſous laquelle eſt compris l'Ampurdan, que les Gazetiers appellent mal-à-propos le Lampourdan: le long des Pyrénées, il y a les Viguéries de Camprédon, & de Puicerda, & le Comté de Cerdagne: au Couchant le long des frontières de l'Arragon, les Viguéries de Balaguer, & de Lérida: & au milieu du Païs, de l'Occident à l'Orient, celles d'Agramont, de Tarréga, de Cervéra, de Manréſa & de Vic.

La Catalogne eſt le Païs des anciens Lalétains, Caſtellains, Indigètes, Ilergètes, Ilercaons, Cérétains & Anſétains, & n'avoit point alors de nom différent de ceux des peuples qui l'habitoient.

Le nom de Catalogne eſt tout moderne, & l'on n'en ſait pas encore bien l'origine. Quelques-uns le font venir des anciens Caſtellains, dont on trouve le nom dans Ptolomée, qui habitoient aux environs de Vic & de Car-

Cardone: d'autres, des Goths & des Alains, ou des Cattes & des Alains, comme ſi des noms de ces deux peuples joints enſemble, elle avoit été appellée Gothalania ou Cattalania. Il y en a qui le dérivent d'Otger Cathalo, qui fut envoyé par Charles-Martel, pour arracher l'Eſpagne d'entre les mains des Maures. Le ſecond ſentiment eſt le plus vraiſemblable, & je vois qu'il eſt le plus généralement reçu parmi les Auteurs Eſpagnols. LA CATALOGNE.

Cette belle Province eſt arroſée par un très grand nombre de rivières: il y en a qui ſe jettent immédiatement dans la Mer: il y en a qui, ſans faire un ſi long chemin, perdent leur nom & leurs eaux dans quelque autre rivière. Celles du prémier ordre ſont, au Midi, outre l'Ebre qui en arroſe un petit coin, le Francoli qui ſe jette dans la Mer près de Tarragone; le Llobrégat, anciennement Rubricatus, qui prend ſa ſource dans le Mont Pendis, coule tout droit du Nord au Sud, ſous douze ou quinze ponts, & ſe dégorge dans la Mer, un peu au deſſous de Barcelone: le Béſos, Bétulus, qui ſe jette dans la Méditerranée, au deſſus de la même Ville: à l'Orient, le Ter, en Latin Thicis ou Thiceris, qui prend ſa ſource entre le Mont Canigo & le Col de Nuria, coule d'abord du Nord-Eſt au Sud-Oueſt, puis tournant tout-à-coup à l'Orient, paſſe à Gironne, & ſe décharge dans la Mer, au deſſous de Torroella: le Fluvia, en Latin *Fluvianus* & *Cluvianus*, & un autre petit qui porte auſſi le nom de Llobrégat.

Les rivières du ſecond ordre, c'eſt-à-dire, celles qui ne vont pas juſqu'à la Mer, ſont, prémièrement la Sègre, autrefois Sicoris, la plus grande de toutes les rivières de la Catalogne, qui prend ſa ſource dans la Cerdagne; elle coule du Nord-Eſt au Sud-Oueſt, paſſe à Puicerda, à Urgel, à Oliana, à Camaraſa, où elle reçoit la Noguéra Pallaréſa, à Balaguer, à Lérida, au deſſus de laquelle elle reçoit la Noguéra Ripagorçana, & à Aitona, puis ſe joint à la Cinca, après quoi elles vont ſe jetter dans l'Ebre près de Méquinencia ſur les frontières d'Arragon: la Noguéra Ripagorçana, *Vocharia Ripacurtiana*, qui fait la ſéparation entre une partie de la Catalogne & de l'Arragon, coulant du Nord au Sud, & ſe jette dans la Sègre, au deſſus de Lérida; la Noguéra Pallaréſa, dont le cours eſt paralléle à l'autre, & qui ſe jette auſſi dans la Sègre près de Camaraſa: la Cervéra, qui ſe jette dans la même rivière, un peu au deſſus de Lérida: la Noya, qui tombe dans le Llobrégat près de Martorel, & le Corp, qui ſe perd dans la Cervéra.

Chemin de Valence à Barcelone.

POUR parcourir cette grande Province avec ſatisfaction & avec ordre, je vai, ſelon ma méthode ordinaire, ſuivre les grandes routes. Je reprendrai donc mon Lecteur aux frontières de la Catalogne, où je l'ai laiſſé, pour le conduire delà à Barcelone, & lui faire remarquer en paſſant les beautés des lieux, qui ſe trouveront ſur la route & aux environs. Quand nous ſerons à Barcelone, nous verrons ce que nous aurons à faire. TORTOSE.

TOR-

TORTOSE.

TORTOSE. LA prémière Place, que l'on trouve en venant du Royaume de Valence, eſt Tortoſe, Ville ancienne, conſidérable pour ſa grandeur, pour ſa force, & pour ſon Evêché.

Silva dit (*) que la Ville de Tortoſe fut fondée par le Roi Ibère, Eſpagnol, l'an du Monde 1961, & deux mille ans avant la naiſſance de Notre Seigneur, & qu'il lui donna le nom d'*Ibéra*, que Scipion changea en celui de *Dertoſa*, lorſqu'il en fit une Ville Municipale.

Les Maures ſe rendirent maîtres de cette Ville en 716, & Don Raymond Bérenger, dernier Comte de Barcelone, & Prince d'Arragon, la gagna ſur eux le 31 Décembre de l'an 1149. Il emprunta pour faire cette conquête de l'Egliſe de Barcelone, cinquante livres d'argent; il fit peupler de nouveau la Ville, & en prit le Titre de Marquis; deux ans après il y remit le Siège Epiſcopal.

Les Barbares l'aſſiegèrent derechef; mais les habitans aidés de leurs femmes ſe défendirent ſi bien, que les Maures furent contraints de ſe retirer. On a accordé pour cela aux femmes pluſieurs prérogatives, entr'autres qu'elles puſſent porter pour déviſe d'Armes une eſpèce d'Ordre Militaire, ſavoir une Hache de couleur cramoiſi ou d'écarlate ſur un Scapulaire ſous le nom de Paſſetems; &, dans les cérémonies des Noces elles ont le pas ſur les hommes, fuſſent-ils les prémiers Magiſtrats.

La Ville de Tortoſe eſt ſituée à quatre lieues des frontières de Valence, à une diſtance pareille de la Mer, ſur la rive gauche de l'Ebre, s'étendant le long de ce Fleuve en partie dans la plaine, & en partie ſur une Colline élevée. Elle eſt grande, diviſée en deux parties, la Ville vieille & la Ville neuve; la Ville vieille eſt la plus grande.

Elles ſont toutes deux ceintes d'une bonne muraille, de baſtions & de divers autres ouvrages à la moderne, & défendues par un vieux Château bien fortifié, qui eſt bâti ſur la Colline, en façon de Citadelle, placé entre les deux parties de la Ville, & faiſant face à la Ville & à l'Ebre. On entre dans cette Ville par un grand pont de bateaux jetté ſur l'Ebre, dont la tête eſt défendue de deux demi-baſtions & de quelques autres ouvrages avancés.

Cette Ville fut priſe par les François l'An 1649, & repriſe ſur eux l'année ſuivante. Tortoſe étoit anciennement la Capitale des Ilercaons, & s'appelloit Dertoſa, comme il paroit par une médaille de l'Empereur Tibère, ſur le revers de laquelle on lit ces mots: DERT. ILERGAONIA. Elle eſt aujourdhui le ſiège d'une petite Univerſité, qui appartient aux Frères Prêcheurs, & d'un Evêché Suffragant de Tarragone, qui vaut quatorze mille ducats de revenu: le prémier Evêque a été St. Rufus, ou St. Roux.

Elle

(*) *Poblac. de Eſpaña, p.* 245.

Elle eſt embellie d'un grand nombre d'Egliſes & de Maiſons Religieuſes; on y remarque entr'autres l'Egliſe Cathédrale, le Collège Royal des Dominicains, le Couvent des Carmes, & une porte qui eſt toute de beau marbre tirant ſur le noir. TORTOSE.

Tortoſe eſt ſituée dans un Païs fertile en grain & en fruits, fécond en carrières & en mines de divers métaux. On y trouve des mines d'argent & de fer; des carrières d'alun, d'albatre, de très beau jaſpe de diverſes couleurs, comme de blanc, de rouge, de verd, de violet, & de couleur de roſe, des pierres qui ont des veines d'or, & de plâtre. On y fait auſſi beaucoup de ſoie & d'huile, de très beaux ouvrages au tour, & une eſpèce de porcelaine fort fine.

L'Ebre, qui lave une partie de ſes murailles, eſt fécond en poiſſons; on y pêche des ſaumons & des aloſes, particulierement au printems: & comme il eſt navigable, pouvant porter de gros bâtimens, il ne contribue pas peu à faire fleurir le commerce dans cette Ville.

Voici de quelle manière Michelot dans ſon Portulan de la Méditerranée (*) décrit l'entrée de cette Rivière, qu'il nomme à la manière des Marins, du nom de la Ville où ſe fait le commerce maritime.

La Rivière de Tortoſe, dit-il, eſt à la fin des Plages du Zoffa. On y peut entrer avec de moyennes Barques & des Tartanes. On reconnoit l'Embouchure de cette Rivière prémièrement par les eaux blanches & troubles qui en ſortent enſuite par quelques Cabanes de Pêcheurs qui ſont ſur la droite en entrant, & ſur la gauche on voit les Tours des Salines, & celle de St. Jean un peu au loin.

On peut mouiller à l'ouverture de l'Embouchure de cette Rivière à une petite demie lieue de terre, où l'on ſera par quatre à cinq braſſes d'eau fond de vaze môle. Le Vent de Sud-Eſt donne à plein dans l'Embouchure de la Rivière: la Ville de Tortoſe eſt environ ſix mille dans la Rivière ſur la droite.

Environ cinq mille vers le Nord de l'Embouchure de cette Rivière, il y a une groſſe Tour ronde, ſituée ſur le bord de la Mer: entre la Rivière & cette Tour il y en a deux autres, mais plus petites, qui ſont auſſi ſur le bord de la Mer.

Depuis l'entrée de la Rivière de Tortoſe juſqu'à la pointe de Salo, la route eſt le Nord-Eſt: environ trente-ſept milles entre les deux il y a un grand enfoncement & un bas terrain, où l'on voit pluſieurs Villes, Villages, & Tours de garde; &, dans la plupart de ces Côtes ils y a des Plages de Sable; mais avançant dans les terres il y a de hautes Montagnes.

Au ſortir de Tortoſe, on remonte un peu vers la ſource de l'Ebre, on traverſe de hautes montagnes fort rudes, l'on voit, en chemin faiſant, une grande quantité d'oliviers, & après cinq lieues de marche, on trouve un bon

(*) Pag. 38.

FLIX. bon Bourg nommé Gineſtar. Continuant à monter on rencontre une petite Place nommée Mora, & plus haut une autre nommée Flix. Cette dernière eſt dans une ſituation fort avantageuſe, & bien fortifiée par l'Art & par la Nature, bâtie dans une preſqu'Iſle que l'Ebre forme en faiſant une grande courbure; tellement que ce Fleuve l'environne de trois côtés, & lui ſert de foſſé, pouvant être conduit dans ceux qu'on a faits autour de cette Ville; de l'autre côté, où l'Ebre ne l'environne point, elle eſt couverte par des montagnes, défendue par un Château bâti ſur une hauteur, qui la commande, & de toutes parts munie de bonnes murailles, & de quelques fortifications irrégulières.

TIVIÇA. Je reviens à Gineſtar. Sortant de ce Bourg on continue à marcher dans les montagnes, & l'on arrive bientôt à une petite Ville nommée Tiviça. Dans la montagne, qui eſt près de cette Ville, il y a une carrière d'une eſpèce de pierre d'Onix, qui eſt à-peu-près de la couleur d'un ongle d'homme, avec des veines qui reſſemblent au jaſpe & à la ſardoine. On deſcend enſuite la montagne, & l'on vient dans la plaine, où l'on trouve Cambrilla, ou Cambriles, petite Ville fermée de hautes murailles, ſituée ſur le rivage de la mer, à deux lieues de Tarragone, à cinq de Gineſtar, & à trente-cinq de Valence. Toute la campagne d'alentour eſt fort fertile & fort agréable; & de cette Ville à Tarragone, on rencontre un beau Païs bien cultivé, des champs, des forêts d'arbres fruitiers, de beaux Bourgs, & quelques Villages.

Avant que de parler de Tarragone, il faut s'arrêter un peu pour faire une courſe dans la Viguérie de Monblanc, où il y a trois ou quatre petites Places à remarquer, Poblédo, Sivrana, Pradas & Monblanc.

POBLEDO. Poblédo, en Latin *Populetum*, eſt au Nord-Eſt de Gineſtar, à trois ou quatre lieues de diſtance, ſur une petite rivière, qui va ſe jetter dans l'Ebre. Il y a là un riche Couvent de l'Ordre de Citeaux, bâti par Alfonſe Comte de Barcelone, prémier Roi d'Arragon, de ce nom, avec une Egliſe dédiée à St. Bernard, où l'on voit une chapelle fort riche, qui étoit la ſépulture ordinaire des Rois & des Reines d'Arragon. Ils y ſont enſévelis dans des ſépulcres de marbre. On compte de ce lieu vingt-quatre milles juſqu'à Tarragone, & cinquante juſqu'à Barcelone: on trouve dans ſon voiſinage des minières d'alun & de vitriol.

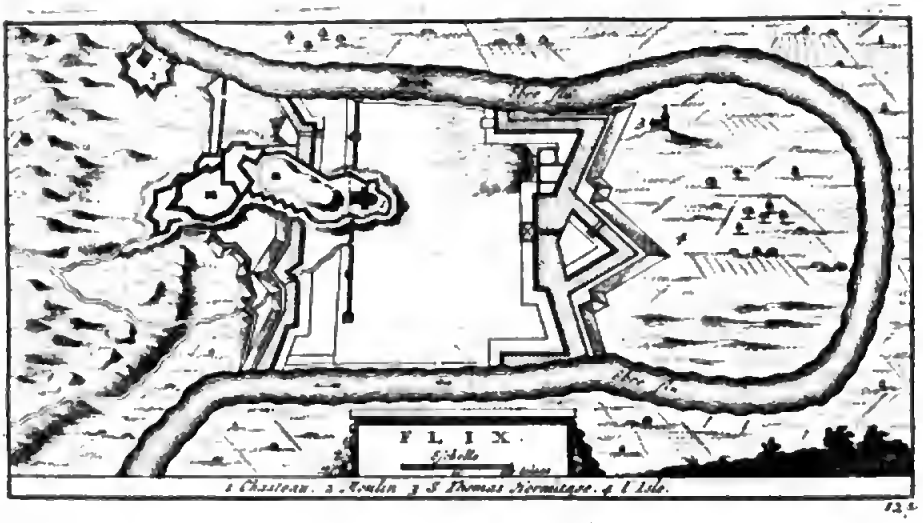
SIVRANA. A l'Orient de Poblédo, ſur la même rivière, on voit *Sivrana* Forteresſe ſituée dans les montagnes, parmi des rochers, qui en rendent l'accès fort difficile.

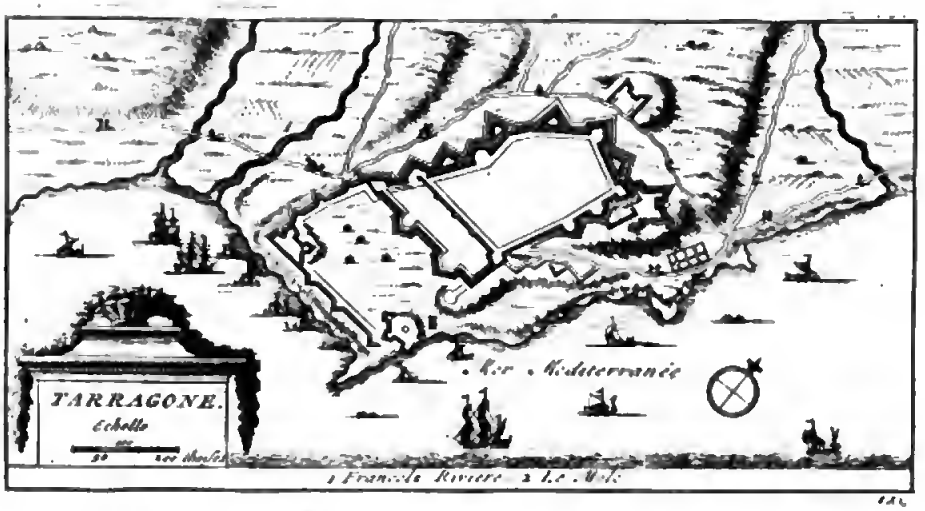
PRADAS. Plus haut au Nord-Eſt eſt Pradas, petite Ville Capitale d'une Comté, où tous les ans il ſe tient une grande foire.

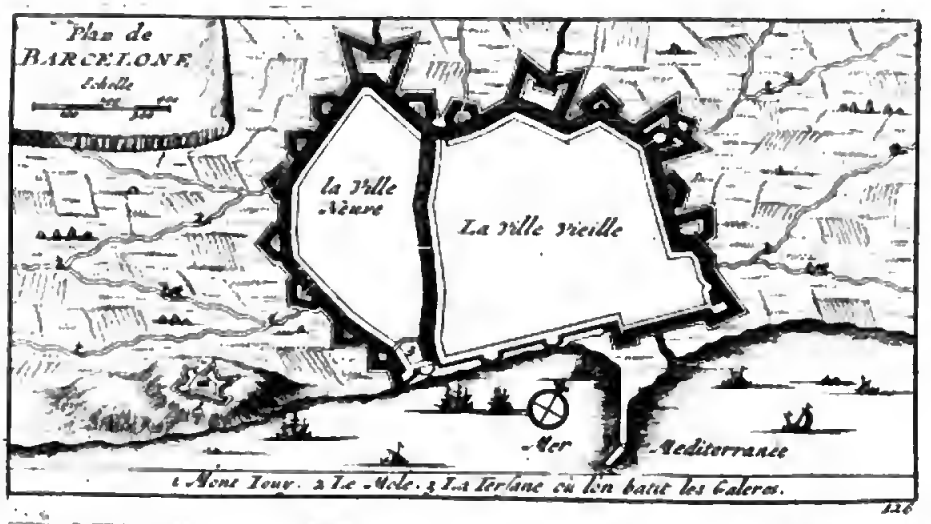
MONBLANC. A l'Orient de Pradas, eſt Monblanc Ville médiocre, Capitale d'une Viguérie & d'une Comté, ſituée ſur la petite rivière de Francoli.

SARREAL. Un peu plus haut que Monblanc, au Nord-Eſt, on voit Sarréal, petite Ville, où l'on trouve des carrières d'albâtre, ſi beau, ſi fin, & ſi tranſparent, qu'on en fait des glaces de fenêtre.

TAR-







Bibliothèque Nationale V. R. III MAROC

TARRAGONE.

TARRAGONE.

APRES cette digreſſion je reviens à Tarragone, Ville fort illuſtre & fort ancienne, qui a conſervé ſon nom & quelque partie de ſa grandeur, à travers tant de ſiècles, juſqu'à notre tems. Elle fut bâtie par les Phéniciens, qui l'appellèrent Tarcon, d'où les Latins ont fait *Tarraco*; les Scipions la réparèrent, & en firent une bonne place d'armes contre les Carthaginois. Elle étoit fort puiſſante, fort riche, & ſi conſidérable, que l'on donna ſon nom à la troiſième & la plus grande partie de l'Eſpagne, que les Romains appelloient la Tarraconoiſe.

Ses anciens habitans furent les prémiers qui, par une flaterie abominable, s'aviſèrent de bâtir un Temple à Auguſte pendant ſa vie même; & comme leurs Envoyés lui eurent dit qu'un palmier avoit cru ſur ſon autel, il paya leur baſſeſſe par une raillerie amère: *Cela fait voir*, leur dit-il, *que vous ſacrifiez ſouvent ſur mon autel.* Elle étoit environnée de murailles bâties de gros quartiers de pierre, avec un port garni d'un grand mole, dont on voyoit encore les ruines il n'y a pas longtems.

On découvre dans cette Ville & aux environs, beaucoup de monumens d'antiquité, ſavoir des médailles, des Inſcriptions, & les mazures de quelques bâtimens, qui ont été magnifiques, comme d'un Cirque, où ſe faiſoient des courſes de chevaux, dans une place appellée aujourdhui la Plaça del Fuente, & d'un Théatre, qui étoit en partie taillé dans le roc, & en partie bâti de gros quartiers de marbre, dans l'endroit, où eſt à préſent l'Egliſe de Nueſtra Segnora del Milagro.

Aujourdhui Tarragone eſt dans la même ſituation, ſur une colline, dont la pente s'étend inſenſiblement juſqu'au rivage de la Mer: ſon port naturellement n'eſt pas des meilleurs, & le fond eſt rempli de rochers qui en défendent l'entrée à de gros bâtimens, mais on l'a mis en bon état, à force de travail. Elle a une bonne enceinte de murailles, qui eſt un ouvrage des Maures, & eſt défendue encore par des baſtions & d'autres Ouvrages à la moderne, conſtruits par les Eſpagnols, & garnis de pluſieurs pièces de canon, pointées contre la mer, pour empêcher les Corſaires & d'autres ennemis d'en approcher.

Entre la pointe de Salo & la Ville de Tarragone, il y a un enfoncement & une Plage de Sable vers le milieu de laquelle ſe trouve une petite Rivière & quelques grandes maiſons aux environs. La Ville eſt ſituée à une petite portée de canon de la Mer. Au devant de la Ville il y a quelques Demi-lunes & quelques Redoutes de côté & d'autre, & ſur le bord de la Mer on voit une Tour à ſix côtés pour défendre le mouillage; elle eſt armée de trois pièces de Canon. Il y a vis-à-vis cette Tour un petit Mole qui s'avance droit dans la Mer environ 70 toiſes, lequel n'eſt propre que pour les débarquemens, & pour mettre de moyennes Barques à couvert des Vents d'Eſt: du côté de l'Oueſt de ce Mole il y a quelques maiſons de Pêcheurs: on y peut faire de l'eau dans des Jardins qui ſont environ 5 à 600 toiſes vers

TARRAGONE. l'Oueſt, où il y a une petite Rivière avec un Pont, & quelques grandes maiſons au bord de la Mer. On mouille ordinairement vers le Sud-Oueſt du Mole, à la petite portée du Canon, par 8 à 9 braſſes d'eau, fond de ſable fin; mais ce mouillage n'eſt guère bon, à moins que les Vents ne ſoient à la terre.

La Ville n'eſt pas ſi grande ni ſi peuplée, qu'elle l'a été dans l'Antiquité. Il y auroit aſſez d'eſpace entre ſes murailles, pour contenir deux mille maiſons, mais l'on n'y en compte guère plus de cinq cens, preſque toutes bâties de groſſes pierres de taille quarrées. Il s'y fait un grand commerce; & le terroir y produit en abondance du grain, de fort bon vin, de l'huile, & du lin.

L'eau du Francoli, qui lave une partie de ſes murailles, a une vertu particulière pour donner un beau luſtre au lin qu'on y lave; & l'on y a de très bons paturages, où l'on nourrit beaucoup de troupeaux. Outre tous ces avantages, Tarragone a encore l'honneur d'être le ſiège d'un Archévêché & d'une Univerſité. L'Archévêché eſt fort ancien, & ne reconnoit point la Primatie de celui de Tolède.

Il eſt impoſſible de pouvoir rapporter une Epoque certaine de l'érection de cette Egliſe, car tout ce qui nous reſte de plus poſitif de tous les Monumens de l'Antiquité, c'eſt qu'en 260, un nommé Fructuoſus, qui a été mis dans le Catalogue des Saints, en fut Evêque, & que dans le XI Siècle le Pape Urbain II envoya le Pallium à celui qui la gouvernoit en ce tems-là: ce qui fait voir clairement, que ſi elle ne conſerva pas le caractère Primatial, pour lequel il s'éleva tant de diſputes, du moins, depuis ce tems-là elle a joui de celui de Métropolitain.

Quoiqu'il en ſoit, après qu'elle eut été rétablie par l'expulſion des Maures, qui occupèrent la Catalogne près de 400 ans, Bernard Fort fonda ſon Chapitre au mois de Novembre de l'année 1154, & Don Raymond Bérenger, Comte de Barcelone, confirma cette fondation.

Ce Chapitre eſt compoſé d'onze Dignitaires, qui ſont le Grand Archidiacre, l'Archidiacre de Villaſau, l'Archidiacre de Saint Laurent, le Sacriſtain, le Chantre, le Prieur, le Doyen, le Tréſorier, l'Infirmier, l'Hoſpitalier, l'Archidiacre de Saint Fructuoſo; de 24 Chanoines, de 24 Prébendiers, & de 69 Bénéficiers. Le Diocèſe s'étend ſur 197 Paroiſſes, ſur 2 Abbayes, ſur 3 Prieurés, & ſur 2 Commanderies. L'Archévêque jouït de 20000 Ducats de revenu, & a pour Suffragans les Evêques de Barcelone, de Tortoſe, de Lérida, de Vich, d'Urgel, de Girone, d'Elna, & de Solſone.

Il avoit autrefois un grand nombre d'Evêchés dans ſa Juridiction, mais à préſent il n'y a que ceux de Catalogne, qui reconnoiſſent ſon autorité.

L'Univerſité fut fondée l'An 1532 par le Cardinal Caſpar Cervantes. L'Egliſe Cathédrale, qui porte le nom de S. Thecle, mérite d'être vue, auſſi bien que celle de Notre Dame del Milagro, (du Miracle), dont une bonne partie a été conſtruite & ornée des pierres & des marbres, qu'on a tirés

du

du Théatre ancien, qui étoit près delà. On trouve dans cette Ville un Ordre de Religieux, que l'on ne voit guère ailleurs. Ils s'appellent les Frères du sang très pur de Christ & de Marie: leur habillement est à-peu-près le même que celui des Capucins. TARRAGONE.

Comme cette Ville est sur une hauteur, on y jouït d'un air pur, & d'une vûe charmante: l'on voit d'un côté la Mer, aussi loin que la foiblesse des yeux le peut permettre, & de l'autre on découvre toute la campagne à la ronde, on voit un beau Païs bien fertile, bien cultivé, bien peuplé, & couvert d'un grand nombre de Bourgs & de Villages, tout aussi loin qu'il s'étend à l'Orient, à l'Occident, & au Nord, jusqu'aux montagnes du Comté de Pradas.

Tarragone a l'honneur d'avoir produit Paul Orose Historien Ecclésiastique, assez célèbre; & quand on douteroit de cette vérité, l'on pourroit s'en instruire à fonds, dans un gros *Folio* de près de quatre cens pages, qu'un savant Espagnol a fait depuis peu de tems, pour révendiquer cet Auteur en faveur de sa véritable Patrie, contre un Seigneur Portugais, qui a écrit pour prouver qu'Orose étoit natif de Braga.

De Tarragone, tirant à Barcelone on marche le long du rivage de la mer; on voit, en chemin faisant, quelques Tours élevées où l'on fait sentinelle; & à quelque distance de la prémière, un vieux Château nommé Tamarit, bâti en ce lieu, pour la sûreté de ces côtes, près d'une petite rivière nommée la Caye. TAMARIT.

Il y a un autre Château, qui porte aussi le nom de Tamarit, dans l'Arragon, près des Frontières de la Catalogne, à l'Orient de S. Estevan de Litera, & au Nord-Est de Lérida.

Sur la gauche on a les montagnes, qui sont cultivées, & fertiles en diverses choses, en vin ou en fruits; puis quittant le rivage de la mer, on trouve un chemin un peu plus à la gauche parmi les montagnes, où l'on rencontre quantité de beaux Bourgs, & l'on arrive à Villa-Franca de Panades, belle Ville fermée de murailles, située à quatre bonnes lieues de Tarragone, & la Capitale d'une Viguérie. On croit qu'elle est la *Carthago Vetus* des Anciens. VILLA-FRANCA

Delà on se trouve dans une vallée entre des montagnes; l'on voit un Païs planté de divers arbres fruitiers, de vignes & de champs; & l'on arrive à Martorel, qui n'est qu'à quatre lieues de Villa-Franca. MARTOREL.

Martorel est une petite Ville, située sur le confluent de la Noya & du Llobrégat, à quatre lieues de Barcelone, appartenante aux Comtes de Bénévente. On y voit deux ponts sur la rivière, dont l'un a des arcades fort hautes, & paroît être un Ouvrage antique.

De Martorel on continue à marcher quelque tems le long du Llobrégat, après quoi on le quitte pour prendre le droit chemin de Barcelone.

Toute cette route est très agréable, parce qu'on y trouve un Païs bien fertile, où croissent toutes sortes de fruits, où l'on voit des champs, des vignes, & de jolies forêts; & si peuplé, que l'on trouve par-tout des maisons,

& quantité de Bourgades & de Villages, à une petite diſtance les uns des autres. Cette chaine de montagnes, qui règne le long des côtes, entre Tarragone & Barcelone, s'appelloit anciennement *Scalæ Annibalis:* les Modernes lui donnent le nom de Côtes de Garaf.

BARCELONE.

BARCELONE.

BARCELONE, en Latin *Barcino*, eſt une Ville fort ancienne, bâtie, comme l'on croit, par Amilcar Barca, Général des Carthaginois & père d'Annibal, environ 250 ans avant la naiſſance de Notre Seigneur. Elle eſt à 41. d. 26'. de Latitude, & d' 1. d. 5'. plus Orientale que l'Obſervatoire de Paris, ſelon les Obſervations Aſtronomiques.

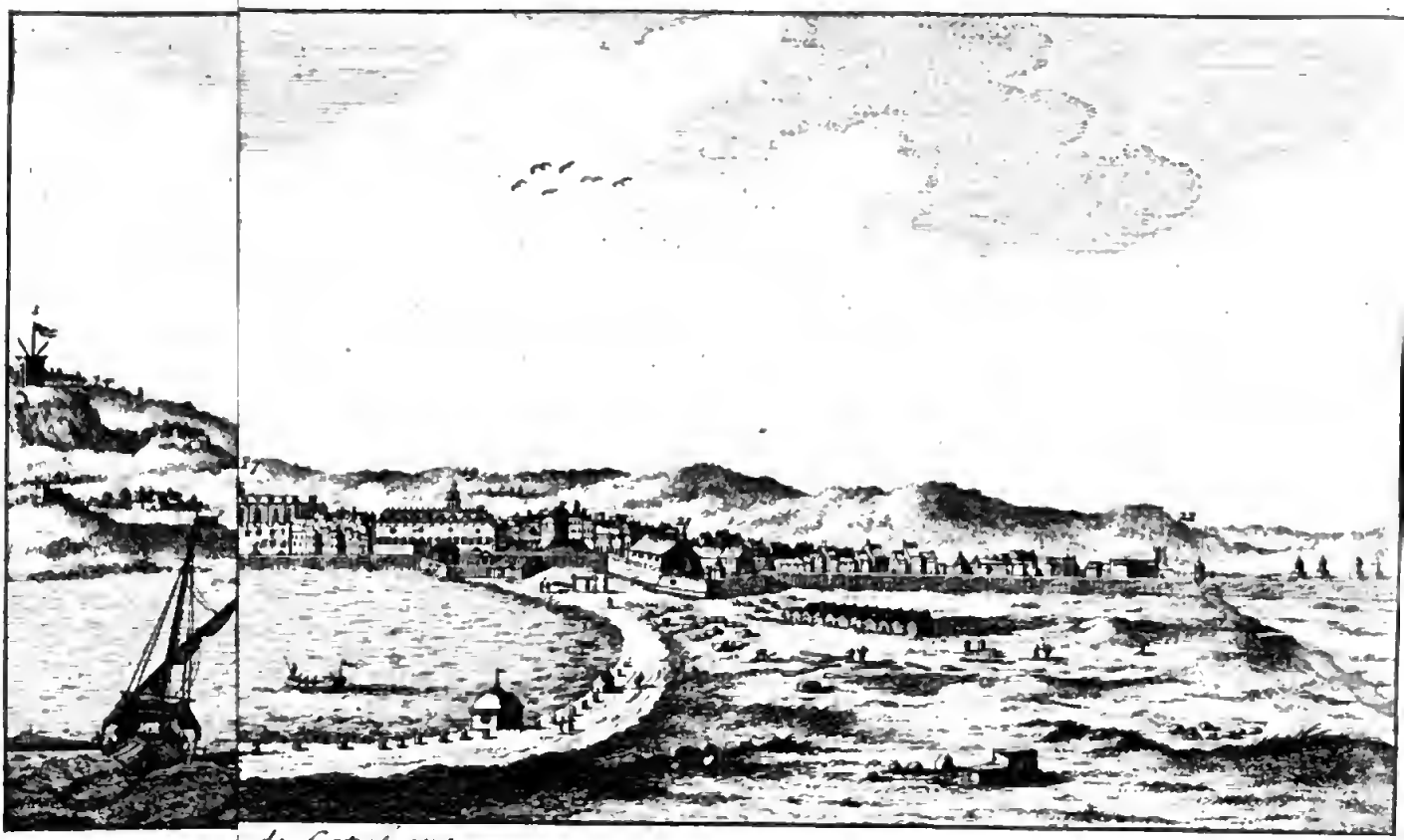
Barcelone n'étoit pas fort conſidérable dans l'Antiquité, bien que Capitale des Lalétains: c'étoit une petite Ville quarrée, éloignée de la mer de ſix vingt pas, avec quatre portes aux quatre côtés. Elle fut priſe par les Goths du tems du Roi Ataulphe, qui y fut aſſaſſiné, & dont le corps y eſt inhumé.

Les Maures l'enlevèrent aux Goths avec le reſte de l'Eſpagne, & les Eſpagnols tentèrent ſouvent de la reprendre ſur eux: mais Charlemagne en vint à bout l'An 801.

Aujourdhui Barcelone eſt une des plus grandes, des plus riches & des plus belles Villes d'Eſpagne, ſituée le long du rivage de la mer, d'une forme entre la quarrée & l'ovale, & grande à-peu-près comme Naples. Elle eſt environnée de bonnes murailles de brique, & fortifiée outre cela d'une ſeconde enceinte de murailles, de douze à quatorze baſtions, de quelques Ouvrages à corne, de remparts, & de foſſés à fond de cuve. Les remparts ſont hauts, larges & ſpacieux, & l'on y voit les ſoirs plus de cent caroſſes à la promenade.

La Ville eſt diviſée en deux parties, la Vieille & la Neuve: elles ſont ſéparées l'une de l'autre par une enceinte de murailles, & par un large foſſé. Les rues de Barcelone ſont belles, larges, pavées de grandes pierres & fort propres, étant toujours néteyées par le moyen des égouts, ce qui eſt rare en Eſpagne.

Cette Ville eſt conſidérable par divers avantages dont elle jouït; elle eſt la Capitale de la Catalogne, le ſiège du Viceroi de la Province, honorée d'un Evêché qui vaut douze mille ducats de revenu, d'une Chambre d'Inquiſition, & d'une aſſez belle Univerſité, ornée de pluſieurs beaux bâtimens, d'une monnoie, & d'un bon port. On y remarque entr'autres l'Egliſe Cathédrale, qui eſt grande & belle, ornée de deux hautes Tours, l'Egliſe de Notre-Dame del Pino, le Palais de l'Evêque, celui de l'Inquiſition, & diverſes Maiſons Religieuſes. Outre ces bâtimens ſacrés qui ſont fort magnifiques, il y en a d'autres qui ne le ſont pas moins en leur genre, comme le Palais du Viceroi; l'Arſénal, où il y a dequoi armer quelques mille hommes; la Bourſe, où les Marchands s'aſſemblent; la Terſana, où l'on bâtit les



de Catalogne.

1. *Le Mont Ps de*
2. *Le Baſtion* [illegible]*tyriſée.*
3. *Ste Marie* [illegible]
4. *La Teraſſane*
16. *Ste Marie de la Mer.*
17. *Ste Catherine.*
18. *La Douanne.*
19. *La Place d'Armes.*
20. *La Porte du Molle.*
21. *Noſtre Dame du Mont Serrat.*
22. *Le Grand chemin pour aller en France.*
23. *Le Fanal du Molle.*

147.

Biblioteca Nazionale NAPOLI

Digitized by Google

les galères; & le Palais, où s'aſſemble la Nobleſſe du Païs, appellé la Caſa de la Députation. BARCELONE.

Ce dernier eſt bâti de belles groſſes pierres de taille, & orné de colomnes de marbre. Au deſſus de l'eſcalier il y a une fontaine couverte, & une ſale magnifique, dont le platfonds eſt tout doré, avec un beau portique, où l'on peut ſe promener & s'aſſoir. La Sale eſt ornée des portraits de tous les Comtes de Barcelone. On voit là diverſes places publiques fort belles, particulièrement celle de St. Michel, où toutes les plus grandes rues aboutiſſent.

L'Evêché de Barcelone eſt Suffragant de Tarragone, & fut fondé vers le troiſième Siècle. St. Théodoſe en fut le prémier Evêque. Cette Egliſe ruinée par les Maures, fut rétablie en même tems que ſa Métropole. Son Chapitre eſt compoſé d'onze Dignitaires, qui ſont l'Archidiacre Mayor, le Doyen, le Chapitre, le Sacriſtain, l'Archidiacre de Panades, l'Archidiacre de Ste. Marie de la Mer, l'Archidiacre del Valle, l'Archidiacre de Barcelone, l'Archidiacre de Llobrégat, le Souchantre & le Tréſorier; de vingt-quatre Chanoines, de douze Prébendiers, & de pluſieurs Bénéficiers.

Le Diocèſe s'étend ſur deux cens ſix Paroiſſes, ſur deux Abbayes, ſur dix Prieurés, & ſur trois Commanderies.

Le Port de Barcelone eſt large, ſpacieux, profond & fort ſûr, défendu d'un côté par un grand mole, revêtu d'un beau quai, de ſept cens cinquante pas de long, au bout duquel il y a un fanal, & un petit Fort, où l'on tient garniſon: de l'autre, il eſt à l'abri des vents de l'Oueſt, par le moyen du Mont-Jouy, ou Mont-Ivic, qui s'avance dans la Mer, & fait une eſpece de Promontoire, au pied duquel on a conſtruit un petit Ouvrage quarré muni de canon.

Ce Mont-Jouy (dont le nom vient ſelon quelques-uns de *Mons-Jovis*, ſelon d'autres de *Mons-Judæus*, comme ſi l'on diſoit *Mont-Juif*), eſt une montagne fort haute, qui s'éleve dans le milieu de la plaine tout près de la Ville, au Couchant, & eſt couverte d'une bonne Forteresſe, qu'on y a bâtie pour la défenſe de Barcelone. On y a une vue fort étendue ſur la mer, & d'abord que les ſentinelles apperçoivent des Vaiſſeaux Ennemis, ils arborent un pavillon rouge, pour en avertir ceux de la Ville, & allument autant de feux qu'ils voyent de Vaiſſeaux. Cette montagne eſt preſque toute de rocher, & l'on y a une carrière inépuiſable d'une pierre fort belle & fort dure.

La Ville de Barcelone eſt fort riche & fort marchande, à cauſe de la commodité de ſon port. Il s'y fait de belles verreries, des couteaux fort eſtimés en Eſpagne, & des couvertures, que l'on connoit en France ſous le nom de Caſtelognes.

Les habitans ſont laborieux, appliqués au travail ou au négoce, fort civils & fort accueillans envers les Etrangers. Les femmes y ſont bien-faites, & paſſent pour auſſi belles que les plus belles de l'Eſpagne. Elles

BARCELONE. les ont quelque choſe de plus vif & de plus animé dans leur converſation, & ſont plus dégagées dans leur manière d'agir, que ne le ſont les autres Eſpagnoles. Barcelone a eu ſes Comtes particuliers juſqu'à l'An 1162 qu'elle fut unie à l'Arragon, comme je l'ai déjà marqué ailleurs.

L'An 1640 les Catalans ayant ſecoué le joug de leur Roi, appellèrent les François, qui furent maîtres de cette Ville douze ans durant, & en furent chaſſés l'An 1652, après avoir ſoutenu un ſiège de 15 mois. Dans la guerre commencée en 1689, ils l'aſſiegèrent, & la prirent l'An 1697, après 56 jours de tranchée ouverte, & la rendirent d'abord après par la paix de Ryswyck. L'année 1705, elle fut aſſiegée par l'Armée Alliée, par mer & par terre, & priſe au nom de Charles III, le 22 d'Octobre, après un ſiège de trois ſemaines. Mais enfin les Troupes du Roi Philippe V, ſecondées par celles du Roi de France reprirent par Capitulation en l'An 1714, le 11 Septembre, cette Place ſur les Catalans, après l'avoir tenue bloquée & aſſiegée depuis le 28 Juillet de l'Année 1713, & avoir perdu beaucoup de monde.

Chemin de Barcelone en Arragon.

QUAND on va de Barcelone en Arragon, l'on repaſſe par Martorel, & delà les Voyageurs vont d'ordinaire viſiter le fameux Monaſtère de Mont-Serrat. De Martorel on commence à trouver les montagnes, qui s'élevent toujours plus; on paſſe à travers quelques Villages, & après deux lieues de chemin, on trouve Eſparaguerra, petite Ville, peuplée d'un grand nombre d'ouvriers en laine & en draps. A une lieue delà eſt

Le MONT-SERRAT.

LE MONT-SERRAT. LE Mont-Serrat eſt une montagne de la Catalogne, célèbre pour ſa hauteur prodigieuſe, mais plus encore à cauſe d'un lieu de dévotion, qui s'y trouve, le plus fameux de l'Europe, après la Maiſon de Lorette, & l'Egliſe de St. Jaques.

Cette montagne peut avoir environ quatre lieues de tour, & deux de hauteur. Elle s'élève ſi fort au deſſus de toutes les montagnes voiſines, que quand on eſt arrivé ſur ſa cime, elles paroiſſent preſque être au niveau de la plaine, & l'on découvre non ſeulement toute la campagne juſqu'à Barcelone, qui en eſt à ſept bonnes lieues, mais auſſi bien avant dans la mer, juſqu'aux Iſles Baléares, qui en ſont à ſoixante lieues de diſtance.

Elle eſt preſque toute de rochers eſcarpés, qui ſont pointus & élevés, en manière de dents de ſcie, ce qui, comme on croit, lui a fait donner le nom de *Mons-Serratus*, *Mont-Serrat*, du mot Latin *Serra*, qui ſignifie une *Scie*.

C'eſt

C'eſt-là que les peuples vont de toutes parts préſenter leurs hommages à une Image miraculeuſe de la Ste. Vierge, qui y fut découverte dans une caverne par des bergers, qui y paiſſoient leurs troupeaux l'An 880. Cette merveille ayant été publiée, l'Evêque de Barcelone, dans le Diocèſe duquel elle étoit, accompagné de ſon Clergé & d'une foule de monde, vint prendre cette Image pour la tranſporter ailleurs. Mais elle s'arrêta d'elle-même, & demeura immobile dans l'endroit où l'on a bâti le Couvent. D'abord Guifred dit le Velu, Comte de Barcelone, fit conſtruire à ſon honneur un Monaſtère de Religieuſes de l'Ordre de S. Benoit, lequel cent dix ans après fut donné à des Religieux du même Ordre. LE MONT-SERRAT.

Il n'y a point de Pélerin qui allant à St. Jaques, n'aille auſſi à Notre-Dame de Mont-Serrat. Quand on y va de Barcelone, on traverſe le Llobrégat, qui coule au pied de la montagne, roulant du ſable rougeâtre, ce qui lui a fait donner le nom de *Rubricatus;* en hiver il eſt fort gros: mais il n'a qu'un filet d'eau en Eté.

On monte cette montagne par un chemin extrêmement rude, & l'on trouve d'abord une hôtellerie toute ſeule, pour recevoir les Voyageurs, & à ſept ou huit cens pas delà, le Cloître & l'Egliſe. Ces deux bâtimens n'en font proprement qu'un, ſitué dans une eſplanade, au pied d'un rocher fort roide, & tout environné de murailles. On voit à l'entrée du Cloître une grande quantité de chaines, & d'autres choſes, apportées par des gens qui vouloient témoigner leur reconnoiſſance envers la Ste. Image; & un grand nombre de tableaux qui répréſentent les miracles qu'elle a faits. Au deſſus de l'entrée il y a une Apothicairerie entretenue pour la guériſon des Religieux & des Pélerins malades. Delà on va dans la vieille Egliſe, où l'on voit pareillement pluſieurs tableaux, & deux Tombeaux de marbre avec des Epitaphes.

C'eſt-là que le Bienheureux St. Ignace Loyola a paſſé beaucoup de tems, lorſqu'il rouloit dans ſon eſprit le deſſein de fonder la puiſſante & très religieuſe Société de Jéſus, comme cela paroit par l'Inſcription ſuivante, qu'on lit à l'une des murailles: *B. Ignatus à Lojola hîc multâ prece fletuque Deo ſe Virginique devovit: hîc, tanquam armis ſpiritualibus, ſacco ſe muniens pernoctavit; hinc ad Societatem Jeſu fundandam prodiit, Anno* 1522.

Comme le nombre des Pélerins alloit en croiſſant, la vieille Egliſe ſe trouva trop petite; Philippe II en fit bâtir une nouvelle, Philippe III l'acheva, & y fit tranſporter l'An 1599 la Ste. Image, de la vieille Egliſe, où elle avoit été ſept cens dix ans.

Cette Egliſe neuve eſt très belle, ornée de trois chœurs d'orgues, d'un autel tout doré, qui a couté trente mille écus. La Ste. Image eſt ſur cet autel, de couleur tirant ſur le noir, & tenant un petit Jéſus entre ſes bras: on la voit à travers un treillis de fer doré, ſur lequel on lit l'Inſcription ſuivante: PHILIPPVS III. REX CATHOLICVS VIRGINI MATRI DICAVIT. ANNO 1609. Ce qui ſignifie, *Philippe* III, *Roi Catholique a dédié* cette maiſon *à la Ste. Vierge Mère de Jéſus, l'An* 1609.

LE MONT-SERRAT.

Aux deux côtés de l'autel paroiſſent deux Tableaux, dont l'un eſt le portrait de ce Roi, & l'autre celui de la Reine ſa femme. L'Image eſt éclairée de plus de quatre-vingts dix lampes d'argent. Le thréſor de l'Egliſe eſt très riche; on y montre antr'autres la Couronne de la Ste. Vierge, qu'on eſtime un million d'or.

Le Couvent eſt habité par des Religieux de toute Nation, qui avec leurs ſerviteurs ſont le nombre d'environ trois cent perſonnes. Ils n'ont guère plus de quatorze mille écus de revenu fixe, & en dépenſent plus de ſoixante mille: car ils reçoivent tous ceux que la dévotion ou la curioſité conduit en ces lieux, les nourriſſent & les logent pendant trois jours gratuitement. On y a du pain, de la chair, du vin, de l'huile, du ſel, du vinaigre, & des lits. Mais auſſi tous ceux qui y vont, pour peu qu'ils ayent de piété ou d'honnêteté, ne manquent pas d'y laiſſer des marques effectives de leur reconnoiſſance.

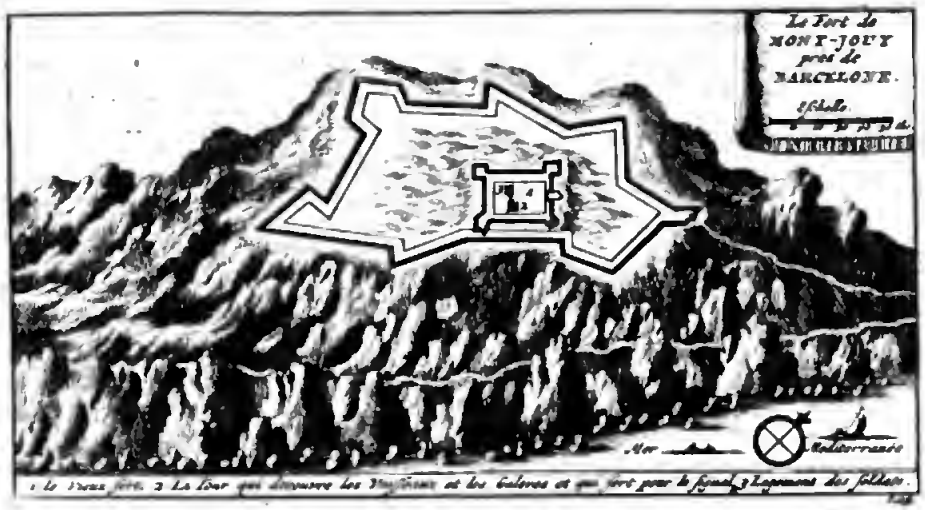
On voit par-ci par-là en divers endroits de la montagne au deſſus de l'Egliſe, douze ou treize *Celdas de Hermitanos*, Cellules d'Hermites, qui ſemblent être attachées aux rochers, & où l'on ne peut monter qu'avec des dégrés taillés dans le rocher; ce ſont d'ordinaire des gens de qualité, qui étant dégoutés du Monde, ſe retirent dans cette dévote ſolitude, pour y vivre en repos. Quoique leurs cellules ſoient ſur le roc, deſorte qu'il ſemble qu'on n'y doive rien trouver, cependant on y voit une chapelle, une chambre, un jardin, & un puits creuſé dans le roc: le tout fait avec beaucoup de peine & à grands frais. Quelques-uns de ces Hermites ne veulent point voir le monde, mais il y en a d'autres, qui, ne gardant pas une règle ſi auſtère, reçoivent viſite.

Au deſſus du Cloître, il y a un rocher fort panchant, où l'on a planté trois Croix, auprès deſquelles on dit Meſſe tous les jours, pour prier la Ste. Vierge, de ne permettre pas que ce rocher tombe ſur ſon Egliſe & ſur le Cloître. Ce n'eſt pas ſans ſujet qu'on craint ce malheur; car vers le milieu du XVI Siècle il s'en détacha un gros quartier, qui fit beaucoup de ravage, tomba ſur l'Infirmerie, la renverſa & y tua pluſieurs malades.

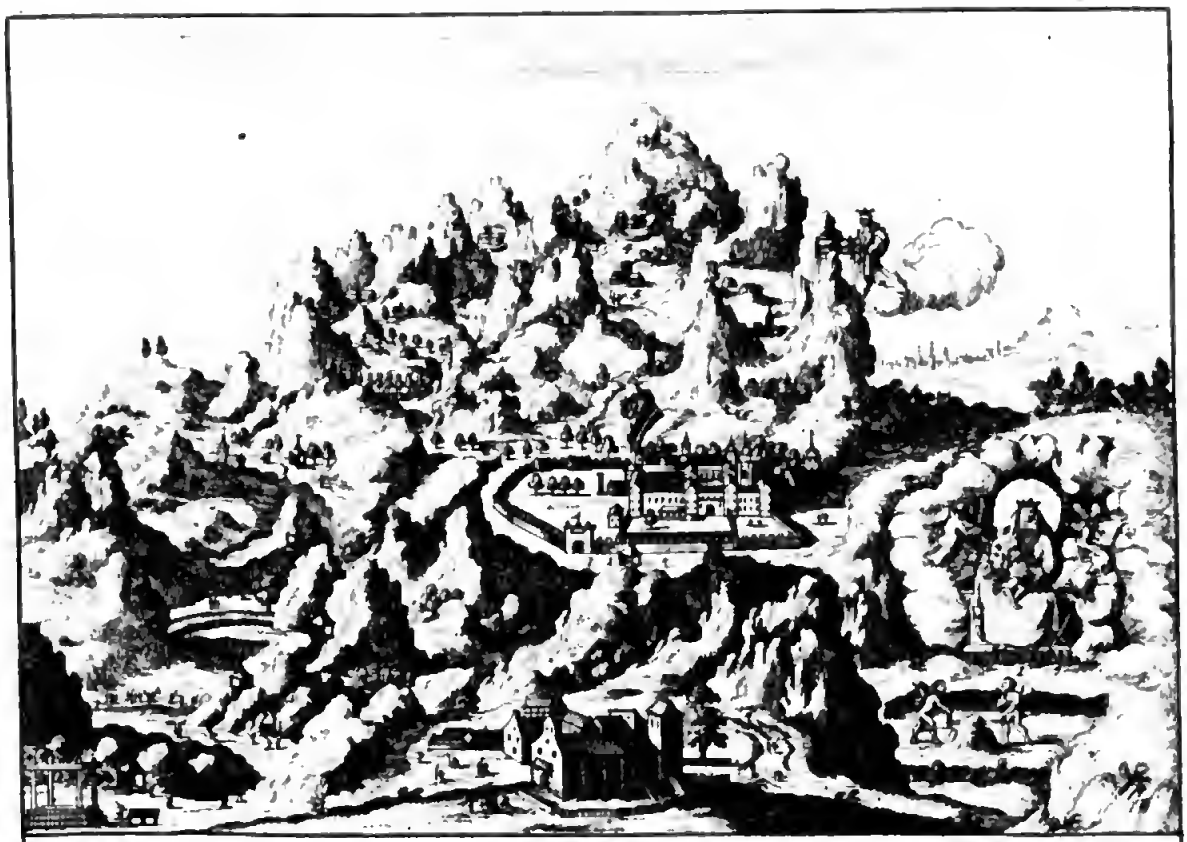
Du reſte cette ſolitude eſt tout-à-fait charmante, on y jouit d'une fort belle vue, comme je l'ai déjà dit: il y règne un grand ſilence, & l'on n'y entend guère autre choſe que le ramage des oiſeaux, & le doux murmure de quelques petits ruiſſeaux, qui tombent des rochers.

Sortant de ce lieu l'on continue à monter parmi ces rochers, & quand on eſt parvenu au ſommet, on deſcend quatre lieues avant que d'arriver à la plaine. On laiſſe ſur la droite Manréſa, en Latin Minoriſa, Ville ancienne, plus conſidérable autrefois, quelle ne l'eſt aujourdhui, ſituée au confluent de deux rivières, le Cardonéro & le Llobrégat, à dix ou douze lieues de Barcelone. Elle s'appelloit autrefois *Rubricata*, & fut rebâtie au X Siècle par une Comteſſe de Barcelone, femme du Comte Raymond Borel.

A



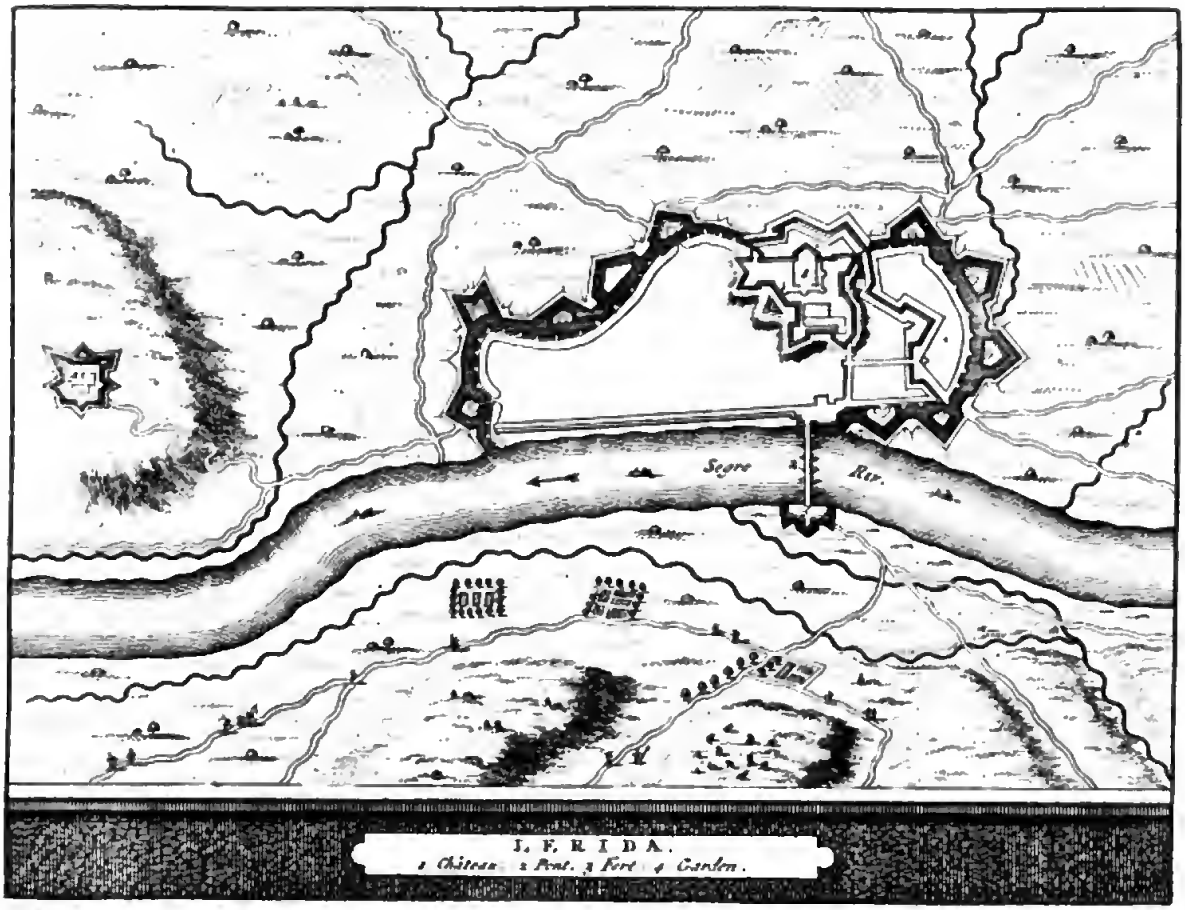
1 Le Vieux fort. 2 La Tour qui découvre les Vaisseaux et les Galeres et qui sert pour le signal. 3 Logement des soldats.



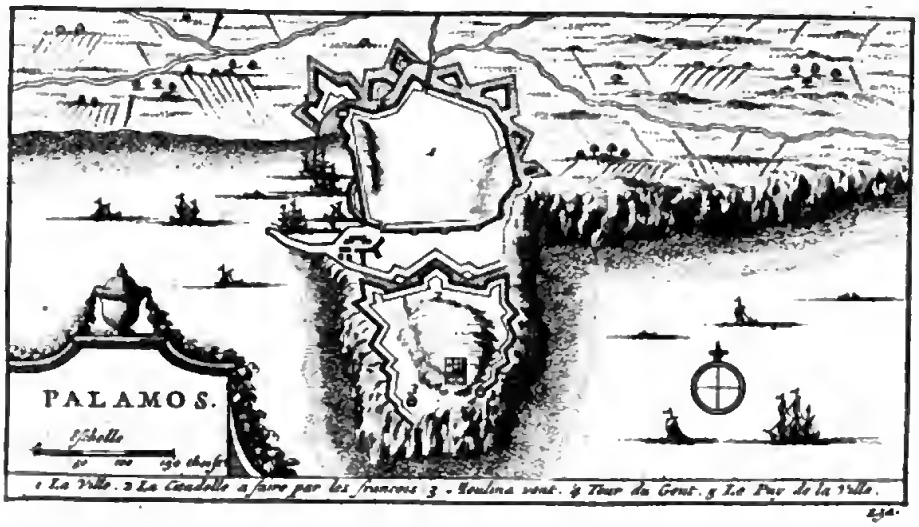
Vue de la Montagne, du Monastere &c de l'Eglise du MONT-SERRAT.

1 Endroit ou l'Image de la Ste Vierge a été trouvée. 2 S. Jerôme. 3 S. Antoine 4 S. Sauveur. 5 S. Trinité.

Bibliothèque Nationale R.F.
Digitized by Google



LERIDA.
1 Chiteau. 2 Pont. 3 Fort. 4 Cavalier.



1 La Ville. 2 La Citadelle a faire par les francois 3 . Moulins vent. 4 Tour du Gouv. 5 La Port de la Ville.

Digitized by Google

A trois lieues de la montagne de Mont-Serrat, traverſant une campagne bien cultivée, on arrive à Igualada, jolie petite Ville, fermée de murailles, ſituée ſur la rivière de Noya. Delà l'on rencontre un Païs inégal, mais fort fertile & fort peuplé: & l'on paſſe à travers un Bourg nommé Hoſtaletes, qui eſt à quatre lieues d'Igualada. LE MONT-SERRAT.

Deux lieues plus avant on trouve Cervéra, Ville ancienne, Capitale d'une Viguérie, ſituée ſur une hauteur, dans la grande route de Barcelone à Sarragoſſe, au bord d'une rivière de même nom. On voit près de cette Ville les mazures d'un vieux Château qu'on a ruiné, parce qu'il ſervoit de retraite à des voleurs.

Cervéra a été autrefois, & eſt encore aujourdhui, un Ville forte, défendue par ſa ſituation avantageuſe, par ſes murailles, par ſes bons remparts, & par un Château, le tout ſur une hauteur. CERVERA.

On conte qu'un Prince Allemand, qui dans le XVI Siècle, alloit en Eſpagne trouver l'Empereur Charles V, étant arrivé à Cervéra, les habitans furent tellement allarmés de ſa venue, craignant qu'il ne leur attirât la famine, que les Magiſtrats de la Ville l'allèrent trouver, pour les prier fort ſérieuſement de ſe retirer, afin qu'il ne fît pas rencherir le pain, le vin & les autres denrées. Il y a une autre Ville du même nom dans la Catalogne, ſur le rivage de la mer, aux confins du Rouſſillon.

A une lieue delà on paſſe à Tarréga petite Ville, Capitale d'une Viguérie; on laiſſe ſur la droite Agramont, auſſi Capitale d'une Viguérie; & à une lieue delà l'on trouve Belpuch, petite Ville, auprès de laquelle il y a un fameux Cloitre de Cordeliers, fondé par Raymond de Cardone. A cinq lieues de Belpuch on trouve TARREGA.

LERIDA.

LERIDA, autrefois Ilerda, eſt une Ville ancienne, dans le païs des Ilergètes, qui a été célèbre dans l'Antiquité, à cauſe du grand commerce qui s'y faiſoit de poiſſons ſalés, & parce qu'elle vit près de ſes murailles une ſanglante bataille, où Jule Céſar défit Afranius & Pétreius Lieutenans de Pompée. LERIDA.

Si cette Ville ſe rendit fameuſe dans l'Antiquité par la bataille que Céſar y gagna, elle ne l'a pas été moins dans le Siècle paſſé & au commencement de celui-ci par la vigoureuſe défenſe, qu'elle fit contre les armes du Grand Condé, qui l'ayant aſſiegé dans les formes, fut obligé de lever le ſiège; & par ſon obſtination à vouloir ſoutenir le parti de l'Archiduc, contre celles du Duc d'Orléans qui l'aſſiegea en 1707, & la prit malgré tous les efforts de la Ligue, qui regardoit cette Place comme le rempart de la Catalogne.

Elle eſt ſituée ſur une Colline dont la pente s'étend inſenſiblement juſqu'au bord de la Sègre, fortifiée par de bonnes murailles bâties de pierres de taille, paſſablement grande, & belle, ayant de très beaux bâtimens, & les mai-

LERIDA. maiſons Bourgeoiſes conſtruites pour la plupart de pierres de taille. Outre ces avantages, elle eſt le ſiège d'un Evêché fort ancien ſuffragant de Tarragone, comme le ſont tous ceux de Catalogne, qui vaut douze mille ducats de rente.

Avant l'invaſion des Maures, cette Egliſe tenoit ſon Siège Epiſcopal à Roda; mais ces Barbares l'ayant détruit, après qu'ils furent chaſſés de la Catalogne, Don Raymond Bérenger Comte de Barcelone le transféra à Lérida en 1146, & nomma pour prémier Evêque Guillaume Pérez. Son Chapitre eſt compoſé de 6 Dignitaires, qui ſont, le Doyen, l'Archidiacre Mayor, l'Archidiacre de Ribagorça, le Chantre, l'Archidiacre de Corron, & l'Archidiacre de Venaſque, de 23 Chanoines, de 12 Hebdomadiers, de 20 Prébendiers & de 110 Bénéficiers.

Le Diocèſe s'étend ſur 212 Paroiſſes, dont 160 ſont en Arragon, & 52 en Catalogne; ſur 2 Abbayes, ſur 4 Egliſes Collégiales qui ſont Roda, Monçon, Tamarite & Alcolia.

Lérida eſt auſſi le ſiège d'une Univerſité, qui fut fondée au commencement du XIV Siècle.

Au deſſus de cette Ville, ſur le ſommet de la montagne, on voit une Citadelle, qui la commande, & au dedans le Palais des anciens Rois d'Arragon. Un peu au deſſous eſt l'Egliſe Cathédrale, ornée d'un très beau portique, & le Palais de l'Evêque, d'où l'on découvre toute la Ville, la rivière & la campagne.

Le païs eſt fertile en vin, en grain, en bons fruits, & en huile: la Sègre donne quelques poiſſons; ainſi rien ne manque aux habitans. Il n'y a qu'une ſeule incommodité: le voiſinage de la rivière y excite de tems en tems des brouillards épais & obſcurs, particulièrement en hiver.

L'An 528, il y eut un Concile aſſemblé dans Lérida. L'An 1238, lorſque Jaques I, Roi d'Arragon aſſiegea Valence, qui étoit au pouvoir des Maures, il déclara que les prémiers, qui l'emporteroient, auroient l'honneur de donner les poids, les meſures & la monnoie de leur Ville, à ceux de Valence; là-deſſus ceux de Lérida s'y jettèrent les prémiers, & prirent la Ville. C'eſt pourquoi lorſqu'on repeupla Valence, ils y envoyèrent une Colonie, leurs meſures, & leur monnoie, dont on s'y ſert encore aujourdhui; & la Ville de Valence reconnoit celle de Lérida pour ſa mère.

A demi-lieue de Lérida, on trouve les montagnes, qui ſont le commencement des Pyrénées, & qui ſéparent l'Arragon de la Catalogne.

AITONA. Au Sud-Oueſt de Lérida, on voit la Ville d'Aitona, (Hitona), qui eſt une des plus conſidérables & des plus anciennes Baronnies de toute la Principauté de Catalogne. Elle appartient depuis plus de 400 ans à la Maiſon de Moncade.

Don Pèdre de Moncade, Sénéchal de Catalogne, fils du Sénéchal Don Guillaume Ramond, qui mourut en 1227, & de Donna Conſtance d'Arragon, fils du Roi Don Pédro II, en fut le prémier Seigneur, & Père de Don

Don Pédro II, de ce nom, & ſecond Seigneur d'Aitona, & de Don Guillaume Ramond de Moncade, duquel Philadelphe de Muquos, dans ſon Théatre des Familles illuſtres de Sicile, fait deſcendre la branche Sicilienne, d'où ſont ſortis les Princes de Paterno & les Ducs de Montalto. AITONA.

Don Jean de Moncade, fils de Don Gaſton Seigneur d'Aitona & de Donna Angélique de Tolca, Viceroi de Sicile & de Catalogne, fut créé Comte d'Aitona, & quelque tems après, un fils qu'il eut de Donna Anne de Cardona ſa femme, appellé Don François, fit ériger ce Comté en Marquiſat. Ce Don François épouſa Donna Lucrèce de Gralça, & en eut Don Gaſton II, Marquis d'Aitona & Viceroi de Sardaigne, qui de Donna Cathérine de Moncade, Dame de Callo, & de Taverna ſon épouſe, eut Don François ſecond de ce nom, & troiſième Marquis d'Aitona, lequel s'étant marié avec Donna Marie d'Alayon & Caſtro, en eut un fils appellé Don Guillaume Ramond quatrième Marquis d'Aitona, qui fut marié avec Donna Anne de Silva & Mendoza, fille de Don Diégo de Silva ſecond Marquis d'Orani, & mourut le 17 Mars 1670. Il étoit Grand-père du Marquis d'Aitona nommé Don Guillaume Ramond de Moncade Caſtro, Portocarréro & Noroña, quatrième Marquis d'Aitona & de la Puebla de Caſtro, Comte d'Oſſona, Vicomte d'Illa de Vas & de Cabréra, Baron de la Laguna, Lleyoſtera, Calloſa, Palma, Ader, Chiva, Caſtelnau, Beniarcho, Val de Taberna & Aliafarin, Grand d'Eſpagne, Seigneur de la Maiſon de Caſtro, Grand Sénéchal de la Couronne d'Arragon, Maître des Comtes de la Maiſon & Cour de Sa Majeſté Catholique en Catalogne, Gentilhomme de la Chambre, Lieutenant-Général des armées du Roi, & Colonel du Régiment des Gardes Eſpagnoles. Il eſt fils de Don François de Moncade troiſième de ce nom, & cinquième Marquis d'Aitona, mort en 1674, & de Donna Louïſe Portocarréro de Ménéſes. Il prit alliance avec Donna Marie de Benavides & Arragon, fille de Don François neuvième Comte de Santiſtivan, dont il y a deux filles.

Ce Marquis d'Aitona a ſervi le Roi dans ſes armées depuis ſa plus tendre jeuneſſe, & a donné dans toutes les occaſions des marques d'une valeur héroïque, & d'une grande capacité dans le métier de la guerre. Mais ce qui doit rendre ſa mémoire récommandable à la poſtérité, c'eſt d'avoir abandonné des revenus immenſes en Catalogne & en Arragon, pour ne pas prêter l'obéiſſance à l'Archiduc, dont les troupes ravagèrent ſes Etats, & pillèrent ſes maiſons. Madame la Marquiſe d'Aitona ſon épouſe, s'étant trouvée à Madrid au tems de l'invaſion de cette Capitale, refuſa ſi obſtinément de reconnoître l'Archiduc, qu'elle en fut chaſſée ignominieuſement & réléguée à Tolède; ce qui l'a rendit ſi recommandable au Roi, que Sa Majeſté lui fit l'honneur de la nommer pour aller ſur la frontière recevoir la Reine à préſent regnante.

D'un autre côté de Lérida au Nord-Eſt on voit une autre Ville aſſez conſidérable, nommée Balaguer, ſituée au bord Septentrional de la Sègre, au pied d'une haute montagne, ſur laquelle il y avoit autrefois une Forteresſe. BALAGUER.

CAMARA-SA. Elle eſt Capitale d'une Viguérie, & placée dans une campagne extraordinairement fertile.

Une lieue au-deſſus de Balaguer on trouve Camaraſa, petite Ville qui à un pont ſur la Sègre, où elle reçoit la Noguère Paillareſe, avec un Château ſur un haut. La Bourgade de Camaraſa a été poſſédée pluſieurs Siècles ſans aucun titre par la Maiſon de Luna, & de laquelle elle paſſa dans celle de los Cabos par le mariage que Donna Françoiſe de Luna, créée Marquiſe de Camaraſa (fille de Don François Fernandez de Luna, Seigneur de Rula, de Camaraſa & de Villa-Féliche, & de Donna Agnès de Mendoza ſa ſeconde femme) contracta avec Don Diégo de los Cobos & Mendoza, Grand Commandeur de Léon, Adélantado perpétuel de Carzoba, Seigneur de Sabiota, Xiména, Rézéna & Torrès, fils de Con François de los Cobos, Grand Commandeur de Léon, Grand Tréſorier de Caſtille, Sécrétaire & Conſeiller d'Etat, & favori de l'Empereur Charles V, & de Donna Marie de Mendoza, ſeptième Comteſſe de Ribadavia ſa femme.

C'eſt d'eux que les autres Marquis de Camaraſa deſcendent, dont la prémière branche faillit avec Don Diégo de los Cobos, troiſième Marquis de Camaraſa, mort le 17 Décembre 1645, ne laiſſant qu'une fille qui ſe fit Religieuſe, & fonda le Couvent des Anges de Grénade.

Ce fut en faveur de ce Don Diégo de los Cobos que le Roi Philippe IV, attacha les honneurs de la Grandeſſe au Marquiſat de Camaraſa. Comme il mourut ſans enfans, il eut pour Succeſſeurs Don Emanuel de los Cobos, iſſu de Don Alvare de los Cobos, fils puîné du prémier Marquis de Camaraſa, lequel ſuccéda à ſa Grand-mére Donna Maria de Mendoza au Comté de Ribadavia. Il eſt biſayeul du Marquis de Camaraſa qui s'appelle Don Balthazar Gomez, Manrique de Mendoza, de los Cobos & Luna, cinquième Marquis de Camaraſa, neuvième Comte de Caſtro, de Rica & de Villazopéca, Seigneur d'Aſtudillo, de Gormas, de Saint Martin de Valvéni, de Belbimbre, de Cordovilla, de Miel, de Villaféliche, de Sabiota, de Xiména, de Rézéna, de Torrès & de Canéa, Chevalier de l'Ordre de la Toiſon d'Or, Gentilhomme de la Chambre, ci-devant Général des Galères de Naples, enſuite de celles d'Eſpagne, & enfin Viceroi d'Arragon. Il eſt fils de Don Emanuel Gomez, quatrième Marquis de Camaraſa, & dixième Comte de Ribadavia, lequel fut inhumainement aſſaſſiné en Sardaigne le 21 Juillet 1668, pendant qu'il en étoit Vicéroi, & de Donna Iſabelle Portocarréro & Luna, fille du troiſième Comte de Montijo ſa ſeconde femme, laquelle mourut Cameréra Mayor de la Reine Marie-Anne d'Autriche, le 20 Juillet 1694, & petit-fils de Don Diégo Sarmiento de Mendoza, neuvième Comte de Ribadavia & de Donna Iſabelle Maurique, huitième Comteſſe de Caſtro & de Villazopéca.

Che-

Chemin de Barcelone en France.

ALLANT de Barcelone en France, on paſſe à Moncada, petite Ville ſituée à deux lieues delà, près de la rivière de Béſos, & qui a été autrefois une Fortereſſe importante. MONCADA.

On laiſſe à la droite deux petites Villes, ſituées ſur le rivage de la mer, Badelone à une lieue de Barcelone, défendue par une bonne Fortereſſe: puis Mataro, où l'on fait de très belles verreries: & plus haut Pinéda, près de l'embouchure du Tordéra.

De Moncada, on paſſe à la Rocca, qui en eſt à deux lieues; delà paſſant par Linas, & par S. Saloni, on fait ſix lieues de chemin, & l'on arrive à Oſtalric, petite Ville ſituée ſur la rivière de Tordéra, à cinq lieues de Gironne.

On laiſſe ſur la gauche la Ville de Vic, nommée anciennement *Auſonia*, qui s'eſt ſignalée dans la dernière guerre, par ſon zèle pour Charles III, étant la prémière place de la Catalogne, dont les habitans ſe ſoient déclarés pour lui. Elle étoit autrefois Capitale des Auſétains, & beaucoup plus puiſſante & plus conſiderable qu'elle ne l'eſt aujourdhui. Elle fut ruinée au IX Siècle, & rebâtie bientôt après, & on lui donna le nom de Vic, *Vicus*, mot Latin qui ſignifie un Village, parce qu'elle ne paroiſſoit que comme un Village, au prix de ce qu'elle avoit été auparavant. VIC.

Elle eſt ſituée ſur une petite rivière, qui ſe jette dans le Ter, dans une plaine extrêmement fertile. On y voit quelques beaux bâtimens, comme l'Egliſe Cathédrale, qui eſt ornée d'un fort beau portique, ſoutenu de Colomnes de groſſes pierres de taille; & la place du marché, qui eſt grande & ſpacieuſe.

Vic eſt honorée d'un ancien Evêché, qui vaut ſix mille ducats de revenu. Au Couchant de Vic eſt Centellas, petite Ville ſituée dans une Vallée profonde.

Entre Vic & les côtes de la mer, s'élève une montagne fort haute, nommée le Mont-Séni, (*Mons-Signi*), féconde en ſimples ou berbes médécinales, & en pierres rares & précieuſes. On y trouve du criſtal, & ſur-tout une eſpèce d'améthyſte de couleur violette, très rare, entrecoupée de veines rouges fort brillantes. MONT-SENI.

D'autre côté on laiſſe ſur la droite quelques Villes, qui ſont ſur le rivage de la mer, comme Blanes, anciennement *Blanda*, ſituée vers l'embouchure do Tordéra, ſur le bord Septentrional de cette rivière; Toſſa, qui donne ſon nom à un Cap que les Anciens appelloient *Lunarium Promontorium*; & plus haut, Palamos. BLANES.

Cette dernière eſt une petite Ville, mais extrêmement forte, ſituée au fond d'une baie, qui fait un bon port, où les vaiſſeaux ſont à l'abri de tous les vents, à la reſerve de ceux du Sud-Oueſt. PALAMOS.

Elle eſt bâtie en partie dans la plaine, & en partie le long d'une Colline fort

PALAMOS. fort roide, qui avance dans la mer, & dont les bords ſont fort élevés & fort droits. On l'a miſe en état de défenſe avec une muraille revêtue de bonnes fortifications: au deſſus de la Colline, à l'endroit qui eſt le plus avancé ſur la mer, on a détruit un Couvent de Religieux Auguſtins, pour y conſtruire une Citadelle; & la néceſſité de faire une réſiſtance vigoureuſe à des ennemis, a fait qu'on y a encore commencé d'autres ouvrages.

La Pointe de Palamos (*) eſt environ neuf à dix milles au Nord-Eſt de la pointe de Saint Philiou: entre ces deux Pointes il y a une grande Ance, bordée d'une Plage de ſable. Du côté de l'Eſt de cette Ance, ſur le bord de la Mer, eſt la Ville de Palamos. Elle a un Mole avancé vers l'Oueſt environ 80 toiſes, & le long duquel on peut mettre ſept à huit Galères, pourvu qu'elles retirent leurs rames en dedans, qu'elles obſervent de mettre la poupe vers le Mole, la proue à la plage, & qu'elles s'amarrent à quatre amarres.

Il y a dans le Mole deux ou trois braſſes d'eau fond d'herbe vaſeux. Il faut avoir ſoin de ſe bien amarrer du côté du Nord-Oueſt, quoique ce vent vienne de terre; car comme il paſſe entre deux Montagnes, il eſt très violent, & les gens du Païs aſſurent que les bâtimens n'y font naufrage que par ce vent. Les vents du large depuis le Sud-Oueſt, juſqu'à l'Eſt-Sud-Eſt donnent dans la Plage de Palamos. Sur la pointe du Nord-Eſt de Palamos, qui s'avance un peu en Mer, on voit les ruines d'une Fortereſſe, qui fut démolie après qu'elle eut été priſe par l'Armée du Roi, & ſur l'extrémité de la pointe il y a un Moulin à vent qui ſert de reconnoiſſance.

Tout proche de cette pointe il y a deux Ecueils, entre leſquels & la Terre on ne peut paſſer qu'avec des batteaux. Lorſqu'on vient du côté de l'Eſt, & qu'on veut aller mouiller dans le Mole de Palamos, il ne faut pas s'approcher de la Côte, depuis cette pointe juſqu'à la tête du Mole, à cauſe de pluſieurs rochers qui y ſont, tant hors de l'eau que ſous l'eau.

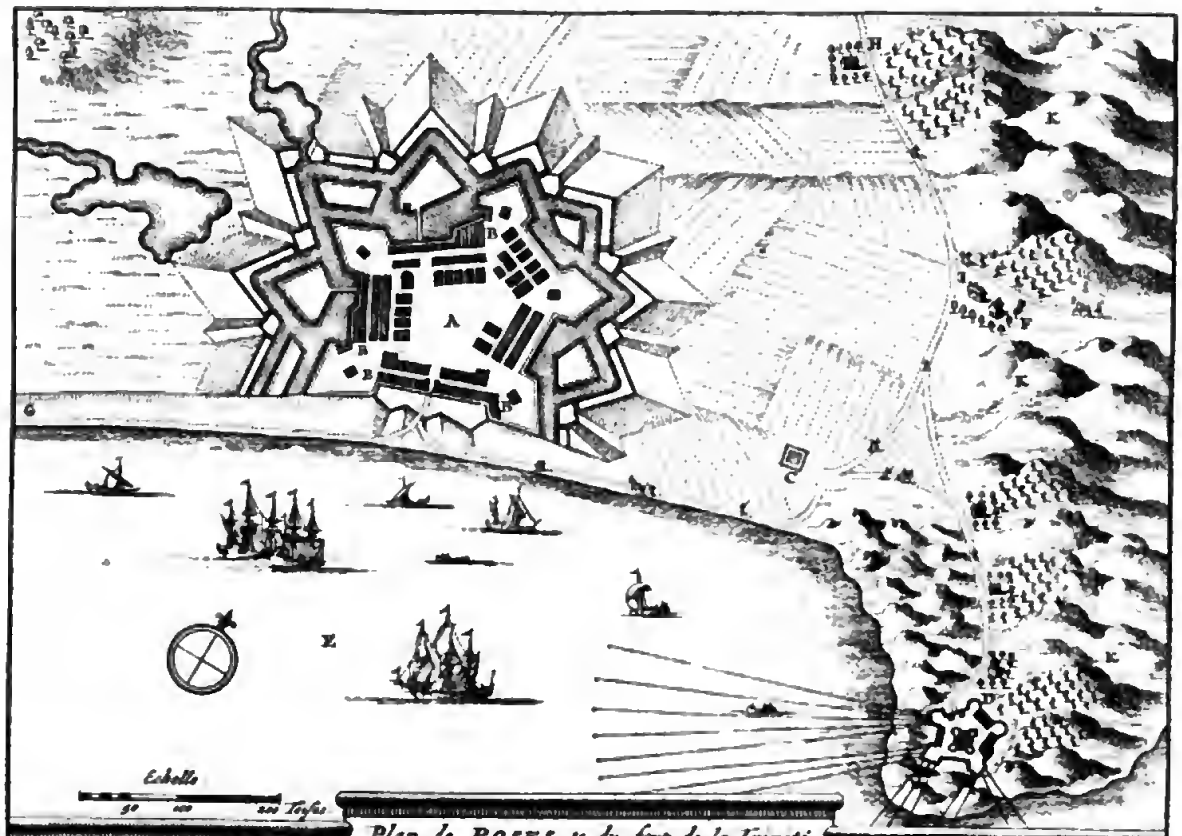
Il y a de plus au bout de la pointe vers le Sud-Oueſt une Roche ſous l'eau, à demi-longueur de ſable; mais il ne faut pas pour cela s'en écarter plus d'une portée de fuſil, à cauſe d'un autre danger dont nous allons parler. On fait de l'eau hors de la Ville à une Fontaine qui eſt proche d'un Village, dans une plaine à la petite portée du canon de la Ville. La Latitude eſt de 41. d. 48'. & la variation de 5 à 6. d. vers le Nord-Oueſt.

Environ à la portée du canon au Sud-Sud-Oueſt du Moulin, qui eſt ſur la pointe du Nord-Eſt de Palamos, il y a ſous l'eau une Roche fort dangereuſe, & ſur laquelle il n'y a que huit pieds d'eau. Elle a fort peu d'étendue, ayant tout à l'entour 12, 15, & 20 braſſes d'eau. Lorſqu'on eſt ſur le haut de cette Roche, le Moulin dont il vient d'être parlé, reſte au Nord-Nord-Eſt pour une marque; & pour l'autre il faut voir une maiſon, qui eſt ſur une petite éminence, preſque au milieu de la plage, entre deux rochers noirs,

(*) Michelot, *Portulan de la Mer Méditerranée*, p. 45.

1 Fort Royal. 2 Château 3 Fauxbourg des Capucins 4 Fortins sur la montagne qui couvrent la Ville.

132



Plan de ROSES, ou du fort de la Trinité.

A. la Ville. B. Casemattes. C. R. route. D. Fort de la Trinité. E. Mer Mediterranée. F. Chemin de Perpignan. G. Chemin de Barcelone H. Chemin de Puycerda I. la Posterie K. Mont Pyrenées.

Digitized by Google

noirs, qui ſont ſur le bord de la Plage, & il faut que ces rochers reſtent au Nord-Oueſt. On peut mouiller avec des Vaiſſeaux par tout le milieu de l'Ance de Palamos ; mais le meilleur mouillage eſt du côté de l'Oueſt, vis-à-vis de la Tour qui eſt ſur la pointe. On pourroit mouiller auſſi avec des Galères dans la Plage de la Valda pour les Vents d'Oueſt & Sud-Oueſt ; mais tous ces mouillages ne ſont bons que lorſqu'on eſt obligé de relâcher, & dans ce cas il faut bien prendre garde de ne ſe point laiſſer ſurprendre aux vents qui ſont traverſiers de la Côte. PALAMOS.

Tout proche de la pointe du Moulin de Palamos, du côté de l'Eſt, il y a une groſſe pointe ronde qu'on appelle le CAPYROS, & du côté de l'Eſt ſe trouve une petite Ance & Plage de ſable où l'on peut mouiller avec des Galères pour les vents de Sud-Oueſt, Oueſt & Nord-Oueſt. On y eſt par huit à neuf braſſes d'eau de ſable vaſeux : quelques Galères peuvent porter une amarre du côté de cette pointe. On peut mouiller par toute cette Plage ſuivant les vents qu'il fait. Sur une pointe baſſe qui eſt ſur la droite de cette Plage il y a quelques maiſons.

Environ quatre milles à l'Eſt quart de Nord-Eſt de la pointe de Palamos, ſont quelques Ecueils hors de l'eau, qu'on appelle Fornigues, éloignés de la Côte d'environ une petite portée de canon. On peut paſſer à terre des Fornigues avec des Galères ſans nulle crainte, y ayant cinq à ſix braſſes d'eau dans ce paſſage ; mais il faut ranger les écueils de plus près que la Côte à cauſe de quelques autres Rochers qui ſont à fleur d'eau du côté de la Terre, où eſt auſſi une baſſe pointe qui s'avance ſous l'eau. Si on veut paſſer en dehors des Fornigues il faut s'en éloigner à diſcrétion, d'autant qu'il y a quelques Rochers ſous l'eau à plus d'un ſable & demi au large.

GIRONNE.

GIRONNE eſt une Ville ancienne connue autrefois ſous le nom de *Gerunda*, médiocrement grande, de figure triangulaire, ayant une grande rue, qui la traverſe dans toute ſa longueur. Elle eſt ſituée ſur une Colline, au bord d'une petite rivière nommée Onhar, anciennement *Onda*, qui ſe jette tout près delà dans le Ter ; & ces deux rivières mêlant leurs eaux, ſervent de foſſés à la Ville, qui eſt aſſez bien fortifiée. GIRONNE.

Gironne a eu l'honneur de voir un Concile célèbre dans ſon enceinte l'An 517. Elle eſt le ſiège d'un Evêché & d'une petite Univerſité. L'Egliſe Cathédrale, dédiée à Notre-Dame, eſt belle & richement ornée. Le Grand-Autel eſt tout éclatant d'or & de pierreries ; & l'Image de la Notre-Dame eſt d'argent maſſif.

Quoique cette Ville ne ſoit pas grande, cependant le commerce y eſt floriſſant, & l'on y voit un grand nombre de marchands & d'artiſans. Elle a toujours été ſi conſidérée, que dans le tems des Rois d'Arragon, leurs ainés prenoient le titre de Comtes & puis de Princes de Gironne.

GIRONNE. Elle eſt Capitale d'une Viguérie de fort grande étendue, qui paſſe pour le quartier le plus fertile de la Catalogne, & qui comprend quantité de belles Villes dont les plus conſidérables ſont Ampurias & Roſes.

L'Egliſe de Gironne fut fondée en 247, & Saint Narciſſe fut fait ſon premier Evêque, ſelon la plus commune opinion, quoiqu'il y ait des Hiſtoriens qui établiſſent l'Epoque de ſa fondation du tems des Apôtres, mais ſans aucun fondement. Son Chapitre eſt compoſé de 8 Dignitaires, qui ſont l'Archidiacre Mayor, qu'on appelle Archidiacre de Gironne, l'Archidiacre de Béſalu, l'Archidiacre de Silva, l'Archidiacre d'Ampudia, l'Abbé de Saint-Filiu, le Doyen, le Sacriſtain & le Chantre, de 36 Chanoines & de 76 Bénéficiers. Le Diocèſe s'étend ſur 339 Paroiſſes, ſur 12 Abbayes & ſur 4 Prieurés.

AMPURIAS.

AMPURIAS. AMPURIAS eſt une Ville & un Port de mer, à l'Embouchure du *Fluvia*, ſur la rive Méridionale de cette rivière, ſituée à vingt lieues de Barcelone, à ſix de Gironne, & à trois de Roſes, dans le Païs des anciens Indigétains. Elle a été beaucoup plus conſidérable qu'elle ne l'eſt aujourdhui.

Avant que les Romains entraſſent en Eſpagne, Ampurias étoit compoſée de deux Villes, ſéparées l'une de l'autre par une bonne muraille. L'une, bâtie par des Marſeillois, ou du moins par des Grecs venus de Phocée comme eux, étoit au bord de la mer, & avoit environ quatre cens pas d'étendue; l'autre, qui étoit joignant celle-là, un peu plus avant dans la terre, étoit habitée par des naturels du Païs, & fermée d'une muraille de trois cens pas. Ces deux nations conſervoient chacune leur langue & leurs manières de vivre, & n'avoient de commerce enſemble, que comme de Turc à Maure.

Les Grecs n'avoient qu'une porte du côté de terre, où l'on faiſoit perpétuellement une garde éxacte: de jour c'étoit le Magiſtrat, & de nuit la troiſième partie des habitans: on ne permettoit à aucun Eſpagnol d'entrer dans la Ville par cette porte, mais ſi quelqu'un d'eux y vouloit aller pour trafiquer, on le faiſoit venir du côté de la mer, par le port. Ils ſe maintinrent de cette manière contre les Eſpagnols, pendant quelques Siècles. Enfin Jule Céſar ayant entièrement défait le parti de Pompée en Eſpagne, bâtit à Ampurias une troiſième Ville, pour être une Colonie de Citoyens Romains, & quelque tems après ceux-ci ayant donné le droit de Bourgeoiſie Romaine aux Eſpagnols, & puis aux Grecs, ces trois peuples n'en firent plus qu'un, qui prit la langue & les manières des Romains.

Ce fut alors qu'on bâtit un Temple à l'honneur de la Diane d'Ephèſe, & qu'on érigea une Colomne avec cette Inſcription, où l'on a conſervé la mémoire de cet évènement:

EM-

EMPORITANI. POPVLI. GRÆCI.
HOC. TEMPLVM. SVB. NOMINE. DIA-
NAE. EPHESIAE. EO
SAECVLO. CONDIDERE. QVO
NEC. RELICTA. GRAECORVM
LINGVA. NEC. IDIOMATE
PATRIAE. IBERAE. RECEPTO
IN. MORES. IN. LINGVAM
IN. IVRA. IN. DITIONEM
CESSERE. ROMANAM
M. CETHEGO
ET. L. APRONIO. COSS.

AMPURIAS.

Les Grecs avoient donné à cette Ville le nom d'Empurias, ou Emporion, ce qui en leur Langue ſignifie une Place marchande; & par une légere corruption de ce nom, l'on a dit Ampurias.

Cette Ville a été ſouvent ruinée, c'eſt pourquoi elle n'eſt plus ce qu'elle a été. On croit qu'on en a autrefois tranſporté une partie un peu plus haut vers le Nord, à l'embouchure du petit Llobrégat, & qu'on en a bâti cette Ville, qui porte le nom de Caſtello d'Ampurias, ſituée près d'un grand & beau Lac, fermée de hautes murailles, & ornée d'une belle Egliſe.

Le territoire d'Ampurias s'appelle Ampourdan, *Emporitanus ager*; il ne faut pas le confondre avec le Lampourdan, ou Lapourdan, *Lapurdenſis ager*, qu'on appelle autrement le Païs de Labourd, & qui eſt le territoire de Bayonne dans la Biſcaye Françoiſe. Le Païs autour d'Ampurias eſt ſtérile & ne rapporte pas grand choſe: on y voit de grandes Bruières, où croiſſent force joncs, delà vient le nom de Jonquière, *Juncareus Campus*, & dans quelques endroits il ſe trouve du lin & de l'eſparte.

Ampurias étoit autrefois honorée d'un Evêché, mais elle le perdit lorſqu'elle fut ruinée, & cette Prélature fut tranſportée à Gironne, qui l'a conſervée.

ROSES.

PLus avant au Septentrion eſt Roſes, Ville forte avec un bon port de Mer, ſituée au fond d'une Baie, au Couchant du Cap de Cruz. Elle a été bâtie des ruines d'une ancienne Ville, nommée *Rhoda* ou *Rhodopolis*, ſituée au Cap de Cruz, & conſtruite, comme l'on croit, par des Grecs venus de Rhode, qui lui donnèrent le nom de leur prémiere patrie. ROSES.

Cette Ville ayant été détruite, fut tranſportée au Couchant, à l'endroit où eſt aujourdhui Roſes. On a eu ſoin de la bien fortifier, & d'en faire une Ville de défenſe; elle eſt la ſeule Ville de la Catalogne, qui ait été toujours dans le parti de Philippe V. Elle eſt défendue par un Fort quarré, qui porte le nom de la Trinité, bâti à l'Orient de la Ville, ſur une hauteur au ri-

ROSES. vage de la Mer, & qui ſert à défendre aux ennemis l'approche du Port & de la Baie.

Après cette digreſſion je reprens le chemin de Gironne en France. On laiſſe ſur la gauche Bagnolas ou Balnéol, anciennement *Aquæ Votonis*, dans le Territoire de laquelle il y a une fontaine, qui fait paroitre de couleur d'or tout ce qu'on y jette: l'on paſſe à Baſcara, petite Ville à trois lieues de Gironne, ſituée ſur le Fluvia.

FIGUIERE. A deux lieues delà l'on trouve Figuière, ou Figuéra, petite Ville, qui étoit autrefois munie d'une bonne Forteresſe. Vers le milieu du XIII Siècle elle fut raſée & brulée avec ſa Forteresſe par le Comte d'Ampurias, dans la guerre de ce Seigneur contre Jaques I, Roi d'Arragon. A trois lieues de Figuière on rencontre Jonquière, Juncaria, petite Ville ſituée au pied des Pyrénées, qui n'eſt plus que l'ombre de ce qu'elle a été autrefois.

Delà juſqu'à Pertus, qui eſt la prémière Place du Rouſſillon, l'on compte une lieue. La montagne eſt extrêmement roide dans ce quartier-là, & l'on n'y trouve qu'un chemin fort rude, à travers des défilés étroits, & fort aiſés à défendre contre une Armée ennemie.

Villes le long des Pyrénées.

COMME le Rouſſillon eſt à la France depuis la paix des Pyrénées, je m'arrête à l'entrée de cette Province, & je tourne à la gauche, pour parcourir les Villes de la Catalogne, qui nous reſtent à voir le long des Pyrénées & dans les environs.

Côtoyant les frontières du Rouſſillon l'on arrive à Camprédon, jolie Ville, Capitale d'une Viguérie, ſituée ſur une hauteur au bord du Ter, un peu au deſſous de la ſource de cette rivière. Elle eſt aſſez bien fortifiée, & défendue par une Citadelle, qui eſt au milieu de la Ville. Les François la prirent dans la guerre, l'An 1689, après cinq jours de tranchée ouverte.

AULOT. A l'extrémité de la même Viguérie, au Sud-Eſt, on voit Aulot, Ville peu conſidérable, ſituée ſur le Fluvia, dans le Territoire de laquelle il y a douze merveilleuſes fontaines d'air, qui exhalent inceſſamment un petit vent, chaud en Hiver, & froid en Eté; mais ſi froid qu'on ne ſauroit le ſupporter: les habitans s'en ſervent agréablement pour rafraichir en Eté leur vin & leur eau. Au Nord de Camprédon, tirant au Couchant, s'élève une haute montagne, nommée Nuria, dans laquelle on trouve du criſtal. Au midi de Camprédon, on voit Ripol, Rivipullum, petite Ville ſituée au confluent du Fréſéro & du Ter, remarquable pour une belle Abbaye, qu'on y voit de l'Ordre de St. Benoît, où étoit autrefois la ſépulture des Comtes de Barcelone.

CERDAGNE. Sortant de la Viguérie de Camprédon, on paſſe dans le Comté de Cerdagne, & côtoyant la Cerdagne Françoiſe, on arrive à Puicerda, ou Puigcerda, Capitale du Comté. La

La Cerdagne, *Ceretania*, a pris son nom des anciens Cérétains, peuples qui habitoient dans ce quartier des Pyrénées. Il nous en est resté un beau monument antique, déterré dans les Pyrénées, avec l'Inscription suivante, où l'on apprend que ces peuples avoient bâti un Temple de la Victoire à l'honneur de l'Empereur Auguste: CERTAGNE.

AVGVSTO
TERRA. MARIQVE. VICTORI
ELIMINATIS. SACERDOTIB.
BONAE DEAE.
ET. COLLEGIO
VII. EPVLONVM
COMMVNI. POP. SENTENTIA
EXCLVSO.
CERETANI TEMPLVM
VICTORIAE. AVG. D. D.

L'exemple des Cérétains nous fait voir que ce n'est pas d'aujourdhui que l'on quitte les Dieux morts & antiques, pour donner tous ses hommages aux nouveaux & aux vivans.

PUICERDA.

PUICERDA, *Puteus* ou *Podius Ceretanus*, est une grande Ville de forme approchante de la quarrée, située entre le Carol & la Sègre, dans une belle plaine, au pied des montagnes; fermée de bonnnes murailles, très bien fortifiée à la moderne, avec un chemin couvert revêtu, & habitée par des gens, qui sont de forts & de vaillans hommes. On y fait encore au dehors quelques Ouvrages avancés, l'un à corne & l'autre à couronne, pour la mettre en meilleur état de défense. PUICERDA.

On trouve dans la Sègre, & dans plusieurs étangs qu'elle fait, des Truites d'un gout excellent, & d'une couleur particulière, le dos jaunâtre parsemé de petites marques rouges, comme des étoiles.

Le terroir est fertile en fruits; la chasse y est abondante, & l'on y prend des Perdrix blanches fort délicates: on y voit plusieurs herbes médécinales, quelques carrières de Jaspe de diverses couleurs, & deux Fontaines aussi médécinales, l'une froide & l'autre chaude.

A l'Orient de Puicerda on voit Llivia, Ville ancienne, située sur la Sègre, un peu au dessous de la source de cette rivière, aux frontières de la Cerdagne Françoise. On la connoissoit anciennement sous le nom de *Julia Libyca*. Jule César lui donna ce nom lorsqu'il la répara, & qu'il y conduisit une Colonie de Citoyens Latins. Elle est petite aujourdhui, mais assez bien fortifiée, & défendue par une Citadelle.

URGEL.

URGEL. DE Puicerda descendant la rivière de la Sègre, on trouve Urgel, Ville ancienne, située au bord Septentrional de cette rivière, dans une plaine très fertile en grains, & au milieu de montagnes fort hautes, plantées de vignes.

Elle est honorée d'un Evêché, qui vaut neuf mille ducats de revenu. Félix, un des anciens Evêques, troubla l'Eglise, sous l'Empire de Charlemagne, par une hérésie, au sujet de la Personne du Fils de Dieu.

Villes qui sont au milieu de la Province.

TREMP. SORTANT de la Viguérie de Puicerda, l'on entre dans celle de Lérida, la plus grande de toutes, qui s'étend le long des frontières d'Arragon, embrassant celle de Balaguer, qui s'y trouve enclavée. On voit la Noguéra Pallaréſa, située sur la rivière du même nom, Capitale d'un grand Marquisat, & honorée autrefois d'un Evêché. Le Marquisat de Noguéra comprend plusieurs petites Places, entr'autres la Ville de Tremp, située près de la Capitale, au bord de la même rivière, & remarquable par la grande quantité de Noblesse qui s'y trouve: car bien qu'elle ait à peine deux cens feux, il y demeure plus de vingt Maisons nobles, qui possèdent des terres Seigneuriales. Delà tournant à l'Orient, on passe dans la Viguérie de Cervéra, où l'on voit deux belles Villes, Solsona & Cardona.

SOLSONA.

SOLSONA. SOLSONA, Celsona, Ville ancienne, connue autrefois sous le nom de *Calea*, est située sur une hauteur, dont la pente s'étend jusqu'au bord du Cardonéro: elle a eu autrefois une Citadelle extrêmement forte, située au dessus de la Ville. Elle a souvent été ruinée, & s'est toujours relevée de ses ruines. Philippe II en fit le siège d'un Evêché, avec quatre mille ducats de revenu. Don Louïs de Sans en fut fait prémier Evêque. Son Chapitre est composé de 3 Dignitaires, qui sont un Doyen, un Archidiacre, & un Trésorier, de 12 Chanoines, de 12 Prébendiers & de 40 Chapelains. Le Diocèse ne s'étend que sur 15 Paroisses.

CARDONA.

CARDONA. UN peu au dessous de Solsona, est Cardona, jolie Ville, Capitale d'un Duché, située sur une hauteur au bord du Cardonéro: elle est assez bien fortifiée, mais ce qui la rend le plus remarquable, est une montagne de sel, vrai miracle de la Nature, qui se trouve dans son voisinage.

Cette montagne est une carrière inépuisable de sel, où il en renait toujours de nouveau, à mesure qu'on en tire. Ce sel est de toute sorte de couleurs:

leurs: il y en a qui eſt blanc comme la neige, d'autre de couleur incarnate: il y en a d'orangé, de violet, de vert, de bleu, & de diverſes autres couleurs, qui ſe perdent toutes, quand on le lave. Ce qu'il y a de plus merveilleux, à mon gré, c'eſt que cette montagne a été connue dans l'Antiquité; quelques Ecrivains en ont parlé, il y a près de deux mille ans. Cependant elle eſt toujours la même, toujours inépuiſable, & rapporte quarante mille ducats par an au Duc de Cardona. Lorſque le Soleil jette ſes rayons ſur cette montagne, il ne ſe peut rien voir de plus brillant: on diroit qu'elle eſt toute compoſée de pierreries, & bien que d'ordinaire tous les lieux, où il vient du ſel, ſoient ſtériles, cependant cette montagne produit des pins fort hauts, & eſt plantée de vignes fertiles & excellentes. CARDONA.

La Ville de Cardona eſt fameuſe par ſa révolte contre Philippe V, par la vigoureuſe réſiſtance qu'elle fit, & pour avoir donné le nom à une des plus illuſtres & des plus anciennes familles d'Eſpagne. C'eſt ce que le Lecteur n'aura pas de peine à croire, puiſqu'elle compte plus de 20 Vicomtes avant Hugues, ſecond de ce nom.

Folch de Cardona que le Roi Don Pédro IV d'Arragon créa Comte de Cardona en 1375, fut père de Don Jean Raymond, d'Hugues & d'Antoine Folch de Cardona. C'eſt de ce dernier que ſont iſſus les Comtes de Goliſano en Sicile, dont la lignée eſt éteinte. Hugues fut fait Baron de Belpuech en Catalogne, & c'eſt de lui que deſcendent les Ducs de Soma, Seſſa & Baëna. Jean Ramond, ſecond Comte de Cardona, Grand Connétable du Royaume d'Arragon, fut biſayeul de Don Jean Ramond Folch, troiſième de ce nom, & cinquième Comte de Cardona, en faveur duquel les Rois Catholiques Don Ferdinand & Donna Iſabelle érigèrent le Comté de Cardona en Duché.

Ce Jean Ramond étant mort en 1513, Don Ferdinand Folch de Cardona ſon fils lui ſuccéda; mais étant mort en 1543 ſans enfans mâles, Donna Jeanne Folch de Cardona ſa fille ainée lui ſuccéda, & porta tant de grands Etats dans la Maiſons Royale d'Arragon par le mariage qu'elle contracta avec Don Alfonſe d'Arragon, ſecond Duc de Ségorbe & Comte d'Ampurias. Don François d'Arragon & Cardona leur fils, fut quatrième Duc de Cardona & troiſième de Ségorbe, & comme il mourut ſans enfans, Donna Jeanne l'aînée de ſes ſœurs vivantes fut mariée avec Don Diégo Fernandez de Cordoue, ſurnommé l'Africain, troiſième Marquis de Camares; deſorte que par ce mariage les Duchés de Cardona & de Ségorbe, les Comtés de Prades & d'Ampurias, avec le Marquiſat Pallas paſſèrent dans la Maiſon de Cordoue, qui eſt une des plus illuſtres & des plus anciennes d'Eſpagne.

Mais tous ces Etats-là n'y demeurèrent pas, non plus que dans les familles précédentes; car par un effet de cette viciſſitude qui fait qu'il n'y a rien de ſtable dans l'ordre de la nature, ils retombèrent en quenouille, d'autant que Don Louïs d'Arragon de Cordoue & Cardonne, fils du petit-fils du Marquis de Camares dont nous venons de parler & de la Ducheſſe Donna Jean-

CARDONA. Jeanne, mourut ſans enfans mâles. Ce n'eſt pas qu'il n'en eût eu pluſieurs de Donna Marie-Anne de Sandoval & Roxas, héritière de la riche Maiſon de Lerma, ſa prémière femme, & de Donna Marie de Bénavides avec laquelle il s'étoit remarié en ſecondes noces; mais Don Henri & Don François Comtes d'Ampurias, & Don Ambroiſe quatrième Duc de Lerma qu'il avoit eu de ſa prémière femme, moururent avant lui, & Don Joachin né du ſecond lit ne lui ſurvêcut qu'environ deux mois, deſorte que ſa fille aînée du prémier mariage devint héritière, tant des Etats paternels que d'une partie des maternels. Elle s'appelloit Donna Cathérine-Antoinette d'Arragon & Sandoval, Cardona, Cordoue, Manrique de Padilla & d'Acuña, huitième Ducheſſe de Ségorbe & de Cardona, Marquiſe de Dénia, Camares, Pallas & Villamizar: Comteſſe de Sainte Gadée, de Buendia, d'Ampudia, de Prades, d'Ampurias, & Vicomteſſe de Villamur. Elle épouſa Don Jean Thomas-Laurent de la Cerda Enriquez de Ribéra, huitième Duc de Médina-Céli, dont elle eut pluſieurs enfans, & mourut le 16 Février 1667.

Outre la Ducheſſe de Lerma & enſuite de Médina-Céli, dont nous venous de parler, il reſta encore pluſieurs autres filles du Duc Louïs de Cardonne, tant de ſon prémier que de ſon ſecond mariage.

Celles du prémier ſont Donna Marie d'Arragon & de Sandoval, prémière femme de Don Ferdinand-Joachin Faxardo de Zuniga & Requeſens, ſixième Marquis de los Velez, morte en 1686. Donna Françoiſe d'Arragon & de Sandoval, mariée avec Don François de Bénavides, neuvième Comte de Santiſtevan del Puerto, qui mourut ſubitement le 29 Janvier 1697. Donna Thérèſe-Marie-Emanuelle d'Arragon & de Sandoval, qui fut mariée avec Don Pédro Damian Lugardo de Ménéſes Portocarréro, Duc de Caminha & neuvième Comte de Médellin. Et Donna Félice, qui mourut ſans ſe marier. De Donna Marie-Thérèſe de Bénavides ſa ſeconde femme il eut Donna Jeanne d'Arragon & Bénavides, laquelle épouſa Henri Erneſt Prince de Ligne, & mourut aux Païs-Bas le 18 Janvier 1691. Donna Marguérite d'Arragon ſeconde femme de Don Félix Fernandez de Cardona & Cordoue, Duc de Seſſa & de Baëna. Et Donna Angélique d'Arragon, ſeconde femme de Don Louïs Moſcoſo Oſſorio, huitième Comte d'Altamira.

Le Comte de Cardona, dont on a fait tant de bruit à cauſe de ſa mauvaiſe volonté contre les intérêts de l'Etat, eſt iſſu de la branche de Guadaliſte, dont Hugues de Cardonne fils puis-né du deuxième Comte de Cardona, fit la tige. Il s'appelle Don Joſeph de Cardona & Eril, & eſt fils de Don Alfonſe Folch de Cardona & Borgia, prémier Marquis de Caſternou, & de Donna Marquiſe d'Eril. Il prit alliance avec Donna Emanuelle Pardo, ſœur du Marquis de la Caſta.

On paſſe de Cardona dans la Viguérie de Manréſa, où l'on voit la petite Ville de Berga, anciennement *Berginium*, ſituée ſur le Llobrégat, qui étoit autrefois une Cité des Ilergètes; un peu plus au Nord eſt Baga, *Baganum*,

gamum, anciennement *Bergusia*, ſituée au milieu de hautes montagnes, au bord de la même rivière de Llobrégat. Cette rivière prend ſa ſource à quelques milles plus haut, dans des montagnes, où l'on trouve une minière d'une eſpèce de pierre précieuſe, nommé Hématite, qui a la vertu d'arrêter le ſang.

Par tout ce que l'on vient de voir, il paroit que la Catalogne eſt en toutes manières un très bon Païs. Elle ne produit pas à la vérité des cannes de ſucre, comme d'autres Provinces de l'Eſpagne: mais en recompenſe elle a un air pur & fort ſain, un peu froid & neigeux en hiver dans la partie Septentrionale, à cauſe des montagnes, mais tempéré dans la partie Méridionale, particulièrement celle qui eſt le long des côtes. CATALOGNE.

Elle eſt toute montueuſe, à la reſerve de quelques endroits, où l'on trouve de belles plaines, comme celles d'Urgel, de Cerdagne, de Vic, de Gironne, de Tarragone, & de Panades. Les montagnes n'y ſont pas ſtériles: elles ſont preſque toutes couvertes de belles forêts de haute futaie, & de divers arbres fruitiers. Là croiſſent le hêtre, le chêne commun, & le chêne verd, le pin, le ſapin, le chataignier & divers autres: on y voit une infinité de lièges, d'arbriſſeaux, & de ſimples, d'un ſecours merveilleux pour la guériſon de pluſieurs maladies. Les montagnes & les vallées ſont arroſées d'une grande quantité de rivières & d'une infinité de ruiſſeaux & de fontaines, qui y entretiennent une fraicheur agréable & une fertilité merveilleuſe.

Tout le Païs eſt abondant en vin, en bled, en légumes, en toute ſorte de fruits, & en huile: on y recueille auſſi quantité de lin & de chanvre, tellement que la Catalogne n'a pas beſoin d'emprunter la moindre choſe de ſes voiſins, pour bâtir un navire, & le fournir de tous ſes agrès, ce qui eſt un avantage fort conſidérable.

On y trouve diverſes carrières de marbre, de toute ſorte de couleurs; de criſtal, d'albâtre, de jaſpe, d'améthyſte, & de quelques autres. Les mines d'or & d'argent n'y manquent pas non plus, comme il paroit par des paillettes de ces riches métaux, que l'on trouve dans le ſable de la Sègre & de quelques autres rivières. On y trouve auſſi des mines d'étain, de plomb & de fer: des mines d'alun, de vitriol & de ſel, mais fort peu de cuivre: on pêche auſſi de fort beau corail ſur la côte Orientale de la Catalogne.

Tant d'avantages dont la nature a favoriſé cette Province, la rendent la plus peuplée de toutes celles qui compoſent la Monarchie d'Eſpagne. Heureuſe ſi ſes habitans ne travailloient pas de tems en tems à ſa ruïne par des révolutions qui l'expoſent à la fureur des Etrangers, & à la néceſſité où ſe trouvent les naturels de la ravager.

Les Catalans ont beaucoup d'eſprit, mais par malheur ils n'en font pas un bon uſage. Leur naturel bouillant & capricieux, les porte à des excès qui leur font oublier leurs plus eſſentiels devoirs. Ils ſont ſi jaloux de leur liberté, que pour la conſerver, ils violent inſolemment toutes les Loix di-

CATALOGNE.

vines & humaines, & comme ils ne ſe conduiſent que par les mouvemens d'une aveugle fureur, ils ſe précipitent dans des embarras qui tournent toujours à leur deſavantage, comme l'on a pu remarquer dans la conduite qu'ils tinrent dans la dernière guerre dont l'Eſpagne a été accablée. Plutôt ſéduits par leur mauvais génie que par les ſollicitations des ennemis de leur Patrie, ils ouvrirent leurs portes à l'Archiduc, & le reconnurent pour leur Roi, au préjudice du ſerment de fidélité qu'ils avoient juré à Philippe V, deſorte qu'après avoir ſoutenu pendant neuf ans le feu de leur révolution avec une extrême obſtination, ils ſe virent réduits à la cruelle néceſſité de ſe livrer à la clémence de ce généreux Monarque, qui leur ôta les moyens de ſe ſoulever de nouveau en les dépouillant de leurs privilèges dont ils ne ſe ſervoient que pour ſe ſouſtraire à l'autorité Royale.

Ils ſont fins, ruſés, vigilans, induſtrieux, réſolus, gais & de belle humeur. Quoique fort altiers, ils ſont careſſans & d'un commerce agréable, pourvu qu'on ne leur rompe pas en viſière, car dès qu'ils croient être offenſés, ils deviennent implacables, & les crimes les plus atroces ne leur coutent rien pour faire périr ceux dont ils croient avoir lieu de ſe plaindre. Irréconciliables ennemis des Caſtillans, ils ne ſouffrent qu'avec peine le joug de leur domination, & ne manquent jamais de leur faire ſentir les effets de leur haine quand ils en trouvent l'occaſion.

Ils ont parmi eux une eſpèce de Milice libre, compoſée de certains Montagnards (*), qui portent pour armes une dague au côté, un piſtolet à la ceinture, & une eſcopète à rouet, de laquelle ils ſe ſervent avec tant de dextérité, que de cent pas ils donnent dans la rondeur d'un écu, à bale ſeule. Quand ces ſcélérats ſe ſont une fois mutinés, rien n'eſt capable de leur faire mettre les armes bas: les roues, ni les potences ne les effraient pas: ils vont tête baiſſée où leur rage les entraîne, portant par tout la déſolation, le fer, le feu, le carnage; & quand la force les oblige de ſe rendre, ce n'eſt que pour prendre haleine, afin de ſe révolter de nouveau à la prémière occaſion.

Les marques ſanglantes que ces Montagnards ont laiſſées de leur brutalité dans leur propre Païs & dans les contrées voiſines, tandis qu'ils ont fait la guerre à leurs compatriotes ſous les Etendarts de l'Archiduc, ſont des preuves certaines qu'ils ne ſeront bons que lorſqu'ils n'auront plus la liberté d'être méchans.

On frémit quand on ſe rappelle tout ce qu'ils firent pendant le cours de cette guerre. La Religion n'étoit plus pour eux un frein capable de modérer leur inclination ſanguinaire: ils violoient non ſeulement toutes les Loix de la guerre, mais encore celles de l'humanité; leurs amis, leurs parens mêmes, n'étoient pas en ſureté de leur vie quand ils ne vouloient pas appuier leur rébellion, & ce qu'il y avoit de plus déplorable, c'eſt que femmes, enfans, Prêtres & Religieux, ſuivoient aveuglément les conſeils de ces

(*) On les appelle *Somatens*, à cauſe qu'ils habitent ſur les ſommets des Montagnes.

ces furieux, & n'avoient pas honte de paroître sur les remparts de Barcelone les armes à la main, contre leur Roi. CATALOGNE.

Après que les Maures eurent envahi presque toute l'Espagne, les Chrétiens de ce Païs-là, qui gémissoient sous le joug honteux de ces Barbares, implorèrent le secours de Charles Martel, qui pour lors gouvernoit la France, desorte qu'Otto ou Oger, Gouverneur d'Aquitaine, dont Charles s'étoit saisi après la mort du Comte Eude, y fut envoyé avec quelques troupes d'Allemands & de François, qui se joignant avec ceux du Païs qui se trouvoient en état de prendre les armes, prirent quelques places.

Après la mort de Charles, Pepin secourut les Catalans dans les guerres qu'ils eurent contre ces Infideles.

Charlemagne devenu Roi de France & Empereur, se rendit si rédoutable aux Maures, que Zaro, Gouverneur de Barcelone, se rendit tributaire de ce Monarque. Zaro ne fut pas plutôt mort, que Bernard, parent de Charlemagne, fut fait Comte & Gouverneur de Barcelone, environ l'an 795, & ajouta à ce titre ceux de Duc & de Marquis d'Espagne.

La Provence & le Languedoc ayant été unies au Gouvernement de la Catalogne, Bernard n'étant pas assez fort pour contenir ces trois Provinces dans le devoir, sans être assisté de quelqu'un, on lui donna un collègue, appellé Geoffroi, Espagnol selon quelques Historiens, & Allemand selon quelques autres, lequel eut d'Almira, Dame Françoise, Godefroi, surnommé le Velu, qui succéda au Gouvernement de Barcelone, après la mort de Bernard Ez, qui s'en étoit emparé comme rébelle, & dans la suite il rendit de si grands services au Roi Charles le Gros, dans les sanglantes guerres qu'il eut avec les Normands, qu'en 884, ce Prince lui donna en recompense le Comté de Barcelone en propriété à lui & à ses descendans, reservant seulement le droit de souveraineté pour lui & pour les Rois de France ses successeurs, & dans la possession duquel ils se sont maintenus jusqu'au règne de Saint Louïs.

Par cette concession la Catalogne fut gouvernée par un Comte à titre de propriété, jusqu'en 1137, que le Comte Raymond Bérenger se maria avec Pétronille, héritière d'Arragon, & unit pour jamais la Catalogne à la Couronne d'Arragon. Quoique cette Province & le Royaume d'Arragon fussent unis, la Catalogne releva des Rois de France jusqu'à ce que le Roi Alfonse II, fils de ce Raymond Bérenger, fit assembler un Concile Provincial en 1182 dans la Ville de Tarragone, dans lequel il fut décrété qu'à l'avenir les Notaires de la Catalogne ne dateroient plus les Actes qu'ils passeroient, du règne des Rois de France, ainsi qu'ils avoient accoutumé de faire jusqu'alors.

Les Rois de France ne manquèrent pas de s'opposer à l'exécution d'un Décret si injuste; mais comme ceux d'Arragon étoient à portée de le faire éxécuter, la France demeura dans sa juste prétention, & l'Arragon dans son

CATALOGNE. injuſte poſſeſſion, juſqu'à ce qu'en 1260, Iſabelle, fille de Jaques I, Roi d'Arragon, ayant épouſé Philippe le Hardi, fils de Saint Louïs, le Roi ſon père lui donna en dot les droits de Souveraineté qu'il prétendoit avoir ſur les Villes de Carcaſſonne, de Rhodez, de Béziers, de Leucate, d'Alby, de Nimes & de Saint Gilles, avec la Seigneurie de Carcaſſonne & de Béziers, à condition que la France ſe départiroit pour toujours du droit de Souveraineté qu'on ne pouvoit lui diſputer ſans injuſtice ſur la Principauté de Catalogne, & ſur le Comté de Barcelone, & dont les Rois d'Arragon ont toujours joui juſqu'en 1640, que la Catalogne ſe donna à la France, pour les raiſons que les Hiſtoriens du tems ont amplement déduites dans leurs Hiſtores, & demeura ſous la domination de cette Couronne juſqu'en 1652, auquel tems le Roi d'Eſpagne profitant des diviſions qui déchiroient la France, reprit Barcelone & quelques autres Places, & enſuite tout le reſte de la Province.

*Le Royaume d'*ARRAGON.

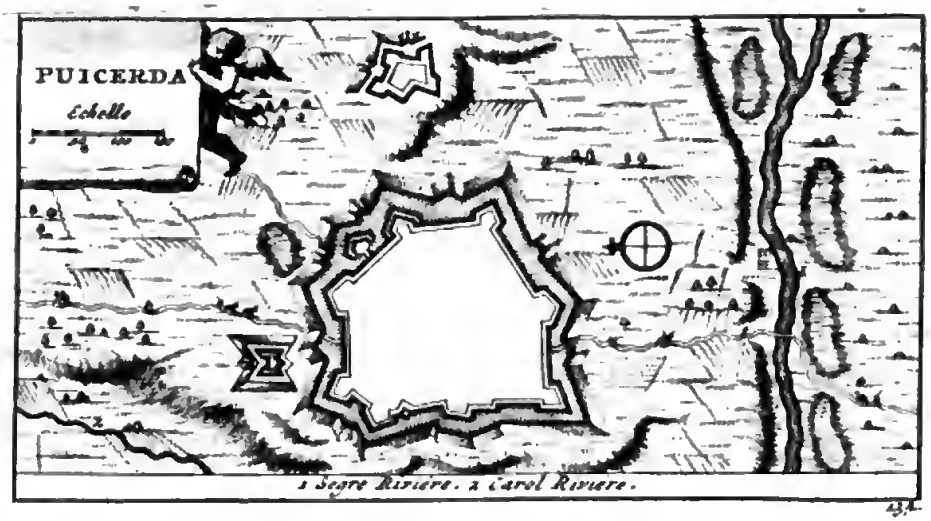
ARRAGON. LE Royaume d'Arragon eſt borné au Nord par les Pyrénées, au Couchant par la Caſtille Vieille & par une partie de la Nouvelle, au Midi par le Royaume de Valence, à l'Orient par une partie du même Royaume, & par la Catalogne. Il s'étend en longueur du Nord au Sud de l'étendue de quatre-vingts lieues, & peut en avoir environ cinquante dans ſa plus grande largeur.

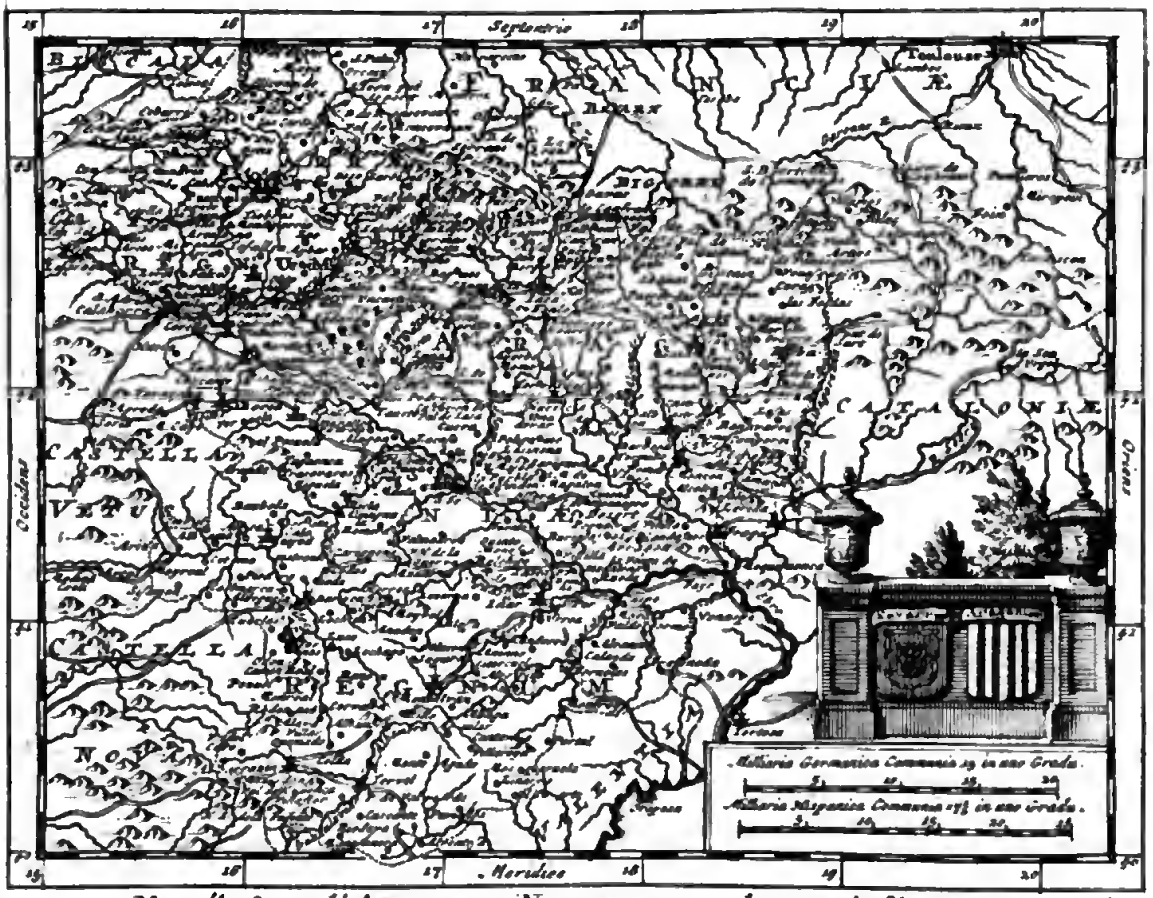
Ce Royaume eſt le Païs des anciens Celtibériens, des Jaccétains, & des Sédétains; & l'on prétend qu'il a tiré ſon nom d'une rivière nommée Arragon, qui l'arroſe en partie. Mais il eſt difficile de concevoir, pourquoi l'on auroit donné à ce Royaume le nom d'une petite rivière obſcure & peu conſidérable, qui n'en arroſe même que la moindre partie, plutôt que celui de pluſieurs autres grandes qui s'y trouvent, comme l'Ebre, le Xalon, la Cinca & d'autres.

Je ſouſcrirois donc plutôt à l'opinion de ceux qui croient que le nom d'Arragon vient, par corruption, de la Province Tarraconnoiſe, dont il faiſoit une bonne partie; de même que de Vandalicie ou Vandalouſie, retranchant la prémière Lettre, on a fait le mot d'Andalouſie.

Quoiqu'il en ſoit, le Royaume d'Arragon eſt arroſé par un grand Fleuve, par cinq ou ſix rivières aſſez conſidérables, & par quelques autres, qui ne le ſont pas tant. Le grand Fleuve eſt l'Ebre, qui traverſe l'Arragon du Nord-Oueſt au Sud-Eſt, le coupant en deux parties preſque égales; il paſſe à Alagon, à Sarragoſſe, & à Caſpe, & entre dans la Catalogne près de Mequinencia.

Les rivières les plus conſidérables ſont, au Nord de l'Ebre, la Cinca, autrefois Cinga, qui prend ſa ſource dans les montagnes de Bielſa, & roule ſes eaux avec rapidité, paſſant à Médianos, à Balbaſtro, à Monçon & à Fraga, & ſe joint à la Sègre vers les frontières de la Catalogne, un peu avant





Nouvelle Carte d' ARAGON *et* NAVARRE, *avec les grands Chemins, etc.*

Bibliotheca Nacional Madrid

avant que de ſe jetter dans l'Ebre; Jule Céſar faillit à éprouver à ſes dépens la rapidité de cette rivière, lorſqu'il faiſoit le guerre en Eſpagne: le Gallégo, anciennement Gallicus, ainſi nommé parce que ſa ſource ſe trouvoit dans les terres de la Gaule, ſort du Mont Gavas près du Comté de Bigorre, coule du Nord droit au Sud, & ſe jette dans l'Ebre à Sarragoſſe: l'Iſuéla prend ſa ſource un peu au deſſus d'Hueſca, où elle paſſe, arroſe auſſi Sariguéna, & ſe jette dans la Cinca un peu au deſſus de Fraga: les rivières les plus conſidérables, au Midi de l'Ebre, ſont le Xalon, (Salo) qui ſortant de la Caſtille Nouvelle, coule du Sud-Oueſt au Nord-Eſt, paſſe à Calatajud & à Ricla, & ſe jette dans l'Ebre à l'Occident de Sarragoſſe; & le Xiloca, qui ſort d'auprès d'Albarrazin, coule du Sud au Nord-Oueſt, paſſe à Daroca, & ſe jette dans le Xalon à Calatajud. ARRAGON.

Les autres rivières moins conſidérables, ſont au Nord de l'Ebre, l'Arragon, qui ſortant près de la ſource du Gallégo, dans le Val de Canfranc, arroſe la partie la plus Septentrionale & la plus petite du Royaume, de l'Orient au Couchant; paſſe à Canfranc, à Jaca, & à Verdun, puis entre dans la Navarre, où il a un cours plus long que dans le Royaume d'où il ſort: le Riguélo, qui paſſe à Uncaſtillo, à Sadava & à Tauſte, & entre dans l'Ebre vers les confins de la Navarre: le Guerva, qui ſe jette dans ce Fleuve à Sarragoſſe; le Rio de Aguas, qui paſſe à Belchite, & ſe jette dans l'Ebre, vis-à-vis de Vililla; le Rio Marin, qui ſortant des montagnes de Ségura, paſſe à Montalvan & à Hijar, & ſe jette dans l'Ebre à l'Occident de Caſpe: le Guadaloupe, qui paſſe à Alcaniz, & entre dans le même Fleuve à Caſpe. Outre ces rivières, on en voit encore deux petites au Midi du Royaume, le Guadalaviar, & l'Alhambra: le prémier groſſi des eaux de l'autre, qui le joint à Albarrazin, entre dans le Royaume de Valence.

L'Arragon jouït d'un air pur & ſérein; mais, par une bizarrerie de la nature qu'on a de la peine à comprendre, il manque d'eau, quoiqu'il ſoit arroſé par quantité de Rivières, entre leſquelles il y en a une qui eſt ſans contredit la plus belle de toute l'Eſpagne. C'eſt pour cette raiſon que les Eſpagnols diſent en commun Proverbe: *Quando Guera tiene capa, y Moncayo chapiron, bien va para Caſtilla, y mejor para Arragon*, c'eſt-à-dire, *Quand la Montagne de Guara a manteau, & Montcayo chaperon, il va bien pour Caſtille, & beaucoup mieux pour Arragon.*

Le ſens de ce Proverbe ſe tire de ce que lorſque ces deux Montagnes ſont couvertes, cela dénote de la pluie dont la Caſtille a un grand beſoin, & l'Arragon beaucoup plus encore: car non ſeulement il manque de fontaines, mais même de puits, deſorte qu'en pluſieurs endroits il n'y a d'autre eau que celle qui tombe du Ciel, & qu'on ramaſſe dans de grandes pierres creuſées, ou dans des citernes.

Il n'y a que les contrées qui ſont proche des Rivières & des Montagnes qui ſoient humectées, tout le reſte du païs étant ſec, ſablonneux, montueux ou pierreux, en quelques endroits nitreux, & preſque par-tout fort

ARRAGON. aride; ce qui fait qu'il n'eſt fertile que dans les endroits où on le peut arroſer par le moyen des Rivières ou des ruiſſeaux, tels ſont ceux qui ſont ſitués ſur les bords de l'Ebre, dans le voiſinage de Montcayo, que la fonte des neiges qui le couvrent fertiliſent, dans les environs de Taraçona, de Balbaſtre & de Hueſca. Tous ces endroits, dis-je, ſont aſſez fertiles en bled, en vin, en huile, en lin & en fruits. En quelques autres on recueille du ſafran.

Martial fait grand cas de l'or & du fer de Calatayud, & de la bonne trempe que l'eau du Salon donne au fer. Il y a des mines de ſel fort abondantes, & il faut qu'il y en ait d'argent, puiſqu'anciennement il y en avoit une ſi grande quantité, que l'Hiſtoire Romaine fait foi que Marcel éxigea des Arragonnois 600 Talens de contribution, & que Gracque ruïna 300 Villes, ce qui marque la multitude des habitans & les richeſſes du païs.

L'Arragon étoit diviſé autrefois en deux Contrées, qui étoient le Comté d'Arragon, proprement dit, & le Païs de Sobrarbe; c'eſt ce qui a donné lieu à quelques Hiſtoriens de dire que Sobrarbe étoit un Royaume plus ancien que celui d'Arragon, fondés ſur certains Actes, qui (en parlant de quelques Rois de Navarre qui avoient uni à leur couronne non ſeulement le Comté d'Arragon, mais même le païs de Sobrarbe) diſent: *Regnante N. Rege in Sobrarba.*

Mais le ſavant Père Moret dans ſes *Inveſtigations* du Royaume de Navarre, & l'illuſtre Marquis de Mondéjar, ont refuté cette erreur par des raiſons ſi plauſibles, qu'on n'oſeroit plus à préſent parler de cette Royauté chimérique, ſans s'expoſer à paſſer dans l'eſprit des vrais Savans pour des ignorans. Car enfin de ce *Regnante*, &c. on ne peut conclure autre choſe, ſi ce n'eſt que les Rois de Navarre ayant conquis ſur les Maures le païs de Sobrarbe, on mettoit dans les Actes qu'on y paſſoit, *Regnant N.* de même que dans la Franche-Comté on met, *Regnant Louis XV*, quoique ce païs ne ſoit pas un Royaume.

C'eſt donc envain que pour donner quelques vraiſemblance à cette fable, on objecte qu'on voit encore à Saint Jean de la Peña les tombeaux de quelques-uns des Rois qui y ont regné. Je ſoutiens avec tous les Hiſtoriens qui font profeſſion de chercher la vérité de l'Hiſtoire, que ce ne ſont que les tombeaux de quelques Seigneurs qui poſſédoient ce petit Etat.

Quoiqu'en diſent ces raconteurs de fables, Sobrarbe ni le Comté d'Arragon n'ont été honorés du titre de Royaume, qu'au commencement de l'onzième ſiècle, auquel tems Sanche le Grand, Roi de Navarre, en partageant ſes Etats entre ſes enfans, donna la Sobrarbe à Gonſalve, & le Comté d'Arragon à Ramire à titre de Royauté.

Gonſalve étant mort bientôt après avoir été inſtalé Roi de Sobrarbe, ſon nouveau Royaume échut à Ramire ſon frère, Roi d'Arragon, qui l'ayant uni à ſa couronne, en éteignit ſi bien le nom, que depuis ce tems-là il n'en a

plus

plus été fait mention, au-lieu que celui d'Arragon eſt allé toujours croiſſant, & a occupé un rang très diſtingué parmi tous ceux d'Eſpagne, juſqu'à ce qu'il a été uni à celui de Caſtille, qui depuis pluſieurs ſiècles a été le plus floriſſant. ARRAGON.

L'ancienne forme du couronnement des Rois d'Arragon a quelque choſe de ſi particulier, que quoiqu'elle ſoit abolie depuis quelque tems, & qu'il ſemble même n'être pas tout-à-fait de mon ſujet, j'ai cru que mon Lecteur ſeroit d'autant plus aiſe de l'apprendre, qu'elle fait un des plus importans points de l'Hiſtoire d'Arragon.

Quoique Sanche le Grand eût acquis une grande autorité ſur les Arragonnois, par le ſervice ſignalé qu'il leur avoit rendu en les délivrant de la honteuſe oppreſſion ſous laquelle les Maures les faiſoient gémir; ils ne voulurent reconnoître ſon fils en qualité de Roi, qu'à condition qu'il leur accorderoit des Privilèges & des Libertés, qui établiſſant parmi eux une eſpèce d'indépendance, bridèrent ſi fort l'autorité Royale avant que de s'y ſoumettre, qu'ils établirent un Chef de l'Etat ſous le nom de *Juſticia*, pour avoir ſoin de veiller ſur la conduite du Roi; avec plein pouvoir de lui faire ſon procès devant les Etats, en cas qu'il voulût abuſer de l'autorité Royale, pour abolir les Loix & les Uſages du Royaume; deſorte qu'on peut dire que dans un ſens, ce Magiſtrat avoit plus de puiſſance que le Roi, d'autant que dans ſon inſtitution il fut réſolu qu'il ne releveroit pas de lui, & qu'il ne rendroit compte de ſes actions qu'aux Etats du Royaume, légitimement aſſemblés, au-lieu que le Roi ne pouvoit être reconnu qu'après avoir juré ſolemnellement entre les mains du *Juſticia* qu'il maintiendroit ſes Sujets dans la poſſeſſion réelle de leurs Libertés, Privilèges & Immunités, & ce qu'il y eut de plus humiliant pour la Royauté, fut qu'on l'obligea de ſe tenir à genoux & tête nue en préſence du *Juſticia*, pendant qu'il feroit ſon ſerment, tandis que ce Magiſtrat ſeroit couvert & aſſis ſur un ſiège fort élevé, du haut duquel, en tenant une épée nue à la poitrine du Prince humilié, il lui adreſſeroit ces arrogantes paroles: *Nos que valemos tanto como vos, os hazemos nueſtro Rey, y Señor, con tal que guardeis nueſtros fueros, y Libertades, SINO, NO*, c'eſt-à-dire: *Nous qui ſommes autant que vous, vous faiſons notre Roi & Seigneur, à condition que vous maintiendrez nos Privilèges & Libertés, SINON, NON.*

Ce Formulaire de reception avoit quelque choſe de ſi aviliſſant, que Don Pédro I, Petit-fils de Ramire, indigné de voir un uſage qui rendoit la Majeſté Royale en quelque manière dépendante de ſes Sujets, fit tant par ſes brigues, par ſes prières & par des offres équivalentes d'autres Privilèges, qu'à la fin il en obtint l'abolition dans une aſſemblée générale des Etats.

A peine lui eut-on mis en main le parchemin qui contenoit cette Loi injurieuſe à la dignité Royale, qu'il tira ſon poignard, & ſe faiſant une plaie à la main, il en fit couler du ſang ſur le parchemin en diſant ces paroles: *Ley que da poder à los Vaſſallos de poder elegir Rey, ſangre de Rey havia de*

ARRAGON. *de coſtar*, c'eſt-à-dire: *Une Loi qui donnoit pouvoir à des Sujets d'élire un Roi, devoit être effacée avec le ſang d'un Roi.*

Cette action à laquelle les Arragonnois ne s'attendoient pas, les ſurprit étrangement, & fit donner à ce Prince le nom de *Don Pedro del puñal*, c'eſt-à-dire, *Don Pierre du poignard.* Afin que ce trait d'Hiſtoire ne ſoit pas effacé de la mémoire des hommes, on voit la Statue de ce Prince à Sarragoſſe dans une Sale de la Maiſon de la Députation, tenant le poignard d'une main, & le parchemin de l'autre.

Cependant cela n'empêcha pas que les Arragonnois ne rétabliſſent cette Loi flêtriſſante, & qu'ils n'en ayent joui pendant pluſieurs ſiècles, & en auroient joui encore plus longtems, ſi Philippe II ne lui eût donné une atteinte mortelle en faiſant faire le procès au *Juſticia*, comme à un criminel de Lèze-Majeſté, pour avoir voulu protéger Don Antonio Pérez, contre l'autorité de ce Prince qui le pourſuivoit pour crimes d'Etat.

La fermeté de ce Monarque déconcerta ſi fort les Arragonnois, qu'ils ſemblèrent avoir renoncé pour toujours à cette Loi, mais comme ils ne ſont pas gens à démordre quand il s'agit de ſe maintenir dans l'indépendance de leurs Souverains, ils entréprirent de forcer le défunt Roi Charles II, de ſe rendre à Sarragoſſe pour ſubir la Loi de leur *Juſticia;* mais la Régence ſe moqua d'eux, & traita de rébelles & de criminels de Lèze-Majeſté, ceux qui s'aviſeroient d'agir directement en faveur d'un Magiſtrat aſſez téméraire pour attenter à l'autorité ſuprême; ſi bien qu'aujourdhui cette dignité n'eſt plus qu'un noble fantôme, à peu près comme ſont les Vidâmes en France.

On doit tomber d'accord que de tout ce que Philippe II fit, rien n'eſt ſi glorieux à la Couronne des Rois Catholiques, que d'avoir réprimé l'exceſſive autorité d'un Magiſtrat qui tenoit, pour ainſi dire, la deſtinée des Rois entre ſes mains; car quoique la couronne ait été ſucceſſive de père en fils, & de proche en proche depuis le prémier inſtant de ſon inſtitution, il prétendoit avec arrogance être en droit d'élire à ſon gré un Roi, même Payen, en cas que celui qui venoit d'être élu, donnât atteinte aux immunités du Royaume.

Il prenoit encore connoiſſance de tout ce qui concernoit le Roi, tant en demandant qu'en défendant. Il étoit en droit d'expliquer les Loix de l'Etat lorſqu'elles n'étoient pas bien intelligibles, & quand il les avoit une fois expliquées, on étoit obligé de s'en tenir à ſon explication.

Lorsque les Rois étoient en doute s'ils pouvoient faire ou ne pas faire quelque choſe, ils étoient obligés de le conſulter, & de ſuivre ſa déciſion. Il pouvoit déclarer ſi les Lettres Patentes du Roi ou du légitime ſucceſſeur à la couronne, étoient pour ou contre les immunités, s'il falloit y obéir ou non, les mettre en exécution ou les ſurſeoir.

Lorsqu'il étoit inſtruit qu'on devoit procéder par ordre du Roi ou du ſucceſſeur à la couronne, tant en matière civile que criminelle, & que cette procédure alloit contre les privilèges du Royaume, il pouvoit ſurſeoir

la

la procédure l'orſqu'elle n'étoit pas conſommée, ou en défendre l'exécution lorſqu'elle l'étoit, ſe nantir des biens à l'éxécution deſquels on devoit procéder, auſſi bien que de la perſonne, ſuppoſé qu'elle fût en priſon, & même quand on la conduiſoit au ſupplice, & enſuite il jugeoit ſi la procédure étoit conforme aux uſages du Royaume. Il pouvoit défendre, tant au fils du Roi, qu'aux Gouverneurs des Provinces, à leurs Lieutenans, & à tous autres Juges ordinaires, de s'immiſcer dans ce qui concernoit les affaires du Roi. ARRAGON.

Il eſt vrai que dans ces ſortes d'interdictions, il ſembloit toujours agir au nom & de la part du Roi: mais après tout, ce n'étoit qu'une grimace ou un formulaire qui n'aboutiſſoit qu'à limiter l'autorité Royale, ſous prétexte de la défendre. Les Officiers de Juſtice ne pouvoient être accuſés que par-devant lui; & il étoit Juge du Fiſc.

Les Arragonnois jouïſſoient outre cela de quantité d'autres grands privilèges dont les plus conſidérables étoient:

1. Que lorſqu'un homme étoit condamné à mort, il pouvoit avoir recours à la Loi qu'on appelle de la *Manifeſtation*, c'eſt-à-dire que le *Juſticia* le pouvoit arracher de la main des Juges qui l'avoient condamné, & le faire conduire dans une priſon, qu'on appelloit des *Manifeſtés*, où il étoit à couvert du ſupplice juſqu'à ce que le *Juſticia* eût décidé ſi on avoit bien ou mal procédé contre lui. Lorſqu'il arrivoit que l'on avoit jugé contre les uſages du Royaume, quoiqu'il conſtât du délit, la procédure étoit caſſée, & le criminel mis en liberté; mais lorſque les Juges avoient prononcé conformément aux uſages, le *Juſticia* levoit l'interdit de la manifeſtation, & le coupable étoit puni ſelon la ſévérité des Loix.

Non ſeulement ce droit de manifeſtation avoit lieu à l'égard des perſonnes, mais même à l'égard des biens; d'autant que lorſqu'il y avoit des raiſons, ou qu'on ſuppoſoit qu'il y en eût dans les confiſcations ou dans les ſaiſies, le *Juſticia* ordonnoit qu'on lui remît toutes les écritures qui avoient été faites, & après avoir examiné la cauſe, il donnoit main levée quand il le trouvoit à propos, ou confirmoit la confiſcation ou la ſaiſie, ſelon ſon bon-plaiſir, ſans qu'on pût appeller de ſa Sentence.

Cet uſage paroît être fondé ſur l'équité, mais dans le fond, il n'aboutiſſoit qu'à donner du tems aux ſcélérats pour éviter par le cours d'une longue procédure le ſupplice qu'ils méritoient, & aux gens de mauvaiſe foi de contraindre leurs créanciers à s'accommoder avec eux, pour ne pas être expoſés aux tours & aux détours d'une chicane rafinée.

2. On ne pouvoit appliquer à la queſtion que ceux qui étoitent accuſés de fauſſe monnoie.

3. Le Roi ne pouvoit faire aucune impoſition ſous quelque raiſon ni prétexte que ce fût, que du conſentement de tout le Royaume légitimement aſſemblé en corps d'Etats Généraux.

4. Perſonne n'étoit obligé de donner caution hors du Royaume, pour grande que fût la ſomme à laquelle il étoit condamné.

ARRAGON. 5. Aucun Sujet du Royaume ne pouvoit être conduit priſonnier hors du païs, à peine de la vie contre ceux qui l'auroient conſtitué priſonnier dans un autre Etat, quand même ç'auroit été dans un Royaume, ou Province aggrégée à la Couronne d'Arragon.

6. On ne pouvoit changer le titre, le poids, ni le prix de la monnoie qu'après une Loi publique qui autoriſât ce changement.

7. Aucun Etranger ne pouvoit avoir le gouvernement des Places du Royaume.

8. Perſonne ne pouvoit être retenu dans aucune priſon particulière, y ayant des priſons publiques auxquelles les Juges étoient obligés d'envoyer tous les priſonniers.

9. Chacun étoit en droit de défendre les Loix & les Libertés par les Loix mêmes, ſans pouvoir être accuſé de rébellion ni de réſiſtance.

10. Aucun Gentilhomme ne pouvoit être puni de mort pour quelque crime que ce fût. Toutefois le Roi le pouvoit faire prendre, & le tenir en priſon tout le tems qu'il lui plaiſoit, même pendant toute ſa vie.

11. Toutes informations & recherches étoient défendues à tous Juges, ſi ce n'eſt au *Juſticia*, qui ſeul étoit en droit d'en faire.

On pourroit rapporter une infinité d'autres privilèges dont les Arragonnois ont joui juſqu'à ce qu'ils ſe ſoulevèrent en 1705, & abandonnèrent le parti de Philippe V, pour embraſſer celui de l'Archiduc, ce qui obligea ce Monarque à abolir tous leurs privilèges, & à les aſſujettir aux Loix de Caſtille. Mais c'eſt aſſez parlé des Droits des Peuples, revenons à l'ancienne forme d'inſtaller les Rois.

Après que le Roi avoit fait le ſerment que les Peuples éxigeoient de lui, en la forme que nous avons dit, il étoit couronné dans l'Egliſe Cathédrale de Sarragoſſe par l'Archévêque du lieu, après avoir été armé prémièrement Chevalier, puis oint, & enſuite ſacré.

Les fils aînés des Rois prirent la qualité de Ducs de Gironne, dès le tems que le Roi Jean I donna cette Ville à ſon fils Jean, avec titre de Duché; mais dans la ſuite Ferdinand I ayant érigé ce Duché en Principauté, en faveur d'Alfonſe ſon fils, il quitta le titre de Duc, & prit celui de Prince, qui a reſté aux ſucceſſeurs de la couronne, juſqu'à ce que l'Arragon a été uni à la Caſtille.

Mariana dit dans le XV Livre de ſon Hiſtoire d'Eſpagne, que le Roi Jaques ordonna qu'on ne pourroit jamais deſunir les Souverainetés d'Arragon, de Valence & de Catalogne.

Avant la révolution des Arragonnois en faveur de l'Archiduc, le Roi retiroit ſi peu de ces Peuples, qu'à peine y en avoit-il aſſez pour l'entretien des Officiers, des Troupes & des Miniſtres qui étoient à ſa ſolde, & même quelquefois il étoit obligé d'y envoyer de l'argent de Caſtille. Mais depuis qu'il a ſoumi ce Royaume aux Loix Caſtillanes, le Domaine Royal s'y eſt fort accru par les nouveaux impôts qui y ont été établis.

Le

Le Roi y entretient un Viceroi & quelques Gouverneurs de Places; aux mêmes titres & honneurs que ceux qui ſont établis ailleurs, mais dont l'autorité a toujours été fort bornée, juſqu'à ce que le Roi a eu aboli les Privilèges exceſſifs des Arragonnois. ARRAGON.

On ne compte dans l'Arragon que huit ou dix Cités, & une douzaine d'autres Villes un peu conſidérables. Les Cités ſont, Sarragoſſe, Balbaſtro, Jaca, Tarraçona, Hueſca, Calatajud, Albarrazin, Tervel, Daroca & Boria. Je vai décrire ce Royaume ſuccinctement, ſuivant ma méthode ordinaire.

Chemin de Madrid à Sarragoſſe.

QUAND on vâ de Madrid à Sarragoſſe, on paſſe par Alcala de Hénarès, par Siguença & par Arcos, la dernière Place de la Caſtille Nouvelle du côté de l'Arragon. Sortant des montagnes, au milieu deſquelles Arcos eſt enfermé, l'on trouve des Vallées aſſez agréables, & l'on arrive à Eriza, ou plutôt Ariza, la prémiere Ville d'Arragon de ce côté-là. ARIZA. Elle eſt ſituée ſur le Xalon, à ſix lieues de Calatajud, dans une plaine agréable, petite, mais aſſez bien fortifiée, & défendue par un bon Château, qui la commande, bâti ſur une hauteur au deſſus de la Ville.

La campagne eſt fort fertile en fruits: on y recueille du bled & du vin; on y nourrit des troupeaux, & il s'y trouve auſſi du ſafran.

Ariza fut érigée en titre de Marquiſat par Philippe II, en faveur de François de Palafox Seigneur de cette Ville-là, lequel il vouloit recompenſer de ſes bons ſervices, par cet honneur.

D'Ariza l'on paſſe par Alhama, Village, où il y a des bains d'eaux médicinales, à Téxa ou Atéca, qui n'a rien de remarquable, & l'on arrive à

CALATAJUD.

CALATAJUD eſt l'une des principales Villes de l'Arragon, ſituée au bout d'une Vallée fort fertile en grain, en vin, en huile & en fruits; au confluent du Xalon & du Xiloca. Elle eſt grande & aſſez belle, on y voit une grande quantité d'ouvriers. CALATAJUD.

Quelques-uns l'ont priſe pour l'ancienne Bilbilis la patrie du Poëte Martial, mais ils ſe ſont trompés, Calatajud eſt dans la plaine, & Bilbilis étoit à une demie lieue delà ſur une montagne, que le Xalon environne: cette montagne retient encore aujourdhui quelques traces de ſon ancien nom, s'appellant Baubola ou Bambola: l'on y a déterré quantité de monumens anciens, de médailles & d'Inſcriptions, qui ne laiſſent aucun lieu de douter que Bilbilis n'ait été ſituée en cet endroit-là. On y a trouvé une médaille entr'autres, avec cette legende: M. AVGVSTAE. BILBILIS. M. SEMP. TIB. L. LICI. VARO.

CALATAJUD. Le Poëte Martial, qui nous a laiſſé une jolie deſcription de ſa Patrie, nous apprend que de ſon tems, l'eau du Xalon, qui entouroit cette ancienne Ville, étoit d'un grand uſage pour la trempe des armes.

Calatajud s'eſt élevée ſur les ruines de Bilbilis, ayant été bâtie, comme l'on croit, au VIII Siècle, par un Roi Maure nommé Ajub. Elle eſt auſſi la patrie du célèbre Lorenzo Gracian, dont les écrits, pleins d'une ſublime & abſtruſe politique, ont été mis entre les mains des François, par la traduction que l'illuſtre Mr. Amelot en a faite.

Le Sr. Jouvin de Rochefort dit (*) que Calatajud eſt ſituée au pied d'une Montagne, de laquelle il y a un Rocher détaché où eſt ſon Château. Il eſt grand & fort, & commande ſur tous les environs de la Ville qui eſt très belle. Santa Maria & il Sépulcro l'emportent ſur toutes les autres Egliſes de la Ville. L'une eſt couverte d'un Dôme, l'autre eſt ornée de belles peintures & d'un beau portail.

Les rues ſont droites, & aboutiſſent à la grande Place où demeurent pluſieurs riches marchands. Celle de la Platerie eſt une des mieux bâties & des plus grandes. On voit à la ſortie de Calatajud une partie de la Rivière détournée pour arroſer les Jardins & les Marais par le moyen de divers petits canaux, ce qui ſupplée à la pluie qui eſt fort rare par toute l'Eſpagne. Comme elle a été bâtie des ruines de l'ancienne Bilbilis, quoiqu'elle ne ſoit pas au même terrein, pluſieurs l'ont nommée en Latin BILBILIS NOVA, c'eſt-à-dire la nouvelle Bilbilis.

ALMUGNA. De Calatajud il y a ſept ou huit lieues de chemin juſqu'à Almugna, grand & beau Bourg, très bien ſitué, à l'endroit où le Rio Grio ſe jette dans le Xalon: il eſt à neuf lieues de Sarragoſſe, dans une plaine agréable, dont les avenues ſont charmantes de quelque côté qu'on y vienne.

RICLA. De l'autre côté du Xalon, vis-à-vis d'Almugna, l'on voit Ricla, petite Ville érigée en Comté par Philippe II.

EPILA. D'Almugna l'on paſſe à Muéla, laiſſant ſur la gauche Epila, petite Ville au bord du Xalon, ſituée dans une campagne aſſez fertile, & ſur la droite Garignéna ou Sarignéna, ſituée dans une campagne peu fertile, vers la rivière Alcanadre. Autour de Muéla, & dans toute la route juſqu'à Sarragoſſe, on ne trouve qu'une bruyère inculte & déſerte, ſans eau, ſans arbre, & ſans maiſon, où l'on a beaucoup a ſouffrir, ſi l'on n'a ſoin d'éviter le chaud du jour.

SARRAGOSSE.

SARRAGOSSE. SARRAGOSSE eſt l'une des Villes les plus conſidérables de l'Eſpagne, ſoit que l'on conſidère ſon antiquité, ſoit qu'on faſſe attention aux avantages dont elle jouit préſentement. Elle eſt très ancienne, ayant été bâtie par les Phéniciens, qui lui donnèrent le nom de Salduba, ce qui en leur lan-

(*) Voyage d'Eſpagne & de Portugal.

langue ſignifie l'Empire de Baal; & les Romains y ayant envoyé une Co- SARRA-
lonie ſous l'Empereur Auguſte, elle prit le nom de *Cæſarea Auguſta*, ou GOSSE.
Cæſar Auguſta, d'où par corruption eſt venu le nom de Sarragoça, Sarragoſſe.

On y a trouvé une médaille d'Auguſte en bronze, où l'on voyoit d'un côté un étendart arboré, ſoutenu d'une pique, ce qui étoit le ſymbole d'une Colonie, avec cette Légende autour de l'Image d'Auguſte, AVGVSTVS. D. F. & ſur le revers, CAESAR AVGUSTA. M. POR. CN. FAB. II. VIR. Le R. P. Hardouin en fournit quelques autres que voici.

L'une répréſente un Laboureur qui mene des Bœufs attachés à une Charrue; Symbole d'une Colonie. Varron dit (*a*) que l'on commençoit ainſi une Colonie, en attelant un Bœuf avec une Vache, de manière que la Vache étoit du côté de la Colonie, & le Bœuf du côté de la Campagne. La Charrue ſelon cette diſpoſition traçoit le tour des murailles, & on portoit la Charrue au lieu, où l'on vouloit avoir la Porte de la Ville. Pline dit (*b*) que Sarragoſſe étoit une Colonie franche, arroſée par l'Ebre, & qu'auparavant il y avoit au même lieu un Bourg nommé Salduba. *Cæſar Auguſta Colonia immunis, Amne Ibero affuſa, ubi oppidum antea vocabatur Salduba.*

Il y a dans le Tréſor de Goltzius (*c*) cette ancienne Inſcription: COL. CÆSAREA AUG. SALDUBA. Une autre Médaille répréſente la tête d'Auguſte, couronnée de Lauriers avec ces mots: CÆSAR AUGUSTA CN. DOM. AMP. C. VET. LANG. II. VIR. c'eſt-à-dire *Cn. Domitio Ampliato: Caio Veturio Languido, Duumviris.* Une autre porte ces mots: L. CASSIO. C. VALER. FEN. II. VIR. c'eſt-à-dire, *L. Caſſio, Caio Valerio Feneſtella Duumviris.*

On lit ſur une autre Médaille: C. C. A. PIETATIS AUGUSTÆ. On y voit la tête de la Piété pour répréſenter la Piété de Julie fille d'Auguſte. Sur le revers eſt un Temple & les Duumvirs. JUNIANO LUPO PR. C. CÆS. C. POMPONIO PARR. II. VIR. c'eſt-à-dire, *Juniano Lupo Præfecto Cohortis Cæſarianæ, Caio Pomponio Parra Duumviris.* Sur une autre on voit entre deux Etendarts de Cohortes & une Aigle Légionnaire ces trois lettres C. C. A. qui ſignifient *Colonia Cæſar Auguſta.* Le plus grand nombre des Médailles porte ces trois lettres C. C. A. Pluſieurs ont CÆSAR AUGUSTA, avec un point après le mot CÆSAR, quelques-unes CÆS. AUGUSTA: dans toutes ces Médailles il faut lire *Cæſarea Auguſta.*

Cellarius ſoupçonne que le mot de *Cæſarauguſta* pourroit bien être venu de ce qu'en liſant, le point a été négligé: il remarque cependant que Prudence dans ſon Hymne pour les Martirs de Sarragoſſe, dit (*d*):

Tu

(*a*) Lib. 4. *de Lingua Latina.*
(*b*) Lib. III. c. 3.
(*c*) P. 238.
(*d*) Periſteph. Hymn. 4.

SARRAGOSSE.

Tu decem Sanctos revehes & octo,
Cæsarauguſta ſtudioſa Chriſti,
Verticem flavis oleis revincta
Pacis honore.

Entre les Inſcriptions de Gruter (*) il s'en trouve une qui, ſi elle eſt éxactement copiée, favoriſe ceux qui diſent *Cæſarauguſta* d'un ſeul mot. La voici. POSTHUMIÆ MARCELLINÆ EX CÆSARAUG. KARENSI, que Mr. de Marca explique ainſi: *Poſthumiæ Origine Carenſi ex conventu Cæſarauguſtano.* En effet, Pline met le Peuple CARENSES, dans le département de Sarragoſſe.

Sarragoſſe eſt ſituée dans une grande & vaſte plaine, au bord de l'Ebre, à l'endroit où ce Fleuve reçoit deux rivières, d'un côté le Gallégo, & de l'autre le Guerva.

Elle eſt très grande, très belle, & fort bien bâtie. Les rues y ſont longues, larges, bien pavées & fort propres: les maiſons généralement plus belles qu'à Madrid, bâties la plupart de brique, ſont pour l'ordinaire de trois étages, il y en a de cinq & de ſix. Elle eſt ornée d'un fort grand nombre de magnifiques bâtimens, ſacrés & autres: on y compte dix-ſept grandes Egliſes, & quatorze beaux Monaſtères, ſans parler des autres moins conſidérables.

Elle eſt le ſiège d'un Archévêché, d'une Univerſité, & d'un Tribunal de l'Inquiſition. On y paſſe l'Ebre ſur deux très beaux ponts, l'un de pierre & l'autre de bois; ce dernier n'a guère ſon pareil dans l'Europe pour la beauté. On entre dans cette Ville par quatre portes, qui répondent aux quatre coins du Monde; & quand on vient du côté de la Caſtille Nouvelle, on trouve hors de la Ville un vieux Château, environné de foſſés, nommé Aljaphéria, d'un mot retenu des Maures. Il a été autrefois le Palais des Rois d'Arragon, & c'eſt à préſent celui de l'Inquiſition. C'eſt ce Château que l'on a fait fortifier durant la guerre, afin de tenir en bride la populace, & l'empêcher d'exciter quelque ſédition.

L'Ebre paſſe à travers la Ville, l'arroſant d'un bout à l'autre, & la partage en deux: ſes bords ſont revêtus d'un beau Quai, ſur lequel on ſe promène ordinairement. Il y a d'autres promenades dans quelques places publiques, mais la plus conſidérable eſt une belle grande rue, nommée la Rue Sainte, longue, & ſi large qu'on pourroit la prendre pour une place publique; c'eſt là que ſe fait le Cours, & où l'on voit plus de gens de Qualité, & par conſéquent un plus grand nombre de Caroſſes, attelés de belles Mules richement enharnachées. Cette rue eſt bordée des Palais de pluſieurs Seigneurs, & particulièrement de celui du Vicerοi. Elle porte le nom de Sainte, parce que ce fut là que les anciens Payens verſèrent le ſang d'un grand nombre de Chrétiens: elle paſſe pour la plus belle qui ſe voie dans toute l'Eſpagne. Les

(*) P. 324. n. 12.

Les Couvens de Sarragoſſe ſont fort beaux, & richement ornés, auſſi bien que leurs Egliſes: la Cathédrale, qu'on appelle la Ceu, eſt un très vaſte & très bel édifice, bâti à l'antique; le chœur eſt enrichi de beau marbre blanc. A l'entrée du chœur paroit un Tombeau de marbre, qui eſt la ſépulture du prémier Inquiſiteur, au deſſus duquel on voit ſix Maures ſuſpendus à des colomnes. SARRAGOSSE.

Le prémier Evêque de Sarragoſſe qu'on trouve eſt Saint Félix, lequel vivoit en 255. Saint Cyprien Martir écrivant aux Evêques aſſemblés à Mérida, l'appelle le Propagateur de la foi, & le Défenſeur de la vérité: *Felix de Ceſar-Auguſta fidei cultor, ac defenſor veritatis.* On croit que Saint Laurent fut ſon Archidiacre.

Quelques Auteurs ont avancé que Saint Athanaſe Diſciple de Saint Jaques fut fait Evêque de cette Egliſe en l'année 40. Mais cette opinion n'eſt fondée que ſur une Tradition peu ſincère. Depuis Saint Félix juſqu'à l'invaſion des Maures, on compte 15 Evêques, dont le dernier s'appelloit Bencius. Depuis Benetus juſqu'en 820, on ne trouve aucun Mémoire d'Evêques que d'un nommé Sénior, lequel faiſoit ſa réſidence à Sarragoſſe avec la permiſſion des Maures, durant l'oppreſſion deſquels cette Ville n'eut que 6 Evêques.

L'Empereur Alfonſe ayant repris Sarragoſſe en 1110, ſur le Roi Abubazalen, fit nettoyer la Moſquée, dont il fit faire une Cathédrale, & nomma pour Evêque de cette Egliſe Pierre de Libran, Béarnois, lequel y établit des Chanoines Séculiers, & enſuite des Réguliers. En 1317, le Pape Jean XXII étant à Avignon, à la prière de Jaime II, Roi d'Arragon, érigea cet Evêché en Archévêché, & lui donna pour Suffragans les Evêques de Hueſca, de Taraçona, de Pampélune, de Calahorra, de Ségorbe & d'Albarazin. Mais depuis ce tems-là Pampelune & Calahorra ont été demembrés pour être mis ſous la Juridiction de la Métropole de Burgos, & Ségorbe ſous celle de Valence; mais Téruel & Jaca ayant été erigés en Evêchés, ils ſont devenus ſes Suffragans.

Le Chapitre de cette Métropole eſt compoſé de 12 Dignitaires, de 24 Chanoines, de 24 Prébendiers, & de pluſieurs Chapelains. Le Diocèſe s'étend ſur 347 Paroiſſes, ſur 3 Archiprêtrés, ſur 3 Collégiales, qui ſont Notre-Dame du Pilar, Daroca & Alcaniz, & ſur 55 Couvens. L'Archevêque jouït de 50000 Ducats de revenu.

Après la Cathédrale les Voyageurs vont voir l'Egliſe de Nueſtra Segnora del Pilar, Notre-Dame du Pilier, ſituée au bord de l'Ebre, qui eſt un des plus grands lieux de dévotion qu'il y ait en Eſpagne, après St. Jaques de Compoſtelle & Notre-Dame du Mont-Serrat. On rapporte que la Ste. Vierge, étant encore en vie, apparut à St. Jaques, qui travailloit à la converſion des ames en Eſpagne, l'encouragea dans ſes travaux, & lui laiſſa ſon Image, avec un beau Pilier de jaſpe, ſur lequel elle s'étoit manifeſtée à lui; on montre l'un & l'autre dans l'Egliſe, que je décris, dont on prétend qu'elle eſt la prémière du Monde, qui ait été bâtie à l'honneur de Notre Seigneur.

L'E-

SARRAGOSSE. L'Egliſe n'a rien d'extraordinaire pour ce qui regarde le deſſein & l'Architecture: mais la Chapelle, où eſt la Ste. Image, eſt très belle & très riche, bâtie ſous terre, de trente-ſix pieds de long ſur vingt-ſix de large. La Ste. Vierge eſt là ſur un pilier de marbre, tenant un petit Jéſus entre ſes bras. Comme elle eſt dans un lieu obſcur, on ne peut pas la découvrir, ſans le ſecours des lampes qui l'éclairent: il ne ſe peut rien imaginer de plus riche que ſes ornemens; ſa niche, ſa robe & ſa couronne ſont remplies de pierres précieuſes, d'un prix ineſtimable. Tout à l'entour paroiſſent des Anges d'argent maſſif, qui tiennent des flambeaux à la main; outre cela elle eſt éclairée par cinquante lampes d'argent, ornée de chandeliers & de baluſtrades auſſi d'argent, & pleine de figures de pieds, de mains, de têtes & de cœurs, qu'on a portées en ce lieu, en reconnoiſſance des miracles de la Vierge. Enfin tout y eſt éclatant d'or & de pierreries; & il y a toujours un grand concours de Pélerins.

A l'entrée de l'Egliſe, du côté de la Ville, il y a vers la porte une grande Chapelle, dont la voute eſt peinte de roſes d'or, & l'on voit ſur la parois le *Magnificat* écrit en lettres d'or. Près d'une des portes de la Ville eſt l'Egliſe de *Nueſtra Segnora del Portillo*, où ſe trouve un Crucifix, auquel les ongles croiſſent.

On voit près delà un très bel Hopital, nommé *Hoſpital real y general de Nueſtra Segnora de gracia.* Il eſt orné d'une Tour, qui mérite d'être vue: elle eſt iſolée, haute de deux cens quatre vingt-quatre dégrés, & l'on y peut monter à cheval juſqu'au ſommet.

Entre les Couvens de Sarragoſſe, celui de St. François eſt le plus digne de remarque. La voute de ſon Egliſe eſt un Ouvrage merveilleux: elle eſt extraordinairement longue & large, & cependant on n'y voit ni colomne ni pilier pour la ſoutenir.

Le Couvent de St. Jérôme eſt orné de colomnes de marbre à ſon entrée; & ſous l'Egliſe il y a une Chapelle, ſoutenue de colomnes, où repoſent les corps de pluſieurs Martirs: on y a particulièrement la tête de Ste. Encratie, Vierge & Martire, dans une châſſe d'argent, avec un collier de pierres précieuſes: on y montre auſſi des vaſes de criſtal, où l'on a ramaſſé du ſang & des cendres des Martirs.

Outre ces bâtimens ſacrés, ou y remarque la Maiſon de Ville, qui eſt un ſomptueux édifice, orné de belles colomnes; la *Caſa de la Députacion*, où s'aſſembloient les Etats du Païs, eſt auſſi très magnifique: on y trouve à l'entrée une belle cour quarrée avec un portique; delà l'on monte dans une ſale, petite, mais fort belle, où l'on voit tous les Rois d'Arragon, répréſentés au naturel, chacun avec une Inſcription, qui comprend, en peu de mots, ſon nom & les principales actions de ſa vie. Il n'y paroit aucune Reine, à la réſerve de Prétronille, qui étant fille unique de Ramire Roi d'Arragon, porta ce Royaume à ſon mari Raymond Bérenger Comte de Barcelone, & mourut l'An 1173.

A un coin de la ſale on voit St. George, le vaillant Chevalier, Patron

tron du Royaume, tenant ſous lui un dragon fait de marbre blanc. SARRAGOSSE.

La Ville de Sarragoſſe eſt bâtie ſur un terrain égal & uni; &, quoique Capitale d'un Royaume, elle eſt ſans défenſe & ſans fortification, fermée d'une ſimple muraille; mais ce défaut eſt réparé par la bravoure des habitans.

Il n'y a aucune fontaine, on fait venir de l'Ebre toute l'eau dont on a beſoin. Ce Fleuve, bien qu'auſſi large, que l'eſt la Seine à Paris, n'eſt point navigable à Sarragoſſe, à cauſe des rochers dangereux dont il eſt rempli. Malgré ces trois déſavantages, Sarragoſſe eſt très belle, très riche, très bien peuplée, habitée par quantité de Nobleſſe, & par un grand nombre de marchands & de banquiers, la plupart François, qui y font fleurir le commerce.

L'Univerſité de cette Ville, fondée l'An 1474, ne cède qu'à celle de Salamanque & d'Alcala. Les Ecoliers, qui y ſont habillés, comme par-tout ailleurs, c'eſt-à-dire, en manteau long comme les Prêtres, peuvent y apprendre toute ſorte de Sciences. Les jeunes gens de Qualité y trouvent des Académies, pour apprendre les éxercices du corps.

Le poiſſon eſt rare à Sarragoſſe, ce qui doit paroître ſurprenant, ayant trois rivières à ſes murailles; la chair de boucherie y eſt chère; mais le pain & le vin, la volaille, les perdrix & les lièvres y ſont à fort bon prix.

Il y a divers Tribunaux dans cette Ville; celui de l'Inquiſition, qui eſt fort ſévère, celui des Jurats ou Juges de Police, dont l'emploi dure deux ans, & divers autres. L'air eſt pur & ſain à Sarragoſſe, un peu moins chaud qu'en d'autres Villes d'Eſpagne.

Les dehors de la Ville ſont très beaux, plantés de beaux jardins & d'agréables vergers, à trois lieues à la ronde, & occupés en partie par des maiſons, qui ſont preſque en auſſi grand nombre que celles de la Ville.

Le Royaume d'Arragon avoit ci-devant de grands privilèges; un Vice-roi, qui avoit ſix mille Écus de revenu, un Conſeil ſouverain, qui décidoit de toutes les affaires du Païs; l'un & l'autre avoient leur réſidence à Sarragoſſe. Lorſque le Roi parvenoit à la Couronne, il étoit obligé d'aller en perſonne à Sarragoſſe, prêter ſerment de conſerver les droits, libertés & privilèges des Arragonnois, ce qui ſe faiſoit en préſence des Etats; mais aujourdhui tout cela eſt aboli, comme je l'ai déja remarqué ci-deſſus.

Le facilité des Arragonnois à ſe ſoumettre à Charles III, & leur attachement pour le parti de ce Prince, leur a attiré l'indignation de Philippe V qui, après les avoir réduits, les a dépouillés de tous leurs privilèges, & a fait de leur Royaume une Province de Caſtille l'an 1707.

Chemin de Sarragoſſe à Valence.

BELCHITE. A neuf lieues au Midi de Sarragoſſe, on voit Belchite, petite Ville, bâtie dans une plaine fertile.

MONTALBAN. Plus bas eſt Montalban, au bord du Rio Marin à 14 lieues de Sarragoſſe: elle eſt dans une poſition très avantageuſe, & très forte, entre deux rochers, avec une bonne Citadelle. On y a des maiſons taillées dans le roc, un air fort doux, & de très bonnes eaux. Montalban eſt la Mayor d'Arragon, comme on parle, la principale Commanderie que les Chevaliers de St. Jaques ayent dans ce Royaume. De Montalban tirant au Sud-Oueſt on arrive à

TERVEL.

TERVEL. TERVEL eſt une belle Ville, ſituée au confluent de deux rivières, l'Alhambra & le Turias ou Guadalaviar, dans une agréable & vaſte plaine. Elle eſt honorée d'un Evêché ſuffragant de Sarragoſſe, qui vaut douze mille ducats de rente.

C'étoit anciennement un Archiprêtré de l'Archévêché de Sarragoſſe. Philippe II, qui aimoit fort la multiplicité des Evêchés, fit ériger cette Egliſe en Cathédrale en 1577, ſous le Pontificat de Grégoire XIII, & en fit prémier Evêque Jean Pérès d'Artiada, Chanoine de Sarragoſſe; mais Bernard Albarado de Freſnada, Archévêque de cette Ville, obtint du Roi que l'érection de Tervel en Evêché n'auroit lieu qu'après ſa mort; deſorte que durant ſa vie il prit le Titre d'Archévêque de Sarragoſſe, & Adminiſtrateur de l'Egliſe de Tervel, & Jean Pérès d'Artiada fut fait Evêque de Jaca.

Le Chapitre eſt compoſé de ſix Dignitaires, de quatorze Chanoines, & de huit Prébendiers. Le Diocèſe s'étend ſur ſoixante & dix-ſept Paroiſſes, ſur une Egliſe Collégiale, qui eſt Mora, ſur dix-neuf Couvens, ſur cent cinquante Hermitages, & ſur un Hopital.

Cette Ville eſt peuplée de riches habitans, par le moyen du commerce qui s'y fait. On y jouit d'un air fort doux & d'un Printems preſque perpétuel: toute la campagne eſt délicieuſe, arroſée de jolies fontaines; plantée de jardins, de parterres & d'arbres fruitiers, dont les fleurs parfument l'air d'une odeur charmante.

Tervel a produit Gilles Sanches Mugnos, Chanoine de Barcelone, qui ſuccéda, du tems du grand ſchiſme, à l'Antipape Benoit XIII, & prit le nom de Clément VII; mais dans la ſuite pour rendre la paix à l'Egliſe, il réſigna le Pontificat & ſe contenta de l'Evêché de Mayorque. Tervel eſt défendue par une Citadelle à cinq baſtions, bâtie par Philippe II.

Tervel n'eſt pas loin des frontières de Valence: tournant donc au Couchant, ont trouve Albarrazin, Ville Epiſcopale, nommée anciennement Lobe-

Lobetum & Turia, ſituée ſur une hauteur au bord du Guadalaviar, un peu au deſſous de la ſource de cette rivière, près des frontières de Valence & de Caſtille. ALBARRAZIN.

Le Siège de l'Egliſe d'Albarrazin étoit anciennement à Arauca; mais cette Ville ayant été priſe par les Maures, l'Evêché fut éteint. En 1170 Albarrazin fut repris ſur ces Infidèles, & le Siège Epiſcopal y fut rétabli. Un nommé Martin en fut le prémier Evêque, & eut des Succeſſeurs juſques en 1238, que le Roi Don Jaime obtint du Pape Grégoire IX que cette Egliſe fût unie à celle de Ségorbe.

En 1247, Innocent IV confirma cette union, & en 2259 Alexandre IV ratifia ce qui avoit été fait par ſes Prédéceſſeurs; deſorte que l'Egliſe de Ségorbe gouverna ces deux Egliſes juſques en 1577, que Philippe II obtint du Pape qu'elles fuſſent ſéparées, & qu'Albarrazin eut ſon Evêque particulier.

Le Chapitre eſt compoſé de quatre Dignitaires, de huit Chanoines, de huit Prébendiers, & de pluſieurs Chapelains. Le Dioceſe s'étend ſur vingt-cinq Paroiſſes, ſur deux Couvens, ſur vingt Hermitages. L'Evêque a ſix mille ducats de revenu.

Autres Villes au Midi de l'Ebre.

D'ALBARRAZIN remontant au Nord le long des frontières de la Caſtille Nouvelle, on trouve Mont-Réal, ſituée ſur la rivière du Xiloca, bâtie par Alfonſe VII, Roi d'Arragon, avec un aſſez bon Château. MONT-REAL.

Delà continuant à marcher le long de cette rivière, on voit Daroca, ſituée ſur ſes bords, dans un lieu fort rude & preſque imprénable. Elle porte le nom de Cité, depuis l'An 1366, qu'elle le reçut de Pierre IV, Roi d'Arragon, pour récompenſe de ſa fidélité pour ſon Prince. La campagne eſt très fertile, étant arroſée par la rivière du Xiloca: les Voyageurs y vont voir une grotte merveilleuſe, qui a ſept cens quatre-vingts toiſes de longueur. DAROCA.

De Sarragoſſe, tirant le long du bord Méridional de l'Ebre, on voit divers petits lieux, qui y ſont ſitués: Fuentes, à cinq lieues de cette Capitale, dans une plaine abondante en toutes choſes. Ferdinand le Catholique l'a érigée en Comté en faveur de D. Juan Fernandez de Hérédia, qui en étoit Seigneur. Trois lieues plus avant eſt Quinto, défendu par une aſſez bonne Fortereſſe. A quatre lieues delà on trouve Saſtago, qui porte le titre de Comté.

HIJAR.

PRES de Saſtago au Midi on rencontre Hijar ou Ixar (la prononciation eſt la même), qui eſt une petite Ville ſur le bord d'une Rivière appellée Rio-Marin. Elle eſt au pied d'une Colline, au deſſus de laquelle on voit un Château bien fortifié. HIJAR.

HIJAR. Jaques Prémier, Roi d'Arragon, donna la Terre d'Hijar à Don Pédro Ferdinand ſon Fils Naturel, qu'il eut de Donna Bérengère Fernandès, & qui en prit le ſurnom. Elle fut érigée en Duché pour la prémière fois en 1483, par le Roi Don Ferdinand le Catholique, en faveur de Don Jean Fernandès II de ce nom, iſſu de Don Pédro Ferdinand, dont nous venons de parler; & une ſeconde fois en 1614, par Philippe III Roi d'Eſpagne, en faveur de Don Jean Chriſtophe-Louïs-Fernandès de Hijar, Seigneur de Hijar, & quatrième Comte de Belchite, Arrière-petit-fils du prémier Duc, lequel ne laiſſa qu'une fille nommée Donna Iſabelle, Marguérite Fernandez de Hijar, qu'il eut de Donna Françoiſe de Caſtro & Pinos, Comteſſe de Volſegona, ſa ſeconde femme.

Cette héritière porta le Duché de Hijar avec tous les autres Etats de ſon père & de ſa mère à Don Rodrigo Sarmiento de Silva & Villandrando, Comte de Salinas & de Ribadéo, ſecond Marquis d'Alenquer, iſſu de l'ancienne & illuſtre Maiſon de Silva, lequel ayant trempé dans la conſpiration de Don Charles de Padilla contre le Roi Philippe IV, fut pris & conduit comme criminel d'Etat au prémier chef, au Château de Léon, où il finit miſérablement ſes jours.

Son fils aîné, Don Diégo François Victor Sarmiento de Silva, ſuccéda à ſes Etats, & fut cinquième Duc de Hijar, lequel eut pluſieurs enfans de trois femmes qu'il épouſa; mais les mâles étant morts en bas âge, le Duché tomba dérechef en quenouille, & échut à Donna Jeanne-Prétronille de Silva-Arragon, Sarmiento & Villandrando, ſixième Ducheſſe de Hijar, neuvième Comteſſe de Salinas, Ribadéo, Belchite, Volſogona & Guimara, Vicomteſſe d'Illa, Canet & Ebol, fille du cinquième Duc de Hijar & de Donna Marie-Anne Pignatelli, fille du ſixième Duc de Montéléon, ſa ſeconde femme. Elle naquit en 1666, & épouſa en prémières noces, le 5 Décembre 1688, Don Frédéric de Silva & Portugal, ſon couſin, troiſième Marquis d'Orans, & en ſecondes Don Ferdinand Pignatelli, fils puîné de Don Agnel ou Angel Pignatelli, Prince de Montécorvino, & Duc de Saint-Maur, au Royaume de Naples. La Ducheſſe de Hijar eut de ſon prémier mari les enfans ſuivans: Don Iſidore de Silva, quatrième Marquis d'Orans, né le 8 Juillet 1690; Don Diégo de Silva, né le 22 Février 1695; Et D..... de Silva, né en 1698.

CASPE. La campagne des environs de Hijar abonde en Bled, en Vin, en Huile, en Soye & Safran. Continuant à marcher le long de l'Ebre, on trouve Caſpe, Ville ancienne, ſituée au confluent de ce Fleuve & du Guadaloupe, avec un Château très bien fortifié. Le Roi Alfonſe II la prit ſur les Maures l'An 1168, & la donna aux Chevaliers de l'Ordre de St. Jean. Son terroir eſt fertile en vin, en grain, en huile, en ſafran & en ſoye; & l'on y engraiſſe des chapons, qui ſont fort eſtimés.

ALCANIZ. Alcaniz eſt une jolie Ville, ſituée ſur la même rivière de Guadaloupe, à quatre lieues de Caſpe: elle étoit autrefois la Capitale d'un Royaume des Maures; mais ayant été repriſe ſur eux, on en a fait une Commanderie de l'Or-

l'Ordre de Calatrava. On y remarque une fontaine merveilleuſe, qui jette de l'eau par quarante-deux tuyaux. Elle eſt défendue par une bonne Forteresse, & environnée de jardins & d'arbres fruitiers. ALCANIZ.

Quittant le bord de l'Ebre, pour deſcendre le long des frontières, on voit Nonaſpe, beau Bourg, qu'on a fortifié, ſitué vers les confins de la Catalogne: plus bas eſt Freſnéda, autre Bourg vis-à-vis d'Alcaniz, ci-devant fortifié, & maintenant en cendres, ayant été brulé par les troupes de Philippe V, au mois de Janvier 1706.

Plus bas vers les frontières de Catalogne & de Valence eſt Mont-Roi, ci-devant Ville forte avec un bon Château. Elle fut priſe au mois de Décembre 1705 par les troupes de Philippe V, livrée au pillage & enſuite brulée. MONT-ROI.

Chemin de Sarragoſſe à Pampelune & à Burgos.

DE Sarragoſſe on peut aller en France par quatre routes différentes, par la Catalogne, par la Navarre, & par deux routes qui ſont aux frontieres de l'Arragon, dont l'une conduit au Comté de Cominges, & l'autre dans la Principauté de Béarn.

Allant de Sarragoſſe dans la Navarre, on côtoie la rive Méridionale de l'Ebre, & l'on paſſe par Alagon, petit Bourg ſitué dans une preſqu'Iſle que font l'Ebre & le Xalon: delà, continuant à marcher le long de l'Ebre, on arrive à Cortes, la prémière Place de la Navarre de ce côté-là. Ceux qui vont à Burgos Capitale de la Caſtille Vieille, laiſſant Cortes ſur la droite, paſſent à Mallen Commanderie des Chevaliers de Malthe, qui eſt tout près delà, ſituée dans une campagne fertile. Delà l'on paſſe à Magallon, & après quatre lieues de chemin on trouve ALAGON.

BORIA.

BORIA eſt une jolie Ville, ſituée près du Mont Caunus, Mon-Cayo, vers les frontières de la Navarre, au pied d'une colline, avec une bonne Fortereſſe. Alfonſe V l'a honorée du titre de Cité, à cauſe des bons ſervices, que ſes habitans lui avoient rendus. BORIA.

Elle eſt arroſée de très bonnes fontaines, qui fertiliſant ſon terroir, y font abonder le bois, l'huile, le bled, le vin, le lin, le chanvre, & les herbages. La campagne eſt couverte de beaux troupeaux, & les forêts voiſines ſont remplies de gibier.

TARAZONA.

PLUS avant eſt Taraçona, ou Tarazona, Ville fort ancienne, ſituée vers les confins de la Caſtille Vieille, de la Navarre, & de l'Arragon, près du Mon-Cayo, ſur le bord d'une petite rivière nommée Chiles, dans une campagne fertile en tout ce qui eſt néceſſaire pour la vie. TARAZONA.

TARAZONA. Elle eſt honorée d'un Evêché fort ancien, qui s'étend dans la Navarre & dans la Caſtille, & vaut vingt mille ducats de rente.

La commune opinion eſt que Saint Prudent fut le prémier Evêque de cette Egliſe. Cependant le docte Truxille aſſure poſitivement qu'un nommé Sanche, qui vivoit en 300, occupa le Siège avant lui, & que ce fut ce Sanche qui procura l'Evêché à Saint Prudent. Voici comment il s'explique: *Cognitus porrò fuit apud Tiraſonam quò eum duxit Sanctius illius civitatis Epiſcopus.* Depuis Saint Prudent, on compte 200 ans ſans qu'on puiſſe trouver aucune ſuite d'Evêques de Tarrazona. A la vérité l'Archévêque Ferdinand fait mention d'un nommé Paul, qui ſelon lui, vivoit en 486; mais c'eſt une ſuppoſition, d'autant que les bons Hiſtoriens ne parlent que de Saint Gaudioſe qui occupoit le Siège Epiſcopal de cette Ville en 530. On lit dans la Salle du Palais Epiſcopal l'éloge de tous les Evêques de Tarrazona; & celui de Michel, qui fut pourvu de cet Evêché après que la Ville eut été repriſe ſur les Maures, eſt conçu en ces termes: *Primus qui poſt recuperationem Hiſpaniarum Eccleſiæ præfuit Tiraſonenſi.*

Le Chapitre eſt compoſé de 6 Dignitaires, de 20 Chanoines, de 12 Prébendiers, & de pluſieurs Chapelains. Le Diocèſe s'étend ſur 350 Paroiſſes, & ſur 2 Egliſes Collégiales. L'Evêque jouit de 20000 Ducats de revenu.

Elle eſt diſtinguée en Ville haute bâtie ſur un rocher, & en Ville baſſe ſituée dans la plaine; le tout peuplé d'environ 2000 habitans.

Cette Ville fut d'abord appellée *Tyria-Auſonia* (*), dont on fit apparemment par corruption *Turiazo*, ou *Tyriaſſo*, & d'où s'eſt formé le nom moderne de *Tarazona*. Elle eſt entourée de fortes murailles & d'un Foſſé d'eau, que la petite Rivière Chiles lui fournit. C'eſt une Ville de grand Commerce, & il y a de beaux Bâtimens.

On y voit trois Paroiſſes, quatre Couvens de Moines, trois de Religieuſes, & un bon Hopital. Elle a ſuffrage dans les Aſſemblées des Etats & jouit de grands Privilèges, que Pierre Roi d'Arragon lui accorda, en déclarant ſes Habitans francs, libres, & éxempts; ce qui fut confirmé l'an 1412 par le Roi Ferdinand I, ſurnommé l'Honnête.

Son origine eſt incertaine. Auguſte en fit une Ville Municipale privilégiée. Lorſque les Maures étoient en Eſpagne, Aza-Adha le Gouverneur la détruiſit l'an 724, enſuite eux-mêmes la rebâtirent, y faiſant leur demeure juſqu'en 1119, ou ſelon d'autres 1120, que le Roi Alfonſe I d'Arragon & de Caſtille VII la prit, la fit peupler de Chrétiens, & y remit le Siege Epiſcopal.

On tint à Tarazona un Concile l'an 1229, & les Etats y furent aſſemblés ſous le Roi d'Arragon Pierre III en 1283. Sous Ferdinand V le Catholique en 1484, & en 1495. Sous Philippe II, en 1592. Le Terrein donne avec abondance Bled, Vin, Huile, Fruits, Verdures, Poiſſons, Bétail, Gibier, Volaille. *Che-*

(*) Silva, *Poblac. de Eſpaña*, p. 189.

Chemin de Sarragoſſe à Lérida.

DE Sarragoſſe allant à Lérida dans la Catalogne, on paſſe la rivière du Gallégo, & l'on fait deux lieues de chemin juſqu'à la Puébla, dans un païs agréable, planté de jardins, & embelli de maiſons de plaiſance.

La Puébla de Alfinden eſt une jolie Ville, ſituée à quelques cens pas de l'Ebre, dans une campagne très fertile, & bien cultivée, avec un Château bâti ſur une hauteur. De La Puébla l'on fait quatre lieues de chemin, & l'on trouve une petite Ville, nommée Oſſéra ou Oſéra, ſituée au bord de l'Ebre. On quitte ſes bords, laiſſant ſur la droite deux Bourgs, qui y ſont ſitués, Pina, & Vililla. LA PUEBLA.

Ce dernier eſt célebre en Eſpagne, à cauſe d'une cloche merveilleuſe, qui ſonne d'elle-même toutes les fois qu'il doit arriver quelque malheur à l'Eſpagne. Elle a dix braſſes de tour, & a été fondue par les Goths, qui, à ce qu'on croit, y ont mis l'une des trente pièces d'argent, qui furent le prix pour lequel Judas trahit Notre Seigneur. Elle ſonne toute ſeule ſans être agitée des vents, ni d'aucune autre choſe ſenſible, que l'on puiſſe remarquer. Elle tinte d'abord, & ſonne enſuite par volée, ſoit le jour, ſoit la nuit. Cent Auteurs Eſpagnols aſſurent le fait comme conſtant, & le prouvent par pluſieurs exemples. VILILLA.

Je reviens au chemin de Lérida. D'Oſéra l'on fait un chemin de cinq ou ſix lieues dans une bruyère ſeche, ſtérile, & entièrement déſerte, & l'on arrive dans un méchant Village nommé Burialajos. Tout ce Quartier de païs s'appelle le Déſert d'Arragon: c'eſt en effet un vaſte déſert, de douze lieues de longueur, s'étendant de Burialajos juſqu'à Fraga, qui en eſt à ſept lieues; l'on n'y trouve ni eau, ni verdure, ni arbre, ni aucune plante quelle que ce ſoit; & les vents y règnent perpétuellement. DESERT D'ARRAGON.

De Burialajos on paſſe par deux méchans Villages, Pégnalva, & Candaſnos; & l'on arrive à

F R A G A.

FRAGA eſt une Ville ancienne, qui ſous l'Empire des Romains avoit le nom de *Flavia Gallica*, d'où par corruption eſt venu celui qu'elle porte aujourdhui. Elle eſt aux frontières de la Catalogne, à trois lieues de Lérida, ſur une hauteur, à la rive gauche de la Cinca. FRAGA.

Cette Ville eſt aſſez forte par ſa ſituation, étant au milieu de hautes montagnes, ayant au devant la Cinca, dont les bords élevés la rendent de difficile accès, & à dos une Colline, qui empêche qu'on ne puiſſe aiſément l'approcher avec du gros canon. L'An 1134, Alfonſe VII, Roi d'Arragon, & I Roi de Caſtille de ce nom, fut tué par les Maures, en aſſiegeant cette Ville. On y paſſe la Cinca ſur un pont de bois. Les jardins de la Ville produiſent divers Herbages & du Safran: mais tous les dehors ſont abſolument ſtériles.

Au deſſous de Fraga, la Cinca ſe jette dans la Sègre, & un peu plus bas la Sègre porte ſes eaux dans l'Ebre.

A

MEQUINENÇA. A l'endroit, où ſe fait le confluent de l'Ebre & de la Sègre, eſt Méquinença, Ville ancienne, connue autrefois ſous le nom d'*Octogéſa* & *Ilerda*; forte par ſa ſituation, dans un terrain entouré de ces deux rivières, & défendue par un Château bien fortifié. La campagne, qui l'environne, eſt abondamment arroſée, fort agréable & très fertile.

Chemin de Sarragoſſe en France par le Comté de Cominges.

LE Royaume d'Arragon confine à trois petites Provinces de la France, à la Principauté de Béarn, & aux Comtés de Bigorre & de Cominges. J'ai déja remarqué que l'on peut paſſer de ce Royaume dans la France, par deux routes différentes. L'une conduit au Comté de Cominges; & l'autre, qui eſt à l'Occident de la prémière, conduit dans la Principauté de Béarn.

VILLA-MAJOR. Par la prémière on va de Sarragoſſe à une petite Ville nommée Villa Major; autour de laquelle le païs eſt entièrement ſtérile, à la réſerve de quelques maigres paturages, où l'on nourrit un petit nombre de brebis & de chevres. Delà traverſant ce déſert, on paſſe par les montagnes de Léſinéa, où l'on voit une Hôtellerie toute ſeule, ſur une hauteur avec une petite Egliſe, qui eſt un lieu de grande dévotion, nommé S. Maria de Magalon en los Montes de Leſinéa. On y a une petite Image de la Vierge, dont on rapporte qu'elle fait des miracles. L'Egliſe eſt deſſervie par deux Prêtres. On compte cinq lieues de Sarragoſſe juſques-là; & delà onze juſqu'à Balbaſtro. Sortant de ce lieu l'on traverſe encore un païs ſtérile, & des montagnes arides, où lon ne voit qu'un peu de romarin; l'on trouve un Bourg nommé Alcubière, autour duquel il y a une campagne de champs: & à cinq lieues plus avant, un méchant Village nommé Polignino, ſitué vers le bord d'Iſuéla. De ce Village on paſſe à travers un païs inculte, où l'on ne trouve qu'une ſeule Hôtellerie, & après ſix lieues de marche on arrive à

BALBASTRO.

BALBASTRO. BALBASTRO, *Balbaſtrum*, eſt une Ville Epiſcopale, ſituée ſur une petite rivière, nommée Véro, près de l'endroit où elle ſe jette dans la Cinca. L'Evêché vaut huit mille ducats de revenu. Le Siège Epiſcopal de cette Egliſe fut établi prémièrement à Roda. Enſuite il fut transferé à Urgel, puis à Lérida, & enfin à Balbaſtro. Roda ayant été repriſe ſur les Maures en 1040, Ervivalde Evêque d'Urgel ſe plaignit au Roi Ramire I, de ce qu'on avoit ſéparé cette Egliſe & celle de Ribagorça de la ſienne; ſi bien que ce Prince ordonna qu'elles fuſſent reſtituées à l'Evêque d'Urgel. Mais après ſa mort Sanche ſon fils en rétablit le Siège à Roda.

Le Roi Sanche Ramire ayant repris Balbaſtro ſur les Maures en 1065, donna l'Egliſe de cette Ville à Salomon Evêque de Roda, lequel prit le Titre d'Evêque de Roda & de Balbaſtro. Mais il ne le porta pas longtems; car

car Don Pédro Roi d'Arragon, ayant repris une ſeconde fois la Ville de Balbaſtro, fit ériger ſon Egliſe en Cathédrale en 1090. Ponce en fut fait prémier Evêque. Cependant l'Evêque de Hueſca s'oppoſa vigoureuſement à cette érection, prétendant qu'elle lui étoit préjudiciable. Ses Succeſſeurs en firent de même, tellement que ce procès a duré juſqu'en 1573, que Philippe II fit ériger Balbaſtro en Evêché, ou pour mieux dire, fit confirmer l'érection qui en fut faite en 1090. Philippe d'Urrias en fut fait prémier Evêque. BALBASTRO.

Le Chapitre eſt compoſé de 7 Dignitaires, de 12 Chanoines, de 12 Prébendiers, & de divers Bénéficiers. Le Diocèſe s'étend ſur 170 Paroiſſes, ſur 8 Couvens, ſur 14 Hermitages, & ſur 19 Hopitaux.

On paſſe à Balbaſtro le Véro, ſur un très beau pont. Les deux rivières, qui arroſent ſon terroir, le rendent fertile en toutes choſes, particulièrement en huile.

De Balbaſtro, deſcendant le long de la Cinca, l'on trouve Monçon, *Montio*, Ville forte, ſituée ſur le penchant d'une Colline au bord de cette rivière, & défendue par un bon Château. L'An 1595, il s'y tint une aſſemblée conſidérable des Etats de Valence, d'Arragon & de Catalogne, qui prêtèrent ſerment de fidélité à Philippe III. L'An 1642, les François la prirent, mais les Eſpagnols la leur reprirent l'année ſuivante. MONÇON.

Je retourne au chemin de la France. A quatre lieues de Balbaſtro, l'on trouve Graus, petite Ville ſur la rivière d'Eſſéra, où l'on dit qu'on ramaſſe la roſée, qui ſert à faire d'excellent baume. Elle fut priſe ſur les Catalans, au mois de Janvier 1706, par les troupes de Philippe V, qui la brulèrent, après l'avoir pillée & emporté du butin pour la charge de trois cens mulets.

A l'Occident de Graus on voit Médianos, petite Place ſur le bord de la Cinca, où il y avoit ci-devant un beau pont de pierre, que les Eſpagnols firent ſauter au mois de Décembre 1705, pour empêcher les Catalans de paſſer plus avant dans l'Arragon. La rivière d'Eſſéra tombe dans la Cinca, au deſſous de Graus, près d'une petite Place nommée Caſtro.

A deux lieues de Graus, marchant le long d'Eſſéra, l'on trouve Saint-Quiſles, joli Bourg ſitué au pied des Pyrénées. Au ſortir du Bourg, on entre dans ces vaſtes montagnes, où l'on trouve un chemin pierreux & effroyable, ſi étroit qu'il n'y peut paſſer qu'un animal à la fois; & en hiver il eſt abſolument impratiquable. On va toujours en montant, & de ces hauteurs affreuſes on voit embas la rivière d'Eſſéra, qui court parmi les rochers avec un bruit effroyable. ST. QUILES.

Côtoyant toujours cette rivière, on paſſe à une petite Ville, nommée Campo; & delà paſſant pluſieurs fois la même rivière ſur pluſieurs ponts, à cauſe des courbures qu'elle fait, on arrive à un beau Bourg nommé Séira ou Céra. Delà l'on continue à monter, marchant dans les Pyrénées, qui s'élevent toujours davantage; l'on côtoye encore la rivière d'Eſſéra, & l'on CAMPO.

l'on marche dans un chemin auſſi étroit & auſſi dangereux que le prémier.

VENASQUE. Quand on eſt parvenu au lieu le plus haut, on voit delà, entre ces montagnes, de belles & d'agréables Vallées, particulièrement celle de Vénaſque, où il y a un grand nombre de petites Villes, de Bourgs, & de Villages, & qui eſt très bien cultivée. On deſcend de cette montagne, & venant dans la Vallée on trouve Bénaſca, Vénaſque, qui en eſt la Ville principale. Elle eſt ſituée ſur l'Eſſéra, un peu au deſſous de la ſource de cette rivière, vers les frontières de la France, dans la Seigneurie de

RIBAGORÇA.

RIBAGORÇA. CETTE Seigneurie, qui porte aujourdhui le titre de Comté, & a porté autrefois celui de Royaume, s'étend dans ce quartier de païs, le long des frontières de la Catalogne, dont elle eſt ſéparée par la riviere de Noguéra Ribagorçana, ayant quinze lieues de longueur ſur ſix de largeur. Elle comprend diverſes Vallées, ſavoir celles de Benabarri, Venaſque & d'autres, & s'étend ſur trois cens cinquante petites Places, comme Bourgs & Villages, dont la principale eſt Bénabarri, ou Bénavarri, à l'Orient de Caſtro & au Sud-Eſt de Graus: les autres plus conſidérables ſont Venaſque au Nord, Tamarit & S. Eſtévan de Litéra à l'extrémité Méridionale, entre Monçon & les frontières de Catalogne.

Ce quartier de païs fut enlevé aux Maures de fort bonne heure, & le prémier qui prit le titre de Comte de Ribagorça fut Bernard parent de Charlemagne, prémier Comte de Barcelone, qui épouſa Thiuda fille de Galinde II, Comte d'Arragon. Pour revenir à Venaſque, cette Ville étant Place frontière, on y tient ordinairement garniſon dans un beau Château, dont elle eſt défendue, & où l'on voit de groſſes pierres ſur les murailles au-lieu de canon. On boit là de fort bon vin, & l'on y mange d'excellentes Truites.

De Vénaſque on continue à côtoyer l'Eſſéra, & à marcher dans les Pyrénées. On voit en paſſant de belles Forêts de hauts & de grands arbres, qui ſervent à faire des mâts de navire. Après deux lieues de chemin, l'on trouve une Hôtellerie nommée Hoſpitalet, où il faut attendre que l'on ſe trouve vingt-quatre perſonnes enſemble pour pouvoir paſſer.

On commence là de nouveau à grimper ſur la montagne, par un très méchant chemin, & l'on arrive au Puerto, Port ou lieu de paſſage, où l'on quitte l'Eſpagne pour entrer en France. Ce paſſage eſt fermé de deux pointes de rochers, qui venant à ſe rencontrer, le rendent ſi étroit, & ſi ſcabreux, qu'avec une poignée de monde on en peut défendre l'entrée à toute une Armée. Quand on regarde de haut en bas, du côté de la France, il ne ſemble pas poſſible d'y deſcendre; & en effet la montagne eſt ſi roide, qu'il a fallu que les hommes y ayent taillé un chemin dans le roc. Delà l'on compte environ dix lieues juſqu'à St. Bertrand de Cominges.

SO-

SOBRARVE, ou SOBRARBE.

LA Principauté de Sobrarve èſt à l'Occident du Comté de Ribagorça, & comprend pluſieurs Vallées, comme celles de Terrantona, de Giſtain, de Puertolas & quelques autres. SOBRARVE.

La principale Place de ce païs eſt Ainſa, qui étoit autrefois Capitale des Rois de Sobrarve: Elle eſt ſituée dans une plaine, ſur la rivière d'Ara, près de l'angle qu'elle fait en ſe jettant dans la Cinca, un peu au deſſus de Médianos. C'eſt dans ce païs que la Cinca ſort d'un petit Lac, formé par pluſieurs ſources au pied du Mont de Bielſa.

La Contrée de Sobrarve a eu autrefois le titre de Royaume. Lorſque Pélage ſe ſignaloit dans les Aſturies contre les Maures, qui avoient envahi l'Eſpagne, Garcias Ximénès s'étoit fait nommer Roi de Sobrarve. Les avantages qu'il remporta ſur eux en pluſieurs occaſions, lui donnèrent beaucoup de réputation. Avec ſix cens hommes il en défit un grand nombre, & conquit toutes les petites Places qui étoient voiſines des Pyrénées.

Il épouſa Erme, & en eut Garcias Inigo, qui lui ſuccéda en 758, & qui s'étant emparé de Pampelune, que Charlemagne avoit démantelée, & dont il rétablit les fortifications, prit le titre de Roi de Pampelune. Il ſoumit à ſa domination toute la Navarre, d'où il chaſſa entièrement les Maures. Ce Prince regna quarante-quatre ans.

Son fils Foſtan, qui lui ſuccéda, épouſa Tiſe, fille de Galiud, Comte d'Arragon, Veuve de Don Bernard Barcino, & Belle-mère de Zénofre, Comte de Barcelone. Foſtan battit les Maures en pluſieurs rencontres, & leur enleva pluſieurs Places. Il mourut en 815, après un règne de treize ans.

Don Sanche ſon fils, & ſon Succeſſeur, acheva de délivrer ce Royaume de la ſervitude des Maures. Il porta le Sceptre dix-ſept ans, & le laiſſa à Ximénès ſon Fils, qui commença de regner en 832.

Ximénès épouſa Marie, & en eut Inigo, qui parvint à la Couronne. Ce fut le prémier qui prit le titre de Roi de Navrrre.

Autre chemin de Sarragoſſe en France par la Principauté de Béarn.

L'AUTRE route, que j'ai indiquée pour paſſer du Royaume d'Arragon dans la France, eſt d'aller par Hueſca, pour entrer dans la Principauté de Béarn. On va d'abord à Cuéra ou Zuéra, petite Place, ſituée ſur le Gallégo, dans une campagne fertile, à quatre lieues de Sarragoſſe. De Zuéra l'on va par Almudévar, ſitué dans un terroir qui rapporte du bled, du vin & du ſafran. Delà l'on fait trois lieues de chemin juſqu'à ZUERA.

HUESCA.

Huesca. HUESCA est une Ville très ancienne, qui a porté autrefois le nom d'Osca. Et Plutarque nous apprend dans la vie de Sertorius, que ce Romain y établit une Académie à former le corps & l'esprit, afin d'y faire venir tous les enfans des Nobles du païs, sous prétexte de leur procurer une belle éducation, mais en effet afin de les avoir pour ôtages de la fidélité de leurs pères.

Hueſca est une jolie Ville, située sur le bord de la rivière d'Isuéla, dans une agréable plaine, environnée de Collines. Elle est honorée d'une assez ancienne Université, & d'un Evêché, suffragant de Tarragone, qui vaut treize mille ducats de revenu. On trouve dans les Archives de cette Eglise une Histoire de Saint Laurent assez mal écrite, qui dit que Saint Valère fut Chanoine & Evêque de Hueſca. Mais cette Histoire est d'autant plus suspecte, qu'elle assure que Saint Laurent & Saint Vincent furent élevés dans la maison & par les soins de ce Prélat, ce qui est démonstrativement faux, puisque ces deux Martirs ne vivoient pas en même tems.

Le prémier Evêque qu'on trouve est un Moine appellé Vincent, Disciple de Saint Victorin, lequel vivoit en 553. La Ville de Hueſca ayant été prise par les Maures, le culte Divin en fut entièrement banni, desorte qu'il fallut que les Fidèles attendissent que Don Azner prémier Comte d'Arragon eût repris la Villa de Jaca en 795, où il transféra l'Evêché de Hueſca, jusqu'a ce que cette Ville fût récouvrée des mains des Infidèles.

Pendant que le Siège Episcopal de Hueſca demeura à Jaca, l'Evêque prenoit tantôt le Titre d'Evêque d'Arragon, tantôt celui d'Evêque de Jaca & de Hueſca, & quelquefois celui d'Evêque de Saint Pierre.

En 1096, Hueſca ayant été repris sur les Maures, Pierre qui fut le dernier Titulaire de l'Eglise de Jaca, alla prendre possession de Hueſca. Etienne Second, qui lui succéda, intenta un Procès à Saint Raymond Evêque de Balbastro, pour faire unir son Eglise à celle de Hueſca, en quoi il réussit; desorte que les deux furent unies jusques en 1571, que le Roi Philippe II fit ériger Balbastro en Evêché sous le Pontificat de Pie V.

Le Chapitre de Hueſca est composé de neuf Dignitaires, de vingt-quatre Chanoines, de quatorze Prébendiers, de huit Bénéficiers, & de quarante Chapelains. Le Diocèse s'étend sur cent quatre-vingt seize Paroisses, sur trente-un Hopitaux, sur trois cens trente-cinq Hermitages, & sur dix-neuf Couvens.

Rien ne fait plus d'honneur à Hueſca, que d'avoir donné la naissance à deux Saints Hommes, Oronce & Laurent son frère, dont celui-ci souffrit le martyre à Rome, étant rôti sur un gril, comme on l'a déjà remarqué ailleurs. On a là un air fort doux, & un terroir très fertile: on y trouve tout en abondance, & particulièrement du vin, dont cette Ville fournit la meilleure partie d'Arragon.

Hueſca

Hueſca eſt ſituée dans le plat-païs: à deux lieues delà l'on entre dans les montagnes, où l'on ne fait que monter & deſcendre dans des chemins fort étroits, bordés de précipices affreux, où pour peu qu'une monture bronchât, on périroit infailliblement. On arrive à un Bourg nommé Xavier, ſitué ſur le bord du Gallégo, & côtoyant cette rivière, on arrive à Sallent, (Saliens), le dernier Village d'Arragon de ce côté-là, à quatorze lieues d'Hueſca. HUESCA.

Val de TENA.

CE Village eſt dans une belle & agréable Vallée, nommé le Val de Tena, l'une des plus grandes & des meilleures qu'il y ait dans les montagnes de l'Arragon. Elle eſt ſituée entre des montagnes prodigieuſement hautes, inacceſſible en hiver, à cauſe des neiges & des glaces, mais fort agréable & fort délicieuſe dans le retour de la belle ſaiſon. VAL DE TENA.

La chaſſe y eſt très abondante, & l'on trouve parmi ces rochers quantité de Gibier & de Volaille: des Lièvres, & des Chamois, des Perdrix, des Canars, & des Pigeons ſauvages. La rivière du Gallégo & une autre petite nommée Agua Lempéda y donnent d'excellent poiſſon, ſur-tout des Truites & des Barbeaux.

Les campagnes ſont riches en bons paturages, où l'on nourrit juſqu'à trente mille bêtes: & l'on y trouve quantité de ſimples & de bonnes herbes, d'un grand uſage dans la Médecine. Elle comprend onze Villages, dont les principaux ſont Sallent, Panticoſa, Pueyo & Lanuça.

Le Village de Sallent eſt le prémier & le plus conſidérable de tous, dans une ſituation extrêmement élevée, au bord du Gallégo, à une lieue au deſſous de la ſource de cette rivière. C'eſt un lieu de grand paſſage, à cauſe du voiſinage de la France, & dans le Printems & l'Eté il y a toujours grand abord de monde. Près de ce Village on voit une caſcade merveilleuſe de la petite rivière d'Agua Lempéda, qui tombe de fort haut dans le Gallégo avec un fracas étrange.

De Sallent on a deux routes pour entrer dans la Principauté de Béarn, l'une par la Vallée d'Aſpe, & l'autre par la Vallée d'Oſſeau.

La prémière, qui eſt au Couchant, eſt plus belle, plus courte & plus commode, & conduit le long d'une petite rivière, nommé la Gave d'Aſpe, à Notre-Dame de Sarrans ou Serrans, qui eſt à ſept lieues de Sallent.

L'autre, qui eſt à l'Orient, conduit par le Port de Peyre-Longue & par Aigues-Caudes, le long d'une autre rivière, nommée la Gave d'Oſſeau à Laruns, prémier Village de Béarn, qu'on rencontre ſur cette route. Ces deux routes aboutiſſent l'une & l'autre à Oléron.

*Le Comté d'*ARRAGON.

COMTÉ D'ARRAGON.

LA Rivière d'Arragon, qui prend ſa ſource à Ste. Chriſtine dans le voiſinage de Sallent, coulant du Nord au Sud, & tournant enſuite de l'Orient à l'Occident, arroſe un petit Païs de montagnes, qui a porté le nom de Comté d'Arragon. Il comprend un grand nombre de belles Vallées, comme le Val de Canfranc, le Val d'Aiſa, le Val d'Aragues, & pluſieurs autres, & renferme quelques Villes, & une grande quantité de Bourgs & de Villages.

JACA.

JACA.

DESCENDANT donc le long de l'Arragon, l'on trouve Jaca, Ville ancienne, ſituée ſur le bord de cette rivière, dans une agréable plaine au pied des Pyrénées. Elle étoit fort conſidérable dans l'Antiquité, Capitale d'un grand peuple, qui portoit le nom de Jaccétains.

Aujourdhui Jaca eſt dans une ſituation aſſez avantageuſe, dans un terroir abondant en bled, en fruits, en troupeaux, & en gibier. Elle eſt honorée d'un Evêché, qui vaut trente mille ducats de revenu. En 1571, Philippe II obtint du Pape Pie V que Jaca fût érigée en Evêché. Pierre del Frago, Evêque d'Ales en Sardaigne, fut le prémier Prélat qui gouverna cette Egliſe. Le Chapitre eſt compoſé de neuf Dignitaires, de dix-ſept Chanoines, de ſeize Prébendiers, & de divers Bénéficiers. Le Diocèſe s'étend ſur cent quatre-vingt dix-neuf Paroiſſes, ſur ſix Couvens, ſur quarante-huit Hermitages, & ſur onze Hopitaux.

Au Midi de Jaca l'on voit Ancanégo, ſitué ſur le Gallégo, & un peu
LOARRE. plus loin au Midi, Loarre gros Bourg, ſitué au pied des Pyrénées, entre Hueſca & Jaca, à quatre lieues de la prémière. Il eſt arroſé par quantité de belles fontaines, & défendu par une bonne Forteresſe, où le malheureux Comte Julien, qui avoit livré ſa patrie en proie aux Infidèles, fut détenu priſonnier juſqu'à ſa mort. Plus avant au Sud-Oueſt on voit Ayerbe, ou Ayerve, anciennement Ebellium, autre beau Bourg, ſitué au pied des Pyrénées.

Je reviens à Jaca. De cette Ville deſcendant l'Arragon, l'on voit ſur la gauche, Sant-Juan de la Pégna, qui eſt un Monaſtère magnifique, où ſont les tombeaux des anciens Rois de Sobrarve. A deux lieues plus loin au Couchant, eſt Berdum ou Verdun, ſitué au confluent des deux rivières d'Arragon & de Véral.

SALVATIERRA. Continuant à deſcendre l'Arragon, on voit ſur la droite, à deux lieues delà, Salvatierra, ſitué à quatre lieues de Jaca: il appartenoit autrefois au Couvent de St. Juan de la Pégna; mais parce que c'étoit une Place frontière, il fut uni à la Couronne par Pédro II Roi d'Arragon.

TIERMAS. Au deſſous de Salvatierra eſt Tiermas, *Thermæ*, le dernier Village du Royaume, de ce côte-là, ſitué ſur l'Arragon: il s'y trouve des bains d'eaux

d'eaux chaudes fort ſalutaires, propres pour la guériſon de diverſes maladies, étant chargées de parties de ſalpêtre, de nitre, d'alun & de ſoufre.

Quittant le cours de l'Arragon, pour aller le long de la rivière d'Onſella, l'on voit Sos, Bourg conſidérable, aux frontières de la Navarre, avec un beau Château, où eſt né Ferdinand V, dit le Catholique. Sos.

Delà paſſant au Midi, l'on trouve Uncaſtillo, autre Bourg au Sud-Eſt de Sos, ſur une hauteur vers la ſource de la rivière de Riguel, orné d'un aſſez beau Château.

D'Uncaſtillo tirant droit au Midi, l'on voit Exéa de los Cavalléros, ſitué fort avantageuſement entre deux rivières, dont l'une porte le nom de Rio de Ores, dans une campagne fertile, à douze lieues de Sarragoſſe. Alphonſe I, Roi d'Arragon, reprit cette Ville ſur les Maures, par le ſecours d'une troupe de Cavaliers François & Gaſcons, ce qui fit qu'on lui donna le nom d'Exéa de los Cavalléros. Exea.

D'Exéa l'on voit à l'Orient Luna, & au Sud-Oueſt Tauſte, deux petites Places, qui méritent d'être remarquées. Luna eſt ſituée entre des Montagnes, au bord d'une petite rivière, qui paſſe à Exéa, & à neuf lieues de Sarragoſſe. Le Roi Don Sanche Ramire II l'érigea en Comté, & elle a été poſſedée avec ce titre par la Maiſon de Luna, qui a été fort célèbre dans les Siècles XIV & XV. Luna.

Tauſte eſt un beau Bourg, à deux lieues des confins de la Navarre, ſur la petite rivière de Riguel, qui ſe jette dans l'Ebre un peu au deſſous. Sa ſituation eſt aſſez avantageuſe & très agréable. Les habitans arroſent leur terroir par le moyen des canaux, où ils conduiſent l'eau de l'Ebre; ce qui le fertiliſe admirablement, & le fait abonder en toutes les choſes qui ſont néceſſaires à la vie. Tauste.

Les Arragonnois ſont gens d'eſprit & de bon gout, courageux & hardis, mais auſſi les plus fiers de tous les Eſpagnols, s'eſtimant plus que tout le reſte de l'Eſpagne & de l'Europe même. Les Gentilshommes ſont fort civils & fort affables envers les Etrangers. Dans leurs diſcours ordinaires, ils proteſtent qu'ils n'ont rien plus à cœur que de tirer l'épée pour le ſervice de leur Roi.

Le Royaume d'Arragon avoit conſervé juſqu'à nos jours ſes Loix & ſes Coutumes particulières, différentes de celles du reſte de la Monarchie; mais Philippe V a changé tout cela. La ſéchereſſe & la pauvreté du Païs, jointe au libertinage, fait qu'il ſort de l'Arragon, de tems en tems, des compagnies entières de Voleurs, appellés Bandoléros, qui ſe répandent par toute l'Eſpagne, & ſont fort redoutables pour les Voyageurs & les Voyageuſes, particulièrement pour les belles filles. Lorſqu'il leur en tombe quelqu'une entre les mains, ils la gardent toute leur vie dans des cavernes effroyables; ou les font galoper avec eux, lorſqu'ils marchent pour quelque expédition, & ils en ſont jaloux à la fureur. Mais lorſqu'ils en trouvent, qui ſont aſſez heureuſes pour ne pas leur plaire, ils les rançonnent & les font racheter chérement à leurs Parens. Arragon.

J'ai

ARRAGON. J'ai déja remarqué ci-deſſus que l'Arragon eſt le Païs des anciens Celtibériens. Ces Peuples étoient réputés anciennement les plus puiſſans, & les plus braves de tous les Eſpagnols. Il eſt conſtant que leur nom venoit de la jonction des Celtes & des Ibériens, qui s'étant mêlés & confondus enſemble pour ne faire qu'un ſeul Peuple, avoient auſſi joint leurs noms pour n'en faire qu'un ſeul. Mais les Ecrivains ne ſont pas d'accord ſur la cauſe ou l'occaſion de cette jonction.

Il y en a qui diſent que les Celtibériens étoient des Gaulois venus de la Gaule Celtique, qui s'étant habitués autour de l'Ebre, appellé autrefois Ibérus, avoient pris delà le nom de Celtibériens.

D'autres diſent que les Celtes & les Ibériens, deux peuples qui demeuroient aux deux bords de l'Ebre, ayant eu longtems la guerre les uns contre les autres, pour les limites de leurs territoires, firent enfin la Paix; & pour la mieux cimenter, s'unirent les uns aux autres par mariages, & ſe confondirent pour ne faire qu'un ſeul peuple.

Ces deux peuples unis de cette manière, firent une puiſſante Nation, qui retint le nom des deux. Ce ſentiment eſt le plus vraiſemblable, d'autant plus qu'il eſt appuié de l'autorité de Lucain, qui étoit Eſpagnol, & qui, quoique Poëte, mérite néanmoins d'en être cru ſur les affaires de ſon Païs: parlant des Celtibériens, il les déſigne par cette périphraſe:

. . . . profugique à Gente vetuſta
Gallorum Celtæ miſcentes nomen Iberis.

Bien que leur Païs fût ſtérile, comme l'Arragon l'eſt encore aujourdhui, cependant ils étoient riches, parce qu'ils avoient des mines d'or & d'argent. Marcellus y éxigea dans une courte guerre ſix cens talens de contribution. Ils avoient des armes d'une bonté extraordinaire, & ils ſe ſervoient pour la trempe d'une méthode toute particulière. Ils enfouiſſoient en terre des lames d'épée, & les laiſſoient là juſqu'à ce que la partie la plus foible & la moins dure fût toute rongée de la rouille; celle qui demeuroit, étoit d'une force ſurprénante, coupoit le fer & l'acier, & perçoit les caſques & les cuiraſſes.

LA NAVARRE.

CE Royaume, qui ſe trouve ſitué entre la France & l'Eſpagne, eſt diviſé en Haute & Baſſe Navarre. La prémière appartient à l'Eſpagne, & la ſeconde à la France.

Toutes les deux ſe diviſent encore en pluſieurs Juridictions, Diſtricts ou Bailliages, que les Eſpagnols appellent Mérindades. La Haute Navarre en comprend cinq, qui ont pour leurs Capitales,

Pam-

Pampelune, *Olite*, LA NAVARRE.
Tudèle, *Eſtella*,
Sanguceſa.

Le nom de Navarre eſt moderne & inconnu aux Anciens. Quelques-uns le dérivent de Nava, mot Eſpagnol, qui ſignifie une campagne, dont on a extirpé tout le bois, & qui eſt environnée de forêts : & l'on prétend que ce Royaume a pris le nom de Navarre, parce qu'il eſt rempli de Navas.

Quoiqu'il en ſoit, il faiſoit partie de la Tarraconnoiſe, & étoit autrefois habité par les Bérons, les Sueſſitains, & les Vaſcons, ou Gaſcons.

Cette Province eſt faite en façon de loſange, & diſpoſée d'une telle maniere, qu'elle a l'Arragon au Sud-Eſt, la Caſtille Vieille au Sud-Oueſt, la Biſcaye au Nord-Oueſt, & les Pyrénées au Nord-Eſt. Elle eſt enfermée entre les Pyrénées, qui la ſéparent de la Navarre Françoiſe, appellée autrement la Baſſe Navarre, & entre le Fleuve de l'Ebre, qui coule le long de ſes frontières, la ſéparant de la Caſtille Vieille, à la reſerve d'un petit Quartier de païs, qui eſt au delà de l'Ebre.

Son étendue eſt d'environ trente-deux lieues de long, ſur vingt-huit de large. Elle eſt arroſée par trois ou quatre rivières aſſez conſidérables, qui tombent dans l'Ebre. La prémière eſt l'Arragon, qui ſortant au Rayaume de ce nom, paſſe à Sanguéſa, à Mélida, à Villa-Franca, & à Milagro, au deſſous duquel il ſe jette dans l'Ebre: l'Arga, qui coule au milieu du Royaume, paſſant à Pampelune, à Miranda, & à Péralta: l'Ega, qui ſort de la Vallée d'Aran, & paſſe à Eſtella, à Carcar, & à St. Adrien, & ſe jette dans l'Ebre un peu au deſſous de Calahorra.

Autrefois le Royaume de Navarre avoit beaucoup plus d'étendue, qu'il n'en a aujourdhui: il comprenoit une partie de la Biſcaye, Logrogno & Calahorra; mais il a été racourci par les Rois de Caſtille. Il ne faut pas néanmoins ajouter foi à l'hyperbole d'un Eſpagnol, qui prenoit apparemment le public pour grue, lorſqu'il a oſé écrire, qu'il n'y avoit pas plus de vingt mille familles dans la Navarre. Ce Royaume eſt à la vérité petit; néanmoins on y compte huit Cités, dont l'une eſt honorée d'un Evêché.

Je vai donner la deſcriprion de ce Royaume ſelon ma méthode ordinaire.

Chemin de Madrid à Pampelune.

QUAND on va de Madrid à Pampelune, on traverſe une partie de la Caſtille Vieille, & l'on va ſe rendre à Agréda, Place frontière vers l'Arragon, au pied du Montcayo. D'Agréda l'on côtoye l'Arragon & l'on entre dans la Navarre par la Mérindade de Tudéla. On fait quatre lieues de chemin dans un fort beau païs, & l'on arrive au bord de l'Ebre, AGREDA.

que l'on paſſe à un lieu nommé Cadreita. Un peu plus avant, on trouve la rivière d'Arragon, qui groſſie des eaux de quelques autres rivières, eſt aſſez conſidérable en cet endroit.

MARZILLA. A une portée de mouſquet de cette rivière on paſſe à Marzilla, qui eſt une jolie petite Ville, dans un terroir en partie fertile, & en partie ſtérile. Delà traverſant un païs de Landes, on arrive a

TAFALLA.

TAFALLA. TAFALLA eſt une fort jolie Ville, de grandeur médiocre, honorée du titre de Cité l'An 1630 par Philippe IV. Elle eſt ſituée au bord de la petite rivière du Cidaço, fermée de murailles, & défendue par un Château. Dans le XV Siècle Charles III, Roi de Navarre, y bâtit un Palais, où il faiſoit ordinairement ſa réſidence. Les Eſpagnols l'appellent la Fleur de la Navarre, parce qu'elle eſt le ſiège d'une aſſez bonne Univerſité, où la jeuneſſe du Royaume va faire ſes études.

Tafalla eſt dans un bon terroir, fertile en vin; & tout ce quartier de païs, qui eſt au bord du Cidaço, eſt un grand vignoble, qui produit d'excellent vin. A cinq lieues de Tafalla l'on trouve

PAMPELUNE.

PAMPELUNE. PAMPELUNE, la Capitale de la Navarre, eſt une Ville ancienne, bâtie par Pompée après la mort de Sertorius & la défaite de ſon parti; delà vient qu'on l'appelloit dans l'Antiquité Pompéjopolis, ou Pompélo. Elle eſt aſſez grande, ſituée près des Pyrénées, dans une plaine qui n'eſt commandée d'aucun endroit, honorée d'un Evêché, ſuffragant de Burgos, qui vaut vingt-huit mille ducats de rente.

Elle eſt fermée de murailles, défendue par deux Châteaux, dont l'un eſt dans la Ville & l'autre dehors: il y a une Place fort ſpacieuſe, où l'on célèbre la fête des Taureaux. Les fortifications de Pampelune ne ſont pas conſidérables, mais ce qu'il y a de meilleur à remarquer eſt le Château, qui eſt hors de la Ville. C'eſt une Citadelle bâtie Par Philippe II pour tenir en bride les Navarrois, & pour arrêter les François. Elle eſt forte par ſa ſituation, & fort bien entendue; ſituée ſur le roc, compoſée de cinq baſtions revêtus de pierre, avec de bons foſſés à fond de cuve. Au mileu de la Citadelle il y a la place d'armes, qui eſt un eſpace rond, où l'on ſe range en bataille, & d'où par cinq grandes rues, qui y aboutiſſent, on peut aller tout droit aux cinq baſtions.

Du côté de la Ville elle a une belle Place, avec quelques allées d'arbres pour la promenade. Au côté oppoſé, par où on pourroit l'attaquer, elle eſt environnée d'un marais qui lui ſert de rempart. On y a une fort belle Tour, des Magazins de poudre & d'autres munitions de guerre, & un moulin à bras pour ſervir en cas de ſiège. Ce moulin eſt une grande & mer-

veil-

veilleuſe machine, compoſée de pluſieurs rouages, de quatre ou cinq meules & d'autant de tremies, où l'on peut moudre à chacune vingt-quatre charges de bled par jour. On peut le tourner à bras, & le faire tourner auſſi par des chevaux, & l'on dit, qu'on y entretient toujours un homme, qui connoit les reſſorts de cette machine, afin de pouvoir la remuer & la racommoder en cas de beſoin. Cette Citadelle eſt gardée ordinairement par une Garniſon, & le Gouverneur de la Place y eſt mis immédiatement par le Roi. La Navarre eſt régie par un Viceroi, qui fait ſa réſidence à Pampelune; ſa charge lui vaut ſix mille écus d'appointement. PAMPELUNE.

J'ai déjà remarqué que Pompée a bâti Pampelune, & lui a donné ſon nom. Comme l'Hiſtoire nous apprend que ce Général Romain, après avoir triomphé de tous ſes ennemis, éleva dans les Pyrénées de magnifiques trophées, où il ſe vantoit d'avoir ſubjugué huit cens quarante-ſix Villes depuis les Alpes juſqu'à l'extrémité de l'Eſpagne ultérieure, c'eſt-à-dire du Portugal, un Ecrivain moderne a cru que ces trophées n'étoient autre choſe que la Ville de Pampelune, mais c'eſt ſans fondement. Car un Géographe ancien témoigne que Pompée érigea ces trophées dans le territoire de Jonquières; & des Voyageurs habiles & curieux ont découvert des reſtes de ces trophées dans les Vallées d'Andorre & d'Altavaca. On y voit de grands cerceaux de fer de dix pieds de diamètre, attachés à des rochers avec du plomb fondu, qui ſervoient à ſoutenir les trophées; & l'on y a même remarqué des figures d'arcs de triomphe.

On croit que la Ville de Pampelune a été l'une des prémières d'Eſpagne qui ait reçu la lumière de l'Evangile; & l'on raconte que St. Saturnin, qui y avoit été envoyé de Rome par St. Pierre le Prince des Apôtres, y convertit quarante mille ames dans l'eſpace de ſept jours, entre leſquels fut St. Firmin, le prémier Evêque de Pampelune.

Prudentius de Sandoval eſt un de ceux qui font St. Firmin prémier Evêque de Pampelune, en quoi il eſt conforme à tous les autres Hiſtoriens Eccléſiaſtiques de ſa Nation; mais il ne s'accorde pas avec eux à l'égard de l'Epoque du martyre de ce Saint, en ce qu'il la place en l'année 80, ce qui s'oppoſe à la commune Tradition, qui la met en 156, ce qui fait une différence de 76 ans. Quoiqu'il en ſoit, depuis ce tems-là juſqu'en 589 on ne trouve aucun mémoire des Evêques qui gouvernèrent cette Egliſe, auquel tems un nommé Liliole occupa le Siège Epiſcopal; & on trouve une ſuite régulière de ſes ſucceſſeurs juſqu'à l'invaſion des Maures. Pampelune ayant été repriſe ſur les Infidèles, l'Egliſe Cathédrale fut rétablie par le Roi Alfonſe, lequel aſſiſta à ſa conſécration avec tous les Evêques & Abbés du Royaume.

Le Chapitre eſt Régulier, de l'Ordre de Saint Auguſtin, & eſt compoſé de 12 Dignitaires, qui ſont le Camérier, le Prieur, les Archidiacres de la Table, de la Chambre, d'Urrez, de Saint Pierre d'Oſſun, de Val d'Oſſelle, d'Eſtella, & de Sainte Gemme, l'Infirmier, l'Hoſpitalier, & l'Abbé de Saint Michel: de 22 Chanoines, ſans compter le Prieur de Roncevaux,

PAMPELUNE. qui a droit de Séance dans le Chœur, de 6 Prébendiers, d'un Vicaire de la Paroiſſe, & de 24 Chapelains.

Chemin de Pampelune à Sarragoſſe.

POUR aller de Pampelune à Sarragoſſe, on va par Tafalla dont j'ai parlé, delà l'on paſſe à

OLITE.

OLITE. OLITE eſt une jolie Ville, honorée du titre de Cité l'An 1630, par Philippe IV, ſituée au bord du Cidaço. Elle eſt Capitale d'une Mérindade, qui comprend une Cité, dix-neuf Bourgs & vingt-ſix Villages. Autrefois elle a été le ſiège des Rois de Navarre, qui y tenoient leur Cour dans un beau Palais, dont il reſte encore quelque choſe. Son terroir eſt très fertile, arroſé par de belles fontaines, & abondant en bled, en vin, en fruits, en lin, en chanvre, en troupeaux & en gibier.

D'Olite, tirant au Midi, l'on va paſſer l'Arragon à un lieu nommé Caboroſſo, d'où l'on traverſe un coin de la Bardéna Réal, qui eſt un Quartier de païs, couvert d'une vaſte forêt; ainſi l'on arrive à

TUDELA.

TUDELA. TUDELA eſt Capitale d'une Mérindade qui s'étend ſur la droite de l'Ebre, comprenant deux Cités, & vingt-deux ſoit Bourgs ſoit Villages. La Ville de Tudéla eſt ſituée ſur l'Ebre, dans l'angle que fait le Queiles en ſe jettant dans ce Fleuve; elle eſt aſſez jolie, habitée par un bon nombre de Nobleſſe, & ornée de quelques beaux édifices. Mais comme elle eſt ſituée aux confins de la Navarre, de la Caſtille & de l'Arragon, elle ſert auſſi de retraite à des voleurs, bandits, ou aſſaſſins, qui s'y retirent, pour éviter la peine qui eſt due à leurs crimes.

CASCANTE. Remontant de la rivière de Queiles, on trouve ſur ſes bords la petite Ville de Caſcante, qui porte auſſi le titre de Cité, bâtie dans une plaine fort fertile. De Tudéla deſcendant le long de l'Ebre, on fait quatre ou cinq lieues de chemin, juſqu'au Village de Cortes, qui eſt aux frontières d'Arragon.

Chemin de Pampelune dans la Biſcaye.

DE Pampelune tirant au Sud-Oueſt on paſſe à Puente de la Reina, ſitué ſur la rivière d'Arga. On laiſſe ſur la gauche Artajona ſituée ſur une Colline, dans une campagne très fertile en vin. Le terroir de Puente de la Reina, le long de l'Arga, rapporte auſſi d'excellent vin rouge. On voit ſur

ſur les bords de cette rivière, trois ou quatre petites Places dignes de remarque, Miranda, Falces, Peralta, & Milagro.

La principale eſt Peralta, ſituée dans une Preſqu'Iſle que fait l'Arga, à ſix lieues du Tudéla; ſon terroir rapporte auſſi d'excellent vin. Milagro eſt plus bas, vers le confluent de l'Arragon & de l'Arga, placé ſur une hauteur avec un Château. PERALTA.

ESTELLA.

POUR reprendre le chemin de la Biſcaye; de Puente de la Reina l'on va droit à Eſtella, (Stella), jolie Ville, honorée du titre de Cité, bâtie dans une plaine agréable, au bord de la rivière d'Ega, qui l'environne de deux côtés, & fortifiée par un Château. Elle eſt Capitale d'une Mérindade, qui comprend une Cité, vingt-quatre Bourgs, & cent ſix Villages. ESTELLA.

D'Eſtella l'on paſſe dans la Biſcaye par Eſtuniga, ou par Contraſta; ou bien l'on va dans la Caſtille par Viana, & delà par Logrogno qui eſt ſur la rive droite de l'Ebre.

Viana eſt une Ville médiocre, avec titre de Cité, bâtie près de l'Ebre vis-à-vis de Logrogno, dans une campagne abondante en vin, en bled, en fruits & en légumes, en troupeaux & en gibier. Elle eſt Capitale d'une Principauté, dont les Ainés des Rois de Navarre prenoient autrefois le titre. VIANA.

SANGUESA.

A l'Orient de Pampelune eſt la Mérindade de Sangueſa, ſituée aux frontières de l'Arragon, comprenant une Cité, douze Bourgs, & cent ſoixante-huit Villages. Sangueſa la Capitale, anciennement Iturriſſa, eſt une Cité, bâtie au bord de l'Arragon, à ſept lieues de Pampelune. SANGUESA.

A une lieue delà eſt un Bourg nommé Xavier, fameux pour avoir donné la naiſſance au grand & ſaint Apôtre des Indes, qui a porté ce nom; plus loin au Nord-Eſt, on voit St. Salvador de Leyre, belle & grande Abbaye, fort ancienne, où les Evêques de Pampelune ſe retirèrent pendant quelque tems, lorſque les Maures eurent envahi le Royaume. XAVIER.

Deux routes pour paſſer de Pampelune en France.

LA Navarre s'étend fort avant dans les Pyrénées, comprenant l'eſpace de vingt-ſix lieues de longueur le long de ces montagnes; elle eſt diviſée en pluſieurs Vallées, comme celle de Roncal, celle de Roncevaux, celle de Batan & celle de Véra.

Cette dernière eſt la plus Septentrionale de toutes, fertile, & abondante en bons pâturages, arroſée par la rivière de Bidaſſoa. Il s'y trouve quan- VERA.

VERA. tité d'animaux domeſtiques & ſauvages. La Vallée de Roncal eſt à l'extrémité Orientale, au Nord-Eſt, ayant d'un côté l'Arragon & de l'autre le Béarn.

Ces Vallées ont communication avec les terres de France par cinq ou ſix Routes différentes: mais il n'y en a guère que deux qui ſoient fréquentées par les Voyageurs; ce ſont celles des Vallées de Roncevaux & de Batan, dont la prémière conduit à St. Jean pied-de-port, dans la Baſſe-Navarre; & l'autre à Agnoa, dans le Lampourdan ou Païs de Labourd.

RONCEVAUX. La prémière de ces Routes, ſavoir celle de Roncevaux, eſt la plus belle, la plus commode & la plus courte de toutes, n'ayant que huit lieues de traverſe dans les montagnes. Sortant de Pampelune, on entre bientôt dans les Pyrénées; & traverſant des bois, des Vallées & des Montagnes, on arrive au Bourguète, le dernier Village de la Navarre, à l'entrée de la Vallée de Roncevaux.

Cette Vallée de Roncevaux eſt longue, large & ſpacieuſe, entre de hautes montagnes, & fameuſe dans l'hiſtoire de France, à cauſe d'une Bataille des François contre les Eſpagnols, où Charlemagne fut battu par la trahiſon de Ganélon le Félon, & pluſieurs braves Paladins tués, entr'autres Roland neveu de Charlemagne, Renaud, & quelques autres, que les Romaniſtes ont tant chantés.

Traverſant cette Vallée on voit, en chemin faiſant, le Champ de Bataille, où l'on à bâti une petite Egliſe, nommée Notre-Dame de Roncevaux. Quand on eſt au bout de la Plaine, on voit une montagne extrêmement élevée, & la plus haute de toutes celles d'alentour: elle porte auſſi le nom de Roncevaux. On monte juſqu'au ſommet, où l'on trouve une belle & charmante vue: on découvre d'un côté l'Eſpagne, que l'on quitte; & de l'autre, la France, où l'on va deſcendre.

BATAN. L'autre Route eſt dans la Vallée de Batan. Cette Vallée eſt au Nord de Pampelune, longue de ſept lieues & large de trois & demi, comprenant quatorze Paroiſſes, qui compoſent un Gouvernement particulier. On y va de Pampelune par Oſtiz: on eſt obligé de paſſer par de hautes & d'affreuſes montagnes, entre leſquelles on voit quelques Valons agréables arroſés de ruiſſeaux. On arrive à Eliçondo ou Erizonde, Village à neuf lieues de Pampelune; & à trois lieues delà l'on vient à Maya, le dernier Village du Royaume, où l'on trouve le paſſage qui conduit en France. Tout ce chemin eſt fort rude & fort difficile: on ſe trouve ſouvent dans des défilés bordés de précipices affreux: la traverſe eſt de trois lieues de Maya juſqu'à Agnoa.

LA NAVARRE. Le Royaume de Navarre n'eſt pas fort riche, on n'y recueille du vin, des fruits & du bled, qu'en de certains endroits; il eſt plus abondant en pâturages qu'en autres choſes, parce qu'il eſt pour la plupart dans les Pyrénées. On y jouit d'un air fort pur, & moins chaud que dans le reſte de l'Eſpagne: les campagnes ſont remplies de troupeaux, & les montagnes de gibier: on y trou-

y trouve des ſangliers, des cerfs, des chevreuils & d'autres bêtes ſemblables: on y a auſſi quelques mines de fer. LA NAVARRE.

Le Royaume de Navarre ne rapporte du tout rien à Sa Majeſté Catholique. De quarante mille écus de revenu qu'on en tire, il n'en entre pas un ſeul dans ſes coffres; tout demeure dans la Province, pour le payement du Viceroi, du Gouverneur de la Citadelle, & des autres Officiers du Roi, & des garniſons qu'on y entretient.

Les Navarrois ſe ſentent un peu du voiſinage de la France, & ſont plus ouverts, plus communicatifs & plus laborieux que le reſte des Eſpagnols: les femmes ſont mieux faites que les Caſtillanes, & ont la taille plus haute & plus dégagée qu'elles. Les Montagnards ſont vigoureux, agiles, adroits, laborieux, courageux & bons ſoldats.

Les Auteurs qui ont traité de l'Etabliſſement du Royaume de Navarre ne ſont pas d'accord. Les uns prétendent qu'il fut fait l'an 716: après que les Maures eurent occupé l'Eſpagne par la défaite du Roi Roderic. La voici telle qu'elle eſt rapportée par pluſieurs Hiſtoriens.

Dans une roche appellée par les Eſpagnols, Peña de Oruel, près de la Ville de Jacca vivoit un bon Hermite en compagnie de quatre confrères, avec leſquels il menoit une vie très ſainte. Ce ſaint Solitaire étant mort, 300 Gentilshommes ou environ, s'aſſemblèrent pour honorer ſon enterrement, & étant venus à parler du malheur de l'Eſpagne, ils délibérèrent d'élire un Chef pour conſerver le reſte de leur liberté & de leur Religion dans les détroits de ces Montagnes. Après une mûre délibération, le choix tomba ſur Garcias Ximénès, le plus grand Seigneur d'entre eux, naturel François, Comte de Bigorre, & poſſeſſeur de pluſieurs riches terres dans la Biſcaye.

A peine ce Prince ſe vit élevé à cette ſuprême dignité, qu'il ſe ſignala par une infinité d'exploits éclatans contre les Maures. On dit qu'un jour, comme il alloit au combat, il apperçut dans le Ciel un Ecu dans lequel paroiſſoit une Croix rouge ſur un chêne, qu'il prit pour le Blaſon de ſon nouveau Royaume, auquel il donna le nom de Sobrarbe, c'eſt-à-dire Sur-arbre. Ayant choiſi pour ſa demeure l'hermitage de la Peña, il y fit bâtir une ſuperbe Egliſe, & y élut ſa ſépulture & celle de ſes ſucceſſeurs.

Garcias Inigo ſon fils, Fortunio, Sanche Garcias, Ximénès Garcias, un autre Garcias, & Inigo Ximénès, ſurnommé Ariſta, lui ſuccédèrent de pére en fils. Les Hiſtoriens rapportent que ce dernier changea les armes anciennes de Sobrarbe qui étoient d'or à une croix de gueules ſur un chêne de ſinople, en un écu d'azur à la croix pommetée d'argent. Les Eſpagnols, & ſur-tout les Navarrois tiennent pour des faits hiſtoriques ſi avérés tout ce que nous venons de rapporter touchant l'élection de Garcias Ximénès, & de ſes ſucceſſeurs, que ce ſeroit un crime parmi eux de le révoquer en doute. Mais les Hiſtoriens qui ſe piquent de ſavoir foncièrement l'inſtitution de ce Royaume, tiennent cette opinion pour une fable à laquelle il n'eſt pas permis d'ajouter foi.

L'au-

LA NAVARRE. L'autre opinion, qui eſt la plus ſûre, eſt que Inigo Ariſta, que les Navarrois ont ſourré dans leurs Annales, comme le dernier ſucceſſeur de Garcias Ximénès, eſt conſtamment le prémier qui ait régné ſur ces Peuples.

Tous les Auteurs conviennent qu'il étoit Comte de Bigorre, & qu'il fut nommé par les principaux de la Nobleſſe pour les conduire contre les Saraſins, pendant que les François étoient occupés par les guerres civiles qui déchiroient la France, ſous la domination des enfans de Louïs le Débonnaire. Mais ils ne s'accordent pas touchant l'époque de l'élection de ce Prince. Les uns la mettent l'an 819, les autres l'an 828, quelques-uns l'an 845, & quelques-autres l'an 889. L'opinion des derniers paroît plus probable que celle des autres, parce que de l'aveu de tout le monde, les François étant maîtres de Pampelune environ l'an 830, il n'y a pas d'apparence qu'il y eût des Rois en ce Païs-là.

Quoiqu'il en ſoit, il eſt conſtant que l'élection d'Inigo ſe fit au Monaſtère de Saint Victorien dans cette Contrée, appellée par les Eſpagnols Sobrarbe, non pas à cauſe de cette apparition de Croix ſur un arbre, fabuleuſe & ſuppoſée, mais d'une Montagne qui ſépare de la plaine les parties ſupérieures de ces Païs montagneux, nommée Mont-Arbe. Si l'on trouve ſur quelques monnoies de Navarre une croix ſur un chêne, c'eſt que le Roi Sanche Abarca, l'un des Succeſſeurs d'Inigo, ayant conquis tout l'Arragon ſur les Maures vers l'an 910, joignit le Blaſon de cette Province, qui étoit autrefois un chêne, à celui de Navarre, qui étoit une croix d'argent pommetée, au pied fiché en champ d'azur.

Sanche le Fort, de la race d'Inigo, changea les armes du Royaume à l'occaſion de la célèbre défaite de Mahomet ſurnommé le Verd, Miramolin d'Afrique & d'Eſpagne.

Les deſcendans d'Inigo jouïrent du Royaume de Navarre juſqu'en 1234. Sanche VII dit l'Enfermé ou le Fort, mourut ſans enfans, & ne laiſſa que deux ſœurs, dont l'une appellée Bérengère fut mariée avec Richard, ſurnommé Cœur de Lion, Roi d'Angléterre, qui mourut auſſi ſans enfans, & l'autre appellée Blanche, femme de Thibaud V, Comte de Champagne, dont le fils nommé Thibaud VI, fut Roi de Navarre.

Thibaud VI laiſſa deux enfans mâles, ſavoir Thibaud & Henri, qui furent ſucceſſivement tous deux Rois de Navarre. Le dernier laiſſa en mourant une fille unique appellée Jeanne, qui fut mariée avec Philippe le Bel, Roi de France & de Navarre. Le Roi Louïs X, dit Hutin, laiſſa une fille nommée Jeanne de France, héritière de Navarre, laquelle porta cet Etat dans la Maiſon d'Evreux, par le mariage qu'elle contracta le 27 Mars 1316 avec Philippe Comte d'Evreux.

Philippe laiſſa Charles, dit le Mauvais, père d'un autre Charles, dit le Noble, & le ſecond Salomon, qui mourut en 1425, & laiſſa Blanche II, héritière de ſon Etat. Cette Princeſſe épouſa Martin, Roi de Sicile, en prémières.

mières noces, & en ſecondes Jean, Roi d'Arragon & de Navarre, duquel elle eut Charles, Prince de Viane, mort en 1461, ſans enfans, Blanche, prémière femme de Henri IV, ſurnommé l'Impuiſſant, Roi de Caſtille, morte en 1463; & Eléonore qui porta la Navarre à Gaſton, Comte de Foix & de Bigorre, Vicomte de Béarn. Catherine leur fille le porta à Jean, Sire d'Albret, ſur lequel Ferdinand, ſurnommé le Catholique, Roi d'Arragon, l'uſurpa en 1513. LA NAVARRE.

Henri d'Albret, fils de Jean, eut de Marguerite de Valois, ſœur de François I, Roi de France, Jeanne d'Albret, qui épouſa Antoine de Bourbon, Duc de Vendôme, & fut Mère du Roi Henri IV, ſurnommé le Grand, en qui réſidoit le légitime droit ſur la Couronne de Navarre. Car pour celui de Ferdinand, tout le monde ſait qu'il étoit ſi foible, que Mariana, le plus judicieux Hiſtorien que l'Eſpagne ait eu, n'a jamais oſé s'en ſervir, & s'eſt contenté de l'établir ſur les Loix de la guerre, & ſur une prétendue Bulle du Pape, qui par un attentat de la Cour de Rome ſur le Temporel des Souverains, expoſoit la Navarre au prémier occupant, ſous prétexte que Jean, Roi légitime, étoit fauteur du Concile de Piſe, qui n'étoit pas de ſon goût; & allié de Louïs XII, Roi de France, alors ſelon lui, ennemi du Saint Siège: foibles raiſons pour détrôner un Roi! Pour ce qui eſt du droit de la guerre, ſi on entend parler de la force & de la violence, qui ne ſont de miſe que parmi les Barbares, Ferdinand ne le pouvoit alléguer avec aucun fondement, puiſque Jean d'Albret ne l'avoit nullement offenſé. Au contraire, bien loin de prendre les armes contre lui, il lui offrit paſſage par ſon Royaume.

Pour l'autre point, cette Bulle tant alléguée ne ſe trouve nulle part; mais quand elle ſe trouveroit, pourroit-elle donner le moindre droit ſur une Couronne qui ne releve que de Dieu? A quoi on peut ajouter encore une circonſtance qui fait mieux voir la mauvaiſe foi des Apologiſtes de Ferdinand qui eſt que cette Bulle prétendue fut publiée au mois de Juillet; cependant la Navarre avoit été uſurpée au mois de Juin. On dit même que l'Empereur Charles V étant au lit de la mort, recommanda à Philippe II ſon fils de reſtituer ce Royaume à ſon maître légitime, & que Philippe II en mourant, ordonna la même choſe à Philippe III ſon fils.

Les prémiers Rois de Navarre ne prenoient quelquefois que la qualité de Rois de Pampelune, comme fit Don Pédro, prémier de ce nom, & dix-ſeptième Roi de Navarre, qui ſe nomma Roi de Pampelune & d'Arragon. Lorſqu'ils devoient prendre poſſeſſion du Royaume, ils montoient à cheval, faiſant porter l'Etendart de Navarre par un Chevalier, & marcher devant eux un Héraut vêtu de ſa cotte d'Armes de Navarre, lequel crioit à haute voix, *Navarre, Navarre pour un tel Prince.* Il faiſoit ainſi pluſieurs tours par la Ville ou dans le Camp, au ſon des Trompettes avec une grande ſuite.

A l'égard de la cérémonie du Sacre, elle ſe faiſoit de la manière ſuivante.

LA NAVARRE. Le Roi faiſoit convoquer à Pampelune les Etats de ſon Royaume, & les Députés étant aſſemblés dans la grande Chapelle de la Cathédrale, l'Evêque diſoit au Roi qu'avant qu'il fût oint, il falloit qu'il prêtât le ſerment accoutumé à ſon peuple. Alors on lui préſentoit une Croix & un Livre des Evangiles, ſur lequel il portoit la main & juroit de maintenir les Droits, les Coutumes & les Libertés du Royaume, après quoi les Députés juroient de garder & de défendre fidèlement ſa perſonne & ſes Etats.

Ces ſermens prêtés de part & d'autre, à l'exception du Clergé qui ne juroit pas, le Roi ſe retiroit dans la Chapelle de Saint Etienne de la même Egliſe, où il prenoit une robe de ſoie blanche, & enſuite deux Evêques le ramenoient dans la grande Chapelle, où celui de Pampelune l'oignoit d'huile, avec les cérémonies accoutumées.

Immédiatement après l'onction, le Roi quittoit la robe blanche, ſe revêtoit des habits royaux, & s'approchoit du Grand Autel, où il trouvoit une épée, la Couronne du Royaume couverte de pierreries, & le Sceptre royal. Il ceignoit lui-même l'épée, & la tirant du fourreau, il la levoit en haut en ſigne de juſtice. Après cela, il ſe mettoit la Couronne ſur la tête, & prenoit le Sceptre en main, pendant que les Prélats continuoient les Prières. Cela étant fait, le Roi montoit ſur un Pavois ou Ecu, ſur lequel les armes de Navarre étoient peintes. Cet Ecu étoit ſoutenu par les Députés de la Nobleſſe, des Cités & des Villes du Royaume, qui pouſſoient de grands cris de joie, tandis que le Roi, porté de cette ſorte, jettoit au Peuple des pièces monnoyées d'or & d'argent. Enſuite les Prélats conduiſoient le Roi à ſon Siège royal, qui étoit fort élevé & très magnifique, & finiſſoient la cérémonie par le *Te Deum laudamus*, à la fin duquel l'Evêque de Pampelune commençoit la Meſſe pontificalement, & à l'Offertoire, le Roi offroit de l'or, de l'argent & de l'écarlate.

Le Royaume de Navarre jouït de grands Privilèges, ſur-tout d'être à préſent le ſeul qui ait un Conſeil Souverain où toutes les affaires du Royaume ſe décident ſans appel.

De l'Iſle de SARDAIGNE.

SARDAIGNE. LA Sardaigne a eu pluſieurs maitres étrangers, les Carthaginois, les Romains, les Sarrazins l'ont poſſédée ſucceſſivement. Les Genois & les Piſans en chaſſèrent les derniers; & diſputans à qui elle reſteroit, le Pape Boniface VIII les mit d'accord en la donnant en 1297 à Jaques I Roi d'Arragon. Un de ſes Succeſſeurs, ſavoir Ferdinand le Catholique, ayant épouſé Iſabelle de Caſtille, leurs Etats ſe réunirent dans la perſonne de Jeanne leur fille, mère de Charles V. Depuis ce tems-là la Sardaigne fut un Royaume annexé à l'Eſpagne; mais en 1708 les Alliés s'en emparèrent en faveur de l'Archiduc Charles d'Autriche, à préſent Empereur. La poſſeſſion de cette Iſle fut confirmée à Sa Majeſté Impériale par le Traité de Bade en 1714. Dans la ſuite l'Empereur chercha à s'accommoder de la Sardaigne pour

pour la Sicile, qui avoit été cedée au Duc de Savoye Victor Amédée, à condition que l'Eſpagne s'en reſervoit la Réverſion, au cas que la Maiſon de Savoye vînt à s'éteindre. SARDAIGNE.

L'Eſpagne qui perdoit à cet échange la Reverſion de la Sicile, que l'Empereur vouloit abroger, s'y oppoſa, reprit la Sardaigne au mois d'Octobre de l'année 1717, & fit ſur la Sicile la fameuſe entrépriſe qui échoua par l'avantage que la Flotte Angloiſe eut ſur celle d'Eſpagne. Le Traité de Londres changea le Traité d'Utrecht, en ce que le Duc de Savoye Roi de Sicile, laiſſa ſon Royaume à l'Empereur & devint Roi de Sardaigne.

Les Eſpagnols donnent à cette Iſle le nom de *Sardena*, & les Italiens celui de *Sardegna*. Quelques-uns écrivent *Cerdeña*. On l'appelle en Latin *Sardinia*.

Elle eſt ſituée au Midi de l'Iſle de Corſe, dont elle eſt ſéparée par un bras de Mer. Les Géographes l'ont placée diverſement par rapport au Ciel. Selon Ptolomée, elle eſt depuis 29. d. 50'. de Longitude juſqu'à 32. d. 25'. & depuis 35. d. 50'. de Latitude juſqu'à 39. d. 30'. Sanſon ne s'en écarte pas beaucoup dans ſes Cartes. Le Père Coronelli dans ſon Iſolario lui donne depuis le 31. d. 10'. de Longitude juſqu'à 32. d. 19'. 30". & depuis le 37. d. 14'. de Latitude juſqu'au 40. d. 50'. Mr. Robbe dans ſa Méthode lui aſſigne depuis le 31. d. 10. juſqu'à 33. d. 15'. de Longitude, & depuis le 37. d. juſqu'au 40. d. de Latitude. Mr. de l'Iſle qui a eu des Obſervations plus ſûres met la Sardaigne entre les 25. d. 40'. & les 27. d. 20'. de Longitude, & entre les 38. d. 42'. 30". & le 41. d. 11'. de Latitude.

L'Auteur de la Deſcription Géographique du Royaume de Sardaigne publiée en 1725. chez Van Duren à la Haye, in 8. dit que du Midi au Nord cette Iſle a cent ſoixante quinze Milles d'Italie de longueur, & de l'Occident au Levant cent Milles de largeur; & dans toute ſa circonférence elle a environ ſept cens Milles de tour. Comme il ne dit point quels Milles d'Italie il entend, on doit ſuppoſer qu'il ne connoiſſoit que ceux de ſoixante au dégré, quoiqu'il y ait en Italie bien des ſortes de Milles. D'ailleurs il ne dit point ſi les ſept cens Milles de tour ſe prennent en comptant les Ances & les Golphes, ou ſi on n'y a point d'égard.

Cluvier lui donne 45 Milles d'Allemagne de longueur depuis Cagliari juſqu'au Bras de Mer qui la ſépare de la Corſe, & 26 de largeur depuis le Cap Montefalcone juſqu'au Cap de Sarda.

Suivant l'Abbé de Vayrac, elle a du Septentrion au Midi 80 lieues dans les endroits les plus larges, 45 dans les plus étroits, & 222 lieues de tour, ſelon la ſupputation des Géographes les plus éxacts, ſavoir:

Depuis le Port de Torres juſqu'à celui d'Algeri,	13. lieues.
Depuis Algeri juſqu'à Boſa,	20. lieues.
Depuis Boſa juſqu'à Oriſtan,	55. lieues.
Depuis Oriſtan juſqu'à Cagliari,	40. lieues.
Depuis Cagliari juſqu'à Tortoli,	16. lieues.

SARDAIGNE.

Depuis Tortoli juſqu'à Oroſey,	16. lieues.
Depuis Oroſey juſqu'a Poſada,	16. lieues.
Depuis Poſada juſqu'a Terranova,	20. lieues.
Depuis Terranova juſqu'à Longoni,	10. lieues.
Depuis Longoni juſqu'à Caſtel Arragones,	7. lieues.

Cette ſupputation eſt conforme à ce qu'en ont écrit Ptolomée, Oſorius, Pauſanias, Strabon, Ortélius & tous les Géographes les plus habiles, d'où il paroit que cette Iſle eſt la plus grande de la Méditerranée.

On lui a d'abord donné le nom de Cadoſène, que les Auteurs font dériver de Cados, qui en Hébreu ſignifie Saint, & de Sene, qui veut dire Sandale, à cauſe que ſa figure eſt ſemblable à cette chauſſure, *Sardiniam in Libyco ſignat veſtigia plantæ*, dit un célèbre Poëte. Lorſque les Grecs ſuccédèrent aux prémiers Peuples qui l'habitèrent, ils changèrent le nom de Cadoſène en celui de Sandalia, & appellèrent ſes Habitans Sandaliotes, nom compoſé de Sandalion & de Thiota, qui veulent dire Chauſſure Divine, faiſant toujours alluſion à ſa figure, qui correſpond à la forme d'un pied humain.

Béroſe prétend que le nom de Sandale ſainte lui fut donné longtems avant que les Grecs s'y établiſſent, d'autant, dit-il, que vers l'an dixième du Règne de Rolius onzième Roi de Babylone, c'eſt-à-dire, l'an 2221 de la Création du Monde, Phorcus fils de Neptune débarqua en Sardaigne, & peupla l'Iſle de Peuples qu'il fit venir d'Etrurie; mais comme cet Auteur a la réputation de ne pas ſe piquer d'une fort grande éxactitude, on ne doit pas avoir beaucoup d'égard à ce qu'il dit. Dans la ſuite, le nom de Sandalia fut changé en celui d'Icknuſe, que les mêmes Grecs lui donnèrent au rapport de Marſilius, de Chryſipe, de Prorote, & de Silius, lequel ſignifie veſtige, ou trace d'un pied. Ce nom dérive du mot Grec ἴχνος.

Inſula fluctiſono circumvallata profundo,
Caſtigatur aquis compreſſaque gurgite, terras
Enormes cohibet, nudæ ſub imagine plantæ.
Inde Ichnuſa *prius Grajis memorata colonis* (*).

C'eſt auſſi dans ce ſens que Claudien (†) dit de cette Iſle.

Humanæ ſpeciem plantæ ſinuoſa figurat,
Inſula: Sardiniam Veteres dixere Coloni.

Ce nom ſubſiſta juſqu'à ce que celui d'Iolée lui fut donné, ſelon quelques Auteurs, par Hercule le Thébain, le faiſant dériver d'Iole, qu'il aima ſi paſſionnément. D'autres prétendent qu'Iolao, neveu d'Hercule & fils de Phicus l'appella ainſi.

Quant

(*) Silius, *Lib.* 12. (†) *De Bello Gildonico.*

Quant au nom d'Iolée, il disparut pour toujours, & elle prit celui de Sardaigne, qu'elle a conservé jusqu'à présent. Pausanias, Diodore de Sicile, Strabon, Beuter, Varron & plusieurs autres attribuent cette étymologie à Sarde fils d'Hercule. SARDAIGNE.

Mox Libyci Sardus generoso sanguine fidens
Herculis ex sese mutavit nomina terræ (*).

Cette Isle est dans le Climat le plus heureux du monde, puisqu'étant à une égale distance de l'Afrique & de la France, les chaleurs que produisent les vents du Midi, se trouvent tempérées par ceux qui viennent du côté du Nord, desorte que l'Eté, ni l'Hiver ne s'y font jamais sentir d'une manière à incommoder ceux qui y demeurent. La partie qui est du côté de l'Afrique, présente à la vue de vastes plaines qui par leur fertilité rendent ceux qui les cultivent heureux & contens.

Mais il faut cependant distinguer les endroits de l'Isle. Elle n'est pas également fertile par-tout. Claudien (†) l'a bien exprimé:

..... Quæ pars vicinior Afris,
Plana solo, ratibus clemens; quæ respicit Arcton
Immitis, scopulosa, procax, subitisque sonora Fluctibus.

La partie qui fait face à l'Italie, frappe les yeux par de hautes Montagnes & par des Rochers escarpés qui forment un païsage agréable.

Aspera est, & in montes consurgit varios.
Quà videt Italiam saxoso torrida dorso
Exercet scopulis latè freta, pallidaque intus
Arva coquit, nimium Cancro fumantibus austris;
Cætera propensæ Cereris nutrita favore (‡)

La plus grande partie de ces Montagnes sont si fertiles, qu'on y voit des Prés, des Vignes & des Terres labourables, & les plus incultes servent de paturages à une si grande quantité de bétail gros & menu, que Don Francisco de Vico assure qu'on y a compté jusqu'à un million & six cens mille brébis. Elles forment de grandes Vallées couronnées de bois de haute futaie, & parsemées de fleurs, d'herbes odoriférantes, de fruits délicieux, & sont entrecoupées de Ruisseaux & de Fontaines jaillissantes qui charment par leur murmure.

Cette Isle a jusqu'à huit Promontoires principaux. Elle est environnée de 94 grosses Tours garnies de Soldats, entretenus aux dépens du Royaume,

(*) Silius, *Lib.* 12.
(†) *De Bello Gildonico.*
(‡) Silius, *Lib.* 12.

SARDAIGNE. me, qui la défendent des incurſions des ennemis. Savoir 12 dans le diſtrict de Cagliari du côté du Midi & du Ponant, 9 dans celui de la Villa de Igléſias, 7 dans celui d'Oriſtan, 8 dans celui de Boſa, 9 dans celui d'Algeri, 13 dans celui de Saſſari, 3 dans celui de Caſtel Arragones, 3 dans celui de Gallura, 7 dans celui de Poſada & d'Oroſey, 22 dans celui de Cagliari du côté du levant.

Il n'y a aucun Auteur ancien qui ne parle très avantageuſement de la Sardaigne. Silius-Italicus, Horace, Lucius-Florus, Strabon, Polybe, Plutarque & pluſieurs autres parlent avec tant d'éloge de ſa fertilité, qu'on ne ſauroit rien dire qui puiſſe enchérir ſur ce qu'ils ont avancé. Les uns l'appellent la joie des Habitans de Rome, les autres aſſurent qu'elle rempliſſoit autrefois de fruits cette Capitale de l'Univers.

Polybe dit (*): La Sardaigne eſt une Iſle excellente par ſa grandeur, la quantité de ſes habitans, & le produit de ſon terroir.

Silius-Italicus (†) dit auſſi en parlant de cette même Iſle:

Propenſæ Cereris nutrita favore.

Nous apprenons de Pline que lorſque la fière Carthage & la triomphante Rome aſſemblèrent toutes leurs forces pour ſe porter le coup mortel, elles firent de cette Iſle le Grénier commun pour faire ſubſiſter toutes les Troupes de ces deux ambitieuſes Républiques; & qu'après que Rome eut triomphé de ſa rivale, le bled qui lui reſta étoit en ſi grande abondance, qu'elle ſe vit obligée de le donner aux Mariniers pour le prix du fret des Navires qu'ils avoient employés durant la Campagne. Il eſt arrivé pluſieurs fois que les Habitans de l'Iſle ſe ſont vus forcés de donner la moitié de leur recolte pour faire porter l'autre de l'aire juſqu'au Grénier, dont la diſtance n'étoit que de deux ou trois lieues.

Les Légumes, les Fruits, & le Vin qu'on y recueille, non ſeulement ſuffiſent pour la proviſion de tout le Royaume, mais même pour en fournir aux Païs étrangers; & l'Hiſtoire rapporte que la République de Carthage, outrée de ce que ce peuple avoit fourni aux Romains la quantité de Vin néceſſaire pour la ſubſiſtance de leurs Troupes, ayant fait arracher les Arbres & les Vignes, les racines produiſoient encore des Fruits.

Il s'y trouve des Bois d'Orangers & de Citroniers qui ont deux lieues de longueur, & qui produiſent tant d'Oranges & de Citrons, qu'à Saſſari, à Algeri, à Boſa, à Ollatre, & en pluſieurs autres endroits, on en donne une demie douzaine pour un liard. Il y a une prodigieuſe quantité de Ceriſes, de Prunes, de Poires de toutes eſpèces, des Chataignes, des Noix, & des Olives. On peut dire la même choſe de la viande de Boucherie, de la Volaille & du Gibier.

La Mer qui baigne ſes Côtes, abonde en toutes ſortes de poiſſons. On y faut

(*) *Lib.* I. c. 79. (†) *Lib.* XII. v. 375.

fait un Commerce très considérable de Lin, de Fromage, de Laine, de Miel; & la chasse de Bufles, de Cerfs & de plusieurs autres animaux produit un revenu considérable. Les plus considérables de ses Rivières sont, celles de Torres, de Coguinas, de Bitti, d'Oliéna, de Flumendoso, d'Utta. Quelques Auteurs donnent à la prémière le nom de Rivière Turritaine, faisant allusion à la Ville de Torres, que les Crédules suppoſent avoir été fondée par Hercule le Libien: quelques autres lui donnent le nom de Flummargia, qu'ils font dériver du mot Latin Flumen & d'Argos, Villes considérables du Péloponnèse, prétendant que lorsqu'Hercule alla à la conquête de la Sardaigne, assisté des Argiens, peuples de la Grece, il l'appella ainsi. Mais cette étymologie a tout l'air d'une fable inventée pour donner un faux relief à cette Isle. SARDAIGNE.

La Rivière de Torres prend sa source des fontaines qui coulent dans la Vallée de Bunnari, entre la Ville de Sassari, & le Bourg d'Osile, lesquelles après avoir arrosé les murailles d'Escala, de Choca, s'être jointes avec la Rivière de Campo de Méla, & avec les fontaines de Bortu, passent par Mascari, où elles reçoivent les eaux des Rivières d'Usini & d'Iteri, & s'unissent à la Turritaine au Pont de Saint Gregoire à deux lieues de Sassari, au dessus d'Algéri, où après s'être enflée par la jonction de la Rivière d'Ottara & de plusieurs Ruisseaux, elle va se perdre dans la Mer au dessous du Pont de Saint Gavin de Torres.

Celle qu'on nomme Coguinas prend son commencement parmi les Rochers de Montéagudo, coule près de la Ville de Rebeco, traverse la campagne d'Ocier, le païs d'Angiona, & les Plaines de Coguinas, après quoi elle se décharge dans la Mer.

La Rivière de Bitti sort du Cap de Sassari, traverse celui de Callura; & après avoir augmenté ses eaux par la communication de celles de plusieurs fontaines, & de divers ruisseaux qui descendent des montagnes de Bitti, termine son cours dans la Mer à l'extrémité de la Baronie de Posada.

La Rivière d'Oliéna tire son origine d'une fontaine qui porte le même nom, quoiqu'anciennement elle ait été appellée Cédrino par Ptolomée, à cause d'un Simulacre d'Apollon, que les Romains avoient apporté de Séleucie, dont ils introduisirent la vénération dans l'Isle de Sardaigne, jusqu'à ce que l'Idolatrie venant à etre détruite parmi les Habitans de cette Isle, ils donnèrent à cette fontaine le nom qu'elle porte à présent.

On ne sait pas bien d'où cette fontaine sort, les uns croient qu'elle vient de la Mer, à cause que lorsque le vent du Levant souffle, ses eaux grossissent tellement, que son cours paroît deux fois plus gonflé que lorsque les autres vents soufflent, ce qui, selon eux, est une marque que c'est l'impulsion des eaux de la Mer qui lui communique cette fécondité: les autres disent qu'elle se précipite du haut d'une montagne, qui est entre Orgolosо, & Ollastre, & qu'après avoir traversé quelques lieues de païs, elles s'engoufre dans la terre, & va renaître au pied de la montagne Oliéna.

Le Flumendoso fut appellé par Ptolomée Céprum; mais les Habitans ont aban-

SARDAIGNE. abandonné ce nom pour lui donner celui qu'elle porte à préſent, qu'ils font dériver du mot Latin *Flumen*, qui veut dire Fleuve, ou grande Rivière, à cauſe de la grande quantité de petites Rivières, de Ruiſſeaux & de Fontaines qu'elle reçoit dans ſon ſein avant de terminer ſon cours.

Elle commence à couler au pied de la Montagne Arizu. Après avoir recueilli les eaux de quelques Ruiſſeaux qui deſcendent des Montagnes de Coru & de Genas d'Argentu, elle traverſe les Païs de Barbarja-Seuli, de Barbarja-Belvi, de Curadoria, & de Sirgus, elle ſe joint avec une autre Rivière appellée Zuri, qui vient des Montagnes de Pedra de Forgu, & va ſe jetter dans la Mer au deſſous des Villes de Vitu & de Muravéra.

L'Utta commence à paroître dans les Champs de Vadu Epiſcopu, traverſe le païs de Gerrey près d'un endroit appellé Arri, où elle reçoit le Fluminido, qui ſort des Montagnes de Saint Baſile, paſſe par Sainte Julienne, par Uſſena, par S. Eſpérat, & va ſe rendre au pied des murailles de Monaſtir, où l'on voit un beau Pont de 13 arcades. Delà elle continue ſon cours vers la Mer, & après avoir baigné les murailles de Naſcogia, & de Siliqua, s'être jointe avec le Siſerri, Flumen-Lene & Segore, elle entre dans l'Etang de Cagliari.

On compte encore dans cette Iſle d'autres Rivières qui ſont la Canoniga, l'Ura, Morgongioris, Maſſaris, l'Ocier, Rébéco & Molargia; mais comme elles ſont beaucoup moindres que les autres, nous nous contentons de les nommer ſans en faire la Deſcription. Quoique quelques-unes de ces Rivières ſoient navigables, les Habitans n'en tirent pas grand profit par rapport au commerce: ils ſe contentent d'y pêcher diverſes eſpeces de Poiſſons, & entr'autres d'excellentes Truites & des Anguilles d'une prodigieuſe grandeur.

Il s'y trouve auſſi pluſieurs Fontaines, dont les unes ſont conſidérables par l'abondance de leurs eaux, & les autres par le ſecours qu'y trouvent une infinité de perſonnes affligées de différentes maladies, qui en guériſſent en s'y baignant ou en en buvant. Parmi quantité de beaux Etangs, ceux de Cagliari, de Sarabus, d'Algeri, de Platamona, & de la Nura ſont les plus conſidérables, & dont les Habitans tirent le plus de profit par le moyen de la pêche.

La Sardaigne ne manque point de Ports capables de recevoir toutes ſortes de bâtimens. Les plus remarquables ſont.

Sur la Côte Occidentale.	Golfo d'Arragonèſe, ou Porto Torre.
	Golfo d'Alghер, ou Porto de Conde.
	Porto de Boſa.
	Golfo d'Oriſtagni, ou la Baye de Néapoli.
Sur la Méridionale.	Golfo d'Igléſias.
	Golfo di Palma.
Snr l'Orientale.	Golfo di Cagliari.
	Golfo di Terra Nova.

Outre

Outre ces Ports il y en a beaucoup d'autres plus petits, qui ont des Tours & des Forts pour ſe défendre de l'inſulte des Ennemis, & ſur-tout des pirateries des Corſaires de Barbarie. La Régence du Royaume tenoit autrefois à Cagliari une Eſcadre de ſept Galères. De très nombreuſes Flottes y peuvent hiverner, ſe mettre à couvert, & s'y radouber ſans crainte des vents ni des tempêtes. SARDAIGNE.

Les Habitans de l'Iſle ſont bien proportionnés dans leur taille, ils ont les manières douces, honnêtes: ils ſont blancs de couleur, robuſtes, vigilans, appliqués: quant aux mœurs, ils tiennent un peu des Italiens, & un peu des Eſpagnols, quoiqu'au fonds ils ne ſoient pas ſi rafinés que les prémiers, ni ſi francs que les derniers. Anciennement ils portoient des habits de peaux de bêtes, qu'ils appelloient Maſtrucas, dont les Romains faiſoient tant de cas, qu'ils en voulurent avoir pour habiller leurs Troupes.

Leur Langue ancienne eſt un compoſé de Grec, de Latin, d'Italien & d'Eſpagnol, dont ils forment une eſpèce de Dialecte propre à s'énoncer agréablement ſur toutes ſortes de matieres, ſur-tout lorſqu'il s'agit de parler ſentencieuſement & proverbialement. Depuis que les Eſpagnols dominent ſur cette Iſle, la Langue Caſtillane eſt devenue celle des Perſonnes de condition, & la Populace a adopté l'Idiôme Catalan, qu'il mêle avec ſa Langue ancienne, & en fait un Patois qui tient beaucoup de celle qu'on parle dans l'Iſle de Mayorque.

Outre l'Iſle de Sardaigne, on en compte encore plus de quarante autres qui compoſent le Royaume de ce nom. Voici la deſcription de celles qui ſont les plus remarquables. La plus grande, la plus riche, & la plus habitée, eſt l'Aſénaria ou Aſinaria. Elle eſt ſituée au Nord de la Sardaigne, & appartient à la Ville de Saſſari. Anciennement elle fut appellée l'Iſle d'Hercule, à cauſe, diſent quelques Hiſtoriens, que ce Héros fut le prémier qui la peupla. Je laiſſe au Lecteur à juger ſur la vérité de ce fait hiſtorique. Quoiqu'il en ſoit, elle conſerva ce nom juſqu'au tems de la deſtruction de la Ville de Troye, qu'elle prit celui d'Onuria, duquel par corruption s'eſt formé celui d'Aſénaria.

Elle a dix lieues de tour, & eſt défendue par quatre groſſes Tours bien munies d'Artillerie. Il y a des Montagnes qui produiſent quantité de Sangliers, de Cerfs, de Buſles & de Faucons fort eſtimés, ce qui fit que Don Pédro Roi d'Arragon changea le nom du Cap Gorditain de Sardaigne, qui eſt dans cette Iſle, en celui de Mont-Faucon.

On voit une autre Iſle près du Port de Terra-Nova, entre le Levant & le Nord, qu'on appelle l'Iſle de Saint Damaſe Buciana ou Pauſania. Pline la met au rang des deux Enonides, à cauſe qu'elle fut poſſédée par certains Peuples d'Italie qu'on appelloit Enontrides. Le commun du Peuple l'appelle ordinairement Taulara.

Elle a 4 lieues de circuit, & eſt toute pleine de Montagnes, parmi leſquelles il y en a une ſi haute, qu'elle eſt le prémier objet qui frappe les yeux des Navigateurs, qui vont d'Italie en Sardaigne.

SARDAIGNE. Il y en a une troiſième appellée l'Iſle Mocliboldes par Ptolomée, Enoſina par Pline, Plombée par quelques autres; mais plus communément, Iſle de Saint Antiogo. Les prémiers noms qui lui furent donnés par les Anciens, font alluſion à la quantité de Mines de Plomb qu'on y trouve, & le dernier s'attribue à un Saint de ce nom qui y fut exilé, & y mourut.

Cette Iſle a environ neuf lieues de tour. On y voit des ruines d'Antiquité & de Religion, ſavoir des morceaux des murailles de l'ancienne Ville de Sulcis, & une partie de la ſuperbe Egliſe de Saint Antiogo.

Aſſez près de cette Iſle en paroît une autre qu'on appelle l'Iſle de Saint Pierre, nom qui lui fut donné à cauſe d'une ſomptueuſe Egliſe conſacrée au Prince des Apôtres, au-lieu de celui des Azores, qu'elle avoit anciennement, par alluſion à la grande quantité de ces Oiſeaux qu'elle produiſoit. Elle a ſept lieues de tour, & un Port de Mer capable de contenir une nombreuſe Armée Navale. Il a beaucoup de fond, un bon mouillage, & eſt très ſur.

Les autres Iſles ſont, l'Iſle Péloſa, ou Chevelue. L'Iſle Llana, ou Plaine. L'Iſle Cuxa de Dona. L'Iſle Malventre. L'Iſle de la Madelaine d'Algeri. L'Iſle du Port de Boſa. L'Iſle des François. L'Iſle de Planchica. L'Iſle de la Tour, & Vaca. L'Iſle de la Roſe. L'Iſle de Saint Machaire. L'Iſle Serpentaria, ou Serpentine. L'Iſle de las Coles, ou des Choux. L'Iſle Malfonéra. L'Iſle de las Bocas de Bonéfacio. L'Iſle de Luttéro entre l'Iſle de Corſe & celle de Sardaigne. L'Iſle Capréſa. L'Iſle Arzaquéna. L'Iſle Tréjano. L'Iſle de Longalarde & ſes Iſlots adjacens. Les deux Iſles de Logore, de Puerto Boſſu. Les deux Iſles des Ports de la Serpentaria. L'Iſle Molendos. L'Iſle du Cap de la Carbonnaria, ou Charbonnière. L'Iſle d'Eſtabatax. L'Iſle d'Ollaſtre. L'Iſle Mari-Tremo. Les trois Iſles de Si ha Muerto, L'Iſle de Ticarolu. L'Iſle de Taulara. L'Iſle de Terra-nova. L'Iſle de Murcello. L'Iſle de Saint Etienne. L'Iſle de l'Eſtentino. L'Iſle de l'Eſcuſſie. L'Iſle de Murſata. L'Iſle Roſe près de Caſtel-Arragones.

La plupart de ces Iſles ſont fertiles en bois, en bled & en gibier, ſans compter la pêche qu'on fait autour de leurs bords, de Ton & de Corail.

Après avoir fait la Deſcription de l'Iſle de Sardaigne, & de celles qui lui ſont adjacentes, reſte à voir à combien de divers Peuples elles ont été aſſujetties.

Pluſieurs Hiſtoriens diſent qu'en 2216 de la Création du Monde Meſraim ou Oſiris fils de Cham, & petit-fils de Noé, s'étant rendu maître de toute l'Italie, paſſa en Sardaigne en 2225, à la tête d'une multitude de Vituloniens, Peuples anciens de l'Etrurie, ou Toſcane, qu'on connoiſſoit encore ſous le nom de Turroniens, à cauſe qu'ils avoient coutume de conſtruire leurs maiſons en forme de Tours, par le ſecours deſquels il fonda l'ancienne Ville de Torres, qu'il embellit & fortifia par quantité de Tours.

Fran-

François de Vico qui a écrit l'Hiſtoire de cette Iſle, & qui rapporte ce que nous venons de dire, ſemble ne citer ces Auteurs que pour avoir le plaiſir de les combattre, & la gloire de les confondre, en diſant qu'ils pechent lourdement contre la Chronologie, en produiſant dans un tems des Rois de Sardaigne, qui ne le furent que dans un autre. Il avoue que Meſraim ou Oſiris fut Roi d'Italie environ ce tems-là, qu'il envoya un grand nombre de Turroniens en Sardaigne qui fondèrent la Ville de Torres. Il convient encore que Phorcus, Sardus & quelques autres regnèrent en Sardaigne; mais lorſqu'il vient à conférer les Epoques, il trouve que ces Auteurs ont renverſé l'ordre des Règnes, en faiſant ſuccéder à certains Rois ceux qui les doivent précéder. Car, dit-il, depuis l'an 2216 juſqu'en 2300, on ne parloit pas plus de Phorcus, que s'il n'avoit jamais été au monde, non plus que de Sardus, que ces Hiſtoriens font aller en Sardaigne avec les Turroniens, où ils ne regnerent que longtems après. Car comment y auroient-ils regné en ce tems-là, continue-t-il, puiſque pour lors Athlas, contre lequel Phorcus ſe battit vigoureuſement dans un combat naval, ne vivoit pas? de ſorte, ajoute-t-il, qu'il faut de toute néceſſité que les Turroniens qui s'établirent en Sardaigne fuſſent commandés par un Chef qui s'appellât Phorcus, ou que les Auteurs dont on a fait mention ayent équivoqué à l'égard des noms & des tems, parce qu'il eſt certain qu'avant tous ces Rois Hercule regna en Sardaigne, où il fit de grandes choſes, parmi leſquelles l'aggrandiſſement & l'embelliſſement de la Ville de Torres ne furent pas des moindres: c'eſt pour cette raiſon qu'elle fut appellée Turris Libyſonis, c'eſt-à-dire, Ville d'Hercule le Libien. SARDAIGNE.

Vico prétend que Norax ſuccéda à Hercule dans le Royaume de Sardaigne, l'an du Monde 2460, mais Zurita, grand Scrutateur de l'Antiquité, avoit déja dit longtems avant lui, que bien loin que Norax eût ſuccédé à Hercule, il avoit des preuves inconteſtables que ce Roi étoit le prémier qui avoit regné dans l'Iſle de Sardaigne.

Phorcus ſuccéda à Norax environ l'an 2520. Il règna glorieuſement pendant l'eſpace de 30 ans, ſelon le ſentiment de Saint Auguſtin, de Turſelin, d'Euſebe, d'Annius, de Viterbe, & mourut dans un combat naval qui ſe donna entre lui & Athlas. Phorcus laiſſa trois filles, dont l'une appellée Méduſe, devint héritière de ſa Couronne en 2553, & règna 33 ans, après leſquels Perſée vint du fond du Péloponnèſe avec une groſſe armée, ſurprit Méduſe une belle nuit, lui coupa la tête, & la porta en Grèce.

Après la mort déplorable de Méduſe, Ariſtée s'empara du Royaume, & apprit aux Habitans de l'Iſle à cultiver la terre & à faire les fromages & l'huile, ſelon la rapport de Juſtin. Solin ajoute qu'il fonda la Ville de Cagliari; cependant Pauſanias eſt d'une opinion contraire, & prétend que la Fondation de cette Ville appartient aux Carthaginois. On ne ſait pas poſitivement combien de tems regna le bon Roi Ariſtée, & tout ce que l'Hiſtoire fournit

SARDAIGNE. de plus certain, dit Vico, c'eſt que Galate ou Galatas fils d'Olbius Roi des Gaules, fondit ſur la Sardaigne avec une armée de Gaulois, & y fonda la Ville d'Olbia.

Le fameux Iolao fils d'Ephique, & neveu d'Hercule le Thébain, fut couronné Roi de Sardaigne après la mort de Galate. Il fit quantité de choſes mémorables, comme la Ville d'Ogrillen qu'il appella ainſi, dit Pauſanias, du nom d'un fameux Capitaine de ſon Armée nommé Grillo. Mais ce qui éterniſa ſa mémoire, fut d'avoir appellé dans ſon Royaume le fameux Dédale, par le ſecours duquel il l'embellit d'une infinité de ſuperbes édifices, dont les veſtiges ſubſiſtèrent juſqu'au tems de Diodore de Sicile & d'Ariſtote ſous le nom de Dédalées, & furent mis par ce Prince des Philoſophes au rang des merveilles du monde.

Iolao ne ſe contenta pas, dit Diodore, d'avoir appellé à ſon ſecours Dédale pour l'embelliſſement de ſon Royaume, il y établit encore des Colléges pour y enſeigner les Sciences, les Arts, & de quelle manière il falloit adorer les Dieux.

Ce fut peu de tems après la mort de Sardus, que les Lydiens & les Méoniens s'emparèrent d'une partie de l'Iſle, leſquels, ſelon la Tradition commune, donnèrent lieu d'appeller le Païs qu'ils occupèrent Meylogue, dont l'étymologie, par quelque altération du terme, dérive du nom que la Latinité lui donna en l'appellant Mœnum locus. Outre les Méoniens, Solin & Euſebe prétendent que les Locriens, Peuples de la Gréce, les Taſſes, les Scythes & les Rhodiens, après s'être rendus redoutables ſur la Méditerranée, établirent leur domination ſur les Sardes, & peuplèrent pluſieurs Villes & quantité de Bourgades dans l'Iſle.

Les Cypriens envieux que tant d'autres Peuples s'établiſſent en Sardaigne, tentèrent en 3100 de s'y établir. Ils n'eurent pas grand peine à réuſſir; mais comme ils avoient d'autres expéditions à faire, après y avoir fait quelque ſéjour, ils en partirent, ſe contentant d'y laiſſer une Colonie de Peuples de leur Nation.

Les Phéniciens firent en 3138 de grands progrès ſur cette Colonie, connue ſous le nom de Carpacéſiens, & ſe fortifièrent dans l'Iſle juſqu'à ce que les Milciens, Peuples ſortis des confins de l'Ionie & de la Carie, les y allèrent inquiéter, leſquels furent à leur tour troublés dans leur conquête par les Cares ou Cariens en 3240. Mais ces nouveaux hôtes ne jouïrent pas longtems du fruit de leur entrepriſe, puiſque, ſelon Euſebe, en 3289, les Leſviens leur enlevèrent tout le Païs qu'ils avoient conquis. Les Phociens ſe voyant pourſuivis à outrance par les Guerres continuelles que leur faiſoient les Perſes, & inveſtis de toutes parts par Harpago Général du Roi Cyrus qui regnoit pour lors, tinrent un Conſeil entre eux, dans lequel ils réſolurent d'un commun conſentement d'abandonner leur Patrie, & d'aller à la conquête des Sardes, ce qu'ils éxécutèrent en 3416. A peine parurent-ils aux bords de l'Iſle, que les Habitans allèrent au-devant d'eux pour les recevoir.

Après

Après toutes ces révolutions les Carthaginois ſe rendirent entièrement les maîtres de la Sardaigne. Ils y envoyèrent une puiſſante Armée ſous le commandement de Mallius, Capitaine d'une valeur & d'une conduite qui lui avoient acquis une grande réputation; mais à peine parut-il ſur les côtes de cette Iſle, que les Habitans prirent les Armes, & lui en défendirent l'entrée avec tant d'intrépidité, qu'ils firent périr une bonne partie de ſon Armée, & mirent le reſte en déroute. SARDAIGNE.

La République de Carthage fut ſi irritée du mauvais ſuccès de cette entrépriſe de Mallius, qu'au rapport de Juſtin elle l'éxila avec tous les Soldats qui échapèrent au glaive des Sardes. Quoique les Carthaginois fuſſent fort affoiblis par une perte ſi conſidérable, ils ne laiſſerent pas de former de nouveaux deſſeins pour conquérir une Iſle qui étoit ſi fort à leur bienſéance; mais ils trouvèrent toujours tant de réſiſtance de la part de ſes Habitans, qu'ils ne les purent dompter qu'en 3600. La République de Rome avide de gloire dès ſon commencement, voyant que celle de Carthage vouloit diſputer la conquête de l'Univers, réſolut d'arrêter ſes progrès au milieu de ſa courſe, en lui déclarant la Guerre en Eſpagne: ce qui l'obligea d'envoyer Aſdrubal en ce Païs-là avec une puiſſante Armée; mais ayant voulu, chemin faiſant, ſoumettre la Sardaigne, il fut repouſſé ſi vigoureuſement par les Sardes, qu'il perdit la vie dans une ſanglante Bataille qu'ils lui livrèrent, & toute ſon Armée fut taillée en pièces, ce qui mit les affaires de la République dans un ſi grand deſordre, que de longtems elle ne put récouvrer ſes forces. Cependant elle conſerva toujours le déſir de ſe vanger; & dès qu'elle ſe vit en état d'attaquer de nouveau ces Inſulaires, elle envoya contre eux une Armée encore plus puiſſante que les deux prémières, laquelle ne fut guère plus heureuſe, puiſque malgré tous ſes efforts, elle eut toujours à combattre ces fiers ennemis depuis l'an 3400 juſques en 3600.

La République de Carthage, par une vengeance indigne d'un ſi auguſte Sénat, ordonna de ruiner l'Iſle de fond en comble, deſorte que non contente d'avoir fait déſoler tous ſes champs, arracher ſes Vignes & ſes Arbres fruitiers, elle défendit ſur peine de la vie d'en replanter, & condamna les Etrangers, qui aborderoient ſes Côtes, à être précipités dans la Mer.

Malgré cette inhumanité & quantité d'autres que les Carthaginois mirent en uſage contre des Peuples qui n'avoient commis d'autre crime que d'avoir défendu leur liberté en gens de cœur, Pauſanias, Claudien, & pluſieurs autres célèbres Hiſtoriens, aſſurent qu'ils fondèrent l'ancienne Ville de Cagliari, vis-à-vis de l'Afrique environ 400 ans avant la Naiſſance de Jéſus Chriſt.

Comme la République de Rome étoit perſuadée qu'elle cauſeroit aux Carthaginois un déplaiſir mortel ſi elle lui pouvoit enlever l'Iſle de Sardaigne, elle y envoya une groſſe Armée ſous les ordres des Conſuls Aquilius, Florus & Corneille Scipion, ce qui ſurprit tellement les Carthaginois, qu'ils leur oppoſèrent de puiſſantes Troupes commandées par un fameux Capi-

SARDAIGNE. taine appellé Hannon, mais dont la valeur ne put tenir contre celle de Scipion, lequel après l'avoir vaincu ſe rendit maître abſolu de l'Iſle de Sardaigne.

Après pluſieurs évènemens la fortune ſe déclara entièrement pour les Romains, à qui les Carthaginois envoyèrent des Ambaſſadeurs pour leur demander la Paix, laquelle leur fut accordée, à condition que Carthage abandonneroit à Rome la Sicile, la Sardaigne & toutes les autres Iſles de la Méditerranée, & qu'elle lui payeroit dans le cours de vingt années 2200 Talens. Ainſi finit la prémière guerre Punique, l'an de la fondation de Rome 514.

Cinq ans étoient à peine expirés, que les Carthaginois rompirent la paix, en ſollicitant les Sardes à ſe ſoulever contre les Romains auxquels ils étoient ſoumis.

Cette révolte ne fut pas plutôt répandue dans Rome, que le Sénat envoya Titus Manlius Torquatus en Sardaigne, dont il rangea une ſeconde fois une bonne partie ſous la Domination Romaine, malgré la vigoureuſe réſiſtance que fit le Général Ampſagoras. L'année ſuivante Spurius Servilius Maximus en ſubjugua une autre, & deux ans après M. Pomponius Matthæus triompha du reſte. L'année de la Victoire de Pomponius, qui fut la 521 de la fondation de Rome, & la 4743 de la Création du Monde, l'Iſle de Sardaigne fut réduite en Province de la République Romaine, ce qui fut obſervé par la ſuite dans tous les Royaumes qu'elle conquit.

Les Romains après s'être rendus maitres de la Sardaigne, augmentèrent leurs conquêtes par la priſe de l'Iſle de Corſe, par la valeur de Caius Panirius, qui ſans la permiſſion du Sénat s'en rendit le maître l'an de la Fondation de Rome 523. Cette Iſle ne fut pas plutôt conquiſe, qu'elle fut agrégée à celle de Sardaigne, ſous le nom de l'une & de l'autre Sardaigne, avec Titre de Province gouvernée par un même Préteur, ainſi qu'il eſt rapporté par Sigonius & par pluſieurs autres Hiſtoriens.

Cette forme de Gouvernement ſubſiſta juſqu'après l'Empire de Céſar Auguſte, c'eſt-à-dire pendant l'eſpace de 250 ans, auquel tems les Iſles de Sardaigne & de Corſe ayant été diviſées, elles furent gouvernées ſéparément par leurs Préteurs particuliers. Fara dit que celle de Sardaigne en eut juſqu'à 66, parmi leſquels on compte Valère, Cornelius, Manlius, Octave, Fabius, Caton, & pluſieurs autres grands perſonnages des plus diſtingués.

Les grands impôts dont les Romains accabloient tous les jours les Habitans de l'Iſle de Sardaigne, les irritèrent ſi fort, qu'ils réſolurent de ſecouer le joug du Gouvernement de Rome. Pour cet effet ils avertirent les Carthaginois que Cornélius Préteur de l'Iſle étoit abſent, & que les Garniſons des Places étoient très foibles, & encore plus mal diſciplinées; ajoutant que s'ils leur envoyoient un ſecours conſidérable, ils chaſſeroient les Romains, & ſe ſoumettroient à la République de Carthage.

Tite-Live aſſure que cet avis cauſa beaucoup de joie aux Carthaginois; & qu'auſ-

qu'auſſi-tôt qu'ils l'eurent reçu, ils envoyèrent en Sardaigne Aſdrubal, ſurnommé le Chauve, avec une puiſſante armée. Cependant le Préteur Mamula étant parti pour Rome, n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il rendit compte au Sénat de l'état dans lequel il avoit laiſſé l'Iſle, lui répréſenta que Quintus Mucius Scévola ſon Succeſſeur étoit tombé malade, & que par conſéquent il étoit incapable de ſoutenir le poids des affaires; ajoutant que les Troupes qu'il y avoit laiſſées n'étoient pas capables de défendre la Province. SARDAIGNE.

Le Sénat eut égard à ces répréſentations. Il ordonna à Fulvius Flavius de faire aſſembler cinq mille Fantaſſins & trois cens chevaux, & de les faire paſſer en toute diligence en Sardaigne ſous le commandement du Général qu'il trouveroit à propos, en attendant que le Préteur fût guéri. En vertu de ce pouvoir, il jetta les yeux ſur Manlius Torquatus, à qui le Sénat avoit décerné deux fois le Conſulat, & qui en qualité de Conſul avoit conquis l'Iſle. Pendant que Manlius ſe mit en marche, l'armée des Carthaginois qui alloit au ſecours des Sardes ſous le commandement d'Aſdrubal, fut emportée par un coup de tempête ſur les Côtes de Mayorque, où il fut obligé de reſter quelque tems.

Manlius arriva en Sardaigne avec les Troupes dont le Sénat l'avoit chargé, & prit les rênes du Gouvernement de l'Iſle; & comme le ſecours qu'il avoit amené n'étoit pas ſuffiſant pour réſiſter à Arſichora qui s'étoit déclaré contre Rome, & qui avoit ſous ſes ordres une Armée de plus de quarante mille hommes bien armés, il fit ſortir les Galères du Port de Cagliari, & mit ſur pied vingt mille hommes d'Infanterie, & mille deux cens chevaux de nouvelles troupes, & alla droit à l'ennemi, tandis qu'Arſichora avoit pénétré juſqu'au cœur de l'Iſle pour y recruter ſon Armée, & y faire proviſion d'armes, ayant laiſſé pendant ſon abſence le commandement de ſes troupes à un fils qu'il avoit, appellé Hoſtis, en quoi il commit une faute irréparable: car comme c'étoit un jeune homme qui n'avoit aucune expérience dans l'Art Militaire, il livra témérairement bataille aux Romains, ſans attendre ſon père, ni le ſecours qu'il attendoit de la part des Carthaginois, dans laquelle ſon armée fut entièrement défaite; le nombre des morts fut grand, celui de priſonniers encore plus conſidérable, & les Soldats qui échapèrent à la fureur des Romains, voyant que leur Chef avoit pris honteuſement la fuite, ſe retirèrent en une Ville appellée Cornu.

Lorſque Manlius eut appris l'arrivée d'Aſdrubal dans l'Iſle, il ſe retira à Cagliari, & Arſichora alla joindre le Général Carthaginois, après quoi ils allerent contre les Romains. Manlius, qui avoit déja pris un poſte avantageux, fut au devant d'eux, de ſorte que les deux Armées ſe campèrent vis-à-vis l'une de l'autre, ſans laiſſer beaucoup de diſtance entre les deux Camps, ce qui fit qu'ils ne furent pas longtems ſans en venir aux mains. Le Combat dura 4 heures pendant leſquelles le ſuccès des armes fut fort douteux: mais à la fin, la victoire ſe déclara en faveur des Romains: douze mille Sardes

SARDAIGNE. des ou Carthaginois demeurèrent ſur le champ de bataille, le nombre des priſonniers alla à plus de trois mille, les Etendarts furent enlevés, & ce qu'il y eut de plus glorieux pour les Vainqueurs, dit Tite-Live, c'eſt qu'Aſdrubal, Hannon & Magon Capitaines Carthaginois furent pris, & Hoſtis avec pluſieurs Capitaines Sardes furent tués. Arſichora voyant ſon armée taillée en pièces, prit la fuite; & ayant appris la mort de ſon fils, il ſe tua de deſeſpoir.

Manlius ne fut pas longtems ſans remporter une autre victoire; car s'étant rendu maître de la Ville de Cornu, où les ennemis s'étoient retirés, & de quelques autres Villes des environs, il fit priſonniers de guerre ceux qui s'étoient enfuis. Pour punir les Habitans de ces Villes de leur perfidie, il les condamna à une certaine contribution de bled & d'argent ſelon les forces d'un chacun.

Manlius victorieux ſe rendit à Cagliari avec ſon Armée, où ayant mis ſes Galères en Mer, il s'embarqua, & prit la route de Rome, où il arriva après une heureuſe navigation, chargé des dépouilles des ennemis.

Dès qu'il fut arrivé, il diſtribua tout ce qu'il avoit pris aux Sardes & aux Carthaginois; ſavoir la Solde à ceux qui avoient ſoin du Tréſor, le Bled aux Ediles, & les Priſonniers à Julien Préteur. Tandis que Manlius menoit ſi mal les Sardes & les Carthaginois dans l'Iſle de Sardaigne, Titus Octavius Préteur étoit ſur les Côtes d'Afrique avec une Flotte de cinquante Vaiſſeaux, où il faiſoit un ravage épouventable dans les Campagnes qui étoient au bord de la Mer; & en s'en retournant, il rencontra l'armée d'Aſdrubal, qu'il attaqua, & mit en déroute.

Les Carthaginois ſe virent dans la néceſſité de demander une ſeconde fois la Paix aux Romains, qui ne la leur accordèrent qu'à des conditions, qui prédiſoient la décadence de la République de Carthage, & qui annonçoient à l'Univers le comble de grandeur, auquel celle de Rome alloit s'élever.

Après la concluſion de la Paix, les Romains craignant que les Carthaginois abbattus ne repriſſent courage, & ne ſe ſoulevaſſent contre l'éxécution des Traités, envoyèrent Tite-Claude à Sitribin à la tête d'une puiſſante armée, avec ordre de paſſer en Afrique, ce qu'il ſe mit en devoir de faire; mais dès le commencement de ſa navigation, il fut accueilli d'une violente tempête entre les Ports Corſan & Laurentin, qui l'entraina ſur les Côtes des Populoniens, où il reſta juſqu'à ce que la tempête eut ceſſé, après quoi il continua ſa route, côtoya les bords des Iſles d'Elbe & de Corſe, & arriva au Port de Cagliari, après avoir eſſuyé une ſeconde bouraſque, qui maltraita ſi fort ſes Vaiſſeaux, qu'il fut obligé de paſſer l'hiver en Sardaigne.

Marcus-Fabius-Buteus fut envoyé en Sardaigne avec dix Galères en qualité de Préteur. Le joug des Romains parut ſi peſant à la plupart des Provinces qu'ils avoient aſſujetties à leur Empire, qu'après avoir gémi longtems ſans oſer ſe déclarer, les Liguriens ſe révoltèrent contre le Sénat, lequel pré-

prévoyant les ſuites funeſtes que ces ſoulevemens ne manqueroient pas d'avoir, ſi on n'y remédioit promptement, envoya au plutôt Marcus Pinarius en Sardaigne en qualité de Préteur à la tête de huit mille hommes d'Infanterie & trois cens chevaux; & comme il n'étoit pas poſſible de les tirer de Rome, à cauſe de la peſte qui déſoloit cette Capitale du Monde, il eut ordre d'aller renforcer ſes Troupes, de celles que le Proconſul Caius Bavius commandoit dans Piſe, pour s'oppoſer aux Liguriens. SARDAIGNE.

Après une heureuſe navigation, Pinarius aborda dans l'Iſle de Corſe, où il trouva une vigoureuſe réſiſtance de la part des Habitans: mais à la fin, après en avoir fait périr deux mille dans divers combats, il ſe rendit maître de tous les autres avec leſquels il fit un Traité de Trêve. Vainqueur des Corſes, il ſe rendit en Sardaigne, où ne trouvant pas les Habitans diſpoſés à le recevoir, il fut obligé de les attaquer à main armée; & les preſſa ſi fort, qu'il les força d'abandonner la plaine, & de ſe retirer dans les Montagnes, où il ne put jamais les forcer: de ſorte que le Sénat ſe vit obligé d'y envoyer l'élite de ſes Généraux, comme Caius Mucius, Marcius Porcius, le Sage Caton & Titus Sempronius Grachus, avec 1200 Fantaſſins & 700 Chevaux; leſquels étant incorporés avec les autres troupes qui étoient déja dans l'Iſle, furent ſuffiſans pour la ſoumettre à l'obéïſſance des Romains.

Cette conquête fut d'autant plus agréable au Sénat qu'elle couta fort peu. Toutes les Villes s'étant rendues à diſcrétion, Grachus en châtia quelques-unes qui avoient paru plus obſtinées dans leur rébellion que les autres, & reprit le chemin de Rome, où il entra au milieu des acclamations des Peuples, environné d'une foule de Captifs, dont le nombre étoit ſi grand, que comme s'il eût dépeuplé toute l'Iſle de Sardaigne, les Sardes furent appellés par dériſion des hommes eſclaves, *Sardi venales.*

Voila ce qui ſe paſſa dans l'Iſle de Sardaigne juſques en 3400. Voyons ce qui s'y paſſa juſqu'en 3461. Après que Jules Céſar eut triomphé de Pompée, il rentra dans Rome, où il trouva les troubles inteſtins appaiſés. Peu de tems après y être arrivé, il apprit que Scipion Afranius, Préteur, & le Roi Juba s'étoient ſoulevés en Afrique contre lui; & que pour mettre une groſſe armée ſur pied, ils avoient enlevé de Sardaigne une grande quantité d'armes, de fer, & d'autres munitions de guerre.

Cette entrépriſe étoit d'une trop grande conſéquence, pour que Céſar ne mît pas tout en uſage pour y remédier. C'eſt pourquoi, il compoſa au plutôt une puiſſante Armée, & paſſa en Afrique, où à peine fut-il arrivé, qu'il vainquit Scipion & Juba, après quoi il regla les affaires des Etats qui lui étoient ſoumis, & s'en retourna à Rome chargé de Lauriers. Se voyant maître deſpotique dans le Sénat, il envoya Quintus Valérius en Sardaigne avec une groſſe Armée, pour aſſujettir cette Iſle à ſon Empire. Quelque difficile que fût cette entrépriſe, il en vint pourtant à bout fort aiſément. Car des que le bruit s'y répandit, que Valérius y devoit arriver, Marcus Cotta Préteur de l'Iſle ſe retira au plus vite à Cagliari, où il ſe flattoit d'être

SARDAIGNE. tre plus en ſureté; mais il fut trompé dans ſon eſpérance. Valérius l'y attaqua bruſquement, & le pouſſa ſi vivement, qu'il l'obligea d'en ſortir & d'aller chercher une honteuſe retraite en Afrique. Céſar, pour recompenſer les ſervices que Valérius lui avoit rendus par la conquête de cette Iſle, l'y laiſſa pour Préteur cette année-là, qui étoit celle de 3913; deſorte qu'il fut le prémier qui éxerça la Charge du Prétoriat ſous les Empereurs de Rome. Sextus Péducius lui ſuccéda l'année ſuivante par ordre du même Céſar.

Comme Q. Varron, M. Caton & pluſieurs autres du parti de Pompée, faiſoient des ravages épouvantables dans la Mer de Sardaigne, Céſar ſe vit obligé d'y aller en perſonne pour les en chaſſer. Le ſuccès répondit à ſon attente: car les ayant attaqués, il les mit en fuite; &, après les avoir joint ſur les Côtes d'Afrique, il les défit entièrement. Après ſa mort, Sextus Pompée compoſa une nombreuſe Flotte, avec laquelle il alla attaquer la Sicile & la Sardaigne, & les rangea ſous ſa domination, ce qui cauſa un mortel déplaiſir au nouvel Empereur; mais il fallut qu'il diſſimulât pour le coup la vivacité de ſon reſſentiment, en attendant une occaſion favorable pour le récouvrement de ces deux Iſles, laquelle ne tarda pas longtems à ſe préſenter, & dont il profita fort à propos; mais il ne les poſſéda pas longtems; car Ména, grand ami de Pompée, ayant attaqué Marcus Lucius qui gouvernoit la Sardaigne, le défit, & ſe rendit maître de l'Iſle, plutôt par la connivence des Habitans qui n'aimoient pas la domination de l'Empereur, que par la force des armes.

Après cette conquête, Ména reſta en Sardaigne pour Préteur au nom de Pompée, & gouverna l'Iſle avec ſi peu de ménagement, qu'il ne ſe faiſoit aucun ſcrupule de mettre les mains ſur les ventes publiques, ni de permettre de tranſporter les bleds du païs dans les Etats ſoumis à Auguſte; ce qui donna lieu à ſes ennemis de publier hautement, qu'il avoit des intelligences ſecretes avec cet Empereur; ce qui ayant été rapporté à Pompée, il lui ordonna de rendre compte de ſa conduite, dequoi il fut ſi ſenſiblement touché qu'après avoir tué celui qui lui porta cet ordre, il remit la Sardaigne à Auguſte.

La Sardaigne ſe ſentit vivement de la ſtérilité qui regna dans toute l'Italie vers l'an 4004; car comme les Romains n'étoient pas en état de la défendre, elle ſe vit en proie aux fréquentes incurſions des Corſaires d'Afrique, qui portèrent le fer & le feu par tout, maſſacrant les Préteurs, pillant les Villes, & enlevant les bleds pour les porter dans leur païs: deſorte que le Sénat ne pouvant pas y envoyer des Préteurs, la Prétorie fut vacante pendant quelques années, ce qui fut cauſe que les Sardes ſe ſoulevèrent pluſieurs fois contre les Romains. Sous l'Empire de Néron la Sardaigne fut accablée d'impôts, de cruautés & d'injuſtices par Viſpanius Lanete, qui du tems du Conſulat de Lucius Voluſius & de Publius Céler, en étoit Gouverneur; ce qui détermina le Sénat à le châtier ſévèrement, & à le priver du Gouvernement.

Après la mort de Néron, Othon fut nommé Empereur par la Milice Ro-

Romaine, & Vitellius par celle d'Allemagne; deſorte qu'on vit dans l'Empire des factions qui en troublèrent la tranquilité, par le partage qui fut fait entre les deux Concurrens, des Provinces qui le compoſoient. Les troubles de l'Empire ayant été appaiſés, la Sardaigne ſe vit tranquille, & fut toujours ſoumiſe aux Empereurs, ſans qu'il y eût de changement dans la forme de ſon Gouvernement. SARDAIGNE.

Les choſes changèrent preſque entièrement de face ſous les Empereurs Dioclétien, Maximien, Conſtantin, Sévère, Maxence, Lucinius, & le Grand Conſtantin.

Sous l'Empire de Dioclétien, Flavien Préfet de Sardaigne & Miniſtre fidèle des cruels ordres de cet Empereur, ſignala ſon zèle dans la perſécution que ces pauvres Inſulaires ſouffrirent. Pluſieurs d'eux furent les victimes de ſa fureur & de ſa cruauté. Gélaſe, ayant ſuccédé à Flavien en 304, fit paroître encore plus de cruauté que lui envers les Chrétiens de Sardaigne. Le prémier qu'il immola à ſon inhumanité fut Saint Luxorius, lequel fut martiriſé, ſelon quelques Hiſtoriens, dans un endroit près de Cagliari, appellé Fratéria, & ſelon quelques autres, dans Fordongiano Village du Comté de Séduli en la Province d'Arboréa.

Cette Perſécution dura juſques à l'Empire du Grand Conſtantin, lequel après avoir reçu le Batême, envoya en Sardaigne des Préfets Chrétiens qui rétablirent la paix de l'Egliſe dans l'Iſle: & c'eſt ici que la forme de ſon Gouvernement va changer de face. Pendant quelque tems, les Préfets furent amovibles de la même manière que leurs Prédéceſſeurs l'avoient été; mais dans la ſuite ils devinrent peu à peu perpétuels, ſe ſuccédant les uns aux autres de père en fils, comme ſi la Préfecture eût été héréditaire dans leurs familles: deſorte qu'ils devinrent Souverains de l'Iſle, avec une eſpèce de ſubordination à l'Empire Romain. Cependant ils changèrent les noms de Préfets, ou de Préſidens en ceux de Juges, ou petits Rois.

Quelques Hiſtoriens prétendent que le changement qui s'introduiſit dans la forme du Gouvernement, n'arriva que du tems que les Piſans avoient acquis quelque domination ſur l'Iſle de Sardaigne, leſquels, ſelon eux, la diviſerent en quatre Provinces; mais ils ſe trompent, comme il paroît par les Regitres anciens du Royaume, & par l'autorité de pluſieurs célèbres Hiſtoriens, qui aſſurent unanimement, que non ſeulement les Piſans ne dominèrent dans cette Iſle que fort longtems après l'établiſſement des Juges, mais que même, jamais ils ne furent maîtres que de Cagliari & de ſon Territoire; deſorte qu'il leur étoit abſolument impoſſible de pouvoir diviſer le Royaume en quatre parties.

Quoïqu'il en ſoit, il eſt conſtant qu'après que la Sardaigne eut éprouvé les plus cruelles diſgraces ſous la domination des Romains, l'Iſle fut diviſée en quatre Provinces, auxquelles on donna le titre de Royaumes ou de Judicados, c'eſt-à-dire, de Judicatures. Ceux qui les gouvernoient s'appelloient tantôt Rois & tantôt Juges, ainſi qu'il eſt prouvé par la Charte de

SARDAIGNE. Logu, & par la Gloſe de la même Charte faite par le Docteur Jérôme Olives. Le prémier de ces Royaumes, ou Judicados, étoit celui de Torres, ou de Logudore de Saſſari, lequel eſt preſque auſſi grand que les trois autres. Le ſecond eſt celui d'Arboréa, qu'on connoît à préſent ſous le nom de Marquiſat d'Oriſtan. Le troiſième eſt celui de Cagliari, & le quatrième celui de Gallure.

Comme les Sardes ont eu ſoin de recueillir les Mémoires qui peuvent contribuer à l'éclairciſſement de leur Hiſtoire, l'époque de la diviſion de la Sardaigne en quatre Royaumes, ou Juridictions reſte très incertaine. Mais ce qu'il y a de très poſitif, ſelon les anciens Codagues, eſt que longtems avant l'an 1015 qui fut le tems auquel les Piſans attaquèrent la Sardaigne, il y avoit des Rois, puiſque l'an 1000 André Tanca gouvernoit en cette qualité un des quatre Royaumes. On ſait encore que peu de tems après que les Romains abandonnèrent le Gouvernement de l'Iſle à la diſcrétion des Préteurs, ſans leur faire rendre compte de leur conduite, un nommé Comida fut Roi des Provinces de Torres & d'Arboréa, qu'il fonda l'Egliſe Métropolitaine de Torres en 517, & qu'il eut de longues Guerres à ſoutenir contre le Roi de Gallura.

Il s'agit maintenant de faire voir ſur quels Païs & ſur quelles Villes s'étendoit la domination de chaque Roi. Celui de Torres poſſédoit tout le Païs qui eſt ſitué au Midi, au Ponant & à la Tramontane, & les Villes de Saſſari, de Boſa, d'Algéri, & de Caſtel Arragones, avec toutes leurs Baronies & Juridictions, qui s'étendent juſqu'à Luſurgiu, Gociano, Curadoria, Dore, Nuéro, Orani, Biti, & partie de la Ville de Mamoyada. Celui d'Arboréa ne poſſédoit au commencement que les Campagnes d'Oriſtan, & les Juridictions de Mandraluſay, de Belvy, d'Arizzo & une partie de celles d'Ocier-Réal & de Siurgus, s'étendant juſqu'à celui de Cagliari du côté du Levant. Mais dans la ſuite, il ſe rendit maître d'une bonne partie des autres Royaumes.

Le Roi de Cagliari avoit ſous ſa domination tout cet eſpace de Païs qui s'étend depuis le Royaume d'Arboréa, juſqu'au Cap de Sarrabus, lequel comprenoit les Villes de Cagliari, de Palmas, de Villa de Igléſias, de Saint Gavin, de Mont-Réal, avec les Baronies de Parte-Montis & de Parte-Obſédo. Celui de Gallura dominoit ſur tout un Païs qu'on appelle Encontrada, ou Baronie de Gallura & de Geminis, laquelle a plus de 50 lieues de tour, ſur celle de Poſada, d'Orſey, & ſur la Juridiction d'Ollaſtre.

Ces Rois de Sardaigne furent nommés pendant longtems par les Empereurs de Rome; mais il ſurvint tant d'embarras dans l'Empire, que le Sénat accablé ſous le poids des affaires, négligea d'envoyer des Juges dans les Provinces, ce qui cauſoit des deſordres ſi grands, que les Prélats & les Nobles de Sardaigne ſe virent contraints de s'aſſembler pour en nommer, en attendant que les troubles de l'Empire fuſſent appaiſés. Mais voyant que bien loin que les affaires repriſſent leur ſituation naturelle, elles alloient de

mal

mal en pis, & que des Rois étrangers uſurpoient la domination des Païs qui ne leur appartenoit pas, comme Odoacre Roi des Hercules qui avoit envahi l'Empire, & pris la qualité de Roi d'Italie, tous les Prélats & les Nobles de la Province Turritaine s'aſſemblèrent de nouveau, & d'un commun conſentement ils élurent un Seigneur de la Province d'une naiſſance diſtinguée, d'une valeur éprouvée, & d'une probité reconnue, appellé Comida, auquel ils déférèrent la Puiſſance ſuprême dans toute la Province. SARDAIGNE.

Les Peuples de la Province d'Arboréa voyant combien les Turritains étoient contens du Gouvernement de Comida, l'élurent auſſi pour leur Roi; deſorte que dès lors il prit la qualité de Roi, ou Juge des deux Provinces. Peu de tems après les Habitans de la Province de Gallura ſuivirent l'exemple de ceux de Torres & d'Arboréa, comme il paroît par les Actes de l'Egliſe de Saint Gavin de Torres. Comme les Romains conſervoient encore quelque eſpèce d'autorité ſur les Sardes, ces Peuples donnèrent avis au Sénat de l'élection qu'ils venoient de faire de Comida. Après la mort de Comida, les Prélats & les Nobles de la Province Turritaine élurent Dorgorio ſon fils, ſans faire part au Sénat de Rome de ſon élection; ce qui prouve que pour lors la Sardaigne ne craignoit plus l'autorité Romaine.

François Vico croit que le récouvrement de la liberté de l'Iſle de Sardaigne venoit de l'uſurpation que des Princes avoient fait de la Capitale de l'Empire, auxquels ils ne voulurent pas obéïr à l'imitation de quelques autres Provinces, qui les regardant comme des Uſurpateurs, leur refuſèrent l'obéïſſance, ce que ces Uſurpateurs diſſimuloient pour conſerver plus tranquillement ce qu'ils poſſédoient tyranniquement; craignant que s'ils entreprenoient de faire valoir leur domination ſur ces Provinces, ils ne les forçaſſent à prendre les armes contre eux. En effet, on remarque dans l'Hiſtoire, qu'après que Théodoric Roi des Oſtrogoths eut détrôné Odoacre, & qu'il l'eut chaſſé d'Italie, il fit la paix avec toutes les Provinces qui avoient ſecoué le joug de l'Empire Romain, afin de ne ſe pas attirer ſur les bras des ennemis de tant de côtés.

Quoiqu'il en ſoit, par tous les monumens qui reſtent de l'Antiquité dans les Archives de Sardaigne, on voit que trente-huit ans avant la mort de Comida, les Juges de cette Iſle avoient une autorité ſouveraine & indépendante de toute autre autorité, & qu'ils prenoient le Titre de Roi. Mais c'eſt aſſez parler là-deſſus, reprenons le fil de notre Hiſtoire.

Tandis que l'Empire Romain ſe voyoit livré en proie à la fureur des Etrangers, & que la plus grande partie des Provinces qui le compoſoient, ne reconnoiſſoient plus ſon autorité, celle de Sardaigne goûtoit la douceur du Gouvernement de ſes Juges. Connarius ſur-tout, Juge de la Province Turritaine, avoit tant d'amour pour ſes Sujets, qu'ils le regardoient plutôt comme leur Père, que comme leur Souverain.

SARDAIGNE. Hunéric ou Hundéric ayant ſuccedé à Genſéric ſon père, eut beaucoup d'égards pour les Catholiques au commencement de ſon Empire, leur accordant la liberté d'élire des Evêques; mais dans la ſuite, il les perſécuta dans la vue de conſerver la ſucceſſion de l'Empire à ſes enfans, au préjudice de ſes frères & de leurs deſcendans.

En 468 l'Empereur Léon envoya Marcellien avec une puiſſante Armée contre cette Iſle, afin de l'arracher des mains des Vandales, qui s'en étoient rendus maîtres dès l'année 454. Marcellien ayant chaſſé les Vandales de la Sardaigne, l'Empereur Léon chargea Baſiliſcus, frère de l'Impératrice Vérine, du ſoin d'achever de détruire les Vandales, tant en Afrique que par-tout ailleurs; ce qui allarma ſi fort le Roi Genſéric, qu'il demanda une ſuſpenſion d'Armes, à la faveur de laquelle il tâcha de corrompre Baſiliſcus par argent, en quoi il n'eut pas beaucoup de peine; deſorte que l'Armée de l'Empereur & celle des Vandales s'étant rencontrées, Baſiliſcus prit honteuſement la fuite, quoiqu'il fût ſupérieur en forces aux ennemis de l'Empire, & abandonna la victoire à Genſéric.

Malgré cette perfidie, l'Empereur Léon ſe maintint en poſſeſſion de la Sardaigne, laquelle demeura ſous la domination de l'Empire juſqu'en 552, que Totila Roi des Goths s'en rendit maître, auſſi bien que de l'Iſle de Corſe; ce qui obligea Jean Gouverneur d'Afrique pour l'Empereur Juſtinien d'aller en Sardaigne avec une Armée très nombreuſe, pour l'arracher des mains des Goths; mais ayant débarqué à Cagliari, il trouva une ſi vigoureuſe réſiſtance de la part de ces Barbares, que bien loin de les pouvoir aſſieger dans la Place il ſe vit attaqué dans ſon Camp, & contraint de ſe rembarquer au plus vite & de repaſſer en Afrique avec les débris de ſon Armée, où il hiverna en attendant d'aller attaquer de nouveau la Sardaigne & l'Iſle de Corſe au Printems prochain.

Juſtinien ayant nommé pour ſon Général en Italie l'Eunuque Narſes, & lui ayant donné une ſomme conſidérable d'argent pour lever des Troupes, les Sardes apprirent avec une joie extrême que ce vaillant homme étoit paſſé en Italie avec 5000 Lombards, & 3000 Huns; deſorte que jugeant que par ſon moyen ils pourroient ſe délivrer de la tyrannie des Goths, ils lui écrivirent de venir au plutôt à leur ſecours, & en même tems ils ſe ſoulevèrent contre ces Barbares. Totila ayant ſçu que Narſès étoit arrivé à Ravenne, alla au-devant de lui; mais à peine en furent-ils venus aux mains, que ſon Armée commença à plier, & peu de tems après elle fut entièrement défaite.

Totila étant mort les Goths élurent en ſa place Teyas, homme d'une valeur extraordinaire, lequel après avoir refait ſon Armée par le moyen des Tréſors que ſon Prédéceſſeur avoit laiſſés dans Pavie, ſe mit en campagne à la rencontre de Narſès; mais auſſi malheureux que Totila, il perdit la vie & la bataille près du Mont Véſuve; ce qui abattit tellement le courage des Goths, qu'ils demanderent permiſſion à Narſès de ſortir librement de l'Italie avec leurs biens, ce qui leur fût accordé ſur le champ; tellement que

toute

toute l'Italie, les Iſles de Sicile, de Sardaigne & de Corſe rentrèrent ſous l'obéïſſance de l'Empire en 553. SARDAIGNE.

La forme de l'ancien Gouvernement de Sardaigne fut entièrement changée, après que les Goths eurent été chaſſés de cette Iſle, puiſqu'elle fut ſujette au Préfet d'Afrique. Dans la ſuite l'Empereur Juſtin la ſoumit à l'autorité d'un Duc, ou Capitaine Général, dont l'emploi avoit beaucoup de rapport à celui de Viceroi. Un nommé Théodore ne fut pas plutôt inſtallé, qu'il fit ſentir aux Sardes tout le poids de ſes injuſtices, de ſon avarice & de ſa cruauté.

Les Ducs qui ſuccédèrent à Théodore furent plus attentifs à leur devoir, & les Peuples moins foulés. Mais d'un autre côté, ils furent extrêmement maltraités par une Peuplade d'Africains, dont il eſt important que l'on faſſe mention. Dans une Contrée d'Afrique, à deux journées de Carthage, on voit une Montagne appellée le Mont-Aurace, que Procope aſſure être la plus grande qu'il y ait au Monde. Elle a 30 lieues de tour. Au ſommet de cette Montagne, qui eſt large & plain, vivoit un nombre conſidérable de ces anciens Jébuſéens ou Philiſtins, leſquels pour éviter la fureur de Joſué, lorſqu'il alla à la conquête de la Paleſtine ſe retirèrent prémièrement en Egypte, & enſuite paſſèrent en Afrique, où il occupèrent ce vaſte Païs qu'on appelle à préſent Mauritanie Tingitane, & prirent le nom d'Auraciens.

Béliſaire ayant vaincu les Vandales, & s'étant rendu maître abſolu de l'Afrique, les Auraciens lui promirent foi & hommage; mais quelque tems après venant à ſe répentir de reconnoître l'autorité de l'Empire, ils ſe ſoulevèrent contre Béliſaire, lequel étant prêt à partir pour Conſtantinople, chargé des depouilles des ennemis qu'il avoit vaincus laiſſa en ſa place un célèbre Capitaine appellé Salomon, avec ordre d'attaquer les Auraciens, & de les pourſuivre juſqu'à ce qu'il les eût exterminés.

Salomon ſe mit en devoir d'éxécuter les ordres qu'il avoit reçus de Béliſaire, & pouſſa ces Barbares avec tant de vigueur, qu'il les obligea de s'enfuir en Sardaigne avec leurs femmes & leur enfans, où ils arrivèrent du côté de Cagliari, vis-à-vis de certaines Montagnes qui ſervoient de retraite à certains Peuples qu'on appelloit Barbares. Au commencement ils vivoient de ce qu'ils pouvoient voler ſécrétement; mais dans la ſuite, ils multiplièrent de telle manière, qu'ils étoient plus de trois mille. Dès qu'ils ſe virent en ſi grand nombre, ils commencèrent à faire la guerre aux Villes & aux Villages du voiſinage, & à piller ouvertement les campagnes.

Les Habitans du Païs ſe voyant harcelés chaque jour par ces Brigands, ſe mirent en devoir de leur donner la chaſſe, mais ils n'en purent jamais venir à bout: ſi bien, que de deux maux évitant le pire, ils crurent qu'il valoit mieux faire la paix avec eux, que de continuer la guerre, ce qui fut exécuté. Comme les Grecs & les Romains appelloient Barbares tous ceux qui n'étoient pas de leur Nation, les Habitans de la Sardaigne étoient réputés Barbares par rapport aux Habitans de Rome; deſorte, dit Procope, que

SARDAIGNE. que les Auraciens vivant dans le voiſinage des Barbares de Sardaigne, ils furent appellés Barbariciens, comme qui diroit voiſins de Barbares.

Comme cette Nation alloit toujours en augmentant, & qu'avec eux ſe multiplioient les vols, les meurtres, les brigandages, l'Empereur Juſtinien donna ordre à Archélaüs Préfet d'Afrique d'envoyer un Capitaine en Sardaigne avec des Troupes pour s'oppoſer aux incurſions de ces Idolâtres, & pour les obliger à abandonner le païs, ſuppoſé qu'ils ne vouluſſent pas embraſſer la Religion Chrétienne. Les Barbariciens voyant qu'on les preſſoit de ſi près, renoncèrent à leurs ſuperſtitions & ſe firent baptiſer.

Ainſi l'Empire poſſéda toute la Sardaigne tranquillement juſqu'en 596, que les Lombards s'en rendirent les Maîtres, & la poſſédèrent, juſques en 774 que Charlemagne éteignit leur Empire, & donna la Souveraineté de la Sardaigne au Saint Siège.

Cependant les Maures inconſolables d'avoir perdu la Sardaigne, réſolurent de la recouvrer à quelque prix que ce fût. Pour cet effet ils mirent ſur pied une groſſe armée compoſée de l'élite des Troupes qu'ils avoient en Afrique & en Eſpagne, & commencèrent à faire des dégats épouvantables ſur ces Côtes. Le Pape, qui en étoit en poſſeſſion, ſe voyant dans l'impuiſſance de la défendre, eut recours au Roi de France pour implorer ſa Protection. Ce Monarque n'eut pas plutôt appris le danger, où étoit le Souverain Pontife, qu'il envoya des Troupes au ſecours des Sardes, leſquelles arrivèrent ſi à propos, que dès qu'elles furent jointes avec celles du païs, elles s'oppoſèrent aux Infidèles avec tant de valeur qu'elles en tuèrent plus de 400, & obligèrent les autres à ſe rembarquer au plus vite.

Les Maures ne perdirent pas courage. Ayant armé ſécrétement une Flotte nombreuſe, ils ſurprirent les Habitans de l'Iſle, & ſans leur donner le tems de ſe reconnoître, ils les chargèrent ſi vivement, qu'ils remplirent le champ de bataille de morts, après quoi il leur fut aiſé de porter le fer & le feu dans le cœur du païs, où ils commirent toutes ſortes d'excès & de cruautés. En 853, ces Infidèles ſe voyant Supérieurs en Sicile & en Italie, réſolurent de s'aller venger de quelques pertes qu'ils avoient faites en Sardaigne. Après s'être rendus maîtres des parties maritimes de l'Iſle, ils portèrent la déſolation dans toutes les autres, & y firent un butin conſidérable. Après tant d'aſſauts, la Sardaigne commença à jouïr de quelque tranquilité, pendant laquelle les Habitans travaillèrent à rétablir la forme de leur ancien Gouvernement.

Le Clergé & la Nobleſſe de la Juridiction de Logudoro s'étant aſſemblés, élurent pour leur Juge un Seigneur d'un rare mérite, appellé André Tanca, lequel défendoit ſes Sujets avec toute la valeur poſſible, mais comme ſes forces n'étoient pas capables de réſiſter à celles des Maures, il lui fut impoſſible de les empêcher de ſe rendre maîtres de Cagliari.

Le Pape Benoît VIII anima les Piſans à chaſſer les Maures de la Sardaigne. Dans cette vue il leur envoya le Cardinal d'Oſtie en qualité de Légat, avec pouvoir de leur donner l'inveſtiture de l'Iſle ſous la réſervation du Suprême Domaine; & pour ſureté de la promeſſe qu'il leur faiſoit, il leur envoya

voya un Etendart avec une Croix d'Argent en champ de gueules, qui dans la ſuite devint les Armes de Sardaigne, à laquelle on a ajouté depuis quatre têtes de Maures. Les vœux du Pape furent exaucés, car les Piſans ayant joint leurs forces avec celles de Sardes, les Maures furent chaſſés de l'Iſle. SARDAIGNE.

En 1015, Muſate Roi des Maures mit ſur pied une Armée formidable, avec laquelle il alla attaquer le Cap de Cagliari; & quoique les Piſans & les Sardes fiſſent tous leurs efforts pour le défendre, il s'en rendit maître, & fit ſentir aux Sardes tous les effets de ſa cruauté. Les Piſans & les Genois déſolés par les ravages que faiſoit Muſate dans leurs Etats, unirent leurs forces pour le chaſſer de Cagliari. Cette entrépriſe leur réuſſit. Muſate fut pris & conduit à Genes, & enſuite en Allemagne, pour être préſenté à l'Empereur.

Lorſque les Maures ne ſe trouvèrent plus en état de troubler l'Iſle, les Juges en reprirent le gouvernement, & entrétinrent une exacte correſpondance avec les autres Souverains, ce qui procuroit aux habitans les avantages d'un floriſſant commerce, & attiroit dans leurs Ports quantité d'Etrangers, parmi leſquels on y vit arriver une fille du Roi de Navarre, accompagnée d'une ſuite, qui fit comprendre aux Sardes qu'elle étoit une Princeſſe, deſorte qu'ils la reçurent avec toutes les marques de reſpect qui convenoit à ſon rang. Cependant ils ne purent jamais comprendre quel deſſein elle pouvoit avoir eu pour abandonner le Palais de ſon Pere, n'étant guère naturel qu'une fille de Roi s'expoſe à de ſi longs & ſi pénibles voyages. Mais à la fin, elle les tira d'embarras, lorſqu'elle jetta les fondemens d'une Egliſe qu'elle dédia à Notre-Dame, laquelle ne fut pas plutôt achevée de bâtir, qu'elle ſe retira avec toute ſa ſuite dans la Contrée de *Sarrabus*, en un endroit déſert, & dépeuplé, pour y vivre dans la Solitude.

Quoique les Juges relevaſſent du St. Siège, les affaires de cette Iſle ſe trouvèrent ſi négligées par les Souverains Pontifes, que Grégoire VII ſe recriant ſur cette négligence de la part de ſes Prédéceſſeurs dit qu'ils ne ſe ſouvenoient pas plus de cette Iſle, que ſi elle eût été au bout du Monde. Cela eſt ſi vrai, que Benoît VIII envoyant à Henri II Empereur d'Allemagne, la Confirmation du Patrimoine de l'Egliſe, on inſéra dans l'Acte toutes les Provinces qui en dépendent, à la réſerve de la Sardaigne, dont il ne fut pas plus fait mention, que ſi elle n'eût jamais été.

Néanmoins comme le Saint Siège n'avoit point renoncé au Droit de Suſerain, qui lui appartenoit ſur la Sardaigne, pluſieurs en demandoient l'inveſtiture aux Papes; mais Grégoire VII qui fut aſſis ſur la Chaire de Saint Pierre en 1073, aima mieux laiſſer la Domination de ce païs-là aux Sardes, que de l'accorder aux Romains ni aux Lombards.

Ce fut en ce tems-là, que les Piſans ayant eu quelque demêlé avec Marian, Juge de Cagliari, lui enlevèrent ſa Judicature, ce qui l'obligea d'avoir recours aux Genois pour ſe faire rétablir. Il ne pouvoit jamais prendre un

SARDAIGNE. meilleur parti que d'implorer leur protection; car comme les Piſans venoient de leur enlever la partie de l'Iſle de Corſe qu'ils poſſédoient, ils ne cherchoient rien tant que l'occaſion de faire éclater leur vengeance: tellement qu'ayant embraſſé la défenſe de Marian, ils le rétablirent dans ſa Dignité, dont il fut ſi reconnoiſſant, qu'il leur rendit foi & hommage, & s'engagea de leur donner une livre d'or tous les ans de redevance. Marian étant mort quelques années après, Marian II du nom ſon fils lui ſuccéda; mais il ne regna pas longtems. Conſtantin Lacon ſon fils occupa ſa place après ſa mort; & ce fut pour lors que la Judicature devint entièrement ſucceſſive, & que les Juges prirent la qualité de Rois.

Ces brouilleries alloient toujours en augmentant, & devenoient funeſtes de jour en jour aux Sardes, par l'envie que les uns & les autres avoient d'en faire les victimes de leur vengeance: car les Genois ne ſe contentant pas des Places qu'ils poſſédoient dans l'Iſle, entréprirent de conquerir la Province de Gallura, ſous prétexte que les Piſans s'en étoient rendus maîtres quelque tems auparavant. Dans cette vue ils y envoyèrent ſeize Galères bien armées en 1119, avec leſquelles non ſeulement ils firent priſonniers de guerre toutes les Troupes que les Piſans y avoient; mais même ils pillerent toute l'Iſle.

Les maux que cauſoient les diſſenſions qui regnoient entre les Genois & les Piſans portèrent le Pape Calixte Second à chercher les moyens de les appaiſer dans un voyage qu'il fit à Piſe, en s'en retournant de Pannonie à Rome; mais il trouva les eſprits des Piſans tellement aigris, & ſi diſpoſés à la guerre contre les Genois, qu'il jugea à propos de remettre cette négociation à une autre occaſion plus favorable. Cependant, il fut pénétré d'une ſi vive reconnoiſſance de l'accueil que ces Républicains lui firent, qu'il leur accorda une ample confirmation de tous les droits qu'ils prétendoient avoir ſur les Iſles de Corſe & de Sardaigne.

Cette démarche du Pape irrita ſi fort les Genois, qu'ils réſolurent de rendre inutile ſa confirmation; &, afin de terminer leurs querelles tout d'un coup, ils mirent en Mer 60 Galères & pluſieurs Vaiſſeaux, avec 22000 Soldats. Un ſi gros armement inſpira tant de terreur aux Piſans, qu'ils demandèrent la Paix avec les dernieres inſtances, laquelle leur fut accordée, à condition qu'ils renonceroient pour toujours au droit qu'ils prétendoient avoir ſur l'Iſle de Corſe.

Comme les Piſans ne s'étoient accommodés avec les Genois que dans le deſſein de leur faire mettre bas les armes, juſqu'à ce qu'ils fuſſent en état de rénouveller leurs anciennes querelles, il ne faut pas s'étonner ſi peu de tems après ils cherchèrent des prétextes pour rompre la Paix, en éxigeant que les Evêques de Corſe s'allaſſent faire ſacrer à Piſe, ſurquoi le Pape Calixte convoqua le Concile de Latran, où il fut décidé, que pour mettre ces deux Républiques d'accord, le Sacre ſe feroit à Rome, & non à Piſe, ni à Genes.

On entreprit dans le même Concile de terminer tous les autres différends qui

qui étoient entre les Genois & les Piſans; mais il n'y eut pas moyen. Les Genois étoient ſi irrités contre les Piſans, que bien loin d'écouter aucune voie d'accommodement, ils mirent en mer ſix Galères pour côtoyer les Iſles de Corſe & de Sardaigne, & prirent pluſieurs Navires qui alloient de Sardaigne à Piſe richement chargés. Enſuite, ils leur enlevèrent le Château Saint Ange, qu'ils poſſédoient encore dans l'Iſle de Corſe. SARDAIGNE.

Les Piſans ne pouvant pas tenir contre un torrent ſi rapide, firent de néceſſité vertu pendant le reſte de cette année; mais l'année ſuivante ils firent un armement conſidérable, & fondirent ſur l'Iſle de Corſe, où non ſeulement ils reprirent le Château Saint Ange, mais même la meilleure partie de l'Iſle; ce qui irrita ſi fort les Genois, qu'ils réſolurent de s'en venger à quelque prix que ce fût; & ne trouvant pas de moyen plus propre pour aſſouvir pleinement leur vengeance, que d'aller attaquer les Piſans dans leur propre païs, ils remplirent les Côtes de Piſe de Vaiſſeaux & de Galères qui y firent un ravage épouvantable, & en même tems ils recouvrèrent le Château Saint Ange.

Vers l'an 1130 Gennavius, ou Gonnavius, fils de Conſtantin de Lacon, ayant ſuccédé à ſon Père en la Judicature de Torres, n'ayant encore que ſept ans, ſe vit cruellement pourſuivi par les Seigneurs d'Arzen & d'Arcado, puiſſans dans l'Iſle, & ennemis irréconciliables de ſon défunt père: & comme ſi la haine qu'ils avoient pour lui eût été héréditaire, & qu'elle eût dû paſſer du père au fils, ils réſolurent de faire périr cet innocent, & l'auroient fait indubitablement, ſi un de ſes amis, appellé Itocar Gambella, ne l'eût averti de la conſpiration qui avoit été formée contre lui, & ne l'eût envoyé ſécrétement à Piſe, pour le mettre ſous la protection des Piſans, avec leſquels ſon père avoit toujours entretenu une parfaite correſpondance.

A ſon arrivée toute la Réqublique diſputa à l'envi à qui lui feroit plus d'accueil. Un des plus puiſſans de l'Etat, nommé Ebriando, ſe diſtingua en le prenant chez lui, où il eut ſoin de ſon éducation juſqu'à l'âge de dix-huit ans, après quoi avec le conſentement du Sénat il le maria avec une de ſes filles, & le conduiſit à Torres ſur une Eſcadre de Galères que la République fournit, & le mit en poſſeſſion de ſa Dignité.

Comme le jeune Prince prévoyoit bien que tandis que les Arzens & les Arcados ſeroient en état de lui nuire, il ne ſeroit jamais tranquille dans ſon petit Royaume, il leur fit couper la tête; &, pour recompenſer le ſervice ſignalé qu'Itocar Gambella lui avoit rendu en mettant ſa vie en ſureté, il lui donna le Fief de la Contrée de Romangia, qui depuis ce tems-là a toujours demeuré dans la Famille de Gambella, avec d'autres grands Privilèges que les Rois d'Eſpagne lui ont accordés.

Pour mieux aſſurer ſa deſtinée, il fit conſtruire le Château de Gociano, qui eſt le plus fort de toute la Sardaigne, & qui dans la ſuite devint le prémier Comté de l'Iſle; & après avoir gouverné quelques années

SARDAIGNE. ſes Etats avec beaucoup de ſageſſe, il ſe démit pendant ſa vie, en faveur de Bariſonius ſon fils aîné, de la Judicature de Torres, & partagea le reſte de ſon patrimoine entre Pierre, Itocar & Comida, ſes autres enfans.

Pierre eut pour ſon lot la Contrée de Nurcara. Itocar celle de Frixa, & Comida celles d'Ojanu & d'Anglola, après quoi il partit pour Jéruſalem, où ſa dévotion l'appella pour viſiter les Lieux Saints. En s'en revenant, il rencontra Saint Bernard dans la Pouille, auquel il demanda cent cinquante Religieux de ſon Ordre, qu'il conduiſit en Sardaigne, pour fonder le célèbre Monaſtère de Sainte Marie de Cobodabas de Sindia, dans la Judicature de Torres. Cet acte de pieté édifia tellement Saint Bernard, qu'il eut toute ſa vie une eſtime ſingulière pour lui; & dans toutes les occaſions qui ſe préſentèrent, il le recommanda tendrement au Pape Eugène.

Les Piſans ayant quelque ſujet de plainte contre Comida, Juge d'Arboréa, lui déclarèrent la Guerre; & comme il n'étoit pas en état de leur réſiſter, il implora le ſecours des Genois, qu'il trouva très bien diſpoſés en ſa faveur; deſorte qu'aidé des Troupes qu'ils lui envoyèrent, il recouvra tout ce que ſes ennemis lui avoient enlevé.

Comida, pour marquer aux Genois combien il étoit reconnoiſſant du ſervice important qu'ils lui avoient rendu ſi généreuſement, appliqua à l'Egliſe Saint Laurent de Genes un riche Bénéfice, ſitué dans ſa Judicature, avec la moitié des Mines d'argent qui étoient en ſa diſpoſition.

Examinons préſentement les prétextes dont l'Empereur Frédéric II ſe ſervit pour annuller les conceſſions du Souverain Pontife, afin de ſe rendre maître de l'Iſle. Adrien IV étant mort, cet Empereur pour troubler la paix de la Chrétienté, & allumer une ſanglante Guerre dans toute l'Italie & dans les Iſles circonvoiſines, fit publier un Edit, dans lequel il expoſoit que les Empereurs ſes Prédéceſſeurs ayant fait donation à l'Egliſe de Rome de la Sardaigne, les Papes n'avoient pas pu en diſpoſer, & qu'ainſi il demandoit que cette Iſle fût réunie au corps de l'Empire. Les Genois charmés de voir Frédéric dans ces diſpoſitions, profitèrent de cette conjoncture, pour mortifier les Piſans, avec leſquels ils étoient en Guerre, en inſpirant à cet Empereur de donner l'Inveſtiture de toute la Sardaigne à Bariſonius, qui pour lors étoit Juge d'Arboréa, à quoi il conſentit moyennant quatre mille Marcs d'or qu'ils lui offrirent.

Les Piſans au deſeſpoir de cette négociation, s'y oppoſèrent de toutes leurs forces, diſant qu'il n'étoit pas permis à l'Empereur de diſpoſer d'un bien qui ne lui appartenoit pas; mais toutes leurs répréſentations furent inutiles, quatre mille Marcs d'or parloient plus éloquemment en faveur de Bariſonius, que toutes les raiſons des Piſans en faveur du Droit des Gens.

Les conventions du Traité ayant été arrêtées, & l'argent compté à l'Empereur.

pereur, on donna avis à Bariſonius du ce qui ſe paſſoit, lequel s'embarqua au plus vite pour ſe rendre à Genes, d'où il partit quelques jours après ſon débarquement, pour ſe rendre à Pavie où l'Empereur étoit pour lors, duquel il fut reçu très gracieuſement, & quelques jours après il fut couronné ſolemnellement Roi de toute la Sardaigne, malgré les oppoſitions réïtérées des Piſans qui proteſtèrent dans toutes les formes de la nullité de ce Couronnement, comme injuſte & violent. SARDAIGNE.

Mais, ſi ces Républicains eurent le déplaiſir mortel de voir un Prince qui étoit la créature de leurs plus cruels ennemis, élevé à la Monarchie univerſelle de toute la Sardaigne, ils eurent bientôt la joie de le voir hors d'état de jouir de la ſuprême Souveraineté; car les Genois, qui avoient payé à l'Empereur les quatre mille Marcs d'or avec leſquels il avoit acheté la Couronne, & qui avoient fait tous les frais de ſon voyage, ne voulant pas être les dupes d'un Prince qui pourroit ſe moquer d'eux dans la ſuite, ordonnèrent à ceux qui l'accompagnèrent dans ſon nouveau Royaume, de ne le pas laiſſer débarquer qu'il n'eût payé ce qu'il leur devoit; & comme les empêchemens que les Piſans & quelques Seigneurs de Sardaigne formèrent pour empêcher que ce payement ne fût fait, ceux qui avoient eu ordre de le conduire chez lui, prirent le parti de le ramener à Genes ſur les mêmes Galères qui l'avoient porté, où il fut en arrêt juſqu'en 1161, qu'il acheva de payer, après quoi, accompagné de pluſieurs Genois, il ſe rendit à Arboréa. Mais à peine y fut-il arrivé, que ſentant la difficulté qu'il trouveroit à ſe faire obéïr par les nouveaux Sujets que Frédéric avoit ſoumis à ſa domination, il abandonna ſes prétentions, & ſe renferma dans les bornes de ſon ancienne Judicature.

Bariſonius déchu & privé pour toujours de ſa Monarchie univerſelle de la Sardaigne, fut un ſujet de mortification pour les Genois, & de joie pour les Piſans, d'autant qu'ils avoient un ennemi de moins à combattre, dans le deſſein qu'ils avoient formé d'abattre la fierté des Genois dès qu'ils en trouveroient l'occaſion, & qu'ils en auroient le moyen. Ils mirent à cet effet une Flotte en Mer, laquelle ayant rencontré un gros Navire Genois près de l'Iſle Aſinaria, chargé de riches marchandiſes, le prit, le pilla, & enſuite y mit le feu: ſurquoi les Genois envoyèrent une Ambaſſade à l'Empereur Frédéric pour ſe plaindre, que par cet Acte d'hoſtilité les Piſans avoient enfreint le Traité de Trève qui avoit été conclu entre eux.

L'Empereur voyant les conſéquences qu'auroient les diſſenſions qui alloient ſe rallumer entre les Républiques de Genes & de Piſe, nomma un de ſes Aumoniers appellé Conrard, homme d'eſprit & grand négociateur, pour les mettre d'accord; mais il lui fut impoſſible d'en venir à bout.

Les Habitans du Cap Turritain, & leur Juge qui ſuivoient le parti des Piſans, ſe joignirent à eux, & allèrent attaquer le Juge d'Arboréa qui avoit embraſſé celui des Genois; & comme en ce tems-là ce Prince ne s'atendoit

SARDAIGNE. à rien moins qu'à cette levée de bouclier, il vit tout ſon Etat pillé & ſaccagé ſans pouvoir le défendre.

Tandis que les Arboréens étoient ſi mal menés, les Genois leur Alliés ne le furent pas moins près d'Otana, contre leſquels les Turritains gagnèrent une grande Bataille. L'année ſuivante, qui étoit celle de 1166, du tems que les Piſans répréſentoient à l'Empereur le peu de raiſon qu'il y avoit de favoriſer les prétentions que les Genois avoient ſur les Iſles de Corſe & de Sardaigne, Ubert Rialto, Conſul de Genes, homme fin & adroit, inſinua aux Habitans d'Arboréa, que le véritable moyen de mortifier les Piſans, étoit de lui donner quelques poſſeſſions dans la Sardaigne, à quoi ces Peuples ayant conſenti, il arriva à Arboréa avec trois Galères, où il fut très bien reçu de la part des Habitans & de Pierre, Juge de Cagliari.

Tandis que Rialto faiſoit ſi bien ſes affaires dans la Judicature d'Arboréa, les Piſans faiſoient en Italie tous leurs efforts auprès de l'Empereur, pour obliger à dépouiller les Genois du Droit qu'ils prétendoient avoir ſur les Iſles de Corſe & de Sardaigne, & pour s'en faire donner l'Inveſtiture, en quoi ils réuſſirent par l'entremiſe de l'Archévêque de Mayence, moyennant la ſomme de 13000 livres qu'ils donnèrent à Frédéric.

Les Genois avertis de ce qui ſe tramoit à leur préjudice, portèrent leurs plaintes à l'Empereur; ſurquoi il ordonna que nonobſtant ce qui venoit d'être fait, les choſes ſeroient rétablies ſur l'ancien pied, en attendant qu'on prît des moyens efficaces pour mettre les Parties d'accord. Dans ce deſſein l'Empereur envoya l'année ſuivante l'Archévêque Raynald à Genes, & l'Archévêque de Mayence à Piſe, pour voir s'ils ne pourroient pas trouver des expédiens pour terminer les différends de ces deux Républiques; mais cette négociation n'eut pas un heureux ſuccès.

Pour affoiblir le parti des Piſans, les Genois envoyèrent en Sardaigne deux Membres conſidérables de leur République, pour tâcher de lier encore plus étroitement l'alliance qu'ils avoient faite avec quelques-uns des principaux de l'Iſle; & pour la fortifier, s'il étoit poſſible, de quelques autres, afin de former un parti capable de rendre inutiles les tentatives des Piſans, ſe flattant qu'en gagnant du tems, ils termineroient les choſes d'une manière avantageuſe, en quoi ils ne ſe trompèrent pas; car l'année ſuivante l'Empereur leur adjugea la moitié de la Sardaigne, & laiſſa aux Piſans ce qu'ils y poſſédoient, moyennant quoi les deux Républiques furent en paix pendant quelque tems: mais cette Iſle, toute grande qu'elle eſt, parut trop petite aux yeux des Genois & des Piſans pour remplir pleinement leur cupidité.

Les Piſans voulant être maîtres abſolus de Cagliari & de tout ce qui en dépendoit, en chaſſèrent tous les Genois, & s'y établirent à main armée, ſur quoi la République de Genes arma en toute diligence dix Galères, & les envoya à l'Iſle de Corſe, où ils gagnèrent Boniface ſur les Piſans.

Le

Le Pape Grégoire VIII, affligé des malheurs que ces deux Républiques cauſoient dans toute l'Italie, réſolut de les mettre d'accord à quelque prix que ce pût être. Dens ce deſſein il partit pour ſe rendre à Bologne, & delà à Piſe; mais étant tombé malade en chemin, il mourut au mois de Février 1187, ſans pouvoir éxécuter ſes bonnes intentions. SARDAIGNE.

Le Pape Céleſtin entréprit d'éxécuter ce que ſon Prédéceſſeur avoit projetté. Pour cet effet il chargea le Cardinal Pandulfe de renouer la négociation; mais dans le tems qu'il s'appliquoit le plus à porter les deux parties à la paix, les Piſans envoyèrent ſécrétement leur Armée à l'Iſle de Corſe, pour ſurprendre Boniface, que les Genois avoient pris l'année précédente: ce qui étant venu à la connoiſſance de Marcellin Drudo Préfet de la République de Genes, il envoya en diligence une Armée contre les Piſans, laquelle, ſans avoir la peine d'en venir aux mains, obligea les Piſans à ſe retirer. Cependant les Genois ſe rendirent à Cagliari, où ils défirent le Marquis Guillaume de Maſſa, qui avoit chaſſé le Juge Pierre de Sarra qui étoit du parti des Genois, & s'étoit intrus dans la Judicature.

Après cette victoire, l'Eſcadre de Genes ſe retira glorieuſement, laiſſant les Piſans dans la derniere conſternation, leſquels pour ſe dédommager de cette diſgrace tentèrent une ſeconde fois le récouvrement de Boniface; mais les Genois l'avoient ſi bien muni, qu'il leur fut impoſſible d'en venir à bout. Cependant les deux Armées s'étant rencontrées en Mer, elles en vinrent aux mains, & s'acharnèrent ſi fort l'une contre l'autre, que toutes les deux furent tellement délabrées, qu'elles ſe virent hors d'état de pouvoir tenir la Mer, ce qui donna occaſion au Cardinal Pandulfe de conclure la paix entre ces Républiques.

Après cette Paix, qui fut conclue en 1188, pluſieurs perſonnes de diſtinction des deux Républiques allèrent s'établir en Sardaigne pour y commercer: parmi leſquelles un nommé Etienne Sigiſmond Piſan de Nation, & Chef de l'illuſtre Maiſon de Caraſa, dans le Royaume de Naples, entréprit de s'emparer en 1190 de quelques endroits, malgré la réſiſtance que les Juges & autres Seigneurs diſtingués de l'Iſle firent pour l'en empêcher: mais à peine s'en fut-il rendu le maître, qu'il en fut chaſſé, & forcé de ſe retirer à Naples.

En 1191 & en 1192 toute l'Iſle ſe ſentit agitée par une Guerre inteſtine, fomentée par les brigues des Piſans, qui commençoient déja à ſe laſſer des douceurs de la paix. Voici quel en fut le motif. Guillaume Marquis de Maſſa, originaire de Piſe, appuié par ſes Compatriotes, attaqua Pierre de Lacon, fils puiné de Génarius de Lacon, Juge de Torres, lui enleva la Judicature de Cagliari, ſous le prétexte ſpécieux d'un Droit ancien qu'il diſoit que ſa Maiſon y avoit, & l'obligea de ſe retirer à Torres, auprès de Conſtantin de Lacon II de ce nom, ſon neveu & Juge de cette Judicature, lequel outré de colere de l'injuſtice que le Marquis de Maſſa avoit fait à ſon oncle, mit une Armée ſur pied, & attaqua cet uſurpateur ſur lequel il remporta

SARDAIGNE. porta plusieurs victoires, mais ayant vu qu'il recevoit de nouveaux secours de la part des Pisans, il se retira à Torres après avoir perdu le Château de Gociano, où il mourut peu de tems après de déplaisir. Comme il ne laissa pas d'enfans en mourant, Comida, quatrième fils du Juge Génarius succéda à sa Judicature, de laquelle il ne fut pas plutôt en possession, que le Marquis de Massa fit tout son possible pour se réconcilier avec lui, offrant de lui rendre le Château de Gociano, & de marier une fille qu'il avoit, appellée Agnès, avec Marian son fils, lui promettant au surplus qu'il joindroit toutes ses forces & celles des Pisans aux siennes pour la défense de son Etat.

Comme ces propositions étoient très avantageuses à Comida, il y souscrivit de bon cœur; desorte que la paix fut conclue entre eux, le mariage arrêté, le Château de Gociano rendu, & Guillaume démeura en possession de la Judicature de Cagliari, dequoi les Genois parurent si fâchés, qu'ils résolurent de lui faire la Guerre, persuadés que tandis qu'il seroit tranquille dans son usurpation, les Pisans feroient tout le commerce de Cagliari à leur préjudice; & pour ne pas perdre de tems, ils composèrent une Armée de Galères, dont ils donnèrent le commandement à Marcellin Drudo, lequel ayant appris que les Pisans vouloient se rendre maîtres de Boniface, les alla chasser des Côtes de l'Isle de Corse, & ensuite il fit voile vers Cagliari où il attaqua Guillaume de Massa, le vainquit, & pilla tous ses trésors.

En 1147, les Pisans assiegèrent Boniface, & prirent sur les Genois un gros Navire chargé d'armes & d'autres munitions de guerre qu'ils y envoyoient; mais s'étant apperçus qu'il étoit suivi d'une Escadre de dix-sept Galères, commandées par Ansaldo Guarraco, qui venoit au secours de la Place, ils levèrent le siège, abandonnèrent toutes leurs munitions & leurs équipages; & cherchant leur salut dans une fuite précipitée, ils allèrent se réfugier en Sardaigne.

Après cette déroute, ils rassemblèrent dix-neuf Galères, avec lesquelles ils allèrent chercher l'armée des Genois, qu'ils rencontrèrent entre l'Isle de Sardaigne & celle de Corse, & à laquelle ils livrèrent une sanglante bataille dans laquelle ils eurent tout l'avantage, car ils en furent quittes pour la perte d'une Galère, au-lieu que les Genois en perdirent trois, & un nombre considérable de Soldats.

Retournons à Cagliari pour voir ce qui s'y passe. Guillaume de Massa, Juge de Cagliari, enragé contre les Genois, & ne pouvant pas se venger contre eux, déchargea toute sa colère contre Pierre de Serra, Juge d'Arborea, Partisan de ses ennemis. Non content de le dépouiller de sa Judicature, il le fit arrêter avec son fils, & les confina dans une obscure prison. A peine fut-il intrus dans la Judicature d'Arborea, qu'il s'y comporta comme un Tyran, n'épargnant pas même l'Episcopat: car il chassa scandaleusement l'Archévêque, sous prétexte qu'il étoit Genois de Nation, attentat qui lui attira les foudres de l'Eglise, dont il se moqua au commencement;

mais

mais à la fin, il ſupplia le Pape Innocent III de lever l'excommunication qu'il avoit lancée contre lui, ce que le Souverain Pontife refuſa conſtamment de faire juſqu'à ce qu'il eût rendu à l'Egliſe d'Arboréa ſon Paſteur, & la Judicature à ſon légitime Souverain. SARDAIGNE.

Pour venger les injures faites par les Piſans & Guillaume de Maſſa au Juge d'Arboréa, à ſes Sujets & à l'Archévêque, les Genois armèrent douze Galères, leſquelles étant arrivées dans le Port de Cagliari, y firent un riche butin, & entre autres choſes, ils enlevèrent un gros Navire appartenant aux Piſans, chargé de riches marchandiſes.

Tandis que les Genois & les Piſans ſe déchiroient par des Guerres cruelles, ſans que perſonne fût capable de leur arracher les armes des mains, pour les porter à une véritable reconciliation, deux célèbres Abbés, dont l'un s'appelloit Titélo, & l'autre Gorgonio, employèrent tout leur zèle & tous leurs talens pour opérer un ſi grand Ouvrage; mais ils trouvèrent tant de difficultés à ſurmonter, qu'ils ne purent y réuſſir qu'après deux ans de négociation, au bout deſquels ils les firent convenir de tous leurs différends.

Othon étant parvenu à l'Empire en 1210, déclara la Donation que ſes Prédéceſſeurs avoient faite à l'Egliſe, des Iſles de Sardaigne & de Corſe; & l'Inveſtiture que les Papes en avoient accordée, nulles & abuſives, prétendant que l'Egliſe n'avoit pu les poſſéder, ni les céder à qui que ce fût, & qu'ainſi c'étoit à tort que les Genois & les Piſans ſe faiſoient la Guerre pour faire valoir leurs prétentions: que lui ſeul en étoit le véritable Souverain; & qu'en cette qualité, il vouloit abſolument les poſſéder: ſur quoi le Pape Innocent III, après l'avoir excommunié publiquement, le déclara privé de l'Empire, & fit élire en ſa place Frédéric II, lequel confirma & ratifia les Donations qui avoient été faites en faveur de la Cour de Rome.

Sur ces entrefaites Pierre de Serra Juge d'Arboréa mourut; &, comme il ne laiſſa pas d'enfans, Hugon de Serra ſon neveu lui ſuccéda dans la Judicature, lequel étant encore fort jeune, alla ſe promener un jour ſur le bord de la Mer du côté d'Oriſtan, où ayant été appèrçu par des Catalans qui navigeoient ſur cette Côte, il fut pris & conduit à Barcelone, & préſenté au Roi Don Pédro d'Arragon, qui le reçut avec toutes les marques poſſibles d'eſtime & d'amitié, & le maria quelque tems après avec la Vicomteſſe de Baſſe.

Comme la guerre continuoit toujours entre les Genois & les Piſans, l'Empereur Frédéric ſe détermina à leur ôter toute ſorte de prétextes d'en uſer ainſi, en leur déclarant qu'à l'avenir il prétendoit que les Iſles de Sardaigne & de Corſe ne reconnuſſent d'autre Souverain que lui. En ce tems-là Bariſonius ſecond de ce nom, ſuccéda à la Judicature de Torres par la mort de Marian ſon père. Balde ſecond, ſuccéda à celle de Gallura, & ſe maria avec Alaſia ſeconde fille de Marian & ſœur de Bariſonius, lequel étant mort peu de tems après ſans enfans, ſa ſœur aînée appellée Bénoite lui ſuccéda;

SARDAIGNE. céda; mais étant auſſi morte comme lui ſans poſtérité, Alaſia femme de Balde devint héritière de la Judicature de Torres, deſorte que les deux Judicatures furent réunies ſur la tête de Balde, lequel mourut en 1230, & par ſa mort, Alaſia ſa femme prit le titre & le Gouvernement des deux Judicatures.

Comme Alaſia n'avoit pas d'enfans, & qu'elle étoit fort aimée de ſes Sujets, elle ne put leur refuſer de ſe marier en ſecondes noces avec Encius Fils Naturel de l'Empereur Frédéric. Ce mariage ſe fit à la perſuaſion de Frédéric & de Manuel Doria Habitans de Cagliari, Seigneurs des Baronies & Châteaux particuliers du Cap de Logudoro, malgré l'oppoſition d'Hoſpicius Archévêque de Torres, & de tous les Prélats & Seigneurs du Royaume de Logudoro, qui craignoient que ce Prince ne devînt le Souverain de toute la Sardaigne par le crédit de l'Empereur ſon père, ce que les Genois auroient ſouhaité de tout leur cœur pour en exclure les Piſans.

Si cette Princeſſe eût bien enviſagé les motifs qui avoient fait agir les Doria, elle ſe ſeroit apperçue aiſément qu'ils ne cherchoient que leurs avantages particuliers, & ſe ſeroit bien gardée de conſentir à un mariage qui devint pour elle une dure captivité; car à peine eut-elle épouſé Encius, que ce Barbare la fit enfermer dans le Château de Gociano comme une criminelle d'Etat; ce qui altéra ſi fort ſa ſanté, qu'elle tomba dangereuſement malade. Pendant ſa maladie elle fit ſon Teſtament, & inſtitua l'Egliſe Romaine héritière de tous ſes Etats. Ses Sujets qui l'aimoient tendrement, perſuadés que ſa maladie ne provenoit que des mauvais traitemens qu'elle eſſuioit de la part de ſon mari, l'enlevèrent de ſa priſon, & la firent porter à Ardara, où elle mourut peu de tems après.

Le Teſtament de la Princeſſe Alaſia, n'empêcha pas que le Prince Encius ſon mari ne demeurât poſſeſſeur des Judicatures de Torres & de Gallura par la faveur de l'Empereur Frédéric ſon père, ce qui ranima plus que jamais les diſſenſions qui règnoient depuis longtems entre cet Empereur & le Pape: car Grégoire IX ne pouvant ſouffrir qu'il maintînt ſon fils en la poſſeſſion de ces deux Judicatures, non ſeulement au préjudice du Teſtament d'Alaſia, mais même de ſes propres Edits, par leſquels il cèdoit la Sardaigne à l'Egliſe Romaine, faiſoit tout ſon poſſible pour le faire déſiſter de ſes injuſtes prétentions. D'un autre côté, les Prélats & les Seigneurs qui s'étoient oppoſés au mariage d'Encius, voyant que ce Prince les accabloit par ſes cruautés & par ſes injuſtices, enlevant juſques aux biens des Egliſes, portèrent leurs plaintes au Pape Grégoire, lequel envoya des Nonces Apoſtoliques en Sardaigne pour ſolliciter Encius de reſtituer aux Egliſes & aux Particuliers ce qu'il leur avoit ravi injuſtement.

Encius ſe moqua de toutes les ſollicitations du Pape, & traita ſes Nonces avec tant de hauteur, que Grégoire ſe vit obligé de l'excommunier publiquement. Frédéric au deſeſpoir de voir ſon fils excommunié, ſe déchaî-

na ſi fort contre le Pape, qu'il ſouleva tout ce qu'il put contre lui, ce qui l'obligea de faire porter en Proceſſion les Têtes de Saint Pierre & de Saint Paul par la Ville de Rome, pour exciter les Peuples à la défenſe de l'Egliſe Romaine, après quoi il envoya des Légats en France & en Angléterre pour la convocation d'un Concile Général, leſquels en s'en retournant à Rome, avec les Evêques qui alloient au Concile, furent pris par une Flotte, & mis dans des cachots, où la plus grande partie de ces Prélats périrent de miſere à cauſe des mauvais traitemens qu'on leur fit. SARDAIGNE.

Pendant ces orages le Pape Grégoire IX mourut âgé de près de cent ans, laiſſant à la Poſtérité un rare exemple de zèle pour les intérêts de l'Egliſe en général, & pour ceux de l'Egliſe de Rome en particulier. Godefroi Evêque de Sabine lui ſuccéda ſous le nom de Calixte IV; mais étant mort dix-ſept jours après ſon élection ſans ſe faire proclamer, le Conclave ſe trouva ſi diviſé par des factions & des partialités, qu'il dura deux ans, au bout deſquels Sinibaldo de Fieſque Genois de Nation & grand ami de Frédéric, fut élu ſous le nom d'Innocent IV, ce qui fit croire qu'il alloit révoquer tout ce que Grégoire IX avoit fait contre cet Empereur. Mais ceux qui portèrent ce jugement, furent fort ſurpris lorſqu'Innocent IV dit, que Frédéric avoit fait d'un Cardinal ami, un Pape ennemi.

En effet, à peine Innocent IV fut-il aſſis ſur la Chaire de Saint Pierre, qu'il ſe détermina à en ſoutenir les intérêts avec la même vigueur que Grégoire IX. A la vérité, avant que d'en venir aux dernières extrémités avec Frédéric, il uſa de toute la modération poſſible envers lui pour le porter à la paix; mais voyant que cet Empereur abuſoit de ſa patience, il convoqua un Concile Général à Lion, dans lequel après avoir rénouvellé & confirmé l'excommunication fulminée contre lui, il le déclara déchu de l'Empire, permit aux Electeurs de procéder à l'élection d'un autre Empereur, & envoya des Légats à tous les Princes de la Chrétienté, pour les ſolliciter à prendre les armes contre lui.

L'Empereur ſe voyant excommunié, privé de l'Empire & univerſellement haï de tous les Electeurs, qui d'un commun accord placèrent ſur le Trône Impérial Henri Landgrave de Turinge, réſolut de porter les choſes à la dernière extrémité contre le Pape, & contre tous ceux qui s'étoient déclarés en ſa faveur. Mais toutes ſes entrépriſes furent vaines, car ſon fils Encius perdit une grande bataille qu'il livra aux Bolonois & fut fait priſonnier, ce qui cauſa tant de chagrin à Frédéric, qu'il en mourut peu de tems après.

Encius étoit étroitement gardé dans une priſon, de laquelle il tenta de ſortir par le moyen d'un nommé Vido Caſſianimico, lequel convint avec un homme qui avoit ſoin de la Cave de la maiſon dans laquelle il étoit enfermé, de le faire évader dans une barique; mais l'entrépriſe ayant été découverte, il fut reſſerré plus que jamais; deſorte que ſuccombant ſous le poids de la douleur qui l'accabloit, il mourut le dix-ſept Mars de l'année 1272.

SARDAIGNE. La Mère d'Encius s'étant amourachée en Sardaigne d'un de ſes Maîtres d'Hôtel appellé Michel Zanché, elle en eut une fille qui fut mariée avec Branca Doria Seigneur de quelques Baronies dans la Judicature de Torres, dont la ſucceſſion des Juges s'éteignit par la mort de la Princeſſe Alaſia, de même que celle des Juges de Gallura, ce qui donna occaſion aux Eſcots, Comtes Piſans, de s'en mettre en poſſeſſion, dequoi les Genois furent ſi fâchés, qu'ils déclarèrent la guerre aux Piſans; leſquels attirèrent dans leur parti Comida de Serra Juge d'Arboréa & celui de Gallura, ſe flattant que par le moyen de ces deux Alliés, ils ſeroient beaucoup plus forts que leurs ennemis; mais les Genois ayant trouvé le ſecret de ſe confédérer avec Chiano Juge de Cagliari, ils obtinrent de lui une donation du Château de cette Ville, & envoyèrent ſur le champ Orgorius Scot, & Jean Concano pour en prendre poſſeſſion, leſquels avant que d'arriver en Sardaigne, rencontrèrent huit Galères, trois gros Vaiſſeaux, & quelques petits Navires des Piſans, dont ils ſe rendirent maitres.

Tandis que les Genois & les Piſans en étoient aux mains, les Arboréens firent maſſacrer le Juge Chiano, eſpérant que par ſa mort ils empêcheroient que les Genois ne ſe miſſent en poſſeſſion du Château de Cagliari. Mais il en arriva tout autrement; car Guillaume Cépolla oncle de Chiano ayant hérité de la Judicature, renouvella l'alliance que ſon neveu avoit faite avec les Genois, eſpérant que par leur ſecours il ſeroit en état de ſe défendre contre ſes ennemis. Cependant les Piſans le pouſſèrent ſi vivement, qu'il fut obligé de s'enfuir & de ſe retirer à Genes, où il mourut preſque ſubitement, après avoir fait donation de ſa Judicature aux Genois.

Pour empêcher l'éxécution d'une telle diſpoſition, les Piſans envoyèrent en Sardaigne une groſſe Armée ſous un nommé Hugolin, lequel y étant arrivé, trouva que Marian Juge d'Arboréa avoit aſſiegé le Château de Sainte Agie occupé par les Genois, aux Troupes duquel il joignit les ſiennes.

Le ſiège de cette Place fut long & ſanglant; mais à la fin, les Genois en furent chaſſés après y avoir perdu beaucoup de monde. Ceux qui échapèrent ſe retirèrent à Villa de Igléſias, où les Arboréens & les Piſans les ſuivirent & les forcèrent d'en ſortir; après quoi ils allèrent faire le ſiège du Château de Cagliari, lequel ne fut pas plutôt au pouvoir du Juge Marian, qu'il en fit donation aux Piſans. Il ne manquoit aux Piſans que de ſe rendre favorables les Turritains, pour balancer les forces des Genois, qui poſſédoient dans cette Judicature la Ville de Llaguer, Caſtel Genovez, qui depuis ce tems-là a pris le nom de Caſtel-Arragones, le Mont Javéſu, le Château d'Oria, Boſa Nouvelle, le Château d'Oſilo, Burſi & quelques autres petites Places de moindre conſéquence; mais ils n'en purent jamais venir à bout, parce que les Saſſariens qui étoient les plus puiſſans Peuples de toute la Judicature, gardèrent toujours une parfaite neutralité, proteſtant qu'ils ne reconnoiſſoient d'autre Souverain que le Souverain Pontife.

Les

Les Piſans voyant l'impoſſibilité qu'il y avoit de mettre les Saſſariens dans leur parti, réſolurent d'attaquer les Genois ſans le ſecours de ces Peuples. Pour cet effet ils armèrent 70 Galères, dont ils donnèrent le commandement à Roſcio Buzacatino, & à Andréoto Saracéno, qui aſſiegèrent la Place de Llaguer, & pluſieurs autres poſtes importans qu'ils prirent & qu'ils pillèrent; mais ce butin leur devint inutile, parce qu'en s'en retournant à Piſe, ils furent attaqués par une Eſcadre Genoiſe commandée par Hubert Doria Seigneur de Llaguer, lequel leur prit quatre Galères à la hauteur de Piombino, & quatre autres quelque tems après, ſur leſquelles il ſe trouva vingt-cinq mille Marcs d'argent qu'ils emportoient de Sardaigne, avec leſquels la République de Genes fit bâtir ſon Port, qui étoit en très mauvais état. SARDAIGNE.

Les Saſſariens, qui juſqu'alors avoient été neutres, parurent en ce tems-là vouloir favoriſer les Piſans, en chaſſant de leur Ville Pierre Riminati Genois, dequoi la République fut ſi indignée, qu'elle envoya ſur le champ une forte Eſcadre pour ſaccager les campagnes de Saſſari; & l'année ſuivante elle en envoya une autre compoſée de trente Galères ſous le commandement de Bénédetto Zacharias, avec ordre d'aſſieger la Place: ſurquoi les Habitans ſe mirent en défenſe & demandèrent du ſecours aux Piſans, leſquels leur envoyèrent 72 Galères commandées par Maur-Céno Véneſſo, ce qui intimida ſi fort les Genois qu'ils donnèrent ordre à Zacharias de ſe retirer.

On réſolut enfin en 1288 de terminer cette guerre ruineuſe. La Paix ayant été faite, on ſtipula que les Piſans rendroient aux Genois le Château de Cagliari, dequoi le Comte Nino Juge de Gallura, & le Comte Hugolin Gérardis ſon oncle, qui étoient à Piſe en ce tems-là, parurent fort fâchés, & firent tous leurs efforts pour obliger les Piſans à rompre la Paix, ce qui irrita ſi fort les Genois, qu'ils envoyèrent des Ambaſſadeurs à Piſe pour ſe plaindre contre ces Perturbateurs du repos public; & comme le Peuple ſouhaitoit de tout ſon cœur la continuation de la Paix, il fit tant de bruit que le Sénat bannit le Juge de Gallura, & ſon oncle fut mis dans une obſcure priſon, où il mourut quelque tems après.

A cette nouvelle, le Comte Golfo fils d'Hugolin, qui étoit en Sardaigne, ſe ſouleva pour venger la mort de ſon père, & ſe ſaiſit de pluſieurs Places que les Piſans occupoient dans la Judicature de Cagliari. Le Comte Loto ſon frère, qui pour lors étoit en Italie, ſe joignit à lui; mais les Piſans ayant envoyé contre eux une armée commandée par le Comte Néron, & s'étant alliés avec Marian Juge d'Arboréa, les deux frères furent vaincus, & perdirent les Places d'Igleſias, de Domaſnoas & pluſieurs Forteresſes.

Peu de tems après Marian ſe rendit maître des Châteaux de Gociano, de Montéagudo & de Montéferro; après quoi il mourut plein de gloire, & laiſſa ſa Judicature à ſon fils Jean, & tout ce qu'il poſſédoit dans celle de Cagliari aux Piſans, leur recommandant très étroitement d'entretenir une parfai-

SARDAIGNE. te correſpondance avec les Saſſariens, afin de n'être pas inquietés par les Genois.

Le Comte Nino, Juge de Gallura, qui avoit été banni de Piſe, étant arrivé en Sardaigne, implora le ſecours des Saſſariens, du Marquis de Malaſpina, de Branca Doria, & de quelques autres Genois, & porta la guerre dans les Judicatures d'Arboréa & de Cagliari, où il fit un dégat épouvantable: tellement que s'il eût vêcu longtems, les Piſans auroient payé chèrement la flêtriſſure dont ils l'avoient noirci, en le banniſſant de leur République.

En 1299, les Piſans & les Genois firent la Paix. Dans le Traité il fut ſtipulé, que les prémiers laiſſeroient jouïr les autres tranquillement de toutes les Places qu'ils poſſédoient dans la Judicature de Torres; qu'il ne ſeroit permis à aucun Piſan de demeurer dans la Ville de Saſſari, moyennant quoi les Piſans jouïroient avec la même tranquillité de tout ce qu'ils poſſédoient dans les autres Judicatures. Le Juge Nino étant mort ſans enfans mâles, Jeanne ſa fille unique, hérita de tout ce qu'il poſſédoit dans les Judicatures de Cagliari & d'Arboréa, & ſe maria avec Richard Caméno, Marquis de Tréviſo. Béatrix ſa femme eut une bonne partie de la Judicature de Gallura, & ſe maria en ſecondes nôces avec Galéas Viſconti, fils du célèbre Matthieu, qui par ſa valeur & par ſa conduite, trouva le moyen de ſe faire Duc de Milan.

En 1297, le Pape Boniface VIII pour mettre la Sardaigne à l'abri de diverſes Nations qui la déchiroient tour à tour, en diſpoſa de la manière que nous avons dit ci-deſſus, par le don qu'il en fit au Roi d'Arragon & à ſes deſcendans, à condition qu'il prêteroit foi & hommage au St. Siège.

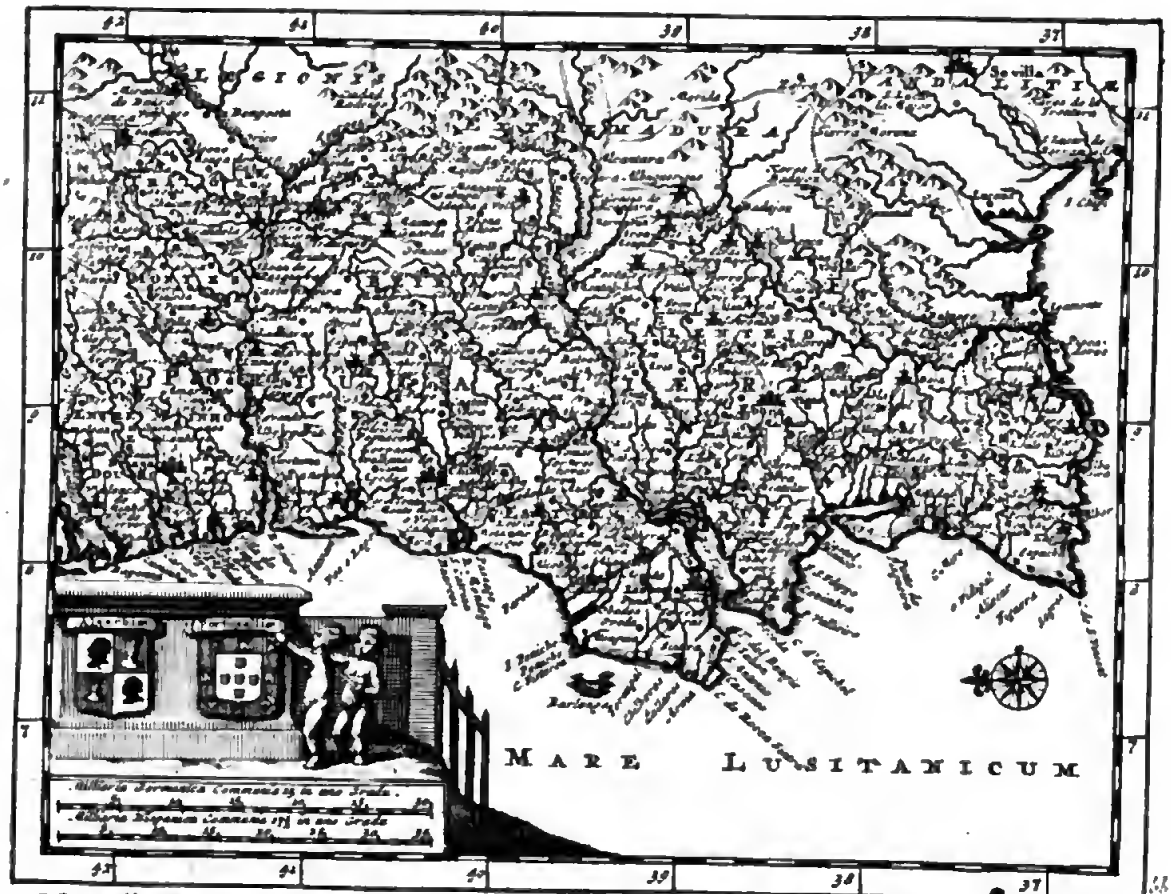
Les plus fortes Places de l'Iſle de Sardaigne ſont Cagliari, Ampurias & Alghéri. Il y a trois Archévêchés ſavoir, Cagliari, Saſſari, Oriſtagni. On y compte quatre Evêchés, qui ſont Ampurias, Alghéri, Boſa, & Alez.

On trouve dans les Terres & le long des Côtes, des Bourgs & des Villages, dont les principaux ſont fort peuplés, comme Tempio, Oziéro, Orano, Oroſei, Borgalli, Sardo, Sargano, Coſoini, Lacon, &c.

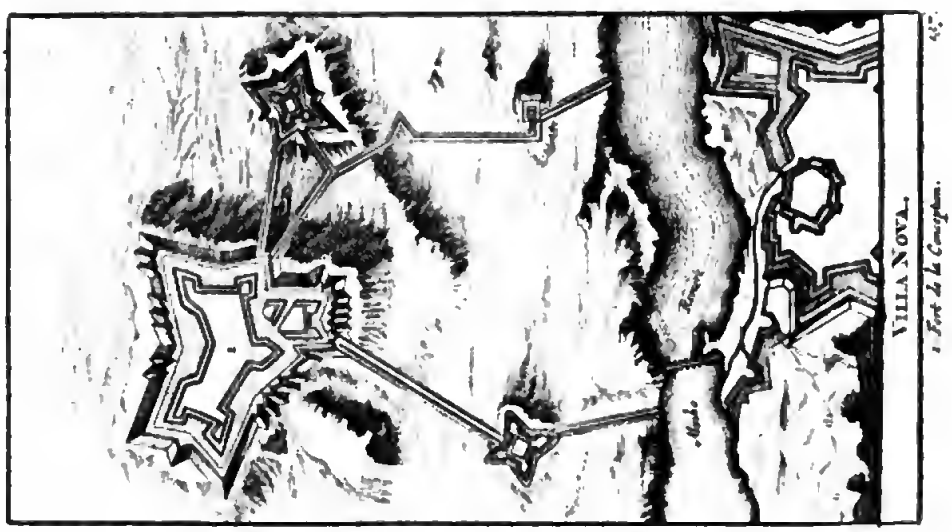
Les Bâtimens, tant des Villes que des Villages, ſont preſque tous dans le goût de l'Architecture Eſpagnole, qui s'arrête plus à la commodité qu'à la magnificence.

Les Rois d'Eſpagne ne paroiſſent pas avoir connu toute la bonté de cette Iſle. Il eſt vrai que Charles V, qui y paſſa en revenant d'Afrique, en fut charmé; mais cela n'aboutit à rien. Philippe II ſon fils eut d'autres occupations, & ſes Succeſſeurs juſqu'à Charles II incluſivement ne regardèrent cette Iſle, que comme une Terre ſtérile pour eux, & qui rendoit à peine les fraix que coutoit ſa conſervation.

Du

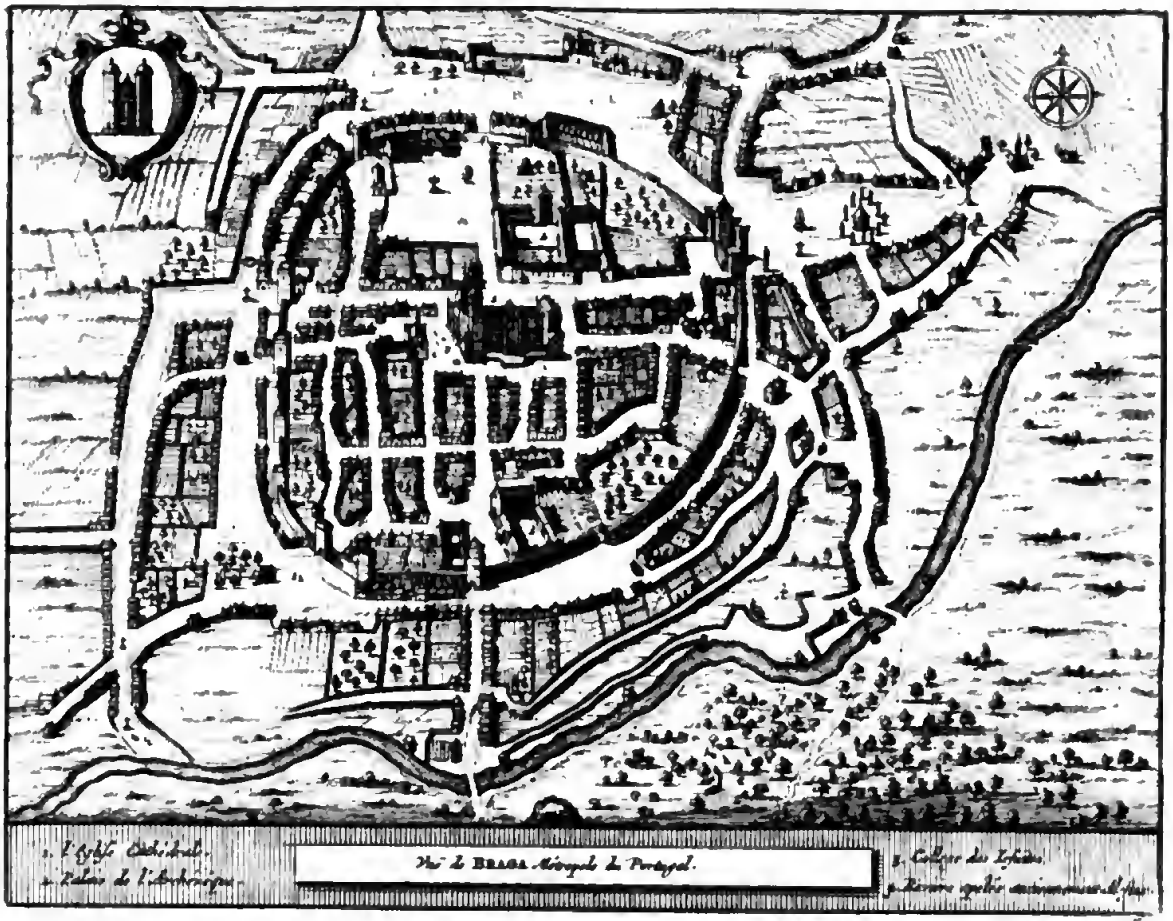


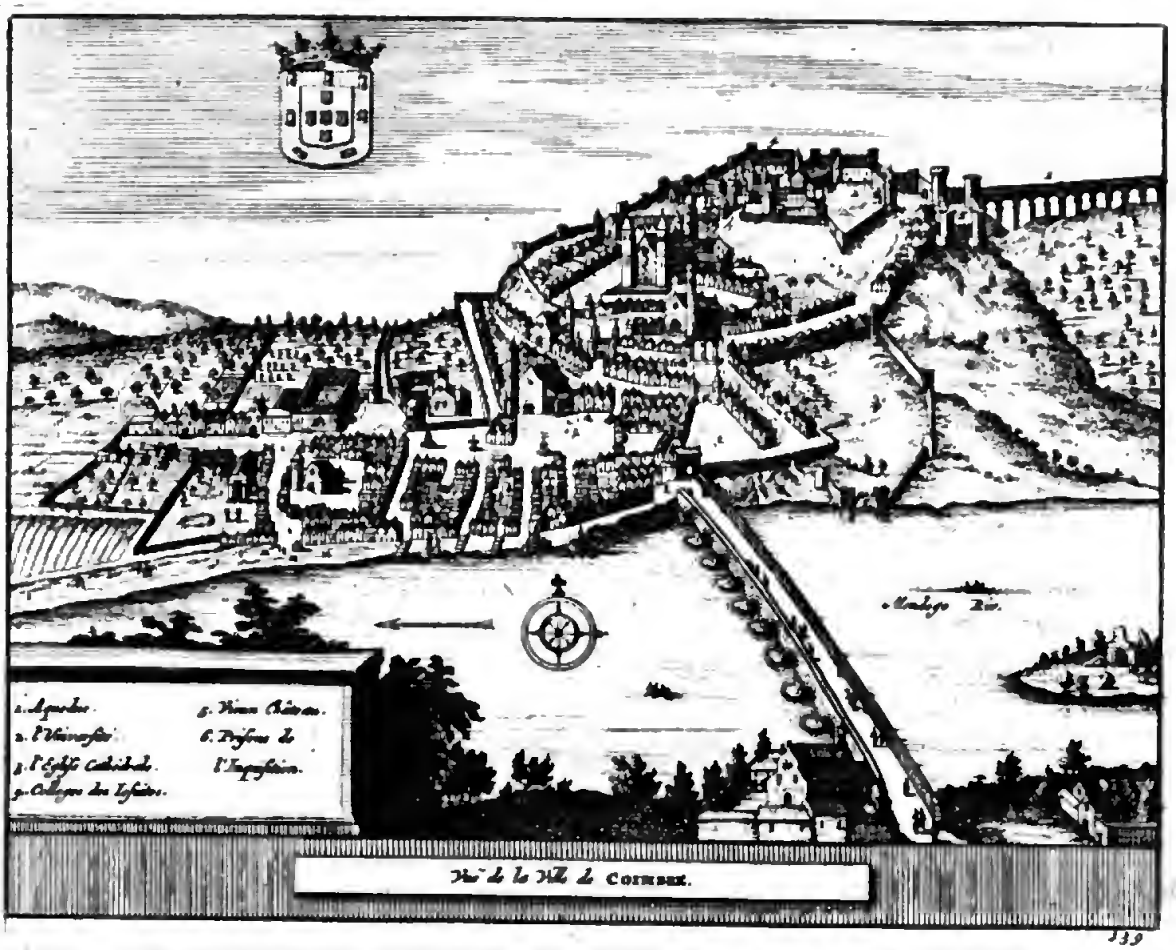
Nouvelle Carte du PORTUGAL *et* ALGARVE, *avec les grands Chemins. etc.*



Bibliotheca Matritensis Ex Museo Martin

Digitized by Google





Bibliothèque Nationale R.F.

Du PORTUGAL *en général.*

APRES avoir parcouru tout ce qu'il y a de plus remarquable dans l'Eſpagne, il eſt tems de paſſer en Portugal, pour voir les Délices de ce beau Royaume, qui ne ſont pas moindres que celles que nous avons décrites. PORTUGAL.

Le Portugal étoit connu des Anciens ſous le nom de Luſitania (*), & ſes Peuples portoient le nom général de Luſitains, ſubdiviſés en Bracares, Barbariens, Celtiques, Turdules, Oſtydamniens & autres. Il eſt vrai que la Luſitanie ancienne, qui faiſoit partie de l'Eſpagne, n'avoit pas tout-à-fait les mêmes bornes, qu'a aujourdhui le Portugal. Les Géographes de l'Antiquité, Grecs & Latins, varient un peu ſur ce ſujet.

Les uns diſent que la Luſitanie avoit pour bornes au Midi le Tage, & au Nord l'Océan, deſorte qu'elle comprenoit la Galice; & les Provinces, qui portent aujourdhui le nom d'Alentéjo & d'Algarbe, en étoient exclues. Mais le ſentiment le plus général eſt, que la Luſitanie étoit bornée au Septentrion par le Douère, à l'Orient par le Tormes & la Guadiana, & au Midi par l'Océan Atlantique. Ainſi elle étoit plus courte que n'eſt aujourdhui le Portugal; mais en échange elle étoit plus large, & plus étendue à l'Orient, s'avançant dans la Caſtille Nouvelle, & dans l'Eſtrémadoure Eſpagnole, & comprenant les Villes d'Alcantara, de Badajos & de Mérida; ou, comme on les appelloit alors, Norba Cæſarea, Pax Auguſta, & Emérita Auguſta.

Mais ſans nous arrêter à éxaminer l'étendue de l'ancienne Luſitanie, il vaut mieux décrire le Portugal, tel qu'il eſt dans nos jours.

Le Portugal eſt la partie la plus Occidentale de l'Europe, ſitué entre le 37 & le 42 dégré de Latitude Septentrionale, & entre le 9 & le 12 dégré de Longitude, étendu en longueur du Nord au Sud, panchant un peu du Nord-Eſt, au Sud-Oueſt.

Il a l'Océan de deux côtés, à l'Occident & au Midi; à l'Orient l'Andalouſie, la Caſtille Nouvelle & le Royaume de Léon; & au Nord la Galice. Il eſt ſéparé de l'Andalouſie par la Guadiana, dès ſon embouchure juſqu'au confluent de la Chanca, & par la même rivière de Chanca: de la Caſtille Nouvelle, par une ligne imaginaire tirée de Fréxénal à Ferreira, & de-là vers Badajos, par la rivière de la Caye, & par celle d'Elia: du Royaume de Léon, par des Montagnes, par la rivière de Touroes, & par le Douère, & par une ligne tirée de Miranda do Douro, juſqu'à la ſource de la rivière de Sor: de la Galice enfin, par une ligne tirée de cet endroit-là juſqu'à Melgazo, & par le Migne ou Minho, juſqu'à l'Océan. Il a environ cent dix lieues de long, cinquante de large, cent trente-cinq de côtes, & trois cens de tour.

On diſpute beaucoup ſur l'origine du nom de Portugal: pluſieurs Auteurs pré-

(*) Voyez *Maugin*, Abrégé de l'Hiſt. de Portugal, *pag.* 1, *& ſuiv.*

PORTUGAL. prétendent qu'une Flotte de Gaulois ayant abordé à Porto, Ville & Port de Mer ſur le Douère, on nomma cette Ville *Portus Gallorum*, en mémoire de cet évènement, & que delà eſt venu le nom de Portugal; deſorte qu'à ce compte les Portugais ſeroient en partie une Colonie de Gaulois ou de François. Mais cette penſée n'a point de ſolidité, n'étant appuiée d'aucune preuve tirée de l'Hiſtoire.

D'autres le font venir de Portus-Cale, ou Portu-Cale, Ville ancienne ſituée à l'embouchure du Douère. Elle n'a d'abord porté que le nom de Cale, comme cela paroit par l'Itinéraire d'Antonin; mais comme elle étoit ſituée ſur une hauteur un peu incommode, on bâtit dans la ſuite au pied de cette hauteur le long du Douere, & cela s'appella le Port de Cale, Portus-Cale. Cette Ville s'aggrandit conſidérablement; les deux Villes, l'ancienne & la nouvelle, n'en firent plus qu'une, qui retint le nom de Portu-Cale, comme cela paroit par les ſouſcriptions des Evêques Portucalenſes, dans les anciens Conciles d'Eſpagne.

Dans les Siècles ſuivans le nom de Portucale, ou Portu-Calia, fut donné à tout le Diocèſe de Portu-Cale, ou à la Province qu'on appelle aujourdhui Entre-Minho-e-Douro, comme on le voit par divers endroits de l'Hiſtoire de Roderic Ximénès Archévêque de Tolede: & bientôt apres les Rois de Portugal étendant leurs frontières aux dépens des Maures, ce nom eſt demeuré à tous leurs Etats.

Ce ſentiment me paroit non ſeulement le plus vraiſemblable, mais même le ſeul véritable, parce qu'il eſt fondé en preuves. Et il eſt à remarquer, que lorſque le nom de Portugal s'étendit à tout le Royaume, la Ville de Portucale quitta la moitié de ſon nom, retenant celui de Porto ſeul, & ſes Evêques dans leurs ſouſcriptions ne prirent plus le nom Portucalenſes, mais s'appellèrent Portuenſes, Evêques de Porto.

On compte dans le Portugal trois Archévêchés, & dix Evêchés, ſavoir:

Archévêché de BRAGUE.	Porto, La Guarda, Viſéo, Lamégo, Miranda.
Archévêché de LISBONNE.	Coimbra, Elvas, Leiria, Portalègre.
Archévêché d'EVORA.	Faro.

Dans les Païs conquis ſoit en Afrique, ſoit dans les Indes, on compte deux Archévêchés & Evêchés, ſavoir:

En

En AFRIQUE.

Evêchés Suffragans de l'Archévêché de LISBONNE.
- Ceuta, en Barbarie.
- Funchal, dans l'Iſle de Madere.
- Angra, dans la troiſième Iſle, ou Iſle Tercère.
- San-Salvador, dans le Royaume de Congo.
- Ribéra-Grande, dans les Iſles du Cap-Verd.
- San-Thomé, dans l'Iſle de ce nom vers la Guinée.
- Angola, dans la Ville de Laonda.

Evêché Suffragant d'EVORA.
- Tanger, en Barbarie, uni à l'Evêché de Ceuta.

Dans les INDES ORIENTALES.

Archévêché de GOA.
- Cochin, — Sous la domination des Hollandois.
- Malaca, — Sous la domination des Hollandois.
- San-Thomé,
- Macao, dans la Chine,
- Nanghazachi, dans le Japon, — Ces deux derniers Siéges ne ſubſiſtent plus depuis longtems.
- Angamale, ou Cranganor de la Serra, ſur la Côte de Malabar. — Ces deux derniers Siéges ne ſubſiſtent plus depuis longtems.

*Dans l'*AMERIQUE.

Archévêché de SAN-SALVADOR.
- Pernambouc,
- Rio-Janeiro.

Le Portugal eſt un très bon Païs, riche, fertile, & abondant en tout ce qu'on peut ſouhaiter pour les beſoins & pour les délices de la vie.

Les denrées de Porugal ſont particulièrement le ſel, qu'on tranſporte en grande quantité de Sétuval, ou S. Ubes, dans les Païs Septentrionaux, l'huile, & quelque peu de vins. Les autres marchandiſes, dont on y trafique, ſont apportées d'autres Contrées. La mine d'argent, que les Portugais nomment Guacaldana, rapporte tous les ans cent ſoixante & dix-huit Quentos d'argent, chaque Quent valant deux-mille ſix-cens ſoixante & treize Ducats, huit Réales, & vingt-ſix Maravédis.

Entre les Païs, qui ſont ſous la domination du Portugal, le Bréſil eſt maintenant un des principaux. C'eſt une contrée d'une très longue étendue ſur la Côte de l'Amérique, mais qui n'a que très peu de largeur. Ce Païs eſt vanté, tant pour la bonté de ſon air, que pour ſa grande fertilité. Le plus grand revenu que les Portugais en tirent, conſiſte dans une quantité de ſucre, que le terroir y produit en abondance, & dont, entre autres uſages, ils ſe ſervent pour faire d'excellentes confitures, avec les fruits délicieux

PORTUGAL. cieux qui y croiſſent, auſſi bien qu'en Portugal. Le terroir y produit auſſi du Gingembre, du Coton, de l'Indigo, & du bois de Bréſil. Comme les anciens habitans du Païs ſont naturellement lents & pareſſeux, & qu'ils ne ſe veulent pas laiſſer employer à des travaux de grande fatigue; les Portugais ſont obligés d'aller ſur la Côte d'Afrique, & particulièrement dans les Royaumes de Congo & d'Angola, pour y acheter des Nègres, qui leur ſervent d'Eſclaves. Dans ce païs-là on en fait trafic, comme on fait ailleurs de bœufs & de vaches. Ces Nègres ſont chargés de tout le travail le plus pénible.

Le négoce, que les Portugais ſont ſur la Côte Occidentale d'Afrique, n'eſt pas de grande importance, à cauſe que les Hollandois s'y ſont établis par-tout à leur préjudice. Les Places mêmes qu'ils tiennent ſur la Côte Orientale, n'apportent point d'autre profit au Portugal, ſi ce n'eſt que les Gouverneurs, qu'on y envoie, ſavent s'y enrichir. Ce que les Hollandois leur ont laiſſé dans les Indes eſt encore de quelque importance. Goa eſt une aſſez grande Ville, où il y a un riche commerce de toutes ſortes de Nations. Cependant, il y a longtems que des perſonnes judicieuſes ont deſapprouvé la conduite des Portugais aux Indes Orientales. Car ceux d'entre eux qui y demeurent n'ont preſque aucun ſoin de s'éxercer dans le métier des armes; au contraire, toute leur occupation eſt de ſe plonger dans toutes ſortes de voluptés infames, & ils s'eſtiment très heureux, lorſque par leur arrogance, ils peuvent morguer les autres. Auſſi les Hollandois n'ont pas eu beaucoup de peine à chaſſer de la plupart des Indes une Nation, qui s'y étoit rendue odieuſe & mépriſable. Les Portugais ont néanmoins encore conſervé cet avantage au préjudice des Hollandois, qu'ils ont eu la permiſſion de négocier à la Chine, où ils ſont encore en poſſeſſion de la Ville de Macao, ſituée dans une Iſle à la vue de la Terre-ferme de cet Empire.

Le Portugal eſt arroſé d'un très grand nombre de rivières, & entrecoupé de montagnes fertiles. De ſix Fleuves, que nous avons remarqués dans la deſcription générale de l'Eſpagne, il y en a quatre qui paſſent par le Portugal, portant la fertilité dans les campagnes, & fourniſſant les habitans de bons poiſſons.

Le Minho, qui le ſépare en partie de la Galice, eſt fécond en aloſes, en lamproies, en ſaumons, & en truites communes & ſaumonées; on y pêche auſſi des éturgeons d'une groſſeur extraordinaire.

Le Douère, qui le ſuit au Midi, n'eſt pas moins riche à cet égard: il a peu de ſaumons & d'éturgeons, mais en échange on y pêche des aloſes, des lamproies & des truites, plus groſſes, que celles qu'on trouve dans les autres rivières, à la reſerve du Minho.

Le Tage n'eſt pas moins abondant en poiſſons que les autres, la marée y en jette quantité de fort gros & de fort délicats; les meilleurs ſont les aloſes: & c'eſt peut-être pour cette raiſon que les Phéniciens, qui occupèrent autrefois la Luſitanie, donnèrent à ce Fleuve le nom de Tag ou Dag, qui

qui en leur langue ſignifie poiſſon ; au-lieu que les naturels & anciens habitans du Païs, l'appelloient Perca ou Perkes, comme je l'ai remarqué ailleurs. PORTUGAL.

La Guadiana ne le cède point aux autres pour l'abondance des poiſſons; elle en porte une fort grande quantité, qui ne ſont pas tant conſidérables pour la bonté du gout, que pour leur groſſeur extraordinaire. On y prend des aloſes, des lamproies, des éturgeons, & d'autres poiſſons, qui attirés par le gout de l'eau douce, y montent juſqu'à Mertola, où ils ſont arrêtés, ne pouvant pas paſſer plus outre. La ſaiſon de la pêche des éturgeons eſt dans le Printems : c'eſt alors qu'ils montent de la mer pour frayer, & l'on y en prend de ſi gros, que deux ſuffiſent pour charger un mulet.

Outre ces quatre Fleuves, le Portugal a d'autres rivières encore, qui méritent d'être remarquées, ſoit pour leur grandeur, ſoit pour leur fécondité en bons poiſſons. Il y en a quatre entr'autres, qui ſe jettent dans l'Océan, & pluſieurs autres qui vont porter leurs eaux dans les précédentes: les quatre ſont la Lima, le Vouga, le Mondégo, & le Zadaon. Je ne parlerai ici que de ces quatre, renvoyant les autres à la deſcription particulière des Provinces qu'elles arroſent.

La Lima eſt la plus Septentrionale de toutes; elle prend ſa ſource dans la Galice, entre les Villes d'Orenſe & de Monté-Rei, dans de certains lieux marécageux, paſſe à Soiao, à Ponté de Lima, & ſe jette dans l'Océan à Viana. Les Anciens l'appelloient Limia & Lethe, ou Rivière de l'Oubli, parce que les peuples, qui habitoient ſur ſes bords, ayant été chaſſés par une ſédition, des environs de la Guadiana, où ils étoient auparavant, y avoient oublié leur patrie & le mal qu'ils y avoient ſouffert. Ce nom de Rivière de l'Oubli fit tant de peur aux Romains, la prémière fois qu'ils allèrent dans ce quartier-là ſous le commandement de Junius Brutus, qu'ils crurent être aux portes de l'Enfer, & ne vouloient abſolument point paſſer plus avant. Ce Général Romain fut contraint d'arracher une Enſeigne de la main de celui qui la portoit, & de marcher le prémier à la tête de ſes troupes, pour les obliger de paſſer cette rivière. On y pêche de bons poiſſons, particulièrement des ſaumons & des éturgeons.

Le Vouga ſort du Mont Alcoba, baigne les murailles d'une Ville dont il porte le nom, & ſe jette un peu au-deſſous dans la mer : il eſt fécond en aloſes, en lamproies & en truites. Les anciens l'ont appellé Vacca, ou Vacua. Le Mondégo, connu autrefois ſous le nom de Munda, ſort des montagnes, au Couchant de la Ville de Guarda, paſſe à Sélorico, à Pégnacova, & à Coimbra, & ſe dégorge dans l'Océan par une large embouchure.

Il eſt fort rapide, & devient exceſſivement gros quand il pleut; il porte bâteau dès ſon embouchure juſqu'à Coimbra & un peu au-deſſus. Le Zadaon, Satanus, auquel les Anciens donnoient le nom de Callipus, prend ſa ſource au Midi du Royaume, dans les Montagnes d'Algarve; il ne forme

PORTUGAL.

au commencement qu'un ruiſſeau, qui, groſſi des eaux de l'Exarrama, du Campilhas & de quelques autres petites rivières, ſe jette dans le Golfe de Sétubal, un peu au-deſſus de la Ville de ce nom. Il eſt fécond en divers genres de poiſſons, qu'on ne trouve pas facilement ailleurs, comme muges, barbeaux, anguilles, & autres: dès l'endroit où il ſe joint à la marée, on y trouve quantité de cancres marins & de pétoncles.

Les Montagnes du Portugal méritent auſſi une deſcription particulière, mais je la renvoie à celle des Provinces, où elles ſe trouvent. Je me contenterai d'indiquer ici les plus conſidérables, qui ſont:

L'Eſtrella,	L'Angarve,
Le Marvan,	Le Gérez,
La Sintra,	Le Tapeio,
L'Arabida;	L'Alcobace,
Le Monté-Juno;	Le Montémuro,
Le Minde ou Abordès,	L'Oſſa,
Le Pomarès,	Le Portel.

On peut diviſer le Portugal en deux parties principales, qui ſont le Royaume d'Algarve, & le Royaume de Portugal; & chacun de ces Royaumes ſe diviſe en différentes Provinces, comme on peut le voir dans la Table ſuivante.

1 La Couronne de Portugal, où ſont	Le Royaume d'Algarve où ſont	Le Château de Lagos.	Le Cap S. Vincent.
			Sagres, Lagos,
			Villa Nova de Portimaon.
		Le Château de Tavira.	Silves.
			Soulée, Faro,
			Tavira, Cap. du Royaume d'Algarve.
			Caſtro Marino.
			Alcontimo.
	Le Royaume de Portugal, où ſont	La Province d'Alentéjo.	Béja, Elvas.
			Portalègre.
			Eſtrémos, Evora.
		La Province d'Eſtrémadure Portugaiſe.	Alcocer do Sal.
			S. Ubès, Almada.
			Le Cap de Rocca.
			Caſcaès, Bélem.
			Lisbonne Cap. de la Couronne de Portugal.
			Sintra, Villa Franca, Alanguer.
			Santaren, Tomar. Leiria.
			Coimbra, Caſtel-Branco.
			Idanha,

PORTUGAL.

La Province de Beira.	Idanha, Guarda.	
	Viſeu, Aveiro.	
	Lamégo.	
La Province d'entre Douro & Minho.	Porto Viana de Foz de Lima.	
	Ponte de Lima, Braga.	
	Guimarenes, Amarant.	
La Province de Tra-los-Montès.	Villa Réal, Mirandéla, Terre de Moncorvo.	
	Bragance, Miranda, Pinhel.	

On peut auſſi diviſer ce Royaume en trois parties un peu inégales, ſuivant les quatre Fleuves qui l'arroſent. Ces trois parties ſont ſubdiviſées chacune en deux, ce qui fait le nombre de ſix. Il y en a deux dans la partie ſeptentrionale; celle qu'on nomme Entre-Douro-&-Minho, parce qu'elle eſt entre ces deux rivières, & celle qui porte le nom de Tra-los-Montès, c'eſt-à-dire, au-delà des montagnes, ſituée à l'Orient de la prémière: deux au cœur du Royaume, l'Eſtrémadoure & Beira: deux au Midi, celle qu'on appellé Alentéjo, c'eſt-à-dire, au-delà du Tage; & l'Algarve, qui porte le titre de Royaume.

Je vai decrire ces Provinces par ordre, commençant par le Septentrion, & avançant delà ſucceſſivement juſqu'à l'extrémité Méridionale.

*La Province d'*ENTRE-DOURO-ET-MINHO.

ENTRE-DOURO-ET-MINHO.

LA Province d'Entre-Douro-&-Minho, (*Provincia Interamnis*) porte ce nom, parce qu'elle eſt renfermée entre ces deux rivières, dont la prémiere la termine au Midi, & la dernière au Septentrion, & la ſépare de la Galice.

Du côté de l'Occident elle eſt bornée par la Mer Océane, & du côté de l'Orient elle confine à la Province de Tra-los-Montès, dont elle eſt ſéparée par des montagnes, par une ligne tirée d'Aravio juſqu'à l'endroit où la petite rivière de Pélim ſe jette dans la Tamaga, par cette derniére rivière, de cet endroit-là juſqu'à ſon confluent avec le Douère; tellement qu'à la réſerve d'un ſeul petit coin, elle eſt environnée d'eau de tous côtés.

Son étendue eſt d'environ dix-huit lieues de long ſur douze de large. Le terroir y eſt ſi bon, ſi fertile & ſi riche, & l'air ſi pur, ſi bon, & ſi ſain, que les habitans y peuplent à merveilles, & qu'il n'eſt pas rare de voir des hommes qui parviennent à un très grand âge, des femms qui conçoivent juſqu'à l'âge de cinquante ans, & des familles de vingt-cinq enfans. Auſſi compte-t-on dans le petit eſpace que renferme cette Province, juſqu'à quatorze cens ſoixante Egliſes paroiſſiales, outre une Egliſe Métropolitaine, qui eſt celle de Braga, & une Epiſcopale, qui eſt celle de Porto; cent trente Maiſons Religieuſes de l'un & de l'autre ſexe, richement rentées; ſix

ENTRE-DOURO-ET-MINHO. Ports de mer, deux cens Ponts de pierre, & plus de cinq mille Fontaines, qui ne tariſſent jamais.

Les Milices de la Province ſont compoſées de ſeize mille hommes, & partagées en huit Régimens de deux mille hommes chacun. Mais dans les cas extraordinaires on en pourroit lever davantage, s'il le falloit néceſſairement; il n'y a guère plus d'un Siècle, que dans le ſeul territoire de Barcelos, il ſe trouva dix-ſept mille hommes portans armes; & ce territoire n'eſt pas le plus grand de la Province.

Ce qui contribue à cette grande bonté du terroir, eſt la quantité conſidérable de rivières dont il eſt arroſé; car outre le Douère, le Minho, & la Lima, dont j'ai déja parlé, l'on y voit encore la Tamaga, le Cavado, & le Rio d'Avé. La Tamaga ſort de la Galice, où elle paſſe à Monte-Rei, entre delà dans la Province de Tra-los-Montes, où elle baigne les murailles de Chiaves, enſuite dans la Province que je décris, & ſe jette dans le Douère: le Cavado (*Cadavus*) paſſe à Braga & à Barcelos, & ſe jette dans l'Océan: le Rio d'Avé anciennement Avo ou Avus, ſe jette dans l'Océan à Villa-do-Conde.

Villes frontières du côté de la Galice.

MELGAÇO. LA Province, dont je parle, étant frontière de la Galice, les Portugais ont eu ſoin de la remparer de Places fortes de ce côté-là, pour n'avoir rien à craindre de leurs voiſins, tandis qu'ils ont eu la guerre avec eux. Melgaço eſt la plus Septentrionale, enfermée entre le Minho, la petite rivière de Folia, & de hautes montagnes.

Durant la guerre avec les Eſpagnols on l'avoit fortifiée de quelques ouvrages, mais depuis qu'ils eurent la Paix avec eux, ils l'ont négligée.

A l'Occident de Melgaço eſt Monçaon, ſituée auſſi ſur la rive du Minho, vis-à-vis d'une petite Place de la Galice, nommée Salvaterra. Monçaon eſt défendue par un Château, fortifiée d'une tenaille à deux flancs, & les murailles de la Place forment cinq Courtines revêtues d'autant de plate-formes.

Elle eſt Capitale d'un Comté, que Philippe IV donna à Rodrigue Lobo Général de l'Armée de Portugal.

Il y a à Monçaon une Egliſe Paroiſſiale, un Couvent de Religieux, un de Religieuſes, & environ quatre cens habitans.

Les armes de cette Ville ſont une Muraille ſur laquelle eſt aſſiſe une femme ayant deux pains à ſes côtés. Elle prit ces Armes (*) ſur ce qu'étant aſſiegée par Don Pédro Sarmiento, Gouverneur de la Galice pendant les Guerres de Don Henriquès II de Caſtille, contre Don Fernand de Portugal, elle ſe voyoit tellement preſſée par la faim, qu'elle ſe diſpoſoit à capituler, quand une femme fit cuire quelques pains du peu de farine qui reſtoit aux

(*) Le *Quien de la Neuville*, Hiſt. Génér. du Portugal. *Corn. Dict.*

aux assiegés, & s'étant mise sur la muraille les jetta à l'Armée des Ennemis. Ils crurent que l'abondance étoit dans la Ville, ce qui les engagea à lever le Siège. MELGA-SO.

Un peu plus avant à l'Occident est Valença-do-Minho, vis-à-vis de Tuy. Cette Place est située sur une hauteur, dont la pente s'étend jusqu'au bord du Minho; & fortifiée de cinq bastions, qui ne sont pas revêtus.

Elle est Capitale d'un Comté, qui appartient aux Marquis de Villaréal, de la Maison de Ménésès.

Villa-Nova-de-Cervéra est un peu plus loin à l'Occident, située aussi sur le Minho vis-à-vis du Fort de la Conception, que les Espagnols ont bâti dans la Galice. Cette Ville est fortifiée d'une assez bonne muraille, de quatre bastions & de quelques autres ouvrages avec un fossé; & défendue par un beau grand Fort, à cinq bastions, construit hors des murailles, sur une hauteur dont elle est commandée. VILLA-NOVA, &c.

A deux lieues plus avant est Caminha, la dernière Place frontière, située vis-à-vis de Guardia Ville de la Galice, à l'Embouchure du Minho. Elle est assez forte & par la Nature & par l'Art, environnée du Minho d'un côté, de la petite rivière de Coiro de l'autre, & fermée de murailles avec quelques bastions. A l'entrée de la rivière est une petite Isle, dans laquelle on a bâti un Fort, pour défendre l'approche de la Ville. Ce Fort est quarré, revêtu de maçonnerie, avec une demi-lune qui couvre la porte. CAMINHA.

Caminha est Capitale d'un Duché, qui appartient aux Marquis de Villaréal. Philippe III, Roi d'Espagne & de Portugal, l'érigea en Duché en 1600 en faveur de Don Michel de Ménésès & Noroña, sixième Marquis de Villaréal, issu de la Maison Royale de Castille. Ce nouveau Duc étant mort sans enfans, Don Louis Ménésès & Noroña lui succéda, & fut second Duc de Caminha: mais après la fameuse révolution de Portugal, ayant conspiré contre la personne du nouveau Roi Don Jean IV, pour suivre le parti du Roi d'Espagne, il fut arrêté dans le Palais Royal le 21 Aout 1641, & eut la tête tranchée avec Don Michel son fils unique, auquel il avoit cedé le Duché de Caminha, retenant le titre de Marquis de Villaréal, & tous leurs Etats furent confisqués au profit du Roi.

Donna Marie Béatrix de Ménésès & Noroña, sœur de ce dernier, ne laissa pas de prendre la qualité de Ducheſſe de Caminha & de Marquise de Villaréal, qu'elle unit à celle de Comtesse d'Avalos, & de Valence & de Valadaras. Elle avoit épousé en prémières noces Don Michel de Ménésès, & Noroña, prémier Duc de Caminha, son oncle, lequel étant mort sans enfans, comme nous avons dit, elle se remaria en Castille avec Don Pédro Portocarréro, huitième Comte de Médellin, & de cette alliance naquit Don Pédro-Damian-Lugardo de Ménésès, Portocarréro & Noroña, Duc de Caminha, neuvième Comte de Médellin, d'Alcoutin, & de Villadaras, Marquis de Villaréal.

Ces Places frontières ont une garnison chacune, entretenue en tout tems,

CAMINHA. tems, dans la Paix comme dans la guerre. Il n'y a de la différence que du plus au moins pour le nombre.

Villes ſur les Côtes & aux environs.

VIANA.

VIANA. LA prémière Ville, qu'on voit ſur la Côte après Caminha, eſt Viana de foz de Lima, ainſi appellée, parce qu'elle eſt à l'embouchure de la Lima, pour la diſtinguer d'une autre Viana, qui eſt dans la partie Méridionale du Royaume. Celle, dont je parle à préſent, eſt à trois lieues de Caminha, & à cinq ou ſix de Braga, ſituée dans un angle droit, que la Lima forme en ſe dégorgeant dans la Mer.

La Ville eſt aſſez grande, ornée de quelques beaux bâtimens, ſoit publics ou particuliers, entr'autres deux Couvens de Religieuſes de l'Ordre de S. Benoit, maigrement rentés.

Le Port y eſt très bon & très aſſuré contre les ſurpriſes, parce que c'eſt un Havre de Barre, comme on parle, où les vaiſſeaux ne peuvent entrer que dans le tems de la pleine Mer, à cauſe des bancs de ſable qui occupent l'embouchure de la rivière; encore ne peuvent-ils le faire ſans la conduite des Pilotes de la Ville, qu'on fait venir à bord par le ſignal du canon. Lorſque la marée ſe retire, ils demeurent à ſec, à moins qu'ils ne ſoient dans le canal, où il reſte toujours dix ou douze pieds d'eau, après le reflux. Les Bâtimens y ſont à l'abri des quatorze vents, qui ſont entre le Nord & le Sud, du côté de l'Orient.

A l'entrée du Port, on voit une très bonne Citadelle, conſtruite régulièrement, au bord de la Mer, environnée d'un foſſé taillé dans le roc, & garnie de groſſes couleuvrines.

Viana eſt la Place d'armes de la Province, Capitale d'une Comarca ou Juridiction, & le lieu où demeurent le Gouverneur de la Province, le Commandant & le Tréſorier Général. On y tient ordinairement quatre compagnies en garniſon, deux d'Infanterie & deux de Cavalerie. La Citadelle a ſon Commandant & ſa Garniſon à part.

En remontant la Lima, l'on voit ſur ſes bords une belle Ville, appellée Ponte de Lima, qui tire ſon nom d'un magnifique pont conſtruit ſur cette rivière. Elle eſt embellie d'un ſuperbe Palais, & environnée d'une campagne fort fertile.

De Viana juſqu'à Porto l'on compte douze lieues de chemin. En y allant on trouve un païſage fort agréable & fort beau. L'on voit ſur la côte de la mer, & aux environs, quantité de Villes, de Bourgs & de Villages; Neyva, petite Ville ſituée à l'embouchure d'une rivière du même nom, appellée anciennement Næbis. Elle eſt Capitale d'un Comté, qui appartient au Roi en qualité de Duc de Bragance.

Plus loin on voit Eſpoſendo, ſituée vers l'embouchure du Cavado, & l'on

l'on paſſe à Barcelos, Ville érigée en Duché par le Roi Sébaſtien, dont les Ainés des Ducs de Bragance portoient le titre. Elle eſt ſituée ſur le Cavado, avec un pont aſſez beau: l'on dit qu'elle a été fondée par Amilcar Barca, 230 ans avant la venue de Notre Seigneur. VIANA.

De Barcelos on va droit à Porto. On laiſſe ſur la droite Villa do Conde, Ville médiocre à l'embouchure de la rivière d'Avé. Elle a un petit Port, dont l'entrée eſt défendue par une terraſſe, garnie d'artillerie: les habitans vivent de leur pêche. BARCELOS.

Villa do Conde eſt ſur la rive droite de la rivière d'Avé; ſur la rive oppoſée on voit une petite Place peu importante, nommé Zurara, ſituée à quatre lieues de Porto. VILLA DO CONDE.

PORTO.

PORTO eſt une Ville ancienne, ſituée ſur la droite du Douère, à une lieue au deſſus de ſon embouchure. C'eſt cette Ville, qui portoit autrefois le nom de Portu-cale, & qui, lorſque tout le Royaume s'appella Portugal, tronqua ſon nom de la moitié, ne retenant que le nom de Porto: je vois que quelques-uns l'appellent aujourdhui Port-à-port. Elle eſt conſtruite ſur la pente d'une montagne aſſez roide, dont le pied eſt mouillé par le Douère. PORTO.

Ce Fleuve y forme un bon havre de barre, dont l'entrée eſt très difficile, pour ne pas dire impoſſible, à cauſe des bancs de ſable, & des écueils, cachés ſous l'eau, & découverts à-fleur-d'eau. Les Vaiſſeaux n'y peuvent entrer que dans le tems de la pleine mer, & ſous la conduite de quelque pilote de la Ville. La Rade eſt fort ſpacieuſe, & peut contenir une grande & nombreuſe Flotte. Celle du Bréſil y arrive quelquefois.

La ſituation de cette Ville, ſur le penchant d'une montagne, eſt cauſe qu'il y faut toujours monter ou deſcendre; mais du reſte elle eſt belle, les rues y ſont propres, & bien pavées; & ſur la rive du Fleuve il règne un grand & beau Quai d'un bout de la Ville à l'autre; on y attache les vaiſſeaux, & chaque Bourgeois a le plaiſir de voir le ſien devant ſa maiſon.

Cette Ville eſt la ſeconde de la Province, honorée d'un Evêché fort ancien, d'un Parlement ou Conſeil Souverain, qui eſt le ſecond du Royaume. L'Evêque, qui eſt ſuffragant de Braga, a quinze mille ducats de revenu.

Il y a des Académies, où les jeunes Gens peuvent apprendre leurs éxercices; & un Arſénal, où l'on équipe les vaiſſeaux de guerre, qu'on bâtit là tous les ans.

Du reſte la Ville n'eſt pas fort grande, on n'y compte guère plus de quatre mille Bourgeois, mais en tems de Paix il s'y trouve toujours bon nombre d'Etrangers, que le commerce y attire, François, Anglois & Hollandois.

Entre les bâtimens ſomptueux, qui s'y voyent, l'un des plus conſidérables

Porto. eſt le Couvent des Chanoines Réguliers de St. Auguſtin. Leur Egliſe eſt ronde, & richement ornée. On voit dans le Cloître une Galerie qui eſt une pièce remarquable à cauſe de ſa longueur extraordinaire.

Bien que Porto ſoit une Place fort importante, elle n'eſt cependant que très peu fortifiée par l'art; mais elle l'eſt ſi bien par la nature, & elle eſt tellement inacceſſible par mer, que les Portugais n'ont pas jugé fort neceſſaire de la munir avec beaucoup de ſoin. Elle n'eſt environnée que de vieilles murailles, de cinq ou ſix pieds d'épaiſſeur, flanquées d'eſpace en eſpace de méchantes Tours, à demi ruinées: & n'a pour toute fortification qu'un petit Fort à quatre baſtions avec une demi-lune. Elle eſt dans un terroir très bon & très fertile.

De l'autre côté du Douère, & vis-à-vis de Porto, eſt une petite Ville appellée Villa Nova, qui appartient à l'Evêque de Porto. Plus loin au Midi eſt une autre petite Place, à cinq lieues de Porto, nommée S. Maria Arrifana. La Province s'étend juſques-là.

Villes au dedans de la Province.

DANS l'intérieur de la Province il n'y a que trois ou quatre Places, dignes de remarque, Braga, Guimaraez, Amarante & Lindoſo, ou Lanhoſo.

Cette dernière eſt défendue par un Château fermé d'une bonne muraille, & dont l'accès eſt très difficile. Près du Château eſt un Fort irrégulier à cinq baſtions.

GUIMARAEZ.

Guimaraez. GUIMARAEZ ou Guimaraens dans la Comarca à laquelle elle donne le nom, eſt dans l'Archévêché de Braga à trois lieues à l'Orient de cette Métropole, entre les Rivières d'Avé & d'Arézilla, au pied du Mont Latito, ſelon le langage des Anciens, & que nous connoiſſons aujourdhui ſous le nom de *Santa Maria* & de *Monte Largo*, à cauſe qu'il ſe diviſe en deux.

Cette Ville a eu autant de noms qu'il y a eu de Peuples qui l'ont habitée, ſelon le Père d'Acoſta, les uns l'ont appellée ARADUSA, qui ſignifie *Ville des Lettres:* d'autres LEOBRIGA, qui veut dire *Ville forte.* Ceux-ci lui ont donné le nom de Latito, qui ſelon quelques Etymologiſtes exprime ſa ſituation, parce qu'elle eſt cachée derrière une Montagne; ceux-là celui de *Laſtita*, par rapport au Lait de la Ste. Vierge, que l'on croit y poſſéder dans l'Egliſe Collégiale; ceux-ci l'ont nommée *Columbina*, à cauſe du grand nombre de Pigeons qu'on y voit. Enfin quelques-uns l'ont appellée *Santa Maria*, à cauſe de l'Image Miraculeuſe de Notre-Dame d'Oliveira pour laquelle le Peuple à une ſingulière dévotion.

Les Portugais prétendent qu'elle fut fondée par les Gaulois Celtes cinq cens

cens ans avant l'Ere vulgaire. Elle eſt diviſée en ANCIENNE VILLE & en NOUVELLE; &, comme l'une & l'autre a été le ſéjour des Rois de Portugal, & que c'eſt pour ainſi dire le berceau de la Monarchie, elles méritent que nous en faſſions une deſcription un peu circonſtanciée. GUIMARAEZ.

L'ancienne Ville fut conſtruite ſur un terrain fort élevé, au ſommet duquel paroit une Tour antique, dont la porte à vingt-cinq pieds de hauteur ſur douze de largeur. En y entrant on voit ces mots VIA MARIS, gravés ſur une pierre. Quelques Etymologiſtes prétendent en tirer l'origine d'un ſixième nom, qu'elle a longtems conſervé. La Ville n'avoit que onze cens douze pas de circuit, ſes murailles étoient baſſes, foibles, & défendues par une ſimple Barbacane qui éxiſte encore.

La Nouvelle Ville a été conſtruite 1427 ans après l'Ancienne à l'occaſion d'un Monaſtère. Numadona nièce de Don Ramire Roi de Caſtille & de Léon, & veuve de Don Herménigilde Mendez Comte de Thui & de Porto, ayant obtenu de ſon Mari la permiſſion de diſpoſer de la cinquième partie des biens qu'il lui laiſſoit, & de les employer a des Oeuvres pies, à ſa volonté, elle fonda un Monaſtère de l'Ordre de St. Benoît dans une *Quinta* ou maiſon de campagne qu'elle avoit tout près de Guimaraens pour y entretenir un certain nombre de Religieux, comme il paroit par deux Actes Authentiques rapportés par Eſtace (*), l'un du 8 Juin 927, & l'autre du 18 Mai 951, ſigné du Roi Ramire, de la Reine Donna Urraca ſon Epouſe, & des Princes ſes Enfans, par lequel ce Monarque confirme la donation de la Comteſſe Numadona, unit au Nouveau Monaſtère celui de St. Jean de Porto, & lui fait don de trente Villages, de la *Quinta* de Mellarès ſituée ſur la Rivière de Duéro, & des Métairies qui en dépendent.

Ce nouveau Monaſtère devint ſi célèbre, tant par la Sainteté des Religieux, & des Religieuſes qui l'habitoient, que par les frèquens miracles qu'y opéroit l'Image de Notre-Dame d'Oliveira, qu'une foule innombrable de tous états, de tous âges & de tous ſexes, y alloit en pélerinage de toutes les parties de l'Eſpagne; ce qui obligea les Religieux à faire bâtir des Maiſons autour du Monaſtère, pour y loger cette quantité de monde que la Dévotion y attiroit, dont pluſieurs attirés par les attraits de la retraite, les autres par la beauté du lieu, y tranſportoient leurs effets & s'y établiſſoient. Cela multiplia tellement le nombre des maiſons qu'en très peu de tems un lieu qui ſembloit ne devoir être qu'un aſile de Pélerins, devint un grand Bourg, & dans la ſuite une Ville aſſez conſidérable, pour être la Cour des Rois de Portugal, comme nous allons voir.

Alfonſe VI, Roi de Caſtille & de Leon, ayant marié Donna Thérèſe ſa fille à Henri de Bourgogne, & lui ayant donné pour dot tout le Païs qu'on appelle la Province d'entre Douère & Minho, à titre de Comté de Portugal; ce

(*) Antiq. de Portugal. C. 1. & 2. n. 4. & n. 21.

GUIMARAEZ. ce Prince s'alla établir dans l'ancien Guimaraens, mais s'y trouvant trop à l'étroit, & y manquant d'eau & de quantité d'autres choſes, il forma le deſſein d'aller fixer ſa réſidence dans le nouveau.

Pour cet effet, il y fit conſtuire une Chambre des Comptes, une Salle d'Audience, des Priſons, & une forte Tour, pour y dépoſer les Archives, & dans laquelle les Titres de la Couronne ont reſté juſqu'au 13 de Mai 1511, que le Roi les fit tranſporter à Lisbonne, où ils ſont conſervés dans la Tour du Tombo.

Tous ces Edifices éxiſtent encore, & leur Magnificence jointe à quantité d'autres choſes remarquables qu'on y voit, font du vieux & du nouveau Guimaraens une des plus conſidérables Villes de Portugal.

Sa ſituation ne ſauroit être plus avantageuſe, puiſque, comme nous l'avons déja dit, elle eſt bâtie au pied du Mont *Latito*, & environnée de deux Rivières, qui fertiliſent ſon Terroir, & font un des plus beaux aſpects qu'on puiſſe imaginer. Elle eſt environnée de murailles fortes, crénelées & défendues par neuf Tours. Son circuit eſt de trois mille ſix cens quatre-vingt-cinq pas.

On y compte cinq Egliſes Paroiſſiales, huit Couvens, quinze Chapelles ou Hermitages, cinq Hopitaux, quinze Places, cinquante ſept Rues, huit Portes, quatre Ponts, & mille neuf cens ſoixante & trois Familles, ſavoir ſix cens quatre-vingt-trois dans l'enceinte des deux Villes, & douze cens quatre-vingt-deux dans les Fauxbourgs.

De toutes les Rues de l'ancien Guimaraens, il ne reſte plus que celle du Château, appellée autrefois Rue de Sainte Barbe, dont la porte qui eſt à l'Orient porte le nom, deſorte que tout le terrain ſur lequel cette Ville étoit bâtie, n'eſt occupé préſentement que par des maiſons de Campagne, que des particuliers y ont fait conſtruire, & par un Palais de forme quarrée, dont Alfonſe, prémier Duc de Bragance, fit jetter les fondemens, & qui auroit ſurpaſſé tous ceux qu'on voit en Portugal, s'il eût pu l'achever; mais la mort l'ayant ſurpris, cet ouvrage demeura imparfait. Cependant quelques-uns de ſes deſcendans y ont fait leur réſidence. Don Duarte, Duc de Guimaraens, a été le dernier, & Donna Conſtance de Moronha ſeconde femme de Don Alfonſe, dont nous venons de parler, y mourut. Lorſqu'on y creuſe la terre pour y faire de nouveaux Edifices, on y trouve des veſtiges des Anciens, qui font juger que cette Ville étoit ſuperbement bâtie.

Le nouveau conſerve encore tout ſon éclat. Ses Rues, pour la plupart, ſont longues, larges, & droites. Ses Egliſes ſont ſuperbes & richement ornées. Ses Couvens ſont magnifiques, & bien rentés. Preſque toutes ſes Places ſont bordées de maiſons bien bâties. En un mot, on y remarque tout ce qui peut contribuer à former une Ville conſidérable. Nous ne nous attacherons qu'à quelques Egliſes, & à quelques Places, pour ne pas paſſer les bornes que nous nous ſommes propoſées, de ne rien dire qui ne ſoit digne de la curioſité du Lecteur.

Quoi-

Quoique l'Egliſe de Saint Michel du Château, ſoit inférieure à quelques autres en beauté & en magnificence nous commencerons par elle, d'autant qu'elle eſt la prémière de tout l'Archévêché de Brague. Son Architecture eſt groſſière, & irrégulière; cependant elle ne laiſſe pas d'avoir un certain air de Majeſté antique, qui inſpire de la vénération. Le Corps de l'Egliſe eſt ſéparé de la Chapelle majeure par une Arcade de pierre ſur laquelle on a bâti deux magnifiques Autels, dont celui qui eſt du côté de l'Evangile eſt dédié à Notre-Dame de Grace, & celui qui eſt du côté de l'Epitre à Sainte Marguerite. GUIMARAEZ.

Près de cette Egliſe, on voit un Hopital, avec une très belle Chapelle, où l'on reçoit les Pauvres qui ſont hors d'état de pouvoir gagner leur vie, ſoit à cauſe de leurs infirmités ou de leur grand âge, auxquels l'Abbé de Guimaraens, qui en eſt l'Adminiſtrateur, fait diſtribuer tous les ans une certaine rétribution pour leur entretien, & une voie de bois la veille de Noël à chacun.

A quelque diſtance delà s'élève l'Egliſe Royale & Collégiale de Notre-Dame d'Oliveira, qui par ſa ſomptuoſité & par les grands avantages qu'elle a non ſeulement au deſſus de toutes celles de Guimaraens, mais même au-deſſus de toutes celles de l'Archévêché de Brague mériteroit d'occuper le prémier rang dans notre deſcription, & dont la fondation primitive ſeroit incomparablement plus ancienne, que celle de St. Michel, ſi nous en avions des preuves plus authentiques que celles qu'on tire d'une pieuſe tradition de laquelle on peut raiſonnablement douter, ſans pouſſer la critique trop loin. Nous ne laiſſerons pas cependant de la rapporter, telle qu'on la trouve autoriſée par les Mémoires des anciens Bénéficiers de cette Egliſe, par les Moines Chapelains de Notre-Dame, par des Actes trouvés dans des Archives fort anciennes & par une Epitaphe Gothique qu'on a trouvée dans un Temple qui a ſervi de fondement à cette Egliſe, que Don Bernard de Braga célèbre Hiſtorien rapporte en ces termes.

Dans la Place Major de Guimaraens on voit un Temple conſtruit à la Moſaïque très ancien & majeſtueux, qui fut dédié par les Gentils à la Déeſſe Cérès, lequel fut détruit par l'Apôtre Saint Jaques, qui après avoir renverſé les Idoles qu'on y adoroit, dreſſa un Autel dans l'endroit où elles étoient adorées, & y plaça une Image de la Ste. Vierge, qu'on appelle à préſent Notre-Dame d'Oliveira, comme il paroit par une Inſcription qui fut trouvée en 1559 dans l'intérieur de la muraille du côté de la Tour, gravée ſur une pierre, qui s'étant détachée du corps de la Muraille laiſſa voir ces paroles: *In hoc ſimulacro Cereris collocavit Jacobus Filius Zebedei, Germanus Joannis, Imaginem Sancti Marici.* III. S. C. I. S. X.

Dans la ſuite ce Temple fut dédié à l'Apôtre Saint-Jaques par les Peuples, & eut des Bénéficiers ſous cette domination, comme il eſt prouvé par des Actes ſolemnels, qu'on conſerve ſoigneuſement dans les Archives du Chapitre de Guimaraens, qui juſtifient que l'Ecolâtre de cette Egliſe prend le titre d'Abbé de St. Jaques, & jouit des Honneurs, Prérogatives, Exemptions, Immunités, & Revenus attachés à cette Egliſe.

GUIMARAEZ. L'Image de Notre-Dame fut gardée dans ce Temple juſqu'en 416, que les Alains, les Suèves, & pluſieurs autres Nations Barbares inondèrent la Galice, & y donnèrent des marques de leur fureur & de leur impiété, en brulant les Corps & les Images des Saints; ce qui obligea Pancrace Evêque de Bragne, de cacher celle de Notre-Dame dans l'endroit le plus reculé du Mont *Latito*, fort peu éloigné de Guimaraens.

Après que la perſécution fut appaiſée, la Sainte Image fut rétablie, dans l'Egliſe d'où elle avoit été tirée, & y fut conſervée avec vénération, juſqu'en 1607, que l'Edifice fut entièrement ruiné; mais il fut bientôt rétabli, comme il paroit par ce Diſtique.

Magna Domus quondam penitus ſubmerſa ruinis,
Dum jacet in brevius denuo ſurgit opus.

De ce Temple l'Image de Notre-Dame fut transférée à l'Egliſe du Monaſtère de Mumadona, qui n'en eſt éloigné que de quatre-vingt pas, dont l'Egliſe changea pour lors de nom : car au-lieu qu'auparavant, elle portoit celui de Saint Sauveur, dans la ſuite elle prit celui de Notre-Dame, de laquelle la Comteſſe Numadona eſt la prémière fondatrice. Le Comte Henri la continua, & en fit une Collégiale, au-lieu qu'auparavant elle étoit deſſervie par des Moines, & le Roi Don Alfonſe I, ſon fils, la perfectionna en 1139, & diſpoſa la forme du Chapitre à peu près telle qu'elle eſt aujourdhui.

Don Jean I, qui avoit une dévotion ſingulière à l'Image de Notre-Dame, ne trouvant pas que ſon Egliſe fût aſſez majeſtueuſe, ordonna en 1429 qu'elle fût rebâtie de nouveau, & que rien ne manquât à la régularité, ni à la magnificence de l'Architecture; mais ſes ordres furent ſi mal éxécutés par l'Architecte, que quoiqu'elle ait une Nef, elle n'a que quarante-neuf pas de longueur, depuis la porte principale, juſqu'à l'Arcade qui ſépare la Chapelle Majeure du Corps de l'Egliſe, tellement que cette Chapelle fut extrêmement petite, juſqu'en 1670, que le Roi Don Pédro la fit abattre, & rebâtir de nouveau.

Dans cette nouvelle conſtruction, l'Architecte & les Chanoines firent tout leur poſſible pour donner à la Chapelle plus de longueur, qu'elle n'avoit, mais ayant trouvé du côté du Nord une Muraille qui ſoutient le Cloitre & la voute de deux autres Chapelles, ils furent contraints de ſe contenter, d'enrichir, autant qu'il fut poſſible, l'Architecture de la nouvelle Fabrique, & de dreſſer une ſuperbe Tribune au-deſſus du Maitre-Autel, dans laquelle l'image de la Sainte Vierge fut placée, à laquelle on monte par un dégré de pierre pratiqué dans l'épaiſſeur de la Muraille.

Au pied du Maitre-Autel, eſt un marche-pied par le moyen duquel on y monte. Du côté de l'Evangile on voit un Arc ſous lequel eſt le Siège du Préteur du Chapitre, & un autre du côté de l'Epitre pour le Célébrant, & pour ſes aſſiſtans. Des deux côtés de la Chapelle règne un rang de ſièges, qu'oc-

qu'occupent les Chanoines pendant qu'ils chantent l'Office Divin, que le même Don Pédro fit faire en 1685. Toute la façade de la Chapelle eſt fermée par une grille de fer bien travaillée, peinte & dorée, qui fait un bel effet. GUIMARAEZ.

Le Corps de l'Egliſe n'a que trente pieds de longueur, mais elle eſt azurée preſque par-tout; & dans les endroits, où il n'y a pas d'azur, elle eſt peinte, ou dorée. Des deux côtés on voit de grandes croiſées, ſur les vitrages deſquelles la Vie de la Sainte Vierge eſt répréſentée par des peintures très fines, avec les armes du Roi Don Jean I, & de la Reine ſon Epouſe, qui ſont celles d'Angléterre.

A l'entrée du Chœur on a pratiqué dans la muraille, du côté de l'Evangile, un dégré de pierre, par lequel on monte au Chœur, & à une Tour qui a cent trente pieds de hauteur, au ſommet de laquelle eſt un très beau Clocher, à la pointe duquel eſt un Ange armé qui indique les vents qui ſouffient. Cette Tour fut bâtie en 1515, ſur les ruines d'une autre, aux dépens du Docteur Pierre Etienne Cogominho, Auditeur des Terres du Duc de Bragance & d'Elizabeth Pinheyra ſa femme.

Au pied de la Tour on a bâti une grande Chapelle, dans laquelle on voit deux magnifiques Tombeaux de pierre, avec deux Figures de demi-corps, dont l'une répréſente le Fondateur, & l'autre ſa Femme. Ces deux Tombeaux ſont environnés d'une grille de fer fort haute & très bien travaillée.

Dans la même Chapelle il y a un Autel ſur lequel on dit la Meſſe tous les les Dimanches & jours de Fêtes, qu'on peut entendre de la rue, & des maiſons qui ſont vis-à-vis par le moyen d'une porte grillée, au-deſſus de laquelle paroiſſent les Armes du Fondateur.

Au pied de la Tour, du côté de l'Occident, eſt une belle Fontaine à trois grands Tuyaux, qui fourniſſent une grande quantité d'eau excellente. Celui du milieu ſert de Frontiſpice au Perron de la porte de la Chapelle: celui qui eſt à main gauche eſt d'une pierre d'une beauté ſingulière, & d'une Architecture admirable, & eſt orné d'une Image de la Sainte Vierge appuiée ſur un Olivier, qui ſont les Armes de Portugal peintes & dorées. Cette Fontaine eſt faite avec tant d'art, qu'il ſemble que l'eau qui en ſort vienne de l'intérieur de la muraille de la Tour, dans laquelle elle eſt conſtruite, & les étrangers ne peuvent pas ſe perſuader qu'elle puiſſe venir d'autre part. Cependant il eſt conſtant qu'elle y eſt conduite d'une lieue delà par des Canaux ſouterrains.

A la porte principale de l'Egliſe on voit à main droite un grand Ecu aux Armes du Roi Don Jean I ſon reſtaurateur, entre deux Anges, & pour Timbre un Séraphin qui ſoutient avec les mains la Couronne Royale, & au-deſſous une pierre de Marbre avec cette Inſcription. L'*An* M. CCCCXV, *& le* VI *de Mai cet Ouvrage fut commencé par ordre du Roi Don Jean I, donné par la grace de Dieu à ce Royaume de Portugal. Ce Roi Don Jean livra Bataille au Roi Don Jean de Caſtille dans les Champs d'Aljubarrota, dans laquelle il fut vainqueur, & en reconnoiſſance de cette victoire qu'il obtint*

GUIMARAEZ. *tint par le ſecours de Sainte Marie, il ordonna que cet Ouvrage fût fait par Jean Garcia Entrépreneur.*

Cette Egliſe a deux autres portes magnifiques, l'une au Nord, & l'autre au Midi; &, derrière la Chapelle Majeure on a pratiqué un grand Cloitre, où les Chanoines font leurs proceſſions ordinaires. Entre l'Egliſe & le Cloitre eſt un Cimetière, où l'on enterre les pauvres qui meurent dans les Hopitaux de la Miſéricorde & de l'Ange.

Autour du Cloitre règnent cinq grandes Chapelles richement ornées, dont l'une eſt dediée à Notre-Dame Pombinha, la ſeconde à Saint Roch, la troiſième à Saint Côme & Saint Damian, la quatrième à Saint Pierre de la Confrairie des Clercs de la Ville, & la cinquième à Saint Louïs.

Près de la porte du Chapitre on a bâti une autre belle Chapelle dédiée à Saint Blaiſe, où les Chanoines ſont obligés d'aller réciter pendant cinquante jours des prières pour le repos de l'Ame de Gonçale Romeu, depuis le jour de Pâques, juſqu'au Dimanche de la Trinité.

Dans l'intérieur de l'Egliſe, entre la Nef & le Chœur, on a menagé une porte du côté du Midi pour aller à la Sacriſtie de la Confrairie du Saint Sacrement, & une autre du côté du Nord, pour aller au Cloitre & à la maiſon du Prieur du Chapitre, tout contre laquelle eſt une Galerie qui conduit à la Sacriſtie des Chanoines, laquelle eſt belle & bien ornée. On y admire ſur-tout un rétable d'Argent vermeil qui répréſente la Crêche de Notre Seigneur, que donna en préſent le Roi Don Jean I, en actions de grace de la victoire ſignalée qu'il remporta ſur le Roi Don Jean I de Caſtille près d'Aljubarrota.

Il y a quantité d'autres Chapelles très magnifiques dont nous ne parlerons pas. Nous n'entrerons pas non plus dans le détail du Tréſor de cette Egliſe. Nous nous contenterons ſeulement de dire qu'outre une grande quantité de Pierreries, de pièces d'Or, de Vermeil, & d'Argent qu'on ne peut pas peſer au juſte à cauſe de l'Email dont elles ſont garnies, on y compte 800 marcs d'Argenterie qu'on étale les jours de fêtes ſolemnelles.

Cette Egliſe a toujours été ſi chère aux Rois de Portugal, qu'ils ont exempté de toutes ſortes d'impôt tous ceux qui ſont deſtinés à la deſſervir juſqu'aux Domeſtiques & Locataires des Chanoines.

Elle eſt deſſervie par un Chapitre Collégial & Royal, compoſé d'un Prieur, d'un Tréſorier, de deux Archidiacres, d'un Théologal, d'un Archiprêtre, de quinze Chanoines, de huit Prébendiers, de ſix Clercs, qu'on appelle *Capinhas*, qui aſſiſtent au Chœur avec le Chapitre; avec cette différence que les Chanoines, & les Prébendiers, portent des Aumuſſes fourrées de rouge, & que celles des Capinhas ne ſont pas fourrées.

Les Chanoines ſont Curés primitifs de toutes les Egliſes Paroiſſiales de la Ville, & de toutes leurs Annexes, & en cette qualité le Chapitre aſſiſtoit anciennement à tous les enterremens; mais comme cet honneur leur devint onéreux, à cauſe de la peine qu'il leur donnoit, ils s'en déchargèrent ſur une Communauté de quarante Prêtres, qu'ils formèrent & qu'on appelle *Coraria*,

ria, l'un deſquels eſt le Chef de tous les autres, ſous le titre de Prevôt, au-quel tous les autres ſont obligés d'obéir comme à leur Supérieur. GUIMARAEZ.

Le Chapitre eſt indépendant de la Juridiction Epiſcopale, & ne reconnoit d'autre Supérieur que le Pape. Pluſieurs Archévêques de Braga ont tâché de l'aſſujettir à leur autorité; mais toutes leurs tentatives ont été inutiles, & il n'y a pas d'apparence qu'ils en viennent à bout, tandis que les Rois de Portugal le maintiendront dans la glorieuſe poſſeſſion du titre de Chapitre Royal, dont il jouït depuis la fondation de la Monarchie.

Le Roi Don Alfonſe IV fit conſtruire vis-à-vis de la porte principale de l'Egliſe, & au-delà d'une Place qui n'en eſt éloignée que de dix-ſept pas, un ſuperbe *Padraon*, dont quatre arcades appuiées ſur des pieds d'eſtaux, en ſoutiennent la voûte. Tous ces pieds d'eſtaux ſe terminent en pointe de diamant, & s'élèvent au-deſſus du toit de la voute. Dans chaque flanc de la muraille de ces arcades, on voit un Ecu aux Armes du Roi Fondateur de l'Edifice. Au milieu de l'Arcade, qui eſt du côté de l'Egliſe, on a bâti un magnifique Autel ſur lequel on a placé une Image de Notre-Dame de la Victoire. Au pied de l'Autel on voit la figure du Licentié Pédro de Lobaon, Avocat de la Ville de Guimaraens, lequel entreprit de priver l'Egliſe de Notre-Dame, & ceux qui la deſſervoient des privilèges & Immunités que les Rois leur ont accordées, & qui, dit-on, en fut puni d'une manière ſurnaturelle.

La grande Place eſt fort proprement pavée, & environnée de Bancs attachés à la muraille de l'Egliſe ou à celle des Maiſons qui la bordent de trois côtés, leſquelles ſont ſoutenues par des piliers de pierre qui forment de beaux Portiques, qui entre le Nord & l'Orient ſont face à l'Egliſe Collégiale, & entre l'Occident & le Nord aux deux ſuperbes Edifices de la Chambre, & de l'Audience, au-deſſus deſquels on a placé deux grands Ecus aux Armes Royales entre deux Sphères dorées & peintes.

On voit encore dans l'enceinte de la Ville, la Place de Saint Paye où eſt ſituée l'Egliſe Paroiſſiale de ce nom, quoique celle dont nous venons de parler ſoit appellée la grande Place; celle-ci eſt encore plus grande, mais moins ornée.

En ſortant de la Ville, on trouve à l'entrée du Fauxbourg de Sainte Croix, la Place qu'on appelle le Champ de la Foire, vaſte, bien peuplée, partagée par un ruiſſeau qui porte ſon nom, qu'on paſſe ſur un Pont qui ne s'élève qu'à niveau du Terrain, & qui a 120 pas de long ſur trente de large.

La partie de la Place qui eſt au-delà du Pont, eſt toute pleine de beaux arbres, à l'ombre deſquels on tient une Foire de Beſtiaux, qui commence le prémier Dimanche d'Aout, & dure trois jours.

A quelque diſtance delà on trouve la Place de Saint Sébaſtien, où eſt ſituée une Egliſe Paroiſſiale dédiée à ce Saint. Cette Place eſt remarquable par la beauté de l'Egliſe qui la borde d'un côté, & de la façade de la Doua-

GUIMARAEZ. ne qui règne d'un autre. Delà, en tirant entre le Nord & l'Occident, on va à la Place du Toural.

Cette Place eſt bordée d'un côté par de belles Maiſons, dont le devant eſt ſoutenu par des Arcades qui font un effet merveilleux, & certains jours de fêtes on y fait des danſes au ſon des Trompettes, & de pluſieurs autres Inſtrumens, qui ſont ſuivis de Tournois, & de Courſes auxquelles la Jeuneſſe de la Ville & du voiſinage s'éxerce. Ceux qui ne veulent être que ſpectateurs de ces rejouïſſances, ſont aſſis ſur des bancs de pierre, dreſſés contre les murailles des maiſons en forme d'Amphithéâtre.

Du côté du Midi on a conſtruit une très belle Fontaine à ſix gros tuyaux, terminée par une Sphère de Bronze doré, au bas de laquelle ſont les armes Royales. Le pied de la Fontaine eſt environné de dégrés de pierre, ſur leſquels les habitans ſe vont aſſeoir pour y converſer.

On voit encore quelques autres Places, & pluſieurs Egliſes dans les Fauxbourgs, dont nous ne parlerons pas, eſtimant que ce que nous avons dit ſuffit pour perſuader que Guimaraens eſt une des plus conſidérables Villes de Portugal. Les Rois lui ont accordé quantité de beaux privilèges.

Avant que l'Ancien Guimaraens fût entièrement ruiné, il avoit une Juridiction diſtincte de celle du nouveau, & des Magiſtrats différens; &, afin que la mémoire n'en ſoit pas tout-à-fait éteinte, il ſe fait tous les ans le troiſième Dimanche de Juillet une Proceſſion ſolemnelle, qui va de l'Egliſe Collégiale à celle de Saint Michel du Château, à laquelle aſſiſtent le Chapitre, les Véréadors, avec leur verge en Corps de Ville, accompagnés du Procureur Syndic, du Greffier, & autres Officiers de Juſtice, & du Corrégidor, du Provéditeur, & du Juge de dehors.

Lorſque la Proceſſion part de l'Egliſe Collégiale, le Juge de dehors leve un Etendart rouge, ſur lequel paroit la Figure de l'Archange Saint Michel; &, lorſqu'il arrive au terme qui ſépare l'Ancienne Ville de la nouvelle, il le remet au plus ancien Véréador, pour marquer qu'il n'eſt pas en droit d'entrer dans un lieu où il n'a pas de Juridiction avec les marques qui dénotent les attributs de la Judicature.

La Ville eſt gouvernée, quant au Civil, par un Corrégidor, un Auditeur, trois Véréadors, un Procureur du Conſeil, un Greffier de la Chambre, un Juge de dehors, un Juge des Orphelins, avec ſon Greffier, un Maitre de Comptes, un Enquéteur, un Diſtributeur, un Mayrinhe, deux Lieutenans de Police, un Alcaïde, ſix Tabellions, un Capitaine Major & un Sergeant Major, qui commandent quatre Compagnies d'Ordonnance.

La Comarca ou le Département de Guimaraens eſt compoſé de 22 Villes, ſavoir:

Guimaraens,
Brague,
Corida,
Riba Tamaga,
Colories de Baſtos,
Roufi,

Ama-

Amarante,	Reſtim,	GUIMARAEZ.
Vahaon,	Pédralta,	
Figueira,	Vemieiro,	
Monte longo,	Tibaëns,	
Raes,	Cambéſès,	
Villabon,	Gueyada,	
Réda,	Capçaons,	
Santa Cruz,	Manédo.	

Elle s'étend ſur vingt Conſeils qui ſont:

Conda,	Colories de Baſto,
Amarante,	Roufi,
Vulgaon,	Reſtim,
Figueira,	Pédralta,
Monte longo,	Vemieiro,
Raes,	Tibaëns,
Villabon,	Cambéſès,
Rida,	Gueyada,
Santa Cruz,	Capçaons,
Riba Tamaga,	Manédo.

Cette Ville de Guimaraens eſt la Patrie d'Alfonſe Prémier Roi de Portugal, & du Pape Damaſe qui ſiegea depuis 367 juſqu'à l'an 385.

Au Midi de Guimaraens eſt Amarante, Ville aſſez belle, ſituée ſur la Rivière de Tamaga.

Au Nord-Oueſt de Guimaraens eſt l'illuſtre Ville de

B R A G A.

BRAGA eſt une Cité Archiépiſcopale, fort ancienne, connue par les Romains ſous le nom de Bracara-Auguſta, ou, tout en un mot, Bracarauguſta, comme ce nom ſe voit écrit dans une Inſcription qu'on y a trouvée: BRAGA.

ISIDI. AVG. SACRVM
LVCRETIA. FIDA
SACERDOS. PERP.
ROMAE. ET. AVG.
CONVENTUS. BRACARAVG.
V. D.

Elle étoit l'une des quatre prémières Villes de l'Eſpagne, Capitale d'un Gouvernement, d'où dépendoient vingt-quatre Cités. Elle fut bâtie par les Bracares, qui demeuroient dans ce Païs-là, & qui lui donnèrent leur nom.

BRAGA. Lorſque les Suèves, venus d'Allemagne, envahirent la Galice & le Portugal, Braga fut le ſiège de leur Royaume l'eſpace de cent ſoixante & dix ans; & lorſque leur Empire eut été éteint par les Goths, ces derniers en firent auſſi la Capitale de leur Royaume, & elle conſerva cet honneur l'eſpace de cent ſoixante & dix ans. Elle eſt ſituée ſur la rivière de Cavado, à cinq lieues de la mer.

L'Archévêque de Braga eſt Seigneur de cette Ville, pour le temporel & pour le ſpirituel, c'eſt pourquoi il porte la croſſe à la main, & l'épée au côté, pour marque de ſa double autorité: il a quarante mille ducats de revenu. Il diſpute à l'Archévêque de Tolède le titre de Primat de l'Eſpagne; & cela vient de ce que Tolède ayant perdu ſa Primatie par l'invaſion des Maures, Alfonſe I Roi de Léon & Caſtille, lorſqu'il reprit Braga ſur les Maures, l'An (*a*) 740 transféra cette dignité à ſon Egliſe, & tous les Evêques d'Eſpagne reconnurent l'Archévêque de Braga pour le Primat.

Trois ſiècles après, Alfonſe VII ayant enlevé Tolède aux Maures, l'An 1039, l'Archévêque de Tolède redemanda ſa Primatie, mais celui de Braga, qui étoit dans une ſi longue poſſeſſion, ne voulut pas la lui rendre. Cette diſpute a été renouvellée ſouvent; elle le fut particulièrement au Concile de Trente, mais les Papes n'ont jamais voulu la décider, & elle eſt demeurée indéciſe juſqu'à préſent. Cependant les Evêques Eſpagnols reconnoiſſent le Métropolitain de Tolède, & les Portugais, celui de Braga.

Cette Ville a été Chrétienne de bonne heure, & entre ſes Evêques (*b*) il y en a qui ont été mis au nombre des Saints, entr'autres St. Martin Evêque de Dumie, Monaſtère voiſin de Braga qu'on avoit érigé exprès pour lui: il fut enſuite élevé ſur le Siège Métropolitain de Braga même, vers l'an 570. St. Fructueux en fut Evêque au VII Siècle en 656, après avoir été auſſi Evêque de Dumie.

On trouve quatre Conciles tenus en cette Ville. L'un en 563 ſous le Pape Jean III, la troiſième année de Théodémir, ou d'Ariamire Roi des Suèves. Il ſe tint le prémier de Mai, & fut compoſé des Evêques de la Galice. Le ſecond en 572, la ſeconde année de Miron Roi des Suèves, au mois de Juin, durant la vacance du St. Siège, après la mort de Jean III. Le troiſième en 610 ſous Boniface IV; & le quatrième en 675 ſous le Pape Adéodat.

Le Pere Labbe (*c*) qui fournit cette Chronologie des quatre Conciles de Braga dans ſon Indice Alphabétique des Conciles met le troiſième dans la Liſte des Conciles rangés ſous les Papes durant le Pontificat deſquels ils ſe ſont tenus, & appelle en cette liſte (*d*) troiſième Concile de Braga, celui qui eſt le quatrième (*e*) dans l'Indice d'Alphabétique.

Les

(*a*) Moreri met cet évènement à l'An 1240. C'eſt un anachroniſme de 500 ans.
(*b*) *Baillet*, Topogr. des Saints. p. 88.
(*c*) Synopſ. Concil.
(*d*) Pag. 84.
(*e*) Pag. 304.

Les femmes de cette Ville ſe ſont rendues célèbres par leur courage & par leur bravoure, auſſi bien que les hommes. L'Hiſtoire nous apprend que dans une bataille entre les habitans de Braga & ceux de Porto, les femmes de Braga firent ſi bien qu'elles eurent la meilleure part à la Victoire. Pour conſerver la mémoire d'un évènement qui leur étoit ſi glorieux, les vainqueurs impoſérent à ceux de Porto pour condition, qu'à l'avenir aucun homme n'y pourroit entrer dans les emplois, à moins que d'avoir l'agrément d'une femme de Braga. BRAGA.

Le terroir de cette Ville eſt fertile en vin, en bled, en fruit; abondant en herbages, & en légumes, & riche en troupeaux & en gibier.

La Province d'Entre-Douro-&-Minho eſt diviſée en quatre Comarcas, qui ſont celles de Porto, de Guimaraez, de Viana & de Ponte de Lima. Elle eſt une des meilleures & des plus fortes du Royaume, étant inacceſſible aux ennemis par mer, & de très difficile accès par terre, à cauſe des hautes montagnes dont elle eſt bordée. ENTRE-DOURO-ET-MINHO.

On y jouit d'un Printems preſque perpétuel, & d'un air fort agréable & fort doux. On y recueille du froment en quelques endroits, mais le grain, qu'on y a le plus en abondance, eſt le ſeigle & le millet. On y voit des ſeps de vignes, qui s'élèvent à la hauteur des arbres, auxquels ils ſont attachés. Le vin, qu'on y fait, eſt paſſablement bon, mais ils n'eſt pas néanmoins le meilleur qui ſe recueille en Portugal.

Les Rivières ſont fécondes en bons poiſſons. Les Campagnes ſont couvertes de troupeaux, qui portent une laine aſſez fine, & dont la chair eſt la meilleure & la plus délicate qu'on ait en Eſpagne; & les Forêts abondent en gibier & en volaille.

La Province de TRA-LOS-MONTES.

LA Province de Tra-los-Montes, c'eſt-à-dire, d'au-delà des Montagnes, (*Provincia Interamnis*), eſt ainſi appellée parce qu'elle eſt en effet ſituée au-delà des montagnes, à l'égard du reſte du Royaume. Elle s'étend en long du Nord au Sud, confine dans toute ſa longueur au Royaume de Léon, comprenant tout ce quartier du Portugal, qui eſt entre le Douère & la Galice, à l'Orient de la Province d'où nous ſortons; & renferme encore une langue de terre, longue & étroite, au Midi du Douère, depuis une ligne tirée à Caſtanheira ſur le bord de ce Fleuve, juſques vers la ſource de la Coa; ayant à l'Occident la Province de Beira. Elle a du côté de l'Occident de hautes Montagnes, qui l'enferment, nommées Marano, Jureſſo, Muro & Soaio, qui ſont des branches du Mont Vindius, ou Vinduus. TRA-LOS-M.

Le Mont, que les Anciens ont appellé Vindius, car aujourdhui il n'a point de nom particulier, eſt cette chaine de Montagnes, qui ſe détachant des Pyrénées, traverſe la Biſcaye & l'Aſturie; & forme, à l'entrée de la Galice, deux branches, dont l'une s'étend tout du long juſqu'au Cap de Finiſter-

Tra-los-M. niſterre, l'autre tournant au Midi traverſe le Païs des anciens Bracares, & ſépare la Province de Tra-los-Montes de celles qui ſont à ſon Couchant.

Cette Province eſt arroſée de quelques rivières. Le Douère la traverſe dans ſa largeur du Levant au Couchant, la partageant en deux parties preſque égales, & lui ſert de borne à l'Orient dans ſa partie Septentrionale.

Dans cette même partie elle a la Rivière de Tamaga, dont j'ai déjà parlé; celle de Pinhaon, celle de Tuélo, qui ſortant de la Galice, paſſe à Miranda, & celle de Sabor, qui paſſe à Bragance. Dans la partie, qui eſt au Midi du Douère, elle eſt arroſée par la rivière de Coa, qui ſortant des Montagnes aux confins du Portugal & de l'Eſtrémadoure Eſpagnole, coule du Midi au Septentrion, & lave les murailles de Villa-Mayor, de Caſtro-Bom, & de Pinhel, & ſe jette dans le Douère, vis-à-vis de Torre de Mon-Corvo. Cette rivière s'appelloit anciennement Cuda, & elle donna le nom à un peuple appellé Tranſcudani, parce qu'ils habitoient au-delà de la Cuda, ou Coa, par rapport à l'Eſpagne. Il eſt fait mention de ce Peuple dans l'Inſcription du pont d'Alcantara, que j'ai rapportée ci-deſſus.

La Province de Tra-los-Montes peut avoir environ trente lieues de long, ſur vingt de large; elle comprend deux Cités, & quatre Comarcas; celles de Miranda, de Mon-Corvo, de Villaréal & de Pinhel. Les trois prémières ſont au Nord du Douère, & la dernière eſt au Midi.

Villes au Nord du Douère.

MIRANDA DO DOURO.

Mir. do Douro. MIRANDA DO DOURO eſt ainſi nommée du Fleuve qui lave ſes murailles, pour la diſtinguer d'une autre Miranda, qui eſt au bord de l'Ebre dans la Caſtille Nouvelle; anciennement elle portoit le nom de Contia ou Contium.

Elle eſt ſituée ſur un roc au confluent du Douère & d'une petite rivière nommée Freſne. Elle n'a d'autres fortifications qu'une enceinte de murailles, avec un demi-baſtion, & un Ouvrage à corne, conſtruit entre les deux rivières.

Cette Place eſt néanmoins très importante, parce que delà l'on peut aiſément faire des courſes dans le Royaume de Léon, qui eſt tout ouvert & tout uni de ce côté. Miranda eſt une Ville Epiſcopale, dont la Prélature vaut dix mille ducats.

De Miranda tirant au Nord pour aller à Bragança, à moitié chemin entre ces deux Villes, on voit le Château d'Outeiro, ſitué ſur le ſommet d'une Montagne, au pied de laquelle coule la petite rivière de Sor ou Sabor. Il eſt fort ancien, on le croit un Ouvrage des Maures: on y entretient ordinairement une garniſon de vingt-cinq hommes.

BRA-

BRAGANCE.

BRAGANCA, ou Bragance, anciennement Brigantium, eſt ſituée ſur une ruiſſeau nommé Fervença, près de la petite rivière de Sabor. Elle eſt diviſée en deux parties, l'ancienne Ville & la Cité. BRAGANCE.

La Ville ancienne eſt ſur une hauteur, fortifiée d'une double enceinte de murailles. Du côté qui regarde la Cité, la muraille eſt revêtue de cinq baſtions, mais il n'y a point de foſſé; du côté oppoſé elle a une Citadelle attachée à la muraille.

La Cité eſt dans la pleine, au pied de la Montagne, défendue par un Fort de quatre baſtions revêtus. Il y a toujours huit compagnies d'Infanterie en garniſon.

Bragance eſt Capitale d'un Duché fort célèbre, dont les Ainés des anciens Rois de Portugal prenoient le titre, & qui a plus de cinquante Bourgs dans ſa dépendance.

Les Ducs de Bragance étoient du ſang Royal de Portugal, deſcendus d'Alfonſe de Portugal, prémier du nom, fils naturel du Roi Jean I, qui prit le titre de Duc de Bragance, & de Comte de Barcelos & de Guimaraez. Il vivoit à la fin du XIV Siècle & au commencement du XV, & mourut l'An 1461. Les Seigneurs de cette Maiſon étoient les plus puiſſans de tout le Portugal, & peut-être même de l'Eſpagne, poſſédans en propre près du tiers du Royaume de Portugal.

Tandis que ce Royaume a été dans la dépendance du Roi d'Eſpagne, ils avoient la prérogative, à l'excluſion de tous les autres Grands de cette Monarchie, de s'aſſeoir en public ſous le dais du Roi: ils faiſoient ordinairement leur réſidence à Villa-Viçioſa, belle Ville qui eſt dans la Province d'Alentéjo, au Midi du Royaume.

C'eſt cette Maiſon, qui eſt aujourdhui ſur le trône de Portugal, depuis l'An 1640, que les Portugais ſecouant le joug de Philippe IV (*), mirent l'autorité Royale & le gouvernement de leur Païs, entre les mains de Jean II, Duc de Bragance, de ce nom, IV Roi de Portugal du même nom, & Grand-père de Jean V. Bragance n'eſt qu'à deux lieues des terres du Roi d'Eſpagne: il s'eſt trouvé des mines d'argent dans ſon terroir.

A l'Occident de Bragance on voit Vignais ou Vinhaes, petite Place, ſituée ſur la rivière de Tuélo, qui tire ſon nom de ſon vignoble, où l'on recueille d'excellent Vin. VINHAES.

De Vinhaes tirant au Sud-Oueſt on trouve Montforte, ſur le panchant d'une Montagne extrêmement haute, avec un Château fermé de murailles, fortifié de deux demi-baſtions, & couvert d'une demi-lune d'un côté.

A l'Occident de Montforte eſt Chiaves, connue anciennement ſous le nom d'Aqua Flavia, ſituée ſur la Tamaga, à deux lieues de la Galice. Cette Place eſt bien fortifiée, fermée d'une double muraille, avec trois baſtions, deux CHIAVES.

(*) On a donné le détail de cette grande Révolution dans les *Annales*.

CHIAVES. deux demi-baſtions, & quelques Cavaliers; défendue par un Château, qui eſt dans la Ville, & par un Fort de quatre baſtions, conſtruit hors des murailles. Ces Ouvrages ſont tous revêtus, & environnés d'un foſſé à fond de cuve.

Cette Ville eſt la principale de la Province, & le lieu où demeurent le Gouverneur & le Thréſorier Général: il y a toujours une garniſon nombreuſe.

On a trouvé dans Chiaves une grande quantité de monumens anciens, particulièrement une Colomne avec les noms de dix Cités de la Province:

CIVITATES. DECEM
AQVIFLAVIENSES. AOBRIGENS.
BIBALI. COELERINI. ERVAESIL.
INTERAMICI. LIMICI. AEBISOC.
QVARQVERN. TAMACANI.

De Chiaves continuant à marcher vers le Couchant, on voit Montalègre, qui eſt un Château, fortifié d'un baſtion, d'un demi-baſtion & de quelques autres Ouvrages.

VILLA-REAL. Au Midi de Montalegre, eſt la Ville de Villa-Réal, Capitale d'une Comarca, ſituée un peu au deſſus du Douère, entre deux petites rivières, nommées Corgo & Ribéra. Elle appartient en titre de Marquiſat aux Comtes de Médellin.

Au Nord-Eſt de Villa-Réal, on voit deux petites Places, Alfandéga & Mirandéla, dont la dernière eſt ſituée ſur le Tuélo, & défendue par un Château.

VILLA-FLOR. Plus avant au Sud-Eſt, on voit Villaflor, jolie petite Ville, & plus bas Torre de Moncorvo, ſituée dans l'angle que fait le Sabor en ſe jettant dans le Douère.

Villes au Midi du Douère.

ALFAYATES. JE vai commencer par la ſource de la Coa, & continuer en avançant, juſqu'à ſon confluent avec le Douère. Près de ſa ſource, eſt Alfayates, petite Place, ſituée ſur une hauteur entre des Montagnes, défendue par un aſſez bon Château. Plus avant on voit ſur cette riviere, Villa-Mayor, Caſtro-Mendo, & Caſtro-Bom, petits Bourgs, qui n'ont guère plus de cent habitans chacun; le ſecond a un Château qui lui ſert de défenſe.

ALMEIDA. Au Septentrion de Caſtro-Bom eſt Almeida, petite Ville, où il y a trois cens Bourgeois, fortifiée de ſix baſtions, avec trois demi-lunes, & d'un Fort à quatre baſtions, conſtruit ſur une colline; & plus loin Pinhel, Capitale d'une Comarca, ſituée au confluent de la Coa & d'une autre petite rivière, nommée Rio-Pinhel; on prétend qu'elle a été bâtie par les anciens Turdules: elle a reçu de grands privilèges des Rois de Portugal.

Quittant Pinhel, & avançant vers le Douere, on voit à la droite Caſtel-Rodrigo,

Rodrigo, Ville ancienne avec titre de Marquiſat, dans une ſituation élevée entre de hautes Montagnes, & ornée d'un fort beau Palais. CASTEL-RODRIGO.

Don Louïs de Moura gouverna longtems cette Ville en qualité d'Alcaïde. Don Chriſtophle ſon fils, s'étant attaché aux intérêts de Philippe II, Roi d'Eſpagne, lui rendit des ſervices ſi conſidérables dans la conquête du Portugal, que ce Monarque pour lui en marquer ſa reconnoiſſance, érigea la Ville de Ciudad-Rodrigo en Comté en ſa faveur.

Après la mort de Philippe II, Philippe III ſon fils l'en fit Marquis, & attacha à ce nouveau Marquiſat les honneurs de Grandeſſe, & pour comble de gloire, il fut fait prémier Viceroi de Portugal. Il prit alliance avec Donna Marguerite de Corte-Réal, dont il eut pluſieurs enfans. Celui qui lui ſuccéda s'appelloit Don Emanuel de Moura Corte-Réal, ſecond Marquis de Caſtel-Rodrigo & Comte de Lumiares. Il fut Gouverneur des Païs-Bas pendant les années 1644, 1645, & 1646, & ſe maria avec Donna Eléonor de Mello, fille du Comte de Tentugal, de laquelle il eut Don François de Moura & Mello, troiſième Marquis de Caſtel-Rodrigo, & gouverna les Païs-Bas auſſi bien que ſon père depuis l'année 1664, juſques à 1668. Il mourut au mois de Décembre 1675, ne laiſſant que deux filles de Donna Anne-Marie d'Arragon & Moncada, fille du ſixième Duc de Montalto, ſa femme.

Donna Eléonor de Moura Corte-Réal, quatrième Marquiſe de Caſtel-Rodrigo, Comteſſe de Lumiares, étoit fille aînée du feu Marquis Don François. Elle avoit épouſé en prémières noces Don Aniélo de Guzman, fils puis-né du prémier Duc de Médina de las Torres, lequel mourut étant Viceroi de Sicile, le 16 Avril 1677; & en ſecondes, vers la fin de 1678, avec Don Charles Homo-Dei, Marquis d'Almonacid, Gentilhomme Milanois, de Don Auguſtin Homo-Dei, Marquis de Piopère, Almonacid & Villanova, & de Donna Marie Laſſo de la Véga ſa troiſième femme. Il eſt frère du Cardinal Homo-Dei.

Comme il prit le nom de Marquis de Caſtel-Rodrigo, il voulut jouïr des honneurs de la Grandeſſe auquel ils ſont attachés; mais on lui forma de grandes difficultés, ſur ce qu'on prétendoit qu'il ne fût pas d'une naiſſance aſſez diſtinguée pour être revêtu d'une dignité ſi éclatante: mais il les vainquit toutes, & ſe couvrit devant le Roi le 29 Mars 1670. Il avoit beaucoup d'eſprit & de mérite. C'eſt lui qui eut l'honneur d'être nommé Ambaſſadeur & Procureur pour ſe marier au nom du Roi Philippe V, avec la Princeſſe Donna Marie-Louïſe-Gabrielle de Savoye. Il s'acquitta ſi bien de cette commiſſion, que le Roi pour lui marquer combien il étoit content de lui, l'honora de la charge de Mayor Domo Mayor de la Reine ſon épouſe.

Comme la Marquiſe de Caſtel-Rodrigo ſon épouſe mourut ſans enfans, le Marquiſat de Caſtel-Rodrigo, & ſes autres Etats échurent à Donna Jeanne de Moura ſa ſœur unique, laquelle épouſa en 1668, Don Gilbert Pio, Prin-

CASTEL-RODRIGO. ce de Saint Grégoire dans la Lombardie: & après ſa mort elle ſe remaria avec Don Louïs Contarini Noble Venitien, alors Ambaſſadeur à Rome pour la République de Veniſe. Le Prince Pio ſon fils lui a ſuccedé au Marquiſat de Caſtel-Rodrigo, deſorte qu'il en jouït auſſi bien que de la dignité de Grand d'Eſpagne qui y eſt attachée, & dont il ſoutint l'éclat par un mérite avéré, & par un inviolable attachement à la perſonne du Roi, qui l'honora de l'emploi de Gouverneur de Madrid avec douze mille écus d'appointement: il fut fait enſuite Viceroi de Catalogne.

Sur la gauche, en quittant Pinhel, & avançant toujours vers le Douère, on trouve Trancoſo & Marialva; la prémière à trois lieues de Pinhel, accompagnée d'un beau Château, qui lui ſert autant pour l'ornement que pour la défenſe; la ſeconde eſt Capitale d'un Marquiſat.

ST. J. DE PESQUERA. Plus avant ſur le Douère eſt un petit Bourg nommé St. Joan de Peſquéra; il eſt à remarquer que ce Fleuve eſt navigable depuis ſon embouchure juſques-là, mais il ne l'eſt pas plus avant, à cauſe d'une cataracte, d'où il ſe précipite avec un grand fracas: outre que plus haut aux environs de Miranda, il ſe perd en Eté dans les ſables & parmi les rochers, & coule l'eſpace d'environ mille pas par des conduits ſouterrains.

Le Bourg, dont je viens de parler s'appelle S. Joan de Peſquéra, parce que la pêche y eſt fort bonne, & qu'on y prend quantité d'excellentes Lamproies à l'endroit de la cataracte.

La Province de Tra-los-Montes n'eſt pas bien grande, comme on vient de le voir; elle eſt fertile en vin & en huile, & riche en troupeaux.

La Province de BEIRA.

BEIRA. LA Province de Beira eſt grande, riche & fertile, ſituée entre deux grands Fleuves, le Tage & le Douère; bornée au Couchant par l'Océan, au Midi par l'Eſtrémadoure Portugaiſe, au Sud-Eſt par l'Eſtrémadoure Eſpagnole, dont elle eſt ſéparée en partie par le Tage, & en partie par la riviére d'Elia; à l'Orient par la Province de Tra-los-Montes, & au Nord par le Douère.

Elle s'étend en longueur du Nord-Oueſt au Sud-Eſt, de Feyra près de l'Océan, juſqu'à Salvaterra ſur la rivière d'Elia, l'eſpace d'environ trente-quatre lieues, & en largeur de Redondo juſqu'à Lamégo l'eſpace de trente lieues.

Elle compoſe ſix Comarcas, une le long du Douère, ſavoir celle de Lamégo, une le long de l'Océan, ſavoir celle d'Aveiro; deux au milieu du Païs, celles de Coimbre & de Viſeu, une au Midi vers le Tage, celle de Caſtelbranco, & une enfin à l'Orient, aux environs de la Coa, ſavoir celle de Guarda.

Cette Province eſt arroſée d'un nombre conſidérable de rivières, qui répandent par tout la fécondité. Elle a le Douère à l'une de ſes extrémités, & au milieu du Païs, le Vouga & le Mondégo, qui la traverſent

ſent dans ſa largeur. Outre ceux-là, dont j'ai déja parlé, l'on y voit le Zézère, anciennement Ozécarus, qui après y avoir coulé quelque tems, entre dans l'Eſtrémadoure de Portugal, le Ponſul, l'Aravil, & l'Elia, qui ſe jettent tous trois dans le Tage, & la Pavia, qui va porter ſes eaux dans le Douère. BEIRA.

LAMEGO.

LAMEGO eſt une Ville ancienne & Epiſcopale, appellée autrefois Lamà, ſituée près du Douère, Capitale d'une Comarca. L'Evêque de Lamégo eſt ſuffragant de Braga, & a dix-huit mille ducats de revenu. LAMEGO.

Quelques Auteurs Portugais croient que cette Ville eſt la même que *Laconimurgum*, qu'ils prétendent avoir été bâtie par une Colonie de Lacédémoniens, conjointement avec les Celtibériens. Quoiqu'il en ſoit les Arabes l'ont conquiſe deux fois ſur les Chrétiens, qui la reprirent enfin. Elle fut enſuite detruite & rebâtie. Don Alfonſe-Henrique Roi de Portugal y tint en 1143 les prémiers Etats Généraux de ſon Royaume, & on y établit de nouvelles Loix. Don Jean II l'exempta de toute impoſition.

Cette Ville jouit à préſent de grands Privilèges. Il y a dans le quartier le plus élevé une Citadelle bien fortifiée, au milieu de laquelle eſt une haute Tour.

Le terroir de Lamégo eſt fertile en excellent vin, & l'on y en recueille une ſi grande quantité, qu'il y en a dequoi fournir pluſieurs Provinces.

Villes auprès des Côtes le long de l'Océan.

FEYRA, ou A Feyra, eſt la Ville la plus avancée au Nord, ſituée près de l'Océan, vers la petite rivière de Caſtos. FEYRA.

Elle eſt Capitale d'un Comté, qui appartient à des Seigneurs de la Maiſon de Péreyra: ces Seigneurs y ont un Palais magnifique & un bon Château. Delà tirant au Midi l'on paſſe à Vouga, petite Ville ſituée ſur la rivière du même nom; & plus loin on trouve

AVEIRO.

AVEIRO (en Latin *Lavara*) eſt une Ville aſſez conſidérable & Capitale d'une Comarca, ſituée un peu au deſſus du rivage de l'Océan, à la tête d'un petit Golfe, que la marée forme à l'embouchure du Vouga, à ſept lieues de Porto, & à neuf de Coimbre. AVEIRO.

Le Vouga y forme un petit Port, qui eſt un havre de barre, où les bâtimens médiocres, qui ne tirent que huit ou neuf pieds d'eau, peuvent entrer dans le tems de la pleine mer, ſous la conduite des Pilotes du lieu.

Aveiro eſt dans une vaſte campagne, très bien arroſée de fontaines & ferti-

AVEIRO. fertile en toutes choſes. Il s'y fait une ſi grande quantité de ſel, qu'on en a dequoi fournir deux ou trois autres Provinces.

Les habitans d'Aveiro ont reçu d'Alfonſe III, Roi de Portugal l'An 1265, ce Privilège ſingulier, qu'il n'eſt permis à aucun Etranger d'y paſſer la nuit, ſans la permiſſion du Magiſtrat, non pas même à des perſonnes du ſang Royal.

Elle n'a pour toute fortification qu'une muraille, flanquée de quelques Tours. Il eſt vrai que ſon Port lui ſert d'un aſſez bon rempart, tellement qu'on n'y a rien à craindre du côté de la Mer. Il s'y trouve un Couvent fort beau de Religieuſes, où l'on ne reçoit que des filles d'ancienne Nobleſſe, & deſcendues de Chriſtianos viéjos, de vieux Chrétiens: c'eſt pourquoi il faut qu'elles faſſent preuve de l'un & de l'autre, avant que d'y entrer.

La Terre d'Aveiro eſt une des plus conſidérables de tout le Portugal. Elle fut érigée en Duché environ l'an 1330, par Jean III Roi de Portugal, en faveur de Don Jean de Lancaſtre, Marquis de Torreſnovas, fils de Don George de Portugal, Duc de Coimbre, & fils du Roi Don Jean II. Don Jean, Quatrième Duc de Bragance, étant monté ſur le Trône par cette fameuſe révolution qui arriva en Portugal, confiſqua ce Duché ſur la tête de Don Raymond de Lancaſtre, cienquième Duc d'Aveiro, parce qu'inviolablement attaché aux intérêts de Philippe IV, Roi d'Eſpagne, il ne voulut pas reconnoître ce nouveau Souverain.

Philippe IV voyant que ce Seigneur, pour ne pas manquer à la fidélité qu'il lui avoit jurée, avoit abandonné ſa patrie & tous ſes Etats pour ſe rendre en Caſtille, lui donna le titre de Ciudad Réal, avec des rentes conſidérables, & des penſions proportionnées aux dépenſes qu'il étoit obligé de faire pour ſoutenir l'éclat de ſon nom; deſorte qu'il vêcut à la Cour de Sa Majeſté Catholique juſqu'en 1665, qu'il mourut, & laiſſa pour héritière Donna Marie de Guadaloupe ſa ſœur, qui ſe maria avec Don Emanuel Ponce de Léon, ſixième Duc d'Arcos.

C'eſt de ce Duc Don Emanuel d'Arcos que Madame la Comteſſe d'Aunoy parle dans la onzième Lettre de ſes Rélations du voyage d'Eſpagne, où elle dit que ce Seigneur prétendoit que le Duc de Bragance eût uſurpé ſa Couronne de Portugal ſur ceux de ſa Maiſon, & que par cette raiſon il ne lui voulut jamais prêter ſerment de fidélité, ni lui donner d'autre titre que celui de Duc de Bragance, aimant mieux perdre quarante mille écus de rente que de ſe ſoumettre à baiſer la main à un uſurpateur, de qui il croyoit être en droit d'éxiger les hommages & l'obéiſſance. La hauteur avec laquelle il refuſoit de ſe ſoumettre au Roi de Portugal tenoit ſi fort à cœur à ce Monarque, que pour avoir la gloire de le ranger au nombre de ſes Vaſſaux, il lui fit propoſer pluſieurs fois qu'il le diſpenſoit d'aller lui-même en Portugal, & que pourvu qu'il y envoyât un de ſes enfans pour répréſenter ſa perſonne, laiſſant à ſon choix celui qu'il voudroit envoyer, il lui laiſſeroit percevoir les revenus de ſes Etats, & lui payeroit les arrérages depuis le tems qu'ils

qu'ils avoient été réunis à la Couronne, qui montoient à des ſommes im- Aveiro.
menſes. Mais le Duc n'en voulut jamais démordre, & rejetta toujours toutes les propoſitions qui lui furent faites ſur cet article, & pour mieux faire ſentir au Roi de Portugal le mépris qu'il faiſoit de ſa domination, il diſoit qu'après avoir perdu la Couronne, il lui ſeroit honteux de ramper devant un uſurpateur pour quarante mille écus de rente.

Toute cette Côte, qui s'étend entre Porto & Coimbre, n'a guère plus de trois lieues de large: elle eſt bornée à l'Orient par une chaine de hautes montagnes, qui s'étendent de l'une de ces Villes à l'autre, & de Coimbre plus avant au Midi juſqu'à Tomar.

Le chemin de Porto à Lisbonne eſt dans cette longue plaine, borné par ces montagnes; en le traverſant on voit une campagne charmante, bien cultivée & bien peuplée. Cette chaine de montagnes eſt fort large, & s'étend du Diocèſe de Coimbre dans celui de Viſeu, & s'avance juſqu'à celui de Lamégo, où elle ſe joint au Mont Muro, dont j'ai parlé ci-deſſus. Les Anciens lui ont donné le nom d'Alcoba, & ce nom lui eſt demeuré juſqu'à préſent parmi les Portugais, qui l'appellent Séra d'Alcoba.

Ces montagnes ſont fécondes en ſources abondantes, qui forment diverſes rivières, dont les unes ſe jettent dans le Douère, d'autres dans le Vouga, & quelques autres dans le Mondégo.

COIMBRE, ou CONIMBRE.

COIMBRE, ou Conimbre, eſt une belle & grande Ville, à ſix ou ſept lieues de la Mer, au bout d'une plaine, ſur une hauteur, dont la pente s'étend juſqu'au bord du Mondégo. Coimbre.

Elle porte titre de Cité & de Duché. Elle eſt le ſiège d'un Evêché ſuffragant de Braga, d'un Tribunal d'Inquiſition & d'une fameuſe Univerſité; l'Evêque, l'un des plus riches du Royaume, a quarante mille ducats de revenu.

On voit dans cette Ville un grand nombre d'Egliſes, de Monaſtères, & quelques autres bâtimens ſomptueux. Les plus remarquables, ſont l'Egliſe Cathédrale, qui porte le nom de la Fé, celle de Ste. Croix, où les deux prémiers Rois de Portugal, Alfonſe & Sanche, ont été enſevelis dans des tombeaux magnifiques, par les ſoins du Roi Emanuel; deux beaux Couvens, l'un de Religieux de St. François, & l'autre de Religieuſes de Ste. Claire, qui ſont à cinquante pas de diſtance l'un de l'autre; le College de l'Univerſité, qui a été le Palais des anciens Rois; & le Pont du Mondégo.

Ce Pont eſt un Edifice fort ſomptueux, compoſé de deux rangs d'arcades l'un ſur l'autre, tellement qu'on paſſe cette rivière par un chemin couvert.

Le Monaſtère de Ste. Claire a été bâti par la Reine Eliſabeth, qui y eſt inhumée dans un Sépulcre de pierre, relevé de ſculpture, ou l'on voit ſa figure, avec la Couronne ſur la tête, environnée d'une baluſtrade d'argent.

COIMBRE. L'Univerſité fut fondée l'An 1290 par le Roi Denis I, & tranſportée dans la ſuite à Lisbonne. Le Roi Jean III la rendit à Coimbre l'An 1553; c'eſt pourquoi il en eſt regardé comme le fondateur. Lorſque Philippe II s'empara du Portugal & l'unit à la Caſtille, il y eut des gens qui lui conſeillèrent de ſupprimer cette Univerſité, afin que les Portugais, obligés d'aller étudier dans les Univerſités de l'Eſpagne, vinſſent avec le tems à lier ſociété avec les Eſpagnols; mais ce Conſeil ne fut pas ſuivi, peut-être pour ne pas alarmer les Portugais.

La Campagne d'alentour eſt belle & riante, plantée de vignobles, où croit d'excellent vin, & couverte de forêts d'Oliviers.

La Ville de Coimbre a reçu de grands privilèges de ſes Rois, dont il y en a eu ſept, qui y ſont nés. On croit communément que cette Ville eſt la Conimbrica des Anciens, mais un habile Portugais a fait voir que, ſuivant les vieux Itinéraires, ce nom ne convient qu'à Condéja à Velha, qui eſt un peu plus avant que Coimbre au Midi. Quoiqu'il en ſoit, Coimbra a hérité du nom & de la ſplendeur de cette Ville antique, & s'eſt elevée ſur ſes ruines.

Les Jéſuites ont auſſi une très belle maiſon à Coimbre; & c'eſt l'une des plus grandes & des plus ſomptueuſes de leur Societé. Elle eſt compoſée de ſeize corps de logis, qui renferment quatre cours, outre les Claſſes pour leurs Ecoliers, qui ſont un bâtiment à part; leur Egliſe eſt fort belle & fort grande, & leur dortoir ſi vaſte, que trois cens Religieux y peuvent manger fort à leur aiſe. Ils ont choiſi pour cet édifice la rue de la Calzada, qui eſt la plus belle de la Ville, & le ſeul endroit uni, qui s'y trouve: tout le reſte eſt inégal & montueux, à cauſe de ſa ſituation ſur le panchant d'une Colline.

L'Egliſe de Ste. Croix, que j'ai indiquée, eſt dans un Couvent de Religieux, qui ne vont jamais en Ville. Leur Supérieur eſt Général; ils ont deux Cloitres magnifiques, ornés de belles caiſſes d'orangers, un beau dortoir voûté & platfonné, qui conduit à ſix-vingts chambres, trente de chaque côté; & trente mille ducats de rente.

On voit encore un fort bel Aqueduc, bâti par le Roi Don Sébaſtien, qui conduit l'eau derrière l'Univerſité, dans un beau réſervoir de marbre, d'où elle ſe communique au reſte de la Ville.

On voit au Couchant de Coimbre trois ou quatre Places remarquables; Monté-Mor-o-Velho, Tentugal, Buarcos, & Cadima. Sortant de Coimbre on paſſe à Tentugal, & delà à Cadima, anciennement Carinna, ou plutôt Catina, toutes deux au Septentrion du Mondégo.

CADIMA.

C'eſt dans le territoire de cette dernièce, à huit lieues de Coimbre, que l'on voit cette Fontaine merveilleuſe, nommée Fervenças (*Ferventia*), qui, bien qu'elle n'ait guère plus d'un pied de profondeur, engloutit tout ce qu'on y jette, arbres, animaux & autres choſes. On a fait pluſieurs épreuves de ce miracle de la Nature, en divers tems. Dans le XVI Siècle le Roi Jean III y fit jetter un cheval, qui s'enfonça inſenſiblement dans l'eau, & qu'on

qu'on eut beaucoup de peine à retirer. Pluſieurs années après, le Cardinal Henri en fit l'épreuve ſur un arbre coupé, qui fut englouti entièrement, & diſparut pour jamais. Ces deux épreuves nous ſont rapportées par des Auteurs dignes de foi, qui avoient été témoins oculaires du fait: & il eſt remarquable que cette fontaine étoit déja célèbre dans l'Antiquité par ce même endroit, comme nous l'apprenons d'un Auteur Romain.

Monte-Mor-o-Velho eſt une petite Ville, ſituée ſur une éminence au milieu d'une grande plaine, de cinq lieues de longueur. Cette plaine eſt baſſe & marécageuſe, parce que la marée y fait déborder l'eau du Mondégo, tellement qu'on n'y recueille guère autre choſe que du bled de Turquie. La Ville eſt défendue par un Château fort ſpacieux & fort vaſte: le Mondégo, qui traverſe la plaine, lui fournit de bon poiſſon, & la campagne eſt abondante en gibier. MONTE-MOR, &c.

Plus avant au Couchant ſont Buarcos, & Rédondo, ſituées toutes deux ſur l'embouchure du Mondégo, la prémière ſur la rive droite, & l'autre ſur la gauche. Ces deux Villes ſont fort bien peuplées, & fermées de murailles avec trois baſtions. La Mer fait là une rade aſſez bonne autour de Buarcos, où l'on voit quelques petites Iſles. BUARCOS.

Je reviens à Coimbre. Près de cette Ville, la chaine de montagnes, dont j'ai parlé ci-deſſus, ſemble ſe diviſer en deux branches, dont l'une s'étend droit au Midi de Coimbre juſqu'à Tomar, l'eſpace de douze lieues, & l'autre tourne à l'Orient, & s'étend entre les deux rivières de Mondégo & de Zézère, juſques vers la ſource de la dernière. La prémière chaine de montagnes étoit nommée anciennement *Tapiœus Mons*, & aujourdhui Anſidianus, ou Séra d'Ancaon, du nom d'un Bourg qui s'y trouve.

On traverſe des chemins fort rudes & fort pierreux dans ces montagnes; & à quatre lieues de Coimbre on rencontre un Bourg nommé Rabaçal, (*Rapaciale*), au-deſſus duquel eſt la partie la plus haute de ces montagnes, qui retient encore l'ancien nom, Porto Tapiao. Quatre lieues plus avant on arrive dans Alviaſera, la dernière Place de la Province de ce côté-là. En faiſant cette route, on voit un Rocher, d'où il ſort une Fontaine ſi groſſe dès ſa ſource, qu'il n'y a point de ruiſſeau, qui lui ſoit comparable; le lieu ſe nomme Alcabeque. RABAÇAL.

Pour aller de Coimbre à Rabaçal, on laiſſe ſur la droite Condéja à Velha, petite Place, où l'on ne voit preſque autre choſe que des ruines & des mazures, triſtes reſtes de l'ancienne Coimbrica. CONDEJA.

L'autre chaine de montagnes, dont j'ai parlé, qui tourne de Coimbre à l'Orient entre les rivières de Mondégo & de Zézère, porte aujourdhui le nom de Mont Stella, & anciennement étoit appellée *Hermenus* ou *Herminius*, différent d'un autre Mont *Herminius*, qui eſt dans la Province d'Alentéjo. M. STELLA.

Le Mont Stella ou Herméno, que je décris ici, s'étend en longueur de l'Occident à l'Orient, juſques dans le voiſinage de Covilhana. C'eſt ſur cette montagne que ſe trouve un Lac admirable, qui n'eſt pas une moindre mer-

M. Stella. merveille, que la Fontaine Fervença. Bien qu'il ſoit à plus de douze lieues de la Mer, & ſur le ſommet d'une montagne fort haute, on y voit quelquefois des debris de navire, & les gens du Païs aſſurent que toutes les fois que la mer eſt agitée, ce Lac s'agite pareillement, avec beaucoup de fracas. On dit qu'il y en a un tout ſemblable dans le territoire de Chiaves.

Gois. A l'Orient de Coimbre eſt Gois ou Gous Ville médiocre, ſituée ſur la rivière de la Seira, anciennement Seilia, dans une Vallée profonde entre deux montagnes, qui la couvrent tellement, qu'on n'y voit que fort peu le Soleil en tems d'hiver. La rivière de la Seira eſt abondante en bons poiſſons: on y prend des Aloſes, des Lamproies & des Truites.

VISEU.

Viseu. VISEU ou Viſéo, Ville Epiſcopale, eſt preſque dans le milieu de la largeur de la Province, à quelques lieues au Nord du Mondégo, ſituée dans une plaine agréable, couverte de beaux Jardins, plantée de bons arbres fruitiers, & fertile en toutes les choſes néceſſaires à la vie. L'Evêque de cette Ville a ſeize mille ducats de revenu. Elle eſt Capitale d'une Comarca, & d'un Duché, qui a été poſſédé quelquefois par des perſonnages du ſang Royal.

Selorico. Plus avant vers l'Orient eſt Sélorico ou Célorico, ſituée dans le Mont Herminio ou Stella, dans la Comarca de Guarda. Cette Ville eſt jolie, conſtruite près du Mondégo, & le ſéjour ordinaire de quantité de Nobleſſe. Elle a pour défenſe une aſſez bonne Forteresſe. Les montagnes, où elle ſe trouve, ſont fertiles en fort bon vin, riches en fruits, abondantes en gibier, & fécondes en ſimples ou herbes ſalutaires & Médécinales.

Au Couchant de Sélorico eſt Linhares ſituée auſſi dans le Mont Herminio, & Capitale d'un Comté, qui appartient à la Maiſon de Norogna.

Seya. Au Couchant de Linhares, on remarque deux autres Villes, Gouvéa, & Séya ou Séa, (en Latin *Sena*) toutes deux au pied du Mont Herminio, entre cette montagne & le Mondégo. L'on voit là les ſommets de ces montagnes, qui ſont toujours blanches de neige, même au milieu de l'Eté.

GUARDA.

Guarda. GUARDA eſt une Ville nouvelle, bâtie l'An 1199 par Sanche I, Roi de Portugal, pour ſervir de rempart contre le Royaume de Léon: elle eſt forte & par la Nature & par l'Art, conſtruite dans un lieu de difficile accès, fermée de bonnes murailles, & accompagnée d'un Château.

Le Roi Sanche, qui la bâtit, y tranſporta l'Evêché, qui étoit à Idanha, & le mit ſous la dépendance de l'Archévêque de Braga; delà vient que ce Prélat retient encore le titre d'Evêque d'Idanha; dans la ſuite il a été mis dans celle de l'Archévêque de Lisbonne. L'Evêque a vingt-deux mille ducats de revenu.

Au

Digitized by Google

Au Midi de Guarda eſt Sabugal, petite Ville avec un bon Château. Elle fut érigée en Comté par Philippe II, en faveur des Marquis de Caſtelbranco, qui en étoient Seigneurs. SABUGAL.

Delà tirant droit au Midi l'on trouve Pégna-Macor, autre Ville avec un Château. La Ville n'a qu'une ſimple muraille pour Fortification : mais le Château eſt extrêmement fort, ſitué ſur une hauteur fort eſcarpée, d'où il la commande. Il eſt bordé de trois côtés de précipices, & n'eſt acceſſible que du côté de la Ville, où la pente eſt un peu moins rude : on a commencé à la couvrir de quelques ouvrages. PEGNA-MACOR.

A l'Occident de Pégna-Macor eſt Covilhana ou Cobilhana, célèbre pour avoir donné la naiſſance à la Princeſſe Florinde, nommée Cava par les Maures, fille du Comte Julien, laquelle ayant été violée par le Roi Rodéric, fut l'occaſion de la ruine de l'Eſpagne. COVILHANA.

Cette Ville retient encore le nom de cette Princeſſe, quoique corrompu, Covilhana eſt comme Cava Juliani. Elle eſt ſituée ſur le Zézère, & jouit de très beaux privilèges, entr'autres de celui-ci, qu'un eſclave qui y demeurera une année, obtiendra par-là même ſa liberté, & ſes enfans ſeront capables d'exercer toutes ſortes d'emplois.

IDANHA.

AU Midi de Pégna-Macor, on voit deux Villes, qui portent le nom d'Idanha, l'une & l'autre ſituée ſur la rivière de Ponſul, l'une ſurnommée la Vieille & l'autre la Nouvelle. IDANHA.

Celle qui eſt la plus Orientale des deux, Idanha à Velha, autrefois Igæditania, eſt Idanha la Vieille, bâtie par les anciens Igéditains, peuples dont le nom ſe trouve dans l'Inſcription (*) du pont d'Alcantara.

Elle a été fort conſidérable dans l'Antiquité. Le fameux Roi Bamba y eſt né. Aujourdhui elle eſt peu de choſe, & l'on n'y compte qu'environ ſix cens Bourgeois. Le Roi Jean III lui donna le titre de Cité dans le XVI Siècle.

L'autre Idanha, ſurnommée à Nova, la Nouvelle, eſt à l'Occident de la Vieille, ſur la même rivière de Ponſul : il n'y a rien de fort remarquable.

Plus bas au Midi & vis-à-vis d'Idanha la Vieille, eſt Ségura, Ville ſituée ſur la pente d'une montagne, au pied de laquelle coule la petite rivière d'Elia. Elle eſt fortifiée de trois baſtions & d'un demi-baſtion revêtus, & défendue par un Château conſtruit ſur la montagne au-deſſus de la Ville, & environnée d'une double muraille faite en redans. SEGURA.

A l'Orient de Ségura eſt Salvatierra ou Salvaterra, ſituée auſſi ſur la rivière d'Elia au pied de quelques montagnes, d'où elle peut être commandée. Elle eſt revêtue de cinq baſtions, dont l'un eſt couvert d'un ouvrage à corne. SALVATERRA.

Au

(*) Voyez la Table des matières au mot *Alcantara*.

Au Couchant d'Idanha on voit Caſtel-branco, Ville médiocre, ſituée ſur une petite rivière nommée Craſo, Capitale d'un riche Marquiſat.

BEIRA. La Province de Beira eſt fort agréable, & fertile en tout ce qui eſt néceſſaire pour la vie. Elle produit une très grande quantité de fruits, aſſez de froment pour la ſubſiſtance de ſes habitans, du millet & du ſègle en abondance, en divers lieux d'excellent vin, par-tout une eſpèce de pommes, que les Portugais nomment Verdeais, parce qu'elles conſervent leur fraicheur toute l'année, & grande quantité de chataignes, dont les pauvres ſe nourriſſent faute de grains, les gardant fraiches ou ſèchées à la fumée.

Le Mont Herméno, ou Stella, donne la ſource à diverſes rivières, qui arroſent la Province & la fertiliſent à merveille. Ses montagnes ſont riches en bons paturages, où l'on nourrit de grands Troupeaux.

L'ESTREMADOURE.

L'ESTRE-MADOURE. L'ESTREMADOURE de Portugal eſt la quatrième Province de ce Royaume, étendue en longueur du Nord au Sud aux deux côtés du Tage, qui la diviſe en deux parties inégales.

Elle eſt bornée au Nord par la Province de Beira, au Nord-Eſt par la même Province, à l'Orient par l'Alentéjo; au Midi par la même Province, & par l'Océan, qui la borne encore à l'Occident. Elle peut avoir environ trente-cinq lieues de long, ſur dix-huit de large.

Elle eſt arroſée par quelques rivières, qu'il eſt bon de remarquer. Outre le Tage, dont j'ai déja parlé, au Nord de ce Fleuve elle a le Zézère, *Ozetarus*, qui ſortant de la Province de Beira, paſſe à Pédragan, & ſe jette dans le Tage près de Punhete. Il s'y dégorge avec une telle roideur, qu'il coupe l'eau de ce Fleuve juſqu'au bord oppoſé, & conſerve ſes eaux ſans mêlange près de mille pas avant, ce que l'on reconnoit à ſa couleur de verd obſcur, au-lieu que l'eau du Tage eſt blanchâtre.

On y a encore le Nabaon, qui paſſe à Tomar, & ſe jette dans le Zézère; & le Soure ou Rio de Soure, anciennement Ancus, qui ſortant du Mont Tapiœus, ou Séra de Ançaon, paſſe à Soure, & ſe perd dans le Mondégo. Au Midi du Tage, on a le Soro, *Subur*, qui la traverſe de l'Orient à l'Occident, reçoit en paſſant diverſes rivières conſidérables, ſépare l'Eſtrémadoure de l'Alentéjo, & ſe perd dans le Tage entre Bénavente & Salvaterra: le Zadoan, *Sadamus* ou *Callipus*, venant de l'Alentéjo, coule du Midi au Septentrion, & tournant à l'Occident entre dans l'Eſtrémadoure, ſervant de ſéparation entre les deux Provinces, & ſe jette dans la mer près de Sétubal.

La Province d'Eſtrémadoure eſt diviſée en ſix Comarcas, celles de Leiria, de Lisbonne, de Tomar, de Santaren, & d'Alanquer au Nord du Tage, & celle de Sétubal au Midi de ce Fleuve.

Vil-

Villes au Nord du Tage.

TOMAR.

DANS la grande route de Coimbre à Lisbonne, on fait douze lieues de chemin dans les montagnes; après les avoir traverſées, on deſcend dans une belle plaine d'une vaſte étendue, & l'on trouve un beau Bourg nommé Tomar. Il eſt ſitué au pied de ces montagnes, ſur la rivière de Naboan, au milieu d'une forêt d'Oliviers. TOMAR.

Ce Bourg, auquel on donne quelquefois le titre de Ville (*), eſt diviſé en deux Paroiſſes Collégiales, outre leſquelles on voit trois Monaſtères de Religieux, un de Religieuſes; une Maiſon de Charité, & un bon Hopital. Il y a un Corrégidor, dont la Juridiction s'étend ſur quarante Bourgs ou Villages. Cette Ville a droit de Suffrage dans l'Aſſemblée des Etats. La Foire s'y tient toutes les années au 20 d'Octobre. Don Galdin Paez, natif de Braga, & Grand-Maitre des Templiers en Portugal, la fonda l'an 1180. Il commença à la bâtir par la Forteresſe, dans la même Place où on la voit encore à préſent. Miramolin-Aben-Joſeph, Roi de Marocco, y mit le ſiége l'an 1190 avec une Armée de cinquante mille hommes d'Infanterie, & de cinquante mille de Cavalerie, mais les Chevaliers Templiers ſe défendirent avec tant de bravoure, qu'il fut contraint d'en lever le ſiège.

Le Roi Philippe II aſſembla à Tomar les Etats du Royaume l'an 1581. Ils lui prêtèrent Serment de fidélité, & le reconnurent pour Roi de Portugal le 17 du mois d'Avril de cette même année.

Au deſſus du Bourg on voit un Château ſur la montagne, qui appartenoit autrefois aux Templiers, & eſt aujourdhui aux Chevaliers de l'Ordre de Chriſt. Le Roi eſt Grand-Maitre de cet Ordre, & le Sous-Grand-Maitre eſt ordinairement Prieur de la Maiſon de Tomar, qui a le quart du revenu de toutes les Commanderies de l'Ordre. Cette Maiſon eſt l'une des plus grandes & des plus riches qu'ils ayent: on y voit douze Cloitres, dont le principal eſt tout de pierre de taille, d'une fort belle architecture, & enrichi d'une Bibliothèque. Le Chœur de l'Egliſe eſt orné de huit Colomnes peintes & dorées, qui s'élevent juſqu'à la voûte.

Au Septentrion de Tomar, dans les montagnes, eſt Figueiro dos Vinhos, près du Zézère, remarquable à cauſe de ſon vignoble, qui produit de très excellent vin. Elle appartient en titre de Comté à la Maiſon des Vaſconcellos.

PEDRAGAN.

PLUS avant au Nord-Eſt on voit Pédragan ou Pédragaon, ſitué au confluent du Zézère & de la petite rivière de Péra. C'eſt un lieu, où l'on trou- PEDRAGAN.

(*) Silva, *Poblac. de Eſpaña*, p. 156.

PEDRAGAN. trouve tout ce que l'on peut ſouhaiter de plus agréable & de plus délicieux: un air très pur & très bon, un terroir fertile, & près de deux cens fontaines. Autrefois elle étoit un lieu de plaiſance des Rois de Portugal, lorſqu'ils faiſoient leur ſéjour à Coimbre.

Elle eſt comme partagée en deux Villes, la Grande & la Petite, Pédragaon-o-Grande, & Pédragaon-Péquenho: elles ſont aux deux bords du Zézère; qui coule entre-deux, & jointes l'une à l'autre par un pont.

SARTAN. Au Midi de Pédragan eſt Sartan, près du Zézère, qu'on dit avoir été fondée par Sertorius. Plus loin on voit Punhete, ſituée au confluent du Zézère & du Tage, & défendue par un Château.

ABRANTES. A l'Orient de Punhette eſt Abrantes, ſituée au bord du Tage, dans un terroir fertile en melons & autres fruits excellens, qu'on tranſporte à Lisbonne.

Don Loup d'Almeyde qui en étoit Seigneur en fut créé Comte par Alfonſe V, Roi de Portugal. Ce Loup étoit fils de Don Diégo Fernandez d'Almeyde, Rico Hombre de Portugal, Alcaïde Mayor & Seigneur de la Terre d'Abrantes & de Donna Thérèſe de Nogueyra. Il fut marié avec Donna Béatrix de Silva, fille de Don Pédro Gonſalez de Malafaya, de laquelle il eut pluſieurs enfans. L'aîné appellé Don Jaime d'Almeyde, fut ſecond Comte d'Abrantes, & de Donna Agnès de Noroña ſa femme, il eut Don Loup d'Almeyde, troiſième Comte d'Abrantes.

Les Comtes d'Abrantes de la famille d'Almeyde étant venus à défaillir, ce Comté fut érigé en Duché par Philippe IV, Roi d'Eſpagne, en faveur de Don Alfonſe de Lancaſtre, Marquis de Portoſéguro, Grand Juſticier de Portugal, & Grand Commandeur de l'Ordre de Saint Jaques dans ce Royaume. La Maiſon de Lancaſtre tire ſon origine de la Maiſon Royale de Portugal, quoique dans le fonds ce ne ſoit pas ſon nom, puiſque ceux qui le portent ſont iſſus de Don Grégoire de Portugal, fils naturel du Roi Don Jean II. Mais comme la mémoire de Donna Philippe de Lancaſtre, femme du Roi Don Jean I, & fille du Duc de Lancaſtre en Angléterre biſaieule du Roi Don Jean II, étoit en grande vénération, les deſcendans de Don George en prirent le nom.

Plus avant à l'Orient on trouve la rivière de Craſo, qui ſe jette dans le Tage: remontant vers la ſource de cette rivière on trouve Sarcédas, ou Zarzédas, ſituée vis-à-vis de Caſtel-branco, avec un bon Château. Philippe IV l'a érigée en Comté en faveur de Rodrigue Lopez da Silveyra. Tous ces lieux, dont je viens de parler, ſont de la Comarca de Tomar. Les trois ſuivans en ſont auſſi, Torres Novas, Atalava & Orem.

Orem eſt au Couchant de Tomar, à moitié chemin de ce Bourg à Leiria, ſitué dans un lieu élevé de difficile accès. Il appartient aux Ducs de Bragance, en titre de Comté. Au Midi de Tomar, tirant au Couchant, eſt Atalaya, ſituée ſur une éminence, dans une campagne fertile, & défendue par une aſſez bon Château.

Plus

Plus avant, on trouve Torres-Novas, à une lieue du Tage & à cinq de Santaren, dans une belle & fertile plaine, que la petite rivière d'Almonda traverſe par le milieu. Elle eſt fermée de murailles, avec un Château flanqué de neuf Tours. TORRES-NOVAS.

Cette Ville députe aux Aſſemblées des Etats, & il y a Foire tous les ans le 12 de Mars. On y compte quatre Poroiſſes, deux Couvens d'Hommes & un de Religieuſes, avec un Refuge pour les femmes pénitentes, fondé par la Reine Sainte Eliſabeth, outre une Maiſon de Charité & un Hopital.

On prétend que cette Ville a été fondée par les Gaulois 308 ans avant l'Ere Vulgaire. Le Roi Alfonſe Enriquez la gagna ſur les Maures l'an 1148 & l'an 1190. Selon le ſentiment le plus commun, Miramolin Aben Joſeph y mit le Siège avec une Armée innombrable de Maures, & la prit d'aſſaut au bout de ſix jours; il la ruina de fond en comble. Cette même année le Roi Sanche Prémier la fit rebâtir, & lui accorda les Privilèges de la Ville de Tomar.

La Terre de Torres-Novas fut érigée en Duché en faveur de Don George de Lancaſtre, fils aîné de Don Alvare, troiſième Duc d'Aveyro, à condition qu'elle ne ſeroit que pour quatre vies, en y comprenant celle de Don George. Don Raimond ſon fils, qui étoit quatrième Duc d'Aveyro, & deuxieme de Torres-novas, étant mort ſans enfans, Donna Maria de Guadaloupe, ſa ſœur, & femme du ſixième Duc d'Arco, lui ſuccéda. Avant que de mourir, elle céda au Duc d'Arco ſon fils, la qualité de Duc de Torres-novas.

LEIRIA.

LA Comarca de Leiria prend ſon nom de ſa Capitale, qui eſt ſituée au Couchant de Tomar, à moitié chemin de Coimbre à Santaren, entre deux petites rivières, nommées l'une Lis & l'autre Léna. LEIRIA.

Elle eſt le ſiège d'un Evêché, fondé l'an 1545 par le Roi Jean III, avec l'autorité du Pape Paul III. L'Evêque, qui eſt Suffragant de Lisbonne, a dix-huit mille ducats de rente. Cela fait qu'elle eſt la ſeule de la Province, après Lisbonne, qui ſoit honorée du titre de Cité: on y voit une Citadelle aſſez bien fortifiée.

Son terroir eſt très fertile; elle a dans ſon voiſinage une vaſte forêt de pins, de ſix lieues de longueur, d'où l'on tire quantité de bois à bâtir des navires.

Au Midi de Leiria eſt une petite Ville nommée Batalha, qui doit ſon origine à un Monaſtère Royal de Dominicains, que le Roi Jean I fonda l'An 1386, en mémoire d'une bataille importante, qu'il avoit gagnée l'année précédente, la prémière de ſon règne, contre les Caſtillans dans la plaine d'Aljubarota. BATALHA.

Il y a dans ce Monaſtère un Mauſolée, qui a ſervi de ſépulture à quelques

Rois, particulièrement à ſon Fondateur. Au Midi de Batalha eſt Porto de Moos avec un bon Château, & plus avant au Couchant Aljubarota dans une fort belle plaine.

ALCOBACA.

ALCOBAÇA. A l'Occident de cette Place, eſt Alcobaça, Ville médiocre, ſituée entre deux petites rivières, Alcoa & Baça, dont elle a pris le nom.

Cette Ville eſt remarquable à cauſe d'un grand & riche Monaſtère de l'Ordre de St. Bernard, fondé l'An 1147 par le Roi Alfonſe I. L'Abbé de ce Couvent porte les ornemens Epiſcopaux, & eſt Seigneur de la Ville pour le temporel, auſſi bien que pour le ſpirituel. Sa dignité eſt très conſidérable, & a été poſſédée ſouvent par des perſonnes de la plus haute naiſſance: elle vaut plus de douze mille ducats de rente.

Dans l'Egliſe de ce Monaſtère on voit les tombeaux de pluſieurs Rois de Portugal. Là paroit entr'autres la ſépulture de la Reine Agnès de Caſtro, que le Roi Pierre I, ſon mari, fit tirer l'An 1361, de ſon tombeau de Coïmbre, où elle avoit été miſe ſix ans auparavant, pour lui faire une pompe funèbre & Royale, & pour l'inhumer dans le Mauſolée Royal d'Alcobaça. Le tombeau de cette Princeſſe eſt de marbre, & l'on y voit ſa ſtatue à genoux, revêtue des ornemens Royaux.

AS CALDAS. Au Midi d'Alcobaça eſt un lieu nommé As Caldas, où il y a des bains d'eaux chaudes, fort ſalutaires pour la guériſon de diverſes maladies.

OBEDOS. A trois lieues delà tirant au Midi, l'on voit Obédos, petite Place ſituée ſur une hauteur, avec un Château extrêmement fort, bâti ſur un roc. Son terroir eſt fertile en froment, en vin & en fruits. La mer & un petit lac, qu'elle forme dans le voiſinage, fourniſſent de fort bon poiſſon.

ATOUGUIA. Au Sud-Oueſt d'Obédos eſt Atouguia, Ville ſituée ſur le rivage de l'Océan, avec un Château qui lui ſert de défenſe, bâti par Louïs d'Atayde.

PENICHE.

PENICHE. UN peu plus avant vers l'Occident eſt Péniche, Ville forte, ſituée au bord de la mer, à douze ou quatorze lieues de Lisbonne, dans une Preſqu'Iſle environnée de rochers de tous côtés, & qui fait un Cap, auquel elle donne le nom.

Cette Preſqu'Iſle eſt ſéparée du Continent, par un Canal de cinq cens pas de largeur, qui eſt guéable lorſque la marée eſt baſſe, mais qui ſe remplit entièrement dans le tems de la pleine mer, tellement que Péniche devient une Iſle, où l'on ne peut aborder qu'à bateaux.

Il paroit par l'Hiſtoire Romaine, que du tems de Jule-Céſar cet endroit étoit une Iſle entière. La Mer forme là un Port fort bon & très important.

La Ville de Péniche eſt fermée de bonnes murailles, avec quatre tenailles. Le Port eſt fortifié de ſix pans de murailles, auxquels on a attaché trois baſ-

baſtions & deux demi-baſtions. Outre tous ces Ouvrages, la Ville & le Port ſont encore défendus par une bonne Citadelle, & par un Fort quarré, que Philippe II fit bâtir après la conquête du Portugal. Cette Place a un Gouverneur, avec une garniſon de trois cens hommes. PENICHE.

ISLES BERLINGUES.

A deux lieues de la côte, on voit dans la mer quatre petites Iſles, appellées Berlingues. La plus grande des quatre, que les Anciens nommoient Londobris & Erythia, & qui a donné le nom aux autres, eſt fortifiée d'une redoute avec quelques pièces de canon. Elle eſt gardée par une brigade de Soldats, qu'on y tient en garniſon, pour empêcher que les Corſaires n'y aillent faire aiguade.

Au Midi de Péniche eſt Torres-Védras, ſituée dans le voiſinage de l'Océan, à ſept lieues de Lisbonne; & défendue par un Château paſſablement fort. Cette Place étoit autrefois le douaire des Reines. Philippe IV la donna en titre de Comté à D. Juan Suarez de Alarcon, pour récompenſe de ſa fidélité & de ſon attachement à ſon ſervice. TORRES-VED.

SANTAREN.

JE reviens à la route de Tomar à Lisbonne. Santaren eſt dans cette route, à huit lieues de Tomar & à douze ou quatorze de Lisbonne. SANTAREN.

C'eſt une Ville fort ancienne, connue autrefois ſous le nom de *Scalabis* & de *Præſidium Julium*, ſituée ſur une hauteur, au bord du Tage, dans une jolie campagne. Son terroir eſt extrêmement fertile en olives, en froment, & en vin; & d'une fécondité ſi prompte & ſi peu commune, que le bled eſt prêt à moiſſonner, deux mois après qu'on l'a ſemé.

Au Midi de Santaren on voit une profonde Vallée appellée le Chemin de la Couleuvre, à cauſe que le ſentier par lequel on vient delà à la Montagne eſt fort difficile & tortueux.

Au Septentrion la Place a un Parapet de Roche vive, ſoutenu de fortes murailles, qui eſt un Ouvrage des Romains; & à l'Occident elle a la vue d'un grand nombre de Vergers & d'agréables Jardins.

Il y a trois mille Habitans, tant Nobles que Bourgeois, diviſés en douze Paroiſſes. Il y a outre cela une Egliſe Collégiale, ſix Couvens de Religieuſes, une Maiſon de la Miſéricorde, de bons Hopitaux, avec quelques Hermitages.

Son nom de Santaren eſt corrompu de *Sainte Irène* Vierge & Martire, dont le Corps fut trouvé miraculeuſement, & dont la Fête ſe célèbre le 20 Octobre.

Don Alfonſe Henriquez conquit ſur les Maures cette Ville en 1147, le 15 Mars. Il la repeupla de Chrétiens, à qui il accorda trente-deux grands Privilèges, qui furent confirmés & augmentés par le Roi Alfonſe III, en 1254.

SANTAREN. 1254. Le même Roi y tint les Etats du Royaume en 1274; & Don Duart les y tint auſſi en 1433, la prémière année de ſon règne. Le Roi Dénis y mourut en 1325.

De Santaren allant à Lisbonne on rencontre quatre ou cinq petites Places toutes de ſuite le long du Tage, Zambuja, Caſtinhéra, Povos, Villafranca & Alhandra. Zambuja eſt à cinq lieues de Santaren.

Delà tirant au Midi, le long du Tage, on laiſſe ſur la droite Alanquer, ſituée à ſept lieues de Lisbonne, dans une campagne, plantée de vignobles, qui produiſent de très bon vin.

POVOS. Povos eſt dans un terroir ſi fertile en orangers, qu'on en tranſporte delà une quantité prodigieuſe dans les parties Septentrionales de l'Europe.

VILLA-FRANCA. Villa-franca eſt riche en paturages, où l'on nourrit une infinité de troupeaux. Alhandra eſt à quatre lieues au deſſous de Zambuja, dans un lieu où le Tage commence à devenir fort large.

ARRUDA. A la hauteur de Villa-franca vers le Couchant, auprès d'ùn Bourg nommé Arruda, eſt un lieu que les gens du Païs appellent Antas, où il y a une carrière de pierres à four. Ces pierres ont une telle proprieté, que les fours, qui en ſont compoſés, étant échauffés une fois, gardent leur chaleur deux jours de ſuite, dans un dégré aſſez grand pour cuire du pain: mais quand on tranſporte ces pierres ailleurs, elles perdent cette proprieté, s'il en faut croire les habitans. D'Alhandra à Lisbonne on compte cinq lieues.

LISBONNE.

LISBONNE. LISBONNE eſt conſidérable pour ſon antiquité, pour ſa grandeur, pour ſes beaux édifices, pour la vaſte étendue & la bonté de ſon port, pour ſes richeſſes, & pour être la Capitale du Royaume, le ſéjour ordinaire des Rois de Portugal, & le ſiège d'un Archévêché. Elle eſt des plus anciennes du Païs, & l'on en ignore le fondateur.

Il eſt ſuprenant que pluſieurs Modernes ayent cru, après les Anciens, qu'elle a été fondée par Ulyſſe, trompés par la reſſemblance des noms, parce que Lisbonne s'appelloit anciennement Ulyſſibona ou Olyſſipo; mais c'eſt une fable ſi creuſe, qu'elle ne mérite pas d'être relevée. La prétendue reſſemblance des noms n'eſt qu'une chimère, puiſque le véritable nom de cette Ville étoit Oliſipo, & non pas Olyſſipo, comme cela paroit par une Inſcription qu'on y a trouvée:

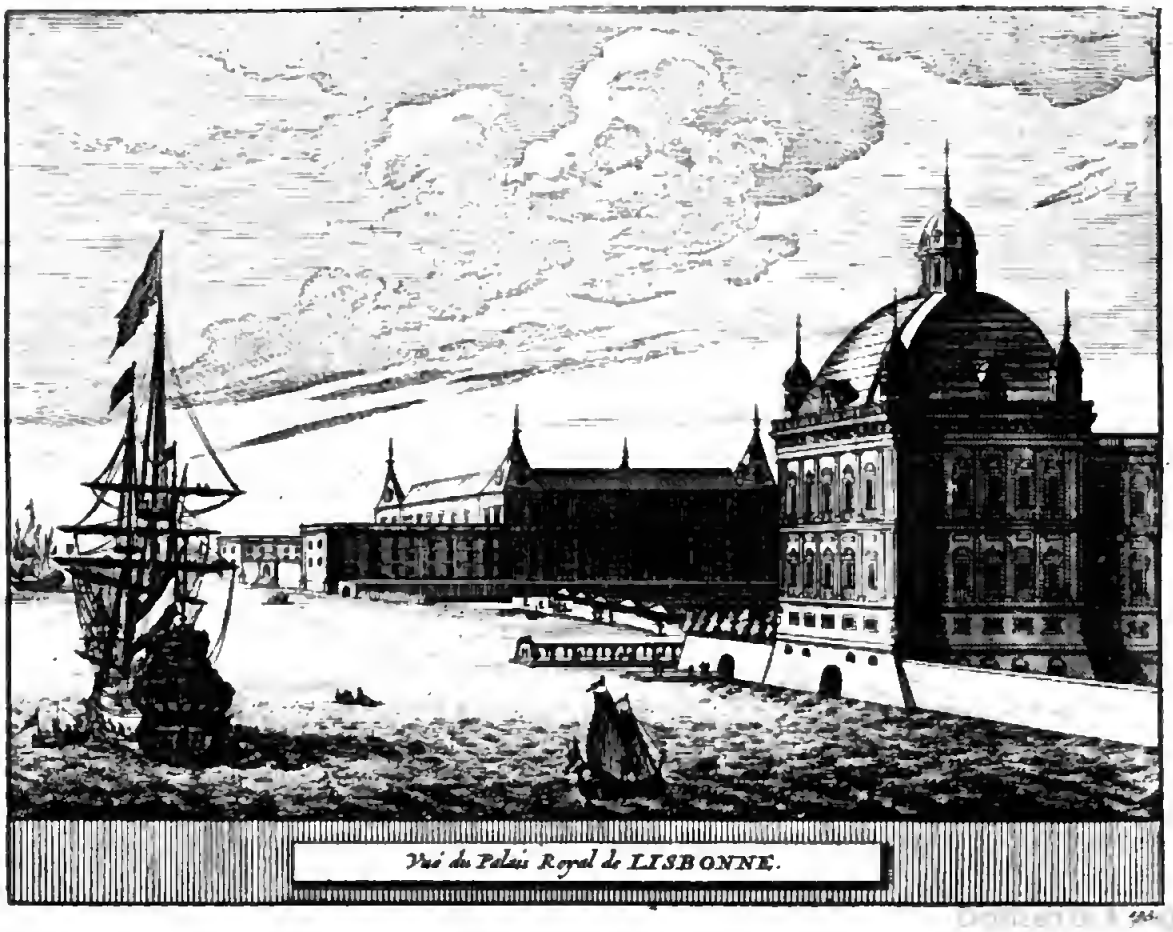
IMP. CAES. M. JVLIO
PHILIPPO. FEL. AVG.
PONTIF. MAX.
TRIB. POT. II.
P. P. CONS. III.
FEL. JVL. OLISIPO.

Cette Inſcription confirme ce qu'un Auteur nous apprend, que Lisbonne, ayant

Tejo. Flum.
Vuë de LISBONNE du côté du Tejo.

Vuë de la place du Palais à LISBONNE.

Palais du Comte d'Arcos, a LISBONNE où Charles III a été Logé.



Vuë du Palais Royal de LISBONNE.

R. L III
BIBLIOTECA NACIONAL
MADRID

ayant reçu une Colonie Romaine, prit le nom de *Felicitas Julia*. Elle n'étoit pas ſi grande alors, qu'elle l'eſt aujourdhui; elle n'occupoit qu'une ſeule colline, & s'étendoit juſqu'au bord du Tage. Elle s'eſt accrue avec le tems de telle manière qu'elle occupoit cinq collines il y a deux cens ans, & l'on comptoit vingt mille Maiſons dans ſon enceinte. A préſent elle occupe ſept collines: on y compte environ trente mille Maiſons, quarante Egliſes paroiſſiales, ſans comprendre celles des Monaſtères, vingt-ſix portes du côté du Tage, & dix-ſept du côté de terre. LISBONNE.

Elle eſt ſituée au bord du Tage, étendue en longueur le long de ce Fleuve, & formée en redans, ou en façon d'étoile; ſituée à ſoixante lieues de Séville, à vingt-quatre de Coimbre, & à cinq de l'Océan.

Pour juger mieux encore de la grandeur de cette Ville, il faut remarquer qu'on y voit vingt Monaſteres de Religieux où l'on compte près de quinze cens Profes, & dix-huit Couvens de Religieuſes, où il ſe trouve bien deux mille perſonnes.

L'impôt, qu'on leve ſur la bouchérie de Lisbonne, s'arrente tous les ans vingt-cinq mille ducats; on y tue annuellement onze mille bœufs, cent mille brébis, & quinze mille tant chèvres que boucs. On y voit cent trente & une Confrairies, qui quêtent & amaſſent de l'argent pour les pauvres. Dans les jours de fêtes, on peut envoyer de la Ville à la campagne juſqu'à trente Chœurs de Muſiciens, ſans qu'il manque rien pour les ſolemnités accoutumées.

Elle eſt ſi marchande, & il y a perpétuellemeat un ſi grand abord de monde, que des curieux ont remarqué, qu'il entroit tous les jours quinze cens bêtes par la ſeule porte de S. Antoine, chargées de farine & de toutes ſortes de fruits, plus de mille par la porte de St. Vincent, douze cens par celle de l'Eſpérance, & près de neuf cens par celle de Ste. Croix.

Voilà pour ce qui regarde la grandeur de cette Ville. Si on la conſidère du côté de la beauté, l'on y voit un très grand nombre d'édifices magnifiques & ſomptueux, & pluſieurs belles places publiques. Il eſt vrai que ſa ſituation eſt un peu incommode, à cauſe des collines & des Vallées, dans leſquelles elle eſt bâtie, tellement qu'il y faut preſque toujours monter ou deſcendre; & les rues y ſont généralement étroites.

La plus belle de toutes les places de la Ville eſt celle qu'on nomme O Terreiro do Paço, la Place du Palais, parce que le Palais Royal eſt ſitué à l'un des côtés. Elle eſt au bord du Tage extrêmement étendue en long & en large, bordée d'une muraille qui règne tout le long du Fleuve à hauteur d'appui, & proprement ſablée. C'eſt un endroit tout-à-fait charmant, d'où l'on voit les Vaiſſeaux qui ſont à l'ancre le long du port; on y voit d'un côté le Palais Royal, qui eſt à l'une des extrémités, un autre Palais qui eſt à l'extrémité oppoſée, & dans le fond un rang de fort belles maiſons.

Cette Place eſt la Scène, où l'on célèbre les Autos da Fé, les Actes de Foi de l'Inquiſition, & la Fête des Taureaux; deſorte que le Roi

LISBONNE. peut voir l'une & l'autre cérémonie des fenêtres de ſon Palais, avec toute ſa Cour.

Près de cette Place Royale, on en voit une autre, ſituée de même au bord du Tage, où eſt le grand marché de toute la Ville, & le lieu où l'on vent toutes ſortes de denrées, & où l'on trouve tout ce qu'on peut ſouhaiter de meilleur.

Outre ces deux Places, il y en a pluſieurs autres fort belles en divers quartiers de la Ville. La plus grande eſt celle qu'on nomme le Rucio, formée en façon d'amphithéatre, à cauſe des collines qui l'environnent, ſur leſquelles paroiſſent divers beaux Palais. On y tient foire chaque ſemaine.

Pour venir aux beaux édifices qui ornent cette Ville, le Palais Royal eſt le plus remarquable qui ſe préſente à la vue, quand on arrive à Lisbonne par eau. Il eſt ſitué au bord du Tage, à l'extrémité de la place Royale, dont j'ai parlé, tellement que le Roi peut voir de ſes fenêtres tous les Vaiſſeaux, qui arrivent à Lisbonne, & tous ceux qui en partent. Il eſt grand, régulier & magnifique. Les appartemens en ſont fort propres, & richement meublés en hiver, mais en Eté l'on en détend les tapiſſeries: les vues, qui donnent ſur le Fleuve & ſur la Mer, n'en ſont pas l'un des moindres ornemens. C'eſt un édifice quarré, fait en dôme, avec quatre Tours ou Pavillons, deux plattes-formes ornées de baluſtres, deux galeries en croix de cent pas de longueur, à deux étages, & des balcons aux fenêtres.

Ce Palais n'a pas été mis d'abord en l'état où il eſt. Deux ou trois Rois y ont fait travailler, & Philippe II particulièrement y fit faire un gros pavillon, qui eſt à l'une des extrémités, du côté de la Place Royale, au bord du Tage. On voit dans ce Palais pluſieurs chambres magnifiques, comme celle des Gardes, où ſe tient l'aſſemblée des Etats; celle du Conſeil de guerre, & celles de divers Tribunaux. La Chapelle du Roi eſt à l'un des côtés, richement embellie, & toute brillante d'or & d'azur.

Dans le troiſième étage eſt la Bibliothèque du Roi, enrichie d'un très grand nombre de bons livres, rangés dans des cabinets de noyer. Elle fut commencée dans le XV Siècle, par les ſoins du Roi Alfonſe V. Entrant dans le Palais, on trouve une cour quarrée, environnée de portiques, où divers marchands étalent des Ouvrages rares & précieux, qu'on apporte des Indes ou d'autres Païs étrangers.

Les Egliſes ſont généralement fort belles & magnifiques. Les plus conſidérables ſont la Cathédrale, qu'on appelle la Ceu, celle des Dominiquains, Notre-Dame de Lorette, la Miſéricorde, St. Paul, St. Vincent & St. Roch.

L'Egliſe Cathédrale eſt ſituée ſur une hauteur; c'eſt un bâtiment antique & fort ſombre, mais fort magnifique, dédié à St. Vincent, dont le corps y repoſe dans une belle châſſe près du grand autel. On y voit une jolie Sacriſtie, une Chapelle richement dorée, & deux groſſes Tours à côté du portail. On rapporte que St. Vincent ayant été martiriſé près du Promontoi-

re

re Sacré, qui porte aujourdhui ſon nom, & ſon corps ayant été jetté à la voirie par les Payens, avec défenſe de l'enſévelir, il y vint des corbeaux qui le gardèrent juſqu'à ce que des bonnes gens l'emportèrent & l'inhumèrent dans un certain lieu où il demeura juſqu'au milieu du XII Siècle. LISBONNE.

Alfonſe I, Roi de Portugal, ayant arraché Lisbonne d'entre les mains des Maures l'An 1147, on déterra le corps de St. Vincent, & on le tranſporta pompeuſement du Cap de St. Vincent dans la Cathédrale de Lisbonne. Pour conſerver la mémoire du bon office que des corbeaux avoient rendu à ſon corps, on en nourrit deux dans l'enceinte de cette Egliſe, où on les voit voler, ſans en ſortir jamais; & il y a des troncs deſtinés à recevoir les aumônes, qu'on donne pour fournir à leur entretien.

L'Egliſe des Dominiquains paſſe pour être la plus belle & la plus magnifique de toutes. On y remarque trois Chapelles, toutes brillantes de dorure depuis le pavé juſqu'à la voûte: dans l'une on voit la généalogie de Nôtre Seigneur en bas reliefs, & dans l'autre la généalogie de St. Dominique de même. Dans celle du milieu l'on voit un beau Crucifix en relief, enfermé d'une grille d'argent; la playe de ſon côté eſt ouverte, & le St. Sacrement y eſt continuellement expoſé. Cette Chapelle eſt éclairée perpétuellement par ſix cierges de cire blanche, & par un grand nombre de lampes d'argent; on voit ſur le portail les noms & les têtes de tous ceux qui ont été brulés par ordre de l'Inquiſition. Le Couvent répond fort bien à la magnificence de l'Egliſe, & les Religieux de l'Ordre y ſont tous logés fort commodément.

Près du Couvent eſt la Maiſon de l'Inquiſition, que les Portugais appellent la *Santa Caſa*: c'eſt là que s'aſſemble le Conſeil du St. Office, & où l'Inquiſiteur Général, qui en eſt le Préſident, fait ſon ſéjour dans un appartement magnifique. Ce Conſeil eſt Souverain, & tous les autres Tribunaux de l'Inquiſition, qui ſont dans le Portugal, & dans les Indes, ſont quelquefois obligés de lui rendre compte de leurs procédures, bien qu'ils ſoient auſſi Souverains. On voit, devant le portail de cet édifice, une belle fontaine chargée de ſtatues de marbre, qui jettent l'eau de tous les côtés.

L'Alfandéga, ou la Douane, eſt tout contre le Palais; c'eſt un grand bâtiment, ſitué au bord de la mer, compoſé de pluſieurs magazins voûtés, où l'on eſt obligé de porter toutes les marchandiſes, qui arrivent ou qui ſortent, pour y être plombées, moyennant un certain droit qu'il faut payer.

La Ferme de cette Douane eſt l'un des plus grands revenus du Roi. Toutes les dorures, & en général tout ce qui a de l'or ou de l'argent filé, y eſt confiſqué comme marchandiſe de contrebande, & les livres de quelque genre & en quelque langue qu'ils ſoient écrits, ſont d'abord portés à l'Inquiſition, pour y être examinés; & malheur à ceux, qui ne ſe trouvent pas

LISBONNE. marqués au bon coin. Outre cette Douane, il y a la Caſa dos Eſclavos, où de vingt Eſclaves qu'on amène d'Afrique, il en faut laiſſer quatre pour les droits du Roi.

Près delà eſt l'Arſénal, qui eſt aſſez bien fourni d'artillerie, de mouſquetterie, & d'autres munitions de guerre. Il y en a un autre près du Palais Royal, où ſont les magazins deſtinés aux choſes néceſſaires pour l'équipement des Vaiſſeaux.

Des ſept Collines qui partagent la Ville, les deux plus conſidérables ſont celles de St. George & de Ste. Catherine. La prémière eſt la plus haute de toutes, c'eſt là qu'eſt la Citadelle ou le Château, fermé d'une enceinte de murailles, qui la ſépare de la Ville, & qui en fait comme une Ville particulière. On y trouve des rues, des Egliſes, de belles maiſons, des jardins, des places d'armes & des fortifications. Cette Citadelle commande toute la Ville, & ſert à la tenir en bride, étant fort aiſé de la foudroyer de cette hauteur, en cas de ſoulevement. Le Marquis de Caſcaes en eſt Gouverneur, & cette Charge eſt héréditaire à ſa famille.

Derrière le Château eſt l'Egliſe des Auguſtins, dite *Noſſa Senhora da gratia*, où l'on remarque une précieuſe Croix d'or, garnie de pierreries, que l'on eſtime cent mille écus: on la porte en montre dans les proceſſions des bonnes fêtes.

Le Roi Don Pédro faiſoit ſon ſéjour dans un Palais particulier, qu'il acheta lorſqu'il étoit encore Infant, c'eſt-à-dire, pendant le gouvernement du Roi Don Alfonſe ſon frère. Ce Palais eſt bâti au bord du Tage, compoſé de quatre beaux corps de logis, & flanqué de quatre pavillons, avec deux plattes-formes, & des galeries, où l'on ſe promène au bord de l'eau. Cette maiſon a été confiſquée au Marquis de Caſtel-Rodrigo, parce qu'il embraſſa le parti des Eſpagnols, lors de la révolution du Portugal. Il eſt vrai que par le Traité qui fut fait entre les deux Couronnes il étoit porté que tous ſes biens lui ſeroient rendus, mais ce Palais ne lui a pas encore été reſtitué. Ce Palais porte le nom de Corpo Santo à cauſe de la Chapelle qui s'y trouve.

A l'un des côtés de la place Royale eſt la Maiſon de Ville, où s'aſſemblent les Magiſtrats, qui ſont établis ſur la police. C'eſt là qu'on diſtribue tout le bled, qui ſe conſume dans Lisbonne, & lorſqu'il n'y en a pas de reſte, on a grand ſoin d'obſerver l'égalité dans la diſtribution, afin que nul n'ait ſujet de ſe plaindre.

Il ne faut pas oublier qu'il y a dans Lisbonne une Confrairie célèbre, qu'on appelle de la Miſéricorde, en Portugais *Irmendade da Miſericordia*, compoſée de tout ce qu'il y a d'honnêtes gens & des plus qualifiés; le Roi lui-même & les Princes ne font point difficulté de s'y enrôler.

Elle a un Préſident ou Pourvoyeur, que les Portugais nomment *Prouvédor*, dont l'emploi eſt fort eſtimé, bien que fort onéreux. On le change tous les ans, & celui qui en eſt revêtu, n'en ſort guere ſans dépenſer plus de cent mille francs du ſien, s'il s'en acquitte avec honneur. Cette pieuſe Con-

Confrairie ſe dévoue, pour ainſi dire, à ſecourir les pauvres: elle aſſiſte tous ceux qui ſont dans quelque néceſſité que ce ſoit, & que la honte empêche de mandier, les veuves, & les orphelins; elle prend ſoin de leurs affaires, afin qu'il ne leur ſoit fait aucun tort. Elle entretient grand nombre de pauvres filles, & les marie lorſque l'occaſion s'en préſente: en un mot elle a ſoin que rien ne leur manque, pourvu qu'elles vivent bien. On y aſſiſte les priſonniers, on travaille à leur procurer la liberté, & lorſqu'il ſont condamnés au ſupplice, quelques-uns de la Confrairie les accompagnent, & les conſolent. LISBONNE.

Cette illuſtre & pieuſe Confrairie, à laquelle on ne ſauroit jamais aſſez donner de louanges, ne borne pas ſes ſoins aux vivans, elle les étend juſqu'aux morts. Elle a une belle & magnifique Egliſe, où l'on dit plus de dix mille meſſes pour le ſalut des Confrères, & de tous ceux qui ſont morts, & qui ſubſiſtoient par la charité de la compagnie. Cette Confrairie ne ſe trouve pas ſeulement dans la Capitale, elle eſt encore établie par toutes les Villes du Portugal, & dans les Païs qui en dépendent.

Pour achever ce que j'ai à dire des Egliſes, & des maiſons pieuſes, il y en a une qui porte le nom de *Madre de Deos*, où l'on garde le St. Suaire, que l'on montre tous les ans le Jeudi ſaint.

La Reine, Epouſe de Jean V, a fondé une petite Egliſe, qui eſt toute lambriſſée d'ébène depuis le pavé juſqu'à la voûte. Elle eſt ſoutenue par des colomnes, qui ſont auſſi du même bois, & ornées de moulures dorées. Cette Princeſſe y a voulu être enterrée, & l'on y voit ſon tombeau. Quand on deſcend de l'Egliſe Cathédrale, on trouve l'Egliſe de St. Antoine de Padoue, bâtie à l'honneur de ce Saint, dans l'endroit où il demeuroit.

Outre la Confrairie de la Miſéricorde, on voit encore dans Lisbonne une autre maiſon de Miſéricorde, ſavoir un vaſte Hopital, ou ſi l'on veut, une Infirmerie, la plus belle qu'il y ait en Eſpagne, où l'on a ſoin de tous les pauvres malades, juſqu'à ce qu'ils ſoient délivrés de leurs maux d'une manière ou d'une autre. Lorſqu'ils ſont guéris, on leur donne une petite ſomme d'argent, pour vivre dans le repos pendant quelques jours, afin de rétablir leur ſanté parfaitement.

Cette Infirmerie porte le nom de *Tous les Saints*. Les Jéſuites ont quatre Monaſteres dans cette Ville. Ils ſont en grande eſtime en Portugal, on leur donne là le nom d'Apoſtolos, Apôtres. La principale maiſon, qu'ils ont, eſt toute bâtie de pierres de taille, & environnée de galeries qui conduiſent à leurs chambres. Leur Egliſe eſt grande, & fort bien ornée; on y voit la vie de St. Ignace Loyola leur Fondateur, repréſentée dans de grands tableaux. La voute de la Sacriſtie eſt toute brillante d'azur & de dorure, & embellie de fort bonnes peintures.

Le Couvent des Religieux de St. François eſt un grand bâtiment, dans lequel vivent plus de deux cens cinquante hommes: leur Egliſe eſt grande, la voûte & les piliers, qui la ſoutiennent, ſont tout azurés & dorés en

LISBONNE. feuillages. Près de la Sacriſtie il y a une Chapelle de marbre, qui ſert de ſépulture aux Archévêques de Lisbonne. Les Religieux de St. Benoit, en Portugais San Bénito, ont leur maiſon à l'extrémité de la Ville au Nord-Eſt. C'eſt un grand & vaſte bâtiment, dont une ſeule façade a cent cinquante pas de longueur. Les Carmes ont dans leur Monaſtère un puits, dont la pierre, qui le borde au deſſus, eſt de jaſpe & toute d'une pièce.

Lorſque du bord méridional du Tage on regarde la Ville de Lisbonne, elle préſente un trés bel aſpect aux yeux; comme elle eſt bâtie en amphithéatre, on en découvre tout à la fois toutes les maiſons, qui paroiſſent élevées les unes par deſſus les autres. Et quand on regarde de la Ville la campagne, on découvre auſſi le plus charmant païſage qui ſe puiſſe voir. On a un beau Fleuve ſous les yeux, large d'une lieue, & en quelques endroits davantage; on voit une forêt de Vaiſſeaux de toute grandeur, plus loin une belle & agréable campagne, couverte de Bourgs & de Villages, & plus loin encore l'Océan.

Le commerce y eſt floriſſant autant & plus que dans aucune autre Ville du Monde, ce qui fait qu'on y voit des gens de toute Nation & de toute ſorte de couleurs, que le trafic y attire. Il y a des Marchands François Catholiques & Calviniſtes, & pluſieurs maiſons Angloiſes & Hollandoiſes. Les Marchands François Catholiques y vivent ſous la protection de France, & les Calviniſtes ſous celle d'Angléterre ou de Hollande.

La Cour, qui fait ſa réſidence à Lisbonne, ne ſert pas peu à la faire fleurir en toute manière, par le grand nombre de Nobleſſe qui y va faire ſa Cour à ſon Roi, & par le ſéjour des Grands du Royaume, qui font une dépenſe proportionnée à leurs richeſſes & à leur rang, & qui l'embeliſſent peu à peu de ſuperbes Palais.

On y peut marcher nuit & jour, ſans crainte des filoux. Il ne ſe paſſe aucune nuit, qu'il n'y ait en quelque endroit quelque ſérénade ou quelque concert de muſique, à l'intention de quelque Belle, & l'on trouve dans les rues juſqu'à trois ou quatre heures après minuit, des gens qui jouent de la guitarre, joignant leurs voix au ſon de leur inſtrument.

Le Port de Lisbonne a près de cinq lieues de long, à compter de San Bénito juſqu'à Caſcaes; il eſt fort commode & fort ſûr, les vaiſſeaux mouillent le long de la Ville, & au-deſſous juſqu'au Château d'Almada, dans un bon fond & à dix-huit braſſes d'eau. L'entrée en eſt extrêmement difficile, à cauſe des bancs de ſable & de rochers qui s'y trouvent; mais en recompenſe les vaiſſeaux y ſont parfaitement à l'abri des vents, étant couverts d'un côté par les Collines, ſur leſquelles la Ville eſt ſituée, & de l'autre par les bords oppoſés du Tage, qui ſont fort élevés.

Lorſque les vaiſſeaux arrivent, ils ſont obligés de ſaluer d'un coup de canon la Forteresſe de Bellem, qui eſt à deux lieues au-deſſous de Lisbonne, mais il leur eſt défendu de tirer un ſeul coup de canon à la hauteur de la Ville, ſous quelque prétexte que ce ſoit.

On fait bonne chère à Lisbonne. On y a la volaille de l'Alentéjo, les liè-

vres

vres & les perdrix de Sétubal, les jambons de Lamégo, & la viande de boucherie des Algarves, qui toutes en leur genre ſont excellentes. LISBONNE.

L'air y eſt d'une douceur charmante & délicieuſe, le Ciel clair & ſans nuages, & les eaux d'un gout & d'une bonté merveilleuſe. Cela fait que les gens y vivent fort longtems, & que les vieillards y conſervent encore de la vigueur, & ne ſont point accablés d'infirmités; comme ils le ſont en d'autres Païs. L'hiver eſt ſi doux, qu'on n'y ſent point de froid.

On ſe ſert à Lisbonne d'Eſclaves amenés d'Afrique, & ces miſérables ſe vendent & s'achetent dans les marchés, tout comme des bêtes. Ils rapportent chaque jour deux réaux de profit à leur maitre, & il faut outre cela qu'ils ſe nourriſſent. La grande diverſité de couleurs qu'on y voit ſur les viſages; de blancs, de noirs, d'olivâtres, de bazanés & d'autres, cette difference, dis-je, fait que quand on veut ſe dire homme ou femme d'honneur, on ſe contente de dire, *eu ſon branco* ou *branca*, c'eſt-à-dire, *je ſuis blanc* ou *blanche*.

Du reſte Lisbonne n'eſt pas une Ville forte: on avoit commencé à la fortifier, lorſqu'on craignoit l'invaſion des Eſpagnols, dont on avoit ſecoué le joug; mais quand on eut la paix avec eux, on abandonna les ouvrages qu'on avoit entrepris. On n'y voit donc que la Citadelle, dont j'ai parlé, ſituée ſur la plus haute des ſept montagnes. Les autres ont une ſimple enceinte de vieilles murailles, flanquées de ſoixante & dix-ſept Tours, bâties autrefois par les Maures.

Ces ſept montagnes portent le nom de St. Vincent, de St. André, de St. George, de Ste. Anne, de St. Roch, de Ste. Catherine, & das Chagas, c'eſt-à-dire des plaies de Notre Seigneur.

La montagne de St. Vincent eſt à l'Orient; du tems des Maures elle étoit hors de la Ville: la montagne de Ste. Catherine eſt à l'Occident. Ces deux montagnes ſont à deux lieues de diſtance l'une de l'autre; car on ne compte pas moins de longueur d'un bout de la Ville à l'autre, & elle en a ſept de tour.

L'Egliſe Cathédrale de Lisbonne n'avoit autrefois que la dignité d'Evêché, mais l'An 1390 le Pape Boniface IX en fit un Archévêché à la prière du Roi Jean I. Ce Prélat a pour ſuffragans les Evêques de Coimbre, de Leiria & de Portalègre, outre ſept autres dans l'Afrique & dans l'Amérique: il poſſede quarante mille ducats de rente.

Tout le territoire de Lisbonne eſt tout-à-fait délicieux, merveilleuſement fertile & extrêmement peuplé. A cinq lieues à la ronde autour de cette Ville on compte vingt-neuf Egliſes paroiſſiales, trente mille cinq cens feux, & près de cinquante mille ames. Le long du Tage on trouve vingt-neuf Bourgs ou Villages, avec leurs Egliſes, comprenant près de huit mille feux, & vingt-ſix mille ames. Il eſt tems enfin de ſortir de Lisbonne.

Entre cette Ville & l'Océan, ſuivant le bord du Tage, on voit ſix ou ſept Places, qui méritent d'être remarquées; Alcantara, Bellem, St. Julien, Cabéça Secca, St. Antoine, & Caſcaes. Alcantara eſt un petit Bourg,

à un

à un quart de lieue de Lisbonne, où il y a un Palais Royal, assez magnifique, & fort agréable, par sa situation au bord du Tage. Il est accompagné de beaux & de délicieux jardins, où l'on voit une infinité de belles fleurs & d'excellens fruits, de cascades, des grottes, & des fontaines artificielles.

BELLEM.

BELLEM. BELLEM, ou Bethléem, est le nom d'un Bourg, d'un Monastère & d'un Fort. Le Monastère a été le prémier, & a donné le nom à tout le réste. Le Roi Emanuel le fonda (*) vers le commencement du XVI Siècle, & le dédia à la Ste. Vierge sous le titre de la naissance de Notre Seigneur, en mémoire dequoi on lui donna le nom de Bethléem, que les Portugais écrivent & prononcent Bellem, ou Belin.

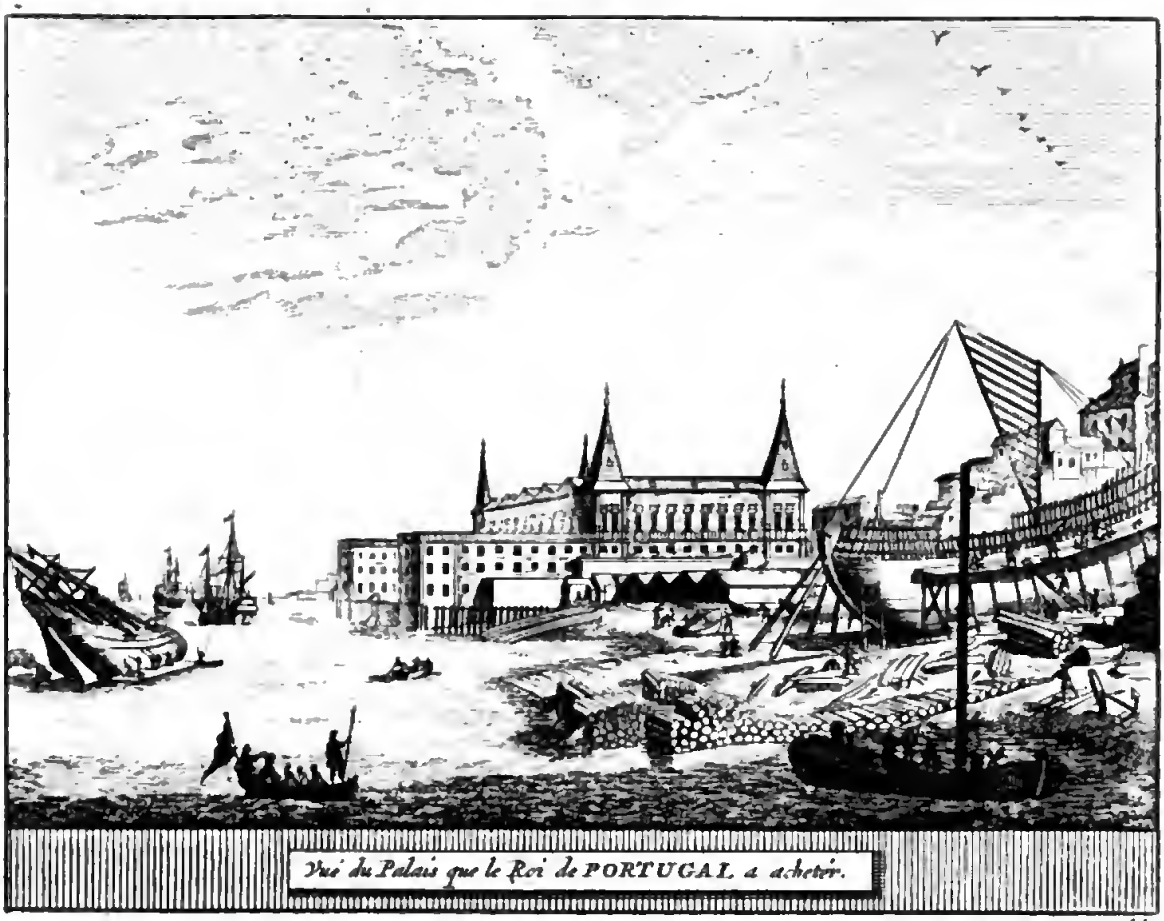
Le Cloitre & l'Eglise sont deux bâtimens véritablement Royaux, bâtis l'un & l'autre de belle pierre de taille ouvragée. L'Eglise est un vaste édifice, dont la voûte est extrêmement hardie, longue de quarante-huit pas plus que la Nef n'a de largeur, & large de vingt-huit pas depuis la séparation de la nef jusqu'au grand Autel. La Chapelle du grand Autel est d'un Ordre Dorique, à neuf faces. Les quatre, qui sont le plus éloignées de l'Autel sont séparées l'une de l'autre par deux grandes Colomnes de marbre blanc, du même Ordre. Les cinq autres faces, qui terminent le rond de la Chapelle, ne sont séparées que d'une seule Colomne. Cet Ordre Dorique est chargé d'un autre qui est au-dessus, & celui-ci d'un troisième plus petit, jusqu'à la coupole.

Cette Eglise est faite en Croix; la voûte, les côtés & le pavé sont tout de jaspe & de marbre blanc & noir: l'entrée est bordée de belles statues de marbre, & les Colomnes sont relevées de grotesque en sculpture. Dans une niche près du grand Autel on voit un St. Jérôme en pierre, fort bien fait, tenant d'une main une croix, & de l'autre frapant sa poitrine: la Chapelle est éclairée de deux grosses lampes d'argent.

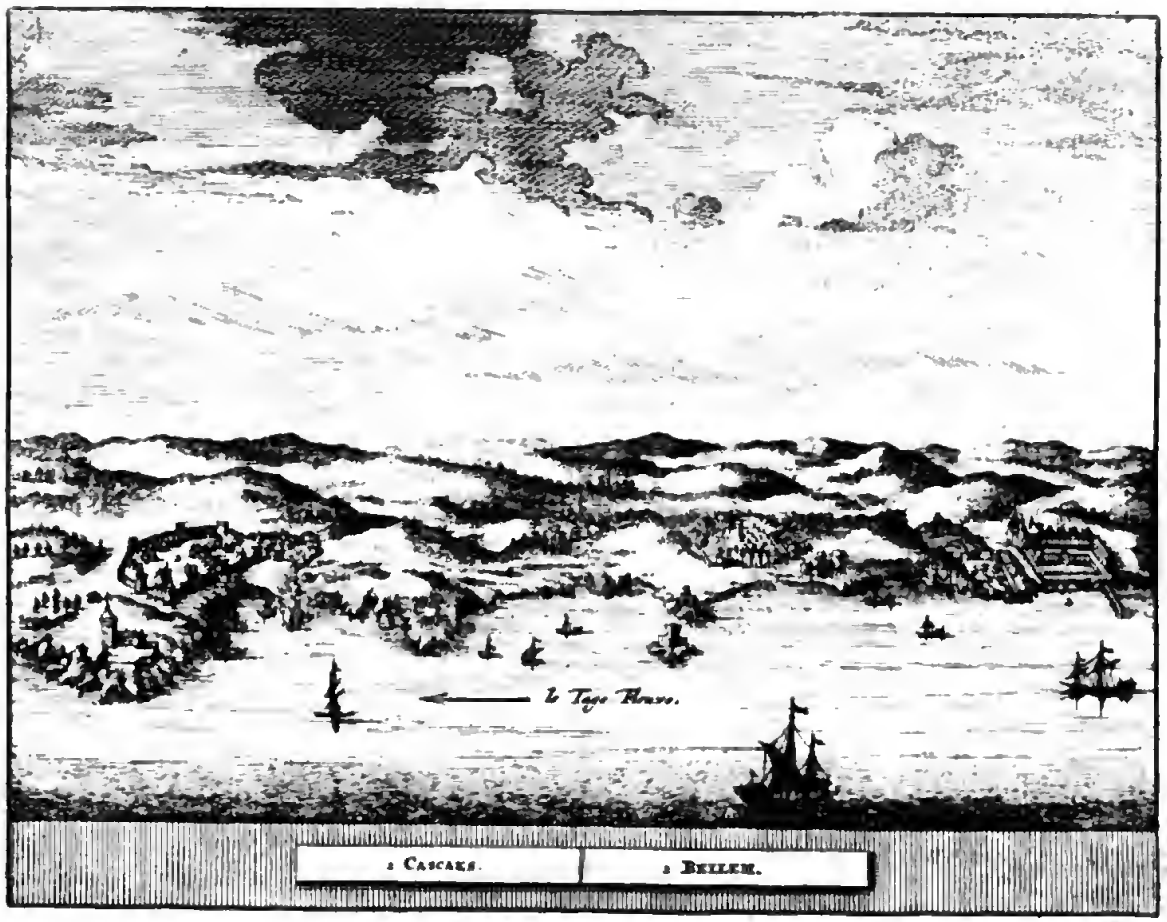
Le Roi Emanuel destina cette Eglise à être le Mausolée des Rois & de la Maison Royale. On y voit un grand nombre de tombeaux, soit de Rois & de Reines, soit de Princes & de Princesses, les derniers distingués des prémiérs, en ce que ceux-ci sont supportés par des figures d'élephans, & ornés de carreaux & de couronnes, au-lieu que les autres n'ont rien de semblable: mais ils sont tous dignes de la grandeur des personnes, dont les corps y sont renfermés; travaillés en marbre blanc, noir, & rouge, & couverts de rideaux précieux de tafetas ou de velours rouge.

Le Roi Emanuel est inhumé vers l'une des quatre prémieres faces de la grande Chapelle, avec son Epouse la Reine Marie dans un tombeau près du sien. On y lit l'Epitaphe suivante: *Lit-*

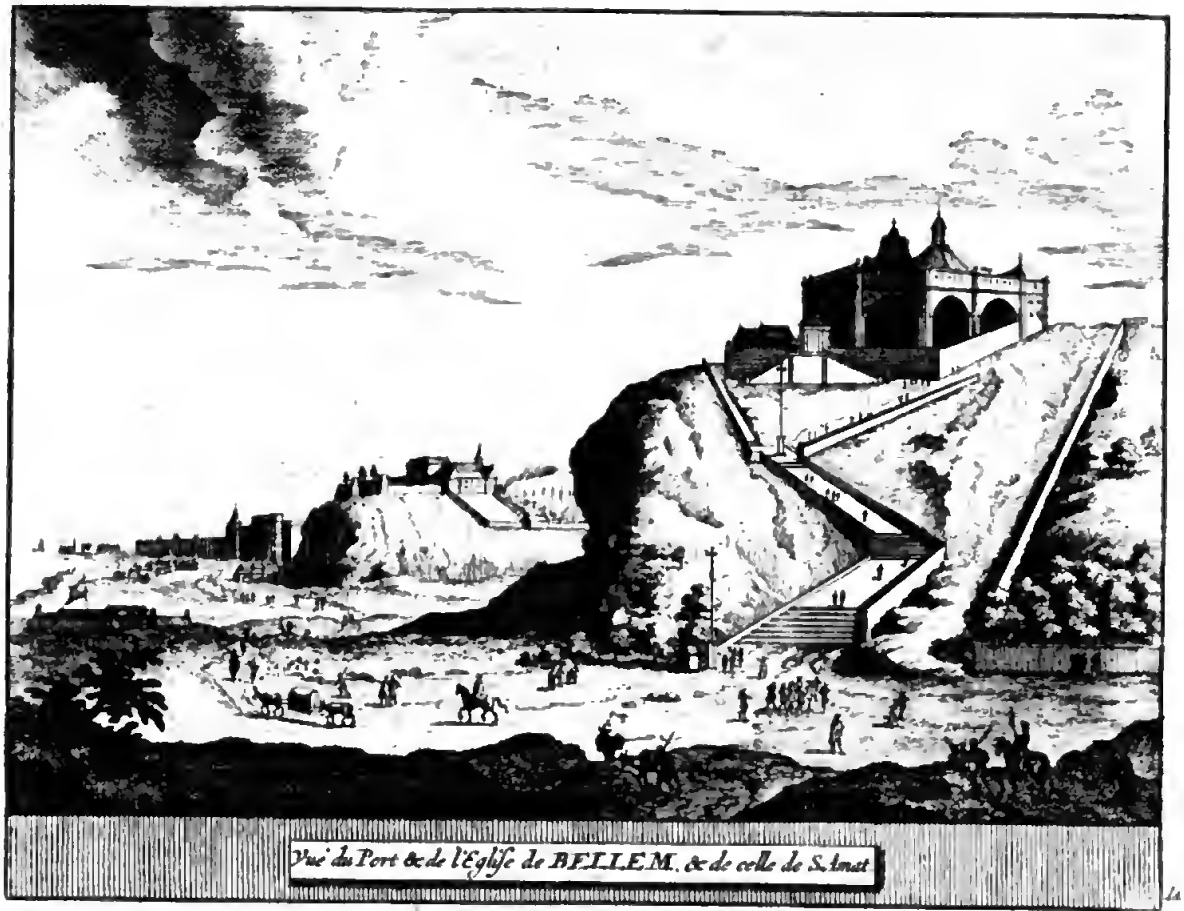
(*) Nous avons parlé ci-dessus de ce qui donna lieu à cette fondation. Voyez les *Annales*, An. 1497, *& suiv.*



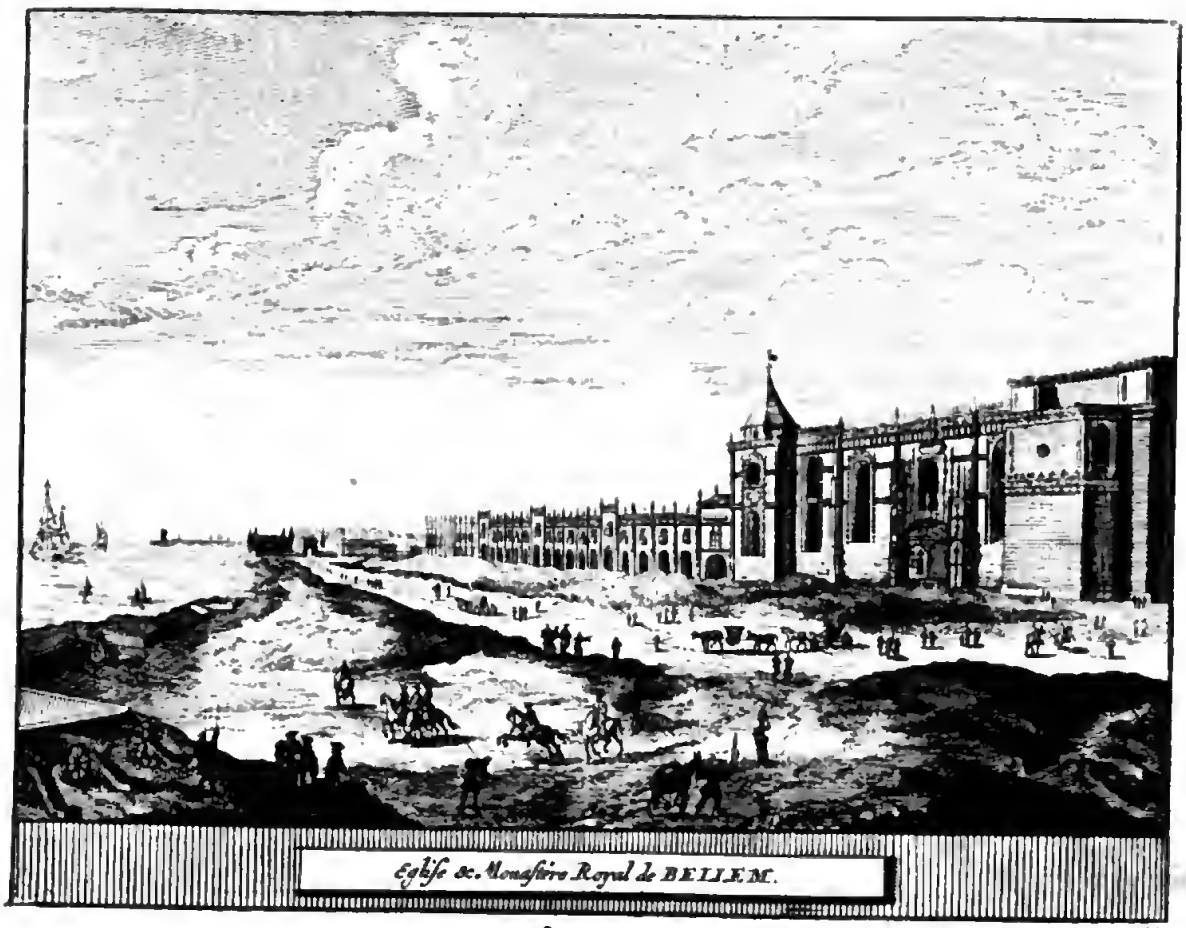
Vue du Palais que le Roi de PORTUGAL *a acheté.*



V. R. III — Biblioteca Nacional — Madrid



Vue du Port & de l'Eglise de BELLEM, & de celle de S. Imat



Eglise & Monastere Royal de BELLEM.

Biblioteca Nazionale NAPOLI V. D. III

Littore ab Occiduo qui primum ad littora Solis,
Extendit cultum, notitiamque Dei,
Tot Reges domiti, cui ſubmiſere thiaras,
Conditur hoc tumulo maximus EMANUEL.

Dans la façade opoſée eſt le tombeau du Roi Jean III, fils d'Emanuel, avec celui de la Reine Catherine ſa femme, ſœur de Charles-Quint. L'Epitaphe de Jean eſt telle :

Pace, domi, belloque, foris, moderamine miro
Auxit JOANNES Tertius Imperium.
Divina excoluit, regno importavit Athenas,
Hic tandem ſitus eſt Rex, patriæque parens.

Les autres tombeaux ſont aux côtés de l'Egliſe, placés dans des eſpèces de niches, qu'on a pratiquées dans l'épaiſſeur de la muraille.

Le Cloitre eſt occupé par des Hieronimites; il eſt grand, magnifique, & fort ſpatieux, pouvant contenir juſqu'à deux cens Religieux. Le Dortoir a trois cens pas de tour, & conduit à ſoixante & douze chambres, dont les unes ont la vue ſur le Fleuve, & les autres ſur un beau verger d'orangers, de citronniers, & d'autres arbres rares & precieux, avec une cour où il y a de petits étangs. Les chambres des Religieux ſont grandes, propres & bien airées: le Dortoir eſt magnifique, & a l'air d'un ſalon d'une maiſon Royale: ils ont environ huit mille ducats de rente, de beaux jardins de fleurs & de fruits, un parc fermé de murailles, ſi vaſte, & ſi fertile, qu'ils en peuvent tirer du vin & du bled, & y entretenir des troupeaux au-delà de leur néceſſaire.

Le Roi Emanuel, qui avoit commencé cet ouvrage, l'avoit porté fort près de ſa perfection, mais ayant été prévenu par la mort, il fut contraint de remettre ce ſoin à ſon fils Jean III. C'eſt pourquoi l'on mit cette Inſcription à l'une des voûtes du Cloitre :

Vaſta mole Sacrum Divinæ in littore Matri,
Rex poſuit Regum maximus EMANUEL.
Auxit opus hæres regni & pietatis, uterque
Structurâ certant, religione pares.

On voit dans le même lieu un Hôtel Royal deſtiné pour de pauvres Gentilshommes. On y entretient tous ceux qui ayant employé leur jeuneſſe au ſervice de leur Roi, n'ont pas dequoi ſubſiſter dans leur vieilleſſe. Ils trouvent là une retraite honorable, où ils ſont logés & nourris fort proprement. Lorſqu'ils entrent dans cette maiſon, on leur donne l'habit de l'Ordre de Chriſt, qui eſt le plus noble de tous les Ordres Militaires de Portugal.

Le Cloitre & l'Egliſe de Bellem ſont conſtruits au bord de l'eau. Vis-à-

Bellem. vis de ces deux édifices, on voit au milieu de la rivière une groſſe Tour quarrée, bâtie ſur des pilotis, avec une plate-forme avancée, bordée d'un parapet. Cette Tour eſt regardée comme la Citadelle de Lisbonne, parce que tous les vaiſſeaux, qui vont & qui viennent, ſont obligés de la ſaluer en paſſant, & d'y montrer leurs commiſſions en venant, & leur billets de congé quand ils s'en vont.

La place d'armes eſt fortifiée de parapets garnis d'une grande quantité d'artillerie. C'eſt dans cette place que ſont les cazernes, où demeurent les Soldats de la garniſon. Les logemens de la Tour, qui ſont à l'étage d'embas, ſervent de magazins, & ceux de l'étage d'enhaut ſervent à renfermer les priſonniers d'Etat. Cette Tour a auſſi été commencée par le Roi Emanuel, & acheveé par le Roi Jean III.

CASCAES.

Cascaes. DEUX lieues au deſſous de Bellem on voit la petite Ville de Caſcaes, en Latin *Caſcale*, ſituée ſur le bord de l'eau. La Rade n'y eſt pas fort ſûre, & les vaiſſeaux y courent riſque d'être jettés contre les rochers & les bancs de ſable, qui ſe trouvent près delà.

On voit dans cette Ville une petite fortification de deux demi-baſtions & d'un baſtion entier. Elle eſt Capitale d'un Marquiſat, & appartient à des Seigneurs, qui ſont deſcendus d'Henri II, Roi de Caſtille, par Alfonſe ſon Fils Naturel.

St. JULIEN.

St. Julien. AU deſſus de Caſcaes, le Tage ſe jette dans l'Océan par une large embouchure. Cette embouchure eſt embarraſſée par des bancs de ſable & de rochers fort dangereux, nommés Cachoppes, longs de trois quarts de lieue, & larges de demi-lieue, qui la partagent en deux Paſſes ou Canaux, par leſquels les vaiſſeaux peuvent entrer, ſous la conduite des Pilotes côtiers.

Chacune de ces Paſſes eſt gardée par un Fort, en telle ſorte qu'il n'eſt pas poſſible à aucun vaiſſeau d'entrer dans la rivière ſans paſſer ſous le canon de l'un ou de l'autre de ces Forts. Ces deux Paſſes ne ſont pas également larges; celle qui eſt au Nord, eſt plus étroite, plus petite & par conſéquent plus dangereuſe que l'autre; & il eſt extrêmement difficile, pour ne pas dire impoſſible, d'y paſſer ſans être conduit par des Pilotes du lieu, qui ſe préſentent ordinairement aux vaiſſeaux, lorſqu'ils paroiſſent. Cette petite Paſſe eſt défendue par un Fort nommé le Fort de St. Julien, ou, comme les Portugais l'appellent par corruption, St. Giaom.

Ce Fort eſt conſtruit ſur un rocher, compoſé de baſtions & de redans, tous revêtus de pierres de taille; & muni de quarante pièces de canon, entre leſquelles il y en a une, apportée des Indes, qui porte ſix-vingts livres de

bale.

bale. Il y a là un Gouverneur avec une garniſon compoſée ordinairement de trois cens hommes. ST. JULIEN.

La grande Paſſe, qui eſt au Midi de la petite, eſt défendue par un autre Fort, nommé de St. Laurent, & par les Portugais Torre do Bougio. Ce Fort eſt ſitué ſur un banc de ſable, au milieu de la mer, au Midi de l'embouchure du Tage, vis-à-vis du Fort de St. Julien, & conſtruit ſur des pilotis; ce n'eſt autre choſe qu'une plate-forme ronde, revêtue de pierres de taille. Il y a un Gouverneur, avec une garniſon d'environ 150 hommes.

La Ville & la Montagne de

CINTRA.

LA terre s'avance dans l'Océan bien loin au-delà de l'embouchure du Tage, & forme un Promontoire avancé, que les Anciens ont appellé *Promontorium Lunæ* ou *Oliſiponenſe*, & les Modernes *Cabo de Rocca*. CINTRA.

Ce Promontoire eſt un rameau d'une montagne fort élevée, qui ſe préſente de fort loin aux vaiſſeaux qui raſent cette côte, nommée autrefois *Mons Lunæ*, & aujourd'hui Sintra ou Cintra. A l'un des côtés de la montagne eſt une petite Ville, qui porte le même nom, ſituée derrière Caſcaes, à ſept lieues de Lisbonne.

Au ſommet de la montagne on voit un beau Monaſtère de Religieux Hieronimites, dédié à Noſſa Senhora da Roca, c'eſt-à-dire, à Notre-Dame du Roc, & accompagné d'une Egliſe, qui eſt un lieu de grande dévotion, où l'on va faire des neuvaines.

Le Monaſtère & l'Egliſe ſont tous deux taillés dans le roc, & une hôtellerie, deſtinée à recevoir les allans & les venans, eſt auſſi taillée dans le roc. Les Religieux ont un petit jardin, où il a fallu porter d'ailleurs toute la terre qu'on y voit. On jouit dans ce lieu-là d'une vue charmante. D'un côté l'on voit l'Océan, de l'autre le Tage, & des deux autres côtés le Continent, où de belles & de riches campagnes ſe préſentent aux yeux, & forment un païſage très agréable.

Au pied de la montagne, au-deſſus du Promontoire, il y avoit anciennement un Temple dédié au Soleil & à la Lune, dont on voit encore les ruines, & quelques Colomnes chargées d'Inſcriptions: je n'en rapporterai qu'une:

SOLI. AETERNO. LVNAE.
PRO. AETERNITATE. IMPERII. ET.
SALVTE. IMP. CAL.... SEPTIMII.
SEVERI ET IMP. AVG. CAES. M.
AVRELII. ANTONINI.
AVG. PII.
..... CAES.

CINTRA. ET. JULIAE. AVG. MATRIS. CAES.
DRVSIVS. VALERIVS. CAELIANVS.
VIATI. VSI. AVGVSTORVM, &c.

Au côté de cette montagne, qui regarde l'Océan, il y a un petit Village nommé Collares auprès duquel eſt une grotte fort ancienne & fort longue, au pied d'un rocher battu des flots de la mer, & dans laquelle on dit qu'on a vu de tems en tems des Tritons ou hommes marins jouans de leur cornet; comme les habitans de Lisbonne le firent ſavoir autrefois à Tibère par une Ambaſſade qu'ils lui envoyèrent à ce ſujet.

Entre ce Village & la Montagne eſt la Vallée de Collares, la plus agréable, la plus délicieuſe & la plus fertile, qui ſe puiſſe voir au Monde. Elle eſt longue d'une lieue, ſi bien cultivée & ſi bien plantée d'arbres, qu'elle nourrit preſque toute la Ville de Lisbonne, par les fruits, le bled, & le vin, qu'on en tranſporte là; qu'on y marche preſque par-tout à l'ombre, & que quand on s'y repoſe ſous quelque arbre, on ſe trouve d'abord tout couvert de fleurs.

Villes au Midi du Tage.

ALMADA. VIs-à-vis de Lisbonne eſt le Château d'Almada, ſitué ſur un rocher à un coin du petit Golfe de Couna, dans un lieu où les bords de la rivière ſont fort élevés. Il prend ſon nom d'un petit Bourg, au bout duquel il eſt bâti. Il y a une Fontaine, dont l'eau a la vertu de guérir de la gravelle.

COUNA. Un peu plus haut eſt le Village de Couna, ſitué au fond du petit Golfe qui porte ſon nom.

ALDEA-GALLEGA. Continuant à marcher à l'Orient, on trouve Aldéa-Galléga, gros Bourg au bord du Tage; c'eſt la route ordinaire de ceux qui vont de Séville à Lisbonne, ils s'embarquent à Aldéa-Galléga, & dans deux ou trois heures on arrive à Lisbonne, le trajet n'étant que de trois lieues.

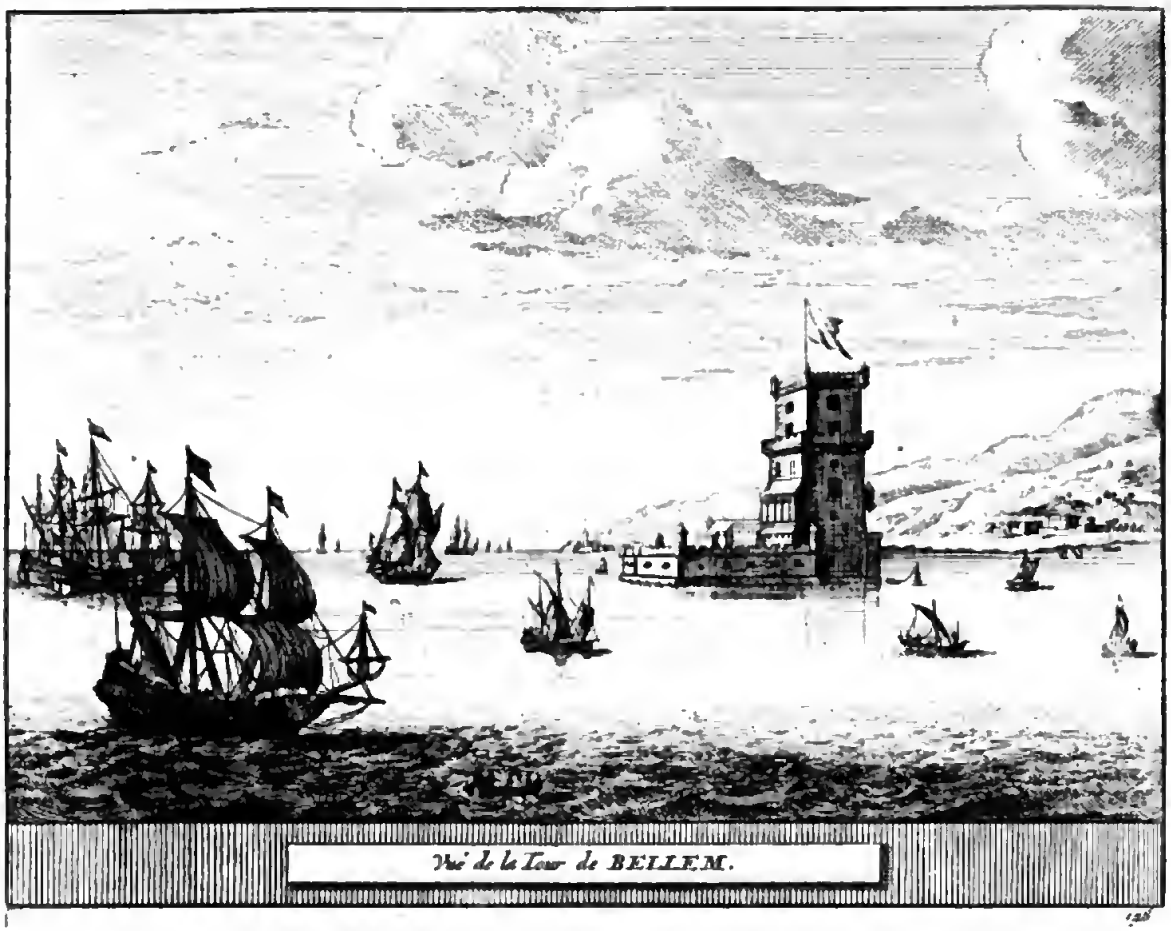
On voit dans ce Bourg une belle Egliſe, dont la voûte eſt toute dorée, & quelques moulins à eau, que le Tage fait tourner, dans le tems de la pleine mer. On y cuit du ſel, de la même façon qu'à la Rochelle en France.

SETUBAL.

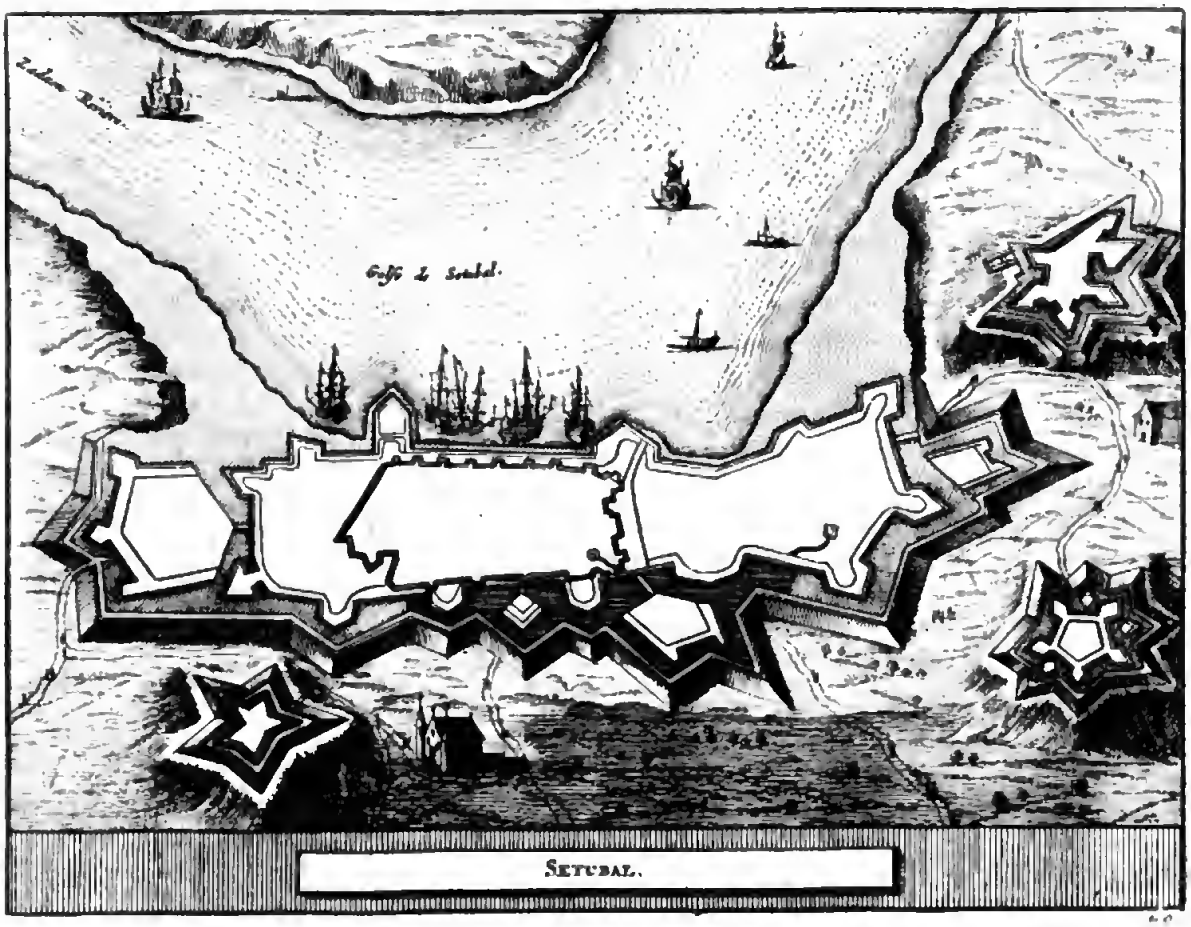
SETUBAL. SEtubal, que quelques-uns appellent mal-à-propos Saint-Ubes, eſt une Ville nouvelle, bâtie des ruines d'une plus ancienne, nommée Cetobriga, qui étoit un peu plus avant au Couchant, où l'on adoroit Jupiter Ammon, dans le tems du Paganiſme. On a trouvé dans ſes mazures les reſtes d'un vieux Temple, & la tête d'un bélier, qui étoit le ſimbole de cette fauſſe Divinité.

Sétubal eſt ſituée à la tête du petit Golfe, que la marée forme à l'embouchure du Zadaon. Elle s'eſt accrue peu-à-peu par la commodité de ſon Port, par la fertilité de ſon terroir, par la richeſſe de ſa pêche, & la fécondité de ſes ſalines.

Il



Vuë de la Tour de BELLEM.

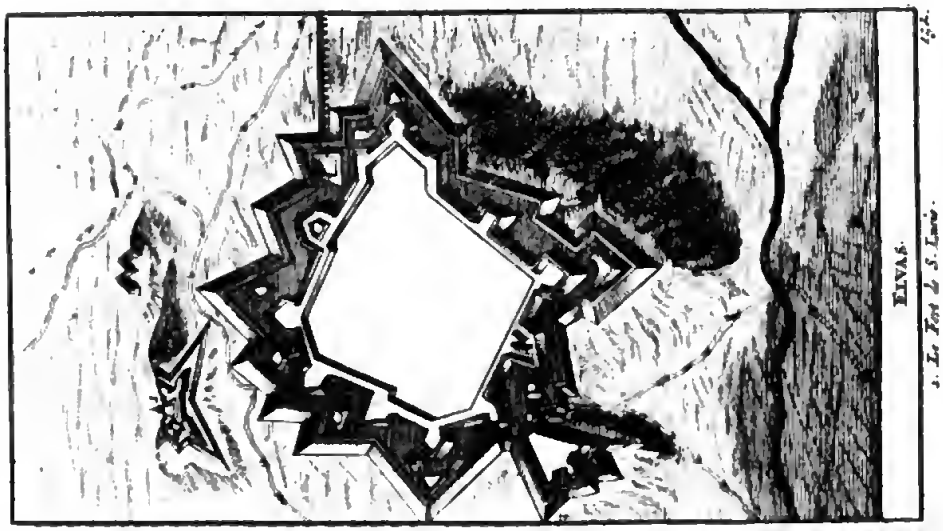


SETUBAL.

Digitized by Google

EBORA.

ESTREMOS.



ELVAS.

Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI

Il s'y fait un très grande quantité de beau ſel blanc, que les vaiſſeaux marchands viennent charger pour porter dans les Païs du Nord, on y prend une très grande quantité de poiſſons, qu'on tranſporte en divers lieux du voiſinage, & le commerce y eſt floriſſant, tellement que Sétubal depuis deux cens ans en-ça eſt devenue une Ville conſidérable. SETUBAL.

On a eu ſoin de la bien fortifier, en la fermant de bonnes murailles avec cinq baſtions & deux demi-baſtions du côté de terre, & deux baſtions du côté de la Mer: outre un petit Fort, nommé de St. Philippe, conſtruit ſur une éminence, à un quart de lieue de la Ville.

A l'entrée du Port on a élevé un autre Fort, nommé St. Jago de Outaon, de quatre baſtions avec une platte-forme, où l'on peut mettre du canon, & une Tour, garnie d'une nombreuſe artillerie.

Cette Ville eſt ſituée au bout d'une plaine de deux lieues de longueur, extrêmement fertile en grains, en vin, & en fruits. Cette plaine eſt bornée au Nord par un rang de montagnes, qui ſont chargées de belles forêts de pins & de divers autres arbres; on y voit particulièrement une eſpèce d'arbriſſeau, qui porte la graine, dont on fait la teinture d'écarlate.

Au Couchant de Sétubal la terre fait un Promontoire, fort avancé dans la mer, qui préſente deux cornes, l'une au Nord du côté du Tage, & l'autre au Midi, du côté de l'Océan, appellé par les Anciens *Promontorium Barbarium*, & par les Modernes, Cap de Eſpichel.

Ce Promontoire eſt un rameau des montagnes, dont je viens de parler, qui s'étendent en long juſques-là. Les rochers de ces montagnes ne ſont preſque autre choſe que des carrières d'un fort beau jaſpe, blanc, verd, incarnat, & de diverſes autres couleurs, dont on fait des Colomnes, qui reçoivent une poliſſure ſi admirable, qu'elles renvoyent les images comme des miroirs.

Au Couchant de Sétubal eſt Cézimbra, (*Ceimbrica*), petite Ville près du Cap d'Eſpichel, ſur l'Océan, avec un Château aſſez bien fortifié. CEZIMBRA.

Au Nord-Eſt de Sétubal on voit Palmela, ſituée ſur le panchant de la montagne, & accompagnée d'un Château qui eſt bâti ſur le roc. Cette Place eſt une Commanderie de l'Ordre de St. Jaques. PALMELA.

Dans cet endroit, la Province d'Eſtrémadoure s'étrécit conſidérablement, & s'avance vers le Tage, il faut donc revenir au bord de ce Fleuve. On voit là Bénavente, petite Place, ſituée ſur la rivière de Soro, prés de l'endroit où elle ſe perd dans le Tage. BENAVENTE.

Plus avant à l'Orient eſt Salvaterra, autre petite Place, ſituée dans une campagne très fertile en fruits, en vin & en bled: il y a là une Maiſon Royale, où la Cour va de tems en tems. SALVATERRA.

Mugen eſt plus haut ſitué au confluent de la petite rivière de Colo & du Tage à huit lieues de Lisbonne. On l'appelle autrement Porto de Mugen: ſon nom lui vient des Muges, poiſſons dont la pêche y eſt fort abondante. MUGEN.

Almeyrin eſt plus haut encore, dans un fort bon air & dans une campagne fertile comme la précédente. Il y a un Palais Royal, où la Cour va ALMEYRIN.

ESTRE-MADOU-RE.

auſſi paſſer quelques jours, & où le Roi prend le divertiſſement de la chaſſe.

On a pu voir par le détail que je viens de donner, que l'Eſtrémadoure du Portugal ne cède point en bonté aux autres Provinces du Royaume, ni même à celles de l'Eſpagne. Le territoire de Santaren produit une ſi grande abondance de grains, & nourrit une ſi grande quantité de troupeaux, qu'il peut entrer en parallèle avec la Sicile. Les fruits & les vins de toute la Province ſont admirables; c'eſt-là que ſe trouvent les oranges douces, qu'on tranſporte en quantité dans les Païs étrangers, avec les vins & les fruits.

La terre y eſt, pour ainſi dire, couverte de fleurs en tout tems, les abeilles y donnent une quantité merveilleuſe de miel, les oliviers y produiſent des olives, dont on tire une excellente huile, les rivières y ſont fécondes en bons poiſſons, les montagnes ont des carrières de diverſes pierres précieuſes, le Tage fourniroit de l'or aux habitans, s'il étoit permis de le chercher, enfin l'air y eſt très doux & très bon, & il y règne un Printems preſque perpétuel. On auroit tort de ſouhaiter plus de délices dans un Païs.

*La Province d'*ALENTEJO.

ALEN-TEJO.

L'ALENTEJO, *Provincia Trans-Tagana*, eſt la cinquième Province de Portugal, ainſi appellée d'un mot qui ſignifie au-delà du Tage, parce qu'en effet elle eſt au-delà de ce Fleuve à l'égard de Lisbonne.

Elle eſt bornée à l'Orient par l'Andalouſie & par l'Eſtrémadoure Eſpagnole, au Nord par l'Eſtrémadoure de Portugal, à l'Occident par la même Province & par l'Océan, & au Midi par le Royaume d'Algarve.

Son étendue eſt d'environ trente-ſix lieues de long, & preſque autant de large, comprenant à peu près tout cet eſpace, qui eſt renfermé entre le Tage & la Guadiana, & un petit quartier de Païs au-delà de ce dernier Fleuve, ſéparé de l'Andalouſie par la rivière de la Chanca.

Cette Province eſt arroſée d'un aſſez grand nombre de rivières médiocres, dont la plus remarquable eſt le Zadaon, Sadanus, anciennement Callipus, qui ſortant des montagnes d'Algarve, coule du Midi au Nord, & ſe jette dans la mer, un peu au-deſſus de Sétubal. Les autres ſont l'Exarrama, qui paſſe à Ebora, puis à Viana, & ſe jette dans le Zadaon; le Campilhas, qui entre dans la même rivière; la Canha, qui paſſe à Monte-Moro-Novo, & tombe dans le Tage près de Bénavente; l'Odivor & l'Avis, qui ſe jettent dans le Soro; & la Caye, qui tombe dans la Guadiana entre Elvas & Badajos.

Toutes ces rivières ſont peu conſidérables, & tariſſent preſque toutes en Eté. La Province eſt diviſée en cinq Comarcas, celles de Portalègre, d'Elvas, d'Eſtrémos, d'Ebora & de Béja.

Che-

POUR aller de Lisbonne à Badajos, on traverſe le Tage, & paſſant au Bourg nommé Aldéa-Galléga, dont j'ai parlé ci-deſſus, on va delà à Monte-Mor-o-Novo, qui en eſt à douze lieues. En chemin faiſant on voit un fort beau déſert ſablonneux, arroſé de quelques ruiſſeaux, entrecoupé de deux forêts de ſapins, & fort reſſemblant aux landes qui ſont en France, entre Bourdeaux & Bayonne.

Après huit grandes lieues de chemin l'on trouve une bonne hôtellerie, nommée la Venta Nova, bâtie à l'honneur de Philippe II. Quatre lieues plus avant on voit Monte-Mor-o-Novo, Ville bâtie en partie ſur le panchant d'une montagne, en partie dans la plaine, au bord de la rivière de Canha, & défendue par un Château, qui eſt ſur la montagne.

EBORA.

EBORA eſt une Ville fort ancienne, qui fut déja conſidérable du tems de la revolte d'Eſpagne contre les Romains ſous Viriatus, cent cinquante ans avant la venue de Notre Seigneur. On croit qu'elle a été bâtie par les Phéniciens, qui l'appellèrent Ebora, d'un nom qui ſignifie les fruits ou les revenus de la Terre, pour marquer la fertilité de ſon terroir.

Jule Céſar lui donna le droit de Ville Latine, avec le nom de *Liberalitas Julia*, comme il paroit par une ancienne Inſcription, qu'on y a trouvée:

DIVO. IVLIO.
LIB. IVLIA. EBORA.
OB. ILLIVS. IN. MVN.
ET. MVNIC. LIBERALITATEM
EX. D. D. D.
QVOIVS. DEDICATIONE.
VENERI. GENETRICI. CAESTVM.
MATRONAE. DONVM. TVLERVNT.

Sertorius y conſtruiſit une bonne enceinte de murailles de groſſes pierres de taille, & un magnifique Aqueduc, qui ayant été ruiné par le tems, fut réparé au XVI Siècle par le Roi Jean III.

Cette Ville étoit fort conſidérable du tems des Rois Goths; elle avoit le droit de battre monnoye, comme on le voit par une Médaille du Roi Siſébut, où on lit ces mots ſur le revers, *Civitas Ebora.*

Elle fut au pouvoir des Maures juſqu'à l'An 1166, que le Roi Alfonſe I la leur enleva avec d'autres Villes de l'Alentéjo. Vingt ans après il y établit un Evêché, & dans le XVI Siècle le Pape Paul III, à la prière du Roi Jean III, l'éleva à la dignité de Métropole; le prémier Archévêque fut le Cardinal Henri, frère du Roi Jean, qui dans la ſuite monta ſur le trône, après la mort de ſon neveu l'Infortuné Don Sébaſtien. Ce bon Prélat y érigea

une

une Académie ou Univerſité l'An 1559, & elle ſe rendit d'abord célèbre par les habiles gens qu'elle produiſit.

Ebora eſt ſituée preſque au cœur de la Province, dans une campagne un peu inégale, mais fort agréable, environnée de Montagnes de tous côtés. La campagne eſt très fertile, les Montagnes le ſont de même, plantées de grands arbres de diverſes ſortes, fruitiers & autres, & cachent des mines d'argent dans les entrailles de la terre. La Ville peut contenir environ cinq mille Bourgeois capables de porter les armes; elle doit être fortifiée de treize baſtions, & défendue par une Citadelle qu'on y a commencée.

ARROJOLOS. Ebora eſt hors de la route de Badajos; revenant donc à ce chemin, de Monte-Mor on paſſe par Arrojolos, Ville paſſablement grande, à trois lieues d'Ebora, ſituée ſur une Montagne ſi élevée, qu'on la voit de quatre lieues loin. Elle eſt accompagnée d'un fort beau Château, bâti au deſſus de la Montagne; & au deſſous de la Ville, on trouve dans une Vallée un Monaſtère magnifique, qui mérite d'être vu. Arrojolos eſt un patrimoine des Rois de Portugal, en qualité de Ducs de Bragance, & porte le titre de Comté.

D'Arrojolos on va paſſer à Eſtrémos, qui en eſt à ſix lieues.

EVORAMONTE. Sur la route on voit, à côté du chemin, Evoramonte, petite Place fort élevée, bâtie ſur la pointe d'un rocher fort haut, fort étroit & fort eſcarpé, qui s'éleve au milieu de la plaine, n'étant acceſſible que par un ſeul endroit. La campagne d'alentour eſt riche en paturages.

ESTREMOS.

ESTREMOS. ESTREMOS eſt une Ville nouvelle, mais fort conſidérable, très bien fortifiée & fort peuplée. Elle eſt diviſée en deux parties, la Ville Haute & la Baſſe.

La Ville Haute eſt comme la Citadelle, bâtie ſur le Haut d'une petite Montagne, qu'elle occupe toute entière, & fortifiée du côté de la Ville Baſſe de cinq baſtions & d'un demi-baſtion; du côté oppoſé, de trois baſtions & d'un demi-baſtion; & environnée d'un large foſſé de toutes parts. La Ville Baſſe eſt plus ſpacieuſe que l'autre, fortifiée auſſi très régulièrement de cinq baſtions & de deux demi-baſtions, & fermée auſſi d'un large foſſé. Toutes ces fortifications ſont revêtues de pierres de taille.

Les maiſons de la Ville ſont toutes blanches par dehors, ce qui produit un effet fort agréable à la vue. Les principales maiſons ſont ornées de colomnes d'un beau marbre, qu'on trouve ſur le lieu même; car il y a là un roc tout de marbre, qui s'étant rencontré à l'endroit d'un des baſtions de la Ville Baſſe, a été cauſe qu'on n'a pas pu pouſſer ce baſtion auſſi loin qu'il l'auroit fallu; tellement qu'il fait un angle obtus au lieu d'un aigu. Ce marbre eſt parfaitement beau; & l'on en a tiré une grande quantité pour l'ornement des deux Monaſtères Royaux, l'Eſcurial & Bellem.

On voit à Eſtrémos une Tour conſtruite tout entière de ce marbre, par

les

les ſoins du Roi Denis I. Les pierres, dont elle eſt compoſée, ont reçu une ſi grande poliſſure, qu'elles jettent un éclat merveilleux, lorſqu'elles ſont frappées des rayons du Soleil. ESTRE-MOS.

La Ville Baſſe d'Eſtrémos eſt plus nouvelle que la Haute. On y voit une belle grande place, longue de la portée d'un mouſquet, au milieu de laquelle il y a un étang. On frabrique là des vaſes de terre cizelée, qui ſont fort eſtimés par toute l'Europe, à cauſe de leur beauté ſingulière, & de l'odeur excellente qu'ils répandent.

Hors de la Ville on voit une fontaine merveilleuſe, qui eſt ſi groſſe, qu'elle fait tourner des moulins dès ſa ſource. Elle tarit en hiver, contre l'ordinaire des autres fontaines, & tout ce qu'on y jette, ſe convertit en pierre avec le tems.

L'An 1663 les Portugais, conduits par le Comte de Schomberg, remportèrent près de cette Ville une victoire complète ſur les Caſtillans conduits par Don Juan d'Autriche (*). „ On trouva dans la caſſette de ce „ Prince, (†) divers placarts imprimés, qui avoient été attachés à Madrid „ au commencement de la Campagne, qui contenoient une énumération „ exacte des Troupes, de l'artillerie, des munitions, & généralement de „ tout l'attirail de l'armée, ſpécifiant juſques au nombre des fers à cheval „ & des cloux, que les Caſtillans emportoient pour la conquête du Portu„ gal. La Cour de Lisbonne pour ſe divertir fit écrire au bas d'un de ces „ imprimés, par le Sécrétaire d'Etat: *Tout ce que deſſus nous certifions être* „ *véritable, l'ayant trouvé à la défaite de* Don Juan d'Autriche, *proche* „ *d'*Eſtrémos, *le huitième Juin*, 1663.

ELVAS.

D'ESTREMOS à Elvas il y a une journée de chemin. Elvas, Helvis, eſt une Ville fort ancienne, bâtie par les Helves peuples de la Gaule, qui habitoient auparavant entre la Garonne & la Loire, & qui ayant paſſé dans l'Eſpagne, avec d'autres Gaulois, y avoient apporté le nom de Celtiques. On y a découvert grand nombre de monumens de l'antiquité, mais comme il n'y en a point, où l'on trouve le nom de la Ville, je ne les rapporterai pas. ELVAS.

Elvas eſt aujourdhui une grande Ville, & l'une des meilleures & des plus importantes de Portugal, ſituée à deux lieues des frontières de l'Eſtrémadoure Eſpagnole, & à trois de Badajos. Elle eſt ſur une Montagne, qu'elle occupe toute entière, fortifiée de ſept baſtions, de trois demi-baſtions, de huit demi-lunes, & de quelques autres Ouvrages, tous conſtruits de pierre de taille.

Les rues de la Ville ſont belles, & les maiſons y ſont fort propres. Il y a là

(*) Nous avons parlé de cette Bataille dans les *Annales*, ſous l'Année 1663.

(†) Mémoires d'*Ablancourt*, pag. 167. 168.

ELVAS. là une Citerne ſi grande, qu'elle contient aſſez d'eau pour en fournir toute la Ville pendant ſix mois. L'eau y eſt conduite par un magnifique Aqueduc, d'une lieue de long, élevé en quelques endroits de quatre à cinq arcades fort hautes, les unes ſur les autres. A côté de l'Aqueduc eſt une grande forêt d'oliviers, de trois quarts de lieue de longueur, diſtribués par allées, avec de belles fontaines au milieu. L'Aqueduc fut rompu par l'Armée Caſtillane, qui aſſiegea cette Ville l'An 1659, ſous la conduite de Don Juan d'Autriche. Ce Prince fut battu là par le Marquis de Marialve, & contraint de lever le ſiège.

Elvas dépendoit autrefois de l'Archévêché d'Ebora; mais l'An 1570 elle en fut détachée, à la prière du Don Sébaſtien, par le Pape Pie V, & ſon Egliſe érigée en Evêché, avec dix mille ducats de rente. Elle avoit déja été honorée du titre de Cité par le Roi Emanuel, l'An 1513. On y a de l'huile excellente, & l'un des meilleurs vins du Portugal.

Sortant de la Ville, pour paſſer dans la Caſtille, on voit ſur la droite un Fort, nommé de Ste. Lucie, qui ſert de Citadelle à Elvas. Ce Fort eſt conſtruit hors des murailles de la Ville, ſur une hauteur, ayant cinq baſtions, & un petit Fortin quarré au milieu, avec un Cavalier élevé.

Places frontières & autres au Septentrion d'Elvas.

CAMPO-MAJOR. A deux lieues d'Elvas eſt Campo-Mayor, Place frontière, ſur le bord de la Caye, aſſez bien fortifiée d'Ouvrages conſtruits de pierre de taille. Ces Ouvrages ſont une bonne muraille, trois demi-baſtions, deux baſtions entiers, deux Ouvrages à corne, deux demi-lunes. Cette Place eſt dans un très bon air; & le beau ſexe y ſoutient parfaitement bien le nom qu'il porte.

Cette Ville a été bâtie des ruines d'une Ville ancienne nommée Budua, & l'on y voit encore une vieille Egliſe, qui a retenu quelques traces de ce nom: on l'appelle Noſſa Senhora da Betoua.

ARRONCHES. Remontant la Caye on trouve Arronches, petite Place, aſſez bien fortifiée. Les Eſpagnols la prirent dans la guerre du Portugal, & après l'avoir priſe, ils avoient deſſein d'en faire leur Place d'armes; mais elle leur fut enlevée bientôt après, & le Roi de Portugal y a fait faire cinq baſtions, deux demi-baſtions, & un large foſſé.

Arronches portoit anciennement le nom d'*Arucci vetus*, par oppoſition à Moura, qui s'appelloit *Arucci nova*. Aujourdhui elle peut avoir environ cinq cens habitans.

ALEGRETE. Continuant à remonter la Caye, on voit Alégrete, petite Place fort jolie, ſituée dans une campagne très agréable; ce qui lui a fait donner le nom qu'elle porte. Elle a été fondée par le Roi Denis I. Plus haut eſt Portalegre.

OGUELLA. Entre Campo-Mayor & Alégrete, à l'Orient de ces deux Places, eſt Oguella, beau Bourg avec un Château, ſitué ſur une haute montagne, au pied

pied de laquelle coule la Chévora. On y voit une Fontaine merveilleuſe, qui tue tous les animaux, qu'on y jette, à la reſerve des grenouilles, & dont l'eau, quoique échauffée par le feu, ne peut cuire ni la chair, ni les légumes.

PORTALEGRE.

PORTALEGRE eſt une jolie Ville, avec titre de Cité, bâtie au pied d'une montagne fort haute, dans une campagne agréable. Elle eſt environnée de bonnes murailles, flanquées de douze Tours, & arroſée de très belles Fontaines. PORTALEGRE.

Il y a un Evêché, qui vaut huit mille ducats de rente, érigé par le Pape Paul III, à la prière du Roi Jean III.

A deux lieues de Portalègre eſt Caſtello-do-Vide, Château fort, ſitué dans une plaine environnée de montagnes, où l'on tient d'ordinaire cinq Compagnies de Cavalerie en garniſon. CASTELLO-DO-VIDE.

A l'Orient de cette Place eſt Marvan ou Marvaon, autre Château fort, bâti auſſi entre des montagnes. MARVAN.

Toutes ces Places, dont je viens de faire l'énumération, ſont ſituées le long d'une chaine de Montagnes, nommée anciennement *Mons Herminius*, de même que celle qui eſt dans la Province de Beira. Ces Montagnes s'étendent fort au long, & renferment Portalègre, les Châteaux de Marvan & de Caſtello-do-Vide, Oguella, Alégrete, Arronches & Campo-Mayor.

Anciennement il y avoit une Ville fort conſidérable & fort puiſſante, dans cette montagne, ſituée près de l'endroit où eſt le Château de Marvan; on la nommoit Meidubriga, d'un mot de l'ancienne Langue Eſpagnole, qui ſignifioit la même choſe que le Magdebourg des Allemans, & le Parthénopolis des Grecs, c'eſt-à-dire, la Ville des Vierges. MEIDUBRIGA.

Les habitans de cette Ville ancienne étoient ſurnommés *Plumbarii*, parce qu'ils étoient riches en étain, dont il ſe trouvoit des mines fécondes dans la montagne; il y en avoit auſſi d'argent. On voit encore les ruines de cette Ville dans une Vallée, près du Château de Marvan; ici des Tours renverſées, là des ponts ruinés, ailleurs des reſtes de maiſons, par-tout des veſtiges d'une grande magnificence, & d'eſpace en eſpace les côtés de la montagne percés de grandes cavernes, dans les endroits où étoient les mines.

Delà tournant au Sud-Oueſt, on voit à l'Occident de Portalègre, une petite Place nommée Crato, où il y a un Prieuré Royal, qui eſt la plus grande, la plus riche, en un mot la première Commanderie, que l'Ordre de Malthe ait dans le Portugal. Ceux qui en ſont revêtus, ſont toujours d'une naiſſance diſtinguée. Au Midi de Crato eſt Alter-do-Chao, petite Place, bâtie par les Romains, & nommée anciennement Elter. Elle eſt dans une plaine fort agréable & très fertile. Plus avant eſt Cabéca-da-Vide, petite Place avec un Château, ſur une hauteur. Au Midi de Cabeça CRATO.

eſt Fronteira, Ville de la Comarca d'Eſtrémos, ſur la rivière d'Avis, accompagnée d'un vieux Château.

VEIROS. Tout près de Fronteira eſt Veiros, ſituée au bord de la rivière d'Anhaloura; défendue par un bon Château très bien fortifié, capable de faire une longue réſiſtance. Ce Château a été bâti par Laurent Alonço neuvième Grand-Maitre des Chevaliers de l'Ordre d'Avis.

La rivière d'Anhaloura eſt féconde en bons poiſſons. Celle d'Avis, dans laquelle elle ſe jette, a donné ſon nom à un beau Château, qui eſt ſitué ſur ſes bords, un peu au-deſſus du confluent de ces deux rivières, appartenant à l'Ordre militaire, qui en porte le nom.

Villes frontières & autres, au Midi d'Elvas.

LA prémière eſt Gérumégna, ſituée ſur une hauteur au bord de la Guadiana. Elle eſt fortifiée d'un baſtion & de quatre demi-baſtions: elle avoit ci-devant un vieux Château, flanqué de dix-ſept Tours, bâti par le Roi Dénis I.

OLIVENÇA.

OLIVENÇA. DE l'autre côté de la Guadiana eſt Olivença, Ville paſſablement grande ſituée dans une vaſte campagne. Cette Place eſt très importante, à cauſe du voiſinage de l'Andalouſie, dans un Païs tout uni & tout ouvert; c'eſt pourquoi les Portugais ont eu ſoin de la bien fortifier. On l'a muni de neuf grands baſtions, d'un baſtion détaché au devant de la courtine, & d'un large foſſé d'une profondeur extraordinaire. Outre ces ouvrages, qui ſont tous revêtus de pierre de taille, on y voit encore un grand ouvrage à corne, conſtruit ſur une hauteur.

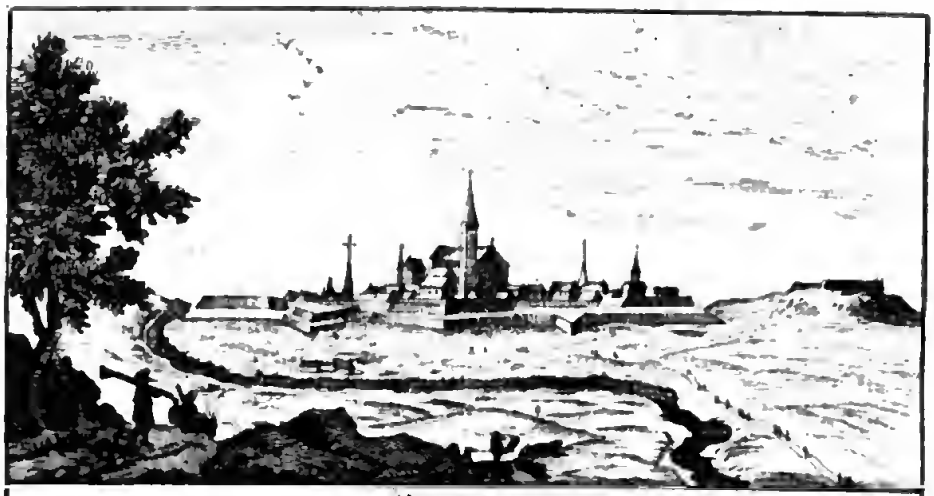
Cette Ville fut priſe par les Eſpagnols l'An 1658, & l'antipathie entre les deux Nations étoit alors ſi grande, que de tous les Bourgeois, il n'y en eut pas un qui voulut y demeurer, bien que les Vainqueurs le leur permiſſent; ils aimèrent mieux perdre leurs biens & s'éxiler volontairement, que de reconnoitre leurs ennemis pour leurs maitres (*).

VILLA-VIZOSA.

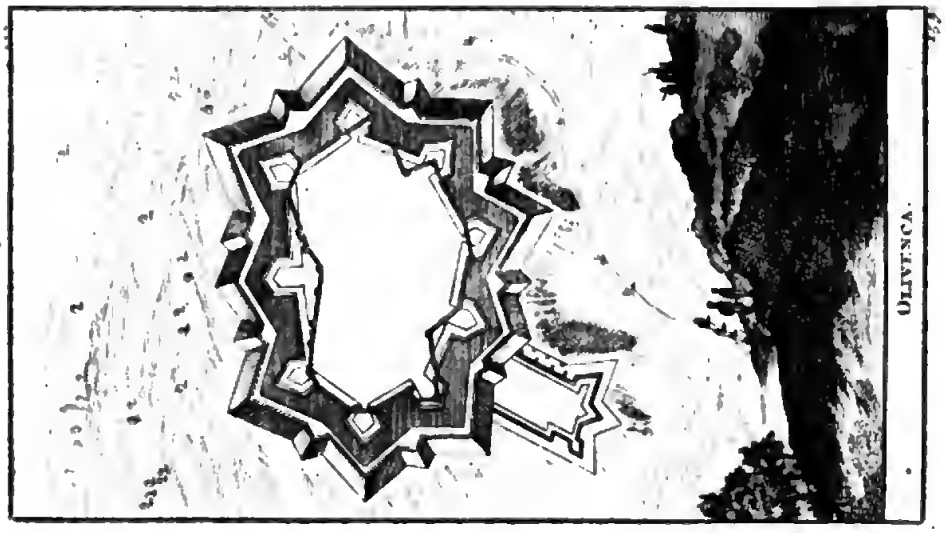
VILLA-VIZ. VILLA-VIZOSA, Villa-Vicioſa, ou plutôt Villa-Viſoza, mot qui ſignifie une Ville agreable à voir, eſt une Place aſſez grande, ſituée au Couchant de Gérumégna, entre Elvas & Eſtrémos, un peu au deſſous du chemin, qui eſt entre ces deux Villes.

Elle a titre de Marquiſat, & appartient en propre au Roi de Portugal, en qualité de Duc de Bragance: ſes Ancêtres juſqu'au défunt Roi ſon grand Père,

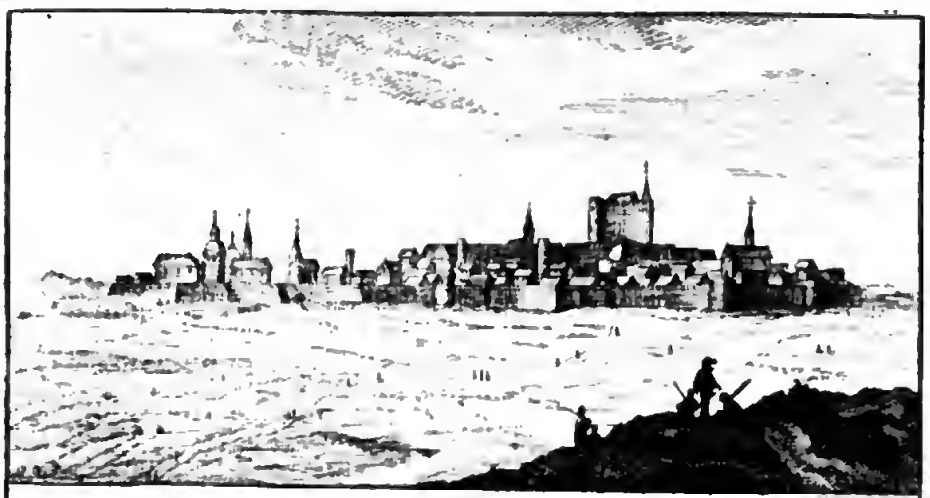
(*) Voyez ce que nous avons dit du Siège de cette Place dans les *Annales*, ſous l'An 1657.



ARRONCHES.

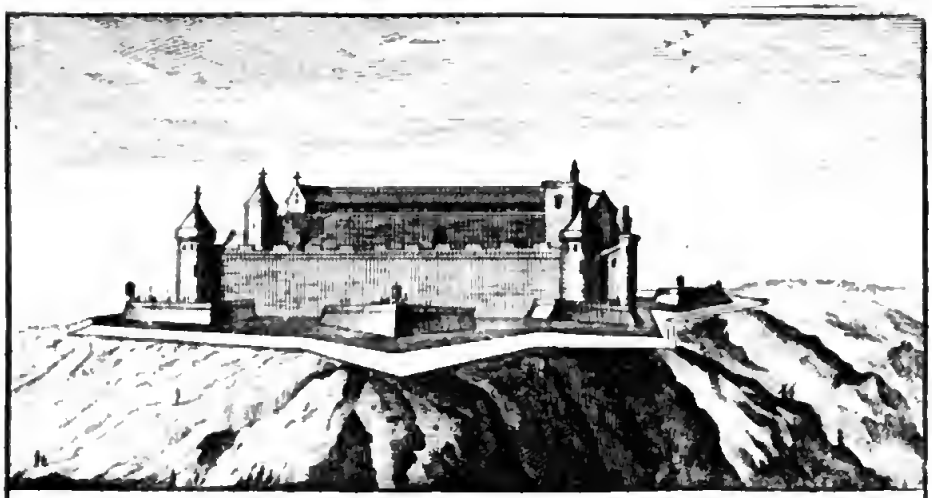


OLIVENÇA.



VILLA VIZOSA

Digitized by Google



FERREIRA.

Pendant des Ceux volontaires, comme cela se pratique particulierement à Seuil.

Digitized by Google

Père, y ont fait leur réſidence. Ils y ont un beau Palais, accompagné d'un grand parc hors de la Ville, rempli de toute ſorte de gibier. VILLA-VIZ.

La Ville eſt fortifiée à la moderne; une partie eſt couverte d'une tranchée, flanquée de redans; dans l'autre on a attaché trois baſtions à la muraille, avec trois contre-gardes & deux demi-baſtions. Outre cela elle eſt défendue par un vieux Château, qui eſt un quarré long, auquel on a attaché quatre baſtions: du côté qui regarde la Ville, il eſt environné de deux demi-baſtions, & du côté oppoſé il eſt couvert d'une étoile à huit pointes.

Le terroir de cette Ville eſt extrêmement fertile en toutes choſes, & l'on y trouve des carrières d'un beau marbre verd.

Il y a dans le Fauxbourg de cette Ville un Temple fort ancien, conſacré à St. Jaques, qui dans le tems de l'Antiquité Payenne avoit été bâti à l'honneur de Proſerpine. On y a trouvé un très grand nombre de monumens & d'Inſcriptions, faites à l'honneur de cette fauſſe Divinité: je n'en rapporterai qu'une ſeule:

PROSERPINAE. SERVATRICI
C. VETTIVS. SILVINVS
PRO. EVNOIDE. PLAVTILLA
CONIVGE. SIBI. RESTITVTA
V. S. A L. P.

Ces dernières lettres ſignifient, *votum ſolvens animo libens poſuit.*

Dans la même Ville eſt un Couvent de Religieux de St. Auguſtin, où l'on voit auſſi quantité d'Inſcriptions antiques, apportées en ce lieu, par ordre de Théodoſe Duc de Bragance, d'un Bourg nommé O Terrao, ſitué vers le confluent des deux rivières d'Exarrama & d'Alvito.

Ces Inſcriptions ſont toutes à l'honneur du Dieu Endovellicus, dont le nom a tant donné de peine à tous les Critiques les plus habiles: je n'en rapporterai qu'une:

DEO. ENDOVELLICO
PRAESTANTISSIMI. NVMINIS
SEXTVS. COCCEIVS. CRATERVS
HONORINVS. EQVES. ROMANVS
EX. VOTO.

Au Midi de Villa-Vizoſa eſt Alandroal petite Place, ſituée ſur une hauteur, au bord d'une rivière féconde en poiſſons, & défendue par un Château paſſablement fort. On voit dans ce Château une Inſcription antique, à l'honneur du Dieu Endovellicus, laquelle y a été tranſportée d'O Terrao: ALANDROAL.

C. IVLIVS. NOVATVS.
ENDOVELLICO. PRO.
SALVTE. VIVENNIAE.
MANILIAE. SVAE.
VOTVM. SOLVIT.

FERREIRA. Plus bas au Sud-Eſt on voit Ferreira vieux Château, ſitué ſur une hauteur près de la Guadiana, lequel on a fortifié, en y attachant quatre baſtions, & deux demi-lunes, & en l'environnant d'un large foſſé.

MOURAON. Mouraon eſt au deſſous de Ferreira, ſur la Guadiana. C'eſt un Bourg défendu par un Château médiocrement fort.

NOUDAR. A l'Orient de Mouraon eſt Noudar ſur la Rivière d'Ardita, défendue auſſi par un Château. Cette Rivière d'Ardita en reçoit une autre, nommée Mortigaon, & ſe jette dans la Guadiana près de

M O U R A.

MOURA. MOURA eſt une Ville ancienne, connue dans l'Antiquité ſous le nom d'*Aruci Nova*, ou *Nova Civitas Aruccitana*, comme on peut s'en aſſurer par divers monumens, ſur-tout par l'Inſcription ſuivante, qu'on y a déterrée, faite à l'honeur d'Agrippine mère de Germanicus:

IVLIAE. AGRIPPINAE
CAESARIS. AUG. GERMANICI.
. . . . MATRI. AUG.
NOVA. CIVITAS. ARUCCITANA.

Moura eſt ſituée au confluent de l'Ardita & de la Guadiana, aſſez bien fortifiée, avec un vieux Château, qui paſſe pour être de défenſe: il y a d'ordinaire dans cette Place une garniſon de cinq Compagnies d'Infanterie, & d'une de Cavalerie.

On a découvert un très grand nombre de monumens antiques dans cette Ville, & dans ſon Territoire. Dans un Village, qui eſt ſur le chemin de Moura à Villa-Nova de Ficalho, il y a une vieille Chapelle, dédiée à St. Michel, où l'on voit cette Inſcription, que je remarque à cauſe de la ſingularité de l'Orthographe:

DIIS. MAN
IBVS. AVRIILIAII. M. F. GALLAII.
ANNO XII.
H. S. E. S. T. T. L.

Les deux II valent un *e*, tellement qu'il faut lire *Aureliæ M. F. Gallæ*, &c.

S E R P A.

SERPA. ON trouve dans l'Itinéraire d'Antonin, un Ville nommée *Serpa*, & marquée ſur la route d'*Eſuris* à *Pax-Julia*, entre *Ebora* & *Fines*, à treize milles du prémier de ces Lieux, & à vingt milles du ſecond.

Il y en a qui veulent que cette Ville ſubſiſte encore aujourdhui, quelle conſerve ſon ancien nom ſans aucun changement, & que ce ſoit la Ville

Serpa

Serpa, dont nous parlerons ci-après. Ils ſe fondent ſur une ancienne Inſcription, trouvée auprès des Murailles de cette Ville, & où on lit entre autre ces mots FABIA PRISCA SERPENSIS. Mais comme ni l'ordre de la route de l'Itinéraire d'Antonin ni le nombre des milles ne s'accordent pas avec ce ſentiment, on peut aiſément croire que cette Inſcription a pu être tranſportée dans le Lieu d'où elle a été déterrée. SERPA.

On voit dans la *Bibliothèque Choiſie* de Mr. le Clerc (*) des remarques ſur quelques Médailles Eſpagnoles avec des Caractères Phéniciens, trouvées dans l'Andalouſie. Il y a une de ces Médailles qu'on juge qui peut avoir du rapport à la Ville Serpa, & c'eſt la onzième en nombre. Voici la remarque qui la concerne:

„ Je crois que la XI. Médaille, où l'on voit d'un côté un homme qui ſe „ charge d'Oranges par devant & par derrière a été frappée à Serpa Ville „ de la Bétique ſur l'Anas, & dont il eſt fait mention dans l'Itinéraire „ d'Antonin, dans l'Anonyme de Ravenne & dans une Inſcription de „ Gruter p. DCLXXXII, 7, où elle eſt nommée FABIA PRISCA SERPENSIS. Elle a conſervé ce même nom juſqu'à préſent. Je me perſuade qu'il faut lire dans le revers שרפ *Serpa*. Il n'y a que la prémière „ lettre qui puiſſe faire de la différence qu'il y a entre elle & le *Samech* Hébreu, auſſi bien que le Samaritain, dont il n'y a ici que le trait de deſſus „ marqué. Mais il ſe peut faire, Monſieur, que ſa figure ne ſoit pas bien „ achevée dans votre Médaille, ou que quelques-uns écriviſſent ainſi cette „ lettre pour abréger comme on le voit en pluſieurs autres, qui ſont plus „ ſimples & dégagées que les lettres communes des Samaritains. La ſeconde lettre eſt clairement un *Reſch*, la troiſième un *Pe*, ou un *Pi* „ Grec, qui eſt venu de la figure Phenicienne, & la quatrième un *Aleph*. „ Le ſecond mot eſt beaucoup plus difficile à déchiffrer, quoique les lettres en ſoient claires. Il y a viſiblement חבב en caractères Hébreux, excepté que le *Beth* eſt un peu autrement fait. Ce mot ne ſe trouve en aucune Langue Orientale, au moins que je ſache. Comme je vois que la „ dernière lettre, qui eſt un *Beth*, eſt plus grande que les autres, je la „ prendrois pour une lettre double, ſelon l'uſage des Inſcriptions Romaines, où l'on remarque ſouvent la même choſe, & le prémier *Hheth* pour „ la prémière lettre d'un mot qu'elle ſignifie par abréviation. Je lirois „ donc חבב חרס *hhéres hhobeb*, & le ſens de ces trois mots ſeroit *le Soleil*, (car „ c'eſt ce que veut dire *hheres*), *aime Serpa*. Auſſi voit-on ſur cette Médaille la figure Hiéroglyphique de cet Aſtre. On peut dire que le Soleil „ aime les lieux auxquels il fait produire d'auſſi beaux fruits, que le ſont „ les Citrons & les Oranges.

Hoſce legunt fructus, propior quos Phœbus amavit:
Vilia fert noſtrum nil niſi poma ſolum.

On

(*) Tome II. p. 127, & ſuiv.

SERPA. On ne peut rien assûrer positivement de la signification des lettres détachées, & dont chacune signifie un mot, à moins que l'autre côté de la Médaille, ou la suite ne détermine clairement le sens. Mais on ne doit pas trouver étrange que dans ces Caractères Phéniciens, on suppose qu'une lettre peut signifier un mot; prémièrement parce que ces Médailles ont été frappées en Espagne, sous l'Empire Romain, & que les Espagnols pouvoient suivre en cela la coutume des Romains; secondement parce qu'on a remarqué la même chose dans les Médailles Juives en Caractères Phéniciens où l'on voit שש pour חמש שנה *Schanah Schlischith*, ou שלש *Schischith;* c'est-à-dire la quatrième, ou la sixième année.

Je laisse à d'autres à prononcer sur la solidité de ces conjectures. Je me bornerai à remarquer: Prémièrement que s'il est vrai que l'ancienne SERPA étoit sur l'Anas, elle étoit différente de la Ville que nous connoissons aujourdhui sous le nom de SERPA, puisque celle-ci se trouve à une lieue de la Guadiana, qui est l'Anas des Anciens: Secondement qu'il n'est pas vrai que l'ancienne SERPA soit nommée FABIA PRISCA SERPENSIS, dans l'Inscription en question; ce seroit d'une Fille morte en faire une Ville. Ces deux mots FABIA & PRISCA, sont le nom & le surnom de la Fille de Priscus & de Fabia, & SERPENSIS est le nom National, qui nous apprend que la Fille à l'honneur de laquelle a été dressée cette Inscription, étoit de la Ville de SERPA. En troisième lieu, que quoique la Ville SERPA d'aujourdhui conserve le nom de l'ancienne, on ne peut pas conclure qu'elle soit dans la même place, comme je l'ai déja dit ci-dessus.

La Ville appellée *Serpa*, qui se trouve au Midi de Moura, est une Ville ancienne, selon quelques-uns, & qui a retenu son nom tout entier sans le moindre changement, comme on peut s'en convaincre par l'Epitaphe suivante, qu'on y a trouvée près des murailles:

D. M. S.
FABIA. PRISCA. SERPENSIS.
C. R. ANN. XX.
H. S. E. S. T. T. L.
C. GEMINICVS. PRISCVS. PATER.
ET. FABIA. CADILLA. MATER.
POSVERVNT.

Serpa est située sur une hauteur fort rude & pleine de rochers, à une lieue de la Guadiana, à trois journées de Lisbonne & à demi-journée des confins de l'Andalousie.

Comme c'est une Ville frontière, on a eu soin de la fortifier, & l'on y entretient d'ordinaire une garnison de deux Compagnies. La campagne est fort agréable tout à l'entour, plantée de petites forêts de figuiers & d'oliviers.

Cette Ville est la grande route de ceux qui vont de Lisbonne à Cadix, ou dans l'Andalousie. Pour aller de Serpa à Lisbonne, on laisse Béja sur la

la gauche, & l'on s'arrête à un gros Bourg nommé Cubas. De Cubas juſqu'à Aldéa-Galléga il y a dix-ſept lieues de chemin: toute cette route n'eſt pas des plus agréables; on ne rencontre preſque par-tout qu'un chemin ſablonneux & déſert, où il y a quelques pauvres hôtelleries, à quatre ou cinq lieues les unes des autres.

Quand on veut paſſer de Serpa dans l'Andalouſie, on trouve d'abord la Sierra-Moréna, dans laquelle il faut grimper juſqu'à un Village, nommé Balmégo, où la montagne commence à s'abaiſſer, & d'où l'on entre dans cette grande Province. SIERRA-MORENA

Il eſt arrivé il y a environ cent ans qu'il ne plut point ſur cette montagne durant l'eſpace de quatorze ans entiers. Cela produiſit une ſi grande ſéchereſſe, que toutes les ſources d'eau y tarirent, & l'on n'y auroit pas pu trouver le moindre puits, ni la moindre goute d'eau. La terre s'entr'ouvrit en divers endroits, le feu ſe mit aux forêts, qui étoient ſéches comme des allumettes; & l'embraſement devint ſi furieux, qu'il fondit les minières d'or & d'argent, qui étoient cachées dans les entrailles de la terre: on voyoit encore les fentes & les crévaſſes de la terre longtems après ce prodigieux accident. Je reviens au Portugal.

Au Midi de Serpa eſt Mertola, Ville ancienne, dont le nom eſt corrompu de celui de Myrtilis, qu'elle portoit autrefois. Elle eſt à neuf grandes lieues de Béja, dans une ſituation fort élevée & forte de nature, au bord de la Guadiana, près de l'endroit, où ce Fleuve commence à porter quelques bateaux; & dans le voiſinage du Royaume des Algarves. MERTOLA.

Du tems des Romains elle a été fort riche & fort conſidérable, comme on peut en juger par le grand nombre de monumens anciens, comme Colomnes, ſtatues & autres choſes ſemblables, qu'on y a déterrées; & par les murailles de la Ville, où l'on voit grand nombre de pièces de ſculpture, plaquées confuſément & hors d'œuvre, par des Architectes barbares & ignorans, comme étoient les Maures & les Goths.

Le Roi Sanche enleva cette Ville aux Maures l'An 1239, & en fit la prémière Commanderie de l'Ordre de St. Jaques en Portugal. Dans la ſuite cet honneur a été transferé à Palméla.

B E J A.

RETOURNANT au milieu du Païs par la route de Serpa, l'on voit Béja ou Béxa, Ville ancienne, qui a été fort conſidérable dans l'Antiquité, ſous le nom de Pax-Julia. Elle eſt ſituée dans une plaine fort agréable, & fertile en toutes choſes, particuliérement en vin excellent. BEJA.

On y a déterré une très grande quantité de monumens antiques, qui font voir qu'elle a été riche & puiſſante autrefois. On y voit encore trois portes de la Ville, qui ſont d'architecture Romaine: dans les dégrés de l'Egliſe Cathédrale on lit cette Inſcription mutilée:

BEJA. ..... PAX. JVLI .....
..... Q. PETRON .....

La ſuivante ſe lit toute entière dans la place du marché;

L. AELIO. AVRELIO. COMMODO
IMP. CAES. AELI.
HADRIANI ANTONINI. AVG.
PII. P. P. FILIO.
COL. PAX. JVLIA. D. D.
Q. PETRONIO. MATERNO.
C. JVLIO. JVLIANO. II. VIR.

Béja eſt accompagnée d'un beau Château, qui lui ſert de défenſe. Elle fut repriſe ſur les Maures l'An 1162.

PORTEL. Au Nord-Eſt de Béja, entre cette Ville & Ebora, eſt Portel, petite Place près de la ſource de l'Alvito, ſituée ſur une Colline, dont la hauteur eſt occupée par un Fort.

VIANA. A l'Occident de Portel on voit Viana, ſituée ſur l'Exarrama à quatre lieues d'Ebora, défendue par un beau Château.

O TERRAON. A l'Occident de Viana eſt O Terraon, Bourg ou petite Ville ſur l'Exarrama, près du confluent de cette rivière & de l'Odivélas.

A une demi-lieu au-deſſous de ce Bourg, au bord de l'Exarrama, eſt un vieux Temple, bâti par les Payens à l'honneur de Jupiter, & conſacré par les Chrétiens aux Sts. Martirs St. Juſt & St. Paſteur. On y a trouvé quantité d'Inſcriptions Payennes & Chrétiennes; j'en rapporterai une de chaque genre. La Payenne eſt faite par la grande Prêtreſſe de la Province, à l'honneur de Jupiter:

IOVI. O. M.
FLAVIA. L. F. RVFINA. EMERITENSIS
FLAMINICA. PROVINC. LVSITANIAE.
ITEM. COL. EMERITENSIS. PERPET.
ET MVNICIPL. SALAC.
D. D.

La Chrétienne eſt plus qu'à-demi barbare, faite l'An 682: on la lit ſur la porte du Temple:

HVNC DENIQVE EDIFICIVM SANCTORVM
NOMINE CEPTVM JVSTI ET PASTORIS
MARTYRVM, QVORVM CONSTAT ESSE SACRATVM
CONSVMMATVM EST HOC OPVS ERA
DCCXX.

ALCAÇAR-DO-SAL. D'O Terraon continuant à marcher au Couchant, on voit Alcaçar-do-Sal, appellée autrefois *Salacia Imperatoria*, qui eſt ſituée ſur le Zadoan, dans la Comarca de Sétubal. Il s'y trouve trois choſes dignes de remarque, un

un Château extrêmement fort par l'Art & par la Nature, bâti sur le sommet d'une montagne escarpée de tous côtés; des salines, où l'on cuit quantité de sel; & une campagne fertile en joncs, dont on fait des nattes, qu'on transporte hors du Royaume.

D'Alcaçar allant au Midi le long des côtes, on voit St. Jago de Cacem, bâtie à une lieue & demie du rivage, sur une Colline agréable, d'où l'on découvre l'Océan. Le nom qu'elle porte aujourdhui lui vient en partie de Cacem Seigneur Maure, qui possédoit cette Ville, lorsque les Chrétiens la reprirent, & en partie d'une Image miraculeuse de St. Jaques, qui fut deterrée lors de la prise de la Ville. ST. JAGO DE CACEM.

Elle s'est élevée sur les ruines d'une ancienne Ville, nommée Mérobriga, qui étoit à deux cens pas delà, & dont on voit encore les ruines, des pans de murailles avec des Tours, les uns à demi renversés, d'autres encore en leur entier, un Aqueduc, un pont bâti au milieu de la Vallée, & une Fontaine fermée d'un beau reservoir de pierre de taille.

On voit le nom de cette Ville ancienne, dans une description trouvée à Sinès, qui est près delà:

D. M. S.
FVLVIVS. L. F. QVINTIANVS
FABER. MATERIARIVS. PIVS
IN. SVOS. VIXIT. ANN. XLVI.
RVBIA. Q. F. SERGILLA. MEROBR.
MARITO. B. M. FEC.
H. S. E. S. T. T. L.

Sinès est un Port de Mer, au Sud-Oueſt de St. Jago de Cacem, peuplé de pêcheurs, à cause que la pêche y est fort riche. On y entretient ordinairement une petite garnison de vingt-cinq hommes, avec une artillerie assez nombreuse. SINES.

Au Couchant & au Midi de Sinès est la Campagne d'Ourique, qui s'étend au long & au large entre l'Est & l'Oueſt, & renferme dix ou douze Bourgs, & bon nombre de Villages. OURIQUE.

Le plus considérable de ces Bourgs est Ourique, qui a donné son nom à la Campagne.

Elle est fameuse dans le Portugal, pour la célèbre bataille, qui y fut livrée près de Castro-Verde, entre les Chrétiens & les Maures, l'An 1139. Les prémiers remportèrent une victoire complette sur leurs ennemis, & Alfonse, qui les conduisoit, y vainquit cinq Rois Infidèles, & fut proclamé Roi de Portugal sur le champ de bataille. Au XVI Siècle le Roi Sébastien y fit bâtir une belle Eglise avec des trophées, pour perpétuer la mémoire d'un si heureux & si glorieux évènement.

La Province d'Alentéjo est très riche & très fertile en toutes choses. Sa plus grande fertilité est celle du bled, ce qui lui a fait donner, à juste titre, le nom de grénier du Portugal. On y recueille aussi d'excellent vin. ALENTEJO.

ALENTEJO. Les fruits y ſont admirables; c'eſt delà qu'on tranſporte dans les Païs étrangers, des oranges douces & des dattes, qui y ſont ſi eſtimées. La chair des brebis & du gros bétail eſt très délicate, & leur lait ſert à faire du fromage de très bon goût. Il y a quelques endroits, où l'on trouve des carrières de marbre & de jaſpe.

*La Province d'*ALGARVE.

ALGARVE. LA ſixième & dernière Province du Portugal, eſt celle qui porte le nom d'Algarve, ou Algarbe. Elle eſt au Midi du Royaume, bornée à l'Occident & au Midi par l'Océan; à l'Orient par l'Andalouſie, dont elle eſt ſéparée par la Guadiana; & au Nord par quelques montagnes, nommées Séras de Caldéraon, qui la ſéparent de l'Alentéjo.

Cette Province n'eſt pas fort grande, elle n'a qu'environ vingt-ſept lieues de long, ſur huit de large, & trente-cinq de côtes ſur l'Océan. Elle eſt arroſée d'un aſſez bon nombre de rivières, mais comme elles ſont toutes pétites, & que leur cours ne s'étend pas fort loin, je ne m'arrêterai pas à en faire l'énumération.

Les anciens Celtiques & les Turdétains étoient poſſeſſeurs de ce Païs du tems des Romains: les Maures, qui vinrent après eux, l'ont poſſedé plus de cinq Siècles, & lui ont donné le nom qu'il porte. Tous les Auteurs que j'ai vus, & j'en ai vu un aſſez bon nombre, s'accordent à dire que c'eſt un mot Arabe, qui ſignifie une campagne fertile. Le prémier qui l'a écrit, n'étoit pas fort bien informé, & tous les autres, qui l'ont ſuivi comme des moutons, ſe ſont trompés après lui. Algarbe ne ſignifie autre choſe qu'un Païs Occidental & ſitué à l'extrémité de la terre, ce qui convient fort bien à cette Province. Les Arabes employent un mot, qui a la même origine, pour ſignifier l'Afrique & en particulier la Mauritanie.

On y compte quatre Cités, un petit nombre d'autres Villes remarquables, & quantité de Bourgs & de Villages. Les Cités ſont Tavila, Faro, Silves & Lagos.

La Province d'Algarve eſt dans une ſituation fort avantageuſe, de quelque part qu'on la conſidère. L'Océan lui ſert de rempart de deux côtés: au Nord elle n'a rien à craindre de l'ennemi, mais quand cela lui arriveroit, elle eſt fermée de hautes montagnes: il en eſt de même à l'Orient; elle n'a rien à appréhender de la part des Caſtillans du côté de l'Andalouſie, à cauſe des montagnes & de la Guadiana, qui la couvrent, & de la hauteur de ſes bords.

ALCOYTIN. On voit là Alcoytin petite Ville ſituée au bord de ce Fleuve, preſque vis-à-vis de Xérès-de-Guadiana, ou d'Eſuris, comme on l'appelloit anciennement. Elle eſt défendue par une Fortereſſe médiocre. Les Marquis de Villa-Réal la poſſèdent en titre de Marquiſat.

Caſtro-Marin eſt un bon Port de Mer, & une bonne Place frontière, vis-à-

vis-à-vis d'Ayamonte, très forte par ſa ſituation, à cauſe des rochers, qui en défendent l'approche.

TAVILA.

TAVILA ou Tavira eſt la Capitale de la Province, ſituée ſur le rivage de la mer, à l'embouchure d'une petite rivière, nommée Gilaon. On croit qu'elle eſt la Balſa des Anciens. Elle n'eſt ni grande ni beaucoup peuplée, & l'on n'y compte guère que deux mille habitans. Son Port eſt aſſez ſpacieux, & paſſe pour l'un des meilleurs du Royaume. On y voit une belle Fortereſſe, bâtie par le Roi Sébaſtien. La campagne autour de la Ville eſt fort agréable & très fertile. TAVILA.

FARO.

A l'Occident de Tavila eſt Faro, en Latin *Pharus*, Ville conſidérable placée preſque au milieu des côtes, qui ſont face au Midi. Elle eſt ſituée au bord de l'Océan, dans un lieu fort commode, & très bien fortifié par la Nature. FARO.

Cette Place s'eſt accrue des ruines d'une Ville ancienne, nommée Oſſonoba, qui étoit dans ſon voiſinage, à l'Orient, & qui n'eſt plus aujourd'hui qu'un petit Village, nommée Eſtoi. On voit ce nom dans l'Inſcription d'une pierre antique, qu'on a tranſportée à Faro:

IMP. CAES. P. LICINIO.
VALERIANO. P. F. AVG.
PONT. MAX. P. P. TR. POT.
III. COS. RESP. OSSON.
EX. DECRETO. ORD. DEVOT.
. . . . . NVMINI. MAIESTAT.
IS. EIVS. D. D.

Cette Ville d'Oſſonoba étoit auſſi honorée d'un Evêché, qui, après ſa ruine, a été transferé à Faro: il vaut quinze mille ducats de revenu. La pêche eſt fort bonne à Faro: l'on y prend entr'autres des thons & des ſardines, qu'on vend aux vaiſſeaux marchands étrangers, qui les portent dans leur Païs.

Alfonſe, Roi de Portugal, après avoir fait pluſieurs conquêtes dans l'Algarve, entréprit le ſiège de Faro en 1249. Le Miramolin de Maroc, à qui cette Ville appartenoit, en avoit fait rétablir les fortifications, & y avoit établi pour Gouverneur un de ſes plus grands Capitaines appellé Aben-Baran. Ce Commandant y avoit mené une Garniſon conſidérable pour la défendre par terre & par mer. Alfonſe marcha lui-même à cette conquête, & commença par ſe rendre maître de tous les poſtes & de toutes les avenues par où l'on pouvoit ſecourir la Place, quand il l'auroit aſſiegée.

Les Sarraſins ſe défendirent d'une manière très opiniâtrée, mais les Portugais firent de ſi preſſantes attaques, qu'ils les réduiſirent à capituler. Le Roi voulut bien leur accorder une partie de ce qu'ils lui demandèrent. Il leur permit de ſortir de la Ville, mais ſans armes & ſans bagages, & laiſſa la liberté à ceux qui furent bien aiſes d'y reſter, de continuer leur profeſſion & leur négoce, pourvu qu'ils lui payaſſent le même Tribut qu'ils payoient au Miramolin, & qu'ils le reconnuſſent pour leur Souverain.

Loule. Loule, au Nord-Oueſt de Faro, eſt une petite Ville, qui n'a rien de fort remarquable que le titre de Comté, qu'elle porte.

SILVES.

Silves. SILVES au Couchant de Loule, ſituée un peu au-deſſous du bord de la mer. Cette Ville a été autrefois plus conſidérable qu'elle ne l'eſt à préſent. La ſituation en eſt tout-à-fait charmante, dans une campagne, qui eſt toute plantée de beaux jardins & de petites forêts de bons arbres fruitiers; tellement qu'elle eſt comme un petit Paradis terreſtre: auſſi a-t-elle le nom de Parayſo. Nonobſtant tous ces agrémens elle n'eſt pas fort peuplée; & comme elle avoit été revêtue de la dignité Epiſcopale aux dépens d'Oſſonoba, on l'en a auſſi dépouillée l'An 1590, pour en orner Faro.

Au Sud-Oueſt de Silves, l'Océan fait deux petites courbures en s'avançant dans les terres, à l'embouchure de deux petites rivières, & la marée y forme deux bons Ports de barre, où les vaiſſeaux peuvent entrer dans le tems de la pleine mer: ces deux Ports ſont Villa-Nova-de-Portimaon, & Albor.

Le plus Oriental des deux eſt Villa-Nova; l'entrée en eſt aſſez aiſée, parce que la paſſe eſt fort droite: l'autre, qui eſt plus au Couchant, ſavoir Abor ou Alvor, a l'entrée plus difficile à cauſe des rochers qui la bordent, & parce qu'elle eſt courbe & que la rivière y va en ſerpentant.

Albor. Albor eſt un petit Bourg, ſitué au fond du golfe, qui forme le port, dont je parle; & au milieu du golfe paroit une petite Iſle élevée, dont la partie la plus haute eſt une eſplanade, où l'on voit les ruines d'une Ville, bâtie par les Maures. Ces ruines font connoitre que la Ville a été magnifique.

Les Anciens mettent dans ce quartier de Païs un Port, qu'ils nomment *Annibalis Portus*, le Port d'Annibal. Comme ils en parlent d'une manière un peu vague, ſans marquer les diſtances des lieux, l'on ne peut pas bien déterminer, ſi par-là l'on doit entendre Albor, ou Villa-Nova-de-Portimaon: ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il faut entendre ou l'un ou l'autre.

Le Bourg d'Albor eſt dans une vaſte pleine, où l'on recueille d'excellent vin.

LAGOS.

Lagos. LAGOS eſt une Ville ancienne, dont les Géographes de l'Antiquité nous ont parlé ſous le nom de Lacobriga, ſituée au bord de la mer.

Cette

Cette Place, où demeure le Gouverneur de la Province, eſt bien fortifiée; les murailles y ſont bâties ſur le roc. Le Roi Sébaſtien y fit conſtruire de ſon tems un Château qui paſſoit pour fort, & depuis la révolution du Portugal, on a attaché dix petits baſtions à la muraille. LAGOS.

Le Port de Lagos eſt aſſez bon, & la pêche des thons y eſt fort riche; il eſt défendu par deux bateries de canon, qu'on a élevées ſur deux pointes de rocher. Il y a toujours bonne garniſon.

Au Couchant de Lagos, la terre s'avançant dans la Mer forme deux pointes, ou Promontoires, qui laiſſent entre-deux un petit golfe de cinq quarts de lieues d'étendue. La pointe la plus Occidentale des deux eſt celle que les Anciens ont appellée *Promontorium Sacrum*, & les Modernes le Cap de Saint Vincent. L'autre pointe, comme étant moins conſidérable & moins remarquée, n'a pas de nom particulier.

On voit là une petite Ville, qui retient encore quelques traces de l'ancien nom du Promontoire, dont elle eſt à une lieue & demie de diſtance: on l'appelle Sagrez. Elle fut fondée vers le commencement du XV Siècle par Don Henri, fils du Roi Jean I. Ce Prince aimoit le ſéjour de cette Ville, & envoyoit delà des Flottes, chercher des routes nouvelles, pour pénétrer dans les Indes Orientales.

Cette Place eſt un bon Port de mer, très bien fortifié, & pourvu d'une nombreuſe artillerie. On l'eſtime une des meilleures du Royaume.

La Province d'Algarve a été au pouvoir des Maures l'eſpace de cinq cens trente-ſix ans. Elle leur fut enlevée au milieu du XIII Siècle par Alfonſe III, Roi de Portugal. Ce Prince fut le prémier, qui en prit le titre de Roi; auparavant elle n'avoit que le nom de Comté. Alfonſe X, Roi de Caſtille avoit donné en dot à Béatrix ſa fille naturelle, les prétentions qu'il avoit ſur l'Algarve, lorſqu'Alfonſe III épouſa cette Princeſſe, après avoir répudié Matilde ſa prémière femme. ALGARVE.

Ces particularités ſont rapportées différemment par quelques Auteurs. Mr. le Quien de la Neuville, qui a écrit l'Hiſtoire de Portugal, dit qu'Alfonſe X Roi de Caſtille donna l'Algarve en Dot à ſa fille naturelle Béatrix qu'il avoit eue de Marie de Guſman de Villéna en lui faiſant épouſer Alfonſe III Roi de Portugal. Cette Dot ſeroit un préſent bien particulier, puiſque ce Païs étoit poſſédé par les Maures lorſque Don Alfonſe devenu Roi par la mort de Don Sanche répudia la Reine Matilde ſon épouſe ſous prétexte de ſtérilité, pour épouſer Béatrix. Ce mariage, dit Mr. Maugin (*) fit beaucoup de bruit. Matilde s'y oppoſa, & le fit caſſer par le Pape Alexandre IV. La Bulle de ce Pontife eut moins de force que l'amour d'Alfonſe; il garda ſa nouvelle Epouſe, & par bonheur la Comteſſe Matilde venant à mourir quelque tems après, la cauſe de l'invalidité de ce mariage ceſſant, le Pape le confirma & légitima le Prince qui en avoit été le fruit.

Cette affaire terminée, Don Alfonſe porta toutes ſes penſées à la guerre.

Il

(*) Abrégé de l'Hiſtoire de Portugal, p. 89. *& ſuiv.*

ALGARVE. Il fit des deſſeins ſur l'Algarve. Le Roi de Caſtille ſon Beau-père en ayant commencé la conquête, & le plus renommé de ſes Généraux Payo Cortéa Maitre de l'Ordre de St. Jaques, Portugais d'origine, y étant alors occupé, Don Alfonſe envoya la Reine Béatrix ſon Epouſe lui demander la ceſſion de ſes droits ſur ce Païs.

Le Caſtillan reçut favorablement cette Princeſſe ſa fille, & lui accorda la ceſſion qu'elle demandoit ſous certaines conditions, auxquelles il renonça quelque tems après, en faveur de Don Dénis l'Infant de Portugal ſon Petit-fils.

Mr. Maugin a très bien ſenti les difficultés qu'on peut faire contre cette demande de la part du Portugal, & contre cette ceſſion de la part de l'Eſpagne, il ne les diſſimule point: il n'eſt pas à croire, dit-il, que les Caſtillans euſſent plus de droit ſur l'Algarve que les Portugais: au contraire ceux-ci paroiſſoient être les mieux fondés à prétendre cette Province, puiſqu'ils avoient conquis autrefois ſur les Maures la Ville de Silvès Capitale de l'Algarve, & l'avoient conſervée pendant plus de quarante ans. Il eſt vrai qu'ils l'avoient perdue, mais ils l'avoient repriſe pour la ſeconde fois avant que le Général Caſtillan arrivât aux frontières de l'Algarve. On a même des Lettres, qui montrent que les Rois de Portugal & de Caſtille faiſoient de concert la conquête de ce Païs. Ainſi la Reine de Portugal n'alla dans la Caſtille, autant qu'on le peut croire, que pour travailler au réglement des Limites, ou pour empêcher que les Caſtillans ne ſe fiſſent un propre des conquêtes Portugaiſes, ou enfin pour obtenir un ordre au Général Caſtillan de rendre les Villes d'Ajuſtrel & de Mertola, qu'il avoit ſurpriſes, bien qu'elles appartinſſent aux Portugais.

Ce ſont les conjectures de Mr. Maugin. Il faut ajouter, que ſi l'Algarve lui avoit été donnée pour ſa Dot, comme le dit Mr. Baudrand, qui la fait fille d'Alfonſe IX, & non pas d'Alfonſe X, qu'avoit à faire le Roi de Portugal de faire ſolliciter la ceſſion des Droits de ſon Beau-père ſur ce Païs?

Quoiqu'il en ſoit, Alfonſe III entra dans l'Algarve, & fut joint près de Sélir, par le Général de l'Armée Caſtillane, qui l'ayant reconnu pour Souverain de ce païs, lui rendit compte de ſes conquêtes, & lui offrit ſon ſervice. Ce Monarque l'accepta. Ils furent de compagnie mettre le ſiège devant Faro, qui ſe rendit peu de tems après.

Don Alfonſe mena ſon Armée victorieuſe devant Joulé, qu'il prit d'aſſaut, Algéſur & Albuſeyra eurent le même ſort. En un mot, il ſe rendit maitre de tout le reſte de l'Algarve, & en chaſſa les Muſulmans qui le poſſédoient depuis cent quatre-vingts ans.

Ainſi le Portugal eſt devenu maitre de l'Algarve par droit de conquête, & le Beau-père la facilita à ſon gendre par le ſecours qu'il lui donna pour cela. Dénis I, fils d'Alfonſe & de Béatrix, ſurnommé le Père de la Patrie, prit le Titre de Roi des Algarves, que ſes Succeſſeurs ont conſervé.

Le

Le nom d'Algarve ſe donnoit du tems des Maures à une étendue de Païs beaucoup plus grande que celle de l'Algarve Portugaiſe; car ſelon Mr. le Quien de la Neuville (*) ce Païs comprenoit beaucoup de terres en Afrique & en Eſpagne. Celles du côté d'Eſpagne s'étendoient depuis les Côtes du Cap St. Vincent juſqu'à la Ville d'Almeiria, & l'on y comptoit un grand nombre de Villes & de Châteaux. A ce compte, outre le Païs qui porte aujourdhui le nom d'Algarve, on y renfermoit encore l'Andalouſie & une partie du Royaume de Grénade. ALGARVE.

Les Terres du côté d'Afrique contenoient tout ce qu'il y a depuis le Détroit juſqu'à Trémécen, où ſont ſitués les Royaumes de Fez, de Ceuta & de Tanger, qu'on appelloit anciennement le Royaume de Bénamarin, c'eſt-à-dire toute la Côte de Barbarie qui eſt à l'oppoſite de l'Andalouſie & du Royaume de Grénade. Delà vient que les Rois d'Eſpagne ſe diſent Rois des Algarves, ſans que pour cela les Rois de Portugal, qui jouïſſent auſſi de ce Titre, puiſſent s'en plaindre, puiſqu'ils poſſedent une grande partie de l'ancienne Algarve, quoique ſous d'autres noms, comme je viens de dire qu'elle renfermoit l'Andalouſie & partie du Royaume de Grénade. Le Roi de Portugal ſe dit Roi des Algarves deça & delà la Mer en Afrique. Cependant tout ce que cette Couronne poſſédoit ſur les Côtes de Barbarie eſt retombé ſous la domination des Maures: il ne lui reſtoit plus que Tanger qu'elle ceda à Charles II, Roi d'Angléterre, pour la Dot de l'Infante de Portugal qu'il épouſa; & les Anglois l'ont enſuite abandonné à cauſe des dépences qui n'étoient pas compenſées par une utilité proportionnée. Les Eſpagnols n'ont que Ceuta dans la Barbarie.

La Province d'Algarve peut paſſer avec juſte raiſon pour un Païs fertile. Elle rapporte ordinairement aſſez de bled pour nourrir ſes habitans; & celui qui croît près du Cap de St. Vincent, paſſe pour l'un des meilleurs du Royaume. Lorſqu'il y en manque, on en rapporte en quantité de la Campagne d'Ourique, & du Territoire de Mertola, dont la plus grande richeſſe conſiſte en bled.

L'Algarve eſt fertile principalement en fruits & en vin. Toute la partie Méridionale eſt couverte de vignobles & de Bois de figuiers, & la Mer eſt féconde en divers genres de poiſſons fort délicats. Les Vaiſſeaux étrangers y vont charger d'excellent Vin, des Figues en Cabas, des Raiſins ſecs, des Figues, des Amandes; des Thons & des Sardines, & quelques autres denrées de cette nature, pour les tranſporter dans les Païs du Nord.

Après avoir donné la deſcription des Villes d'Eſpagne & de Portugal, & avoir fait remarquer tout ce qui s'y trouve de plus curieux, nous allons entréprendre de donner une idée claire & diſtincte de ce qui concerne le Gouvernement de ces deux Royaumes, de leur Etat politique, des Mœurs & des Coutumes des Habitans, de leur Commerce, de leur Religion, de leurs Fêtes,

(*) Hiſt. génér. de Portugal.

Fêtes, des qualités de l'air & du terroir, en un mot de tout ce qui peut faire connoitre plus particulièrement ces deux Monarchies.

Inſtructions pour ceux qui voyagent en Eſpagne & en Portugal.

ON dit d'ordinaire que les Voyageurs ont beſoin de deux choſes, d'argent & de patience; mais ces deux, choſes ſont particulièrement néceſſaires à ceux qui veulent voyager en Eſpagne. Par l'Eſpagne j'entens dans tout ce diſcours la Monarchie des Caſtillans & le Portugal. La patience eſt d'un fort grand uſage pour ceux que la curioſité conduit juſques dans ce Païs-là, car on n'y trouve pas les agrémens que l'on rencontre en voyageant dans les autres Païs, & ſur-tout dans la France, qui eſt un Païs incomparable à cet égard.

Quand on paſſe de la France en Eſpagne, on ne trouve plus les douceurs qu'on a eues dans le Païs qu'on vient de quitter, & l'on eſt ſurpris de trouver une ſi prodigieuſe différence, je ne dis pas dans la Langue, car ce ſeroit peu de choſe, mais principalement dans les manières de vivre & de recevoir les Etrangers.

Les choſes vont encore aſſez bien dans la Catalogne & la Navarre, où les Peuples ont quelque choſe de l'ouverture & de l'humanité Françoiſe; mais dans l'Arragon, dans la Biſcaye, & ailleurs, généralement dans toute la Monarchie, il faut ſe réſoudre à faire mauvaiſe chère. Il eſt vrai que de cette manière on dépenſe moins, & c'eſt là un profit tout clair que l'on fait.

On entre d'ordinaire dans les Hotelleries par l'écurie, du moins dans de certaines Provinces; on vous mène dans quelque chambre, où vous trouvez les quatre parois, quelquefois un bois de lit; pour chandelle on allume un grand nombre de petites bougies, qui font aſſez de lumière pour voir ce que vous mangez; & afin que l'odeur & la fumée de tant de bougies n'incommode pas, on vous apporte, ſi vous le ſouhaitez, un braſier de noyaux d'olives en charbon. Quand on monte, on trouve au haut de l'eſcalier, la *Segnora de la Caſa*, qui a eu le tems de prendre ſes beaux habits de dimanche pour vous faire honneur & s'en faire à elle-même.

Ordinairement on n'entre dans aucun logis pour dîner. On s'arrête en pleine campagne, à l'ombre de quelque arbre & au bord d'un ruiſſeau, s'il s'en trouve, & l'on mange de ce dont on s'eſt garni; cependant les Muletiers, qui vous conduiſent, font repaitre leurs mulets, leur donnant de l'orge ou de l'avoine, mêlée avec de la paille hachée, car ils n'ont point de foin.

Quand on veut voir l'Eſpagne, on loue un Moço-de-Mula, c'eſt-à-dire, un garçon Muletier, pour vous conduire par-tout où vous ſouhaitez d'aller, & moyennant un prix, dont on convient auec lui, il eſt obligé de vous conduire, & de ſe nourrir avec ſes mulets: on n'y voyage d'ordinaire qu'en Mules ou Mulets, & les Chevaux y ſont plus rares que ces animaux hétéroclites.

Pour

Pour revenir aux Hôtelleries, quand on y arrive, fut-il minuit paſſé, l'on n'y trouve rien de prêt, non pas même un pot ſur le feu. L'Hôte ne vous donne que le couvert & le lit, pour tout le reſte, il le faut envoyer chercher, ſi vous ne voulez prendre la peine d'y aller vous-même. On donne l'argent néceſſaire, & l'on va vous chercher du pain, du vin, de la viande, & généralement tout ce que l'on ſouhaite, ſi tant eſt qu'on le puiſſe trouver. Il eſt vrai que cette coutume a ſon bon côté.

Le prix de toutes ces choſes eſt règlé, l'on ſait ce qu'il faut payer, & un Hôte ne peut pas friponner. On vous apprête votre viande, & l'on donne une réale & demie, ou deux réaux pour le ſervicio, comme ils parlent, & autant pour le lit, ce qui revient environ à quinze ſous de France. Si l'on ſe trouve dans quelque grande Ville, on aura une nappe grande comme une ſerviette, & une ſerviette grande comme un mouchoir de poche; dans d'autres endroits il faut s'en paſſer.

Les Lits ne ſont pas fort ragoutans; quelque matelas, ou quelque paillaſſe, ou tout au plus une couverture de coton; à la campagne il faut paſſer la nuit ſur le carreau, ou bien ſur quelque botte de paille, qu'on doit avoir ſoin de faire bien ſecouer, pour en chaſſer la vermine.

Les Hôtes ſont, pour la plupart, des miſérables, qui n'ont ni bien ni honneur, qui friponnent les paſſagers tant qu'ils peuvent, & tout ce qu'ils leur attrapent, eſt de bonne priſe. Il y a quelques bonnes Auberges dans les principales Villes, comme à Madrid, à Séville, à Lisbonne & à Cadix, mais ce ſont pour l'ordinaire des François ou d'autres Etrangers, qui les occupent.

Il faut avouer qu'on trouve par-tout de la viande excellente, mais ils ne la ſavent pas apprêter. Le mouton eſt fort tendre, le poiſſon eſt pour l'ordinaire excellent, & l'on y trouve des pigeons, des perdrix rouges, & des jambons d'un goût exquis.

Le vin eſt auſſi naturellement d'un goût exquis, & fort ſtomachal, particulièrement le rouge, mais on ne le boit pas en Eſpagne avec plaiſir, parce qu'on le met tout dans de grands Vaiſſeaux faits de peaux de boucs godronnées, qui ſentent la poix & le bouc, à faire vomir. Il n'y a que la Catalogne & le Royaume de Valence, où l'on ſe ſerve de tonneaux.

Le Vin qui ſe fait dans l'Iſle de Cadix eſt délicieux, & ſe prépare de la manière ſuivante (*). On effeuille les Vignes, afin que rien n'empêche l'ardeur du Soleil d'opérer ſur les grappes, & quand elles ont toute la maturité qu'elles peuvent avoir, on les coupe, & on les met dans une grande cuve, au milieu de laquelle on laiſſe un eſpace vuide capable de contenir un mouton, ou un chien que l'on y met entier, chauſſé & vêtu, après qu'on l'a égorgé. On jette par deſſus de la chaux vive avec quelques livres de

(*) Labat, *Voyages d'Eſpagne.*

de poivre concaſſé & de gingembre, & des feuilles de laurier. On remplit de raiſins le reſte de l'eſpace vuide, & toute la cuve juſqu'à un pied près du bord. On y verſe enſuite de l'eau, en une certaine quantité, & on laiſſe fermenter & bouillir tout ce mêlange pendant quatre à cinq jours, qui ſuffiſent pour conſommer ſi abſolument l'animal qu'on y a mis, qu'on ne trouva pas la moindre eſquille de ſes os. On ouvre alors la champlure qui eſt au bas de la cuve, & pendant que quelques hommes qui y ſont entrés, foulent le raiſin avec leurs pieds de toutes leurs forces, on porte la liqueur dans les futailles qu'on à préparées, où l'on diſtribue également tant celle de la cuve que celle qui ſort du preſſoir; on jette dans chaque futaille une douzaine de blancs-d'œufs battus avec le vin pour amaſſer promptement l'ordure & l'écume, & les faire ſortir par la bonde à meſure que le vin bout; avec tous ces ſalmigondis on ne laiſſe pas de faire des vins excellens dans tous ces quartiers. Les Chartreux de Xérès prétendent que le leur doit l'emporter ſur tous les autres.

Le pain, que l'on mange dans ces Hôtelleries, eſt fait de bled de Turquie; il eſt paſſablement blanc, & fort doux, mais peſant & de dure digeſtion. Ainſi l'on n'y a pas beaucoup dequoi ſatisfaire le goût; mais ceux qui veulent y faire meilleure chère, doivent y voyager dans le tems des fruits; car alors ils trouveront toujours ſurement dequoi ſe régaler avec les figues, les raiſins muſcats & autres, les oranges, les citrons & les limons, ſans parler des poires, des pommes, & d'autres fruits moins conſidérables.

Ce qu'il y a de plus ſurprenant eſt qu'en approchant de Madrid, le centre de la Monarchie, on ne rencontre pas mieux, & il ne ſemble pas qu'on ſoit à la porte d'une Ville Capitale. En Portugal, c'eſt la même choſe, & il n'y a de différence que du plus au moins, ſelon la diverſité des lieux ou des Hôtes, dans ces deux Royaumes. La route de Madrid eſt la meilleure de toutes, & celle où l'on eſt le mieux ſervi; mais auſſi tout y eſt fort cher.

Comme l'Eſpagne n'eſt pas, à beaucoup près, autant peuplée qu'elle le pourroit être, on y fait ſouvent cinq ou ſix lieues de chemin, avant que de trouver une Hôtellerie, pour ſe rafraichir, & l'on fait quelquefois une journée toute entière, ſans rencontrer autre choſe qu'une *Poſada* toute ſeule.

Dans le Portugal on ne trouve que de méchans matelats pour mettre ſur le carreau, ſi minces qu'on ſent toute la dureté de la terre, il n'y a point d'autre remède que d'en prendre pluſieurs à un ſou pièce, ſi l'on eſt en lieu où l'on en puiſſe avoir pour ſon argent. On n'y a pour lumière, que celle des lampes, ou de certain bois, qui fait une grande clarté.

Quand un Eſpagnol voyage, il a toujours toute ſa proviſion avec lui: ſa valiſe eſt ſur le devant de la ſelle, & lui ſert d'appui: au lieu de piſtolets, il porte deux flacons de cuir bouilli, pendus à l'arçon de la ſelle, aux deux côtés, & au deſſous une eſpèce de poche ou de bourſe de cuir, où l'on met de la glace en Eté, pour tenir le vin frais. La méthode eſt fort bonne, & même

même néceſſaire dans ce Païs-là: je conſeille à tous ceux qui veulent voyager en Eſpagne, de n'oublier pas en ſortant d'un gîte, d'y faire proviſion de viandes & de vin, pour un jour ou deux.

Une autre choſe à laquelle il faut que les Voyageurs prennent garde, eſt la Douane. L'Eſpagne eſt diviſée en quinze Provinces, ſans compter le Royaume de Portugal, comme je l'ai remarqué, & chaque Province faiſant, pour ainſi dire, un Etat à part, toutes les fois qu'on paſſe de l'une à l'autre, ce qui arrive aſſez ſouvent, il faut à chaque paſſage raiſonner avec les Douaniers, conſigner entre leurs mains ce que l'on porte, & leur payer les droits qu'ils éxigent. C'eſt là la plus groſſe dépenſe qu'on ſoit obligé de faire, & cette dépenſe va fort loin, tant parce qu'elle revient ſouvent, que ſur-tout à cauſe de l'avarice des Douaniers, qui ſont âpres à la proie, & ne font point difficulté de confiſquer tout l'équipage d'un Etranger, pour la moindre faute contre les ordonnances, quand même on eſt muni d'un Paſſeport du Roi. Cependant ils n'y font ſouvent aucune attention, & ils obligent les gens à prendre un billet d'eux, afin d'avoir occaſion de ſe faire donner de l'argent. Il y a même quelques Provinces, où l'on ne permet pas de porter une ſomme médiocre d'argent hors des frontières, il faut donc prendre des lettres de change, & l'on perd toujours ſur le change.

Qualités de l'Air & du Terroir.

L'AIR de l'Eſpagne eſt généralement pur, ſec & chaud, & fort bon pour la ſanté de l'homme. Il eſt humide en quelques Provinces, comme dans la Galice, & froid dans les parties du Nord & dans les Montagnes. Mais pour tout le reſte du Païs, il y pleut rarement, & l'on y a le plus pur & le plus beau Ciel, qui ſe puiſſe voir; il n'y a pas le moindre petit nuage, qui dérobe la vue du Soleil.

L'hiver ne s'y fait preſque point ſentir, & dès le mois de Septembre juſqu'au mois de Juin, l'on n'éprouve point de froid, qui faſſe qu'on ait beſoin de feu. Il n'y gèle jamais plus de l'épaiſſeur de deux écus, & l'on n'y voit guère de neige que ſur les Montagnes. Dans ces mois-là les jours ſont auſſi beaux que les plus beaux qu'on ait ailleurs.

Il eſt vrai que dans les mois de Juin, de Juillet, & d'Aout, la chaleur y eſt ordinairement inſupportable, particulièrement au cœur du Païs & dans les Provinces Méridionales: en récompenſe les nuits y ſont charmantes, & auſſi délicieuſes que les plus beaux jours des Païs du Nord. La chaleur s'y fait ſentir avec tant de force, qu'elle fait tarir un très grand nombre de petites rivières & de ruiſſeaux; & comme avec cela le terrain eſt naturellement ſec, il s'y fait une pouſſière horrible.

Ce qui augmente la chaleur eſt la ſérénité de l'air jointe au défaut des vents, qui n'y ſouflent pas ſi ſouvent, comme en d'autres Païs plus avancés au Nord. On y ſent à la vérité un certain vent frais, qu'on nomme Gallégo, parce qu'il vient des montagnes de la Galice. Mais il faut bien ſe

garder de le prendre pour un doux Zéphir: il eſt rafraichiſſant, mais il glace les membres, pénètre juſqu'aux os, & ſi, preſſé de la chaleur, on s'abandonne à cet apas trompeur, il mutile ſurement de quelque membre, comme d'un bras ou d'une jambe, & rend même perclus de la moitié du corps. Et en général il ſe faut précautionner contre les vents de la nuit, car ils ſont d'ordinaire dangereux; cela fait qu'en divers endroits, ſur-tout dans le Portugal, on voit pluſieurs chambres ſans fenêtres.

Le Terroir de l'Eſpagne eſt inégal, comme il l'eſt par tout Païs; mais généralement parlant, il eſt ſec & montueux, néanmoins fort fertile partout où il eſt arroſé.

Il y a de grandes chaines de Montagnes, d'une étendue & d'une hauteur prodigieuſe, car outre les Pyrénées qui ſont aſſez connues, on y voit le Mont Vindius ou Solorius, qui traverſe tout le Païs de l'Orient à l'Occident, dès les Pyrénées juſqu'en Galice; les deux Monts Herminius dans le Portugal; la Sierra d'Occa dans la Caſtille Vieille; la Sierra Moréna, qui règne auſſi de l'Orient à l'Occident, entre l'Eſtrémadoure & l'Andalouſie, s'étendant juſqu'à la Mer, aux frontières du Portugal; pour ne pas parler de pluſieurs autres moins conſidérables, qui ne ſont que des rameaux des prémières, & que l'on connoit ſous des noms particuliers.

Ces Montagnes ſont en quelques endroits, ſeches, arides, & ſtériles; on n'y voit que des rochers tout pélés, & nuds comme la main. Dans d'autres endroits elles ſont couvertes de grandes & de vaſtes forêts, de diverſes eſpèces d'arbres, entre leſquels il y en a qui ſont rares en d'autres Païs, comme les lièges, les chênes-verds, les carrouges, les lotiers, les palmiers & quelques autres. Il s'y trouve auſſi de très bons ſimples, & des herbes fort ſalutaires, pour la guériſon de diverſes maladies, particulièrement dans les Pyrénées & dans les Montagnes de Valence. Il y a de très bons paturages, où l'on nourrit une infinité de troupeaux.

Les campagnes ſont généralement ſeches, & il y a des endroits, où l'on fait quelques lieues ſans trouver un arbre, à l'ombre duquel on ſe puiſſe repoſer. Cette ſechereſſe du terroir vient de trois cauſes, du petit nombre de ſources & de fontaines qui s'y trouvent, à proportion de l'étendue du terrain, du peu de profondeur des rivières & des Fleuves qui l'arroſent, & enfin de la chaleur exceſſive des mois de l'Eté, qui fait tarir les ſources.

Les parties les mieux arroſées ſont celles des Provinces maritimes, parce que toutes les rivières s'y rendent, & les plus grandes y ſont groſſies de la dépouille des plus petites. Les Maures avoient ſagement pourvu à cet inconvénient, par un grand nombre de puits, qu'ils avoient creuſés dans les campagnes, & par de petits canaux ou rigoles, dans leſquelles ils conduiſoient l'eau, pour arroſer tous les lieux qui en avoient beſoin. Il y en a pluſieurs qui ſubſiſtent encore aujourdhui, ſur-tout dans les Royaumes de Grénade & d'Andalouſie, & les Eſpagnols qui s'en ſont accommodés, en ſavent bien profiter: s'ils vouloient prendre la peine de faire le même partout où il eſt néceſſaire, le Païs ſeroit d'un très grand rapport, étant natu-

rellement très bon & très fertile: deſorte qu'on peut dire avec vérité, que ſi l'Eſpagne étoit habitée par un peuple laborieux & induſtrieux, comme le ſont les François, les Anglois & les Hollandois, ce ſeroit le Païs le meilleur, le plus fertile, le plus riche, & le plus heureux, qu'il y ait non-ſeulement dans l'Europe, mais dans tout le Monde même. Delà vient que les Anciens ont parlé de l'Eſpagne comme d'un Païs merveilleux, en un mot comme d'un Paradis terreſtre: elle étoit alors habitée par un peuple plus laborieux, que celui qui l'occupe aujourdhui.

Le défaut de culture fait qu'on n'y a pas abondance de grains; la Caſtille entr'autres en manque, & il y en faut porter d'ailleurs, comme de France, & des Villes maritimes; c'eſt en cette conſidération que les Vaiſſeaux chargés de bled, ne payent point d'impôt au Roi. Cela fait que le pain y eſt ordinairement cher, & que ce qui ne couteroit pas ailleurs quatre ſous, en coute là dix; delà vient encore qu'on donnera plutôt un verre de vin à un mandiant, qu'un morceau de pain. Il arrive quelquefois que les Voyageurs ne pouvant avoir du pain dans les Villes pour leur argent, ſont obligés d'aller trouver le Magiſtrat, qu'on nomme Corrégidor, pour s'en faire donner.

On recueille en Eſpagne du froment, de l'orge, diverſes eſpèces de légumes, du ſeigle, & du bled de Turquie; il ne s'y trouve point d'avoine, il en faut faire venir d'ailleurs. Je m'imagine que cela procède de la ſechereſſe du terroir. Elle eſt ſi grande que le bled eſt quelquefois havi ſur la plante, & il y ſoufle un vent d'Eſt, qui conſume, comme un feu, tous les bleds par où il paſſe, dans le point même de leur maturité. Ajoutons à cela que certains quartiers du Royaume, comme la Caſtille & l'Eſtrémadoure, ſont expoſés à des eſſains de Sauterelles, qui broutent, pour ainſi dire, le verd & le ſec, & dévorent le bled juſqu'à la racine. Il eſt vrai auſſi que cela n'eſt pas ordinaire.

Les Eſpagnols ont une ſi grande horreur pour ces Sauterelles, que dans les années qu'il y en a, ils ne veulent point manger de Perdrix, parce qu'elles ſe nourriſſent de ces inſectes; mais les Etrangers, qui ne ſont pas ſi ſcrupuleux, en font fort bonne chère. Le Roi d'Eſpagne a ſes Terres particulières, qu'il fait ſemer pour l'uſage de ſa Maiſon, & lorſque la pluie manque, il les fait arroſer par des hommes deſtinés à cet office. Enfin pour finir cet article, tout le grain, qui croit en Eſpagne, eſt parfaitement beau, & de fort bon goût.

Le vin y eſt excellent, ſoit blanc ſoit rouge ou clairet; mais il n'eſt pas agréable au goût, parce qu'on le met dans des peaux de bouc apprêtées, tellement que l'odeur en eſt toujours mauvaiſe, tenant ou de boue ou de la poix.

Celui qu'on porte dans les Païs étrangers, eſt meilleur que celui qui ſe débite dans le Païs même; parce qu'on le met dans des tonneaux ou dans des bouteilles propres, & qu'il perd ſa rudeſſe par le tranſport. Il ne fait pas grand mal aux Eſpagnols, car ils en boivent fort peu. Il y a de petits

Caba-

Cabarets, où l'on en tient à vendre, mais il eſt ordinairement éventé, parce qu'on le garde dans des vaſes de terre tout ouverts.

Les fruits ſont comme tout le reſte, c'eſt-à-dire, naturellement excellens; on y a des poires, des pommes, des chataignes, des noix & des olives. Les Oliviers y ſont en ſi grande quantité, qu'on en voit en divers endroits des forêts entières: cela fait que l'huile y eſt extrêmement abondante, & que les Eſpagnols, faute de beurre, cuiſent & apprêtent tout avec de l'huile. Les figuiers & les grénadiers y ſont là, comme les arbriſſeaux des haies vives dans les Païs du Nord. On y a auſſi des oranges, des citrons, des dates, des limons, des capres, des carrouges, du ſafran, & des noix de galle. Il s'y trouve divers herbages, qui ſont d'un goût admirable, particulièrement des laitues, & des aſperges.

La viande y eſt fort délicate, & très ſucculente, & ſi elle paſſoit par les mains de gens propres & habiles elle ſeroit d'un gout exquis; mais les bouchers ne la ſavent pas accommoder proprement. On eſtime particulièrement les Jambons de Cerdaigne & de Lamégo, & le bœuf de l'Eſtrémadoure. La volaille & le gibier y ſont fort bons, mais fort chers. Dans les Provinces maritimes on a d'excellent poiſſon, mais dans le cœur du Païs il eſt plus rare & extrêmement cher.

Les Montagnes ſont fécondes en carrières & en minières; on y trouve divers genres de marbres & de pierres précieuſes; pluſieurs mines de divers minéraux, comme alun, ſoufre, ſalpêtre, calamine, & diverſes ſortes de ſel; outre le ſel de mine, on en cuit dans le cœur du Païs, & ſur les côtes, plus qu'il n'en faut pour tout le Royaume. On y trouveroit des mines d'or, d'argent & d'autres métaux précieux, mais il eſt défendu de chercher les deux prémiers, tandis que les Indes auront dequoi en fournir. Quelques-unes des rivières roulent de l'or dans leur ſable, & l'on ſait que le ſceptre & la couronne des Rois de Portugal ſont faits l'un & l'autre de l'or, qui a été trouvé dans le Tage.

J'ai déja décrit les divers Ports de Mer qu'il y a dans l'Eſpagne; je me contenterai de remarquer qu'il y en a douze ou treize principaux: St. Sébaſtien, Bilbao, Ferrol, la Corugna, Porto, Lisbonne, Cadix, Puerto, Sta. Maria, Malaga, Carthagène, Alicante, Grajo près de Valence, & Barcelone.

L'Eſpagne manque de Matelots, c'eſt pourquoi au retour de la Flotte des Indes, on les tient en arrêt, afin qu'ils ne puiſſent pas s'évader, & que la Flotte ne reſte pas dénuée de monde; le Roi n'a pas beaucoup de Vaiſſeaux, & la Hollande ſeule en équiperoit autant en un mois, que Sa Majeſté Catholique en ſix. Les meilleurs hommes de Mer ſont les Biſcayens & les Portugais.

Pour ce qui regarde les animaux de ce Royaume, il y a un aſſez grand nombre de Montagnes & de forêts, où l'on trouve quantité de gros & de menu gibier, particulièrement des taureaux ſauvages. Le Roi & les plus grands Seigneurs ont des parcs, où l'on entretient quantité de daims, de cerfs,

cerfs, de chevreuils, & d'autres animaux ſemblables. Il ſe trouve quelques ſangliers, & quelques loups dans les Pyrénées; je ne ſache pas qu'il y ait aucun ours. Mais de toutes les bêtes ſauvages, il n'y a point d'eſpèce qui ſe trouve en ſi grande quantité, que les lapins; auſſi y font-ils beaucoup de mal aux fruits de la terre, tant à creuſer, qu'à brouter.

Les campagnes & les Montagnes ſont couvertes de grands troupeaux de brebis, de chèvres, & de bœufs ou de vaches. Les chevaux & les mulets ſont ceux qu'on priſe le plus de tous les animaux de l'Eſpagne. Les prémiers ont été eſtimés dans tous les ſiècles, à cauſe de leur viteſſe & de leur beauté. Ceux d'Andalouſie, & particulièrement ceux d'autour de Cordoue, paſſent pour les plus légers, auſſi bien que ceux du Portugal; mais ceux d'Aſturie ſont les plus forts. Les meilleurs mulets viennent de la Caſtille, & particulièrement de la Manche, le Païs du vénérable Don Quichotte; auſſi ſont-ils fort chers, & le couple coute à Lisbonne juſqu'à huit cens écus.

On ne voyage dans toute l'Eſpagne qu'en mulets, ſoit qu'on les employe pour monture, ou pour porter une litière ou tirer un caroſſe: cela vient de ce qu'ils y ſont beaucoup plus propres que les chevaux, car l'Eſpagne eſt montueuſe en tant d'endroits, & l'on trouve ſi ſouvent des chemins étroits, difficiles, pierreux, & dangereux pour les précipices, qu'il ſeroit impoſſible de marcher ſurement avec des chevaux, au-lieu que les mulets ont le pied ſi ferme, qu'en cent & deux cens lieues de chemin dans des Montagnes, ils ne feront peut-être pas un faux pas.

On a dans l'Eſpagne une eſpèce de voiture qui eſt inconnue dans les autres Païs: c'eſt des galères que je veux parler. Ce ſont de grands bâtimens de la forme des chariots de poſte de Hollande & d'Allemagne, mais cinq ou ſix fois plus longs, ronds par deſſous, & couverts de toile par deſſus. On y attèle ordinairement une vintaine de chevaux pour les trainer, & il y peut tenir quarante perſonnes à chacune. Ces machines vont lentement; on y fait ſa cuiſine, on y a toutes ſes proviſions, & l'on y couche auſſi commodément qu'on le feroit dans bien des Hôtelleries du Plat-Païs. Il en part toujours dix ou douze à la fois, pour s'entre-ſecourir au beſoin; car cela verſe quelquefois, & lorſque ce malheur arrive, il ne faut pas moins de cent hommes pour le relever.

Le grand uſage qu'on fait des Mulets en Eſpagne eſt cauſe qu'on n'y a pas tant de chevaux qu'il ſeroit néceſſaire; & c'eſt un des défauts auxquels les Rois n'ont pas aſſez pris garde. Un Roi de Portugal avoit bien ſenti cela, lorſqu'il lui vint dans l'eſprit de défendre l'uſage des Mulets.

Les Eccléſiaſtiques, Séculiers & Réguliers, qui ont accoutumé d'aller partout montés ſur des Mules, ne voulant pas acquieſcer à cette défenſe, lui repréſentèrent leurs droits & leurs privilèges, en vertu deſquels il leur accorda diſpenſe pour ſe ſervir de Mules, mais en même tems il défendit à tous les Maréchaux de ſon Royaume, de ferrer ni Mule ni Mulet, pour qui que

ce fût, ſur peine de la vie. Il eſt certain que la trop grande quantité de Mulets, que dépeuplent les Haras de l'Eſpagne, n'eſt pas l'une des moindres cauſes de ſa foibleſſe, en ce qu'elle s'en trouve dépourvue lorſqu'on y porte la guerre.

Mœurs des Eſpagnols, leur manière de vivre, leur ſcience, leurs divertiſſemens, &c.

LEs Eſpagnols ont le teint un peu olivâtre & bazanné, la taille médiocre, mais fine, l'œil vif & fin, les dents aſſez bien rangées, la tête belle, & les traits aſſez réguliers, & ils ſont maigres & décharnés. Ils portent ordinairement leurs cheveux, & c'eſt rarement qu'on leur voit charger la perruque. Ils les partagent aux côtés de la tête, & les paſſent derrière l'oreille.

Leur habit eſt un chapeau doublé de taffetas noir, une gonille, qui eſt une eſpèce de petit colet de carton, couvert de quelque légère étoffe, qui leur tient le cou droit & ſerré, un juſte-au-corps large à manches ſerrées, & toujours de quelque étoffe noire, des chauſſes étroites, des bas bien tirés, & des ſouliers d'un cuir fort délié. Ajoutez à cela qu'ils ne mettent point de poudre à leurs cheveux, qu'ils portent ordinairement une épée effroyablement longue, un poignard attaché à la ceinture, & un manteau par deſſus tout le reſte. Pour ce qui eſt de leurs mœurs & de leur manière de vivre, ils ſont fort ſobres pour le vin & pour les viandes.

Ils boivent fort peu de vin: ils mangent peu, le commun & les Bourgeois même ſe contentent d'un plat de laitues, d'olives, ou de ravonets; & la populace ſe régale avec une gouſſe d'oignon. Les Eſpagnols ont un proverbe qui porte que, *Unas azeitunas, una ſalada y ravanillos ſon comida de Cavalléros;* ce qui ſignifie que *des olives, une ſalade & des raiforts ſont un manger de Cavaliers.* Mais on leur reproche que quand ils ſont en fête chez quelqu'un qui les invite, ils mangent avec excès.

Soit naturel, ſoit affectation, ils ont un grand air de ſérieux & de gravité, qui impoſe à ceux qui ne les connoiſſent pas: ils ſont froids, réſervés, peu communicatifs, mais auſſi quand ils ont de l'amitié pour quelqu'un, & qu'ils viennent à bout de quitter leur gravité pour quelque moment, on les trouve fort jolies gens, gais, animés, enjoués & pleins d'une agréable vivacité.

Un Auteur, que nous avons déja cité, fait un portait aſſez étendu des Eſpagnols dont il parle en ces termes. Les Eſpagnols ont des vertus reſpectables, & des défauts condamnables, de même que tous les autres Peuples. Ils ont l'eſprit ſublime, pénétrant & très propre pour les plus hautes Sciences: mais par malheur cet eſprit n'eſt pas cultivé par une belle éducation, ce qui fait qu'on n'y voit pas communément tant de Savans qu'en France, & en quelques autres Païs où il y a de célèbres

Ecoles

Ecoles & de fameuſes Académies pour l'inſtruction de la jeuneſſe.

Malgré tout cela, on ne laiſſe pas d'y voir des hommes d'une profonde érudition dans le goût de la Nation. Ce goût conſiſte à s'attacher particulièrement à l'étude de la Philoſophie, de la Théologie Scholaſtique, de la Médecine, de le Juriſprudence, & de la Poëſie; mais c'eſt d'une manière bien différente de la nôtre; car à l'égard de la Philoſophie, il ſont tellement eſclaves des opinions des Anciens, que rien n'eſt capable de leur faire embraſſer celle des Modernes, non plus qu'à l'égard de la Médecine. Ariſtote, Scot & Saint Thomas ſont des Oracles ſi infaillibles ſelon eux, que quiconque s'aviſeroit de ne pas ſuivre ſervilement l'un des trois, ne ſauroit aſpirer à la qualité de bon Philoſophe; & ſi un Médecin ne juroit pas par Hippocrate, Galien ou Avicenne, les malades qu'il enverroit en l'autre monde, ne croiroient pas être morts dans les formes.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'ils ſuiviſſent auſſi régulièrement les règles des anciens Poëtes, que celles des anciens Philoſophes, ſur-tout pour ce qui regarde les Poëmes Epique & Dramatique, dans leſquels ils ſont fort peu de progrès, à cauſe qu'ils négligent les préceptes d'Ariſtote & d'Horace pour s'abandonner aux ſaillies de leur eſprit plein de feu & d'imagination; deſorte que d'un trop grand attachement pour les Anciens en matiere de Philoſopihe & de Médecine, & de trop de négligence pour eux en matière de Poëſie, il arrive preſque toujours qu'ils ne ſont ni bons Philoſophes, ni bons Médecins, ni bons Poëtes, parce qu'en s'attachant trop aux uns, ils adoptent toutes leurs erreurs, & en négligeant trop les autres, ils introduiſent dans leur Poëſie une eſpèce d'irrégularité, qui efface tout le feu de cette imagination vive qui brille dans leurs vers, & qui les fait dégénérer en un pompeux galimathias.

S'ils négligent les règles de la Poëſie, ils ne ſont guère plus éxacts pour celles de la Proſe, auſſi voit-on fort peu de bons Orateurs parmi eux, ſi on en excepte quelques Prédicateurs, qui doués d'une éloquence naturelle, ſemblent n'avoir pas beſoin du ſecours de l'Art.

Les occaſions dans leſquelles ils ſe donnent carrière, c'eſt lorſqu'ils s'acharnent à quelque queſtion de Logique, de Métaphyſique, ou de Théologie Scholaſtique. On peut dire qu'ils ne l'abandonnent jamais qu'ils n'ayent, pour ainſi dire, épuiſé la matière. Si la Poſitive avoit les mêmes charmes pour eux, il n'y a pas de doute qu'ils n'y fiſſent les mêmes progrès, mais preſque aucun ne ſe pique de s'y appliquer.

Pour ce qui regarde les Théologiens Moraux, on peut dire que l'Eſpagne ſeule en a plus produit que le reſte de la Chrétienté, mais dont le nombre eſt infiniment plus conſidérable que l'autorité, y en ayant pluſieurs qui ont enſeigné des opinions qui ont été cenſurées, ou par l'Egliſe, ou par les plus célebres Univerſités. Mais en revanche, il faut demeurer d'accord que quantité de leurs Auteurs ont excellé dans les Ouvrages de piété, & ont enrichi l'Egliſe d'une infinité de Livres qui traitent de la vie ſpirituelle, que toutes les autres Nations ſe ſont fait honneur de traduire en leurs Langues.

Le nombre des Juriſconſultes y eſt infini, & l'on ne ſauroit nier ſans injuſtice que la Juriſprudence n'y ſoit enſeignée foncièrement auſſi bien que la plus rafinée Politique.

Si de la diſpoſition qu'ils ont pour les Sciences, nous paſſons à leurs autres bonnes qualités, nous trouverons qu'ils ſont fins, adroits, ſages, ſecrets, myſtérieux, patiens dans les adverſités, ardens dans leurs entrépriſes, conſtans à les pourſuivre, lents à ſe déterminer, mais ſolides dans leurs délibérations.

Ils ſont généreux, magnifiques, libéraux, officieux; charitables, bons amis, délicats ſur le point d'honneur, ſincères dans leurs amitiés, doux & agréables dans la converſation, graves dans leurs diſcours, ennemis de la médiſance, ſobres, dans le manger, & ſi éloignés de l'eſprit de débauche, que ſi un homme de diſtinction s'enivroit une fois dans ſa vie, il ſeroit perdu de réputation pour le reſte de ſes jours; ce qui fait que parmi les perſonnes qui ſont au deſſus du commun, il y a plus de honte en Eſpagne d'entrer dans un cabaret, qu'il n'y en a en France d'entrer dans un lieu ſuſpect.

Pour faire concevoir à mon Lecteur une haute idée de leur éxactitude à tenir ce qu'ils ont promis, je n'ai qu'à le prier de lire attentivement ce qui arriva ſous le règne de Philippe II.

Une Dame de la prémière qualité, & qui mérite bien que je mette ici ſon nom, aima mieux ſauver la vie au meurtrier d'un fils unique qu'elle avoit, que de manquer à la parole qu'elle lui avoit donnée. Cette Dame qui étoit de l'illuſtre Maiſon de Moncada, & qui avoit épouſé un Seigneur des plus diſtingués de la Cour, étant ſeule dans ſon appartement où elle étoit occupée à lire, un homme vêtu à la Françoiſe, & qui avoit une épée ſanglante à la main, y entra, & la conjura par tout ce qu'elle avoit de plus cher au monde de permettre que ſa maiſon lui ſervît d'azile, ſans quoi il ne pouvoit éviter de perdre la vie par la main du bourreau. Je viens malheureuſement de tuer un homme, Madame, lui dit-il en peu de mots, & je ſuis vivement pourſuivi par des gens qui ſe vont ſaiſir de moi, ſi je n'obtiens pas de votre compaſſion la grace que je vous demande. Entrez en diligence dans un cabinet que cette tapiſſerie cache, lui répondit cette généreuſe Dame, & ne craignez pas que je puiſſe être capable d'abuſer de la confiance que vous avez eue en moi. Le tems eſt trop précieux & la conjoncture trop preſſante pour en pouvoir dire davantage: mais la ſuite juſtifiera que rien ne m'eſt plus cher que ma parole, & puiſque votre vie eſt en mon pouvoir, vous la devez croire en aſſurance.

Il n'y avoit qu'un moment qu'il étoit caché, quand ceux qui le pourſuivoient entrèrent chez cette Dame, où ils ſoutenoient qu'un homme qui avoit encore dans la main l'épée dont il en venoit de tuer un autre, s'étoit retiré: mais elle qui parut à la fenêtre, & qui fit la ſurpriſe lorſqu'ils lui apprirent ce qu'ils déſiroient, les mena elle-même par tous les endroits de la maiſon, excepté dans le cabinet qui ſervoit d'azile au Cavalier, & n'ayant

pas

pas trouvé ce qu'ils cherchoient, ils lui demandèrent pardon de la peine qu'ils lui avoient donnée & ſe retirèrent. A peine tous ces gens étoient-ils ſortis, que l'on porta le fils de la Dame, percé d'un coup d'épée qui lui traverſoit le corps.

On apprit à cette infortunée Mère que celui qu'elle venoit d'aider à ſe cacher, étoit ſon meurtrier; & je trouve qu'il ſeroit mal-aiſé d'exprimer les mouvemens dont elle ſe ſentit agitée, quand elle vit que ſon fils venoit d'être tué par la main d'un homme à qui elle avoit promis de ſauver la vie.

Après des combats qu'il faut avoir reſſentis pour en bien parler, ce qu'elle devoit à ſa foi, l'emporta ſur ce qu'elle devoit à la nature, & ſi-tôt que la nuit fut venue, elle alla donner la liberté à celui qui lui venoit de ravir le plus cher objet de ſa tendreſſe, & l'unique fruit de ſon amour conjugal.

Sors d'ici miſérable, lui dit-elle, lui ouvrant la porte du cabinet où elle l'avoit ſi officieuſement caché, & ne t'expoſe pas davantage aux yeux d'une mère de qui tu viens de tuer le fils. La parole que je t'ai donnée, & qui juſqu'à préſent a été inviolable, te dérobe à ma juſte vengeance, lorſqu'il m'eſt aiſé de l'aſſouvir: mais quand elle ſera dégagée, & que je t'aurai fait conduire en lieu de ſureté, ne doute pas que je ne ſois aſſez bonne mère pour te pourſuivre en quelque endroit que tu te retires, & que je ne ſois auſſi ferme dans mon reſſentiment, que je ſuis éxacte à tenir ma parole.

Le François, qui étoit un Cadet de la Maiſon de Montluc, voulut faire des excuſes à cette Dame, & lui dire que ſon fils s'étoit attiré le malheur qui lui étoit arrivé en le provoquant à faire ce qu'il avoit fait: mais loin de le vouloir écouter: Sors, te dis-je, interrompit cette Mère déſolée, & n'abuſe pas d'une grace que ma foibleſſe laiſſe trop longtems durer. Les excuſes du meurtrier d'un fils ne ſont point d'impreſſion ſur l'ame d'une mère, & tu ne peux me ſoutenir qu'il y ſoit allé de ton honneur, d'attaquer une vie qui te devoit être indifférente, ſans m'inſtruire qu'il y va du mien à ne t'en pas laiſſer une qui m'eſt odieuſe.

On pourroit rapporter une infinité d'autres exemples qui juſtifieroient combien les Eſpagnols ſont éxacts dans leurs promeſſes: mais comme ce détail me meneroit trop loin, je reviens à d'autres qualités qui ne ſont pas moins eſtimables que celles dont je viens de parler.

On peut dire ſans crainte d'outrer la matiere, qu'il n'y a pas de peuples dont le Roi ſoit ſi tendrement aimé. Toutes les Hiſtoires ſont foi de cette vérité, & Céſar en étoit ſi pleinement convaincu, qu'après avoir conquis le reſte de l'Eſpagne, il voulut avoir une garde Eſpagnole auprès de ſa perſonne. Mais quand nous n'aurions pas toute l'Antiquité pour garant de cette inviolable fidélité, nous n'aurions qu'à jetter les yeux ſur la conduite qu'ils ont tenue à l'égard de Philippe V pour en être perſuadés. Toute la France eſt inſtruite qu'après que Charles II l'eut déclaré ſucceſſeur de ſes vaſtes Etats, une foule d'Eſpagnols vinrent à Verſailles pour lui donner des marques de leurs profonds reſpects. Quels applaudiſſemens ne reçut-il pas

à ſon arrivée ſur la Frontière? Les Villes & les Campagnes furent abandonnées par leurs habitans pour l'aller trouver ſur ſon paſſage. Des vieillards accablés ſous le poids de leurs années, ſembloient avoir rappellé toute la vigueur de la plus floriſſante jeuneſſe, pour aller du fond des Provinces les plus reculées, répandre des larmes de joie aux pieds de leur nouveau Souverain. Le concours du Peuple fut ſi grand le jour que ce Monarque fit ſon entrée dans Madrid, que pluſieurs perſonnes furent étouffées dans la foule, & d'autres eſtropiées.

Comme ces démonſtrations d'amour pourroient paſſer pour équivoques dans l'eſprit de quelques perſonnes qui ne ſe contentent pas des apparences, allons à des preuves que j'avance d'autant plus hardiment que j'en ai été le témoin oculaire.

A peine le Roi eut pris poſſeſſion de ſa Monarchie, que l'Empereur intéreſſa dans ſon parti preſque tous les Potentats de l'Europe pour le détroner. Une Ligue formidable ſe forma contre lui. On porta les horreurs de la guerre juſques dans le cœur de ſes Etats; deux Royaumes & une Province conſidérable qui eurent le malheur de donner dans les pièges que leur tendirent ſes ennemis, ſubirent le joug de la domination Autrichienne, & deux fois en quatre ans, la Capitale de l'Etat ne put ſe ſouſtraire à la violence du vainqueur.

L'Archiduc y fut proclamé en 1706, & reçu en 1710. On y établit des Tribunaux en ſon nom, on y battit de la Monnoie à ſon coin, une groſſe armée campa aux pieds de ſes murs pendant longtems. Tout ce que la Politique la plus rafinée peut inventer de plus ſéduiſant, fut mis en uſage pour corrompre les Peuples. Les Villes & les Campagnes furent inondées de Manifeſtes, ou pour mieux dire, de Libelles injurieux pour décrier la perſonne du jeune Monarque, & ſon Gouvernement. On preſſa les uns par des motifs d'intérêt, & les autres par la crainte des ſupplices. Dignités Eccléſiaſtiques, Viceroyautés, Gouvernemens des Provinces, Emplois dans la Magiſtrature, tout fut offert à ceux qui voudroient ſe déclarer pour Charles III; & tout ce que la miſère & la mort ont de plus affreux, fut expoſé aux yeux de ceux qui ne voudroient pas le reconnoître pour Roi.

Cependant, ni la flatteuſe eſpérance des biens & des honneurs, n'eut pas aſſez d'attraits pour les attirer à ſon parti, ni la crainte des plus cruels ſupplices aſſez de puiſſance pour les intimider. Toujours fermes & inébranlables dans la foi qu'ils avoient jurée à leur légitime Souverain, ils dédaignèrent généreuſement tous les avantages qu'on leur offroit, & mépriſèrent courageuſement tous les ſupplices dont on les menaçoit. Jamais Pompe funèbre n'eut rien de ſi triſte ni de ſi lugubre que l'Entrée & le Couronnement de l'Archiduc. On ne vit preſque aucune porte ni fenêtre ouverte ſur ſon paſſage. Envain fit-on répandre des ſommes conſidérables par-tout où il paſſoit pour mendier quelques acclamations forcées, perſonne n'en voulut amaſſer, ſi ce n'eſt quelques enfans de la lie du peuple.

Il faut cependant convenir que le parti du Roi Philippe étoit dans un état

tat déplorable: car du tems de la prémière invaſion, à peine avoit il vingt mille hommes de Troupes reglées pour réſiſter à un déluge d'ennemis, & le peu qu'il en avoit étoient ſi fatiguées par la longue marche qu'elles furent obligées de faire après le mauvais ſuccès du ſiège de Barcelone, qu'elles étoient preſque hors d'état de faire la campagne. Du tems de la ſeconde, perſonne n'ignore qu'après la perte de la bataille de Sarragoſſe il eut toutes les peines du monde pour raſſembler huit mille hommes du débris de ſon armée.

On ſait encore qu'après ces deux funeſtes évènemens, ſes Finances étoient entièrement épuiſées: que ſon armée délabrée manquoit de vivres & de munitions, & que ſelon toutes les apparences, il n'avoit d'autre reſſource que de ſe réfugier en France pour ſe mettre à couvert de l'orage qui le menaçoit: le bruit même s'en répandit dans tout le Camp, ce qui cauſa tant de douleur aux troupes, que tous les Officiers & les Soldats proteſtèrent hautement que ſi Sa Majeſté ſe voyoit réduite à cette facheuſe néceſſité, ils étoient réſolus de la ſuivre par-tout où elle iroit.

Philippe fut ſi ſenſiblement touché de voir tant d'amour & de fidélité dans le cœur de ſes Sujets, qu'il tâcha de diſſiper leur crainte par une proteſtation authentique de répandre juſqu'à la dernière goute de ſon ſang, plutôt que de les abandonner. Ces aſſurances réciproques d'amour & de tendreſſe firent couler des larmes de joie des yeux du Souverain & des Sujets, & produiſirent de ſi bons effets, qu'au-lieu qu'auparavant on évitoit ſoigneuſement la rencontre des Ennemis, on les alla attaquer quelques jours après.

Cette intrépidité à laquelle ils ne s'attendoient pas, les déconcerta ſi fort, que voyant l'eſpérance de pouvoir corrompre la fidélité des Eſpagnols entièrement évanouie, ils furent contraints de ſe retirer vers les Frontières du Royaume de Valence, où l'année ſuivante ils furent entièrement défaits dans la célèbre bataille d'Almanza.

Leur fuite précipitée de Madrid ayant facilité au Roi le moyen d'y rentrer, il y fut reçu en triomphe au milieu des acclamations des Peuples, qui pendant pluſieurs jours firent rétentir les airs de mille cris d'allégreſſe, béniſſant le Seigneur de les avoir remis ſous la domination de leur légitime Souverain. Ils proteſtèrent qu'ils étoient prêts à ſacrifier leurs biens & leurs vies pour la défenſe de ſa perſonne ſacrée & de ſa couronne; & paſſant des proteſtations aux effets, depuis ce tems-là, ils ont ſignalé leur zèle par des dons gratuits conſidérables d'argent, & par des ſecours extraordinaires d'hommes, de chevaux, de munitions & de vivres, tellement que la ſeconde tentative ſur Madrid ne réuſſit pas mieux à l'Archiduc que la prémière.

Mais ce qui doit ſervir de monument éternel à la gloire de cette noble Nation, c'eſt d'avoir vu deux illuſtres Evêques, ſuivis de tout leur Clergé à la tête d'une armée dont ils payoient une partie, un Crucifix à une main & une épée à l'autre, livrant des combats, prenant des Villes, & forçant par-tout l'ennemi à céder aux coups qu'ils lui portoient; d'autres qui ont

aban-

abandonné des revenus immenſes pour ne pas vouloir prêter ſerment de fidélité à l'Archiduc; d'autres enfin qui au milieu de ſa Cour & ſous ſes yeux ont lancé les foudres de l'Egliſe contre ceux qui le reconnoiſſoient pour Roi, & contre les Prêtres & les Moines qui donnoient l'abſolution à ceux qui ſuivoient ſon parti.

Rien n'eſt plus digne d'être tranſmis à la Poſtérité la plus reculée, que la conſtante fidélité d'un Arragonnois, qui aima mieux perdre la vie par la main d'un Bourreau, que de violer la foi qu'il avoit jurée à Philippe V, & ſes enfans ne méritent-ils pas des louanges éternelles de n'avoir demandé à ce Monarque pour toute récompenſe, que la permiſſion d'avoir des Armes, & de mettre dans leur Ecuſſion une Fleur de Lis, & un homme attaché à une potence, pour marquer à toute la terre que la mort la plus ignominieuſe n'a rien que d'honorable quand on l'endure pour la défenſe de ſon Roi.

Philippe ne doit-il pas le recouvrement de la Ville de Cuença à la généroſité d'un de ſes habitans, qui mit le feu à une maiſon qu'il ne faiſoit qu'achever de bâtir, & qui lui avoit couté beaucoup d'argent, dans laquelle les ennemis avoient toutes leurs munitions de bouche & de guerre.

Les Eſpagnols ſont naturellement fort dévots, & ſi on remarque qu'ils donnent un peu trop dans les apparences extérieures de la dévotion, on en doit attribuer la faute à leurs Paſteurs, qui ne s'appliquent pas aſſez à leur expliquer en quoi conſiſte la véritable piété; ou bien aux Moines, qui par une politique auſſi intéreſſée que condamnable, les entretiennent dans ce culte apparent par le moyen de leurs Confrairies, dont les Moines ſe ſervent utilement pour établir un riche patrimoine ſur le débris de la véritable dévotion.

Ils profeſſent tous la Religion Catholique, Apoſtolique & Romaine, & ne ſouffrent parmi eux ni Juifs, ni Hérétiques, ni Schiſmatiques. On ne les ſauroit trop louer de ne pas prêter l'oreille aux diſcours ſéduiſans des Novateurs par rapport aux funeſtes effets qu'ont éprouvés ceux qui par une indiſcrète curioſité les ont écoutés trop légèrement, & qui en voulant ſe frayer une route nouvelle pour parvenir à la plus haute perfection, ſe ſont précipités dans le comble de l'abomination: mais d'un autre côté il arrive ſouvent que pour ne pas ſéparer l'yvraie d'avec le bon grain, ils s'en tiennent à de certains préjugés qui entretiennent les Peuples, & même les gens de Lettres dans l'ignorance des plus importantes matières qui peuvent conduire à la perfection Chrétienne; ce qui n'arriveroit pas ſi une judicieuſe Critique en fait de Doctrine étoit permiſe.

Leur dévotion pour la Sainte Vierge va ſi loin, que dans l'excès de leur zèle ils ne prennent pas garde que par une pieuſe ignorance, bien ſouvent ils rendent à la Mère un culte qui n'eſt dû qu'au Fils. Ils ont une ſi profonde vénération pour le Saint Siège, que pour n'avoir pas la moindre conteſtation avec le Pape, ils en paſſent par tout ce qu'il veut, & reçoivent tout ce qui vient de ſa part avec une ſoumiſſion véritablement filiale: Cha-

pe-

pelets, Images, *Agnus Dei*, Jubilés, indulgences, & généralement tout ce qui part de la main du Souverain Pontife eſt ſacré pour eux, & malheur à celui qui oſeroit avancer la moindre choſe contre ſon infaillibilité: s'il étoit dénoncé, il pourroit compter d'être mis dans les cachots de l'Inquiſition, & d'y être condamné comme un hérétique.

Ils ont beaucoup de reſpect pour les Prêtres & pour les Religieux, avec cette différence, que dans les honneurs qu'ils rendent aux uns & aux autres, ils ſemblent ſuppoſer que la Sainteté ne réſide que dans la perſonne des premiers, & qu'elle s'étend juſques ſur les habits des Religieux, d'autant qu'ils ne baiſent que la main de ceux-là, & qu'ils baiſent la manche de ceux-ci, à laquelle ils croyent bonnement qu'il y ait de grandes Indulgences attachées.

Leur reſpect pour les femmes n'eſt pas moindre que celui qu'ils ont pour les Prêtres & pour les Religieux. On peut dire que ce ſont de véritables Idoles auxquelles ils prodiguent leur encens. Quelques raiſons qu'ils ayent de ſe plaindre d'elles, il ne leur eſt jamais permis de leur rien dire de choquant: ceux qui ſe piquent de ſavoir bien leur monde, mettent un genou en terre en les abordant, leur baiſent la main, & ne ſe relèvent qu'après en avoir été bien priés: leur déférence pour celles qui ſont enceintes eſt ſi grande, que quand elles voyent un bijou & qu'elles marquent en avoir envie, ils ſont dans l'obligation de le leur donner, & par malheur pour eux, elles ſont extrêmement ſuſceptibles de ces ſortes d'envies.

Cette attention va ſi loin que ſous le règne de Philippe II, un homme qui avoit eu l'adminiſtration de ſes Finances, fut accuſé d'avoir diverti des ſommes immenſes du Tréſor Royal, & conduit en priſon d'où il ne devoit ſortir que pour aller à la potence. Son procès étoit inſtruit, & on n'attendoit que le moment que les Juges prononçaſſent la Sentence de mort. Pour le tirer de ce mauvais pas, ſa femme prit le parti de s'aller jetter aux pieds du Roi & de lui dire qu'elle étoit groſſe, & qu'elle avoit une ſi grande envie de voir ſon mari hors de priſon, qu'elle avorteroit infailliblement ſi Sa Majeſté n'avoit pas la bonté de l'en faire ſortir.

Le Roi trouva quelque choſe de fort ſingulier dans l'envie de cette femme, & s'il eût ſuivi les mouvemens de ſa bonté, il lui auroit accordé ce qu'elle demandoit: mais comme l'affaire dont il s'agiſſoit étoit de la dernière conſéquence, il ne voulut rien déterminer ſans avoir pris l'avis de ſon Conſeil. Il fut donc mis en délibération ſi le Roi devoit avoir égard à la demande de cette femme, & toutes les voix ſe réunirent pour conclure qu'il étoit incomparablement plus glorieux à un grand Roi qui faiſoit profeſſion de la Religion Chrétienne de donner la vie à un coupable qui avoit mérité la mort, que de donner la mort à un innocent qui n'avoit pas encore joui des avantages de la vie, deſorte que le priſonnier fut mis en liberté, abſous de ſon crime, & remis en poſſeſſion du bien qu'il avoit volé au Roi, dont Sa Majeſté lui fit don.

Un des plus grands de leurs défauts c'eſt d'avoir trop bonne opinion d'eux-mêmes, & trop de mépris pour les autres Nations. C'eſt ce qui fait qu'ils s'imaginent que pour être quelque choſe de grand, il faut être né Eſpagnol; deſorte que lorſqu'ils traitent avec quelque Etranger, ils affectent un certain air de ſupériorité qui va juſqu'à l'arrogance.

Les autres peuples de l'Europe tâchent de rectifier ce qu'il y a de défectueux dans leurs coutumes & dans leur mœurs, en adoptant ce qu'il y a de bon dans celles des autres Nations, delà vient que les Parens ont ſoin de faire voyager leurs enfans, afin que par une étude ſérieuſe des Maximes des Etrangers, ils ſe dépouillent des préjugés trop avantageux de leur Païs: mais les Eſpagnols croiroient ſe dégrader s'ils tenoient cette conduite: eſclaves de leurs uſages, ils ſont les prémiers à en faire l'éloge, & toujours prêts à condamner ceux des autres Nations. Comme ils n'ont pas accoutumé de voyager, ils ignorent ſi fort les beautés des autres Païs, qu'ils ſe perſuadent fauſſement qu'excepté les Champs Eliſées, rien n'approche de l'Eſpagne.

La galanterie règne en Eſpagne plus qu'en aucun autre Païs du Monde; mais elle s'y fait d'une manière fort réſervée, & fort ſecrette, de peur d'être découvert par les intéreſſés; car il n'y va pas moins que de la vie. On ſe voit dans les Egliſes, c'eſt là que ſe donnent le plus ſouvent les rendez-vous, c'eſt-là qu'on ſe parle des yeux, & que les Cavaliers préſentent les hommages de leur cœur à d'autres qu'à la Divinité, qui y eſt adorée. On ſuit de loin à loin la perſonne que l'on couche en joue, on remarque ſon logis, on lui donne des ſérénades, bonnes ou méchantes, on lui parle à travers les grilles des fenêtres, quand on le peut; & lorſque la partie eſt liée, on cherche de part & d'autre à tromper la vigilance des jaloux, à quoi les femmes ont un talent merveilleux. Mais malheur à ceux qui ſont ſurpris, la mort leur eſt aſſurée, & il faut qu'ils tuent leur homme ou qu'ils ſoient tués: car ce n'eſt pas ſeulement un mari qui tuera le corrupteur de ſa femme, mais un père, un frère ne fera point difficulté d'aſſaſſiner l'Amant d'une fille ou d'une ſœur.

Les Eſpagnols ont beaucoup d'honneur & de fierté, l'on peut dire même que c'eſt là leur marotte, mais ils n'en ont point quand il s'agit de ſe vanger, de quelque manière qu'on les ait offenſés. Ils ne ſont point difficulté de prendre un homme à leur avantage, & de l'aſſaſſiner; ou s'ils n'ont pas le courage de faire eux-mêmes l'éxécution, ils trouvent des aſſaſſins à gage, qui leur livrent un homme mort dans un certain tems, moyennant une ſomme d'argent.

Ce ſont d'ordinaire des bandits du Royaume de Valence, les plus déterminés ſcélérats qu'il y ait ſous la voute des Cieux. Ils portent de petits piſtolets, qui tirent ſans faire de bruit, & de petits ſtilets, pas plus épais que le doigt, dont la piquure eſt mortelle, faiſant une plaie profonde & tirant peu de ſang.

Lorſqu'un homme ſurprend ſa femme en adultère, il peut la tuer avec

ſon

ſon corrupteur, & l'impunité lui eſt aſſurée. Mais ſi ſachant que ſa femme lui fait porter les cornes, il le ſoufre pour en tirer quelque profit, lorſqu'on vient à le découvrir, on le ſaiſit lui & ſa femme, on les met chacun à chevauchon ſur un Ane, on lui attache à la tête une belle grande paire de cornes, avec des ſonnetes, en cet état on l'expoſe en montre au peuple; la femme eſt obligée de fouetter ſon mari, & elle eſt fouettée en même tems par le bourreau. Nonobſtant le péril qu'il y a dans ces ſortes de choſes pour les entrepreneurs, la corruption eſt fort grande en Eſpagne de ce côté-là.

Dans tous les Païs du Monde, la jalouſie eſt une paſſion condamnable, qui porte ceux qui la ſentent à des excès qui ont des ſuites fâcheuſes, & qui trouble bien ſouvent la ſérénité de leurs jours. Mais en Eſpagne ce n'eſt pas une paſſion, c'eſt une fureur qui n'a ni bornes, ni modération. Les crimes les plus énormes n'ont rien d'effraiant pour un jaloux, qui a réſolu de ſe venger contre celui qui cauſe ſa jalouſie: il compte pour rien la vie de ſon prochain, fut-ce celle de ſon ami, de ſon parent, & même de ſa propre femme.

Quelques exemples prouveront cette vérité. Le Marquis de Soléra étant Viceroi de Navarre, ſe faiſoit un plaiſir d'admettre dans ſon Palais tous les Gentilhommes de Pampelune, où chacun avoit la liberté de jouer, ou de paſſer agréablement le tems dans les charmes d'une honnête converſation.

La Vice-Reine invitoit toutes les Dames de la Ville à en faire autant dans ſon appartement. Je ne ſai ſi l'Ecuier du Viceroi conçut quelque ſentiment de tendreſſe pour une jeune perſonne qui étoit paſſablement bien faite, & qui avoit la réputation d'avoir beaucoup de vertu. Mais enfin le Mari conçut une ſi forte jalouſie contre lui, qu'un ſoir que la Vice-Reine ordonna à l'Ecuier d'aller accompagner cette Dame chez elle, le jaloux les ſuivit pas-à-pas, & à peine furent-ils entrés dans la Maiſon, qu'il les étendit tous les deux ſur le carreau, & ſe ſauva: mais il ne porta pas loin l'impunité de ſon crime; car ayant été pris parmi une troupe de voleurs de grands chemins, il fut livré entre les mains du Bourreau, & mis en quatre quartiers.

Ce qui ſe paſſa à Madrid en 1707 eſt encore beaucoup plus extraordinaire. Un Maitre d'Ecole ayant cru avoir entrevu quelque choſe dans la conduite de ſon Epouſe, qui ſembloit lui annoncer quelque phénomène qui dénotoit le cocuage, ſe leva froidement un beau matin, la poignarda dans le lit, deſcendit l'eſcalier, ferma la porte de la Maiſon, & s'alla réfugier dans le Couvent des Cordeliers, où il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il dit au Gardien: Mon Père, voilà la clef de ma maiſon; envoyez-y quelques-uns de vos Religieux pour faire les obſèques de ma femme que je viens de poignarder.

Content d'avoir fait un ſi bel exploit, il croyoit être en toute ſureté parmi ces Moines. Mais l'affaire étant parvenue aux oreilles du Roi, Sa Ma-

jeſté ordonna qu'on l'arrachât d'un lieu qui n'étoit pas fait pour être l'azile des ſcélérats: ſi bien qu'ayant été pris ſous l'Autel même, il fut conduit en priſon, d'où il ne ſortit que pour aller à la potence.

Ce qui eſt arrivé au commencement de l'année 1716, n'a guère rien de moins affreux. Un Page du Duc de Véragnas s'étant amouraché d'une Suivante de la Ducheſſe, & ayant appris que cette fille étoit promiſe en mariage à un Avocat, diſſimula les ſentimens que ſa jalouſie lui inſpira, & réſolut de baigner ſes mains dans le ſang de ſon rival, plutôt que de ſouffrir qu'il devînt le poſſeſſeur de celle qu'il regardoit comme le prix de ſa tendreſſe. Pour cet effet il ſe munit d'un poignard, & le ſoir que le mariage ſe devoit accomplir, il attendit l'Avocat dans l'Anti-Chambre de la Ducheſſe, il lui en donna deux coups ſi bien appliqués, qu'il lui fit trouver la mort dans une cérémonie qui n'a été inſtituée que pour donner la vie.

Un Gentilhomme François appellé Santo Domingo, étant allé en Eſpagne ſous le règne de Charles II, pour s'y faire connoître de ſes Parens, (car ſon grand-Père étoit Eſpagnol), y fut reçu avec de grandes démonſtrations de joie & d'amitié. Le Marquis de Caſtra-monte ſe fit honneur de le produire à la Cour, où il ne fut pas longtems ſans s'appercevoir que ſa bonne mine avoit fait de fortes impreſſions ſur le cœur d'une Camariſte de la Reine.

Content de ſa bonne fortune, il tâchoit de la ménager le mieux qu'il lui étoit poſſible. Mais comme la condition de celles qui ont l'honneur de ſervir la Reine, a plutôt l'air d'un éclatant eſclavage, que de toute autre choſe, il ne faut pas s'étonner ſi notre Cavalier trouvoit de grandes difficultés à vaincre pour faire connoître à ſa Maîtreſſe les ſentimens de tendreſſe qu'il avoit pour elle. On n'a là ni confident ni médiateur, & la ſeule reſſource des Amans, c'eſt de parler à leurs Maîtreſſes avec les doigts. Par malheur pour Santo Domingo, il ne ſavoit pas la prémière lettre de ce langage muet, & il lui auroit été plus aiſé de faire une démonſtration d'Algèbre, qu'une déclaration d'amour dans ce jargon myſtique.

Cette contrainte le déſeſpéroit, mais enfin, le Ciel ſe déclara pour lui, en inſpirant au Roi & à la Reine d'aller demeurer quelque tems à Aranjuez. Car comme dans ces parties de Campagne les Suivantes de la Reine ne ſont pas ſi étroitement obſervées qu'à Madrid, notre Amant paſſionné eut pluſieurs occaſions de s'entretenir avec celle pour qui ſon cœur ſoupiroit; deſorte qu'il croyoit être au comble de ſon bonheur, lorſqu'un jaloux vint troubler la fête.

C'étoit un Officier de chez le Roi, qui depuis longtems muguétoit les faveurs de la belle Camariſte; mais qui en avoit été rebuté depuis l'apparition du François. Ne pouvant pas digérer une telle préférence, il réſolut de faire acheter bien chèrement une ſi belle conquête à ſon rival.

Pour cet effet, un jour qu'il alloit promener ſes amoureuſes rêveries dans une de ces ſuperbes allées d'Aranjuez, l'Eſpagnol le fut aborder avec une con-

contenance grave & fière, & lui demanda d'un ton impérieux pourquoi il étoit ſi aſſidu auprès de la Camariſte.

Santo Domingo ne croyant pas être obligé de rendre compte de ſes actions à un homme qu'il ne connoiſſoit pas, & qui n'avoit aucun droit de lui faire une ſemblable queſtion, lui répondit d'une manière à lui faire connoître que ces airs impérieux n'étoient pas faits à ſon uſage, qu'il lui rendoit ſes aſſiduités parce qu'il ne connoiſſoit perſonne au monde qui en fût ſi digne qu'elle. Mais ſavez-vous, lui dit arrogamment l'Eſpagnol, que je ſoupire pour elle, & que je vous défens ſous peine de la vie de lui parler davantage.

Santo Domingo, ſans s'étonner, lui repliqua, pour ce qui eſt de vos ſoupirs, c'eſt dequoi je m'embaraſſe fort peu. A l'égard de votre défenſe, ſouvenez-vous qu'elle n'eſt pas de miſe chez moi; & quant à votre menace, je vous avertis que ſi je ne meurs que des coups que vous me porterez, je cours grand riſque de mourir de vieilleſſe. C'eſt ce que nous allons voir, dit le jaloux Eſpagnol, & ſans perdre un inſtant, il met l'épée à la main.

Celle de Santo Domingo ne tint pas longtems au fourreau, & bien lui en prit, car ſon adverſaire lui allongea une eſtocade qui lui auroit traverſé le corps, s'il n'eût preſtement détourné le coup. Le combat dura longtems, mais à la fin, Santo Domingo prit ſi bien les avantages de ſon côté, que d'une flanconnade qu'il donna à ſon Ennemi, il lui fit mordre la pouſſière.

Les femmes étant renfermées plus étroitement que des Religieuſes, cherchent à ſe dédommager; & les maris de leur côté ne ſont pas plus ſages. Il y en a pluſieurs qui, outre leurs femmes, entretiennent des Concubines à pot & à feu, comme on parle, les unes par mois, (on les appelle Améſadas), les autres pour toujours, ou pour ſi longtems que le cœur leur en dit, celles-ci ſe nomment Amancébadas.

Les jeunes gens, qui entrent dans le monde, commencent par-là leur galanterie; & ces déſordres criminels ſont cauſe d'une certaine maligne influence, qui eſt généralement répandue parmi les Eſpagnols, & ſi invétérée, qu'on dit qu'ils l'apportent au Monde dès le ventre de leur mère.

Ils ſont auſſi cauſe que l'Eſpagne n'eſt pas auſſi peuplée qu'elle le ſeroit, ſi les peuples étoient plus continens. Il eſt étonnant qu'un Païs ſi riche, ſi fertile, & poſé ſous un Ciel ſi pur & ſi ſain, ſoit ſi dépeuplé. Si on recherche d'où ce mal vient, on en découvrira trois ou quatre ſources.

La prémière eſt celle que je viens d'indiquer; la grande licence, qui règne à cet égard en Eſpagne, fait qu'il y en a pluſieurs qui ne ſe marient point, préférant des plaiſirs criminels à un honnête & légitime mariage. Cette licence engage une infinité de filles, mal élevées & ſans principe de vertu, à vendre leur pudicité au prémier offrant; & ceux qui ſont mariés, portant leurs careſſes à d'autres qu'à leurs femmes, ne travaillent pas à remplir leur famille de bons enfans, & l'Etat de bons Citoyens.

La ſeconde cauſe eſt l'infécondité des femmes Eſpagnoles, qui comme

elles commencent d'assez bonne heure à faire des enfans, cessent aussi de bonne heure, étant rare d'en voir qui en ayent au dessus de l'âge de trente ans; delà vient aussi qu'il est rare de voir dans les familles plus de trois à quatre enfans, nés d'une seule femme. Ce défaut peut venir de la chaleur de l'air, qui fait que les femmes sont moins fécondes dans les Païs chauds, que dans ceux du Nord.

La troisième cause que je cherche, est la découverte des Indes Orientales & Occidentales, qui a engagé une infinité d'Espagnols à aller chercher fortune dans ces Païs éloignés. De tous ceux qui y vont, la moitié périt en chemin, les uns se marient dans le Païs même où ils sont arrivés, & ainsi il n'en revient pas le quart en Espagne.

Cette troisième cause de la dépopulation de l'Espagne, est très bien détaillée & mise dans un beau jour par un Auteur moderne, dont toutes les paroles sont presque autant de sentences. Voici ses paroles.

„ L'effet ordinaire des Colonies est d'affoiblir les Païs, d'où on les tire, „ sans peupler ceux où on les envoye.

„ Il faut que les hommes restent où ils sont. Il y a des maladies qui vien- „ nent de ce qu'on change un bon air contre un mauvais; d'autres qui vien- „ nent précisément de ce qu'on en change.

„ Quand un Païs est désert, c'est un préjugé de quelque vice particulier „ dans la nature du Climat: ainsi quand on ôte les hommes d'un Ciel heureux „ pour les envoyer dans un tel Païs, on fait précisément le contraire de ce „ qu'on se propose.

„ Les Romains savoient cela par expérience: ils reléguoient tous les „ Criminels en Sardaigne, & ils y faisoient passer les Juifs; il fallut se con- „ soler de leur perte, chose que le mépris qu'ils avoient pour ces misérables, „ rendoit très facile.

„ Le grand Cha-Abas voulant ôter aux Turcs le moyen d'entretenir de „ grosses Armées sur les frontières, transporta presque tous les Arméniens „ hors de leur Païs, & envoya plus de vingt mille familles dans la Provin- „ ce de Guilon, qui périrent presque toutes en très peu de tems.

„ Tous les transports de Peuples, faits à Constantinople, n'ont jamais „ réussi.

„ Ce nombre prodigieux de Nègres, dont nous avons parlé, n'a point „ rempli l'Amérique.

„ Depuis la destruction des Juifs sous Adrien, la Palestine est sans Ha- „ bitans.

„ Il faut donc avouer, que les grandes destructions sont presque irrépa- „ rables, parce qu'un Peuple qui manque à un certain point, reste dans le „ même état; &, si par hazard il se rétablit, il faut des siècles pour cela.

„ Que si dans un état de défaillance, la moindre des circonstances „ dont nous avons parlé, vient à concourir; non seulement il ne se ré- „ pare pas, mais il dépérit tous les jours, & tend à son anéantissement.

„ *L'expulsion des* MAURES D'ESPAGNE *se fait encore sentir comme le*

„ *pré-*

„ *premier jour: bien loin que ce vuide ſe rempliſſe, il devient tous les jours* „ *plus grand.*

„ *Depuis la dévaſtation de l'Amérique, les* ESPAGNOLS *qui ont pris la* „ *place de ſes anciens Habitans, n'ont pu la repeupler: au contraire, par une* „ *fatalité que je ferois mieux de nommer une juſtice Divine, les Deſtructeurs* „ *ſe détruiſent eux-mêmes, & ſe conſument tous les jours.*

„ Les Princes ne doivent donc point ſonger à peupler de grands Païs par „ des Colonies: je ne dis pas qu'elles ne réuſſiſſent quelquefois: il y a des „ Climats ſi heureux, que l'Eſpèce s'y multiplie toujours: temoin ces Iſles „ qui ont été peuplées par des malades que quelques Vaiſſeaux y avoient „ abandonnés, & qui y récouvroient auſſi-tôt la ſanté.

„ Mais quand ces Colonies réuſſiroient, au-lieu d'augmenter la puiſſance, „ elles ne feroient que la partager, à moins qu'elles n'euſſent très peu d'é- „ tendue, comme ſont celles, que l'on envoye pour occuper quelque Place „ pour le Commerce.

„ Les Carthaginois avoient comme les Eſpagnols découvert l'Amérique, „ ou au moins de grandes Iſles dans leſquelles ils faiſoient un Commerce „ prodigieux; mais quand ils virent le nombre de leurs Habitans dimi- „ nuer, cette ſage République défendit à ſes Sujets ce Commerce & cette „ Navigation.

„ *J'oſe le dire, au-lieu de faire paſſer les* ESPAGNOLS *dans les Indes, il* „ *faudroit faire repaſſer tous les Indiens, & tous les Métifs en Eſpagne: il* „ *faudroit rendre à cette Monarchie tous ſes Peuples diſperſés; &, ſi la moi-* „ *tié ſeulement de ces grandes Colonies, ſe conſervoit,* l'ESPAGNE *devien-* „ *droit la Puiſſance de l'Europe la plus redoutable.*

„ On peut comparer les Empires à un Arbre, dont les branches trop „ étendues ôtent tout le ſuc du tronc, & ne ſervent qu'à faire de l'om- „ brage.

„ *Rien ne devroit corriger les Princes de la fureur des Conquêtes lointaines,* „ *que l'exemple des* PORTUGALS *& des* ESPAGNOLS.

„ *Ces deux Nations ayant conquis avec une rapidité inconcevable des Royau-* „ *mes immenſes, plus étonnés de leurs victoires, que les Peuples vaincus de leur* „ *défaite, ſongèrent aux moyens de les conſerver: ils prirent chacun pour ce-* „ *la une voie différente.*

„ *Les* ESPAGNOLS *deſeſpérans de retenir les Nations vaincues dans la* „ *fidélité, prirent le parti de les exterminer, & d'y envoyer d'Eſpagne des* „ *Peuples fidèles: jamais deſſein horrible ne fut plus ponctuellement exécuté.* „ *On vit un Peuple auſſi nombreux que tous ceux de l'Europe enſemble, diſ-* „ *paroître de la terre à l'arrivée de ces Barbares, qui ſemblèrent, en dé-* „ *couvrant les Indes, avoir voulu en même tems découvrir aux hommes, quel* „ *étoit le dernier période de la cruauté.*

„ *Par cette barbarie ils conſervèrent ce Païs ſous leur domination. Juge* „ *par là combien les Conquêtes ſont funeſtes, puiſque les effets en ſont tels. Car* „ *enfin ce remède affreux étoit unique: comment auroient-ils pu retenir tant de*

„ *mil-*

„ *millions d'hommes dans l'obéïſſance? Comment ſoutenir une guerre civile de* „ *ſi loin? Que ſeroient-ils devenus, s'ils avoient donné le tems à ces Peuples* „ *de revenir de l'admiration où ils étoient de l'arrivée de ces nouveaux venus,* „ *& de la crainte de leurs foudres?*

„ *Quant aux* PORTUGAIS, *ils prirent une voie toute oppoſée: ils* „ *n'employèrent pas les cruautés, auſſi furent-ils bientôt chaſſés de tous les* „ *Païs qu'ils avoient découverts: les Hollandois favoriſèrent la rébellion de* „ *ces Peuples, & en profitèrent* (*).

La quatrième ſource du défaut de Peuple en Eſpagne eſt l'expulſion des Maures. J'ai déja remarqué plus d'une fois que tandis qu'ils ont été maîtres de quelque Province de cette Monarchie, tout y étoit extrêmement peuplé. L'An 1610 le Roi Philippe III, ſoit par zèle pour la Religion, ſoit par quelque principe de politique mal entendue, les chaſſa tous de ſes Etats, & il en ſortit plus de neuf cens mille, qui ſe retirèrent en Afrique. On peut juger qu'après une évacuation ſi conſidérable le Païs dut reſter étrangement dépeuplé (†).

On pourroit encore indiquer une cinquième cauſe de ce défaut, qui n'a pas moins d'influence que les autres, mais comme elle ne plairoit pas à toutes ſortes d'eſprits, je ne la rapporterai pas, j'aime mieux la laiſſer deviner aux perſonnes intelligentes.

Cette cinquième cauſe dont notre Auteur ne veut point parler, eſt apparemment le grand nombre d'Eccléſiaſtiques qui ſe trouvent en Eſpagne, c'eſt ce nombre prodigieux de Cloîtres, où s'enſeveliſſent pour toujours une infinité d'hommes & de femmes, qui deviennent par-là inutiles à la propagation de l'eſpèce. L'excellent Auteur que nous venons de citer, a admirablement bien décrit ce vice interne d'un Etat, vice qui règne ſur-tout en Eſpagne, & qui ne contribue pas peu à diminuer le nombre de ſes habitans. Pour épargner au Lecteur la peine d'aller chercher dans cet Auteur ce qu'il dit ſur cette importante matière, je citerai ici ſes propres paroles.

„ La prohibition du Divorce n'eſt pas la ſeule cauſe de la dépopulation „ des Chrétiens: le grand nombre d'Eunuques, qu'ils ont parmi eux, n'en „ eſt pas une moins conſidérable.

„ Je parle des Prêtres & des Dervis de l'un & de l'autre Sexe, qui ſe „ vouent

(*) *Lettres Perſannes*, Tom. II.

(†) Voyez ce que nous avons dit ſur cela dans nos ANNALES ſous l'An 1610, en parlant du Roi Philippe III, qui, dans le tems que la Monarchie Eſpagnole commençoit à s'épuiſer d'habitans, par les nombreuſes Colonies que l'avarice tranſplantoit dans le nouveau Monde, chaſſa de ſes Etats plus de huit cens mille Maures, lui qui auroit dû au contraire en faire venir davantage. Les Hiſtoriens varient ſur le nombre des Maures qui ſortirent alors d'Eſpagne, pour ſe retirer en Afrique. Nous avons dit qu'il en ſortit plus de huit cens mille, notre Auteur dit que ce nombre montoit à plus de neuf cens mille, quelques Hiſtoriens prétendent qu'il en ſortit beaucoup moins, & d'autres qu'il en ſortit beaucoup davantage.

Emanuel, Roi de Portugal, avoit uſé d'une pareille violence en 1495, ayant ordonné malgré les repréſentations de ſon Conſeil, que tous les Juifs & les Maures ſortiſſent de ſon Royaume ſous peine de demeurer eſclaves. On uſa dans cette occaſion de toutes ſortes de violences, ſur-tout à l'égard des Juifs. Voyez ci-deſſus les ANNALES ſous l'An 1195, 1496, 1500.

„ vouent à une continence éternelle: c'eſt chez les Chrétiens la vertu par
„ excellence; en quoi je ne les comprens pas, ne ſachant ce que c'eſt qu'u-
„ ne vertu, dont il ne réſulte rien.

„ Je trouve que leurs Docteurs ſe contrediſent manifeſtement, quand ils
„ diſent que le Mariage eſt ſaint, & que le Célibat, qui lui eſt oppoſé, l'eſt
„ encore davantage: ſans compter qu'en fait de Préceptes, & de Dogmes
„ fondamentaux, le bien eſt toujours le mieux.

„ Le nombre de ces gens faiſant profeſſion de Célibat eſt prodigieux.
„ Les Pères y condamnoient autrefois les enfans dès le berceau: aujourdhui
„ ils s'y vouent eux-mêmes dès l'âge de quatorze ans, ce qui revient à peu
„ près à la même choſe.

„ Ce métier de Continence a anéanti plus d'hommes, que les peſtes,
„ & les guerres les plus ſanglantes n'ont jamais fait. On voit dans cha-
„ que Maiſon Religieuſe une famille éternelle, où il ne naît perſonne, &
„ qui s'entretient aux dépens de toutes les autres: ces maiſons ſont tou-
„ jours ouvertes comme autant de gouffres, où s'enſeveliſſent les races fu-
„ tures.

„ Cette Politique eſt bien différente de celle des Romains, qui établiſ-
„ ſoient des Loix pénales contre ceux, qui ſe refuſoient aux Loix du Ma-
„ riage, & vouloient jouir d'une liberté ſi contraire à l'utilité publique.

„ Je ne te parle ici que des Païs Catholiques. Dans la Religion Proteſ-
„ tante tout le monde eſt en droit de faire des enfans: elle ne ſouffre ni
„ Prêtres ni Dervis; & ſi dans l'établiſſement de cette Religion, qui ra-
„ menoit tout aux prémiers tems, ſes Fondateurs n'avoient été accuſés
„ ſans ceſſe d'intempérance, il ne faut pas douter qu'après avoir rendu la
„ pratique du Mariage univerſelle, ils n'en euſſent encore adouci le joug,
„ & achevé d'ôter toute la barrière, qui ſépare en ce point le Nazaréen &
„ Mahomet.

„ Mais, quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que la Religion donne aux Pro-
„ teſtans un avantage infini ſur les Catholiques.

„ J'ôſe le dire, dans l'état préſent où eſt l'Europe, il n'eſt pas poſſible
„ que la Religion Catholique y ſubſiſte cinq cens ans.

„ Avant l'abaiſſement de la Puiſſance d'ESPAGNE, les Catholiques é-
„ toient beaucoup plus forts que les Proteſtans: ces derniers ſont peu à peu
„ parvenus à un Equilibre; & aujourdhui la balance commence à l'empor-
„ ter de leur côté: cette ſupériorité augmentera tous les jours; les Proteſ-
„ tans deviendront plus riches & plus puiſſans, & les Catholiques plus
„ foibles.

„ Les Païs Proteſtans doivent être, & ſont réellement plus peuplés, que
„ les Catholiques; d'où il ſuit prémièrement que les tributs y ſont plus
„ conſidérables, parce qu'ils augmentent à proportion de ceux qui les
„ payent.

„ Secondement que les terres y ſont mieux cultivées. Enfin que le Com-
merce y fleurit davantage, parce qu'il y a plus de gens qui ont une fortu-

„ ne à faire, & qu'avec plus de beſoins, on y a plus de reſſources pour les „ remplir. Quand il n'y a que le nombre de gens ſuffiſans pour la cultu„ re des terres, il faut que le Commerce périſſe; & lorſqu'il n'y a que celui „ qui eſt néceſſaire pour entretenir le Commerce, il faut que la culture des „ terres manque, c'eſt-à-dire, il faut que tous les deux tombent en même „ tems, parce que l'on ne s'attache jamais à l'un, que ce ne ſoit aux dépens „ de l'autre.

„ Quant aux Païs Catholiques, non ſeulement la culture des terres y eſt „ abandonnée; mais même l'induſtrie y eſt pernicieuſe: elle ne conſiſte „ qu'à apprendre cinq ou ſix mots d'une Langue morte: dès qu'un homme „ a cette proviſion par devers lui, il ne doit plus s'embaraſſer de ſa fortune, „ il trouve dans le Cloitre une vie tranquile, qui dans le monde lui auroit „ couté des ſueurs & des peines.

„ Ce n'eſt pas tout. Les Dervis ont en leurs mains preſque toutes les ri„ cheſſes de l'Etat: c'eſt une Societé de gens avares, qui prennent tou„ jours, & ne rendent jamais; ils accumulent ſans ceſſe des revenus, pour „ aquérir des capitaux: tant de richeſſes tombent, pour ainſi dire, en pa„ ralyſie; plus de circulation; plus de Commerce; plus d'Arts; plus de „ Manufactures.

„ Il n'y a point de Prince Proteſtant, qui ne leve ſur ſes Peuples dix fois „ plus d'impots, que le Pape n'en leve ſur ſes Sujets: cependant ces der„ niers ſont miſérables, pendant que les autres vivent dans l'opulence: le „ Commerce ranime tout chez les uns; & le Monachiſme porte la mort „ par-tout chez les autres (*).

L'Eſpagne étant deſtituée d'habitans, a dû par-là même reſter en friche, & c'eſt là une cauſe du peu de fertilité de l'Eſpagne. Le Païs eſt excellent, mais il n'eſt pas cultivé, ſoit parce qu'il manque d'habitans, ſoit parce que ceux qui l'habitent, ne veulent pas ſe donner la peine de le cultiver.

Les Eſpagnols ſont pareſſeux & glorieux; il n'y a pas juſqu'au moindre Païſan qui n'ait ſa généalogie toute prête, & qui ne ſe croie *hidalgo comme el Rei*, c'eſt-à-dire, *noble comme le Roi*, & deſcendu de quelque Paladin, qui ait rendu quelque ſervice à la Couronne. Dans cette ſuppoſition ils ne veulent pas déroger à la *deſcendencia*, c'eſt ainſi qu'ils parlent, ce qui arriveroit s'ils s'abaiſſoient à labourer, & la terre reſteroit en friche, ſi les Etrangers ne venoient la cultiver.

Le Roi Philippe III voulant remédier à ces deux maux, que je viens de marquer, crut obliger ſes ſujets à peupler le Païs & à s'appliquer à l'agriculture, en les prenant par leur foible. Il déclara qu'il donneroit la Nobleſſe, avec le titre d'Ecuyer, à tout homme, qui s'appliqueroit de bonne foi au labourage: & cela ne ſuffiſant pas, on déclara qu'outre la Nobleſſe, on ſeroit exempt d'aller à la guerre, mais dans la ſuite la guerre

(*) *Lettres Perſannes*, Tom. II.

re étant survenue obligea de restraindre ce privilège aux Ainés des familles.

Philippe IV déclara que tous ceux qui se marieroient, seroient libres de tout impôt, quatre ans durant après leurs nôces, & que ceux qui feroient le même avant l'âge de dix-huit ans, auroient dès ce tems-là la jouissance de leur bien & de celui de leur femme; que ceux qui auroient eu six fils d'une femme légitime, vivans tout à la fois, auroient aussi une pleine exemption de toutes sortes d'impôts, quand même dans la suite un des fils viendroit à mourir. Et pour encourager les pauvres gens à se marier, il ordonna une certaine somme, comme pour dot, à ceux ou celles qui auroient cette bonne intention.

Mais tous ces avantages ne purent pas prévaloir sur l'entêtement des Espagnols pour leur prétendue Noblesse; on ne vit pas beaucoup d'empressement pour se conformer à l'intention du Roi; le Païs est toujours fort dépeuplé, & manque de culture en plusieurs endroits.

Philippe IV, pour peupler son Royaume, appella les Etrangers au défaut de ses Sujets, & donna une déclaration que tous ceux qui voudroient s'appliquer au labourage, ou à quelque métier, paître les troupeaux, & demeurer vingt lieues avant dans le Païs, seroient exempts à perpétuité de toutes sortes d'impôts, de charges, & d'exactions; mais l'on n'a pas remarqué que cela ait produit un grand effet. Enfin il fit défendre toutes les Maisons publiques de débauche. Mais cet Edit n'a pas duré longtems. Il est vrai que tous les ans on voit arriver en Espagne un grand nombre d'artisans & de laboureurs, qui viennent de l'Auvergne, ou du Languedoc, mais ordinairement ils s'en vont après que la saison de travailler n'est plus, ou après y avoir passé quelque tems.

Un Païsan Espagnol demeure assis, occupé à racler quelque méchante guitarre, tandis que des Etrangers labourent sa terre, sement, & moissonnent pour lui, & tirent tout son argent. Cela fait qu'ils sont pauvres & mal accommodés chez eux, mais ils savent soutenir leur indigence avec un air de gravité qui impose. Avec cela ils ne sont point ménagers, ne savent ce que c'est que faire des provisions pour l'entretien de leur famille. Ils vivent, pour ainsi dire, du jour à la journée, & semblent pratiquer le précepte de l'Evangile, de n'avoir souci du lendemain, si seulement ils le faisoient par principe de vertu & par réflexion.

Cela se remarque particulierement dans les maisons des Grands, il ne s'y fait pas la moindre provision, non pas même pour un jour; on achette, ou plutôt on va prendre chaque jour à crédit chez le Boulanger, chez le Pâtissier, chez le Boucher, chez le Rotisseur, ce qu'il faut pour toute la journée, & lorsqu'elle est finie, on seroit fort embaraſſé de trouver un verre de vin dans la maison, en cas de besoin.

Les Espagnols sont d'ailleurs gens d'esprit & de bon sens, qui raisonnent juste sur les sujets qui se présentent. Ils sont braves, ont de l'honneur & du courage, hormis pour se vanger, en quoi ils ont des maximes tout-à-

fait oppoſées, je ne dirai pas au Chriſtianiſme, mais à la raiſon & à l'honnêteté. Dans la guerre ils ſont plus propres à ſoutenir un aſſaut qu'à attaquer, à défendre une Ville qu'à l'aſſiéger, connoiſſent le péril, & ne vont pas s'y jetter étourdiment, mais ils l'attendent. Ils ſavent ſupporter la faim, la ſoif & les autres incommodités de la vie, mais on les accuſe d'être rampans dans l'adverſité, inſolens & préſomptueux dans la proſpérité, cruels & barbares à l'égard des vaincus.

Si l'on en a vu qui ſe ſont deshonorés par leur poltronnerie, on en a vu d'autres auſſi, qui ont fait paroître une fermeté véritablement héroïque dans les guerres que l'Eſpagne a ſoutenue, en Europe & aux Indes.

Ils ont peu de familiarité les uns avec les autres; rarement arrive-t-il qu'un homme invite ſon ami à manger avec lui: ils diſent qu'ils ne vivent pas pour manger, comme d'autres Peuples, mais qu'ils mangent pour vivre. Les hommes mangent toujours ſeuls. Un Père de famille eſt aſſis ſeul à table, & toutes les femmes, ſans exception, mangent par terre, aſſiſes ſur un carreau avec leurs enfans, & leur table dreſſée ſur un tapis étendu. Voici de quelle manière ils paſſent la vie.

Le matin au lever on prend de l'eau glacée & puis du chocolat. Pour dîner ils s'aſſeient, comme je viens de le marquer, & font un repas fort léger. Le plus grand Seigneur n'aura que deux plats de ragout, rempli d'ail, de poivre ou de ſafran; & pour deſſert, un peu de fruit, quoique par la Loi d'Alfonſe X, aucun Cavalier ne peut manger de l'ail, ou bien il faut qu'il s'abſente de la Cour. Ci-devant à la Cour de Portugal tous les Seigneurs qui approchoient de la perſonne du Roi, ne buvoient point de vin, parce que Sa Majeſté n'en buvoit point, & ne pouvoit pas même le ſouffrir; ou s'ils en buvoient, ils n'oſoient paroître à la Cour, & ſe préſenter devant le Roi, de peur d'encourir ſon indignation.

Après dîner on fait ce qu'ils appellent la *Sieſta*, on ſe deshabile, & l'on ſe couche ſur un lit. Dans ce tems-là tout eſt tranquille comme au milieu de la nuit, les boutiques & les maiſons ſont fermées, & il ne paroit pas une ame dans les rues, ſi ce n'eſt peut-être quelque Etranger, qui ne ſait pas la coutume du Païs, ou qui ne trouve pas à propos de s'y accommoder. Cela dure un peu plus longtems en Eté qu'en hiver. Quand on s'eſt relevé, on prend de nouveau du chocolat, ou des eaux glacées, & chacun va là où ſon cœur ou ſes affaires l'appellent.

A onze heures de la nuit, ou environ, l'on ſe retire: le mari & la femme ſe couchent, on étend une nape ſur le lit, on ſoupe, & l'on fait un repas autant & plus frugal que le dîner; après quoi l'on s'endort, ſi on le juge à propos. Ceux qui ont des intrigues, montent à cheval, & vont battre l'eſtrade, à l'intention de l'objet de leurs vœux, & il ſe paſſe peu de nuits, à Madrid, & à Lisbonne, peut-être même dans d'autres Villes, ſans qu'il y ait pluſieurs concerts de muſique dans les rues.

A cette occaſion je remarquerai que les Eſpagnols aiment la muſique à la folie, bien qu'ils n'ayent guere d'habiles Muſiciens. Les anciens Luſitaniens

niens avoient déja cette inclination, & on leur attribue l'invention d'une eſpèce de viole. Les Eſpagnols ſont ſi amoureux de la guitarre, qu'il n'y a pas juſqu'aux favetiers, aux laboureurs & aux Soldats, qui ne portent d'ordinaire une guitarre en écharpe.

Je ne ſaurois m'empêcher à ce ſujet de rapporter un trait, qui m'a toujours paru ſingulier. Vingt-cinq ans ou environ après la révolution du Portugal, dans le tems que les deux Courronnes voiſines étoient en guerre, les Portugais firent une courſe dans l'Andalouſie, & pillèrent le beau Bourg de Traiguéros. Paſſant plus avant ils laiſſèrent un Cavalier en ſentinelle à la porte d'une Egliſe de ce Bourg; & ce Cavalier ſe mit à jouer tranquillement de ſa guitarre, qui n'étoit pas d'accord. Un Bourgeois du lieu, qui venoit d'être pillé, entendant la muſique de ce Soldat, & choqué de la diſſonance de l'inſtrument, le pria civilement de lui donner ſa guitarre; l'ayant eue, il la mit d'accord, & la rendit au Portugais, en lui diſant, *Agora ſta templada; maintenant elle eſt d'accord*; après quoi il continua froidement à ſe promener, comme auparavant.

Ils ſont fort compoſés dans toutes leurs manières, & cette gravité qu'ils affectent, va juſques à leurs divertiſſemens; quand ils jouent, c'eſt avec un profond ſilence, & ſans laiſſer paroitre la moindre émotion; & ſoit qu'ils perdent, ſoit qu'ils gagnent, on leur voit toujours le même viſage.

Lorſqu'un homme a gagné au jeu, il eſt de la civilité d'offrir ſon gain à ceux qui ont été ſpectateurs, qui peuvent ſans façon prendre ce qu'on leur offre, & ſi on ne leur offroit rien, ils pourroient le demander. Il y a même des Chevaliers d'induſtrie, qui ne vivent que de ce revenu, allant reglément aux Académies de jeu, où de quelque côté que la victoire ſe tourne, leur gain eſt toujours aſſuré.

Cette gravité Eſpagnole paroit principalement dans les Rois. On rapporte de Philippe IV, Roi d'Eſpagne, & de Jean IV, Roi de Portugal, que quand ils donnoient audience, on ne leur voyoit aucun mouvement de corps, aucun changement de viſage; quelque réponſe qu'ils fiſſent, c'étoit toujours d'un air égal, & le prémier ſur-tout ſembloit n'avoir rien de mobile que les yeux & les lèvres.

Comme ils ſont naturellement glorieux, auſſi ſont-ils de grands formaliſtes, & pointilleux ſur les moindres choſes, même ſur les mots; ſachant merveilleuſement l'art de mettre leur honneur à couvert, à la faveur de cette pointillerie. Témoin Ferdinand d'Avila Commandant du Château d'Utrecht, dans le XVI Siècle, qui étant aſſiegé par Maximilien Comte de Boſſut, ne vouloit jamais lui rendre la Place, mais conſentit à la conſigner entre ſes mains, & à en ſortir, diſant toujours, qu'il aimeroit mieux perdre la vie avec tout ſon monde, que de rendre une Place.

Les Dames Eſpagnoles mettent toutes du rouge ſur le viſage, il n'y en a pas une qui ne le faſſe; quand je dis les Eſpagnoles, j'entens auſſi les Portu-

gaiſes: elles en ornent leurs joues, leur menton, leur gorge, le bout des oreilles, les épaules, les doigts, & la paume des mains. Elles ne prennent pas cela pour fard: farder chez elles, n'eſt que quand on met du blanc avec le rouge: elles ſe parent de cette manière le ſoir en ſe couchant, & le matin à leur lever. Elles ne portent point de bonnet ſur la tête, ni jour ni nuit; leur coiffure eſt différente, mais quelque différence qu'il s'y trouve, c'eſt toujours tête nue.

Elles portent leurs cheveux plats, unis, & treſſés en trois, quatre ou cinq nattes, ſelon leur fantaiſie, & ces nattes ſont pendantes, cordonnées avec des rubans, ou avec des pierreries, ſi c'eſt une Dame de la prémière qualité; elles les nouent à la ceinture, ou ſi elles ſont à la maiſon, elles les enveloppent derrière la tête, avec un morceau de tafetas de couleur.

Leur deshabillé eſt une jupe, une camiſole fort juſte par le corps & par les manches, & ſur les épaules une mantille de tafetas, qui eſt une eſpèce d'écharpe longue & large, dont elles ſe couvrent la tête & le viſage, quand elles veulent.

Quand elles ſortent, elle portent des eſpèces de grands vertugadins, larges & ronds comme des tonneaux, compoſés de cinq ou ſix cerceaux de gros fil d'archal, attachés avec des rubans, de la ceinture juſqu'à terre, à quelque diſtance les uns des autres; & ces cerceaux ſoutiennent cinq, ſix, ſept, juſqu'à douze jupes, les unes ſur les autres. Ces jupes ne trainent jamais par derrière, mais toujours par devant & aux côtés, cela vient de ce qu'elles ne montrent jamais leurs pieds, qu'elles ont extrêmement petits; elles les cachent avec le plus grand ſoin du monde, & c'eſt la dernière faveur pour un homme, lorſqu'une Dame ſe réſout à lui laiſſer voir ſes pieds. Leurs ſouliers ſont ſans talon, & ſi juſtes, qu'ils ſemblent être collés au pied; avec tout cet équipage elles gliſſent plutôt qu'elles ne marchent; quelquefois pour relever leur taille, elles portent des chapins, qui les hauſſent d'un demi-pied, & quand elles les ont chauſſés, elles marchent fort incommodément.

Parmi elles c'eſt un trait de beauté que d'être maigre, & de n'avoir point de ſein; & tandis que les Françoiſes & les Vénitiennes font renfler leur gorge avec ſoin, les Eſpagnoles s'appliquent à l'applatir de bonne heure, ſe bandant comme des enfans au maillot.

Elles ne portent point de colier, mais en échange elles ont des bracelets, des bagues, & des pendans d'oreille, plus gros que tous ceux qu'on voit en Hollande. Telle eſt la diverſité des gouts des nations différentes, en matière de beauté. Il y en a même quelques-unes, qui attachent quelque beau joli bijou à leurs pendans d'oreilles, quelque ornement de pierreries, par exemple, ou d'autres choſes ſemblables, ſelon leur qualité ou leur pouvoir.

Du reſte les modes ſont différentes pour la coiffure, & les Dames ſe coiffent un peu autrement dans la Navarre & dans l'Arragon, que dans la Caſtille.

Lorſ-

Lorſque les Dames ſe rendent viſite, elles ne ſe donnent ni ſiège ni fauteuil, mais elles ſont toutes aſſiſes par terre, les jambes en croix, ſur des tapis ou des carreaux. Elle ne ſe baiſent point en ſe ſaluant, mais elles ſe préſentent la main nue, & quand elles veulent s'adreſſer à une Dame en particulier, elles ne lui donnent point le nom de ſa Maiſon, ou de ſon Mari, ſi elle eſt mariée, mais celui qu'elle a reçu au batême, *Donna Clara*, &c.

On dit que les Dames de la prémière qualité ne ſe vont promener que la prémière année de leur mariage, du moins aux promenades publiques; encore n'y vont-elles qu'avec leurs maris. Celles qui veulent ſe trouver dans ces promenades ſans être connues, ſe chargent de certaines mantes, comme on les appelle, dont elles ſe couvrent la tête & le viſage; mais elles ſavent ſe découvrir à propos à ceux qui leur plaiſent: on les a defendues en Portugal, parce qu'on s'apperçut qu'elles ſervoient à couvrir autre choſe que des viſages, & que les Villes maritimes ſe rempliſſoient d'enfans auſſi blonds qu'en Angleterre ou en France.

Pour achever ce que j'ai à dire des Dames Eſpagnoles, j'ajouterai qu'on a dans ce Païs-là beaucoup de conſidération & de complaiſance pour celles qui ſont enceintes, parce qu'on eſt perſuadé que ſi on les offenſoit, le chagrin, qu'elles en concevroient, bleſſeroit leur enfant; c'eſt pourquoi on n'ôſe rien leur refuſer de tout ce qu'elles ſouhaitent; & les envies, *antojos*, qui les prennent, vont quelquefois aſſez loin. Il n'y a pas juſqu'aux Rois mêmes qui ne portent la complaiſance, juſqu'à s'accommoder à leur foible ſſe.

Les Dames veuves paſſent leur vie la prémière année de leur deuil dans une chambre toute tendue de noir, où le ſoleil n'entre jamais; l'année ſuivante elle peuvent mettre une tenture griſe; mais elles n'oſent ſe ſervir d'aucun meuble qui ait quelque beauté. Leur habit eſt d'une étoffe noire, chargé d'un ſurplis de toile fine, qui deſcend juſqu'aux genoux: ſur la tête elles portent une pièce de mouſſeline, qui cache leurs cheveux & couvre leur gorge, & par deſſus tout cela elles ont une longue mante de tafetas noir, qui deſcend juſqu'à terre. Les hommes, qui ſont en grand deuil, portent de longs manteaux trainans, & au-lieu de chapeau, leur tête eſt coiffée d'un bonnet de carton fort haut, couvert de crêpe. Le manteau, qu'ils ont, eſt d'une étoffe fort légère, fort mince, & qui tombe en pieces à la rencontre de la moindre choſe, & c'eſt parmi eux un équipage fort bienſéant & de bon air, d'avoir ſon habit déchiré; ce qui eſt encore un reſte des Orientaux, qui ont eu autrefois, & dont quelques-uns ont encore aujourdhui, la coutume de déchirer leurs habits dans les grandes douleurs.

Quand on enterre une perſonne, on lui met ordinairement l'habit de quelque Ordre Religieux, dont elle a ſouhaité pendant ſa vie d'avoir l'interceſſion. Les Dames prennent d'ordinaire celui des Carmelites, qui eſt fort eſtimé en Eſpagne.

Puiſque nous ſommes ſur l'article des enterremens, nous rapporterons ici

ce

ce qui s'obſerve à celui du Roi, de la Reine, du Prince des Aſturies & des Infans. Dès que le Roi eſt mort, les Capitaines de la Garde font établir le Corps de Garde dans l'appartement de ſon Succeſſeur, & un moment après le Préſident de Caſtille, le Grand Maître d'Hotel & le Sumiller de Corps, portent le Teſtament du défunt cacheté, & lui demandent permiſſion de l'ouvrir. Le nouveau Roi ayant permis d'en faire l'ouverture, ils s'en retournent à l'appartement du Roi défunt, où un des Membres du Conſeil de la Chambre fait dreſſer un Acte qui porte, que ceux qui ont été témoins au Teſtament, ſe préſenteront pour en voir faire l'ouverture, qui ſe fait à l'inſtant, après quoi un Sécrétaire d'Etat en fait la lecture en préſence de tous ceux qui ſe trouvent préſens.

On porte pendant ce tems-là le corps du défunt dans le Salon, où l'on dreſſe un lit de parade élevé d'environ cinq pieds, près de la porte de la pièce qu'on appelle *la Sale des Furies*. A quelque diſtance du lit, on dreſſe un Autel où l'on chante les Meſſes Pontificales pour l'ame du défunt. Du côté de l'Evangile on met un fauteuil pour le Grand-Maître d'Hôtel au bout du Banc des Grands, vis-à-vis duquel on en met un autre du côté de l'Epitre pour les Aumoniers du Roi, de la même manière que dans la Chapelle Royale. Des deux côtés du Salon on dreſſe divers Autels pour y dire des Meſſes baſſes.

Tandis qu'on met le Corps dans le Cercueil, le Sumiller de Corps, après l'avoir fait fermer à clef, le remet au Grand-Maître d'Hôtel, & le Grand Aumônier ſe deſſaiſit de la clef, & la donne au Grand-Maître d'Hôtel. Dès ce moment 12 Soldats de la Garde de los montéros font la Garde du Corps: ſix ſur l'Eſtrade & les autres ſix en bas. Pendant tout le tems que le Corps demeure expoſé ſur le Lit de Parade, les Communautés Religieuſes vont tous les matins chanter les Vigiles, dire pluſieurs Meſſes, & le ſoir elles vont chanter les Vêpres des Morts.

C'eſt au Grand-Maître a écrire au Prélat qui doit aſſiſter avec lui auprès du Corps de ſe tenir prêt, & au Grand Ecuyer, pour qu'il ordonne ce qui le regarde. Il nomme ving-quatre Gentilshommes, ſavoir douze de la Bouche & douze de la Maiſon du Roi. Il écrit au Préſident de Caſtille, afin qu'il nomme les Alcaïdes. Il ordonne à un Maître d'Hôtel de diſpoſer les choſes néceſſaires, & celui-ci avertit les Capitaines des Gardes & le Controlleur, afin que chacun d'eux rempliſſe les devoirs de ſon Emploi.

C'eſt au Huiſſier de la Chambre d'avertir les Gentilshommes de la Bouche & de la Chambre. Le Controlleur fait préparer les voitures, & avertit les Couvens de Saint Dominique, de Saint François, de Saint Auguſtin, & des Carmes, afin que chacun nomme 12 Religieux pour aſſiſter au Convoi, & lorſqu'il eſt tems de faire l'enlevement du Corps, il dépêche un Courier de l'Ecurie du Roi pour leur faire amener des Mules.

Les choſes étant diſpoſées de la ſorte, les Grands, les Maîtres d'Hôtel, les Gentilshommes de la Chambre deſcendent le Corps au petit Portique où les Gentilshommes de la Bouche le reçoivent & le mettent dans la Litière.

La

La Chapelle du Roi accompagne le corps juſqu'au Portique, après laquelle marche le nouveau Roi, & les Infans, ſuppoſé qu'il y en ait, habillés de deuil & en capuche. Le Sumilier de Corps porte la queue du manteau du Roi.

Dès que le corps a été remis entre les mains des Gentilshommes de la Bouche, le Roi & les Infans ſe retirent, & à l'inſtant le Convoi part dans l'ordre qui ſuit.

Les Alguazils de la Cour commencent la marche. Les Ordres Religieux par rang d'ancienneté. Deux Alcaldes de la Cour. Douze Gentilshommes de la Maiſon du Roi. Douze Gentilshommes de la Bouche. L'Ecurie du Roi avec ſa Bannière. La Chapelle du Roi avec la Croix. Les Officiers de la Garde. Les Maîtres d'Hôtel. Les Grands.

Lorſque tout ce monde a défilé, marche la Litière dans laquelle eſt le corps, environnée de douze Pages avec des flambeaux, & de dix Soldats de la Garde de los Montéros. Le Grand-Maître d'Hôtel & le Grand-Aumonier vont derrière le corps, le prémier à la droite & le ſecond à la gauche. Après le Grand-Maître d'Hôtel & le Grand-Aumonier vont les Gentilshommes de la Chambre.

La Garde à cheval précédée par des Etendarts noirs convoye ceux qui environnent la Litière, & le Lieutenant qui la commande, marche après les Gentilshommes de la Chambre. Le Grand-Maître d'Hôtel, chargé d'une Lettre du Roi pour le Prieur du Monaſtère de Saint Laurent de l'Eſcurial, la lui envoye quelques heures avant que d'y arriver, afin qu'il diſpoſe toutes les choſes néceſſaires.

Par-tout où le Convoi s'arrête pour dire la Meſſe, ou pour quelque autre cas qui puiſſe ſurvenir, le Grand-Maître d'Hôtel, ou le Maître d'Hôtel qui eſt chargé de la conduite du Convoi, précède le Grand-Aumonier. Le Convoi monte depuis l'Eſcurial juſqu'à Saint Laurent par l'allée des Ormaux. Etant arrivé au Portique de l'Egliſe, la Communauté l'y va recevoir.

En cet endroit on met le corps ſur une Table couverte de Brocard, & pour lors les Grands, les Gentilshommes de la Chambre, & les Maîtres d'Hôtel le prennent & le portent ſur l'Eſtrade, qui eſt dreſſée dans le Chœur de l'Egliſe. Lorſqu'il eſt poſé deſſus, les Soldats de la Garde de los Montéros en ſont chargés juſqu'à la fin des Offices.

Après que les Offices ſont finis, les Grands, les Gentilshommes de la Chambre & les Maîtres d'Hôtel le reprennent & le portent juſqu'à la porte du Panthéon, où ils le mettent ſur une Table parée de la même manière que celle du Portique. Etant poſé ſur la Table, le Grand-Maître d'Hôtel qui eſt Dépoſitaire de la Clef du Cercueil, en fait l'ouverture, après quoi lui & le Grand Aumonier le livrent au Prieur de Saint Laurent en préſence d'un Sécrétaire d'Etat, dont ils prennent Acte par devant le même Sécrétaire d'Etat.

L'Acte de remiſe étant fait, les Montéros prennent le Cercueil, le deſcendent dans le Panthéon, & le Convoi ſe retire.

Les Cérémonies que nous venons de rapporter s'obſervent à l'enterre-

ment des Reines, ſans qu'il y ait aucune différence, ſi ce n'eſt que la Camaréra Mayor va immédiatement après le corps, vêtue de deuil & montée ſur une Mule.

A la mort d'un Infant ſa Gouvernante met le Corps dans un Cercueil, le ferme & en garde la Clef, après quoi on le porte dans la Chapelle. Le Grand Maître-d'Hôtel du Roi écrit au Prélat que le Roi nomme pour accompagner le Corps du Défunt, pour qu'il ſe tienne prêt, & au Grand Aumonier, afin qu'il nomme huit Aumoniers, un Fourrier & deux Clercs de l'Oratoire. Il nomme ſix Gentilshommes de la Bouche & ſix autres de la Maiſon du Roi. Il écrit au Préſident de Caſtille, afin qu'il nomme un Alcade. Il ordonne au Maître d'Hôtel qui doit conduire le Convoi, de diſpoſer toutes les choſes néceſſaires, & d'avertir les Officiers de la Garde & le Controlleur de la même manière que pour l'enterrement du Roi.

Lorſqu'on fait l'enlevement du Corps, la Gouvernante du Défunt fait la remiſe du Cercueil au Maître-d'Hôtel & au Prélat qui doivent conduire le Convoi, pardevant le Sécrétaire que le Roi a nommé pour cela, & en prend Acte. Les Maîtres-d'Hôtel du Roi, de la Reine & des Infans deſcendent le Corps par un eſcalier dérobé, juſqu'à la porte du Jardin de la *Prieure*, où les Gentilshommes de la Bouche le prennent, & le mettent dans la Litière. Le Convoi marche dans le même ordre que celui du Roi, mais il n'eſt pas ſi nombreux, & les Grands & les Gentilshommes de la Chambre n'y aſſiſtent pas.

Pour ce qui regarde l'Enterrement des Infantes, il ne diffère en rien de celui des Infants, ſi ce n'eſt qu'une Dueña d'honneur ſuit le corps, vêtue de deuil, & montée ſur une Mule.

Pour paſſer du deuil aux divertiſſemens, les *Eſpagnols en ont quelques-uns* qui leur ſont communs avec les autres Nations, comme la promenade, la Comédie, & d'autres, dont il n'eſt pas néceſſaire de faire l'énumération; ils en ont auſſi qui leur ſont particuliers, comme les jeux de cannes, & la courſe des Taureaux.

Leur Muſique, leurs Comédies, & leurs Opéras n'ont rien de fort conſidérable, & n'approchent pas de celles des François & des Italiens: cependant la Comédie eſt extrêmement recherchée par toutes ſortes de gens, grands & petits, & toutes les fois qu'on en joue, il y a un concours prodigieux. Dans le Carnaval il y a Comédie deux fois, le matin & l'après-dînée.

Pour ce qui eſt de la promenade, il n'y a preſque que les hommes, qui prennent ce divertiſſement avec liberté, les Dames n'y paroiſſent guère, ou ſi elles y paroiſſent, ce n'eſt qu'en caroſſe, ou à pié, couvertes de leurs mantes.

En Portugal elles ont encore moins de liberté qu'en Eſpagne; & bien loin d'aller à la promenade, on dit qu'elles ne ſortent que trois fois en leur vie, pour aller à l'Egliſe, ſavoir quand elles ſont batiſées, quand on les marie, & lorſqu'on les enſevelit.

On

On a dans Madrid de certains jours deſtinés à la promenade, où tout le monde va, & Sa Majeſté s'y rencontre quelquefois, mais le plus conſidérable eſt le prémier de Mai, alors tout le monde ſort, & il n'y a pas juſqu'aux plus petits Bourgeois, qui ne ſoient de la fête. Les perſonnes de qualité ſe promenent en caroſſe, les Bourgeois & les petites gens ſont aſſis, les uns au bord du Mançanarès, d'autres à l'ombre de quelque arbre, diſtribués par petits pelotons; on en voit qui ſont avec leur femme & leurs enfans, d'autres avec leurs amis, & d'autres avec leurs Maitreſſes. Les uns jouent de la guitarre & de la harpe, & les autres font collation, avec quelque morceau de jambon, de poularde, ou de la ſalade d'ail & d'oignon.

Les Jeux de Cannes ſont une eſpèce de tournois, qu'ils ont retenu des Maures. Pluſieurs Cavaliers, montés à l'avantage, courent les uns contre les autres, & ſe lancent des cannes l'un contre l'autre, en manière de dards, & la fin du jeu eſt, après avoir fait ſon coup, de ſavoir tourner à propos, afin de ſe mêler les uns parmi les autres, avec une eſpèce de cadence ou meſure.

Fin du Troiſième Tome.

A01 145363

Digitized by Google